



HAL
open science

Theorie und Praxis der Freundschaft bei Friedrich Nietzsche

Sandra Yvonne Freregger

► **To cite this version:**

Sandra Yvonne Freregger. Theorie und Praxis der Freundschaft bei Friedrich Nietzsche. Philosophy. École pratique des hautes études - EPHE PARIS; Universität Wien, 2015. German. NNT: 2015EPHE4049 . tel-02099657

HAL Id: tel-02099657

<https://theses.hal.science/tel-02099657>

Submitted on 15 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



École Pratique
des Hautes Études



universität
wien

École Pratique des Hautes Études
Mention « Histoire, textes et documents »

École doctorale de l'École Pratique des Hautes Études
« Philosophie, textes et savoirs »

Et
Université de Vienne
Département de Philosophie

Theorie und Praxis der Freundschaft bei Friedrich Nietzsche

Théorie et pratique de l'amitié chez Friedrich Nietzsche

Par Sandra Yvonne FREREGGER

Thèse de doctorat de philosophie

Sous la direction de :
M. Jacques LE RIDER, Directeur d'études, EPHE
et de M. Johann FIGL, Professeur, Université de Vienne

Soutenue le 14 octobre 2015

Devant un jury composé de :
M. Jacques Le Rider, Directeur d'études, EPHE
M. Johann Figl, Professeur à l'Université de Vienne
M. Hans Schelkshorn, Professeur à l'Université de Vienne
M. Klaus Puhl, Universitätsdozent à l'Université de Vienne
M. Arno Böhler, Universitätsdozent à l'Université de Vienne



Except where otherwise noted, this work is licensed under
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/>

Danksagung

Diese Arbeit hätte nicht entstehen können ohne die Unterstützung zahlreicher Personen und Institutionen, denen hier – ohne Anspruch auf Vollständigkeit – herzlich gedankt werden soll.

Prof. DDr. Johann Figl nahm mich wohlwollend und vertrauensvoll am Institut für Religionswissenschaft der Universität Wien auf, betreute meine dortige Arbeit und ließ mir immer wieder Büchergaben zuteil werden.

In hohem Maße förderte auch Prof. DDr. Jacques Le Rider mein Dissertationsprojekt, gab essentielle Anregungen und trug, stets großzügig, dazu bei, dass meine Studienaufenthalte in Frankreich so gewinnbringend waren.

Prof. DDr. Hans Schelkshorn gab mir zahlreiche Literaturhinweise und Inspirationen in Gesprächen, die durch eine freundschaftliche Atmosphäre gekennzeichnet waren.

Prof. Dr. Hans-Gerald Hödl, Leiter des FWF-Projekts zur Erstellung des Nachberichtsbands zur „Fröhlichen Wissenschaft“ der KGW, stellte mir wesentliche Infrastruktur für meine Arbeit zur Verfügung und gewährte jenen Freiraum, der für ihre Erstellung nötig war.

Die École normale supérieure in Paris (rue d’Ulm) und ihre einzigartige Bibliothek waren als Rahmen für die Entstehung von Teilen dieser Arbeit entscheidend.

Dem Nietzsche-Forum-München, namentlich Frau Dr. Elke Wachendorff und Prinzessin Maria Josefa von Sachsen, sei für die Gewährung des Werner-Ross-Stipendiums gedankt.

Der Nietzsche-Gesellschaft Naumburg und Herrn Dr. Ralf Eichberg danke ich für die Möglichkeit zur Teilnahme an der „Nietzsche-Werkstatt Schulpforta“.

Weiters gebührt folgenden Personen und Institutionen mein Dank:

Prof. Dr. Paolo D’Iorio und Dr. Benedetta Zavatta sowie Dr. Olivier Ponton, ITEM-ENS

Dr. Christophe Corbier, EHESS und Masoud Tochahi, Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Dr. Valérie Leyh, Université de Liège

Bibliothèque Heinrich Heine, Cité universitaire internationale de Paris

Programm „DiXiT“ Marie Curie ITN „Medieval and Modern Manuscript Studies in the Digital Age“

Forschungsverbund Marbach – Weimar – Wolfenbüttel und Goethe- und Schiller-Archiv der Klassik-Stiftung Weimar für die Ermöglichung der Teilnahme an der Sommerschule „Spuren lesen. Handschriftenedition in Theorie und Praxis“

Programm für Kurzfristige wissenschaftliche Auslandsstipendien (KWA) der Universität Wien

Stipendium des Dissemination-Programms der Universität Wien

Joint Study–Stipendium der Universität Wien

DLE Internationale Beziehungen der Universität Wien, insbesondere Frau Elisabeth Marlovits

Sonderstipendium des Immobilienbarons Dr. Clemens Rauhs / LiV-Stiftung

Résumé

La tâche principale de la présente analyse est définie par Nietzsche en personne : dans le septième aphorisme du « Gai Savoir », il revendique qu'« il y a toutes sortes de passions à méditer isolément, à observer isolément à travers les époques, chez les peuples, les individus grands et petits ». « Jusqu'à ce jour rien de ce qui donne de la couleur à l'existence n'a encore eu son histoire », remarque Nietzsche :

« Où donc a-t-on jamais entrepris une histoire de l'amour, de la cupidité, de l'envie, de la conscience, de la piété, de la cruauté ? (...) A-t-on jamais recueilli les expériences de la vie en communauté, par exemple de la vie conventuelle, représenté la dialectique de la vie conjugale ou de l'amitié ? »

D'après Nietzsche, « leur manière de raisonner » les passions qui leur est propre et avec laquelle ils confèrent aux choses « leur manière d'apprécier les valeurs et d'éclairer les choses » n'a pas encore été représentée. Le présent travail a répondu à l'appel de Nietzsche et souhaite contribuer à élever la psychologie de l'une des passions qu'il énumère, à savoir l'amitié, au rang de notion philosophique.

Et c'est à nouveau Nietzsche lui-même qui souligne la complexité de cette tâche et qui anéantit d'emblée toutes les attentes puisqu'une partie seulement du champ de recherche suggéré par ses soins « présente déjà plus qu'il ne faut de travail pour le plus zélé » ; et « des générations entières, des générations de savants collaborant méthodiquement seront nécessaires pour épuiser les points de vue et la matière de ce domaine. »¹

Le besogneux Nietzsche en personne a énormément contribué à la verbalisation de « la dialectique de l'amitié ». On retrouve dans son œuvre des traces nettes d'une confrontation philosophique continue avec le thème de l'amitié qui parsèment ses écrits, ses fragments posthumes et ses lettres.

À l'occasion de l'actuel travail sur le « Nietzsche-Wörterbuch », Paul van Tongeren a rassemblé et classé ces documents jusqu'à présent éparpillés. Son analyse de la terminologie révèle la fréquence d'apparition importante de certaines notions dans les écrits de Nietzsche – et il apparaît que *le mot « ami »* et son champ sémantique :

¹ Sauf mention contraire, les traductions des citations proposées dans le corps du texte sont celles de l'auteur. Les quelques citations complémentaires figurant dans les notes de bas de page ne sont pas traduites.

Friedrich Nietzsche : Le Gai Savoir. « la gaya scienza ». Traduit de l'allemand par Pierre Klossowski. Édition revue, corrigée et augmentée par Marc B. de Launay. Gallimard, 1982, §7.

amicus, frère, ennemi, compagnon, camarade, compagnie, amour, voisin, prochain, parent et les verbes apparentés font effectivement *partie des mots très fréquemment utilisés dans le vocabulaire de Nietzsche*. Le mot « ami » fait partie d'un champ sémantique qui, après étude minutieuse, ne se compose pas de plus de 10 mots, qui reviennent en tout à peu près 6000 fois dans l'Édition critique.

Le mot « ami » et d'autres dérivés (« amitié », « amical » et 40 autres dérivés d'« ami ») apparaissent un peu plus de 1000 fois dans les écrits de Nietzsche, dont environ 140 fois dans « Ainsi parlait Zarathoustra ». ² La supposition selon laquelle le sujet de l'amitié occupe une place importante dans la pensée et la vie de Nietzsche semble donc aussi se confirmer du point de vue quantitatif.

Lorsque l'on se penche sur la littérature secondaire traitant de Nietzsche et du thème de l'amitié, ce qui frappe le plus est *la rareté des textes consacrés à ce sujet jusqu'à présent*. Bien que le mot « amitié » revienne très souvent et que le sujet de l'amitié soit très important dans ses écrits, il a jusqu'à aujourd'hui été très peu question d'« amitié » dans la littérature secondaire sur Nietzsche. ³

Cette observation de van Tongeren est également partagée par Werner Ross, biographe de Nietzsche : selon lui il « *manque un livre traitant de sa notion et de sa pratique de l'amitié*, ainsi qu'une représentation connexe de ses amitiés. » ⁴ Nous devrions être « plus qu'étonnés » que « le fait » de l'amitié qui « apparaît de manière si intrusive et dominante dans la vie de Nietzsche » n'ait jusqu'à présent pas fait l'objet de plus de considération et que « presque personne ne se soit donné la peine d'en explorer les dimensions ». ⁵ Le thème de l'amitié « mérite des recherches distinctes » ⁶.

Ross souhaite également « mettre au centre d'une telle représentation les personnages des amis qui ne doivent pas seulement être appréciés à titre de témoins, de 'sources', de destinataires et d'auteurs de lettres mais à titre de véritables partenaires de son destin. » ⁷ Bien que Ross admette que la biographie de Curt Paul Janz ⁸ accorde à certains

² Cf. Paul van Tongeren : « On Friends in Nietzsche's Zarathustra », in : New Nietzsche Studies. Volumes 5: 3/4 et 6 : 1/2 (Winter 2003/Spring 2004), p. 73-87, p. 74.

³ Cf. *ibid.*, p.76 : « What is most striking if one investigates the secondary literature on what Nietzsche writes on friendship, is just how little has been written about it. »

⁴ Werner Ross : *Der ängstliche Adler. Friedrich Nietzsches Leben*. Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt GmbH, 1980, p. 812.

⁵ *Ibid.*, p. 213.

⁶ *Ibid.*, p. 812.

⁷ *Ibid.*, p. 213.

⁸ Cf. Janz, Curt Paul : *Friedrich Nietzsche. Biographie*. 3 Bände. Munich : dtv, 1981.

personnages « la place qui leur revient » et traite de « leurs destins »⁹, il manquerait à cet égard aussi une « œuvre sur les amis de Nietzsche, sur Nietzsche et l'amitié. »¹⁰

Dans le « Nietzsche-Handbuch », l'article pertinent « Amitié » de Harald Lemke parle de l'amitié comme d'un « thème peu considéré jusqu'à présent mais pourtant central dans la philosophie et la vie de Nietzsche »¹¹. Franz Overbeck, contemporain de Nietzsche, dirigea déjà en vain vers cette piste lorsqu'il mentionna que les écrits de Nietzsche contiennent « à profusion » des « preuves de sa haute opinion de l'amitié »¹².

L'amitié comme forme de vie du philosophe

L'interprétation de Nietzsche de Jacques Derrida dans « Politiques de l'amitié » montre également à quel point le thème de l'amitié est central chez Nietzsche. La pensée de Nietzsche prône par exemple l'étroite relation entre l'amitié et la philosophie.¹³ Derrida décrit cette proximité comme suit :

« L'amitié comme philosophie, la philosophie en tant qu'amitié, l'amitié-philosophique, l'amitié-philosophie aura toujours été en Occident un concept en lui-même indissociable : point d'amitié sans quelque philosophía, point de philosophie sans philía. Amitié-philosophie : nous nous enquérons (...) depuis le début, auprès de ce trait d'union. »¹⁴

Dans leur réponse à la question « Qu'est-ce que la philosophie ? » qu'ils situent dans la culture de l'amitié de la Grèce antique, Deleuze et Guattari vont même jusqu'à mettre l'ami au centre de la philosophie : « Le philosophe est l'ami du concept, il est en puissance de concept. »¹⁵ Pour eux, l'ami est « une condition de possibilité de la pensée même » car l'ami représente « une catégorie vivante »¹⁶. En même temps, ils déclarent que les penseurs sont « rares (...) à considérer le sens du mot ,ami' dans la philosophie ».¹⁷

⁹ Werner Ross : Der ängstliche Adler, loc. cit., p. 812.

¹⁰ Ibid., p. 213.

¹¹ Harald Lemke : « Freundschaft », in : Henning Ottmann (éd.) : Nietzsche-Handbuch. Leben – Werk – Wirkung. Stuttgart/Weimar : Metzler, 2000, p. 237-238, ici p. 237.

¹² Franz Overbeck : Werke und Nachlaß, vol. 7/2 : Autobiographisches « Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde », éd. par Barbara von Reibnitz et Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar : Metzler, 1999, p. 64.

¹³ Cf. dazu Franck Hofmann : Sprachen der Freundschaft. Rudolf Borchardt und die Arbeit am ästhetischen Menschen. Munich : Wilhelm Fink Verlag, 2004, p. 83f.

¹⁴ Jacques Derrida : Politiques de l'amitié. Paris : Éditions Galilée, 1994, p. 168.

¹⁵ Gilles Deleuze/Félix Guattari : Qu'est-ce que la philosophie ? Paris : Les Éditions de minuit, 1991/2005, p.10.

¹⁶ Ibid., p. 9.

¹⁷ Ibid., p. 10.

Fondateur, créateur, confédérateur, éducateur

Pour Elke Siegel, Nietzsche est « peut-être le dernier philosophe pour qui l'amitié représente, de façon presque antique, la forme de vie du philosophe et le véhicule de la pensée. »¹⁸ La philosophie est considérée comme un exercice intellectuel, comme un travail sur soi-même dans lequel la théorie s'allie à la pratique. Nietzsche démontre un souci permanent de vivre, d'apprendre et d'enseigner dans l'amitié.

Ce n'est donc pas un hasard si Ross désigne « *la confédération amicale comme le leitmotiv de sa vie* »¹⁹ en parlant de Nietzsche. Il en existe des exemples tôt dans son parcours : la vie monastique dédiée à l'apprentissage en commun dans le collège et internat humaniste Schulpforta, la société « Germania » avec ses amis naumbourgeois Pinder et Krug, l'association d'étudiants de Bonn « Franconia », l'Association philologique de Leipzig avec Deussen et Romundt autour du Professeur Ritschl, l'« Idylle de Tribschen » avec Wagner, « l'amitié de table, de maison et de pensée »²⁰ de Bâle avec Overbeck, le « cloître pour esprits libres »²¹ de Sorrente avec Meysenbug et Rée, la « Trinité » intellectuelle, la « Heilige Dreieinigkeit »²², avec Rée et Salomé qui ne fut concrétisée qu'en partie ainsi que l'alliance d'une « Ritter- und Bruderschaft » de la « *gaya scienza* »²³ pendant des années avec Peter Gast.

Ce qui relie les prétendues alliances amicales de Nietzsche à l'Académie grecque et le jardin épicurien est leur compréhension de la philosophie comme forme de vie. Ross situe l'origine de l'« idéologie de l'amitié » de Nietzsche dans la communauté monastique de Schulpforta. Mis à part le fait que les internats représentent toujours des foyers particuliers donnant naissance à des amitiés émouvantes, Schulpforta était, à titre d'établissement de formation des élites, un lieu où l'Antiquité se perpétuait au-delà de l'époque classique, transmise par les professeurs aux élèves qui devenaient souvent professeurs à leur tour.²⁴ De là, Nietzsche rédige des lettres à des amis du même âge restés à Naumbourg, lettres qu'il aime sceller avec un *sceau d'amitié* spécial qui comporte les mots invoquant l'amitié « *Semper nostra manet amicitia* » (cf. fac-similé en annexe).²⁵

Ce geste graphique confirme l'opinion exprimée par la sœur de Nietzsche dans l'une de

¹⁸ Elke Siegel : *Entfernte Freunde. Nietzsche, Freud und die Freundschaft der Moderne*. Wurtzbourg : Königshausen & Neumann, 2009, p. 92.

¹⁹ Werner Ross : *Der ängstliche Adler*, loc. cit., p. 812.

²⁰ Cf. eKGWB/BVN-1873,300 — Brief an Erwin Rohde: Mitte März. Nein! circa am 22. März 1873.

²¹ eKGWB/BVN-1876,554 — Brief an Reinhart von Seydlitz: 24/09/1876.

²² Cf. eKGWB/BVN-1882,237 — Brief an Lou von Salomé: 07/06/1882.

²³ eKGWB/BVN-1884,529 — Brief an Heinrich Köselitz von: 02/09/1884.

²⁴ Cf. Werner Ross : *Der ängstliche Adler*, loc. cit., p. 212 et p. 812.

²⁵ Cf. eKGWB/BVN-1858,38 — Brief an Wilhelm Pinder: 28/11/1858.

ses biographies : « l'amitié [a] pris une place inhabituelle et remarquable dans la vie de mon frère ». Elle explique qu'une « *confédération amicale avec des personnes partageant les mêmes idées* (...) [avait] été le rêve et le désir de toute sa vie » et que « l'ami [était] le cœur de ses espoirs et de ses souhaits »²⁶. La « fervente volonté de [son] frère » aurait été de « fonder une société de personnes partageant les mêmes idées »²⁷. Considérant sa vie, elle écrit à ce sujet : « Cet *espoir d'amis travaillant ensemble* (...) qui revient toujours malgré les grandes déceptions fut le charmant rêve de son âme depuis sa jeunesse – un rêve qui ne s'exauça jamais. »²⁸

Nietzsche endosse de nombreux rôles : il est *un fondateur, un créateur, un confédérateur, un éducateur*²⁹ : il souhaite une « nouvelle Académie grecque »³⁰, un « cloître pour esprits libres »³¹, une « société des intempestifs » pour laquelle il a même ébauché un « statut »³² ; une « confédération amicale »³³ avec une déesse³⁴ ainsi qu'un hymne, une « société des espérants »³⁵ devant agir pour l'art de Wagner et la conception du monde de Schopenhauer ; une « société de conspirateurs »³⁶ (de philologues) visant à éduquer la jeunesse selon la culture antique ; un « royaume de la jeunesse »³⁷, une « religion du futur »³⁸, une « association des destructeurs »³⁹, une « confrérie des justificateurs »⁴⁰ ainsi qu'un « ordre des Hommes supérieurs »⁴¹.

L'idée de fondation a donc préoccupé Nietzsche sous différentes formes pendant toute sa vie. Lorsqu'il veut fonder « un ordre des Hommes supérieurs » pour « créer un nouveau niveau de Surhommes »⁴², il apparaît que pour Nietzsche l'avenir appartient à une *amitié comprise de manière pédagogique* : « l'amitié signifie aussi s'éduquer

²⁶ Elisabeth Förster-Nietzsche : Der Einsame Nietzsche. Leipzig : Kröner-Verlag, 1914, p. 388-404, p. 388. (Chapitre : « Freundschaft »)

²⁷ Ibid., p. 389.

²⁸ Ibid., p. 395.

²⁹ Cf. Hubert Cancik et Hildegard Cancik-Lindemaier : « Das Thema ‚Religion und Kultur‘ bei Friedrich Nietzsche und Franz Overbeck », in : H. Cancik/H. Cancik-Lindemaier: Philolog und Kultfigur. Friedrich Nietzsche und seine Antike in Deutschland. Stuttgart/Weimar : Metzler, 1999, p. 51-68, p. 65f.

³⁰ eKGWB/BVN-1870,113 — Brief an Erwin Rohde: 15/12/1870.

³¹ eKGWB/BVN-1876,554 — Brief an Reinhart von Seydlitz: 24/09/1876.

³² eKGWB/NF-1875,5[97] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

³³ eKGWB/BVN-1867,554 — Brief an Carl von Gersdorff: 24. November und 1. Dezember; eKGWB/BVN-1872,284 — Brief an Carl von Gersdorff: 23/12/1872.

³⁴ Cf. eKGWB/NF-1875,7[4] — Nachgelassene Fragmente 1875.

³⁵ eKGWB/NF-1873,29[196] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873; eKGWB/BVN-1873,335 — Brief an Carl von Gersdorff: 26/12/1873; eKGWB/BVN-1873,337 — Brief an Franz Overbeck: 31/12/1873; eKGWB/BVN-1873,338 — Brief an Erwin Rohde: am Sylvestertage 1873-74.

³⁶ eKGWB/NF-1875,5[39] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

³⁷ eKGWB/HL-9 — Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben: § 9. Erste Veröff. 22/02/1874.

³⁸ eKGWB/DS-3 — David Strauss: § 3. Erste Veröff. 08/08/1873.

³⁹ Cf. eKGWB/NF-1875,5[30] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

⁴⁰ eKGWB/NF-1882,4[209] — Nachgelassene Fragmente November 1882 — Februar 1883.

⁴¹ eKGWB/NF-1884,26[173] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1884.

⁴² Leo Berg : Heine – Nietzsche – Ibsen. Berlin: Concordia Deutsche Verlagsanstalt, 1908, p. 33f.

mutuellement : l'ami à titre du meilleur des professeurs. »⁴³ Ross note : « il aurait pu fonder un ordre mais il exigeait malheureusement aussi que les membres de l'ordre se soumettent à *son* enseignement. Ainsi, il ne lui resta à la fin presque aucun autre adepte que lui-même. »⁴⁴

L'amitié, constructive pour l'œuvre

« L'histoire ou la tragédie d'une amitié est toujours écrite entre les lignes de ses aphorismes et philosophèmes »⁴⁵, consigne déjà Berg dans son premier essai sur Nietzsche et l'amitié. La philosophie de Nietzsche est orientée vers les amis, elle est une « conversation avec ces personnes, même s'il ne les a pas encore trouvées ». L'ami est « *le contenu et l'objectif de sa philosophie* » : il est « le sens de tous ses écrits ». Il consigne en guise de résumé : « toute la philosophie de Friedrich Nietzsche est en quelque sorte un formidable culte de l'amitié »⁴⁶.

Elke Siegel définit l'amitié chez Nietzsche de manière semblable, « comme une jonction entre la philosophie et la vie, la vie et l'écriture, la pensée et l'enseignement. »⁴⁷ Pour Nietzsche, l'amitié est « *une nécessité pour la pensée et la vie* »⁴⁸. Nietzsche écrit plusieurs centaines de lettres pour ne pas perdre le contact avec ses amis. Pour Peter André Bloch, Nietzsche est un « génie de l'amitié »⁴⁹. Marc Crépon reconnaît aussi chez Nietzsche « le besoin vital de l'amitié »⁵⁰ et il soutient la thèse avancée ici quand il écrit : « l'amitié est un motif (...) important de l'œuvre tout entière »⁵¹.

L'amitié, l'œuvre et l'impact sont étroitement liés chez Nietzsche. Les amis sont « les destinataires paradigmatiques des écrits de Nietzsche ». Les amis doivent être considérés « comme constructifs pour l'œuvre de Nietzsche »⁵². Un fragment posthume datant de la fin de l'année 1874 explique cette relation : « Un bon écrit, là où il a un

⁴³ Elke Siegel : *Entfernte Freunde*, loc. cit. , p. 109.

⁴⁴ Werner Ross : *Der ängstliche Adler. Friedrich Nietzsches Leben*. Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt, 1980, p. 336.

⁴⁵ Leo Berg : *Heine – Nietzsche – Ibsen*. Berlin : Concordia Deutsche Verlagsanstalt, 1908, p. 34.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 31.

⁴⁷ Elke Siegel : *Entfernte Freunde*, loc. cit. , p. 94.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 89.

⁴⁹ « Paradoxe Heiterkeit », in : Peter André Bloch und Martin Schwarz : *Das Nietzsche-Haus in Sils-Maria als Kunst- und Wunderkammer. Ein Kaleidoskop von Texten, Bildern, Träumen, Dokumenten*. Winterthur : EigenArt-Verlag, 2011, p. 86-87, p. 86.

⁵⁰ Marc Crépon : « Amitié, lecture et écriture » (postface), in : *Friedrich Nietzsche : Premiers écrits*, trad. et préf. Jean-Louis Backès; *Ecrits autobiographiques 1856-1869*, trad. et notes Marc Crépon, suivi de *Fatum et histoire et Liberté de la volonté et fatum*, trad. Marc Marcuzzi. Paris : Presses Universitaires de France, 1994, p. 199-234, p. 204.

⁵¹ *Ibid.*, p. 207.

⁵² Elke Siegel : *Entfernte Freunde*, loc. cit. , p. 94.

impact, fera oublier qu'il est littéraire ; il agit *tel les mots et les actes d'un ami* ; qui voudrait imprimer quelque chose à ce sujet ! »⁵³ Une œuvre agit comme les mots qu'un ami m'adresse. « L'impact est toujours l'impact d'un ami sur un ami ; seuls les mots d'un ami font mouche. »⁵⁴

L'écrit est une conversation avec l'ami. Par exemple, « La Naissance de la tragédie » s'adresse à Wagner, « comme dans un dialogue »⁵⁵. Le 25 octobre 1872, Nietzsche écrit à Erwin Rohde qu'il converse avec le nouveau texte de Richard Wagner « A propos des acteurs et des chanteurs » (« Über Schauspieler und Sänger ») « comme si j'étais aux côtés de W. dont je suis privé de la proximité depuis si longtemps déjà. »⁵⁶ Il touche ici à l'aspect attendant, à savoir qu'un penseur comme lui « ne peut jamais consigner le meilleur de lui-même dans des livres mais seulement dans des âmes triées sur le volet »⁵⁷.

Pour Nietzsche, les amis sont le refuge de l'œuvre. Cependant, « [il] est difficile d'être compris », c'est pourquoi il est « déjà reconnaissant de tout cœur [à ses amis] pour la bonne volonté qu'ils mettent à faire preuve d'un peu de finesse dans leur interprétation » et qu'il leur accorde « une marge et un espace dédiés aux malentendus »⁵⁸. Werner Stegmaier souligne cet accès amical à l'œuvre de Nietzsche et exprime en même temps un avertissement :

*« On ne peut 'bien' lire Nietzsche qu'avec la bienveillance et la confiance de 'bons amis', mais il ne faut pas non plus se fier à l'amitié à laquelle il nous invite constamment. Celui qui est certain de comprendre Nietzsche a le plus de risques de le mécomprendre. Il ne s'attend plus à des surprises. »*⁵⁹

« Amis »

La notion d'amitié de Nietzsche cache également une telle surprise. D'un côté, les interprètes de Nietzsche se sont peu penchés sur la thématique de l'amitié et, de l'autre côté, ceux qui s'y sont quand même intéressés l'ont fait de façon unidimensionnelle en ne traitant qu'un aspect de l'amitié, à savoir son aspect « positif » qui, selon van

⁵³ eKGWB/NF-1874,37[4] — Nachgelassene Fragmente Ende 1874.

⁵⁴ Elke Siegel : Entfernte Freunde, loc. cit. , p. 93.

⁵⁵ eKGWB/GT-Selbstkritik-2 — Die Geburt der Tragödie: Versuch einer Selbstkritik, § 2. Erste Veröff. 31/10/1886.

⁵⁶ eKGWB/BVN-1872,265 — Brief an Erwin Rohde: 25/10/1872.

⁵⁷ eKGWB/BVN-1886,660 — Brief an Franz Overbeck: Anfang Januar 1886.

⁵⁸ eKGWB/JGB-27 — Jenseits von Gut und Böse: § 27. Erste Veröff. 04/08/1886.

⁵⁹ Werner Stegmaier : Nietzsches Befreiung der Philosophie. Kontextuelle Interpretation des V. Buchs der Fröhlichen Wissenschaft. Berlin/Boston : de Gruyter, 2012, p. 69.

Tongeren, est le moins significatif pour Nietzsche. En grande majorité, un aspect important de la pensée de Nietzsche a été ignoré : son inventaire des dangers et de l'impossibilité de l'amitié.⁶⁰

Aussi bien Annemarie Pieper que Werner Ross accusent Nietzsche de chanter « le cantique de l'amitié »⁶¹. Il pratique « le culte de l'amitié tel un jeune homme du 18ème siècle, quand ces éphèbes n'avaient de cesse de s'étreindre, de se cajoler et de se jurer fidélité »⁶² sur la base du modèle antique. Pour illustrer son propos, Ross cite la partie d'une lettre à Rohde dans laquelle Nietzsche appelle *l'amitié le « miracle à la hauteur inconcevable »*. La signification de cette désignation est cependant à double tranchant. Nietzsche n'appelle-t-il pas l'amitié avec Rohde un « miracle » plutôt parce que l'amitié (en soi) est si rare ou n'existe peut-être même pas ?

Pour Michel de Montaigne, une amitié réussit « une fois en trois siècles »⁶³. Pour Emmanuel Kant, la véritable amitié est aussi rare qu'un cygne noir.⁶⁴ Pour Arthur Schopenhauer, la « vraie amitié [fait partie] des choses (...) dont, comme pour les colossaux serpents de mer, on ne sait pas si elles sont fabuleuses ou si elles existent quelque part. »⁶⁵ Pour lui, le chien est le « seul ami »⁶⁶ de l'homme. Pour Ralph Waldo Emerson, « Friends such as we desire are dreams and fables. »⁶⁷ Et Nietzsche note les pensées suivantes : « Nous agissons éveillés comme en rêve : toujours nous imaginons et inventons d'abord les personnes que nous côtoyons – et nous oublions tout de suite qu'elles sont imaginées et inventées. »⁶⁸

⁶⁰ « What is to a great extent lacking, is precisely what seems – from the research work on the dictionary (...) – to be the dominant theme in Nietzsche's writings; that is, his accounts of both the danger and the impossibility of friendship. » (Paul van Tongeren : « On Friends in Nietzsche's Zarathustra », in : *New Nietzsche Studies*. Vol. 5: 3/4 et 6 : 1/2 (hiver 2003/printemps 2004), p. 73-87, p. 77.)

⁶¹ Werner Ross : *Der ängstliche Adler*, S. 214 ; Annemarie Pieper : « Ein Seil geknüpft zwischen Tier und Übermensch ». *Philosophische Erläuterungen zu Nietzsches erstem « Zarathustra »*, Stuttgart : Klett-Cotta, 1990, p. 258.

⁶² Werner Ross : *Der ängstliche Adler*, p. 212.

⁶³ Michel Eyquem de Montaigne : « De l'Amitié », in : *Les Essais* (1595). Édition établie par Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin. Paris : Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade, 2007, Premier Livre. Chapitre 27, p. 189-201, p.190.

⁶⁴ Cf. « rara avis in terris, et nigro simillima cygno » : „Ein seltener Vogel auf Erden, höchst ähnlich dem schwarzen Schwan » (Cf. Emmanuel Kant : *La Métaphysique des mœurs*, A 157.)

⁶⁵ Arthur Schopenhauer : « Paränesen und Maximen », in : *Parerga und Paralipomena 1. Sämtliche Werke*. Vol. 5, éd. par Arthur Hübscher. Leipzig : Brockhaus, 1938, p. 489. (« Parerga et Paralipomena »)

⁶⁶ Cf. Arthur Schopenhauer : *Die Welt als Wille und Vorstellung*. Éd. par Ludger Lütkehaus. Munich : dtv, 2002, vol. 2, premier livre, Chapitre VIII : « A propos de la Théorie du Ridicule », p. 116. (« Le Monde comme volonté et représentation »)

⁶⁷ Ralph Waldo Emerson : *Essay « Friendship »*, in : *The Complete Essays and other writings of Ralph Waldo Emerson*. Edited with a biographical introduction by Brooks Atkinson. New York : Random House, 1940, p. 222-236, p. 234.

⁶⁸ eKGWB/NF-1882,3[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1882.

Ce qui apparaît ici, c'est la diversité que revêt la notion d'amitié de Nietzsche. Il s'agit là d'une contribution « au concept difficile de l'amitié chez Nietzsche »⁶⁹ comme l'identifie Paul van Tongeren. Un changement significatif à ce propos a lieu dans une édition précoce de « Ecce homo » que Nietzsche rédigea vers la mi-novembre 1888. Cette partie de texte finalement supprimée par Nietzsche (cf. fac-similé et transcription en annexe) se trouve déjà chez l'imprimeur Naumann à Leipzig quand Nietzsche la fait retirer et remplacer, par le texte connu aujourd'hui, en fin d'année depuis Turin – avec l'indication « à introduire dans le chapitre 'Pourquoi j'écris de si bons textes' en tant que paragraphe 2 »⁷⁰. En raison de la division de la succession en ébauches et fragments introduite par Mazzino Montinari, cette version classée comme ébauche, qui contient des lignes très importantes pour notre sujet, est attribuée à l'appareil philologique de « Ecce Homo » Nietzsche y explique : « *dans ma vie, le mot "ami" s'écrit toujours avec des guillemets* »⁷¹.

La notion d'« ami » devient ainsi une illustration exemplaire de la « philosophie des guillemets » de Nietzsche qui se caractérise par le fait qu'elle rejette la forme des discours finis et laisse de la place à « autant de choses et de chaînes de pensées longues et interdites » dont les notions « [reçoivent] une propre couleur de pénombre » ainsi que « quelque chose de non communicatif et relevant de la mauvaise grâce qui refroidit tous les curieux »⁷².

Nietzsche, qui avec le mot « Gänsefuß » (patte d'oie, désignant les guillemets) emprunte un terme du vocabulaire de l'imprimerie, est un auteur qui compose minutieusement ses textes contrairement à l'impression que donne son style d'aphorisme en premier lieu. « Chez Nietzsche, aucune image, aucun mot ni aucun signe de ponctuation n'est dû au hasard »⁷³, comme le sait Montinari. Ce dernier promet d'ailleurs une expérience de lecture plus riche à celui qui considère sérieusement cette « accentuation et [ce] nuancement de ses pensées » qui rend « également plus profond, plus attentif, plus méfiant (vis-à-vis de Nietzsche et de soi-même). »⁷⁴

⁶⁹ Paul van Tongeren et Gerd Schank : *Freunde und Gegner. Nietzsches Schreibmoral in seinen Briefen und seine philosophische « Kriegspraxis »*. Wurtzbourg : Königshausen & Neumann, 1999, p. 7.

⁷⁰ Cf. fac-similé du manuscrit et transcription du texte retiré dans l'annexe in : Friedrich Nietzsche : *Ecce homo. Faksimileausgabe der Handschrift. Commentaire de Karl-Heinz Hahn et Mazzino Montinari*. Leipzig : Edition Leipzig, 1985, Nr. 37.

⁷¹ Ébauche à §2 de « Pourquoi j'écris de si bons livres », in : KSA 14, p. 481.

⁷² eKGWB/NF-1885,37[5] — *Nachgelassene Fragmente Juni–Juli 1885*.

⁷³ Mazzino Montinari : *Nietzsche lesen*. Berlin/New York : de Gruyter, 1982, p. 4. Cf. « Pas une image, pas un terme, pas même un signe de ponctuation qui soient dûs au hasard. » (M. Montinari : « L'art vénérable de lire Nietzsche », in: M. Montinari : « La volonté de puissance » n'existe pas ». Édition préparée et postfacée par Paolo D'Iorio. Traduit de l'italien par Patricia Farazzi et Michel Valensi, Paris : l'Eclat, 1996, § 4.)

⁷⁴ *Ibid.*, p. 4f.

Werner Stegmaier a rassemblé et classifié les différentes possibilités de signification des guillemets de Nietzsche. Dès que l'on applique ce modèle à tous les guillemets qui entourent la notion d'ami, ils endossent la fonction d'attribuer à l'expression « ami » un sens inhabituel. Ces guillemets démarquent et protègent contre une récupération précipitée de la notion d'ami. Ils indiquent un déplacement de sens, ou plutôt *que le sens de la notion « ami » doit être redéfini.*⁷⁵

Bien que Nietzsche, selon le témoignage d'Overbeck, soit « fait pour éprouver l'amitié, comme très peu personnes seulement »⁷⁶, l'idée que l'amitié est empreinte de différends, d'instabilité et de changement accompagne Nietzsche. Aussi, il reste toujours un sentiment d'étrangeté impossible à dépasser, même avec ses amis les plus proches.⁷⁷ Il s'agit ici d'une sorte de dernière réserve vis-à-vis de l'amitié en rapport avec la mission propre d'un philosophe, qui est rattachée avec le type de connaissances que le philosophe recherche et qui – conformément à la mission dans le temple d'Apollon à Delphes – est en définitive une connaissance de soi-même.⁷⁸

« Faute de mieux »

La représentation de Carl Albrecht Bernoulli de l'amitié d'Overbeck avec Nietzsche part du principe que le philosophe Nietzsche était incapable de nouer de réelles amitiés.⁷⁹ Cette œuvre contient également des observations d'Overbeck qui se souvient de l'ami commun : « La volonté d'amitié n'était pas assez forte chez lui, il était plus attaché à l'état pathétique. »⁸⁰ Overbeck croit cependant pouvoir se compter parmi les « vrais amis » de Nietzsche même s'il ajoute qu'il est possible que pour Nietzsche les « vrais amis » existaient aussi peu que le « vrai monde » comparé au « réel »⁸¹.

Une autre amitié de Nietzsche marquée par beaucoup d'affection mutuelle et de

⁷⁵ Cf. Werner Stegmaier : *Nietzsches Befreiung der Philosophie. Kontextuelle Interpretation des V. Buchs der Fröhlichen Wissenschaft*. Berlin/Boston : de Gruyter, 2012, p. 291f.

⁷⁶ Franz Overbeck : *Werke und Nachlaß. Band 7/2 : Autobiographisches « Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde »*, éd. par Barbara von Reibnitz et Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar : Metzler, 1999, p. 63.

⁷⁷ Cf. Werner Ross : *Der ängstliche Adler*, loc. cit., p. 218.

⁷⁸ Cf. Paul van Tongeren : « Das Maass für Ehrlichkeit und Maskierung. Nietzsche über Freundschaft », in : Gerd Schank et Paul van Tongeren : *Freunde und Gegner. Nietzsches Schreibmoral in seinen Briefen und seine philosophische ‚Kriegs-Praxis‘*, Wurtzbourg : Königshauen & Neumann, 1999, p. 75-86, p. 77.

⁷⁹ Cf. Werner Ross : *Der ängstliche Adler*, loc. cit., p. 812.

⁸⁰ Ida Overbeck : « Souvenirs de Madame Ida Overbeck », in : Carl Albrecht Bernoulli : *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. D'après des documents inédits*. 2 vol. Iéna : Eugen Diederichs, 1908, vol. 1, p. 234-251, p. 245.

⁸¹ Cf. Overbeck : *„Die wirklichen Freunde N's. (nicht die wahren, die es gar nicht giebt, ebenso wenig wie es, nach N., eine wahre Welt neben der wirklichen überhaupt giebt)“* (Franz Overbeck : *Werke und Nachlaß. Vol. 7/2 : Autobiographisches « Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde »*, éd. par Barbara von Reibnitz et Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar : Metzler, 1999, p. 59f.)

serviabilité est celle avec Rée. Des années après la rupture de cette amitié, des mots mélancoliques coulaient encore de sa plume, comme le montre la lettre suivante de début 1884 à destination de Naumbourg :

*« Tu ne peux pas t'imaginer quelle consolation Dr R<ée> a été pour moi pendant des années – **faute de mieux bien entendu**, et quel bienfait incroyable même la relation avec Mademoiselle S<alomé> m'a procuré. »⁸²*

Selon Joachim Köhler, ce « faute de mieux » se reflète dans « Le Banquet » de Platon dans lequel le bien-aimé rappelle l'idée de la beauté à son amant et le fait s'élever à la vision de la beauté supérieure par le biais de son amour. En comparaison, l'ami seul et véritable pourrait toujours n'être que « faute de mieux ». ⁸³ Nietzsche fonde-t-il sa notion de l'amitié dans l'idéalité ? Esquisse-t-il un mythe de l'amitié comme un idéal inatteignable ?

Lorsque Emmanuel Kant, dans sa Doctrine de la vertu annexée à la « La Métaphysique des mœurs », s'intéresse à l'amitié, il la définit comme « l'union de deux personnes par un amour et un respect égaux et réciproques ». Cependant, Kant précise que « l'amitié, dans sa pureté ou dans sa perfection, conçue comme réalisable (...), est le grand cheval de bataille des romanciers »⁸⁴.

*« Mais, si c'est un devoir imposé par la raison, (...) de tendre à l'amitié comme au maximum des bons sentiments des hommes les uns à l'égard des autres, il est aisé de voir que **l'amitié parfaite est une pure idée qu'il est impossible de réaliser absolument, quoiqu'elle soit pratiquement nécessaire.** »⁸⁵*

Kant caractérise ainsi la vertu de l'amitié comme un devoir pratiquement moral imposé par la raison et lui assigne en même temps une place dans le royaume des idées inaccessibles pour ce qui est de sa réalisation. Elle est « l'idéal d'un vœu, qui dans l'idée de la raison ne connaît point de limites, mais qui dans l'expérience est toujours très borné. »⁸⁶ Curieusement, Kant dans sa compréhension de l'amitié, de manière très semblable à Nietzsche⁸⁷, souligne le sentiment de « respect »⁸⁸ et de « dignité » tout

⁸² eKGWB/BVN-1884,482 — Brief an Franziska Nietzsche von: Januar/Februar 1884.

⁸³ Cf. Joachim Köhler : Zarathustras Geheimnis. Friedrich Nietzsche und seine verschlüsselte Botschaft. Norlingue: Greno Verlag, 1989, p. 254.

⁸⁴ Emmanuel Kant : La Métaphysique des mœurs, A 153.

⁸⁵ Ibid., A 152.

⁸⁶ Ibid., A 157- 158.

⁸⁷ Cf. chapitre 9 du présent ouvrage sur « l'amitié des astres ».

⁸⁸ Emmanuel Kant : La Métaphysique des mœurs, A 154.

comme il reconnaît l'amitié comme un phénomène de surface – il ne voit pas en elle « tout le bonheur de la vie »⁸⁹.

Qu'il puisse y avoir des amis...

Deux moments inséparables sont associés dans la notion d'amitié de Nietzsche : *la nécessité et l'impossibilité*⁹⁰. À titre de devoir, l'amitié est indispensable mais sa réalisation reste impossible. À titre de devoir, l'amitié n'est pas qu'une aide à la survie pratique mais un art de vivre philosophique. L'amitié ne s'abandonne pas, même face aux échecs des tentatives de réalisation – par ex., jusqu'à ses derniers textes sur Wagner, Nietzsche ne considère pas la possibilité de l'amitié comme perdue – mais elle est soumise à une nouvelle considération : *avec l'amitié contre Wagner*.⁹¹ Dans le sens du postulat kantien, l'amitié n'existe pas chez Nietzsche, il existe seulement une orientation constante vers le fait que l'amitié et les amis puissent exister. Si nécessaire, les amis sont inventés. *Le chemin de pensée de Nietzsche conduit des amis actuels au rêve d'une communauté de plaisir promettant l'avenir, à l'espoir des amis de l'avenir*.⁹²

Nietzsche applique sa « philosophie du dangereux peut-être »⁹³ exposée dans « Par-delà le Bien et le Mal » à la pensée de l'amitié. Les amis restent dans le peut-être, à venir. Les espoirs de Nietzsche concernant un avenir de l'amitié sont indissociables de ses expériences de la solitude. Crépon appelle ce comportement un « paradoxe (...) que le besoin d'amitié s'accroît à mesure que s'approfondit le goût de la solitude »⁹⁴. Les amis que Nietzsche rejette sont « tous des hommes sans solitude, sans propre solitude »⁹⁵. Ses amis à venir ne sont pas seulement seuls, ils doivent s'être familiarisés avec leur « propre » solitude. Pour Nietzsche, il existe une communauté imaginaire des solitaires qui ne font partie d'aucune communauté. Il s'agit d'une communauté d'amis qui ne savent rien les uns des autres. Ils sont unis par une attitude d'« ouverture hésitante » qui n'est pas de la passivité mais de la tension, de l'activité, une préparation

⁸⁹ Ibid. A 152.

⁹⁰ Paul van Tongeren : « Das Maass für Ehrlichkeit und Maskierung. Nietzsche über Freundschaft », in : Gerd Schank et Paul van Tongeren : *Freunde und Gegner. Nietzsches Schreibmoral in seinen Briefen und seine philosophische ‚Kriegs-Praxis‘*. Wurtzbourg: Königshauen & Neumann, 1999, p. 75-86, p. 77.

⁹¹ Cf. Elke Siegel : *Entfernte Freunde*, loc. cit. , p. 122.

⁹² Cf. *ibid.*, p. 93.

⁹³ Cf. eKGWB/JGB-2 — *Jenseits von Gut und Böse*: § 2. Erste Veröff. 04/08/1886.

⁹⁴ Marc Crépon : « Amitié, lecture et écriture » (postface), in : Friedrich Nietzsche : *Premiers écrits*, trad. et préf. Jean-Louis Backès ; *Ecrits autobiographiques 1856-1869*, trad. et notes Marc Crépon, suivi de *Fatum et histoire et Liberté de la volonté et fatum*, trad. Marc Marcuzzi. Paris : Presses Universitaires de France, 1994, p. 199-234, p. 204.

⁹⁵ eKGWB/JGB-44 — *Jenseits von Gut und Böse*: § 44. Erste Veröff. 04/08/1886.

de soi à l'apparition impossible-possible de la réalité de l'amitié.⁹⁶ Thomas Bernhard illustre la possible apparition de l'amitié réelle dans son observation du « seul [ami] possible » :

« Nous observons un camarade de classe qui longe le couloir de l'école supérieure, pensais-je, et nous l'abordons et avons fondé une prétendue amitié pour la vie. Naturellement, nous ne savons tout d'abord pas qu'il s'agit d'une prétendue amitié pour la vie car au début, nous la considérons uniquement comme une amitié utile que nous devons avoir à ce moment pour évoluer, cependant ce n'est pas non plus une personne quelconque que nous avons abordée, mais la seule possible à cet instant, pensais-je »⁹⁷.

Le présent travail représente les sons faibles de l'interprétation de Nietzsche. Il souhaite tenter de prêter l'oreille aux murmures du sage Nietzsche. Il souhaite vérifier la pertinence du jugement de Elke Siegel selon lequel l'amitié représente la « **voie royale vers la philosophie de Nietzsche** »⁹⁸. Le mérite de Nietzsche, qui doit être représenté ici, est d'avoir cherché à élucider la « dialectique de l'amitié » de manière philosophique. L'entrée suivante du journal intime de Søren Kierkegaard pourrait aussi se référer à Nietzsche si l'on considère que « toute l'étendue de l'existentiel » désigne ce que Nietzsche appelle les passions, comme l'amour, la jalousie, la cruauté, l'amitié :

« Il reste de mon mérite d'avoir expliqué les dispositions décisives de toute l'étendue de l'existentiel de manière dialectiquement précise et authentique à un point encore jamais vu dans la littérature – tout du moins à ma connaissance. »⁹⁹

⁹⁶ Cf. Siegfried Kracauer : Aufsätze 1915-1926. Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp Verlag, 1971, p. 168. (Cité par : Elke Siegel: Entfernte Freunde, loc. cit., p. 147.)

⁹⁷ Thomas Bernhard : Der Untergeher. Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp Verlag, 1983, p. 129f. (« Le Naufragé »)

⁹⁸ Elke Siegel : Entfernte Freunde, loc. cit., p. 94.

⁹⁹ Søren Kierkegaard : Gesammelte Werke. Die Tagebücher. Vol. 2. Choisis, présentés et traduits de Hayo Gerdes. Düsseldorf/Köln, 1963, p. 63. (« Les Journaux et cahiers de notes de S. Kierkegaard – Journal « NB » de l'année 1846. »). Cf. « Min Fortjeneste af Literatur bliver altid at have fremsat hele det eksistentielle Omfangs afgjørende Bestemmelser saa dialektisk skarpt og saa primitivt som i det mindste jeg ikke veed er gjort i nogen Literatur, og jeg har hell ei haft Skrifter at raadføre mig med. » (Papirer VII A 127 ; Søren Kierkegaards Skrifter Vol. 20, p. 37. Cf. l'édition numérique des œuvres complètes sur la base du texte critique : <http://www.sks.dk/NB/txt.xml#Rnb-34.a>.)

Inhaltsverzeichnis

	Seite
Kapitel 1: Einleitung	21
Kapitel 2: Die Basler „Baumannshöhle“ als Ort einer „Tisch-, Haus- und Gedankenfreundschaft“	35
Kapitel 3: „Einer, sonst Keiner: Richard Wagner“. Die Bedeutung der Beziehung zu Wagner für Nietzsches Theorie und Praxis der Freundschaft	51
Kapitel 4: Freundschaftsbünde – Freundschafts-Vereine	85
Kapitel 5: Freundschaft als „Dreieinigkeit“	143
Kapitel 6: Freundschaft als Gemeinschaft der Unzeitgemäßen	181
Kapitel 7: Vom „Hymnus an die Freundschaft“ zum „Hymnus auf das Leben“	251
Kapitel 8: Nietzsches Politik der Trennung – Freundschaften brechen	297
Kapitel 9: Sternen-Freundschaft – Amitié-des-astres	341
Bibliographie	377
Anhang	407

Kapitel 1:

Einleitung

Nietzsche selbst stellt die übergeordnete Forschungsaufgabe der vorliegenden Untersuchung: „Alle Arten Passionen müssen einzeln durchdacht, einzeln durch Zeiten, Völker, grosse und kleine Einzelne verfolgt werden“, fordert er im siebten Aphorismus der „Fröhlichen Wissenschaft“. Bisher habe „alles Das, was dem Dasein Farbe gegeben hat, noch keine Geschichte“, bemerkt Nietzsche:

„wo gäbe es eine Geschichte der Liebe, der Habsucht, des Neides, des Gewissens, der Pietät, der Grausamkeit? (...) Sind die Erfahrungen über das Zusammenleben, zum Beispiel die Erfahrungen der Klöster, schon gesammelt? Ist die Dialektik der Ehe und Freundschaft schon dargestellt?“¹⁰⁰

Nietzsche zufolge hat man bisher die „ganze Vernunft“ der Passionen, die diesen eigen ist, und mit der sie den Dingen „ihre Werthschätzungen und Beleuchtungen“ verleihen, noch nicht dargestellt. Die vorliegende Arbeit ist Nietzsches Aufruf gefolgt und will einen Beitrag dazu leisten, die Psychologie einer der von ihm aufgezählten Passionen, nämlich jene der Freundschaft, auf den philosophischen Begriff zu bringen.

Und wieder ist es Nietzsche selbst, der die Komplexität dieser Aufgabe hervorkehrt und etwaige Erwartungshaltungen im Vorhinein ernüchtert, denn allein ein Teilaspekt des von ihm vorgeschlagenen Forschungsfelds sei „schon zu viel der Arbeit für den Arbeitsamsten“: es bedürfe „ganzer Geschlechter und planmässig zusammen arbeitender Geschlechter von Gelehrten, um hier die Gesichtspuncte und das Material zu erschöpfen“¹⁰¹.

Der arbeitsame Nietzsche selbst hat wesentlich dazu beigetragen, die „Dialektik der Freundschaft“ auf den Begriff zu bringen. In seinem Schaffen finden sich deutliche Spuren einer kontinuierlichen philosophischen Auseinandersetzung mit dem Thema der Freundschaft, die in seinen Schriften, nachgelassenen Fragmenten und Briefen verstreut sind.

Anlässlich der aktuellen Arbeit am „Nietzsche-Wörterbuch“ hat Paul van Tongeren das bisher verstreute Material gesammelt und geordnet. Seine Wortanalyse offenbart die

¹⁰⁰ eKGWB/FW-7 — Die fröhliche Wissenschaft: § 7. Erste Veröff. 10/09/1882.

¹⁰¹ Ebd.

Häufigkeit des Vorkommens bestimmter Begriffe in Nietzsches Schriften – und es zeigt sich, dass sich das **Wort „Freund“** und sein Wortfeld: Amicus, Bruder, Feind, Gefährte, Genosse, Gesell, Kamerad, Liebe, Nachbar, Nächster, Verwandter und seine respektiven Verbformen, tatsächlich **unter die sehr häufig verwendeten Wörter in Nietzsches Vokabular** einreihen. Das Wort „Freund“ gehört einem Wortfeld an, das, genau betrachtet, aus nicht viel mehr als 10 Wörtern besteht, die insgesamt um die 6000 Mal in der Kritischen Studienausgabe vorkommen.

Das Wort „Freund“ zusammen mit anderen „Freund-“ Kompositionswörtern („Freundschaft“, „freundlich“ und weitere 40 Kompositionswörter mit „Freund-“) kommt etwas mehr als 1000 Mal in Nietzsches Schriften vor, davon etwa 140 Mal in „Also sprach Zarathustra“.¹⁰² Damit scheint sich auch quantitativ die Erwartung zu bestätigen, dass das Thema der Freundschaft eine wichtige Rolle in Nietzsches Denken und Leben einnimmt.

Was am meisten auffällt, wenn man sich mit der Sekundärliteratur über Nietzsche zum Thema Freundschaft beschäftigt, ist, **wie wenig bisher darüber geschrieben wurde**. Obwohl also das Wort „Freundschaft“ sehr häufig vorkommt und die Thematik der Freundschaft in seinen Schriften sehr wichtig ist, ist „Freundschaft“ in der Nietzsche-Sekundärliteratur bisher wenig behandelt worden.¹⁰³

Diese Beobachtung von Tongerens teilt auch der Nietzsche-Biograph Werner Ross: ihm zufolge **„fehlt ein Buch über seinen Begriff und seine Praxis der Freundschaft**, auch eine zusammenhängende Darstellung seiner Freundschaften.“¹⁰⁴ Es müsse „mehr als verwundern“, dass „das Faktum“ der Freundschaft, welches „so aufdringlich und allesbeherrschend in Nietzsches Leben hervor[tritt]“, bislang nicht mehr Beachtung gefunden habe und sich „kaum jemand sich die Mühe gemacht hat, seine Dimensionen zu erkunden“¹⁰⁵. Das Thema der Freundschaft „verdien[e] eine gesonderte Untersuchung“¹⁰⁶.

Ross möchte auch „die Figuren der Freunde in den Mittelpunkt einer solchen Darstellung heben, die sie nicht nur als Zeugen, als ‚Quellen‘, als Briefempfänger und

¹⁰² Diese Anzahl vermittelt den Eindruck, dass das Wort „Freund“ in „Also sprach Zarathustra“ mehr noch als in seinen anderen Schriften vorkommt. Allerdings muss man beachten, dass viele Vorkommen in „Also sprach Zarathustra“ Formen der Anrede sind, was zwar nicht weniger wichtig ist, aber der großen Anzahl einen Hintergrund gibt. (Vgl.: Paul van Tongeren: „On Friends in Nietzsche’s Zarathustra“ in: *New Nietzsche Studies*. Volumes 5: 3/4 and 6: 1/2 (Winter 2003/Spring 2004), S. 73-87, S. 74.)

¹⁰³ Vgl.: ebd. S.76: „What is most striking if one investigates the secondary literature on what Nietzsche writes on friendship, is just how little has been written about it.“

¹⁰⁴ Werner Ross: *Der ängstliche Adler. Friedrich Nietzsches Leben*. Stuttgart: Deutsche Verlags-Anstalt GmbH, 1980, S. 812.

¹⁰⁵ Ebd. S. 213.

¹⁰⁶ Ebd. S. 812.

Briefschreiber wertet, sondern als die eigentlichen Partner seiner Lebensschicksale.¹⁰⁷ Wenn Ross der Biographie von Janz¹⁰⁸ zugesteht, einzelnen Figuren „den gehörigen Platz“ einzuräumen und „ihre Lebensschicksale“¹⁰⁹ zu referieren, fehle auch in dieser Hinsicht ein „Werk über Nietzsches Freunde, über Nietzsche und die Freundschaft.“¹¹⁰

Im „Nietzsche-Handbuch“ bezeichnet der einschlägige Artikel „Freundschaft“ von Harald Lemke die Freundschaft als „ein bislang wenig beachtetes und dennoch zentrales Thema in Nietzsches Philosophie und in seinem Leben“¹¹¹. Bereits Nietzsches Zeitgenosse, Franz Overbeck, lenkte vergeblich auf diese Fährte, wenn er angibt, dass in Nietzsches Schriften „Zeugnisse für die Höhe seiner Anschauungen über Fr[reundschaft]“ „in Fülle“¹¹² enthalten seien.

Freundschaft als Lebensform des Philosophen

Wie zentral das Thema der Freundschaft bei Nietzsche ist, zeigt auch Jacques Derridas Nietzsche-Interpretation in „Politik der Freundschaft“. Nietzsches Denken steht beispielhaft für die enge Verbindung von Freundschaft und Philosophie.¹¹³ Derrida beschreibt diese Nähe wie folgt:

„Die Freundschaft als Philosophie, die Philosophie als Freundschaft, die philosophische Freundschaft, die Freundschafts-Philosophie – das wird im Abendland stets ein in sich unauflöslicher Begriff gewesen sein. Keine Freundschaft ohne eine Art philosophia, keine Philosophie ohne philia. Freundschaft – Philosophie: Unsere Erkundung der Freundschaft hat sich von Anfang an bei diesem Bindestrich aufgehhalten.“¹¹⁴

In ihrer Antwort auf die Frage „Was ist Philosophie?“, die sie zur Freundschaftskultur der griechischen Antike in Bezug setzen, gehen Gilles Deleuze und Félix Guattari gar

¹⁰⁷ Ebd. S. 213.

¹⁰⁸ Vgl. : Janz, Curt Paul: Friedrich Nietzsche. Biographie. 3 Bände. München: dtv, 1981.

¹⁰⁹ Werner Ross: Der ängstliche Adler, a.a.O., S. 812.

¹¹⁰ Ebd. S. 213.

¹¹¹ Harald Lemke: Artikel: „Freundschaft“, in: Henning Ottmann (Hg.): Nietzsche-Handbuch. Leben – Werk – Wirkung. Stuttgart/Weimar: Metzler, 2000, S. 237-238, hier: S. 237.

¹¹² Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. Band 7/2: Autobiographisches „Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde“. Hg. von Barbara von Reibnitz und Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999, S. 64.

¹¹³ Vgl. dazu Franck Hofmann: Sprachen der Freundschaft. Rudolf Borchardt und die Arbeit am ästhetischen Menschen. München: Wilhelm Fink Verlag, 2004, S. 83f.

¹¹⁴ „L’amitié comme philosophie, la philosophie en tant qu’amitié, l’amitié-philosophique, l’amitié-philosophie aura toujours été en Occident un concept en lui-même indissociable : point d’amitié sans quelque *philosophía*, point de philosophie sans *philia*. Amitié-philosophie : nous nous enquérons (...) depuis le début, *auprès* de ce trait d’union.“ (Jacques Derrida: Politik der Freundschaft. Aus dem Französischen von Stefan Lorenzer. Frankfurt: Suhrkamp, 2009, S. 200; Frz. Original: „Politiques de l’amitié“. Paris: Éditions Galilée, 1994, S. 168)

soweit, den Freund ins Zentrum der Philosophie zu stellen: „Der Philosoph ist der Freund des Begriffs, er erliegt der Macht des Begriffs.“¹¹⁵ Für sie ist der Freund die „Bedingung für den Vollzug des Denkens“, denn der Freund stelle ein „vitales Verhältnis zum Anderen“¹¹⁶ her. Gleichzeitig sprechen sie davon, dass die Denker selten sind, „die den Sinn des Wortes ‚Freund‘ in der Philosophie abwägen“.¹¹⁷

Gründer, Stifter, Bündler, Erzieher

Für Elke Siegel ist Nietzsche „vielleicht der letzte Philosoph, für den Freundschaft, in nahezu antiker Weise, die Lebensform des Philosophen und das Medium des Denkens bildet.“¹¹⁸ Philosophie wird verstanden als geistige Übung, als Arbeit am Selbst, in der sich Theorie und Praxis vereinigen. Beständig richtet sich Nietzsches Bestreben darauf, in Freundschaft zu leben, zu lernen und zu lehren.

Es kommt daher nicht von ungefähr, wenn Werner Ross mit Bezug auf Nietzsche den *„Freundschaftsbund als Leitmotiv seines Lebens“*¹¹⁹ bezeichnet. Von früh an gibt es dafür Beispiele: das klösterliche, dem gemeinsamen Lernen gewidmete Leben im humanistischen Gymnasium und Internat Schulpforta, der Verein „Germania“ mit seinen Naumburger Freunden Pinder und Krug, die Bonner Studentenschaft „Franconia“, der Leipziger philologische Studentenzirkel mit Deussen und Romundt um Professor Ritschl, das „Tribschner Idyll“ mit Wagner, die Basler „Tisch-, Haus- und Gedankenfreundschaft“¹²⁰ mit Overbeck, das Sorrentiner „Kloster für freiere Geister“¹²¹ mit Meysenbug und Rée, die „Heilige Dreieinigkeit“¹²² mit Rée und Salomé, welche nur in Ansätzen verwirklicht wurde, sowie das jahrelange Bündnis einer „Ritter- und Bruderschaft ‚von der gaya scienza‘“¹²³ mit Peter Gast.

Was Nietzsches genannte Freundschaftsbündnisse mit der griechischen Akademie und dem epikureischen Garten verbindet, ist ihr Verständnis von Philosophie als Lebensform. Den Ursprung von Nietzsches „Freundschaftsideologie“ erkennt Werner Ross in der klösterlichen Gemeinschaft von Schulpforta. Abgesehen davon, dass Internate immer wieder besondere Heimstätten bewegender Freundschaften sind, war

¹¹⁵ Gilles Deleuze und Félix Guattari: Was ist Philosophie? Aus dem Französischen von Bernd Schwibs und Joseph Vogl. Frankfurt/Main: Suhrkamp Verlag, 1996, S. 9.

¹¹⁶ Ebd. S. 7.

¹¹⁷ Ebd. S. 8.

¹¹⁸ Elke Siegel: Entfernte Freunde. Nietzsche, Freud und die Freundschaft der Moderne. Würzburg: Königshausen & Neumann, 2009, S. 92.

¹¹⁹ Werner Ross: Der ängstliche Adler, a.a.O., S. 812.

¹²⁰ Vgl. eKGWB/BVN-1873,300 — Brief an Erwin Rohde: Mitte März. Nein! circa am 22. März 1873.

¹²¹ eKGWB/BVN-1876,554 — Brief an Reinhart von Seydlitz: 24/09/1876.

¹²² Vgl.: eKGWB/BVN-1882,237 — Brief an Lou von Salomé: 07/06/1882.

¹²³ eKGWB/BVN-1884,529 — Brief an Heinrich Köselitz von: 02/09/1884.

Schulpforta als Stätte der Elitebildung ein Ort, wo das Altertum über das klassische Zeitalter hinaus weiterlebte, von Lehrern an Schüler weitergereicht wurde, die oft wieder Lehrer wurden.¹²⁴ Von dort aus verfasst Nietzsche Briefe an gleichaltrige Freunde in Naumburg, die er mit einem besonderen *Freundschaftssiegel* zu verschließen pflegt, der die Freundschaft beschwörenden Worte „Semper nostra manet amicitia“ enthält (vgl. Faksimile im Anhang).¹²⁵

Diese zeichnerische Geste besiegelt eine Einschätzung, die Nietzsches Schwester Elisabeth in einer ihrer Nietzsche-Biographien festhält: „die Freundschaft (hat) im Leben meines Bruders eine ungewöhnliche und hervorragende Stellung eingenommen“. Sie erklärt, dass ein „*Freundschaftsbund mit Gleichgesinnten* (...) der Traum und die Sehnsucht seines ganzen Lebens gewesen“ sei und „der Freund der Mittelpunkt seines Hoffens und Wünschens“¹²⁶. Ihres „Bruders eifriges Bemühen“ sei es gewesen, „eine Genossenschaft von Gleichgesinnten zu begründen“¹²⁷. Diesbezüglich auf sein Leben zurückblickend schreibt sie: „Diese *Hoffnung auf mitarbeitende Freunde* (...), welche immer wieder auftauchte, trotz der großen Enttäuschungen, war von Jugend an der entzückende Traum seiner Seele gewesen – ein Traum, der sich niemals erfüllen sollte.“¹²⁸

Nietzsche spielt mit vielen Rollen: Er ist ein *Gründer, Stifter, Bündler, Erzieher*¹²⁹: Er will eine „neue griechische Akademie“¹³⁰, ein „Kloster für freiere Geister“¹³¹, eine „Gesellschaft der Unzeitgemässen“, für die er gar ein „Statut“¹³² entworfen hat; einen „Freundschaftsbund“¹³³ mit eigener Göttin¹³⁴ nebst Hymnus, eine „Gesellschaft der Hoffenden“¹³⁵, die für die Kunst Wagners und die Weltanschauung Schopenhauers wirken soll; „eine verschworene Gesellschaft“¹³⁶ (von Philologen), welche die Jugend an der antiken Cultur erziehen will“; ein „Reich der Jugend“¹³⁷, eine „Religion der

¹²⁴ Vgl. Werner Ross: Der ängstliche Adler, a.a.O., S. 212 und S. 812.

¹²⁵ vgl. eKGWB/BVN-1858,38 — Brief an Wilhelm Pinder: 28/11/1858.

¹²⁶ Elisabeth Förster-Nietzsche: Der Einsame Nietzsche. Leipzig: Kröner-Verlag, 1914, S. 388-404, S. 388. (Kapitel „Freundschaft“)

¹²⁷ Ebd. S. 389.

¹²⁸ Ebd. S. 395.

¹²⁹ Vgl. Hubert Cancik und Hildegard Cancik-Lindemaier: „Das Thema ‚Religion und Kultur‘ bei Friedrich Nietzsche und Franz Overbeck“, in: dies.: Philolog und Kultfigur. Friedrich Nietzsche und seine Antike in Deutschland. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999, S. 51-68, S. 65f.

¹³⁰ eKGWB/BVN-1870,113 — Brief an Erwin Rohde: 15/12/1870.

¹³¹ eKGWB/BVN-1876,554 — Brief an Reinhart von Seydlitz: 24/09/1876.

¹³² eKGWB/NF-1875,5[97] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

¹³³ eKGWB/BVN-1867,554 — Brief an Carl von Gersdorff: 24. November und 1. Dezember; eKGWB/BVN-1872,284 — Brief an Carl von Gersdorff: 23/12/1872.

¹³⁴ Vgl.: eKGWB/NF-1875,7[4] — Nachgelassene Fragmente 1875.

¹³⁵ eKGWB/NF-1873,29[196] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873; eKGWB/BVN-1873,335 — Brief an Carl von Gersdorff: 26/12/1873; eKGWB/BVN-1873,337 — Brief an Franz Overbeck: 31/12/1873; eKGWB/BVN-1873,338 — Brief an Erwin Rohde: am Sylvestertage 1873-74.

¹³⁶ eKGWB/NF-1875,5[39] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

¹³⁷ eKGWB/HL-9 — Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben: § 9. Erste Veröff. 22/02/1874.

Zukunft¹³⁸, eine „Genossenschaft der Vernichter“¹³⁹, eine „Bruderschaft der Rechtfertiger“¹⁴⁰ sowie einen „Ordensbund höherer Menschen“¹⁴¹.

Der Gründungsgedanke hat Nietzsche also in verschiedenster Form sein Leben lang beschäftigt. Wenn er „einen Ordensbund höherer Menschen“ begründen will, um einen „neuen Stand von Übermenschlichen zu schaffen“¹⁴², zeigt sich, dass für Nietzsche die Zukunft einer *pädagogisch verstandenen Freundschaft* gehört: „Freundschaft bedeutet zugleich sich gegenseitig zu erziehen: Der Freund als der beste Lehrer.“¹⁴³ Ross vermerkt, „[e]in Ordensgründer hätte er sein mögen, aber er verlangte leider auch, daß die Ordensmitglieder sich *seiner* Lehre opferten. So bleibt ihm zuletzt fast kein Anhänger mehr als er selbst.“¹⁴⁴

Freundschaft als konstitutiv für das Werk

„Zwischen den Zeilen seiner Aphorismen und Philosopheme steht immer die Geschichte oder Tragödie einer Freundschaft geschrieben“¹⁴⁵, hält bereits Leo Berg in seinem frühen Versuch über Nietzsche und die Freundschaft fest. Nietzsches Philosophie finde ihre Ausrichtung an Freunden, sie sei eine „Zwiesprache mit diesen Menschen, auch dann, wenn er sie noch nicht gefunden hat“. **Der Freund sei „der Inhalt und das Ziel seiner Philosophie“**: Er sei „der Sinn aller seiner Schriften“. Zusammenfassend hält er fest: „Friedrich Nietzsches ganze Philosophie ist gewissermaßen ein großartiger Freundschaftskult“¹⁴⁶.

Ähnlich definiert Elke Siegel die Freundschaft bei Nietzsche „als Schnittstelle von Philosophie und Leben, von Leben und Schreiben, von Denken und Lehre.“¹⁴⁷ Freundschaft sei für Nietzsche **„eine Denk- und Lebensnotwendigkeit“**¹⁴⁸. Nietzsche schreibt viele Hunderte Briefe, um den Kontakt zu seinen Freunden nicht zu verlieren. Peter André Bloch gilt Nietzsche als ein „Freundschafts-genie“¹⁴⁹. Auch Marc Crépon

¹³⁸ eKGWB/DS-3 — David Strauss: § 3. Erste Veröff. 08/08/1873.

¹³⁹ Vgl.: eKGWB/NF-1875,5[30] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

¹⁴⁰ eKGWB/NF-1882,4[209] — Nachgelassene Fragmente November 1882 — Februar 1883.

¹⁴¹ eKGWB/NF-1884,26[173] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1884.

¹⁴² Leo Berg: Heine – Nietzsche – Ibsen. Berlin: Concordia Deutsche Verlagsanstalt, 1908, S. 33f.

¹⁴³ Elke Siegel: Entfernte Freunde, a.a.O., S. 109.

¹⁴⁴ Werner Ross: Der ängstliche Adler. Friedrich Nietzsches Leben. Stuttgart: Deutsche Verlags-Anstalt, 1980, S. 336.

¹⁴⁵ Leo Berg: Heine – Nietzsche – Ibsen. Berlin: Concordia Deutsche Verlagsanstalt, 1908, S. 34.

¹⁴⁶ Ebd. S. 31.

¹⁴⁷ Elke Siegel: Entfernte Freunde, a.a.O., S. 94.

¹⁴⁸ Ebd. S. 89.

¹⁴⁹ „Paradoxe Heiterkeit“, in: Peter André Bloch und Martin Schwarz: Das Nietzsche-Haus in Sils-Maria als Kunst- und Wunderkammer. Ein Kaleidoskop von Texten, Bildern, Träumen, Dokumenten. Winterthur: EigenArt-Verlag, 2011, S. 86-87, S. 86.

erkennt bei Nietzsche „le besoin vital de l’amitié“¹⁵⁰ und er unterstützt die hier vorgebrachte These, wenn er schreibt: „l’amitié est un motif (...) important de l’œuvre tout entière“¹⁵¹.

Freundschaft, Werk und Wirkung sind bei Nietzsche eng verbunden. Freunde sind „die paradigmatischen Adressaten von Nietzsches Schreiben“. Freunde sind „als konstitutiv für das Werk Nietzsches“¹⁵² zu sehen. Ein nachgelassenes Fragment von Ende 1874 erklärt diesen Zusammenhang: „Eine gute **Schrift** wird, wo sie wirkt, vergessen machen, dass sie litterarisch ist; sie wirkt **als Wort und Handlung eines Freundes**; wer möchte darüber etwas drucken lassen!“¹⁵³ Ein Werk wirkt als Wort, das ein Freund an mich richtet. „Wirkung ist immer Wirkung eines Freundes auf einen Freund; nur das Wort des Freundes trifft.“¹⁵⁴

Die Schrift ist ein Gespräch mit dem Freund. Die „Geburt der Tragödie“ beispielsweise wendet sich an Richard Wagner „wie zu einem Zwiegespräch“¹⁵⁵. Am 25. Oktober 1872 schreibt Nietzsche an Rohde, dass er sich mit Wagners neu erschienener Schrift „Über Schauspieler und Sänger“ unterhalte, „als ob ich mit W. zusammen wäre, dessen Nähe ich jetzt nun, so lange schon, entbehre.“¹⁵⁶ Hier berührt er den damit zusammenhängenden Aspekt, dass ein Denker wie er „sein Bestes niemals in Büchern, sondern immer nur in ausgesuchten Seelen niederlegen kann“¹⁵⁷.

Freunde gelten Nietzsche als Herberge für das Werk. Jedoch „ist [es] schwer, verstanden zu werden“, weshalb er seinen Freunden „schon für den guten Willen zu einiger Feinheit der Interpretation von Herzen erkenntlich“ ist und er ihnen „einen Spielraum und Tummelplatz des Missverständnisses“¹⁵⁸ einräumt. Werner Stegmaier betont diesen freundschaftlichen Zugang zu Nietzsches Werk und spricht zugleich eine Warnung aus:

„Man wird Nietzsche ‚gut‘ nur mit dem Wohlwollen und dem Vertrauen ‚guter Freunde‘ lesen können, darf zugleich aber nicht auf die Freundschaft vertrauen, zu der man von

¹⁵⁰ Marc Crépon: „Amitié, lecture et écriture“ (postface) in: Friedrich Nietzsche: Premiers écrits, trad. et préf. Jean-Louis Backès; Ecrits autobiographiques 1856-1869, trad. et notes Marc Crépon, suivi de Fatum et histoire et Liberté de la volonté et fatum, trad. Marc Marcuzzi. Paris: Presses Universitaires de France, 1994, S. 199-234, S. 204.

¹⁵¹ Ebd. S. 207.

¹⁵² Elke Siegel: Entfernte Freunde, a.a.O., S. 94.

¹⁵³ eKGWB/NF-1874,37[4] — Nachgelassene Fragmente Ende 1874.

¹⁵⁴ Elke Siegel: Entfernte Freunde, a.a.O., S. 93.

¹⁵⁵ eKGWB/GT-Selbstkritik-2 — Die Geburt der Tragödie: Versuch einer Selbstkritik, § 2. Erste Veröff. 31/10/1886.

¹⁵⁶ eKGWB/BVN-1872,265 — Brief an Erwin Rohde: 25/10/1872.

¹⁵⁷ eKGWB/BVN-1886,660 — Brief an Franz Overbeck: Anfang Januar 1886.

¹⁵⁸ eKGWB/JGB-27 — Jenseits von Gut und Böse: § 27. Erste Veröff. 04/08/1886.

*ihm beständig eingeladen wird. Wer sich sicher glaubt, Nietzsche zu verstehen, läuft am meisten Gefahr, ihn misszuverstehen. Er rechnet nicht mehr mit Überraschungen.*¹⁵⁹

„Freund“

Eine solche Überraschung birgt auch Nietzsches Freundschaftsbegriff. Einerseits haben Nietzsches Interpreten, wie bereits erwähnt, sich bisher wenig mit der Freundschaftsthematik befasst, andererseits haben jene, die sich doch damit beschäftigt haben, dies auf eindimensionale Weise getan, indem sie nur eine Seite der Freundschaft, nämlich ihre „positive“ Seite behandelt haben, welche, Paul van Tongeren zufolge, die weniger bedeutsame für Nietzsche ist. In großem Ausmaß wurde ein wichtiger Aspekt aus Nietzsches Denken ignoriert, seine Bestandsaufnahme der Gefahren und der Unmöglichkeit von Freundschaft.¹⁶⁰

Sowohl Annemarie Pieper als auch Werner Ross unterstellen Nietzsche, dass er „das Hohe Lied der Freundschaft“¹⁶¹ singe. Er praktiziere „einen Freundschaftskult wie ein Jüngling aus dem 18. [Jahrhundert], als ebensolche Jünglinge einander fortwährend umarmten, herzten und Treue schworen“¹⁶² auf der Grundlage des antiken Modells. Dabei zitiert Ross die Stelle eines Briefes an Rohde, in der Nietzsche *die Freundschaft das „unbegreiflich hohe Wunder“* nennt. Die Bedeutung dieser Bezeichnung ist allerdings zweischneidig. Nennt Nietzsche die Freundschaft mit Rohde nicht vielmehr deshalb ein „Wunder“, weil Freundschaft (an sich) so selten ist oder vielleicht gar nicht existiert?

Für Michel de Montaigne gelingt eine Freundschaft „einmal in drei Jahrhunderten“¹⁶³. Für Immanuel Kant ist die echte Freundschaft so selten wie ein schwarzer Schwan.¹⁶⁴ Für Arthur Schopenhauer gehört „wahre Freundschaft zu den Dingen (...), von denen man, wie von den kolossalen Seeschlangen, nicht weiß, ob sie fabelhaft sind, oder

¹⁵⁹ Werner Stegmaier: Nietzsche Befreiung der Philosophie. Kontextuelle Interpretation des V. Buchs der Fröhlichen Wissenschaft. Berlin/Boston: de Gruyter, 2012, S. 69.

¹⁶⁰ „What is to a great extent lacking, is precisely what seems – from the research work on the dictionary (...) – to be the dominant theme in Nietzsche’s writings; that is, his accounts of both the danger and the impossibility of friendship.“ (Paul van Tongeren: „On Friends in Nietzsche’s Zarathustra“ in: New Nietzsche Studies. Volumes 5: 3/4 and 6: 1/2 (Winter 2003/Spring 2004), S. 73-87, S. 77.)

¹⁶¹ Werner Ross: Der ängstliche Adler, S. 214; Annemarie Pieper: „Ein Seil geknüpft zwischen Tier und Übermensch“. Philosophische Erläuterungen zu Nietzsches erstem „Zarathustra“, Stuttgart: Klett-Cotta, 1990, S. 258.

¹⁶² Werner Ross: Der ängstliche Adler, S. 212.

¹⁶³ Michel Eyquem de Montaigne: „Von der Freundschaft“, in: Essais. Auswahl und Übersetzung von Herbert Lüthy. Zürich: Manesse Verlag, 1953, S. 219-229, S. 221.

¹⁶⁴ Vgl.: „rara avis in terris, et nigro simillima cygno“: „Ein seltener Vogel auf Erden, höchst ähnlich dem schwarzen Schwan“ (Immanuel Kant: Metaphysik der Sitten, A 157.)

irgendwo existieren.¹⁶⁵ Ihm gilt der Hund als „einzigster Freund“¹⁶⁶ des Menschen. Für Ralph Waldo Emerson gilt: „Friends such as we desire are dreams and fables.“¹⁶⁷ Und Nietzsche notiert sich folgenden Gedanken: „Wir machen es auch im Wachen wie im Traum: immer erfinden und erdichten wir erst die Menschen, mit denen wir verkehren — und vergessen sofort, daß sie erfunden und erdichtet sind.“¹⁶⁸

Was sich hier andeutet, ist der Facettenreichtum, mit dem uns Nietzsches Begriff der Freundschaft begegnen wird. Es handelt sich hier um einen Beitrag „zu dem schwierigen Konzept der Freundschaft bei Nietzsche“¹⁶⁹, als welches es Paul van Tongeren ausweist. Eine diesbezüglich aufschlussreiche Wendung findet sich in einer früheren Fassung von „Ecce homo“, welche Nietzsche im Mitte November 1888 verfasst. Dieser von Nietzsche schließlich verworfene Textteil (vgl. Faksimile und Transkription im Anhang) befindet sich bereits beim Drucker C. G. Naumann in Leipzig, als Nietzsche ihn Ende des Jahres von Turin aus – mit dem Hinweis „Im Capitel ‚Warum ich so gute Schriften schreibe‘ als Abschnitt 2 einzufügen“¹⁷⁰ – zurückziehen und durch den heute bekannten Text ersetzen lässt. Aufgrund der von Montinari eingeführten Trennung des Nachlasses in Vorstufe und Fragment fällt diese als Vorstufe klassifizierte Fassung, welche die für unser Thema wichtigen Zeilen enthält, dem philologischen Apparat von „Ecce Homo“¹⁷¹ zu. Dort erklärt Nietzsche: **„der Begriff Freund ist in meinem Leben ein Gänsefuß-Begriff“**¹⁷².

¹⁶⁵ Arthur Schopenhauer: „Paränesen und Maximen“, in: Parerga und Paralipomena 1. Sämtliche Werke. Fünfter Band. Nach der ersten, von Julius Frauenstädt besorgten Gesamtausgabe neu bearbeitet und hg. von Arthur Hübscher. Leipzig: Brockhaus, 1938, S. 489.

¹⁶⁶ Vgl.: Arthur Schopenhauer: Die Welt als Wille und Vorstellung. Nach den Ausgaben letzter Hand hg. von Ludger Lütkehaus. München: dtv, 2002, Zweiter Band. Erstes Buch, Kapitel 8: „Zur Theorie des Lächerlichen“, S. 116.

¹⁶⁷ Ralph Waldo Emerson: Essay „Friendship“, in: The Complete Essays and other writings of Ralph Waldo Emerson. Edited with a biographical introduction by Brooks Atkinson. New York: Random House, 1940, S. 222-236, S. 234.

¹⁶⁸ eKGWB/NF-1882,3[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1882. Dieser Gedanke findet sich fast identisch auch auf einem Albumblatt: „Wir machen es auch im Wachen wie im Traume: immer erfinden und erdichten wir erst den Menschen, mit dem wir verkehren — und vergessen dann sofort, daß wir ihn erfunden und erdichtet haben.“ (eKGWB/BVN-1884,487 — Brief an Fräulein Simon von: 06/02/1884.)

¹⁶⁹ Paul van Tongeren und Gerd Schank: Freunde und Gegner. Nietzsches Schreibmoral in seinen Briefen und seine philosophische „Kriegspraxis“. Würzburg: Königshausen & Neumann, 1999, S. 7.

¹⁷⁰ Vgl. Faksimile des Manuskripts und Transkription der von Nietzsche verworfenen Textpassage für Paragraph 2 von „Warum ich so gute Bücher schreibe“, in: Friedrich Nietzsche: Ecce homo. Faksimileausgabe der Handschrift. Kommentar von Karl-Heinz Hahn und Mazzino Montinari. Leipzig: Edition Leipzig, 1985, Nr. 37. Siehe dazu auch Anhang! Bei dieser großformatigen Prachtausgabe, bestehend aus drei Teilen - Faksimiles, Transkriptionen und Kommentarband - handelt sich um das einzige in der DDR erschienene Werk mit Bezug zum dort verpönten Nietzsche. Insgesamt entstehen die Textpassagen für „Ecce homo“ in der Zeit vom 15. Oktober bis Ende Dezember 1888. Für eine philologisch exakte Darstellung der Entstehungsgeschichte von „Ecce homo“ vgl. den beiliegenden Kommentarband von Hahn und Montinari, zur Textgeschichte KSA 14, S. 454-470.

¹⁷¹ Der unvollständige philologische Kommentar (KSA 14) der späten Schriften Nietzsche wurden inzwischen durch die Manuskriptedition der neuen IX. Abteilung der KGW ersetzt, welche die klassischen Nachberichte zu KGW VI 2 und VIII 1-3 hinten anstellt, was in der Nietzsche-Philologie kontrovers diskutiert wird.

Der Begriff „Freund“ wird hiermit zu einer exemplarischen Illustration von Nietzsches „Philosophie der ‚Gänsefüßchen‘“, die sich dadurch auszeichnet, dass sie sich der Form fertiger Abhandlungen verweigert und Raum lässt für „lauter verbotene lange Dinge und Gedanken-Ketten“, deren Begriffe „eine eigene Zwielficht-Farbe (erhalten)“ sowie „etwas Unmittheilsames und Widerwilliges, welches jeden Neugierigen kalt anbläst“¹⁷³. Nietzsche, der mit dem „Gänsefuß“ einen Begriff aus der Druckersprache entlehnt, ist ein Autor, der seine Texte sorgsam komponiert, trotz des Eindrucks, den sein Stil der Aphorismen zunächst vermittelt. „Kein Bild, kein Wort, auch kein Interpunktionszeichen ist bei Nietzsche zufällig“¹⁷⁴, weiß Montinari. Wer diese „Akzentuierung und Nuancierung seiner Gedanken“ ernsthaft berücksichtigt, dem verspricht Montinari eine reichere Leseerfahrung, sie mache „auch tiefer, aufmerksamer, mißtrauischer (Nietzsche und sich selbst gegenüber).“¹⁷⁵

Werner Stegmaier hat die verschiedenen Bedeutungsmöglichkeiten von Nietzsches Gänsefüßchen gesammelt und geordnet. Sobald man dieses Muster anwendet auf jene Gänsefüßchen, die den Begriff Freund umschlingen, erhalten sie die Funktion, dem Ausdruck „Freund“ einen ungewöhnlichen Sinn zu verleihen. Diese Gänsefüßchen distanzieren und schützen vor einer voreiligen Vereinnahmung des Begriffs Freund. Sie zeigen eine Sinnverschiebung an bzw., *dass der Sinn des Begriffs „Freund“ neu zu finden sei.*¹⁷⁶

Vgl.: Der handschriftliche Nachlaß ab Frühjahr 1885 in differenzierter Transkription nach Marie-Luise Haase und Michael Kohlenbach (geplant 10 Bde.)

¹⁷² Vorstufe zu §2 von „Warum ich so gute Bücher schreibe“, in: KSA 14, S. 481. Dieselbe Wendung findet sich auch in einem Brief Nietzsche an Elisabeth Förster-Nietzsche: „*Rede mir nicht von ‚Freunden‘! Sie werden allesamt, ohne Ausnahme, von Jahr zu Jahr immer mehr zu einem Gänsefuß-Begriff.*“ (Brief von Nietzsche aus Nizza vom 31. März 1888 an Elisabeth Förster in Nueva Germania. (KGB III 7/3,1, Nr. 9 (1011a.), S. 31.) Der Brief als solcher – vgl. Faksimile im Anhang – muss mit einem skeptischen Auge gelesen werden, da es sich um eine sogenannte "Uranschrift" der Philosophenschwester handelt. Elisabeth datiert diesen Brief auf 31. März 1888, da tatsächlich ein Brief Nietzsches an Elisabeth mit diesem Datum existiert (Nr. 1011), der von ihr aber nicht in die Bände der gesammelten Briefe (an Mutter und Schwester) aufgenommen wurde, sondern durch die vorliegende Fälschung ersetzt wurde. Als Vorlage diente ein Brief Nietzsches an die Mutter von Mitte Februar 1888, von dem originale Entwürfe erhalten sind (Nr. 995 und Nr. 996). Unter dem Titel: „Zwei Briefe Friedrich Nietzsches an Mutter und Schwester“ wurde der Brief auch publiziert in: Insel-Almanach auf das Jahr 1909. Leipzig: Insel-Verlag, S. 118-123, S. 121. Zu den Details der Fälschung vgl. KGB III 7/3,1, S. 32f. sowie: Martina Fischer: „Die gefälschten Briefe der Elisabeth Förster-Nietzsche“ in: <http://blog.klassikstiftung.de/die-gefaelschten-briefe-der-elisabeth-foerster-nietzsche/>

¹⁷³ eKGWB/NF-1885,37[5] — Nachgelassene Fragmente Juni–Juli 1885.

¹⁷⁴ Mazzino Montinari: Nietzsche lesen. Berlin/New York: de Gruyter, 1982, S. 4.

¹⁷⁵ Ebd. S. 4f.

¹⁷⁶ Zu Stegmaiers Kategorisierung von Nietzsches Gänsefüßchen vgl.: Werner Stegmaier: Nietzsches Befreiung der Philosophie. Kontextuelle Interpretation des V. Buchs der *Fröhlichen Wissenschaft*. Berlin/Boston: de Gruyter, 2012, S. 291f.

Obwohl Nietzsche, laut Overbecks Zeugnis, „wie nur sehr wenige Menschen für das Empfinden von Freundschaft geschaffen“¹⁷⁷ sei, begleitet Nietzsche die Vorstellung, dass Freundschaft von Differenz, Instabilität und Veränderung geprägt ist. Auch eine nie zu überwindende Fremdheit bleibt selbst in seinen engsten Freundschaften, bestehen.¹⁷⁸ Es handelt sich hier um eine Art von letzter Reserve gegenüber der Freundschaft mit Blick auf die eigentliche Aufgabe eines Philosophen, welche mit der Art von Erkenntnis zusammenhängt, die der Philosoph sucht, und die – gemäß dem Auftrag im Apollotempel zu Delphi – letzten Endes Selbsterkenntnis ist.¹⁷⁹

„Faute de mieux“

Carl Albrecht Bernoullis Darstellung von Overbecks Freundschaft mit Nietzsche geht davon aus, dass der Philosoph zu echter Freundschaft nicht fähig gewesen sei.¹⁸⁰ In dieses Werk fließen auch Ida Overbecks Beobachtungen ein, die sich an den gemeinsamen Freund erinnert: „Der Wille zur Freundschaft war bei ihm nicht stark genug, mehr war ihm am pathetischen Zustand gelegen.“¹⁸¹ Franz Overbeck glaubt allerdings sich zu seinen „wirklichen Freunden“ zählen zu können, wenngleich er hinzufügt, dass es für Nietzsche die „wahren Freunde“ so wenig habe geben können wie die „wahre Welt“ neben der „wirklichen“¹⁸².

Eine andere Freundschaft Nietzsches, die von viel gegenseitiger Zuneigung und Hilfsbereitschaft gekennzeichnet war, ist jene mit Paul Rée. Noch Jahre nach dem Bruch dieser Freundschaft fließen ihm schwermütige Worte aus seiner Schreibfeder, wie folgender Brief von Anfang 1884 nach Naumburg zeigt:

¹⁷⁷ Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. Band 7/2: Autobiographisches „Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde“. Hg. von Barbara von Reibnitz und Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999, S. 63.

¹⁷⁸ Vgl. Werner Ross: Der ängstliche Adler, a.a.O., S. 218.

¹⁷⁹ Vgl. Paul van Tongeren: „Das Maass für Ehrlichkeit und Maskierung. Nietzsche über Freundschaft“, in: Gerd Schank und Paul van Tongeren: Freunde und Gegner. Nietzsches Schreibmoral in seinen Briefen und seine philosophische ‚Kriegs-Praxis‘. Würzburg: Königshausen & Neumann, 1999, S. 75-86, S. 77.

¹⁸⁰ Vgl. Werner Ross: Der ängstliche Adler, a.a.O., S. 812.

¹⁸¹ Ida Overbeck: „Erinnerungen von Frau Ida Overbeck“, in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 234-251, S. 245.

¹⁸² Vgl. Overbecks Aussage: „Die wirklichen Freunde N's. (nicht die wahren, die es gar nicht gibt, ebenso wenig wie es, nach N., eine wahre Welt neben der wirklichen überhaupt gibt)“. (Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. Band 7/2: Autobiographisches „Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde“. Hg. von Barbara von Reibnitz und Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999, S. 59f.)

„Du kannst mir nicht nachfühlen, welcher Trost mir jahrelang Dr R<ée> gewesen ist — faute de mieux wie es sich von selber versteht, und welche unglaubliche Wohlthat mir gar der Verkehr mit Frl S<alomé> gewesen ist.“¹⁸³

Laut Joachim Köhler spiegelt sich dieses „faute de mieux“ in Platons „Symposion“, in dem der Geliebte seinen Liebhaber an die Idee des Schönen erinnert und ihn durch seine Liebe zur Vision des höchsten Schönen aufsteigen lässt. Der einzelne, wirkliche Freund könne im Vergleich dazu immer nur ‚faute de mieux‘ sein.¹⁸⁴ Grundet Nietzsche seinen Freundschaftsbegriff in der Idealität? Entwirft er einen Mythos von der Freundschaft als unerreichbares Ideal?

Wenn Immanuel Kant in seiner Tugendlehre im Anhang zur „Metaphysik der Sitten“ sich der Freundschaft zuwendet, definiert er sie als „Vereinigung zweier Personen durch gleiche wechselseitige Liebe und Achtung“. Jedoch stellt Kant klar, dass „Freundschaft in ihrer Reinheit oder Vollständigkeit, als erreichbar (...) gedacht (...) das Steckenpferd der Romanschreiber“¹⁸⁵ sei.

„Daß aber Freundschaft eine bloße (aber doch praktisch-notwendige) Idee, in der Ausübung zwar unerreichbar, aber doch darnach (als einem Maximum der guten Gesinnung gegen einander) zu streben von der Vernunft aufgegebene (...) ehrenvolle Pflicht sei, ist leicht zu ersehen.“¹⁸⁶

Damit erklärt Kant die Tugend der Freundschaft als von der Vernunft aufgegebene praktisch-moralische Pflicht und weist ihr gleichzeitig hinsichtlich ihrer Verwirklichung einen Platz im Reich der unerreichbaren Ideen zu. Sie sei „ein Ideal des Wunsches, das im Vernunftbegriffe keine Grenzen kennt, in der Erfahrung aber doch immer sehr begrenzt werden muß.“¹⁸⁷ Interessanterweise liegt Kants Betonung in seinem Verständnis von Freundschaft, ganz ähnlich zu Nietzsche¹⁸⁸, im Gefühl der „Achtung“¹⁸⁹ und der „Würdigkeit“ ebenso wie er die Freundschaft als Oberflächenphänomen erkennt – er sieht in ihr „nicht das ganze Glück des Lebens“¹⁹⁰.

¹⁸³ eKGWB/BVN-1884,482 — Brief an Franziska Nietzsche von: Januar/Februar 1884.

¹⁸⁴ Vgl.: Joachim Köhler: Zarathustras Geheimnis. Friedrich Nietzsche und seine verschlüsselte Botschaft. Nördlingen: Greno Verlag, 1989, S. 254.

¹⁸⁵ Immanuel Kant: Metaphysik der Sitten, A 153.

¹⁸⁶ Ebd. A 152.

¹⁸⁷ Ebd. A 157- 158.

¹⁸⁸ Vgl. Kapitel 9 zur „Sternen-Freundschaft“.

¹⁸⁹ Immanuel Kant: Metaphysik der Sitten, A 154.

¹⁹⁰ Ebd. A 152.

Dass es Freunde geben möge...

In Nietzsches Freundschaftsbegriff verbinden sich zwei Momente, die nicht voneinander zu trennen sind: *Notwendigkeit und Unmöglichkeit*.¹⁹¹ Als Pflicht ist Freundschaft unentbehrlich, in der Realisierung bleibt sie unmöglich. Als Pflicht ist Freundschaft nicht nur praktische Überlebenshilfe, sondern philosophische Lebenskunst. Freundschaft wird auch angesichts der scheiternden Realisierungsversuche nicht aufgegeben – z.B. gibt Nietzsche bis zu seinen letzten Texten über Wagner die Möglichkeit von Freundschaft nicht verloren – sondern sie wird einer Neubetrachtung unterzogen: *Mit der Freundschaft gegen Wagner*.¹⁹² Im Sinne eines Kantschen Postulats gibt es bei Nietzsche nicht die Freundschaft, jedoch die beständige Ausrichtung darauf, dass es Freundschaft, dass es Freunde geben möge. Freunde werden, wenn nötig, erfunden. Nietzsches Denkweg führt *von den jetzigen Freunden zum Traum der Gemeinschaft von Freuden, die Zukunft versprechen, zur Hoffnung auf die Freunde der Zukunft*.¹⁹³

Seine in „Jenseits von Gut und Böse“ ausgerufene „Philosophie des gefährlichen Vielleicht“¹⁹⁴ wendet Nietzsche auf das Denken der Freundschaft an. Die Freunde bleiben im Vielleicht, im Kommen. Nietzsches Hoffnungen auf eine Zukunft der Freundschaft sind untrennbar mit seinen Erfahrungen der Einsamkeit verknüpft. Marc Crépon nennt dieses Verhältnis ein „paradoxe (...) que le besoin d’amitié s’accentue à mesure que s’approfondit le goût de la solitude“¹⁹⁵. Freunde, wie Nietzsche sie ablehnt, sind „allesamt Menschen ohne Einsamkeit, ohne eigene Einsamkeit“¹⁹⁶. Seine kommenden Freunde sind nicht nur einsam, sondern sie müssen mit ihrer je „eigenen“ Einsamkeit vertraut sein. Für Nietzsche gibt es eine imaginierte Gemeinschaft der Einsamen, die keiner Gemeinschaft angehören. Es handelt sich um eine Gemeinschaft von Freunden, die nichts voneinander wissen. Sie sind vereint in einer Haltung des „zögernden Geöffnetseins“, die nicht Passivität ist, sondern Spannung, Aktivität, ein Sich-Vorbereiten auf das unmöglich-mögliche Eintreten von Wirklichkeit der Freundschaft.¹⁹⁷ Das mögliche Eintreten von wirklicher Freundschaft

¹⁹¹ Paul van Tongeren: „Das Maass für Ehrlichkeit und Maskierung. Nietzsche über Freundschaft“, in: Gerd Schank und Paul van Tongeren: *Freunde und Gegner. Nietzsches Schreibmoral in seinen Briefen und seine philosophische ‚Kriegs-Praxis‘*, Würzburg: Königshausen & Neumann, 1999, S. 75-86, S. 77.

¹⁹² Vgl.: Elke Siegel: *Entfernte Freunde*, a.a.O., S. 122.

¹⁹³ Vgl. ebd. S. 93.

¹⁹⁴ Vgl. eKGWB/JGB-2 — *Jenseits von Gut und Böse*: § 2. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹⁹⁵ Marc Crépon: „Amitié, lecture et écriture“ (postface), in: Friedrich Nietzsche: *Premiers écrits*, trad. et préf. Jean-Louis Backès; *Ecrits autobiographiques 1856-1869*, trad. et notes Marc Crépon, suivi de *Fatum et histoire et Liberté de la volonté et fatum*, trad. Marc Marcuzzi. Paris: Presses Universitaires de France, 1994, S. 199-234, S. 204.

¹⁹⁶ eKGWB/JGB-44 — *Jenseits von Gut und Böse*: § 44. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹⁹⁷ Vgl. Siegfried Kracauer: *Aufsätze 1915-1926*. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1971, S. 168. (Zit. nach: Elke Siegel: *Entfernte Freunde*, a.a.O., S. 147.)

veranschaulicht Thomas Bernhard in seiner Beobachtung vom „einzig möglichen“ Freund:

„Wir beobachten einen Mitschüler, wie er den Gang der Hochschule entlanggeht, dachte ich, und sprechen ihn an und haben eine sogenannte Lebensfreundschaft begründet. Wir wissen naturgemäß zuerst nicht, daß es sich um eine sogenannte Lebensfreundschaft handelt, weil wir sie am Anfang nur als Zweckfreundschaft empfinden, die wir im Augenblick haben müssen, um weiterzukommen, aber es ist auch nicht ein xbeliebiger Mensch, den wir angesprochen haben, sondern der einzig mögliche in diesem Augenblick, dachte ich“¹⁹⁸.

Die vorliegende Arbeit steht für die leisen Töne der Nietzsche-Interpretation. Sie möchte ein Versuch sein, den feine Tönen des Weisen Nietzsche das Ohr zu leihen. Sie möchte ein Stück weit überprüfen, ob Elke Siegels Urteil tatsächlich zutrifft, dass in der Freundschaft der **„Königsweg zu Nietzsches Philosophie“**¹⁹⁹ liegt. Nietzsches Verdienst, welches hier dargestellt werden soll, ist es, der „Dialektik der Freundschaft“ philosophisch nachgespürt zu haben. Folgender Tagebucheintrag Sören Kierkegaards könnte sich auch auf Nietzsche beziehen, wenn man für den „ganzen Umfang des Existentiellen“ das einsetzt, was Nietzsche als Passionen, wie Liebe, Neid, Grausamkeit, Freundschaft, bezeichnet:

„Es bleibt mein Verdienst in der Literatur, die entscheidenden Bestimmungen des ganzen Umfangs des Existentiellen derart dialektisch scharf und ursprünglich dargelegt zu haben, wie es – zumindest meines Wissens – in der Literatur noch nicht geschehen ist.“²⁰⁰

¹⁹⁸ Thomas Bernhard, Der Untergeher. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1983, S. 129f.

¹⁹⁹ Elke Siegel: Entfernte Freunde, a.a.O., S. 94.

²⁰⁰ Sören Kierkegaard, Gesammelte Werke. Die Tagebücher. 2. Band. Ausgewählt, neugeordnet und übersetzt von Hayo Gerdes. Düsseldorf/Köln 1963, S. 63. Vgl. dazu das dänische Original: „Min Fortjeneste af Literatur bliver altid at have fremsat hele det eksistentielle Omfangs afgjørende Bestemmelser saa dialektisk skarpt og saa primitivt som i det mindste jeg ikke veed er gjort i nogen Literatur, og jeg har hell ei haft Skrifter at raadføre mig med.“ (Papirer VII A 127; Sören Kierkegaards Skrifter Bd. 20, S. 37. Tagebuch „NB“ aus dem Jahre 1846. Elektronische Edition: <http://www.sks.dk/NB/txt.xml#Rnb-34.a>)

Kapitel 2:

Die Basler „Baumannshöhle“ als Ort einer „Tisch-, Haus- und Gedankenfreundschaft“

Im vorliegenden Kapitel soll ein für Nietzsches Denken und Erleben von Freundschaft wesentlicher Ort im Sinne einer Fallstudie genauer betrachtet werden: die sogenannte „Baumannshöhle“, ein Wohnhaus in Basel. Neben Nietzsche werden wir dort vor allem einen seiner zentralen Weggefährten ‚treffen‘: Franz Overbeck.

Als der vierundzwanzigjährige Nietzsche dank seiner Berufung als Professor für klassische Philologie am 19. April 1869 von Leipzig nach Basel kommt, bezieht er zunächst die Adresse Spalenthorweg 2 und übersiedelt Anfang Juli 1869 in die sogenannte „Baumannshöhle“²⁰¹, welche im Schützengraben 45 (heute 47) am damals äußeren, zum Elsass hin gelegenen Stadtrand vom Basel, liegt.

„[E]in neuer Theologe ist im Anzuge, Overbeck aus Jena“, schreibt Nietzsche Anfang des Jahres 1870 an Erwin Rohde aus Anlass der Besetzung der Professur für Neues Testament und Ältere Kirchengeschichte an der Universität Basel. Es handelt sich dabei um den zweiunddreißigjährigen Franz Overbeck²⁰², welcher zuvor als Privatdozent in

²⁰¹ Dieses Haus gehört zum Zeitpunkt von Nietzsches Einzug noch Adolphine Vogler-Rieser, die es 1873 an das Ehepaar Anne und Otto Baumann-Reisch verkauft. Die Bezeichnung „Baumannshöhle“ rührt einerseits von den Hauswirten, andererseits von der echten „Baumannshöhle“ in Rübeland im Harz, die Nietzsche 1860 in seinen Sommerferien bei seinem Onkel Edmund Oehler, „ein Bruder unserer Mutter und ausgezeichnete Pfarrer“, vom 13. bis 24. Juli 1860, verbringt. Der Onkel nimmt ihn „mit sich nach G(orenzen), einem sehr malerisch gelegenen Waldort im Unterharz, damit Fritz von dort aus einige hübsche Harztouren unternehmen könnte“. (Elisabeth Förster-Nietzsche: Das Leben Friedrich Nietzsche's. 3 Bände, Bd. I: 1895, Bd. II/1: 1897, Bd. II/2: 1904. Leipzig: C.G. Naumann, 1895, Bd. 1, 1895, S. 157; vgl. Friedrich Nietzsche: „Meine Ferienreise“, in: KGW I 2, S. 201-211) Für eine Abbildung der „Baumannshöhle“ siehe: Friedrich Nietzsche. Chronik in Bildern und Texten. Im Auftrag der Stiftung Weimarer Klassik zusammengestellt von Raymond J. Benders und Stephan Oettermann unter Mitarbeit von Hauke Reich und Sibylle Spiegel. München/Wien: Carl Hanser Verlag, 2000, S. 71. (Im Folgenden zitiert als: Nietzsche-Chronik). Eine jener „Harztouren“ gilt jener ältesten Schauhöhle Deutschlands, welche zugleich das erstes unter Schutz gestellte Naturdenkmal Deutschlands ist. Sie wurde 1536 durch den Bergmann Friedrich Baumann entdeckt. Der Sage nach soll Baumann auf der Suche nach Erz in die Höhle gelangt sein und sich dort nach dem Verlöschen seines Grubenlichts verlaufen haben. Nach drei Tagen gelang es ihm, den Ausgang wiederzufinden. Zwar konnte er noch von seiner Entdeckung berichten, jedoch verstarb kurz darauf an den Folgen der Entbehrungen in der Höhle. Auch Goethe besichtigte die Baumannshöhle während seiner Harzreise, ebenso Gottfried Wilhelm Leibniz.

²⁰² Franz Camille Overbeck (geb. 1837 in Sankt Petersburg, gest. 1905 in Basel). Overbeck zeigte eine Art Schutzbedürfnis gegenüber dem sieben Jahre jüngeren Nietzsche sowohl zu dessen Lebzeiten als auch danach: „Nietzsche war und blieb mein Freund und als solcher mein Privatbesitz, den ich gegen alle Ansprüche anderer höchstens nur besonders zu schützen mich aufgefordert fühlte. Nietzsche war mir bald der außerordentlichste Mensch, der mir auf meinem Lebenswege vorgekommen war, und blieb es mir auch, als Massen anfangen, über seine Außergewöhnlichkeit ihre Meinung zu haben. Darum blieb ich auch gegen das Maß meiner mit dieser Meinung ganz gleichgültig. Der letzte Beruf, den ich mir aus

Jena tätig war. Jener neue Kollege wird in dasselbe Haus, und zwar in die Wohnung unterhalb jener Nietzsches, einziehen.

Neben biographischen Anknüpfungspunkten wie Leipzig als Ort des Studiums begegnen sich die beiden jungen aufstrebenden Kollegen in ihrem gemeinsamen Interesse für Arthur Schopenhauer und Richard Wagner. Auch ihre jeweiligen Forschungsgebiete berühren sich auf dem Gebiet der antiken Kulturgeschichte und des frühen Christentums. Als sie im Jahre 1873 im (brieflichen) Gespräch schließlich zum vertrauten „Du“ übergehen²⁰³, entwickelt sich aus der „Wandnachbar[schaft]“²⁰⁴ eine verständnisvolle, lebenslange Freundschaft.

Nach Overbecks späterem Zeugnis hat sich „die regelmässige Gewohnheit entwickelt“, in seinem, dem „tiefer gelegenen und auch geräumigeren Zimmer“²⁰⁵ die „Abendmahlzeit gemeinschaftlich (...) einzunehmen“²⁰⁶. Dabei erinnert er sich an die „kaum stockenden“ täglichen Unterhaltungen mit Nietzsche. Neben allfälligen Tischgesprächen über die Basler Universitätsgesellschaft betätigen sich die beiden Freunde als strenge Beobachter und scharfe Kritiker des Zeitgeistes, wobei es so manches Mal zur „Anhäufung von Missmuth“ über die kulturellen und politischen Zustände „aus Anlass der grossen Vorgänge in Deutschland“²⁰⁷ kommt. Neben dem

meiner Freundschaft erwachsen fühlte, war auf jeden Fall, sie (die öffentliche Meinung) in irgend welchem Sinne zu berichtigen oder zu belehren“ (Carl Albrecht Bernoulli: „Overbeck über die Freundschaft mit Nietzsche“, in: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Bd. 1, S. 63-74, S. 66). Diesen Freundschaftsdienst setzte er durch seine öffentlich kritische Haltung gegenüber dem Weimarer Nietzsche-Archiv fort und verfügte in der Folge die Gründung eines Basler „Gegen-Archives“, welches heute die zweitwichtigste Sammelstelle an Nietzsche-Materialien darstellt. Zum Basler Archiv vgl.: David Marc Hoffmann: Zur Geschichte des Nietzsche-Archivs. Berlin/New York: de Gruyter, 1991. Zur Freundschaft zwischen Nietzsche und Overbeck: Friedrich Nietzsche und Franz Overbeck. Eine Freundschaft. 2 Bände (1908). Barbara von Reibnitz: „Ich verdanke Dir soviel, lieber Freund...“, in: David Marc Hoffmann: Nietzsche und die Schweiz. Strauhof Zürich: Offizin, 1994, S. 47-54, S. 46ff.; Andreas Urs Sommer: Der Geist der Historie und das Ende des Christentums. Zur „Waffengenossenschaft“ von Friedrich Nietzsche und Franz Overbeck. Mit einem Anhang unpublizierter Texte aus Overbecks „Kirchenlexicon“. Berlin: Akademie Verlag, 1997; Martin Arndt: Die Basler Syntroglodyten Overbeck und Nietzsche: Eine Freundschaft im Dissens, in: Zeitschrift für Religions- und Geistesgeschichte. 53. Jahrg., Heft 3 (2001), S. 193-226.

²⁰³ Vgl. erster duzender Brief Nietzsches an Overbeck von Ende des Jahres 1873: eKGWB/BVN-1873,337 — Brief an Franz Overbeck von: 31/12/1873.

²⁰⁴ Franz Overbeck: „Einleitung“ zur zweiten Auflage (1903) von „Ueber die Christlichkeit unserer heutigen Theologie“ (1873), in: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. In Zusammenarbeit mit Marianne Stauffacher-Schaub hg. von Ekkehard W. Stegemann und Niklaus Peter. Stuttgart/Weimar: J.B. Metzler, 1994, 9 Bände, Bd.1, S. 259-272, S. 268.

²⁰⁵ Ebd.

²⁰⁶ Ebd.

²⁰⁷ Ebd. S. 269. Zu Overbeck und Nietzsches Freundschaft vgl. auch die Leseausgabe ihres Briefwechsel sowie den ersten Teil der dazugehörige Einleitung (VII-XV) von Katrin Meyer und Barbara von Reibnitz: Friedrich Nietzsche/Franz und Ida Overbeck. Stuttgart/Weimar: J.B.Metzler, 2000. Vgl. auch den Briefwechsel zwischen Freunden Nietzsches: Briefwechsel Franz Overbeck und Erwin Rohde. Hg. von Patzer, Andreas Mit einer Einführung von Uvo Hölscher. Berlin: de Gruyter, 1990 sowie Franz Overbeck – Heinrich Köselitz (Peter Gast) Briefwechsel 1877-1905. Hg. und kommentiert von David M. Hoffmann, Niklaus Peter und Theo Salfinger. Berlin/New York: de Gruyter, 1998.

deutsch-französischen Krieg mag die deutsche Reichsgründung von 1871 einen zentralen Gegenstand ihrer Gespräche gebildet haben. Zusätzlich zum intellektuellen und tagespolitischen Austausch lernen sich die beiden auch über gemeinsames vierhändiges Klavierspielen²⁰⁸ kennen und schätzen. So widmet Nietzsche im Juni 1873 seinem „Freunde Franz Overbeck, dem Spiel- und Ernstgenossen von Schützengraben 45“²⁰⁹ ein Exemplar des für das Ehepaar Monod komponierten Stücks „Une Monodie à deux“²¹⁰ (vgl. Faksimile im Anhang). Overbeck bezeichnet „unse[r] etwa vierjährige[s] Contubernium in Basel“²¹¹ als ein „Verhältniss der Unzertrennlichkeit“²¹². Laut Chronik²¹³ währt ihre „Wandnachbarschaft“ vom 23. April 1870 bis Mitte August 1875, als Nietzsche mit seiner Schwester einen Hausstand gründet bzw. bis zu Overbecks Heirat im Jahre 1876 mit Ida Rothpletz.²¹⁴

„Wunsch- Waffen- und Wandnachbarn“²¹⁵

Die „Baumannshöhle“ wird zum Ort florierenden intellektuellen Schaffens. Overbeck spricht rückblickend von einem „Einfluss so ganz unabsehbarer Art“, welchen er „auf Basler Boden erfahren“ habe, er sei „der stärkste der Art, der mich auf meiner Wanderschaft durch das Leben (...) getroffen“²¹⁶. „Nietzsche’s Schriftstellerei“ in ihrer „Gedankenfülle“ wird für ihn „zur mächtigsten Anregung dazu (...) dem ohnehin empfundenen Drange nach umfassenderer und lichterer Orientierung in meiner

²⁰⁸ Vgl. Kapitel 7 der vorliegenden Arbeit.

²⁰⁹ Das Widmungsblatt als Faksimile ist abgedruckt in: Julia Rosenthal/ Peter André Bloch/David Marc Hoffmann (Hg.): Friedrich Nietzsche. Handschriften, Erstausgaben und Widmungsexemplare. Die Sammlung Rosenthal-Levy im Nietzsche-Haus in Sils Maria. Basel: Schwabe-Verlag, 2009, S. 57.

²¹⁰ Das vierhändige Klavierstück komponierte Nietzsche anlässlich der Vermählung der Adoptivtochter Malwida von Meysenbugs, Olga Herzens, mit dem französischen Historiker Gabriel Monod am 6. März 1873 in Florenz. Sowohl der Titel „Une Monodie à deux“ als auch der Untertitel „Lob der Barmherzigkeit“ nimmt wortspielerisch die Namen des Paares auf, während die spielenden Hände der Partner sich zum Zeichen der Verliebtheit sich in fröhlicher Verschränkung immer wieder umarmen! Vgl. Peter André Bloch: „Paradoxe Heiterkeit“, in: Peter André Bloch und Martin Schwarz (Hg.): Das Nietzsche-Haus in Sils-Maria als Kunst- und Wunderkammer. Ein Kaleidoskop von Texten, Bildern, Träumen, Dokumenten. Winterthur: EigenArt-Verlag, 2011, S. 86-87, S. 87.

²¹¹ Franz Overbeck: „Einleitung“ zur zweiten Auflage (1903) von „Ueber die Christlichkeit unserer heutigen Theologie“ (1873), in: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß, a.a.O., Bd.1, S. 259-272, S. 268. Vgl. auch Franz Overbeck: Werke und Nachlaß (OWN). Band 7/2: Autobiographisches „Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde“. Hg. von Barbara von Reibnitz und Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999, S. 65.

²¹² Franz Overbeck: „Einleitung“ zur zweiten Auflage (1903) von „Ueber die Christlichkeit unserer heutigen Theologie“ (1873), in: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß, a.a.O., Bd. 1, S. 259-272, S. 268.

²¹³ Vgl.: Karl Schlechta: Nietzsche-Chronik. München/Wien: Carl Hanser, 1975, S. 53.

²¹⁴ Franz Overbeck bezieht eine Wohnung in der Eulerstraße 53 (bis 1886). Folgende Abschiedsworte richtet er an Nietzsche: „*Noch einen kurzen Gruss, liebster Freund, aus der alten Baumannshöhle, die ich morgen früh verlasse. Du stehst, wenn ich auf den Lebensabschnitt zurücksehe, den sie für mich bezeichnet, im Mittelpunkt. Wie viel hast Du darin in herzlicher Freundschaft mit mir geteilt, wie viel nehme ich, Dank Dir, Unvergessliches in das neue Leben herüber!*“ (Franz Overbeck an Nietzsche am 2. August 1876, KGB II 6/1, Nr. 803, S. 368)

²¹⁵ eKGWB/BVN-1873,337 — Brief an Franz Overbeck von: 31/12/1873.

²¹⁶ Vgl. Franz Overbeck, „Einleitung“ zur zweiten Auflage (1903) von „Ueber die Christlichkeit unserer heutigen Theologie“ (1873), in: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß, a.a.O., Bd. 1, S. 259-272, S. 268.

Wissenschaft“ nachzugeben. Unter seinem Einfluss fasst Overbeck den Mut zur Erprobung seiner eigenen Gedanken.²¹⁷ Die „zu erzeugenden neuen Werke“ nennt Nietzsche die „*Eier der Baumannshöhlenvögel*“²¹⁸.

Als Nietzsche sein Projekt der „Unzeitgemäßen Betrachtungen“ aufnimmt, versucht er auch seinen Freund und Kollegen dafür zu begeistern. Overbeck berichtet von Nietzsches „Sommatationen“ (Aufforderungen) dabei „gewissermassen mitzuthun“²¹⁹. Sie sollen Overbeck zu einer sogenannten „Streit- und Friedensschrift“ inspirieren. Das „Ueber die Christlichkeit unserer heutigen Theologie“²²⁰ betitelte Werk erscheint parallel zu Nietzsches erster „Unzeitgemäßer Betrachtung“: „David Strauss – Der Bekenner und der Schriftsteller“ im Jahre 1873. Das von Overbeck dreißig Jahre später als harmloses „Schriftchen“²²¹ bezeichnete Werk ist für Nietzsche zum Zeitpunkt des Erscheinens eine „*Brandschrift*“. Damals fürchtete Overbeck selbst die Hitze der Flammen, da er nach Fertigstellung seines „theologischen Bekenntnisses“²²² gar darum bangte, „dass es mich um mein theologisches Lehramt bringen könnte“²²³, so schreibt er über die „Folgen meines Schriftchens für meine Person“ im für die zweite Auflage²²⁴ (1903) rückblickend verfassten Nachwort.

Wenn Nietzsche in seiner ersten „Unzeitgemäße[n] Betrachtung“ den Typus des deutschen Bildungsphilisters anhand des theologischen Schriftstellers David Friedrich Strauss einer scharfen Kritik unterzieht, findet er in Overbeck einen „*Waffenbruder*“, der seinerseits mit der modernen, liberalen Theologie scharf ins Gericht geht. Laut Nietzsche handelt es sich bei Overbecks Werk um „eine Charakteristik unserer jetzigen Theologie, hinsichtlich ihrer ‚Christlichkeit‘“²²⁵. Leo Berg erkennt in der Schrift

²¹⁷ Vgl. ebd. S. 270.

²¹⁸ eKGWB/BVN-1874,392 — Brief an Franz Overbeck und Heinrich Romundt von: 02/10/1874.

²¹⁹ Franz Overbeck, „Einleitung“ zur zweiten Auflage (1903) von „Ueber die Christlichkeit unserer heutigen Theologie“ (1873), in: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß, a.a.O, Bd.1, S. 259-272, S. 270.

²²⁰ Zur Entstehungsgeschichte des „Schriftchens“ vgl.: Niklaus Peter: „Einleitung“, in: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß, a.a.O., Bd.1, S. 155-165, v.a. S. 155ff.

²²¹ Franz Overbeck: „Mein Schriftchen von 1873“ (Nachwort zur zweiten Auflage von 1903), in: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß, a.a.O, Bd.1, S. 273-318. Zu Overbecks Schriftchen vgl.: Vgl. Karl Pestalozzi: „Overbecks ‚Schriftchen‘ ‚Über die Christlichkeit unserer heutigen Theologie‘ und Nietzsches ‚Erste Unzeitgemäße Betrachtung: David Strauss, Der Bekenner und der Schriftsteller‘“, in: Rudolf Brändle und Ekkehard W. Stegemann (Hg.): Franz Overbecks unerledigte Anfragen an das Christentum, München, 1988, S. 91-107, S. 92. (Im Folgenden zitiert als: Pestalozzi: Overbecks Schriftchen). Ebenso: Leo Berg: Heine – Nietzsche – Ibsen. Berlin: Concordia Deutsche Verlagsanstalt, 1908, S. 45. (Kapitel „Nietzsches Freundschaftstragödien“)

²²² Overbeck an Heinrich von Treitschke am 9. März 1873, in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 85.

²²³ Franz Overbeck, „Nachwort“ zur zweiten Auflage (1903) von „Ueber die Christlichkeit unserer heutigen Theologie“ (1873). In: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. a.a.O, Bd. 1, S. 273-318, S. 286.

²²⁴ Als die Schrift dreißig Jahre später in zweiter Auflage (1903) erscheint, hat Overbeck sie um ein neues Vorwort, eine Einleitung, in der die Entstehung des Buches und die Beziehung zu Nietzsche erzählt wird, und um ein Nachwort erweitert.

²²⁵ eKGWB/BVN-1873,302 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 5 <6.> Apr. 1873.

„überlegene[n] Humor“ und „Schwung in der Darstellung“. Sie sei „nicht nur eine würdige Genossin“ zur Schrift über Strauss, „sondern sogar grundsätzlich die bedeutungsvollere Tat.“ Folgendermaßen fasst er deren Inhalt zusammen:

„Der Grundgedanke der Schrift ist, dass Wissenschaft und Christlichkeit, also auch Theologie und Christlichkeit unvereinbare Gegensätze sind, dass die Theologie schon ein Stück Verweltlichung des Christentums bedeutet und immer ihr Anfang ist. (...) Das Ganze ist eine konsequente Durchführung der Idee vom reinen Christentum als absolutem Gegensatz zu aller Weltlichkeit.“²²⁶

Da diese kompromisslose Schrift so ganz nach Nietzsches Herzen war, welches alle Halbheiten hasste, verwundert es nicht, dass er dafür in seinem Freundeskreis die Werbetrommel rührt. „Unter mir, ich meine im ersten Stock des Hauses arbeitet Prof. Overbeck, unser werthgeschätzter Freund und Gesinnungsgenosse, an einer Brandschrift“, lässt er Carl von Gersdorff am 5. April 1873 wissen. „Unser Haus wird einmal berüchtigt werden“²²⁷. Erwin Rohde gegenüber charakterisiert er Overbeck als den „ernsteste[n] freimüthigste[n] und persönlich liebenswürdig-einfachste[n] Mensch und Forscher, den man sich zum Freunde wünschen kann“. Dabei sei er „von jenem Radikalismus, ohne den ich nun schon gar nicht mehr mit Jemandem umgehen kann.“²²⁸ Malwida von Meysenbug erfährt Anfang April 1873 von den historischen Vorgängen in der Basler „Baumannshöhle“:

„In meinem Hause entsteht eben etwas voraussichtlich sehr Rühmliches (...): mein Freund und Gesinnungsbruder Prof. Overbeck, der freieste Theolog, der jetzt nach meinem Wissen lebt und jedenfalls einer der größten Kenner der Kirchengeschichte, arbeitet jetzt an dieser Charakteristik und wird, nach allem, was ich weiß und worin wir einmüthig sind, einige erschreckende Wahrheiten bekannt machen. Allmählich dürfte Basel ein Bedenken erregender Ort werden.“²²⁹

Ebenso verlautet er am 18. April 1873 an Wagner, dass die entstehende Schrift „einen so offensiven Character gegen alle Parteien“ habe und „andererseits so unwiderlegbar und so ehrlich“ sei, dass Overbeck „nach ihrer Veröffentlichung, verfehmt sein wird, als einer, (...) der ‚seine Carrière ruinirt hat.‘ Basel wird allmählich recht anstössig.“²³⁰

Am 5. Mai 1873 ist es soweit: „Overbeck ist mit seiner Schrift (...) fertig“, verkündet er an Erwin Rohde: „wir nennen sie **„Zukunftstheologie“**. Sie werde es „nicht verfehlen

²²⁶ Leo Berg: Heine – Nietzsche – Ibsen. Berlin: Concordia Deutsche Verlagsanstalt, 1908. S. 45.

²²⁷ eKGWB/BVN-1873,301 — Brief an Carl von Gersdorff von: 05/04/1873.

²²⁸ eKGWB/BVN-1873,300 — Brief an Erwin Rohde von: Mitte März. Nein! circa am 22. März 1873.

²²⁹ eKGWB/BVN-1873,302 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 5 <6.> Apr. 1873.

²³⁰ eKGWB/BVN-1873,304 — Brief an Richard Wagner von: 18/04/1873.

alle theologischen Parteien zur Entrüstung zu bringen.“ Damit stimmt er Freund Gersdorff zu, der geschrieben hatte, „Basel sei vulcanisch geworden.“ Auch Nietzsche selbst „habe wieder etwas Lava gespien“²³¹. So kommt es nicht von ungefähr, dass die „Baumannshöhle“ in der Basler Gesellschaft unter dem Namen „Gifthütte“²³² bekannt war.

Die beiden „[H]öhlenbären“²³³ unterstützen sich nach Kräften gegenseitig in ihren jeweiligen Tätigkeiten. Im Vorwort zur zweiten Auflage der „Christlichkeit unserer heutigen Theologie“ erklärt Overbeck: Nietzsche „hat auch an meiner ‚Christlichkeit‘ mitgeschrieben.“²³⁴ Nicht nur im Schaffensprozess leistet jener einen Beitrag, sondern „auch mit dem Erscheinen des Fertiggewordenen hätte es ohne seinen Beistand länger gehen mögen.“ Nachdem Overbeck eine abschlägige Antwort des von ihm kontaktierten Verlegers Salomon Hirzel erhalten hat²³⁵, unterstützt ihn Nietzsche bei der Suche nach einem geeigneten Publikationsorgan. Kurzerhand bittet er Wagner, ob dieser sich nicht bei seinem und seit der „Geburt der Tragödie“ auch Nietzsches Verleger Ernst Wilhelm Fritsch²³⁶ in Leipzig dafür einsetzen könnte, dass Overbecks Werk in dessen Verlagsprogramm aufgenommen werde. Aus Nietzsches Brief vom 20. Mai 1873 an Wagner geht hervor, dass seine Fürsprache erfolgreich war: „Daß Overbeck jetzt mit der Fritschischen Signatur auftritt, ist himmlisch, und ich danke Ihnen von Herzen, dies möglich gemacht zu haben.“²³⁷

Daran erinnert sich Overbeck noch dreißig Jahre später: Nietzsche schlug ihm vor, „unser Autorenglück zu verbinden und meine „Christlichkeit“ mit dem soeben gleichfalls zum Drucke ungefähr reifen ersten Stück der ‚Unzeitgemässen Betrachtungen‘ seinem musikalischen Verleger anzuvertrauen. Ich mochte von nichts Besserem wissen und schlug ein.“

Im August 1873 kommt es zur *Geburtsstunde der „Zwillinge“*: Die beiden Schriften

²³¹ eKGWB/BVN-1873,307 — Brief an Erwin Rohde von: 05/05/1873.

²³² Daran erinnert sich Lou Andreas-Salomé aus ihren Gesprächen mit Nietzsche. Siehe: Friedrich Nietzsche in seinen Werken. Mit Anmerkungen von Thomas Pfeiffer. Herausgegeben von Ernst Pfeiffer. Frankfurt am Main/Leipzig: Insel Verlag, 1994, S. 34.

²³³ eKGWB/BVN-1874,384 — Brief an Franz Overbeck: 30/07/1874.

²³⁴ Vgl. Franz Overbeck, „Einleitung“ zur zweiten Auflage (1903) von „Ueber die Christlichkeit unserer heutigen Theologie“ (1873), in: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. a.a.O, Bd. 1, S. 259-272, S. 268.

²³⁵ Vgl. Salomon Hirzel an Franz Overbeck am 22. April 1873, in: Overbeckiana. Übersicht über den Franz-Overbeck-Nachlaß der Universitätsbibliothek Basel, Teil 1: Die Korrespondenz Franz Overbecks. Hg. von Ernst Staehelin und Matthäus Gabathuler. Basel: Verlag von Helbing & Lichtenhahn. 1962, S. 100.

²³⁶ Vgl. dazu: Malcolm B. Brown: Nietzsche und sein Verleger Ernst Schmeitzner. Eine Darstellung ihrer Beziehung. Frankfurt am Main: Buchhändler-Vereinigung, 1987.

²³⁷ eKGWB/BVN-1873,309 — Brief an Richard Wagner von: 20/05/1873.

erblicken als „Sprösslinge“ dieser „seltsamen Familie“²³⁸, so Overbecks Worte, das Licht der Öffentlichkeit. Ihrer freundschaftlichen Verbundenheit Ausdruck verleihend, lassen Nietzsche und Overbeck die beiden Schriften in einen Band zusammenbinden.²³⁹ Nietzsche notiert auf der Rückseite des Umschlags der ersten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ folgende Widmung in das für Overbeck bestimmte zusammengebundene Exemplar (vgl. Faksimile im Anhang). Nietzsches Verse werden begleitet von der Unterschrift „Der eine Vater dem andern.“²⁴⁰

*„Ein Zwillingsspaar aus Einem Haus
gieng muthig in die Welt hinaus,
Welt-Drachen zu zerreißen.
Zwei-Väterwerk! Ein Wunder war's!
Die Mutter doch des Zwillingsspaar's
Freundschaft ist sie geheissen!“²⁴¹*

Aus dem „Zwillingsspaar“ wird schon bald eine „isolirt[e] Dreiheit“²⁴². Der Dritte im Bunde ist Heinrich Romundt²⁴³, ein Freund aus Leipziger Studientagen, der zu dieser Zeit als Privatdozent an der Universität Basel unterrichtet und im Sommer 1872 ebenfalls in die legendäre „Baumannshöhle“ einzieht. „Overbeck und Romundt, meine **Tisch- Haus- und Gedankenfreunde**, sind der trefflichste Umgang von der Welt“²⁴⁴, tut Nietzsche im März 1873 seine Zufriedenheit kund. Richard Wagner schildert er brieflich die Aktivitäten der „drei Freunde in der Baumannshöhle“, etwa die gemeinsamen Spaziergänge. Dabei überkäme Nietzsche „das Gefühl des Lächerlichen“, wenn er daran denke, wie „gegen Abend unsre drei langen Schatten neben uns herschreiten“. Sie könnten dabei nicht anders als „der drei gerechten Kammacher“²⁴⁵ zu

²³⁸ Vgl. „Einleitung“ zur zweiten Auflage (1903) von „Ueber die Christlichkeit unserer heutigen Theologie“ (1873), in: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. a.a.O., Bd. 1, S. 259-272, S. 271.

²³⁹ Die entsprechende Stelle ist als Faksimile abgedruckt in: Julia Rosenthal/ Peter André Bloch/David Marc Hoffmann (Hg.): Friedrich Nietzsche. Handschriften, Erstausgaben und Widmungsexemplare. Die Sammlung Rosenthal-Levy im Nietzsche-Haus in Sils Maria. Basel: Schwabe-Verlag, 2009, S. 243. Overbecks eingebundenes Widmungsexemplar ist Bestandteil der Sammlung Rosenthal-Levy (Signatur D 23a/1). Vgl. auch Elisabeth Förster-Nietzsche: Das Leben Friedrich Nietzsche's. Leipzig: C.G. Naumann, Bd. 1, 1895, S. 127f. und Franz Overbeck, „Einleitung“ zur zweiten Auflage (1903) von „Ueber die Christlichkeit unserer heutigen Theologie“ (1873), in: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß, a.a.O., Bd. 1, S. 259-272, S. 271.

²⁴⁰ Vgl. ebd.

²⁴¹ eKGWB/NF-1871,17[10] — Nachgelassene Fragmente September–Oktober 1871. Wie die eKGWB anmerkt müssen diese Verse später, erst 1873, entstanden sein. Auch Overbeck zitiert Nietzsches Verse in leicht veränderter Form in der zweiten Auflage (1903) seines Werkes „Ueber die Christlichkeit unserer heutigen Theologie“ (1873). Vgl. Franz Overbeck: Werke und Nachlaß, a.a.O., Bd.1, S. 271.

²⁴² eKGWB/BVN-1874,395 — Brief an Richard Wagner: um den 10. Oktober 1874.

²⁴³ Heinrich Romundt (1845-1919).

²⁴⁴ eKGWB/BVN-1873,300 — Brief an Erwin Rohde von: Mitte März. Nein! circa am 22. März 1873.

²⁴⁵ Es handelt sich dabei um den von Richard Wagner sehr geschätzten Text Gottfried Kellers „Die drei gerechten Kammacher“ (1856) (Vgl. KSB 15, S. 32). Zum Briefwechsel (1882-1886) und zur persönlichen Begegnung zwischen Nietzsche und Keller im September 1884 in Zürich vgl.: Wolfram Groddeck und

gedenken.²⁴⁶ Schließlich wird daraus sogar eine „Viererbande“²⁴⁷ durch Paul Rée²⁴⁸, der sich seit April 1873 als ursprünglicher Freund und Besucher Romundts in Basel aufhält und schon bald zu Nietzsches engem Freundeskreis gehören sollte.

Monumentulum amicitiae

Die Freunde haben ihrer Freundschaft auch ein kleines dekoratives Monument, ein sogenanntes „*monumentulum amicitiae*“²⁴⁹ gesetzt (Bild siehe Anhang). Es handelt sich dabei um eine gerahmte, kreisrunde, farbige Holzscheibe, welche Carl von Gersdorff, der sich eine Zeitlang in Berlin als Maler versuchte²⁵⁰, mit Symbolen und Initialen bemalt hat, die die verschiedenen Freunde repräsentieren. Hinsichtlich Gersdorffs Malstil fühlt sich Karl Pestalozzi an einen Giulio Romano²⁵¹ erinnert. Es wird – als „buntes Hochzeits-Kinkerlitzchen; das Ganze ist der Kreis Ihrer Freunde“²⁵² – für Franz

Walter Morgenthaler: Nietzsche's Begegnung mit Gottfried Keller. Dokumente und Lektüren“, in: David Marc Hoffmann (Hg.): Nietzsche und die Schweiz. Strauhof Zürich: Offizin, 1994, S. 102-121.

²⁴⁶ eKGWB/BVN-1874,395 — Brief an Richard Wagner: um den 10. Oktober 1874.

²⁴⁷ Hubert Treiber: Wahlverwandtschaften zwischen Nietzsches Idee eines „Klosters für freiere Geister“ und Webers Idealtypus der puritanischen Sekte. Mit einem Streifzug durch Nietzsches „ideale Bibliothek“, in: Nietzsche-Studien. Bd. 21 (1992), S. 326–362, S. 328.

²⁴⁸ Nietzsche schildert seinen ersten Eindruck: „Hier ist, für den ganzen Sommer, ein Freund Romundt's eingetroffen, ein sehr nachdenkender und begabter Mensch, Schopenhauerianer Namens Rée.“ (eKGWB/BVN-1873,307 — Brief an Erwin Rohde: 05/05/1873.) Über Paul Rée vgl. den Aufsatz Hubert Treibers „Paul Rée – nicht nur ein Freund Nietzsches“, in: David Marc Hoffmann (Hg.): Nietzsche und die Schweiz. Zürich: Strauhof/Offizin, 1994, S. 69-84 sowie Brendan Donnellan: Friedrich Nietzsche and Paul Rée: Cooperation and Conflict, in: Journal of the History of Ideas. Vol. 43. No. 4 (1982), S. 595-612.

²⁴⁹ Die Freundschaftsscheibe ist Teil des Franz Overbeck Nachlasses der Universitätsbibliothek Basel, Signatur des Gegenstandes: A 294. Sie ist beschrieben in: Overbeckiana. Übersicht über den Overbeck-Nachlass der Universitätsbibliothek Basel, Teil II: Der wissenschaftliche Nachlass Franz Overbeck. Beschrieben von Martin Tetz. Basel: Verlag von Helbing & Lichtenhahn, 1962, S. 137. Vgl. auch: Pestalozzi: Overbecks Schriftchen, S. 93 und: Martin A. Ruehl: Basel and Nietzsche, in: Nietzsche Studien 30 (2001), S. 499-503, S. 500. Eine bildliche Reproduktion der Freundschaftsscheibe findet sich in: Peter André Bloch/Martin Schwarz: Das Nietzsche-Haus in Sils-Maria als Kunst- und Wunderkammer. Ein Kaleidoskop von Texten, Bildern, Träumen, Dokumenten. Winterthur: EigenArt-Verlag, 2011, S. 88 sowie in: Friedrich Nietzsche-Chronik, S. 370.

²⁵⁰ „Gersdorff ist in Berlin und zwar für ein paar Jahr als Maler, unter Rau's Leitung, er ist glücklich darüber“. (eKGWB/BVN-1877,605 — Brief an Franziska und Elisabeth Nietzsche: 17. April 1877.) An Franziska und Elisabeth Nietzsche in Naumburg (Postkarte) am 17.4.1877. Rée bestätigt seinen Erfolg: „Gersdorff ist in der Malerei schon weit vorwärts gekommen.“ Vgl. Paul Rée aus Stibbe in Nietzsche in Sorrent am 30. April 1877, in: Friedrich Nietzsche/Paul Rée/Lou von Salomé. Die Dokumente ihrer Begegnung. Auf der Grundlage der einstigen Zusammenarbeit mit Karl Schlechta und Erhart Thierbach herausgegeben von Ernst Pfeiffer. Frankfurt/Main: Insel Verlag, 1970, S. 27.

²⁵¹ Vgl. Karl Pestalozzi: „Overbecks ‚Schriftchen‘ ‚Über die Christlichkeit unserer heutigen Theologie‘ und Nietzsches ‚Erste Unzeitgemässe Betrachtung: David Strauss, Der Bekenner und der Schriftsteller““, in: Rudolf Brändle, Ekkehard W. Stegemann (Hg.): Franz Overbecks unerledigte Anfragen an das Christentum, München, 1988, S. 91-107, S. 93.

²⁵² Carl von Gersdorff aus Hohenheim an Franz Overbeck am 11. Juli 1876, in: Overbeckiana. Übersicht über den Franz-Overbeck-Nachlaß der Universitätsbibliothek Basel. Teil 1: Die Korrespondenz Franz Overbecks. Hg. von Ernst Staehelin und Matthäus Gabathuler. Basel: Verlag von Helbing & Lichtenhahn. 1962, S. 120.

und Ida Overbeck²⁵³ im Jahre 1876 angefertigt. Im Zentrum zeigt die Freundschaftsschreibe Franz und Ida, seine – wie der Bräutigam sie zu bezeichnen pflegte – „eheliche-Mitheidin“²⁵⁴; um das frisch vermählte Paar sind die Freunde als Sinnbilder angeordnet: Außer Gersdorff selbst werden Romundt und Nietzsche, letzterer als Grimassen ziehender Gelehrter, Richard Wagner als Geniuskopf mit Flügel, Erwin Rohde als tanzender Satyr sowie Overbecks Studienfreund, Heinrich von Treitschke²⁵⁵, durch den deutschen Reichsadler, dargestellt. Auf der Rückseite der Freundschaftsscheibe findet sich eine Widmung „Als Freundes-Angedenken“²⁵⁶. Nietzsche verfasst Worte der Anerkennung an Gersdorff:

*„Ich gratulire Dir zum Overbeckschen Kunstwerk, an dem ich eine Freude gehabt habe, wie ich sie mir kaum zutraute. Durch Geist, Witz und Zartheit des Gedankens hast Du alles, was Overbeck sonst bekommen hat, aus dem Felde geschlagen, davon bin ich überzeugt. Es ist eine ganz vornehme Schenkung, eine Art **Adelsdiplom der Freundschaft**.“*²⁵⁷

Nietzsches Basler Freundeskreis als „Gesellschaft der Hoffenden“

„Es gibt eine Gesellschaft der Hoffenden“²⁵⁸ – so lautet ein Fragment aus dem Jahre 1873. Briefe und Aufzeichnungen aus der Basler „Baumannshöhle“ tragen wiederholt die Bezeichnung einer „Gesellschaft der Hoffenden“ oder „die Hoffenden“. Dies kündigt sich bereits in Fragmenten aus dem Sommer 1872 bis Anfang 1873 an. Im

²⁵³ Nietzsche nennt Ida Overbeck eine „Ausnahme“ in hundert Stücken“ (eKGWB/BVN-1879,859 — Brief an Franz Overbeck von: 23/06/1879).

²⁵⁴ Zitiert nach Katrin Meyer und Barbara von Reibnitz. „Einleitung“, in: Friedrich Nietzsche/Franz und Ida Overbeck. Stuttgart/Weimar: J. B. Metzler, 2000, S. VII-XXI, S. XI.

²⁵⁵ Der preußischen Historiker Heinrich von Treitschke (1834 in Dresden – 1896 in Berlin) ist der Autor der berühmten „Deutschen Geschichte des neunzehnten Jahrhunderts“, Herausgeber der konservativen „Preußischen Jahrbücher“ und Nachfolger auf den Lehrstuhl Leopold von Ranke an der Berliner Friedrich-Wilhelms-Universität (heute: Humboldt-Universität). Trotz späterer politischer Uneinigkeiten anlässlich antisemitischer Bemerkungen und seiner nationalistischen Haltung blieb Overbeck mit ihm befreundet. Vgl.: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. Band 7/2: Autobiographisches „Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde“. Hg. von Barbara von Reibnitz und Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999; Christian J. Emden: Friedrich Nietzsche and the Politics of History. Cambridge University Press, 2008, S. 92f.

²⁵⁶ Die vollständige Widmung „in Knüttelversen“, welche der Künstler „mit Tusche auf die Rückseite“ (KGB II 6, S. 358.) schrieb, lautet: „Gersdorff erfand / Den bunten Tand / Und was er selber nicht ersann, / Das sah er sich wo anders an / Und stahl sich’s keck dazu // Der Bleistift strich / Der Pinsel schlich / Mit farb’gem Naß auf’s durst’ge Brett / Der Kopf sich mühsam bücken thät / Und mancher Seufzer stahl sich fort. // Doch endlich muß / Der bunte Wust / Zum lust’gen Kreis sich schließen / Den Gersdorff thät das nicht verdrießen / Vergnügt schaut er sein Machwerk an // Nun fort damit! / Zur Hochzeit / Als Freundes-Angedenken / Will er’s Herrn Franzen schenken. / Ein Schuft wer mehr giebt als er hat. // Dem Prof. Dr. Overbeck, seinem Freunde, malte dies bunte Tellerchen als Hochzeitgabe // Karl Freiherr von Gerdorff [sic], Hohenheim, April-Juni 1876.“ In: Overbeckiana. Übersicht über den Overbeck-Nachlass der Universitätsbibliothek Basel, Teil II: Der wissenschaftliche Nachlass Franz Overbeck. Beschrieben von Martin Tetz. Basel: Verlag von Helbing & Lichtenhahn, 1962, S. 138.

²⁵⁷ eKGWB/BVN-1876,543 — Brief an Carl von Gersdorff von: 21/07/1876.

²⁵⁸ Vgl. eKGWB/NF-1873,29[196] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873.

damals verwendeten Notizheft²⁵⁹ finden sich Buchtitelentwürfe für eine geplante „Festschrift“ im Namen dieser Gesellschaft: „Die Hoffenden in der deutschen Gegenwart“²⁶⁰ oder „Die Hoffenden. Betrachtungen über die angebliche deutsche Cultur der Gegenwart“²⁶¹ sowie „Reden der Hoffenden. Reden eines Hoffenden.“²⁶² Einige Seiten später notiert er „Betrachtungen eines Hoffenden.“²⁶³ Am 26. Dezember 1873 schreibt Nietzsche an Gersdorff: „Es giebt immer wieder neue Hoffnungen, und unsre „Gesellschaft der Hoffenden“ wächst heran.“²⁶⁴ Ein beschwörender Brief erreicht den Hausgenossen Overbeck zum Jahreswechsel 1873/74:

„Nicht wahr, wir wollen uns gut und treu bleiben, Wunsch- Waffen- und Wandnachbarn, seltsame Käuze meinetwegen im Baseler „Uhlenhorst“, aber recht friedfertige brave Uhlen. Nämlich für uns: nach aussen hin greuliches Mord- und Raubgethier, brüllende Tiger und ähnlicher Wüstenkönige Genossen.“

Der Brief endet mit der geheimnisvollen Formel: *„es lebe die Gesellschaft der Hoffenden!“*²⁶⁵ Am selben Tag schreibt er auch an Erwin Rohde. Dabei erwähnt er die Publikation eines „unsrigen“ Freundes:

*„Lies staune, es ist einer der Unsrigen, einer von der „Gesellschaft der Hoffenden“.
Möge diese Gesellschaft im neuen Jahre blühen, mögen wir gute Gesellen bleiben. Ach, mein Getreuer, es bleibt Einem gar nicht die Wahl: man muss Hoffender sein oder Verzweifelter. Ich habe mich ein- für allemal für das Hoffen entschieden.“*²⁶⁶

Dieser Gedanke fließt auch in Nietzsches zweite „Unzeitgemäße Betrachtung“ ein, welche er damals gerade im Begriff ist abzuschließen. Die letzten Abschnitte über „Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben“ widmet er „jene[r] Gesellschaft der Hoffenden“²⁶⁷. Dass die *geheimbündlerische Idee* bei Nietzsches Freunden tatsächlich Anklang findet, zeigt sich darin, dass sie in der Kommunikation untereinander diese Formel aufnehmen. Carl von Gersdorff beispielsweise signiert einen Brief vom 28. Januar 1874 an Overbeck als „Carl Hoffegut, Mitglied des geheimen Bundes der

²⁵⁹ In schwarzen Deckel gebundenes Quartheft (14x20), trägt die Mette-Signatur: P I 20 und wurde von Nietzsche im Sommer 1872 – Anfang 1873 benutzt. Die 238 linierten, durchweg beschriebenen Seiten tragen Pläne und Aphorismen aus der Zeit der „Bayreuther Horizont-Betrachtungen“ und des „Philosophenbuches“. Vgl. Hans Joachim Mette: Der handschriftliche Nachlass Friedrich Nietzsches. In: Sechste Jahresgabe der Gesellschaft der Freunde des Nietzsche-Archivs, Richard Hadl, Leipzig, 1932.

²⁶⁰ eKGWB/NF-1872,19[300] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1872 — Anfang 1873.

²⁶¹ eKGWB/NF-1872,19[301] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1872 — Anfang 1873.

²⁶² eKGWB/NF-1872,19[302] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1872 — Anfang 1873.

²⁶³ eKGWB/NF-1872,19[317] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1872 — Anfang 1873.

²⁶⁴ eKGWB/BVN-1873,335 — Brief an Carl von Gersdorff von: 26/12/1873.

²⁶⁵ eKGWB/BVN-1873,337 — Brief an Franz Overbeck von: 31/12/1873.

²⁶⁶ eKGWB/BVN-1873,338 — Brief an Erwin Rohde von: am Sylvestertage 1873-74.

²⁶⁷ eKGWB/HL-10 — Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben: § 10. Erste Veröff. 22/02/1874.

Hoffenden“²⁶⁸.

Ein anderes Mitglied dieser „Gemeinschaft der Hoffenden“, Franz Overbeck, verdeutlicht in seinem posthum erschienenen „Kirchenlexicon“ den Sinngehalt. Im entsprechenden Artikel „Freundschaft“ verwendet er den *Begriff der „Waffengenossenschaft“ im Sinne eines Bands der Freundschaft „im Gegensatz zur Welt“, gegenüber dem, „was sie in dieser Welt zu Kampfgenossen macht“*²⁶⁹. In diesem Sinne bezeichnet Nietzsche Overbeck als „liebste[n] Freund und Waffengefährte[n]“²⁷⁰ und Rohde als „kräftigste[n] speerschwingende[n] Waffengefährte[n]“²⁷¹.

Wenn sich die Freunde „im Gegensatz zur Welt“ verbünden, kommt ihnen die Eigenschaft der Unzeitgemäßheit zu. In „Vom Nutzen und Nachtheil der Historie für das Leben“ gibt Nietzsche im Vorwort seine Definition von „unzeitgemäß“: „unzeitgemäss — das heisst gegen die Zeit und dadurch auf die Zeit und hoffentlich zu Gunsten einer kommenden Zeit — zu wirken.“²⁷² *Die Gemeinschaft der Unzeitgemäßen, welche Nietzsche mit Wagner bildet* (vgl. Kapitel 6), *findet ihr Pendant in der „Gesellschaft der Hoffenden“ als Freundeskreis aus der „Baumannshöhle“*.

Zukunft als Leitwort

Den „Hoffenden“ ist bewusst, dass sie sich in einer Zeit großer geistiger Entscheidungen befinden, und sie sind Zukunftsgedanken gegenüber besonders aufmerksam.²⁷³ Pestalozzi nennt „Zukunft“ das „Leitwort der Freunde“²⁷⁴. Wie bereits erwähnt, bezeichnete Nietzsche Overbecks Schrift als *„Zukunftstheologie“*²⁷⁵; er selber hielt in Basel Vorträge „Ueber die Zukunft unserer Bildungseinrichtungen“. *„Zukunftsphilologie“* nannte Ulrich von Wilamowitz Nietzsches „Geburt der Tragödie“, wenn auch ironisch im Anschluss an Wagners *„Zukunftsmusik“*²⁷⁶. Im Winter 1876/77 trägt sich Nietzsche als *„Don Federigo, uomo dell'avvenire“*²⁷⁷ in ein

²⁶⁸ eKGB II 7/2, S. 208. Teilabdruck des Briefes in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 118.

²⁶⁹ Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. a.a.O, Bd. 4, S. 352.

²⁷⁰ eKGWB/BVN-1874,384 — Brief an Franz Overbeck von: 30/07/1874.

²⁷¹ eKGWB/BVN-1872,227 — Brief an Erwin Rohde von: 08/06/1872.

²⁷² eKGWB/HL-Vorwort — Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben: § Vorwort. Erste Veröff. 22/02/1874.

²⁷³ Pestalozzi: Overbecks Schriftchen, S. 94f.

²⁷⁴ Ebd. S. 93, vgl. dazu auch S. 93ff.

²⁷⁵ eKGWB/BVN-1873,307 — Brief an Erwin Rohde von: 05/05/1873.

²⁷⁶ Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff: Zukunftsphilologie – eine erwidern auf Friedrich Nietzsches „geburt der tragödie“. [sic] Berlin 1872. Nachdruck in: Der Streit um Nietzsches „Geburt der Tragödie“. Zusammengestellt und eingeleitet von Karlfried Gründer. Hildesheim: 1969, S. 27-55.

²⁷⁷ Zit. nach Karl Pestalozzi: „Sorrento – Geburtsort des ‚freien Geistes‘“, in: A. T. Schaefer: Nietzsche. Süden. Innsbruck: Haymon-Verlag, 2000, S. 28-31, S. 28.

Gästebuch anlässlich eines Ausflugs auf die Insel Capri ein.

Damals galt Wagner den Freunden als Gewährsmann für die Zukunft. Es handelt sich um eine Rolle, die ihm auch in der Darstellung des Geniuskopfes mit Flügel auf dem „monumentulum amicitiae“ zuteil wird. Aus Cosimas Tagebüchern erfahren wir, dass Nietzsche, Rohde und Wagner in der Rede eines Dekans während der Bayreuther Festspiele „ergreifend“ als „**Zukunftsmänner**“ angesprochen wurden.²⁷⁸ In diesem Sinne fallen Nietzsches Wünsche zu Wagners sechzigstem Geburtstag am 20. Mai 1873 aus, den auch die Anhänger aus der „Baumannshöhle“ symbolisch begehen:

*„Hier in Basel werden wir dies feiern, denn hier haben Sie wirklich eine kleine Schule. Da giebt es meinen Freund Gersdorff (seit vorgestern hier) Overbeck Romundt, dann des letzteren Freund Rée, der auch diesen Sommer hier bleibt, dann ein paar Studenten, die gläubig auf mich hören, wenn ich von Ihnen erzähle.“*²⁷⁹

Als Kinder ihrer Zeit werden Nietzsche und seine Freunde von den historischen Umbrüchen der frühen Siebzigerjahre des 19. Jahrhunderts geprägt. Die politische Neuordnung der deutschen Reichsgründung und des deutsch-französischen Krieges lassen sie auch auf eine Neuordnung der deutschen Kultur hoffen.²⁸⁰ Die Zukunftsgedanken betreffen zuerst Nietzsches Hoffnungen auf eine Reform der Kultur und in weiterer Folge seine Hoffnungen auf eine geistig erneuerte, authentische menschliche Gesellschaft. Diese Zukunftsgedanken sind auch die Nährlösung, aus der später Nietzsches Idee des Übermenschen²⁸¹ wachsen wird.

„Was die beiden enger verband...“

Nietzsche „verkehrte fast nur noch mit Franz Overbeck, der, ohne in den entscheidenden Punkten sein Anhänger zu sein, ihm in warmer Freundschaft zugetan war“ – dies beobachtet ein einstiger Basler Professorenkollege, Hermann Siebeck, der dies in seinen Memoiren festgehalten hat. Ein solcher Punkt, dem Overbeck kritisch

²⁷⁸ Cosima Wagner: Die Tagebücher. Ediert und kommentiert von Martin Gregor-Dellin und Dietrich Mack. München/Zürich: R. Piper & Co., 1976. Eintrag vom 7. April 1873, Band II, S. 667. (Im Folgenden zitiert als: Cosima Wagner: Die Tagebücher)

²⁷⁹ eKGWB/BVN-1873,309 — Brief an Richard Wagner: 20/05/1873.

²⁸⁰ Vgl. Pestalozzi: Overbecks Schriftchen, S. 94f.

²⁸¹ Franz Overbeck wiederum geht einerseits davon aus, dass Nietzsche's Lehre vom Übermenschen „von ihm selbst in der Lehre von der ewigen Wiederkunft in Dunst aufgelöst wird und er sie selbst nicht ernst genommen, sondern wieder weggeworfen hat“. Andererseits hält er fest, dass Nietzsche „sich selbst das Uebermenschent[um] unzweifelhaft zugesprochen“ habe und zwar „nicht nur in poetischer Form (Zarathustra), sondern auch in sehr prosaischer“. Wobei das prosaische Uebermenschentum nur für „verblendete[n] Epopten [Zuschauer] seines Lebens“, er nennt als Beispiel Peter Gast, eine Rolle spiele. (Vgl.: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. Band 7/2: Autobiographisches „Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde“. Hg. von Barbara von Reibnitz und Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999, S. 200f.)

gegenübersteht, ist Nietzsches Lehre vom Übermenschen, die er nach eigener Aussage „als den schlimmsten Missgriff seiner Philosophie“ bezeichnet, wenngleich er davon ausgeht, dass diese Lehre „ihm nicht ernstlich angewachsen“ sei. Siebeck zufolge verbindet aber gerade jenes Gedankengut, welches auf eine „Erhöhung der Ethik“ ausgerichtet ist, die beiden Freunde. Nach den von Andreas Urs Sommer erstmals veröffentlichten Auszügen aus den besagten Memoiren handelt es sich dabei konkret um folgende Berührungspunkte:

*„Was die beiden enger verband, war nach meinem /2/ Eindruck die **aristokratische Art der Auffassung und Beurteilung von Welt und Menschen**, die aber, so spröde und zurückhaltend sie sich auch oft gegen andere gab, doch weit entfernt war von blosser Hochmut und nach aussen sich betätigte und rechtfertigte durch **gediegne wissenschaftliche und hochgemute litterarische Leistungen**; ausserdem der gemeinsame Gegensatz gegen mechanistische Weltauffassung <sic>, in Verbindung mit der Überzeugtheit von dem Berufsein einer Minderheit zu hochstrebendem Geistesleben, das den Massstab seines Wertes und seiner Leistungen in sich selbst habe, was sich speziell bei Nietzsche später zu der **Lehre vom Übermenschen** auswuchs. Damit war übrigens **kein verächtliches Wegwerfen der überkommenen Ethik gemeint, sondern eine Erhöhung derselben**, freilich von der Art, wie sie, ohne in das Gegenteil alles Ethischen umzuschlagen, nur eben von edel gearteten Geistern geübt und geleistet werden konnte. Overbeck erblickte die Aufgabe des menschlichen Lebens, wie er mir später gelegentlich einmal sagte, in dem Ideal der *H e i l i g u n g*.“²⁸²*

Dieses von Siebeck überlieferte Ideal Overbecks kann neben die Ansicht eines weiteren Mitglieds des Freundeskreises über Nietzsches Philosophie gestellt werden. Heinrich Romundt nämlich stellt Nietzsches „Verkündigung des Übermenschen“ in den Kontext der Religionsphilosophie Immanuel Kants. Mit dieser Lehre sei er „auf dem Wege zur Entdeckung des übersinnlichen Gottmenschen der Kantschen Religionslehre“²⁸³.

Die bereits erwähnte gemeinsame „aristokratische Art der Auffassung und Beurteilung von Welt und Menschen“ rechtfertigte sich nach Siebeck, wie wir oben lasen, durch „gediegne wissenschaftliche und hochgemute litterarische Leistungen“ und dauerte auch noch unabhängig von der gemeinsamen Wohnsituation fort. Das tägliche Gespräch

²⁸² „Memoiren von Hermann Siebeck (1842 – 1920)“, in: Nachlass Felix Staehelin, VII, 8b, bb, S. 1f. (UB Basel) zitiert nach: Andreas Urs Sommer: Der Geist der Historie und das Ende des Christentums. Zur „Waffengenossenschaft“ von Friedrich Nietzsche und Franz Overbeck. Mit einem Anhang publizierter Texte aus Overbecks „Kirchenlexicon“. Berlin: Akademie Verlag, 1997, S. 149. Hermann Siebeck war zwischen 1875 und 1883 Philosophieprofessor in Basel. Der Althistoriker Felix Staehelin hatte Exzerpte aus Siebecks Memoiren angefertigt.

²⁸³ Heinrich Romundt: Kants philosophische Religionslehre. Eine Frucht der gesamten Vernunftkritik. Gotha: E.F. Thienemann, 1902, S. 57. Zu Immanuel Kants Begriff des Gottmenschen vgl. seine Schrift: Die Religion innerhalb der Grenzen der bloßen Vernunft, Königsberg 1794, B 175.

beim Abendessen in der „Baumannshöhle“ wird nach dem Auszug in regelmäßiger brieflicher Kommunikation fortgeführt. So berichtet Overbeck im Jahre 1879 in einem Brief an Nietzsche über seine Arbeiten für einen Aufsatz „über den Briefwechsel des Augustin und Hieronymus“. Es seien ihm auch „ein paar Körner zu einem Aufsatz über christliche Freundschaft dabei abgefallen.“ Dieses Material bringt ihn auf folgenden Gedanken: „Das Christenthum sublimirt alle Dinge, aber im Grunde bleibt es dabei beim Alten, das beobachte ich auch hier wieder. Bleiben wir denn auch beim Heidenthum damit.“²⁸⁴ Auf diese Analyse aus Overbecks Brief vom 7. April antwortet Nietzsche am 11. April 1879:

*„Lieber Freund, wir haben jetzt wieder einen Wunsch gemeinsam: dass Jemand das überreiche Philosophieren des Alterthums über Freundschaft zusammenfasse und wiedererwecke: es muss einen Klang wie von hundert verschiedenen Glocken geben.“*²⁸⁵

„Dans un monde supérieur l’amitié disparaîtrait“

Neben diesem ins Auge gefassten ***gemeinsamen Projekt einer Studie zur Freundschaft im Altertum*** pflegt Overbeck auch unabhängig von Nietzsche sein Interesse für das Thema der Freundschaft. In seinem „Kirchenlexicon“, welches er nach der Emeritierung konzipiert, welches jedoch unvollständig geblieben und posthum vierbändig erschienen ist, widmet Overbeck einen darin enthaltenen Artikel den unterschiedlichen Konzeptionen von Freundschaft, darunter jenen von Shaftesbury, Ernst Curtius, Augustinus sowie Ernest Renan. Interessanterweise trifft Overbeck in Freundschaften eine Unterscheidung, welche schon bei Nietzsche zu finden ist:

*„Ueber den Unterschied „wahrer, thätiger, productiver Freundschaft“, bei welcher die Freunde nach Goethe durch die Gemeinsamk[ei]t ihrer Zwecke zusammengehalten sind, auch bei grösster Verschiedenheit der Mittel, mit welcher die Erreich[un]g jener erstrebt wird, und einer „besonderen“ Freundschaft, bei welcher nur persönliche Neigung und Liebe das Band bildet, s. Romundt Eine Gesellschaft auf dem Lande Leipzig 1897 S. 81f.“*²⁸⁶

²⁸⁴ Franz Overbeck aus Basel am 7. April 1879 an Nietzsche in Genf: KGB II 6/2, Nr. 1179, S. 1078.

²⁸⁵ eKGWB/BVN-1879,837 — Brief an Franz Overbeck von: 11/04/1879.

²⁸⁶ Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. Band 4: Kirchenlexicon. Ausgewählte Artikel A-I. In Zusammenarbeit mit Marianne Stauffacher-Schaub hg. von Barbara von Reibnitz. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1995, S. 344. Vgl. Goethe in Bezug auf Schiller: „Freundschaft kann sich bloß praktisch erzeugen, praktisch Dauer gewinnen. Neigung, ja sogar Liebe, hilft alles nichts zur Freundschaft. *Die wahre, die thätige, productive* besteht darin daß wir gleichen Schritt im Leben halten, daß Er meine Zwecke billigt, ich die seinigen, und daß wir so unverrückt zusammen fortgehen, wie auch sonst die Differenz unserer Denk- und Lebensweise sein möge.“ (Johann Wolfgang von Goethe: Maximen und

Overbeck vermerkt hier, dass er die schaffende Freundschaft, welche von Nietzsches Vorstellung eines „gemeinsamen höheren Durste[s] nach einem über ihnen stehenden Ideale“²⁸⁷ geleitet wird, auch in Goethes Werk wiederfindet. Ernest Renans Aufzeichnungen über seine Kindheit und Jugend entnimmt Overbeck die Beschreibung einer neuen, unkonventionellen Art der Freundschaft. Es handelt sich dabei um Renans Kritik an der „besonderen“ Freundschaft der persönlichen Neigungen, jener „société à deux“, welche die Freiheit beschränke und den Geist einenge. Aus seiner Zeit als Zögling von St. Sulpice erinnert sich Renan in „Souvenir d'enfance et de jeunesse“ an Folgendes:

*„Une des choses les plus recommandées au séminaire était d'éviter ,les amitiés particulières'. De telles amitiés étaient présentées comme un vol fait à la communauté. Cette règle m'est restée très profondément gravée dans l'esprit. J'ai peu encouragé l'amitié; j'ai fait peu de choses pour mes amis, et ils ont fait peu de chose pour moi. Une des idées que j'ai le plus souvent à combattre, c'est que l'amitié, comme on l'entend d'ordinaire, est une injustice, une erreur, qui ne vous permet de voir que les qualités d'un seul et vous ferme les yeux sur les qualités d'autres personnes plus dignes peut-être de votre sympathie. Je me dis quelquefois, selon les idées de mes anciens maîtres, que l'amitié est un larcin fait à la société humaine et que, **dans un monde supérieur l'amitié disparaîtrait**. Quelquefois même je suis blessé, au nom de la bienveillance générale, de voir l'attachement particulier, qui lie deux personnes ; je suis tenté de m'écarter d'elles, comme de juges faussés, **qui n'ont plus leur impartialités ni leur liberté**. Cette **société à deux** me fit l'effet d'une coterie qui **rétrécit l'esprit**, mit à la largeur d'appréciation et constitue la plus lourde chaîne pour l'indépendance.“²⁸⁸*

In Ausrichtung auf eine „höhere Welt“ („monde supérieur“) möchte Renan die konventionelle Freundschaft neu überdenken, ja sie vielleicht gar zum Verschwinden bringen. Wenn Overbeck diese Stelle in seinem „Kirchenlexicon“ zitiert, lässt dies vermuten, dass auch er sich über die außerordentliche Komplexität des Phänomens der Freundschaft Gedanken gemacht hat. Gerade damit ist er im lebensweltlichen „täglichen Verkehr“ mit Nietzsche in der „Baumannshöhle“ konfrontiert. Sein Freund sei „ein Phaenomen, vor dem ich mich immer wieder gebeugt habe“²⁸⁹, so Overbeck, an ihm

Reflexionen. Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens. Münchner Ausgabe. Hg. von Karl Richter u.a. München/Wien: Carl Hanser Verlag, 1985-1999, Band 17, S. 769.)

²⁸⁷ eKGWB/FW-14 — Die fröhliche Wissenschaft: § 14. Erste Veröff. 10/09/1882.

²⁸⁸ Ernest Renan: Souvenir d'enfance et de jeunesse 2e édit. Paris 1883, S. 364. Auch zu finden in: Revue des Deux Mondes (1882) tome 54, S. 240-261, S. 256. Overbeck zitiert diese Stelle in seinem „Kirchenlexicon“: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. Band 4. Kirchenlexicon Texte Ausgewählte Artikel. In Zusammenarbeit mit Marianne Stauffacher-Schaub hg. von Barbara von Reibnitz. Stuttgart/Weimar: J.B. Metzler, 1994, S. 352f.

²⁸⁹ Overbeck rückblickend in: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. Band 7/2: Autobiographisches „Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde“, a.a.O., S. 30.

lerne er kennen „eine vorläufig mir höchst undurchsichtige und räthselhafte Mischung von überströmender Mittheilbarkeit und einsiedlerischer Zurückhaltung“²⁹⁰. Vielleicht diene er Overbeck auch als Studienobjekt, wenn er angibt, es handle sich bei Nietzsche um einen „*Menschen, der wie geschaffen war, um an ihm Freundschaft zu studiren.*“²⁹¹

²⁹⁰ Franz Overbeck: „Einleitung“ zur zweiten Auflage (1903) von „Ueber die Christlichkeit unserer heutigen Theologie“ (1873), in: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. a.a.O, Bd. 1, S. 259-272, S. 269.

²⁹¹ Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. Band 4. Kirchenlexicon. Ausgewählte Artikel A-I. In Zusammenarbeit mit Marianne Stauffacher-Schaub hg. von Barbara von Reibnitz. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1995, S. 345. Overbeck erwähnt hier Paul Julius Möbius' Schrift „Ueber das Pathologische bei Nietzsche“ (Wiesbaden: Verlag von J. F. Bergmann, 1902), welche er über „Freundschaft (ihr Wesen) sehr lehrreich“ finde. (ebd.) Möbius zufolge spielt in „Nietzsche's Jugend [...] die Freundschaft eine grosse Rolle“. Für Möbius selbst sei „die Freundschaft immer ein Problem gewesen. Sie ist nämlich im physiologischen Sinne zwecklos.“ Er finde „die zwischen Freunden bestehende Zärtlichkeit“ befremdlich, d.h. „die Werthschätzung nicht nur der geistigen Aeusserungen, sondern der Person selbst“. Er betont, dass die „eigentlichen Freundschaft“ vor allem ein „Verlangen nach geistigem Verkehre“ sei. (S. 26f.) Wenn Möbius der Freundschaft nicht Physiologisches zugesteht, kontrastiert dies mit Nietzsches These, welche lautet: „Alle Neigung, Freundschaft, Liebe zugleich etwas Physiologisches. Wir wissen alle nicht, wie tief und hoch die Physis reicht.“ (eKGWB/NF-1871,16[42] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1871 — Frühjahr 1872.) Ebenso notiert Nietzsche bei seiner Lektüre von Eugen Dührings „Der Werth des Lebens“: „Keine Art der Liebe ist ohne sinnliche Grundlage“. (eKGWB/NF-1875,9[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.)

Kapitel 3:

„Einer, sonst Keiner: Richard Wagner“²⁹²

Die Bedeutung der Beziehung zu Wagner für Nietzsches Theorie und Praxis der Freundschaft

„Meine Stimmung war (...) an diesen Tagen etwas romanhaft“, berichtet Nietzsche an Erwin Rohde, „gieb mir zu, daß die Einleitung dieser Bekanntschaft, bei der großen Unnahbarkeit des Sonderlings, etwas an das Märchen streifte.“²⁹³ Noch ehe er den „Sonderling“ persönlich kennenlernen sollte, spielt Richard Wagner eine Rolle in Nietzsches Leben. „Alles erwogen, hätte ich meine Jugend nicht ausgehalten ohne Wagnerische Musik“²⁹⁴, hält er noch in „Ecce homo“ fest. Als Student beschäftigt er sich auch theoretisch mit Wagners Kunst; so liest er u.a. einen Aufsatz von Otto Jahn, von dessen Standpunkt er sich in einem Brief vom 8. Oktober 1868 an Rohde kritisch distanziert. Bei Jahn bemerke er einen „instinktiven Widerwillen“ gegen diese Musik; er höre „mit halbverklebten Ohren“. Denn was Wagner betreffe, so gehöre „etwas Enthusiasmus dazu, um einem solchen Menschen gerecht zu werden“²⁹⁵. Nietzsche selbst hat es an solchem nicht gemangelt. So berichtet er nach seinem Besuch einer Wagner-Konzertaufführung am 27. Oktober 1878 an Erwin Rohde: „Ich bringe es nicht übers Herz, mich dieser Musik gegenüber kritisch kühl zu verhalten; jede Faser, jeder Nerv zuckt an mir, und ich habe lange nicht ein solches andauerndes Gefühl der Entrücktheit gehabt“²⁹⁶.

Ohne Frack²⁹⁷, doch „in gesteigerter Romanstimmung“²⁹⁸ bricht Nietzsche an einem regnerischen Sonntagabend – es ist der 8. November 1868 – in Richtung des Hauses Brockhaus in Leipzig auf, wo sich ihrer beider Lebenslinien kreuzen werden. Im Tonfall einer Intimität, als wären sie beide längst vorvermählt im Geiste²⁹⁹, berichtet er am nächsten Tag seinem Freund Rohde über diese Begegnung, welche in ausgelassener Stimmung stattgefunden hat: Wagner sei „nämlich ein fabelhaft lebhafter und feuriger Mann, der sehr schnell spricht, sehr witzig ist und eine Gesellschaft dieser privatesten

²⁹² Vorstufe zu „Warum ich so gute Bücher schreibe“. Ecce homo, in: KSA 14, S. 481.

²⁹³ eKGWB/BVN-1868,599 — Brief an Erwin Rohde von: 09/11/1868.

²⁹⁴ eKGWB/EH-Klug-6 — Ecce Homo: § 6. Druckfertig 02/01/1889.

²⁹⁵ eKGWB/BVN-1868,591 — Brief an Erwin Rohde von: 08/10/1868.

²⁹⁶ eKGWB/BVN-1868,596 — Brief an Erwin Rohde von: 27/10/1868.

²⁹⁷ Vgl. dazu Nietzsches heitere Schilderung der Umstände, welche das erste Treffen mit Wagner umgaben: eKGWB/BVN-1868,599 — Brief an Erwin Rohde von: 09/11/1868.

²⁹⁸ eKGWB/BVN-1868,599 — Brief an Erwin Rohde von: 09/11/1868.

²⁹⁹ Vgl.: Gregor-Dellin: Wagner, S. 590.

Art ganz heiter macht.“³⁰⁰

Bei dieser geglückten ersten Begegnung werden die Weichen für ihre große Freundschaft gestellt. Nietzsche erhält eine Einladung, Wagner zu besuchen. Zu Pfingsten, am 15. Mai 1869, gleich an den ersten freien Universitätstagen, fährt der neu berufener Basler Professor mit dem Dampfschiff über den Vierwaldstättersee nach Luzern, um dort das nahegelegene Gut mit der sanft in den See hineinragenden Landzunge Tribtschen³⁰¹ aufzusuchen. „**Tribtschen**“ wird künftig als „**Chiffre**“ für den **harmonischen Teil ihrer Freundschaft** stehen.

*„Am Sonnabend vor Pfingsten fuhr ich früh nach Luzern und gieng (...) halb ungeschlüssig nach Tribtschen. Vor dem Hause stand ich lange still und hörte einen immer wiederholten schmerzlichen Akkord. Einladung zu Tisch, meiner beabsichtigten Reise nach der Tellsplatte wegen, auf Montag [17.Mai] angenommen.“*³⁰²

Cosima von Bülow erinnert sich an den damals vereinbarten ersten Besuch Nietzsches:

*„Zu Tisch ein Philologe Professor Nietzsche, welchen R[ichard] bei Brockhausens hat kennen gelernt und welcher R[ichard]’s Werke gründlich kennt und selbst aus ‚Oper und Drama‘ in seinen Vorlesungen zitiert. Ein ruhiger angenehmer Besuch“*³⁰³

Einige dortige Besuche später steigert sich Nietzsches Begeisterung für den „großen Fund“ in Superlativische: Mit Wagner, dem „ersehtesten Freund“, lebe er tageweise in Tribtschen zusammen, wo sie die „angeregtesten Unterhaltung[en]“ führen durch die „völlige Gleichstimmung“ ihrer „Hauptinteressen“³⁰⁴. Es sei „unbeschreiblich“, was er „dort lerne und schaue, höre und verstehe“³⁰⁵, so an Rohde. Enthusiastisch nennt er ihn den „größten Genius und größten Menschen dieser Zeit“³⁰⁶, er sei für ihn neben Schopenhauer „die größte Errungenschaft“ seines Lebens. In diesem Tonfall schreibt er auch an seine Familie in Naumburg:

*„Von äußerster Wichtigkeit ist aber, daß ich ja den **ersehtesten Freund** und Nachbar in Luzern habe, zwar nicht nahe genug, aber doch immer nur so weit, daß jeder freie*

³⁰⁰ eKGWB/BVN-1868,599 — Brief an Erwin Rohde: 09/11/1868.

³⁰¹ Wagner taufte das Grundstück „Tribtschen“, da er den Namen von „angetriebenes Land“ ableitete, was die Wagnerianer übernahmen, obwohl die ursprüngliche Bezeichnung „Tripschen“ lautet (Vgl. Gregor-Dellin: Wagner, S. 563).

³⁰² KGW III 5/1 S. 4; KGB II 7/2, S. 90. Vgl. auch: eKGWB/BVN-1872,260 — Brief an Richard Wagner: 15/10/1872.

³⁰³ Cosima Wagner: Die Tagebücher, Bd. 1, Eintrag vom 17. Mai 1869, S. 96.

³⁰⁴ eKGWB/BVN-1869,23 — Brief an Franziska Nietzsche: 23/08/1869.

³⁰⁵ eKGWB/BVN-1869,28 — Brief an Erwin Rohde von: 03/09/1869.

³⁰⁶ eKGWB/BVN-1869,24 — Brief an Paul Deussen: 25/08/1869.

*Tag zu einer Zusammenkunft benutzt werden kann. Dies ist Richard Wagner, der als Mensch durchaus von gleicher Größe und Singularität ist, wie als Künstler. Mit ihm und der genialen Frau von Bülow (Tochter Liszt's) zusammen habe ich nun schon mehrere glückliche Tage verlebt (...). Wagner's Villa, am Vierwaldstätter See gelegen, am Fuße des Pilatus, in einer bezaubernden See- und Gebirgseinsamkeit, ist wie Du Dir denken kannst, vortrefflich eingerichtet: wir leben dort zusammen in der angeregtesten Unterhaltung, im lebenswürdigsten Familienkreise und ganz entrückt von der gewöhnlichen gesellschaftlichen Trivialität. Dies ist für mich ein großer Fund.*³⁰⁷

Und an Paul Deussen schreibt er zwei Monate später: *„Neuerdings beglückende Annäherung der wärmsten und gemüthvollsten Art an Richard Wagner, das will sagen: den größten Genius und größten Menschen dieser Zeit, durchaus incommensurabel! Alle zwei, drei Wochen verlebe ich ein paar Tage auf seinem Landgute am Vierwaldstätter See und erachte diese Annäherung als die **größte Errungenschaft meines Lebens**, nächst dem, was ich Schopenhauer verdanke.*³⁰⁸

Rohde gegenüber hält er fest: *„habe neulich wieder zwei Tage bei ihm logirt und mich erstaunlich erquickt gefühlt. Er macht alles wahr, was wir nur wünschen konnten: die Welt kennt gar nicht die menschliche Größe und Singularität seiner Natur. **Ich lerne sehr viel in seiner Nähe**“³⁰⁹. Wagner sei „wirklich alles, was wir von ihm gehofft haben, ein verschwenderisch reicher und großer Geist, (...) ein bezaubernd lebenswürdiger Mensch (...) Ich muss ein Ende machen; sonst singe ich einen Pään.“³¹⁰*

Es gibt Menschen, die einen gewissermaßen neu „einbinden“, so an Malwida von Meysenbug, ein solcher mag Wagner für Nietzsche gewesen sein:

*„Von Zeit zu Zeit muß man sich durch den Umgang mit guten und **k r ä f t i g e r e n** Menschen gewissermaßen neu einbinden lassen, sonst verliert man einzelne Blätter und fällt muthlos immer mehr auseinander.“³¹¹*

Nietzsche als Bestandteil des Wagnerschen Haushalts

Für den um 31 Jahre älteren Musiker mag „diese[r] erst[e] ‚Professor‘, der seine künstlerischen Intentionen ernst nahm“³¹² zunächst „nur angenehm und nützlich“ gewesen sein. „Wie eingeweiht er sprach! Welch reines Glück, ihm zuzuhören, sich von einem

³⁰⁷ eKGWB/BVN-1869,7 — Brief an Franziska Nietzsche von: Mitte Juni 1869.

³⁰⁸ eKGWB/BVN-1869,24 — Brief an Paul Deussen von: 25/08/1869.

³⁰⁹ eKGWB/BVN-1869,8 — Brief an Erwin Rohde von: 16/05/1869.

³¹⁰ eKGWB/BVN-1869,6 — Brief an Erwin Rohde: 29/05/1869.

³¹¹ eKGWB/BVN-1873,302 — Brief an Malwida von Meysenbug: 5 <6.> Apr. 1873.

³¹² Gregor-Dellin: Wagner, S. 623.

musikalischen Philosophen verstanden und interpretiert zu wissen! Hatte er sich (...) nicht nach einer Seele wie dieser gesehnt, die nicht nur schwärmte, sondern begriff?³¹³ Mit Blick auf Nietzsches Ideen der frühen siebziger Jahre, die Wagners musikalischem Projekt eine philosophische Form geben, will Henning Ottmann von „einer geistigen Sohnschaft“³¹⁴ Nietzsches gegenüber Wagner sprechen.

Es entwickelt sich nicht nur eine intellektuelle Freundschaft, alsbald wird Nietzsche regelrecht als „Sohn“ in die Familie Wagner integriert. Welchen Grad an Vertrautheit das Tribschner Idyll³¹⁵ schließlich erreicht, geht aus einem Brief des Philosophen an seine Mutter und sein Schwester im Dezember 1869 hervor:

„Ich selbst nun reise am Freitag früh, wo meine Ferien beginnen, nach Tribschen ab; wo man mich, nach Richards Ausdruck mit „Jubel“ erwartet. Auch ist eine Stube für mich neu eingerichtet worden, mit Bibliothek usw, die neu getaufte „Denkstube“. Was haben wir für schöne Vorbereitungen für die Kinder gemacht! Und wie nützlich und praktisch (!) bin ich in meinen Besorgungen gewesen, so daß ich sogar neulich weißen Tüll mit Goldsternen, für das Christkindchen aus Paris verschrieben habe!“³¹⁶

Die Konstellation geht so weit, dass er der Familie viele Besorgungen abnimmt, welche in der Luzerner Provinzialität nicht zu bewerkstelligen sind. Auf brieflichen Auftrag bringt er Konfekt und Brüsseler Spitzen aus Basel mit; vor Ort hilft er mit, den Weihnachtsbaum zu schmücken und Ostereier³¹⁷ zu verstecken. Aufgrund von Cosimas „Luzerner Hilflosigkeit“ wird er gebeten, sich mancher „Kinderstuben-Anliegen“ anzunehmen. So soll er einen Weihnachtsgeschenkwunschzettel bei einem „Spielwaarenhändler“³¹⁸ in Basel abgeben sowie „Tüll mit Goldsternen oder Pünktchen“³¹⁹ besorgen, und er wird für eine delikate Angelegenheit in ein Seidengeschäft geschickt:

³¹³ Ebd., S. 622.

³¹⁴ Henning Ottmann: Philosophie und Politik bei Nietzsche. Berlin/New York: de Gruyter, 1987, S. 94.

³¹⁵ Das „Tribschener Idyll mit Fidi-Vogelsang und Orange-Sonnenaufgang, als Symphonischer Geburtstagsgruss. Seiner Cosima dargebracht von Ihrem Richard“, so der ursprüngliche Titel wird in Anwesenheit Nietzsches zu Weihnacht 1870 zu Cosimas 33. Geburtstag uraufgeführt. Beim Geburtstagsgruß kam den Kindern die Rolle zu, aufgereiht auf der Treppe zu stehen, deshalb nannten sie es die „Treppenmusik“. Der Nachwelt wird diese einsätzig symphonische Dichtung unter dem Titel des „Siegfried-Idylls“ bekannt und gilt als eines der berühmtesten Werke Wagners. Vgl. auch: Richard Wagner: Mein Leben. Einzige vollständige Ausgabe. Hg. von Martin Gregor-Dellin. München: List-Verlag, 1969, Band II, S. 777. Zur Tribschner „Treppenmusik“ vgl. Wagners Brief aus Bayreuth an Ludwig am 10. Februar 1878, in: Richard Wagner und König Ludwig II. von Bayern. Briefwechsel. Hg. von Hannelore und Heinz Schlaffer. Auswahl, Anmerkungen und Nachwort von Kurt Wölfel. Stuttgart: Verlag Gerd Hatje, 1993, S. 133.

³¹⁶ eKGWB/BVN-1869,48 — Brief an Franziska und Elisabeth Nietzsche von: um den 20. Dezember 1869.

³¹⁷ „[M]it Hülfe des Pr(ofessors)‘s verstecke ich den Kindern Eier. (...) Nachmittags musiziere ich mit Pr[ofessor] Nietzsche.“ (Cosima Wagner: Tagebücher. Eintrag vom 31. März 1872. Band I, S. 505.)

³¹⁸ Cosima von Bülow aus Tribschen am 30. November 1869 an Nietzsche in Basel, KGB II 2, Nr.43, S. 83.

„Eines Tages (...) erkundigte sich Nietzsche, der soeben von seinem gewohnten Sonntagsaufenthalt bei Wagner zurückgekehrt war, angelegentlichst nach einem guten Basler Seidengeschäft. Schließlich gestand er ein, er habe es übernommen, für Wagner ein paar seidene Unterhosen einzukaufen und dies wichtige Geschäft erfülle ihn mit Sorge; denn, so fügte der Götzenerschmetterer lächelnd hinzu, ‚wer sich einen Gott erwählet hat, der schmücke ihn!‘“³²⁰

Als ein anderes Zeichen besonderen Vertrauens durfte Nietzsche die Drucklegung von Wagners Memoiren³²¹ überwachen und Manuskripte (u.a. Siegfrieds Tod) abschreiben. Wie die erhaltenen Korrekturbögen zeigen, brachte Nietzsche hier und da stilistische Verbesserungen an.

Der Freund als Erzieher des Sohnes

Die Sympathie ist groß. Beidseits. Wie die überlieferten Briefdokumente belegen, spart keiner der beiden mit Bezeugungen seiner Zuneigung. Während Nietzsche ab November 1870 ihn durchgehend als „Verehrtesten“, „Geliebten Meister“ beziehungsweise „Verehrter und geliebter Meister“ adressiert, nennt ihn Wagner „O Freund!“³²² oder „Lieber, theurer Freund“³²³. Außerdem bekennt er: „Ich habe jetzt Niemand, mit dem ich es so ernst nehmen könnte, als mit Ihnen, – die Einzige ausgenommen.“³²⁴ Die Vertrautheit ist so groß, dass Nietzsche selbst anlässlich einer bevorstehenden Niederkunft in der Familie nicht von einem angekündigten Besuch eingeladen wird.³²⁵ Der junge Professor wird von Wagner zum sohnesehnlichen Bindeglied zwischen seinem Sohn Siegfried („Fidi“) und ihm selbst erklärt:

„Genau genommen sind Sie, nach meiner Frau, der einzige Gewinn, den mir das Leben zugeführt: nun kommt zwar glücklicherweise noch Fidi dazu; aber zwischen dem und mir bedarf es eines Gliedes, das nur Sie bilden können, etwa wie der Sohn zum Enkel.“³²⁶

³¹⁹ Cosima von Bülow aus Tribschen am 15. Dezember 1869 an Nietzsche in Basel, KGB II 2 Nr. 48, S. 95.

³²⁰ Anonym 1904, Nietzsche-Chronik, S. 214.

³²¹ 1869/70 hat Nietzsche bei den Vorbereitungen des autobiographischen Privatdrucks „Mein Leben“ (1870), welcher die Jahre seit Wagners Geburt 1813 bis 1864 abdeckt und welcher vorerst in 15 Exemplaren gedruckt wurde, mitgeholfen. (Vgl. KSA 14, S. 90 und Nietzsche-Chronik, S. 233)

³²² Richard Wagner aus Bayreuth am 25. Juni 1872 an Nietzsche in Basel, KGB II 4, Nr. 333, S. 29 sowie Richard Wagner aus Tribschen am 4. Februar 1870 an Nietzsche in Basel, KGB II 2, Nr. 71, S. 138.

³²³ Wagner aus Bayreuth am 25. Juni 1872 an Nietzsche in Basel, KGB II 4, Nr. 333, S. 30.

³²⁴ Richard Wagner aus Tribschen am 12. Februar 1870 an Nietzsche in Basel, KGB II 2, Nr. 73, S. 145.

³²⁵ Vgl. „Um 1 Uhr zu Richard hinunter, um ihn zu unterrichten und zunächst zu bestimmen, kein Aufsehen zu machen, keine Abänderung der beschlossenen Tagesordnung eintreten zu lassen u. Nietzsche zum Mittagessen mit den Kindern zu behalten.“ (Cosima Wagner: Die Tagebücher. Eintrag vom 6. Juni 1869, Bd. 1, S. 103f.)

³²⁶ Richard Wagner aus Bayreuth am 25. Juni 1872 an Nietzsche in Basel. KGB II 4, Nr. 333, S. 29.

So wie Wagner ihn damit zum Sohn erklärt, so nennt dieser ihn seinen „Pater Seraphice“³²⁷ oder gar „Juppiter“³²⁸. Wagner schreibt ihm die Rolle des Erziehers Siegfrieds zu, wie Cosimas Tagebuch festhält: „[W]ir werden Siegfried weggeben müssen, zur Zeit, wo er zum Mann wird, muß er unter Menschen kommen, da muß er die Adversität kennenlernen, sich herumbalgen, die Ungezogenheiten begehen, sonst wird er zum Phantasten, vielleicht zum Crétin, wie wir so etwas an dem König von Bayern sehen.“³²⁹ Ganz im Sinne von Nietzsches sechsten seiner „10 Gebote des Freigeistes“ – *„Du sollst deine Kinder durch deine Freunde erziehen lassen“*³³⁰ – soll der Freund den Sohn erziehen. Dort, wo Nietzsche „Professor sein wird“, soll Siegfried „zweimal die Woche Freitisch haben, und alle Sonnabende“ wird die Familie Wagner „Berichte erwarten“ und werde „von weitem zusehen, wie Wotan der Erziehung von Siegfried zusieht.“³³¹

Wagners Zuneigung zeigt sich auch darin, dass er sich regelmäßig um Nietzsches Gesundheitszustand Sorgen macht: „und da sage ich mir nur immer: ‚wenn er nur recht gesund wird und bleibt, und dabei es ihm sonst recht gut geht, – denn, sehr schlecht darf es ihm nicht gehen!‘ Da möchte man nun gern etwas dazu beitragen.“³³²

Auch Cosima ist sich Nietzsches außerordentlichen geistigen Ranges bewusst und bekräftigt: „[E]r ist jedenfalls der bedeutendste unter unsren Freunden“³³³. Nietzsche selbst schreibt im Jahre 1883, auf diese Zeit rückblickend: „Damals liebten wir uns und hofften Alles für einander – es war wirklich eine tiefe Liebe, ohne Nebengedanken.“³³⁴

Der Freund als „Halbtheil“ des Anderen

Es kommt „viel zusammen“, um Nietzsche zu „erquicken“. Wagner, der bereits als Jugendlicher Bewunderung für die griechische Antike zeigt³³⁵, erwirbt sich im Laufe seiner Lebensjahre ein fundiertes gräzistisches Wissen, worin er neben der Musik ein gemeinsames Interesse mit Nietzsche teilt. Im August 1869 schreibt Nietzsche in diesem Sinne nach Naumburg:

³²⁷ eKGWB/BVN-1870,79 — Brief an Richard Wagner: 21/05/1870.

³²⁸ eKGWB/BVN-1869,22 — Brief an Erwin Rohde: 17/08/1869.

³²⁹ Cosima Wagner: Tagebücher. Eintrag vom 5. November 1869. Band I, S. 167.

³³⁰ eKGWB/NF-1876,19[77] — Nachgelassene Fragmente Oktober–Dezember 1876.

³³¹ Cosima Wagner: Tagebücher. Eintrag vom 5. November 1869. Band I, S. 167.

³³² Richard Wagner aus Bayreuth an Nietzsche in Basel am 25. Juni 1872. KGB II 4, Nr. 333, S. 29.

³³³ Cosima Wagner: Tagebücher. Eintrag vom 25. Juni 1871. Band I, S. 405.

³³⁴ eKGWB/BVN-1883,407 — Brief an Heinrich Köselitz von: 27/04/1883.

³³⁵ Vgl. Artikel „Wagner“ (Gottfried R. Marschall), in: Dictionnaire du monde germanique. Sous la direction de Élisabeth Décultot, Michel Espagne et Jacques Le Rider. Paris: Bayard, 2007, vgl. S. 1197–1199, hier S. 1197.

*„Die warme und herzliche Annäherung an Wagner und Frau von Bülow, die **völlige Gleichstimmung unsrer Hauptinteressen**, (...) es kommt viel zusammen, um mich hier zu erquicken und mir in meinem Berufe Kraft zu geben.“³³⁶*

Als bald entwickelt Wagner die Idee einer „Theilung der Arbeit“ zwischen Musiker und Philologen, was Erfolg verspreche, weil jeder der beiden das hervorragende Talent des Freundes als „Halbtheil“ ebenfalls in sich trage: Nietzsche, ein halber Musiker, Wagner, ein halber Philolog:

„Wären Sie Musiker geworden, so würden Sie ungefähr das sein, was ich geworden wäre, wenn ich mich auf die Philologie obstinirt hätte. Nun liegt mir aber die Philologie – als bedeutungsvolle Anlage – immer in den Gliedern, ja sie dirigirt mich als ‚Musiker‘. Nun bleiben Sie Philolog, um als solcher sich von der Musik dirigiren zu lassen“³³⁷

Auch Cosima bestärkt Nietzsche darin, „Philolog“ zu bleiben: „Die Philologie ist der feste Boden, den Sie immer wieder umfassen müssen, um ihre Kraft zu erneuern, die in der Himmelluft der Musik und der Wassertiefe der Philosophie gar leicht sich verlieren könnte.“³³⁸ So bleibt er vorerst „Philolog“, wenn auch in dieser Rolle Wagner seine „Bestimmung (...) vorgezeichnet“ hat. Seine Schaffenskräfte stellt Nietzsche in den Dienst des Meisters, was „das Band“ mit seinen „Tribschener Freunden noch enger“ knüpft, wie er Erwin Rohde Anfang 1870 wissen lässt:

„Ich habe hier einen Vortrag über Socrates und die Tragödie gehalten, der Schrecken und Missverständnisse erregt hat. (...) Ich werde noch zur wandelnden Hoffnung: auch Richard Wagner hat mir in der rührendsten Weise zu erkennen gegeben, welche Bestimmung er mir vorgezeichnet sieht. Dies ist alles sehr beängstigend.“³³⁹

An Wagners Seite wirken zu dürfen, erscheint Nietzsche so „sehr beängstigend“ und aufregend – „Dort hat man wieder die größten Dinge vor; dort ist Lebensluft für uns.“³⁴⁰ – dass er nach dem Erscheinen seines Erstlingswerks „Die Geburt der Tragödie“ – in der er Wagners Gesamtkunstwerk als neue Form der griechischen Tragödie zum Zwecke der notwendigen Kulturerneuerung darstellt – gar auf die Idee kommt, seine Professur aufzugeben, um sich ganz dem Gelingen des Bayreuther Projekts – u.a. durch Vorträge – hinzugeben.

³³⁶ eKGWB/BVN-1869,23 — Brief an Franziska Nietzsche: 23/08/1869.

³³⁷ Richard Wagner aus Tribtschen am 12. Februar 1870 an Nietzsche in Basel. KGB II 2, Nr. 73, S. 145.

³³⁸ Cosima Wagner aus Bayreuth am 22. August 1872 an Nietzsche in Basel. KGB II 4, Nr. 354, S. 66f.

³³⁹ eKGWB/BVN-1870,58 — Brief an Erwin Rohde von: Ende Januar und 15. Februar 1870.

³⁴⁰ eKGWB/BVN-1871,132 — Brief an Erwin Rohde: 10/04/1871.

Erweckung

Wie weit Nietzsches Begeisterung reicht, zeigt sich auch darin, dass er seine Begegnung mit Wagner als Erweckungserlebnis stilisiert. Bei seiner allerersten Ankunft an der Wagnerschen Villa habe er die Akkorde des „Siegfried“ gehört, welche sich **„mit Erz mir ins Gedächtniss geschrieben“** haben, sodass er noch drei Jahre später in der Lage ist, sie eindeutig zu identifizieren. Es handelt sich dabei um die Stelle, an der Brünnhilde durch Siegfried aus langem, bewusstlosem Schlaf geweckt wird. Diese Stelle schien ihm „so viel zu sagen.“ Man vergleiche dazu Nietzsches Brief an Wagner vom 15. Oktober 1872:

„Habe ich Ihnen schon erzählt, dass ich die Stelle wiedergefunden habe, die Sie damals componirten, als ich 1869 im Mai meinen ersten Besuch bei Ihnen in Tribtschen machte? Es war ein schwüler brütender und üppiger Maien-Pfingstsonnabend; alles wuchs rings und duftete. Ich wagte lange nicht ins Haus zu gehen, sondern wartete etwas versteckt unter den Bäumen, gerade vor den Fenstern, aus denen mit größter Eindringlichkeit oft wiederholte Accordfolgen ertönten. Ich will schwören, es sei die Stelle gewesen

„Verwundet hat mich, der mich erweckt!“

„die Klänge sind mit Erz mir ins Gedächtniss geschrieben, und lange spielte und sang ich sie mir vor, bevor ich den Siegfried in die Hände bekam; sie schienen mir so viel zu sagen.“³⁴¹

Die Erweckung Brünnhildes überträgt Nietzsche also offenkundig auf sich selbst. Diese Phantasie der Erweckung oder der Geburt beginnt mit jenem „Maien-Pfingstsonnabend“ im Jahre 1869 und setzt sich fort in Nietzsches Bereitschaft, Wagners Geburtstag als seinen eigenen zu feiern,³⁴² welcher für ihn „eine neue Zeitrechnung“ begründet.

„So will ich denn diesmal Ihren Geburtstag benutzen, um für mich eine neue Zeitrechnung zu gründen (...) Es ist ein unvergleichliches Glück für einen, welcher auf dunklen und fremden Wegen tappt und stolpert, allmählich in die Helle geführt zu werden, wie Sie es mit mir gemacht haben; weshalb ich Sie gar nicht anders als einen

³⁴¹ eKGWB/BVN-1872,260 — Brief an Richard Wagner von: 15/10/1872.

³⁴² Vgl.: Nietzsche und Wagner. Stationen einer epochalen Begegnung. Hg. von Dieter Borchmeyer und Jörg Salaquarda. Frankfurt/Main und Leipzig: Insel Verlag, 1994, 2 Bände, hier: Band 2, S. 250 und S. 279.

Vater verehren darf. *So feiere ich Ihren Geburtstag auch zur Feier meiner Geburt*³⁴³.

Und auch 1876 hält er beständig an der neu festgelegten Zeitrechnung für sich fest:

*„Es sind ziemlich genau sieben Jahre her, daß ich Ihnen in Tribschen meinen ersten Besuch machte, und ich weiß Ihnen zu Ihrem Geburtstage nicht mehr zu sagen, als daß ich auch, seit jener Zeit, im Mai jedes Jahres meinen geistigen Geburtstag feiere.“*³⁴⁴

Dieses Gedenken beruht auf Gegenseitigkeit, da auch Wagner diesen Tag zu einem Festtag erklärt, wie folgende Äußerung in einem Brief an Gersdorff beweist: „In sechs Tagen feiern wir das 6jährige Gedenkfest des ersten Aufenthaltes Nietzsches auf Tribschen!!!“³⁴⁵

Schatten der Freundschaft

„Schöneres als Ihr Buch habe ich noch nichts gelesen! Alles ist herrlich!“ schreibt der Meister im Januar 1872 hingerissen in seinem Dankesbrief an Nietzsche. Damit besiegelt er Nietzsches Werk „Die Geburt der Tragödie“ als Zeugnis ihrer gelebten Freundschaft. „Zu Cosima sage ich, nach ihr kämen gleich Sie: dann lange kein Anderer“³⁴⁶. „[D]as ist das Buch, was ich mir ersehnt habe“³⁴⁷, schwärmt Wagner, und er hält Nietzsche „für den Einzigen (...), der weiss, was ich will!“³⁴⁸ Seine Euphorie ist gepaart mit Hellsichtigkeit. Denn er prophezeit Nietzsche, dass er „die Zeit voraussehe, in welcher ich Ihr Buch gegen Sie zu vertheidigen haben würde.“³⁴⁹

Dieses Werk markiert den *Gipfel* und gleichzeitig die *Kehre ihrer Freundschaft*. „Die Geburt der Tragödie“ wird zu dem Werk, in dem Nietzsche das Tribschner Idyll gleichsam verewigt hat. Am 1. Mai 1872 schreibt er an Gersdorff: „Ich bin glücklich, in meinem Buche mir selbst jene Tribschener Welt petrificirt zu haben.“³⁵⁰ Das

³⁴³ eKGWB/BVN-1874,365 — Brief an Richard Wagner von: 20/05/1874.

³⁴⁴ eKGWB/BVN-1876,527 — Brief an Richard Wagner von: 21/05/1876.

³⁴⁵ Brief Richard Wagner an Carl von Gersdorff. (Zit. nach: Albi und Maud Rosenthal-Levy: „Betrachtungen über unsere Nietzsche-Sammlung“, in: Rosenthal, Julia / Bloch, Peter André / Hoffmann, David Marc (Hg.): Friedrich Nietzsche. Handschriften, Erstausgaben und Widmungsexemplare. Die Sammlung Rosenthal-Levy im Nietzsche-Haus in Sils Maria. Basel: Schwabe, 2009, S. 13-23, S. 19)

³⁴⁶ Richard Wagner aus Tribschen Anfang Januar 1872 an Nietzsche in Basel, KGW II 2, Nr. 256, S. 493.

³⁴⁷ Cosima Wagner: Die Tagebücher. Eintrag vom 6. Januar 1872. Bd. 1, S. 478.

³⁴⁸ eKGWB/BVN-1873,316 — Brief an Carl von Gersdorff von: 27/09/1873.

³⁴⁹ R. Wagner aus Bayreuth an Nietzsche in Basel am 21. September 1873, KGB II/4, Nr. 458, S. 295.

³⁵⁰ „Ich bin glücklich, in meinem Buche mir selbst jene Tribschener Welt petrificirt zu haben.“ (eKGWB/BVN-1872,214 — Brief an Carl von Gersdorff von: 01/05/1872.)

Tragödienbuch ist das „zum Traktat ‚versteinerte‘ Gespräch mit Wagner“³⁵¹, geschrieben in der Ahnung des Sich-zu-Ende-Neigens³⁵² der Freundschaft, von einem Standpunkt aus, der bereits in eine vergangene Zeit zurückblickt. In diesem Bedeutungszusammenhang steht auch ein späteres Fragment Nietzsches, welches besagt: „Man denkt nie soviel an eine Freundin oder Geliebte, als wenn die Freundschaft oder Liebschaft im letzten Viertel steht.“³⁵³

Bezeichnenderweise muss Nietzsche im Erscheinungsjahr der „Geburt der Tragödie“ (1872) auch räumlich von Tribschen Abschied nehmen. Es kommt ihm vor, als würde er „unter lauter Trümmern“ herumgehen, so in einem „tiefbewegte[n]“ Brief am 1. Mai 1872 an Carl von Gersdorff:

„Vorigen Sonnabend war trauriger und tiefbewegter Abschied von Tribschen. Tribschen hat nun aufgehört: wie unter lauter Trümmern gingen wir herum, die Rührung lag überall, in der Luft, in den Wolken, der Hund fraß nicht, die Dienerfamilie war, wenn man mit ihr redete, in beständigem Schluchzen. Wir packten die Manuscripte, Briefe und Bücher zusammen — ach es war so trostlos! Diese drei Jahre, die ich in der Nähe von Tribschen verbrachte, in denen ich 23 Besuche dort gemacht habe — was bedeuten sie für mich! Fehlten sie mir, was wäre ich!“³⁵⁴

Auf den Monat genau zehn Jahre später – im Mai 1882 – macht Nietzsche einen Ausflug nach dem verlassenen Tribschen, dieses Mal mit keiner geringeren Freundin als Lou von Salomé. Jene erinnert sich in ihrem 1894 erscheinene Nietzsche-Buch:

„[Er besuchte] während einer gemeinsamen Reise von Italien her durch die Schweiz, mit mir das Gut Tribschen bei Luzern (...), den Ort, an welchem er mit Wagner unvergeßliche Zeiten verlebt hatte. Lange, lange saß er dort schweigend am Seeufer, in schwere Erinnerungen versunken; dann, mit dem Stock im feuchten Sande zeichnend, sprach er mit leiser Stimme von jenen vergangenen Zeiten. Und als er aufblickte, da weinte er.“³⁵⁵

³⁵¹ Dieter Borchmeyer/Jörg Salaquarda: „Nachwort. Legenden und Wirklichkeit einer epochalen Begegnung“, in: Nietzsche und Wagner. Stationen einer epochalen Begegnung. Hg. von Dieter Borchmeyer und Jörg Salaquarda. Frankfurt/Main und Leipzig: Insel Verlag, 1994, 2 Bände, hier: Band 2, S. 1296.

³⁵² Wenn man spürt, dass sich etwas zu Ende neigt, greift man oft zur Feder. Vgl. Stefan Zweig, der erst beim letzten seiner vielen Meraner Aufenthalte diesen Landschaftsstrich schreibend festhält. Vgl. „Herbstwinter in Meran“, aus: „Fahrten“, in: Ferruccio Delle Cave/Bertrand Huber (Hg.): Meran im Blickfeld deutscher Literatur. Eine Dokumentation von der Mitte des 19. Jahrhunderts bis zur Gegenwart. Bozen: Verlagsanstalt Athesia, 1988, S. 81-89.

³⁵³ eKGWB/NF-1876,21[29] — Nachgelassene Fragmente Ende 1876 — Sommer 1877.

³⁵⁴ eKGWB/BVN-1872,214 — Brief an Carl von Gersdorff von: 01/05/1872.

³⁵⁵ Lou Andreas-Salomé: Friedrich Nietzsche in seinen Werken. Mit Anmerkungen von Thomas Pfeiffer. Herausgegeben von Ernst Pfeiffer. Frankfurt am Main/Leipzig: Insel Verlag, 1994, S. 116.

In Nietzsches Autobiographie „Ecce homo“, die er 1889 vollendet, denkt er mit „Dankbarkeit“³⁵⁶ an die „Tage von Tribtschen“, die er „um keinen Preis“ aus seinem „Leben weggeben (möchte)“:

*„Hier, wo ich von den **Erholungen meines Lebens** rede, habe ich ein Wort nöthig, um meine Dankbarkeit für das auszudrücken, was mich in ihm bei weitem am Tiefsten und Herzlichsten erholt hat. Dies ist ohne allen Zweifel der intimere Verkehr mit Richard Wagner gewesen. Ich lasse den Rest meiner menschlichen Beziehungen billig; ich möchte um keinen Preis die Tage von Tribtschen aus meinem Leben weggeben, Tage des Vertrauens, der Heiterkeit, der sublimen Zufälle — der tiefen Augenblicke... Ich weiss nicht, was Andre mit Wagner erlebt haben: über unsern Himmel ist nie eine Wolke hinweggegangen.“*³⁵⁷

Frühes Distanzhalten

Erste Wolken am Himmel ihrer Freundschaft bemerkt Cosima, wenn sie am 11. Mai 1871 ihrem Tagebuch anvertraut, dass sie „einen bedenklichen Zug“ an Nietzsche wahrzunehmen glaubt: *„wie eine Sucht des Verrats, gleichsam um sich gegen einen großen Eindruck zu rächen“*.³⁵⁸ Zwei Monate später, am 15. Juli 1871, findet sich dort folgende enigmatische Notiz: „Brief von Pr[ofessor] Nietzsche [nicht überliefert]. Auch in dieser Lebensbeziehung hat R[ichard] mehr Liebe verschwendet als er empfangen.“³⁵⁹

Am 3. August 1871 notiert Cosima, Nietzsche sei „sicher der begabteste unsrer jungen Freunde“, dennoch stößt sie sich an einem Eindruck, den Nietzsche bei ihr hinterlassen hat, er sei „doch in vielem recht unerfreulich durch eine nicht ganz natürliche Zurückhaltung seines Benehmens. Es ist gleichsam, *als ob er sich gegen den überwältigenden Eindruck von Wagner's Persönlichkeit wehrte*.“³⁶⁰

Was Cosima als ein „*Sichwehren*“ und „*Sichrächen*“ psychologisch feinfühlig errät, ist der späteren Loslösung Keim, der unvermeidbar austreiben wird. In aller gegebenen tiefen Treue und Hingabe an die Freundschaft mit Wagner sieht sich Nietzsche zur Entwicklung seiner eigenen intellektuellen Persönlichkeit, seines Schaffensauftrags

³⁵⁶ Auch gegenüber Malwida bekennt Nietzsche in einem Brief vom 14. Januar 1880, dass er an Wagner „in einer dauernden Dankbarkeit“ denke „denn ihm verdanke ich einige der kräftigsten Anregungen zur geistigen Selbstständigkeit.“ Zur Thematik der Dankbarkeit vgl. Kapitel 9.

³⁵⁷ eKGWB/EH-Klug-5 — Ecce Homo: § 5. Druckfertig 02/01/1889.

³⁵⁸ Ihr war zugetragen worden, dass Nietzsche seinen Homer-Vortrag „mit demselben Gedicht“ auch seiner Schwester gewidmet hatte: „Ich muß zuerst darüber lachen...“ (Cosima Wagner: Tagebücher. Band I, S. 387. Eintrag vom 11. Mai 1871.)

³⁵⁹ Cosima Wagner: Tagebücher. Eintrag vom 15. Juli 1871. Band I, S. 414.

³⁶⁰ Cosima Wagner: Tagebücher. Eintrag vom 3. August 1871. Band I, S. 424.

gedrängt. Seit Anfang 1874 finden sich auch kritische Aufzeichnungen in seinen Notizbüchern, die u.a. Zweifel an der erneuernden Kraft von Wagners Kunst anklingen lassen.³⁶¹ Auch Nietzsches frühe Einsicht³⁶² in Wagners Schauspieler-Natur³⁶³ ist dort belegt. Ähnlich erkennt Nietzsche bereits im Sommer 1875 „reaktionäre Elemente“ in Wagners Kunst: „das Mittelalterlich-christliche, (...) das Wunderhafte.“³⁶⁴ All dies sind Argumente, die er später in „Der Fall Wagner“ (1888) aufnehmen wird.

Im „Versuch einer Selbstkritik“ (1886) wird Nietzsche schließlich bemängeln, dass „Die Geburt der Tragödie“ „**gleichsam in einer fremden Zunge**“ und in einer „fremden Stimme“ gestammelt sei, diktiert von einem „Geist mit fremden, noch namenlosen Bedürfnissen“, und dass er nicht den Mut zur „eigenen Sprache“ gehabt habe. Das Ergebnis sei „ein unmögliches Buch“³⁶⁵.

Sanitarische Enthaltung

„Kommen Sie bald auf ein Husch herüber, dann soll es dionysisch hergehen!“³⁶⁶ Der um eine Generation ältere Wagner mit seinem Charisma und seiner (künstlerischen) Autorität nimmt den jungen Nietzsche stark für sich ein. Es erscheint daher als natürliche Reaktion, wenn Nietzsche regelmäßig – auch in der Blüte der Freundschaft – seinem wiederkehrenden Bedürfnis nach Rückzug und Distanzhalten nachgibt. Es gibt

³⁶¹ Zum Beispiel: „Als Schauspieler reproducirt Wagner am besten, er kehrt in fremden (Musiker-) Seelen ein.“ (eKGWB/NF-1874,32[55] — Nachgelassene Fragmente Anfang 1874 — Frühjahr 1874.)

³⁶² „Wenn Goethe ein versetzter Maler, Schiller ein versetzter Redner ist, so ist Wagner ein versetzter Schauspieler. Er nimmt bes<onders> die Musik hinzu.“ (eKGWB/NF-1874,32[8] — Nachgelassene Fragmente Anfang 1874 — Frühjahr 1874.) „Wagner ist eine regierende Natur, nur dann in seinem Elemente, nur dann gewiss mässig und fest: die Hemmung dieses Triebes macht ihn unmässig, excentrisch, widerhaarig. Wagner ist ein geborner Schauspieler, aber gleichsam wie Goethe ein Maler ohne Malerhände. Seine Begabung sucht und findet Auswege. Nun denke man sich diese versagten Triebe zusammen wirkend.“ (eKGWB/NF-1874,32[20] — Nachgelassene Fragmente Anfang 1874 — Frühjahr 1874.)

³⁶³ Wagner pflegte auch im Alltag Theaterkleidung zu tragen. Zum Beispiel war er anlässlich eines Abendspaziergang 1871 am Vierwaldstättersee gemeinsam mit Cosima und mit dem Geschwisterpaar Nietzsche gekleidet „im niederländischen Malercostüm: schwarzer Samtrock, schwarze Atlaskniehosen, seidene Strümpfe, eine lichtblaue Atlascravatte reich gefältelt, mit feinem Leinen und Spitzen dazwischen, das Künstlerbarett auf den damals noch üppigen braunen Haaren.“ (Elisabeth Förster-Nietzsche: Das Leben Friedrich Nietzsche's. Leipzig: C.G. Naumann, 1897, Band II,1 S. 25-26.)

³⁶⁴ eKGWB/NF-1875,11[4] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

³⁶⁵ Auf sein Tragödienbuch rückblickend, heißt er es „*schlecht geschrieben, schwerfällig, peinlich, bilderwüthig und bilderwürrig, gefühlsam, hier und da verzuckert bis zum Femininischen, ungleich im Tempo, ohne Willen zur logischen Sauberkeit, sehr überzeugt und deshalb des Beweizens sich überhebend, misstrauisch selbst gegen die Schicklichkeit des Beweizens, als Buch für Eingeweihte, als „Musik“ für Solche, die auf Musik getauft, die auf gemeinsame und seltene Kunst-Erfahrungen hin von Anfang der Dinge an verbunden sind, als Erkennungszeichen für Blutsverwandte in artibus, — ein hochmüthiges und schwärmerisches Buch, das sich gegen das profanum vulgus der „Gebildeten“ von vornherein noch mehr als gegen das „Volk“ abschliesst, welches aber, wie seine Wirkung bewies und beweist, sich gut genug auch darauf verstehen muss, sich seine Mitschwärmer zu suchen und sie auf neue Schleichwege und Tanzplätze zu locken.*“ (eKGWB/GT-Selbstkritik-3 — Die Geburt der Tragödie: § 3. Erste Veröff. 31/10/1886.)

³⁶⁶ Richard Wagner aus Tribtschen Anfang Januar 1872 an Nietzsche in Basel, KBB II/2, Nr. 256, S. 494.

immer wieder Briefpausen und Absagen von Besuchen in Tribschen. So zum Beispiel auf die Einladung zum gemeinsamen Weihnachtsfest im Jahre 1871:

„Diese Weihnachten verlebe ich einsam in Basel und habe die Tribschener herzlichen Einladungen ausgeschlagen. Ich brauche Zeit und Einsamkeit, um über meine 6 Vorträge [Zukunft der Bildungsanstalten] einiges nachzudenken und mich zu sammeln.“³⁶⁷

Ebenso zu Silvester 1873 meldet Nietzsche sein „Nichtkommen“, was zu einer Irritation führt, wie Cosima ihn wissen lässt:

„Der Meister war durch Ihr Nichtkommen, und durch die Art wie Sie uns dieses Nichtkommen meldeten, gekränkt; es widerstrebt mir Ihnen diess sogleich zu sagen, und es Ihnen nicht zu sagen, und ich übergab es der langmüthigen Zeit, die unbedeutenden Verstimmungen zu tilgen, und die Reinheit der wahren Gefühle empor blühen zu lassen – heute ist diess geschehen, und wenn wir von Ihnen sprechen, so höre ich nicht den leisesten Ton der gekränkten Freundschaft, sondern nur die Freude über das was Sie uns wiederum gegeben.“³⁶⁸

Wagner ist irritiert und missversteht Nietzsches „sanitarische Enthaltung“, von der Nietzsche seinem alten Schulfreund Carl von Gersdorff berichtet:

*„es kam zu Tage, was ich gar nicht wußte, daß W. über mein Nichtkommen zu Neujahr sehr gekränkt gewesen ist. (...) es ist ganz gut, daß ich nichts wußte, denn mancherlei kann man nicht besser, sondern höchstens noch schlechter machen. Gott weiß übrigens, wie oft ich dem Meister Anstoß gebe: ich wundere mich jedes mal von Neuem und kann gar nicht recht dahinter kommen, woran es eigentlich liegt. Um so glücklicher bin ich, daß jetzt wieder Frieden geschlossen ist. (...) Ich kann mir gar nicht denken, wie man W[agner] in allen Hauptsachen mehr Treue halten könne und tiefer ergeben sein könne als ich es bin (...) Aber in kleinen untergeordneten Nebenpunkten und in einer gewissen für mich nothwendigen beinahe „sanitarisch“ zu nennenden Enthaltung von häufigerem persönlichen Zusammenleben muß ich mir eine Freiheit wahren, wirklich nur **um jene Treue in einem höheren Sinne halten zu können.**“³⁶⁹*

Nietzsche behält sich vor, „[d]arüber (...) natürlich kein Wort zu sagen, aber es fühlt sich doch — und es [sic] ist dann verzweifelt, wenn es gar Verdrießlichkeiten Mißtrauen und Schweigen nach sich zieht. Ich hatte diesmal keinen Augenblick daran

³⁶⁷ eKGWB/BVN-1871,177 — Brief an Erwin Rohde von: nach dem 21. Dezember 1871.

³⁶⁸ Cosima Wagner aus Bayreuth am 12. Februar 1873 an Nietzsche in Basel, KGB II 4, Nr. 412, S. 207.

³⁶⁹ eKGWB/BVN-1873,298 — Brief an Carl von Gersdorff von: 02/03/1873.

gedacht, solchen heftigen Anstoß gegeben zu haben; und ich fürchte immer durch solche Erlebnisse noch ängstlicher zu werden als ich es schon bin. ³⁷⁰

Im Jahre 1872 will Nietzsche seinen 28. Geburtstag mit ein paar Worten an den „Verehrte[n] und geliebte[n] Meister“ beginnen, worin er ihm versichert, Wagner sei für ihn „der feste Anker“, der ihn hält und der es verhindert, dass er in „die schlimme Strömung der Zeit gerathe“. Wagner sei für ihn „das Symbol des tapfersten ausharrenden Muthes“ sowie der „stärkste Antrieb zum Besser-Reifer-Ruhigerwerden“ gegen die „Hast“ und den „raschen Erfolg“, welcher ihn beklemme, verwirre, unproduktiv und unzufrieden mache und ihn von sich „selbst abführt“. Der Philosoph lobt dabei die Einsamkeit; sie sei für ihn „etwas sehr Erträgliches, ja Beglückendes“, was ihn vermuten lässt, dass er „in einem früheren Jahrhundert (...) so etwas Einsiedlerhaftes geworden“³⁷¹ wäre.

Im Geburtstagsbrief von 1874, in dem Nietzsche in ungebrochener Treue Wagners Geburtstag auch als seine eigene geistige Geburt feiert und ihn als geistigen Vater verehrt, erzählt er jedoch auch von sich selbst und gibt zu erkennen, dass er sehr wohl vorhat, ihn in Bayreuth zu besuchen, dass er jedoch seiner eigenen Produktivität verpflichtet ist:

*„Doch hänge ich jetzt ein klein wenig sehr von dem innern Fort- und Ausgange meiner Arbeiten ab und weiss nicht über 14 Tage voraus meine Zukunft. Ich habe ein ganzes Nest voll halbausgebrüteter Eier im Kopfe. Fruchtbarkeit verpflichtet, sagte die Katze als sie 13 Junge warf.“*³⁷²

Dieses einprägsame Bild scheint Wagner überlesen zu haben, denn „[i]m Augenblick nach dem Empfang Ihrer letzten Zeilen“ fordert er: „Warum kommen Sie nicht zu uns? Ich finde für Alles einen Ausweg (...) Nur nicht so abgesondert! Ich kann Ihnen dann nichts sein. Ihr Zimmer ist bereit.“³⁷³

Die Gefahren der alltäglichen Nähe, des schlichten „zu nahe“, veranschaulicht Nietzsche im Bild des „abgegriffenen Kupferstichs“ in einem Aphorismus aus „Menschliches, Allzumenschliches“:

„Z u n a h e. — Leben wir zu nahe mit einem Menschen zusammen, so geht es uns so, wie wenn wir einen guten Kupferstich immer wieder mit blossen Fingern anfassen:

³⁷⁰ eKGWB/BVN-1873,298 — Brief an Carl von Gersdorff von: 02/03/1873.

³⁷¹ eKGWB/BVN-1872,260 — Brief an Richard Wagner von: 15/10/1872.

³⁷² eKGWB/BVN-1874,365 — Brief an Richard Wagner von: 20/05/1874.

³⁷³ Wagner in Bayreuth an Nietzsche in Basel am 9. Juni 1874, KGB II 4, Nr. 545, S. 481.

*eines Tages haben wir schlechtes beschmutztes Papier und Nichts weiter mehr in den Händen. Auch die Seele eines Menschen wird durch beständiges Angreifen endlich abgegriffen; mindestens erscheint sie uns endlich so, — wir sehen ihre ursprüngliche Zeichnung und Schönheit nie wieder. — Man verliert immer durch den allzuvertraulichen Umgang mit Frauen und Freunden; und mitunter verliert man die Perle seines Lebens dabei.*³⁷⁴

Das Ideal der Freundesgemeinschaft findet am „allzuvertraulichen Umgang“ und am zehrenden Alltag seine Grenze – dabei spricht diese Realität nicht gegen die Möglichkeit der Freundschaft, sie erfordert nur eine „beinahe ‚sanitarisch‘ zu nennende Enthaltung von häufigerem persönlichen Zusammenleben“. Die Freiheit, die man sich dadurch bewahre, sei der Freundschaft unentbehrlich, „wirklich nur um jene Treue in einem höheren Sinne halten zu können.“³⁷⁵

„Am Meister lernen, am Gegner sich erkennen!“³⁷⁶ lesen wir in einem Notizheft³⁷⁷, das Nietzsche vom Sommer 1871 bis Frühjahr 1872 benutzt, worin sich Notizen zu seinem Text „Homer’s Wettkampf“ befinden. Dieser ist Teil der sogenannten „Fünf Vorreden zu fünf ungeschriebenen Büchern“, welche Cosima Wagner „in herzlicher Verehrung und als Antwort auf mündliche und briefliche Fragen“ gewidmet sind und welche „vergnügten Sinnes in den Weihnachtstagen 1872 (niedergeschrieben)“³⁷⁸ wurden. Deren Reinschriften als ledergebundenes Heft³⁷⁹ kommen in den ersten Januartagen 1873 mit der Post nach Bayreuth. Sie stellen Cosimas Weihnachts- bzw. Geburtstagsgeschenk³⁸⁰ dar. Richards und Cosimas Reaktionen sind im aufschlussreichen Tagebuch nachzulesen. Für den Zeitraum vom 1. bis 4. Januar 1873 hält Cosima darin fest:

„[Erhalt von] verschiedene[n] Sendungen, unter andrem ein Heft von Pr[ofessor] Nietzsche mit Manuskripten, Vorworte zu ungeschriebenen Büchern. (...) Abends lesen wir die Vorreden von Pr[ofessor] N[ietzsche] (...) Das Manuskript von Pr[ofessor]

³⁷⁴ eKGWB/MA-428 — Menschliches Allzumenschliches I: § 428. Erste Veröff. 07/05/1878. Der Kupferstich, der nur mehr ein verschmutztes, abgegriffenes Papier ist, findet sein Analogon in den Wörtern als „Metaphern, die abgenutzt und sinnlich kraftlos geworden sind, Münzen, die ihr Bild verloren haben und nun als Metall, nicht mehr als Münzen in Betracht kommen.“ (eKGWB/WL-1 — Ueber Wahrheit und Lüge im außermoralischen Sinne: § 1. Abgeschlossen 21/06/1873.)

³⁷⁵ eKGWB/BVN-1873,298 — Brief an Carl von Gersdorff von: 02/03/1873. Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, S. 210.

³⁷⁶ eKGWB/NF-1871,16[19] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1871 — Frühjahr 1872.

³⁷⁷ Nietzsches Notizheft P II 8, vom Sommer 1871- bis Frühjahr 1872. Es handelt sich dabei um eine Themensammlung zu Nietzsches Aufsatz „Homers Wettkampf“, welcher am 24/12/1872 abgeschlossen wurde. Er zählt zu den sogenannten „Fünf Vorreden zu fünf ungeschriebenen Büchern“.

³⁷⁸ eKGWB/CV-[Widmung] — Fünf Vorreden zu fünf ungeschriebenen Büchern: § [Widmung] Abgeschlossen 24/12/1872.

³⁷⁹ Signatur des Goethe- und Schiller-Archivs: GSA 71/109= U1 7

³⁸⁰ Cosima feiert am 25. Dezember ihren Geburtstag.

*N[ietzsche] erheitert uns auch nicht, eine ungeschickte Schroffheit spricht sich zuweilen darin aus, bei immer großem Tiefsinn des Empfundenen. Wir wünschten, er beschäftige sich vorzüglich mit griechischen Themas [sic].*³⁸¹

Aufgrund dieser Verstimmung wird ein Dankesbrief Cosimas an Nietzsche erst mehr als einen Monat nach Erhalt jenes Geschenks der fünf „Vorreden“ geschrieben. Es wird sich zeigen, dass auch eine spätere Schrift Nietzsches wenig Anklang im Hause Wagner finden wird.

Selbstkasteiung

„Schon im Sommer 1876, mitten in der Zeit der ersten Festspiele, nahm ich bei mir von Wagnern Abschied“³⁸², erklärt Nietzsche in „Ecce Homo“. Sein anschließender Sorrentiner Aufenthalt³⁸³ von Oktober 1876 bis Mai 1877 sowie seine Niederschrift von „Menschliches, Allzumenschliches“ werden zu den äußeren Zeichen seiner inneren Loslösung von Wagner. Wie dieses schriftliche Dokument der Loslösung von Wagner aufgenommen wird, darüber berichtet der Verleger Schmeitzner am 9. Mai 1978 an Nietzsche:

*„Ihre neue Schrift Herr Professor hat bis jetzt noch gar nicht Fuß fassen können. Wagner hat wohl nur recht wenige Zeilen davon gelesen und das Buch bei Seite gelegt, um den schönen Eindruck aus Ihren früheren Schriften nicht zu alteriren‘. (...) Es gehört eben etwas Zeit dazu, ehe ‚Menschliches‘ und Wagner zusammenkommen werden“.*³⁸⁴

Es gibt weitere Zeugnisse über die Erbitterung in Bayreuth. Bei Wagner selbst scheint der Zorn schließlich einer traurigen, konzilianteren Stimmung Platz zu machen.³⁸⁵ Für den mit den Wagners befreundete Mediziner Otto Eiser dokumentiert dieses Werk den „Anfang von Gehirnzerrüttung“³⁸⁶, wie er sich Cosima gegenüber äußert. Ihr eigenes ebenso scharfes Urteil findet sich in einem Brief an Marie von Schleinitz:

„Das Buch von Nietzsche habe ich nicht gelesen. Das Durchblättern und einige prägnante Sätze daraus genügten mir und ich legte es ad acta. Bei dem Autor hat sich

³⁸¹ Cosima Wagner: Tagebücher. Eintrag vom 1. bis 4. Januar 1973. Band II, S. 623. Cosima antwortet auf Nietzsches Sendung in einem Brief vom 12. Februar 1873 aus Bayreuth an Nietzsche in Basel: KGB II 4, Nr. 412, S. 206-211.

³⁸² eKGWB/NW-loskommen-1 — Nietzsche contra Wagner: § Wie ich von Wagner loskam. Gedruckt 02/01/1889.

³⁸³ Vgl. dazu: Paolo D'Iorio: Le voyage de Nietzsche à Sorrente. Paris: CNRS Éditions, 2012.

³⁸⁴ KSA 15, S. 83.

³⁸⁵ vgl. KSA 15, S. 83.

³⁸⁶ KSA 15, S. 86.

*ein Prozeß vollzogen, welchen ich schon längst habe kommen sehen, gegen welchen ich nach meinen geringen Kräften gekämpft habe. Vieles hat mitgewirkt zu dem traurigen Buche! (...) Malwida (...) bittet (...) mich, Nietzsche nicht aufzugeben, aber ich habe für jeden Satz, den ich gelesen, einen Kommentar, und ich weiß, daß hier das Böse gesiegt hat. (...) Ich finde (...) nur eine traurigste, einige Jahre aufgehaltene Erfahrung. Wagner selbst meint von Nietzsche, daß aus dieser Knolle eine Blume getrieben hätte. Nun bleibe die **Knolle** zurück, eigentlich ein garstiges Ding.*³⁸⁷

Für Nietzsche selbst jedoch handelt es sich um das „**Denkmal einer rigorösen Selbstzucht**“, so rückblickend in „Ecce Homo“. Er habe sich damit von „allem eingeschleppten „höheren Schwindel“, „Idealismus“, „schönen Gefühl“³⁸⁸ befreit. „Wagnern den Rücken zu kehren“ nennt Nietzsche in der Vorrede zu „Der Fall Wagner“ eine „Selbstüberwindung“ und einen „Sieg“. Nicht zu Unrecht kann Thomas Mann diesbezüglich von einer Art von „Selbstkasteiung“³⁸⁹ sprechen.

Als aus dem Leben gegriffene Beispiele dafür dienen Nietzsches Briefe, die während der ersten Festspiel-Proben zum „Ring des Nibelungen“ (1875) entstehen und die Sprache der Selbstüberwindung sprechen. Seine Freunde Gersdorff, Rohde und Overbeck vertreten den abwesenden Nietzsche vorort und erstatten ihm brieflich Bericht. Trifft nun ein solcher Brief ein, wie jener Overbecks am 11. August, fühlt Nietzsche in sich „einen halbstündigen Krampf; immer ist mir’s als ob ich aufspringen, alles von mir werfen und zu euch eilen müßte!“³⁹⁰

Man kann die Größe des Opfers, der Disziplin, der „**Selbstkasteiung**“ erahnen, wenn man folgende sehnsüchtige Passagen (aus einem zeitgleichen Brief an Erwin Rohde) liest: „Und doch bin ich mehr als drei Viertel des Tags im Geist dort und schwärme wie ein Gespenst immer um Bayreuth herum.“ Wenigstens „ein Viertel“ seines Selbst will er vor Wagner retten und auch die anderen „drei Viertel“ dürfen nicht direkt zum Ort des Geschehens, sondern höchstens die Warte des Beobachters einnehmen; nur „um Bayreuth herum“ gestattet er sich eine gewisse Anwesenheit, und dies nur als „Gespenst“: Er bettelt gleichsam bei seinen anwesenden Freunden um Geschichten aus Bayreuth:

³⁸⁷ KSA 15, S. 83f.

³⁸⁸ eKGWB/EH-MA-5 — Ecce Homo: § 5. Druckfertig 02/01/1889.

³⁸⁹ Dieter Borchmeyer/Jörg Salaquarda: „Nachwort. Legenden und Wirklichkeit einer epochalen Begegnung“, in: Nietzsche und Wagner. Stationen einer epochalen Begegnung. Hg. von Dieter Borchmeyer und Jörg Salaquarda. Frankfurt/Main und Leipzig: Insel Verlag, 1994, 2 Bände, hier: Band 2, S. 1277. Vgl.: Thomas Mann: Nietzsches Philosophie im Lichte unserer Erfahrung. In: Reden und Aufsätze. Gesammelte Werke in zwölf Bänden. Band IX: Aufsätze und Reden 1. S. Fischer Verlag, 1960, S. 675-712, S. 693.

³⁹⁰ eKGWB/BVN-1875,481 — Brief an Franz Overbeck von: 11/08/1875.

„Du darfst nicht fürchten, mir die Seele zu lüestern zu machen, erzähle nur ein Bischen Viel, liebster Freund, ich dirigire mir auf meinen Spaziergängen oft genug ganze Theile der Musik, die ich auswendig weiß und brumme dazu. Grüße Wagners auf das Innigste!“³⁹¹

Nietzsche sehnt sich nach Wagner und darf eine neuerliche Begegnung doch nicht zulassen, um nicht von seinem eigenen Weg abgebracht zu werden. Er weiß insgeheim, dass er ihn sich als einen seiner „Glücks-Wünsche (...) aus der Seele [schneiden]“ muss, um nicht gegen das Gesetz seiner eigenen unausgesprochenen Ziele und Aufgaben zu verstoßen; nur so hofft er ihm auf eine höhere Weise treu zu bleiben. In diesem Sinne kann er nach Wagners Tod an Overbeck schreiben:

„Sonst sieht der Himmel fortwährend rein und klar aus, und auch in mir ist Alles geordneter und zufriedener. Ich b e g r e i f e eine gewisse Nothwendigkeit für mich, darin, daß ich so gelitten habe; ich habe mir drei oder vier Glücks-Wünsche persönlicher Art, die ich noch hatte, damit aus der Seele geschnitten und bin wieder freier als ich es vorher war.“³⁹²

Ein anderer jener „drei oder vier Glücks-Wünsche“, die Nietzsche opfert, bezieht er in diesem Brief auf seine Angehörigen als eine „Loslösung“, die sich „als wahre Wohlthat darstell[t]“. All dies geschieht mit der Aussicht darauf, dass sich sein „Leben (...) allmählich gestaltet“, allerdings, wie er zugibt, „nicht ohne Krämpfe – aber es soll Gestalt bekommen!“³⁹³ Thomas Mann schließt seine Rede über „Nietzsches Philosophie im Lichte unserer Erfahrung“ mit dem Gedanken, dass „Nietzsche’s Wissen und Beispiel“ darin liege, dass „Philosophie nicht kalte Abstraktion, sondern Erleben, Erleiden und Opfertat für die Menschheit ist.“³⁹⁴

Gefährliche Meeresstille

In der neuen Vorrede, die Nietzsche anlässlich des Erscheinens des zweiten Bands von „Menschliches, Allzumenschliches“ 1886 in Sils-Maria verfasst, blickt er auf frühere Schriften zurück; so auch auf seine „Siegs- und Festrede zu Ehren Richard Wagner’s, bei Gelegenheit seiner Bayreuther Siegesfeier 1876“. Die Betitelung dieser Schrift als „Richard Wagner in Bayreuth“ ist eine Reminiszenz. Denn die gemeinsame Zeit mit Wagner bezeichnet er als „**die schönste**“, **aber „auch gefährlichste Meeresstille**

³⁹¹ eKGWB/BVN-1875,474 — Brief an Erwin Rohde von: 01/08/1875.

³⁹² eKGWB/BVN-1883,386 — Brief an Franz Overbeck von: 06/03/1883.

³⁹³ Ebd.

³⁹⁴ Thomas Mann: „Nietzsches Philosophie im Lichte unserer Erfahrung“, in: Gesammelte Werke in zwölf Bänden. Band IX: Aufsätze und Reden I. S. Fischer Verlag, 1960, S. 675-712, S. 712.

[s]einer Fahrt“ – ein Bild, welches im Aphorismus zur Sternen-Freundschaft mit den zwei Schiffen, die still im Hafen liegen, wiederaufgenommen wird – und als „lange Zwischenjahre innerlichsten Alleinseins und Entbehrens“³⁹⁵. Die von Wagner beeinflussten Jahre sind eine Zeit der Versuchung; er wird sie später gar als „Infektion“ und „Krankheit“³⁹⁶ bezeichnen, die es zu durchleben galt.

In besagter „Vorrede“ betont Nietzsche, dass „man nur von dem reden [solle], was man ü b e r w u n d e n“ habe. Zwar trage diese „Unzeitgemäße Betrachtung“ „den stärksten Anschein der ‚Aktualität‘“, aber sie sei in Wirklichkeit eine „Huldigung und Dankbarkeit gegen ein Stück Vergangenheit von mir (...), eine Loslösung, ein Abschiednehmen“³⁹⁷.

Nietzsche fragt sich, ob Wagner seine darin enthaltene Botschaft wohl verstanden habe. „Täuschte Richard Wagner sich vielleicht selbst darüber?“ Nietzsche vermutet, dass seine Botschaft durch eine „verrätherische und schwermüthige Wendung“ angekommen sei, obwohl sie „vielleicht nur für wenige Ohren war“. Jene aufschlussreiche Wendung, von der Nietzsche spricht, lautet: „*Zum Betrachten gehört schon eine geheimnisvolle Gegnerschaft, die des Entgegenschauens*“. Damit unterstreicht er den Abstand, das Distanznehmen, das notwendig ist, wenn man etwas beschreiben will: Denn „[s]o lange man noch liebt, malt man gewiss keine solchen Bilder; man „betrachtet“ noch nicht, man stellt sich nicht dergestalt in die Ferne, wie es der Betrachtende thun muss.“³⁹⁸

Die gesamte Vorrede steuert auf eine Botschaft an Wagner zu. Jener „Betrachtende, vor dessen Blick eine solche Natur wie die Wagner’s steht“, ist bei diesem Anblick „unwillkürlich von Zeit zu Zeit auf sich, auf seine Kleinheit und Gebrechlichkeit zurückgeworfen“ und wird dazu veranlasst, die Frage an sich selbst zu stellen: „Wozu bist denn du eigentlich da?“ Der Betrachtende fragt sich nach seiner eigenen Aufgabe, aber es „fehlt (...) die Antwort, und er steht vor seinem eigenen Wesen befremdet und betroffen still.“ Denn er entbehrt sich selbst; er ist innerlich allein. Dennoch spricht er dankbar zu sich: „Mag es ihm dann genügen, eben diess erlebt zu haben“, denn immerhin „nimmt er Theil an der gewaltigsten Lebensäußerung Wagner’s“.

³⁹⁵ eKGWB/MA-II-Vorrede-1 — Menschliches Allzumenschliches II: § Vorrede. 1. Erste Veröff. 31/10/1886.

³⁹⁶ eKGWB/WA-Nachschrift — Der Fall Wagner: § Nachschrift. Erste Veröff. 22/09/1888.

³⁹⁷ Er scheint Nietzsche wichtig gewesen sein, dass ihm folgende Stelle glückt. In einem Brief an Peter Gast hinsichtlich textlicher Revisionen schenkt er ihr besondere Aufmerksamkeit: „gegen ein Stück Vergangenheit, gegen die / schönste, auch gefährlichste Meeresstille / meiner Fahrt... und thatsächlich eine / Loslösung, ein Abschiednehmen.“ Vgl.: eKGWB/BVN-1886,748 — Brief an Heinrich Köselitz von: 14/09/1886.

³⁹⁸ eKGWB/MA-II-Vorrede-1 — Menschliches Allzumenschliches II: § Vorrede. 1. Erste Veröff. 31/10/1886.

Vorerst unterliegt jener Betrachtende „der aus- und überströmenden Natur Wagner’s“, welche ihre Entsprechung in seiner Musik findet, die den Zuhörer überwältigen, bedrängen, inszenierte Gefühle aufoktroieren, ja ganz und gar mit sich fortreißen kann. Dies mag einerseits Wagners Zauber ausmachen, birgt auch eine Gefahr, der sich Nietzsche schon früh bewusst war. Rückblickend – die Vorrede datiert von 1886 – weiß sich Nietzsche gerettet, damals gerade noch im letzten Moment, denn er hat auf eine bestimmte Weise an Wagners Natur und „an ihrer Kraft selber Antheil genommen und ist so *gleichsam durch ihn gegen ihn mächtig geworden*“ eben in jener „geheimnisvolle[n] Gegnerschaft“³⁹⁹.

Das *Sich-Hüten vor solcherlei Gefahren der Vereinnahmung* stellt ein wiederkehrendes Thema in Nietzsches Denken und Leben dar. Bereits in früheren Lebensabschnitten muss er sich ihnen stellen. In seinem Leipziger Jahre 1865 bekennt er, woran ihm wirklich liegt:

*„Ich gebe viel auf eine Selbstentwicklung — und wie leicht kann man nicht von Männern wie Ritschl bestimmt werden, fortgerissen werden vielleicht gerade auf Bahnen, die der eignen Natur fern liegen.“*⁴⁰⁰

Nicht nur sein großer Mentor Ritschl stellt eine ähnliche Gefahr dar, sondern auch die studentische Burschenschaft Franconia, der er während seines Bonner Studienjahrs (1864/65) angehört: „Freilich müssen wir *uns hüten*, daß wir dabei nicht selbst zu sehr beeinflusst werden.“⁴⁰¹

Wenn ihm diese freie „Selbstentwicklung“, dieses Abstandnehmen von äußeren Einflüssen, in Bonn noch nicht gelingt und er sich zu sehr vom „Biermaterialismus“⁴⁰² seiner Kommilitonen fortreißen lässt, so zieht er dennoch für sich Konsequenzen. Nach der Bonner Erfahrung macht er seine Entscheidung hinsichtlich der Wahl einer neuen Universitätsstadt davon abhängig, dass er nur wenige dort kenne: „Ich muß gestehn, daß ich über die nächste Universität schwankend bin. (...) Sodann würde ich mir den Ort wählen, wo ich nicht zu viel Bekannte hätte, durch die man gleich in bestimmte Kreise gezogen wird.“⁴⁰³

All diese Erfahrungen weisen Nietzsche den Weg zur Lebensweise des Betrachtenden. Bedeutsam wird nun, „alles Das [zu] erleben, was eine Seele erfährt, die auf Wanderschaft geht, an anderen Seelen und ihrem Loose Theil nimmt, aus vielen Augen

³⁹⁹ eKGWB/WB-7 — Richard Wagner in Bayreuth: § 7. Erste Veröff. 10/07/1876.

⁴⁰⁰ eKGWB/BVN-1865,478 — Brief an Hermann Mushacke von: 30/08/1865.

⁴⁰¹ eKGWB/BVN-1865,467 — Brief an Carl von Gersdorff von: 25/04/1865.

⁴⁰² eKGWB/BVN-1865,467 — Brief an Carl von Gersdorff von: 25/04/1865.

⁴⁰³ eKGWB/BVN-1865,466 — Brief an Franziska und Elisabeth Nietzsche von: 10/04/1865.

in die Welt blicken lernt“. Durch diesen Reichtum des Gesehenen vermag der auf solcherlei Weise Betrachtende „aus solcher Entfremdung und Entlegenheit, ihn [Ritschl, Franconia, Wagner] selbst zu sehen, nachdem wir ihn selbst erlebt haben.“⁴⁰⁴ In diesen Worten verbirgt sich ein im Jahre 1865 aufgestelltes „*Princip*“ Nietzsches, das in verschiedenen Varianten wiederkehrt: „*mich den Dingen und Menschen nicht länger hinzugeben, als bis ich sie kennen gelernt habe*“⁴⁰⁵

Ein diesbezüglich aufschlussreiches Schriftstück ist eine Entwurf gebliebene Postkarte an Mathilde Maier aus dem Sommer 1878. Dort wendet Nietzsche sein begrenzendes Prinzip konkret auf Wagner an:

*„[Von] Wagner<s> G r ö ß e können Wenige so sicher überzeugt sein, wie ich: weil Wenige so viel davon w i s s e n. Trotzdem bin ich aus einem unbedingten Anhänger ein bedingter geworden: wie wir ja zu allen Größen der Vergangenheit stehen; ja wie es mir mit meiner eigenen 10jährigen letzten Phase geht — ich billige sie durchaus, kenne aber einen höheren Standpunkt. In Betreff W<agner>’s hatte ich eben das Höhere, sein Ideal geschaut“*⁴⁰⁶

Dieses Motiv findet sich ebenso in einem Briefentwurf von 1888 an Cosima Wagner, wobei zusätzlich das Moment der Gegnerschaft anklingt: „Wer kennt Wagner? Niemand außer mir, hinzugenommen noch Frau C<osima> welche weiß daß ich Recht habe ... sie weiß , daß der Gegner <Recht> hat“⁴⁰⁷.

Jemanden oder etwas „in aller Tiefe“ kennenzulernen, bringt es unweigerlich mit sich, „viel Schlimmes“ und Abgründe zu sehen. Das Erkennen der Wahrheit bedeutet, ihres hässlichen Antlitzes gewahr zu werden⁴⁰⁸, ein Anblick, der den Erkennenden veranlasst, sich ihr „nicht länger hinzugeben“ und auf der Oberfläche zu bleiben, wie es denn auch im Aphorismus 489 in „Menschliches Allzumenschliches“ heißt:

*„N i c h t z u t i e f . – Personen, welche eine Sache in aller Tiefe erfassen, bleiben ihr selten auf immer treu. Sie haben eben die Tiefe ans Licht gebracht: da giebt es immer viel Schlimmes zu sehen.“*⁴⁰⁹

⁴⁰⁴ eKGWB/WB-7 — Richard Wagner in Bayreuth: § 7. Erste Veröff. 10/07/1876.

⁴⁰⁵ „Mein Verweilen in der Burschenschaft erscheint mir — offen gesagt — als ein faux pas, nämlich für das letzte Sommersemester. Damit gieng ich über mein Princip hinaus, mich den Dingen und Menschen nicht länger hinzugeben, als bis ich sie kennen gelernt habe.“ (eKGWB/BVN-1865,478 — Brief an Hermann Mushacke von: 30/08/1865.)

⁴⁰⁶ eKGWB/BVN-1878,741 — Brief an Mathilde Maier von: 06/08/1878.

⁴⁰⁷ eKGWB/BVN-1888,1099a — Brief an Cosima Wagner von: verm. Anfang September 1888.

⁴⁰⁸ Bei Nietzsche ist die Wahrheit hässlich. Er kehrt Platon um. Die Platonische Trias von gut-schön-wahr ist hinfällig.

⁴⁰⁹ eKGWB/MA-489 — Menschliches Allzumenschliches I: § 489. Erste Veröff. 07/05/1878.

Freundschaft im höheren Sinne – Wagner wird zum Freund

Im letzten erhaltenen und tatsächlich an Wagner abgeschickten Brief vom 27. September 1876 gibt es eine überraschende neue Adressierung Wagners. Während Nietzsche ansonsten fast durchgehend seine Briefe an Wagner mit „Hochverehrter Meister“ beginnen lässt, lässt er seinen letzten Brief mit einer Wendung beginnen, die sich bereits im Vorwort zur „Geburt der Tragödie“ befindet: **„Hochverehrter Freund!“**⁴¹⁰ Dieser Brief scheint auf dieses Vorwort Bezug zu nehmen:

*„Sie haben mir durch den kleinen Auftrag, welchen Sie mir erteilten, Freude gemacht: es erinnert mich an die Tribschener Zeiten. (...) Der Herbst, nach d i e s e m Sommer ist für mich, und wohl nicht für mich allein, **mehr Herbst als ein früherer**. Hinter dem grossen Ereignisse liegt ein Streifen schwärzester Melancholie, aus dem man sich gewiß nicht schnell genug nach Italien oder ins Schafften oder in beides retten kann. Wenn ich Sie mir in Italien denke, so vergegenwärtige ich mir, daß Ihnen dort die Inspiration zum Anfange der Rheingold-Musik kam. Möge es für Sie immer das Land der Anfänge bleiben! (...) Sie wissen vielleicht, daß ich auch im nächsten Monat nach Italien gehe, aber nicht, wie ich meine, als in ein Land der Anfänge, sondern des Endes meiner Leiden.“*⁴¹¹

Nietzsche, der seinen Blick von jetzt an gegen Süden richtet, erinnert Wagner an seine Anfänge, an den „Wagner, der die einsamste Musik gemacht hat“⁴¹², daran, dass ihm in Italien die Inspiration zu seiner früheren Musik (Rheingold) gekommen ist, die ihm Hoffnung für ihr gemeinsames Streben gab. Er wünscht Wagner neue Anfänge.

Nietzsches Gedanken kreisen um die Höhepunkte ihrer gelebten Freundschaft und das Werk ihrer Freundschaft, „Die Geburt der Tragödie“. Dies zeigt sich einerseits in der Anrede als „Hochverehrte[n] Freund“, andererseits im letzten Satz des Briefes durch die Erwähnung des Philologen Jacob Bernays⁴¹³, dessen Werk „Grundlage der verlorenen

⁴¹⁰ eKGWB/GT-Vorwort — Die Geburt der Tragödie: Vorwort an Richard Wagner. Erste Veröff. 02/01/1872.

⁴¹¹ eKGWB/BVN-1876,556 — Brief an Richard Wagner: 27/09/1876.

⁴¹² eKGWB/NW-Einwände — Nietzsche contra Wagner: § Wo ich Einwände mache. Gedruckt 02/01/1889.

⁴¹³ Jacob Bernays (1824-1881), klassischer Philologe und Schüler Friedrich Ritschls. Seit 1866 Professor in Bonn. Sein Werk „Grundlage der verlorenen Abhandlung des Aristoteles über Wirkung der Tragödie“ (Breslau, 1857), welches Nietzsche am 9. Mai 1871, aus der Universitätsbibliothek Basel entlehnte, diente ihm als Inspirationsquelle für seine „Geburt der Tragödie“. Zu Nietzsche Buchentlehnungen vgl.: Luca Crescenzi: Verzeichnis der von Nietzsche aus der Universitätsbibliothek in Basel entliehenen Bücher (1869-1879), in: Nietzsche-Studien 23 (1994), S. 388-422, S. 406 sowie Albert Lévy: Nietzsche et Stirner. Paris: Société Nouvelle de Librairie et d'Édition, 1904, S. 99. Zu Nietzsche und Bernays vgl.: Jacques Le Rider: Les Juifs Viennois à la Belle Époque. Paris: Albin Michel, 2013, S. 144f. Zu Nietzsche, Wagner und das Judentum vgl.: Dieter Borchmeyer und Johann Figl: „Wagner und das Judentum“, in: Stefan Lorenz Sorgner/H. James Birx/Nikolaus Knoepffler (Hg.): Wagner und Nietzsche.

Abhandlung des Aristoteles über Wirkung der Tragödie“ Nietzsche damals als Inspirationsquelle für sein eigenes Tragödienwerk diente:

So nehmen Sie denn mit den herzlichsten Wünschen für Sie, die Ihnen als gute Begleiter folgen mögen: Ihnen und Ihrer verehrten Frau Gemahlin, meiner „edelsten Freundin“ um dem Juden Bernays einen seiner unerlaubtesten Germanismen zu entwenden.“⁴¹⁴

Im Brief wird auch der „Moralist[en] Dr. Rée“⁴¹⁵, der jüdische Moralphilosoph, als Freund genannt, was ein Signal der Distanzierung gegenüber Wagner setzt. In das komplexe Netz der Ursachen, die zum Bruch mit Wagner führen, ist auch Paul Rée verwoben. Bereits die Sorrentiner Begegnungen im Jahre 1876 zwischen den Wagners und Nietzsches Freundeskreis ergeben kein glückliches Bild. Cosima notiert am 1. November 1876 in ihrem Tagebuch: „Abends besucht uns Dr. Rée, welcher uns durch sein kaltes pointiertes Wesen nicht anspricht, bei näherer Betrachtung finden wir heraus, dass er Israelit sein muß.“⁴¹⁶ Später, nach dem „Durchblättern“ von „Menschliches, Allzumenschliches“ – „einige prägnante Sätze daraus genügten mir“ – mutmaßt Cosima in einem Brief vom 9. Mai 1879 an Marie von Schleinitz über das Zustandekommen dieses „traurigen Buche[s]“ eine „Unterjochung“ Nietzsches durch Rée: „ihn überlistend, im kleinen das Verhältnis Judäa und Germania.“⁴¹⁷

Mit seinem melancholischen Brief an den „Hochverehrte[n] Freund“ „dankt [Nietzsche] ab, als der wagnersche Hausphilosoph“⁴¹⁸ und beginnt das schwierige, ihn lebenslang beschäftigende Projekt der Auseinandersetzung mit Wagner – im Namen ihrer Freundschaft.

„Wagnern den Rücken zu kehren war für mich ein Schicksal; irgend Etwas nachher wieder gern zu haben ein Sieg. Niemand war vielleicht gefährlicher mit der Wagnerei

Kultur – Werk – Wirkung. Ein Handbuch. Reinbek bei Hamburg: Rowohlt, 2008, S. 164-192; Siegfried Mandel: Nietzsche & the Jews: Exaltation & Denigration. Amherst/New York: Prometheus Books, 1998; Yirmiyahu Yovel: „Nietzsche contra Wagner“ und die Juden“, in: Dieter Borchmeyer/Ami Maayani/Susanne Vill (Hg.): Richard Wagner und die Juden. Stuttgart/Weimar: Metzler, 2000, S. 123-143.

⁴¹⁴ eKGWB/BVN-1876,556 — Brief an Richard Wagner von: 27/09/1876. Bezüglich dieser Wendung und Cosimas bekanntem Antisemitismus stellt sich die Frage, ob er dies ironisch oder sich anbietend meint. Cosima ermahnte ihn in einem Brief: „Nun habe ich aber eine Bitte an Sie (...) Nennen Sie die Juden nicht, und namentlich nicht en passant“ (Cosima von Bülow aus Tribtschen am 5. Februar 1870 an Nietzsche in Basel. KGB II 2, Nr. 72, S. 140.) Eine textliche Vorstufe von „Socrates und die Tragödie“ zeugt davon, dass Nietzsche Cosimas Ermahnung folgt, da er seine Formulierung einer „jüdischen Presse“ in die „heutige Presse“ ändert. (Vgl. KSA 14, S. 101). Im oben zitierten Brief an Wagner wendet er sich an exponierten Stelle – in den Grußworten an Cosima – von dieser Konvention ab.

⁴¹⁵ Zu Paul Rée: vgl. die Arbeiten von Hubert Treiber, der auch Rées Gesammelte Werke in der Reihe der „Supplementa Nietzscheana“ (Bd. 7) herausgegeben hat: H. Treiber (Hg.): Paul Rée: Gesammelte Werke 1875-1885, mit einer Einleitung (S. 1-57) und einem Kommentar. Berlin/ New York: de Gruyter 2004.

⁴¹⁶ Cosima Wagner: Tagebücher. Eintrag vom 1. November 1876. Band II, S. 1012.

⁴¹⁷ Cosimas Brief an Marie von Schleinitz in: KSA 15, S. 84.

⁴¹⁸ Siegel: Entfernte Freunde, S. 101.

*verwachsen, Niemand hat sich härter gegen sie gewehrt, Niemand sich mehr gefreut, von ihr los zu sein. Eine lange Geschichte!*⁴¹⁹ — *Will man ein Wort dafür? — Wenn ich Moralist wäre, wer weiss, wie ich's nennen würde! Vielleicht Selbstüberwindung.*⁴²⁰

Dass es für Nietzsche nicht nur „ein Schicksal“ war, „Wagnern den Rücken zu kehren“, sondern ebenso zu seinem Schicksal gehörte, eine Weile an seiner Seite zu kämpfen, folgt aus Aphorismus 323 der „Fröhlichen Wissenschaft“: „Die grösste Auszeichnung erweist uns das Schicksal, wenn es uns eine Zeit lang auf der Seite unserer Gegner hat kämpfen lassen. Damit sind wir vorherbestimmt zu einem grossen Siege.“⁴²¹

Wenn Nietzsche in seinem letzten Brief, genauso wie in der Vorrede des Wagner gewidmeten Tragödienbuchs, Wagner als Freund anspricht, dann hört Wagner auf Ideal zu sein. Nietzsche macht es sich und seinem Werk zur Aufgabe, sich diesem Freund zu stellen, mit diesem erst auf Augenhöhe Freundschaft zu schließen. Wagner wird „[e]in Freund der Distanz, aber eben nicht in der Ferne des Ideals, sondern in der Ferne des Differenz, eine Freundschaft nicht zum ‚Meister‘, sondern zum ‚Gegner‘.“⁴²² Mit dem Ende der persönlichen Nähe wird Freundschaft ein Teil des Werks und zum Versuch, mit Wagner eine andere Freundschaft einzugehen, im Zeichen des Wettkampfs, von Genie zu Genie.⁴²³

Parsifal

„[M]it Pr[ofessor] Nietzsche Parzival gelesen“ hält Cosima an ihrem 32. Geburtstag (1869) in ihrem Tagebuch fest, „erneuerter furchtbarer Eindruck“⁴²⁴. Seit dem ersten gemeinsamen Tribschner Weihnachtsfest ist Nietzsche ein detaillierter Entwurf des Parsifals (von 1865) bekannt. Noch am 10. Oktober 1877 schreibt er an Cosima: „Die herrliche Verheißung des Parcival mag uns in allen Dingen trösten, wo wir Trost bedürfen.“⁴²⁵ Nietzsche war Wagners Beschäftigung mit dem Parsifal-Stoff längst bekannt, daher konnte die fertige Tondichtung Wagners für Nietzsche keine derartige Überraschung sein, nicht jener Schock über Wagners angebliche Wandlung und

⁴¹⁹ Im dazugehörigen Quartheft W II 7, 70 für seine Planskizzen notierte Nietzsche dazu folgende Stichworte: „Wagnern Lebewohl zu sagen — mit der Wagnerei verwachsen / Dunkel, vieldeutig, ahnungsvoll“ (KSA 14, S. 402).

⁴²⁰ eKGWB/WA-Vorwort — Der Fall Wagner: § Vorwort. Erste Veröff. 22/09/1888.

⁴²¹ eKGWB/FW-323 — Die fröhliche Wissenschaft: § 323. Erste Veröff. 10/09/1882. Vgl. Andreas Urs Sommer: Kommentar zu Nietzsches Der Fall Wagner. Götzendämmerung. Historischer und kritischer Kommentar zu Friedrich Nietzsches Werken, Bd. 6/1. Berlin/Boston: de Gruyter 2012, S. 29f.

⁴²² Siegel: Entfernte Freunde, S. 121.

⁴²³ Vgl. ebd. S. 102.

⁴²⁴ Cosima Wagner: Die Tagebücher. Eintrag vom 25. Dezember 1869. Band I, S. 182.

⁴²⁵ eKGWB/BVN-1877,669 — Brief an Cosima Wagner: 10/10/1877.

„Kniebeugung vor dem Kreuze“⁴²⁶, zu dem er seine damit einhergehende Abwendung von Wagner stilisiert hat. Auch die Wagnerschen Themen „Kreuz, Tod und Gruft“⁴²⁷ haben Nietzsche schon früh fasziniert.⁴²⁸

Rückblickend begründet Nietzsche seinen Freundschaftsbruch mit jenem „römelnde[n]“⁴²⁹ Werk „Parsifal“, dessen fertige ausgearbeitete Partitur er am 3. Januar 1878 von Wagner zugesandt bekommt und als Rückfall in den Katholizismus interpretiert:

„Durch ein Wunder von Sinn im Zufall kam gleichzeitig bei mir ein schönes Exemplar des Parsifal-Textes an, mit Wagners Widmung an mich „seinem theuren Freunde Friedrich Nietzsche, Richard Wagner, Kirchenrath“⁴³⁰. — Diese Kreuzung der zwei Bücher⁴³¹ — mir war’s, als ob ich einen ominösen Ton dabei hörte. Klang es nicht, als

⁴²⁶ eKGWB/NF-1885,37[15] — Nachgelassene Fragmente Juni–Juli 1885. An dieser Stelle berichtet Nietzsche auch von einer Begegnung mit Wagner in Sorrent: „er begann vom ‚Blute des Erlösers‘ zu reden, ja es gab eine Stunde, wo er mir die Entzückungen eingestand, die er dem Abendmahle abzugewinnen wisse...“

⁴²⁷ eKGWB/BVN-1868,591 — Brief an Erwin Rohde: 08/10/1868.

⁴²⁸ Vgl. Dieter Borchmeyer: „Richard Wagner und Nietzsche“, in: Ulrich Müller/Peter Wapnewski (Hg.): Richard-Wagner-Handbuch. Stuttgart: Kröner, 1986, S. 114-136, S. 129f.; Vgl. auch Andreas Urs Sommer: Kommentar zu Nietzsches Der Fall Wagner. Götzendämmerung. Historischer und kritischer Kommentar zu Friedrich Nietzsches Werken, Bd. 6/1. Berlin/Boston: de Gruyter, 2012, S. 29.

⁴²⁹ Thomas Mann: „Leiden und Grösse Richard Wagners“, in: Gesammelte Werke in zwölf Bänden, Bd. IX: Reden und Aufsätze 1. Frankfurt: S. Fischer, 1960, S. 363-427, S. 395.

⁴³⁰ Wagners Widmung an Nietzsche auf der Luxus-Ausgabe des *Parsifal* vom 1. Januar 1878 lautete: „Herzlichsten Gruss und Wunsch / seinem / theuren Freunde / Friedrich Nietzsche // Richard Wagner / (Oberkirchenrath: / zur freundlichen Mittheilung / an Professor Overbeck.“ (Richard Wagner aus Bayreuth am 1. Januar 1878 an Nietzsche in Basel, KGB II 6/2, Nr. 1025, S. 788.). Die Selbstbezeichnung als „Oberkirchenrat“ ist offensichtlich ironisch gemeint. Dies wird zusätzlich dadurch unterstrichen, dass Wagner um Mitteilung an Overbeck bat, der ihm als Vertreter einer kritischen Theologie bekannt war. In dieser Freundschaft gestattete Nietzsche keine Ironie: Thomas Mann kommentierte 1933 im Aufsatz „Leiden und Größe Richard Wagners“: „Unter Kameraden ist der Künstler denn auch derart bereit, seine Feierlichkeit zu verspotten, daß Wagner die Parsifaldichtung an Nietzsche mit der Eintragung schicken konnte: ‚Richard Wagner, Oberkirchenrat‘. Aber Nietzsche war kein Künstler-Kamerad; ein so gutmütig augenblinzeldes Entgegenkommen vermochte nicht seinen tödlich-grämlichen, seinen absoluten Ernst versöhnlich zu stimmen gegen die römelnde Christlichkeit“. (In: Gesammelte Werke in zwölf Bänden, Bd. IX: Reden und Aufsätze 1. Frankfurt: S. Fischer, 1960, S. 363-427, S. 395. – Vgl. Andreas Urs Sommer: Kommentar zu Nietzsches Der Antichrist. Ecce homo. Dionysos-Dithyramben. Nietzsche contra Wagner. Historischer und kritischer Kommentar zu Friedrich Nietzsches Werken, Bd. 6/2. Berlin/Boston: de Gruyter, 2013, S. 520 und Martin Gregor-Dellin: Richard Wagner, S. 754)

⁴³¹ Die „Kreuzung der zwei Bücher“ ist eine rhetorische Verkürzung Nietzsches: Nietzsche bekam den „Parsifal“ Anfang Januar 1878, während Wagner erst Ende April 1878 „Menschliches, Allzumenschliches“ in Händen hielt. Nietzsche hatte seinen Verleger mit dem Versand erst Mitte April beauftragt. Wagner reagierte in seiner versteckten Polemik „Publikum und Popularität“ (erschien August / September 1878 in den „Bayreuther Blättern“) scharf auf Nietzsches Hinwendung zu einer kritischeren, aufklärerischen, freigeistigen Philosophieauffassung. (Vgl.: Andreas Urs Sommer: Kommentar zu Nietzsches, a.a.O., Bd. 6/2, S. 520; Dieter Borchmeyer: „Richard Wagner und Nietzsche“, in: Ulrich Müller/Peter Wapnewski (Hg.): Richard-Wagner-Handbuch. Stuttgart: Kröner, 1986, S. 114-136, S. 130.

*ob sich Degen kreuzten? ... Jedenfalls empfanden wir es beide so: denn wir schwiegen beide.*⁴³²

In der „Degenkreuzung“ der zwei Bücher betont er wiederum seine Gegnerschaft zu Wagner. An Lou von Salomé schreibt er am 16. Juli 1882:

*„Die letzten geschriebenen Worte W<agner>'s an mich stehen in einem schönen Widmungs-Exemplare des Parsifal ‚Meinem theuren Freunde Friedrich Nietzsche. Richard Wagner, Ober-Kirchenrath‘ Genau zu gleicher Zeit traf, von mir gesendet, bei ihm mein Buch ‚Menschliches Allzumenschliches‘ ein — und damit war Alles klar, aber auch Alles zu Ende.“*⁴³³

Anders als Cosima und Hans von Wolzogen hält Wagner selbst jedoch nichts von christlichen oder kirchlichen Vergleichen für seinen Parsifal. Mit Blick auf Wolzogens Aufsatz „Bühnenweihfestspiel“ bemerkt er am 20. Oktober 1878 gegenüber Cosima, dass Wolzogen „zu weit ging, indem er Parsifal ein Abbild des Heilandes nennt: ‚Ich habe an den Heiland dabei gar nicht gedacht.“⁴³⁴ Er dementiert jede katholisierende Tendenz, der Gral sei weder das Tabernakel noch ein Sakrament.⁴³⁵

Trotz aller Ablehnung verfolgt Nietzsche die Parsifal-Festspiele im Sommer 1882 – wenn auch aus der Ferne. Mit seiner Schwester Elisabeth, die daran teilnimmt, studiert er die Partitur. Dabei fallen ihm gewisse Ähnlichkeiten zu seinen eigenen Kompositionen auf, was ihn veranlasst an Peter Gast zu schreiben⁴³⁶:

*„Sonntags war ich in Naumburg, um meine Schwester ein wenig noch auf den Parsifal vorzubereiten. (...) Schließlich sagte ich: ‚meine liebe Schwester, ganz diese Art Musik habe ich als Knabe gemacht, (...)‘ — und nun habe ich die alten Papiere hervorgeholt und, nach langer Zwischenzeit, wieder abgespielt: die Identität von Stimmung und Ausdruck war märchenhaft! Ja, einige Stellen (...) schienen uns Beiden ergreifender als alles, was wir uns aus dem P<arsifal> vorgeführt hatten, aber doch ganz parsifalesk! Ich gestehe: mit einem wahren Schrecken bin ich mir wieder bewußt geworden, wie nahe ich eigentlich mit W<agner> verwandt bin.“*⁴³⁷

⁴³² eKGWB/EH-MA-5 — Ecce Homo: § 5. Druckfertig 02/01/1889.

⁴³³ eKGWB/BVN-1882,269 — Brief an Lou von Salomé von: 16/07/1882.

⁴³⁴ Cosima Wagner: Die Tagebücher. Eintrag vom 20. Oktober 1878, Band III, S. 205.

⁴³⁵ Vgl. Gregor-Dellin: Wagner, S. 754.

⁴³⁶ Vgl. Dieter Borchmeyer: „Richard Wagner und Nietzsche“, in: Ulrich Müller/Peter Wapnewski (Hg.): Richard-Wagner-Handbuch. Stuttgart: Kröner, 1986, S. 114-136, S. 130.

⁴³⁷ eKGWB/BVN-1882,272 — Brief an Heinrich Köselitz von: 25/07/1882.

„Tödliche Beleidigung“

So wie „*Tribtschen*“ als *Chiffre für das Idyll der Freundschaft* von Nietzsche und Wagner fungiert, so steht „*Bayreuth*“ für deren *Desaster*. Ihr zweiter Name könnte die sogenannte „tödliche Beleidigung“ sein, von der Nietzsche im Februar 1883, kurz nach Wagners Tod, an Overbeck schreibt:

*„Wagner war bei weitem der vollste Mensch, den ich kennen lernte, und in diesem Sinne habe ich seit sechs Jahren eine große Entbehrung gelitten. Aber es giebt etwas zwischen uns Beiden wie eine tödtliche Beleidigung; und es hätte furchtbar kommen können, wenn er noch länger gelebt haben würde.“*⁴³⁸

Mit der „tödlichen Beleidigung“ endet die Erden-Freundschaft mit Wagner endgültig. Worum es sich hier gehandelt haben mag, darüber wird bis heute in der Nietzsche-Forschung gerätselt. Montinari erklärt „den persönlichen Bruch durch die unabweisbare Konsequenz von Nietzsches geistiger Entwicklung“ und schlägt vor, diesen *Bruch als „eine geistige, eine philosophische Tat“*⁴³⁹ zu begreifen. Elke Siegel geht davon aus, dass die Beleidigung „in der Unvereinbarkeit von Nietzsches kulturpolitischem Ideal „Wagner“ und der realen, Nietzsche abstoßenden Manifestation dieses Ideals gelegen haben.“⁴⁴⁰

Ein weiterer Aspekt mag sein, dass Wagner seines Freundes differenziertes Ideal einer anderen Form von Freundschaft, nach dem Ende ihrer Freundschaft, nicht mitgetragen hat. Veränderung und Distanz widersprechen Nietzsches Konzept von Freundschaft

⁴³⁸ eKGWB/BVN-1883,384 — Brief an Franz Overbeck: 22/02/1883.

⁴³⁹ Mazzino Montinari: „Nietzsche und Wagner vor hundert Jahren“, in: Nietzsche-Studien 7 (1978), S. 288-302, S. 293. Anders erklärt dies Manfred Eger: „Wenn ich Wagnern den Krieg mache...“ Der Fall N. und das Menschliche, Allzumenschliche, Wien: Paul Neff Verlag, 1988, S. 125ff.

⁴⁴⁰ Zur Diskussion des Rätsels der ‚tödlichen Beleidigung‘ vgl.: Curt Paul Janz: ‚Die ‚tödliche Beleidigung‘. Ein Beitrag zur Wagner-Entfremdung Nietzsches‘, in: Nietzsche Studien 4 (1975), 263–323; Mazzino Montinari: ‚Nietzsche – Wagner im Sommer 1878‘, in: Nietzsche Studien 14 (1985), S. 13-21; Ders.: ‚Nietzsche und Wagner vor hundert Jahren‘, in: Nietzsche Studien 7 (1978), S. 288-302. Absurderweise wird diese Wendung von manchen Interpreten auch ganz anders interpretiert: ‚Dass aber selbst ernst zu nehmende Autoren nach wie vor davon überzeugt sind, die für Nietzsche entscheidene ‚tödliche Beleidigung‘ durch Wagner habe darin bestanden, dass dieser Indiskretionen über sein Sexualeben ausstreute, ist keine gleichgültige Sache‘, hält Jörg Salaquarda diesbezüglich fest. (Salaquarda, Wagner als Heilmittel, S. 142.) Einschlägige Interpretationen, die sich durch den indiskreten Briefwechsel zwischen Nietzsches Arzt Otter Eiser und Wagner zu legitimieren versuchen sind: Joachim Köhler: Nietzsches Geheimnis; Babette E. Babich: ‚Sexualität‘, in: Stefan Lorenz Sorgner/H. James Birx/Nikolaus Knoepffler (Hg.): Wagner und Nietzsche. Kultur – Werk – Wirkung. Ein Handbuch. Reinbek bei Hamburg: Rowohlt, 2008, S. 323-341, S. 334; Rüdiger Safranski: Nietzsche. Biographie seines Denkens. Frankfurt am Main: Fischer, 2003, S. 255 und Gregor-Dellin: Wagner, S. 748-754. Auch D. Borchmeyer lehnt diesen Erklärungsansatz ab. Er legt das Gewicht auf Nietzsches Ablehnung von Wagners Komposition ‚Parsifal‘, worin sich seine Hinwendung zum Christentum ausdrückt, welche die entscheidende Beleidigung Nietzsches gewesen sei. Vgl. Dieter Borchmeyer: Richard Wagner und Nietzsche, in: Ulrich Müller/Peter Wapnewski (Hg.): Richard-Wagner-Handbuch. Stuttgart: Kröner, 1986, S. 114-136, S. 130.

nicht. Die „Humanität der Freund- und Meisterschaft“ zeigt sich in einer Haltung, die gegebenenfalls die Abgrenzung und Gegnerschaft zum Anderen zulässt. Damit geht die Annahme einher, dass ein Zuviel an Nähe zur Selbstaufgabe und zu einem Verlust an Menschlichkeit führt, wie den „Vermischten Meinungen und Sprüchen“ des zweiten Teils von „Menschliches, Allzumenschliches“ zu entnehmen ist:

*„Gehst du gen Morgen: so werde ich gen Abend ziehen‘ — so zu empfinden ist das hohe Merkmal von Humanität im engeren Verkehre: ohne diese Empfindung wird jede Freundschaft, jede Jünger- und Schülerschaft irgendwann einmal zur Heuchelei.“*⁴⁴¹

Wenn Gemeinsamkeit oder Ähnlichkeit möglicherweise auf Effekten von Heuchelei beruhen, dann widersprechen Distanz und Gegnerschaft der Möglichkeit von Freundschaft nicht. Freundschaft gewinnt ihre Bedeutung gerade im Agon:

*„Der Freund ist derjenige, der mich antreibt zur Entfaltung meiner Begabungen, zur kontinuierlichen Selbstüberwindung zugunsten der Möglichkeiten (m)eines Selbst. Mein Freund ist der Feind meiner Unbeweglichkeit, Bequemlichkeit oder Selbstzufriedenheit – er fordert zum Kampf, der mich fördern soll. Der Agon, in Sinne von Kampf und Gegnerschaft, bezeichnet die Humanität der Freundschaft.“*⁴⁴²

Paradoxe Weise besteht die Nähe einer Freundschaft in der Distanz und in der Differenz. Gerade in der Gegnerschaft fühlt der Freund sich dem Freund verpflichtet, auch und gerade über das Ende einer Freundschaft hinaus. Jener Mensch, über den Nietzsche schrieb: „Damals liebten wir uns und hofften Alles für einander – es war wirklich eine tiefe Liebe, ohne Nebengedanken.“⁴⁴³ Jener Mensch, der so ganz „nach meinem Herzen“ war – „so unmoralisch, atheistisch, antinomistisch, welcher einsam lief“⁴⁴⁴ – gerade jener Gleichgesinnte ging diesen Weg nicht mehr mit (vgl. Kapitel 6 zur „Gemeinschaft der Unzeitgemäßen“). Auch darin mag für Nietzsche die „tödtliche Beleidigung“ gelegen haben.

„Wir Antipoden“⁴⁴⁵

„[D]ie haben mich auch verlassen“ schreibt Nietzsche, drei Jahre nachdem er nichts mehr von Wagners gehört hat, an Malwida von Meysenbug,

⁴⁴¹ eKGWB/VM-231 — Menschliches Allzumenschliches II: § VM — 231. Erste Veröff. 20/03/1879.

⁴⁴² Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, S. 96.

⁴⁴³ eKGWB/BVN-1883,407 — Brief an Heinrich Köselitz von: 27/04/1883.

⁴⁴⁴ eKGWB/NF-1885,34[254] — Nachgelassene Fragmente April–Juni 1885.

⁴⁴⁵ eKGWB/NW-Antipoden — Nietzsche contra Wagner: § Wir Antipoden. Gedruckt 02/01/1889.

„und ich wußte es längst, daß W<agner> vom Augenblicke an, wo er die Kluft unserer Bestrebungen merken würde, auch nicht mehr zu mir halten werde. Man hat mir erzählt, daß er gegen mich schreibe. Möge er damit fortfahren: **es muß die Wahrheit auf jede Art an's Licht kommen!**“⁴⁴⁶

„Ich habe in dem Augenblick Ihnen und **Wagner den Rücken gekehrt, als der Schwindel los ging...**“, schreibt Nietzsche 1888 in einem Briefentwurf an Cosima. Nietzsche muss erkennen, dass Wagner nicht mehr der ersehnte Freund und Mitstreiter in seiner erträumten „Genossenschaft von Menschen, welche unbedingt sind“⁴⁴⁷ ist (vgl. Kapitel 6). Nietzsches Ideal, das er mit Wagner zu teilen glaubte, war ein „An-alles-den Maassstab-[der]-Kritik“-Halten und ein sich der Wahrheit Opfern.⁴⁴⁸ Dies gilt nicht länger für Wagner. Nietzsche kritisiert sein Abweichen vom Weg der radikalen Wahrheitssuche und er nennt ihn in der Folge einen „Vereinfacher der Welt“⁴⁴⁹. Er nennt dies Wagners „Dilettantisiren“⁴⁵⁰, seine „gefährliche Lust an geistigem Anschmecken“⁴⁵¹, seinen „Tyrannensinn für das Colossale“⁴⁵².

Die Hoffnungen auf eine höhere Freundschaft, die er in Wagner gesetzt hat, beginnen an der Realität zu bröckeln. Nietzsche wendet sich enttäuscht ab. Doch durch die tiefe Kenntnis von Wagners Natur hat er „an ihrer Kraft selber Antheil genommen“. Er ist gleichsam durch Wagner gegen Wagner „mächtig geworden, eben in jener „geheimnisvolle[n] Gegnerschaft“.⁴⁵³ Wagner weiß dies, wie seine Äußerung über Nietzsche vom 2. August 1878 belegt: „**Alles hat dieser schlechte Mensch von einem, selbst die Waffen, die er nun gegen mich führt.**“⁴⁵⁴ Doch Gegnerschaft und Differenz schließen Freundschaft und Gemeinsamkeit nicht aus.

⁴⁴⁶ eKGWB/BVN-1880,2 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 14/01/1880.

⁴⁴⁷ eKGWB/NF-1875,5[30] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

⁴⁴⁸ „Ich träume eine Genossenschaft von Menschen, welche unbedingt sind, keine Schonung kennen und „Vernichter“ heissen wollen: sie halten an alles den Maassstab ihrer Kritik und opfern sich der Wahrheit. Das Schlimme und Falsche soll an's Licht! Wir wollen nicht vorzeitig bauen, wir wissen nicht, ob wir je bauen können und ob es nicht das Beste ist, nicht zu bauen. Es giebt faule Pessimisten, Resignisten — zu denen wollen wir nicht gehören.“ (eKGWB/NF-1875,5[30] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.) Jenes Fragment wurde von Nietzsche als Ganzes unterstrichen (gesperrter Druck in der Werkausgabe), was seine Bedeutsamkeit auch graphisch hervorhebt. Dieses Fragment stammt aus dem Heft U II 8 (S. 188, vgl. Faksimile der Manuskript-Seite im Anhang), welches Pläne, Dispositionen, Notizen zu „Wir Philologen“ und Fragmente zu Menschliches-Allzumenschliches aus dem Frühjahr–Sommer 1875 enthält.

⁴⁴⁹ eKGWB/WB-4 — Richard Wagner in Bayreuth: § 4. Erste Veröff. 10/07/1876.

⁴⁵⁰ eKGWB/WB-2 — Richard Wagner in Bayreuth: § 2. Erste Veröff. 10/07/1876.

⁴⁵¹ eKGWB/WB-2 — Richard Wagner in Bayreuth: § 2. Erste Veröff. 10/07/1876.

⁴⁵² eKGWB/NF-1874,32[34] — Nachgelassene Fragmente Anfang 1874 — Frühjahr 1874.

⁴⁵³ eKGWB/WB-7 — Richard Wagner in Bayreuth: § 7. Erste Veröff. 10/07/1876.

⁴⁵⁴ Cosima Wagner: Tagebücher. Eintrag vom 2. August 1878. Band III, S. 153.

Die „heilige Stunde“⁴⁵⁵

Nietzsche erfährt von Wagners Tod am 13. Februar 1883 aus der „Abendnummer des Caffaro“, die er „wider seine Gewohnheit“ in Genua ersteht, wohin er von Rapallo aus an diesem Tag „ohne allen Grund“ gereist ist. „Mein erster Blick fällt auf das Telegramm aus Venedig.“⁴⁵⁶ An Köselitz⁴⁵⁷ schreibt er einige Tage danach:

*„Ich war einige Tage heftig krank⁴⁵⁸ und machte meinen Wirthen Besorgnisse. Es geht nun wieder, und ich glaube sogar, daß der Tod Wagners die wesentlichste Erleichterung war, die mir jetzt geschafft werden konnte. Es war hart, sechs Jahre lang **Gegner dessen sein zu müssen, den man am meisten verehrt hat, und ich bin nicht grob genug dazu gebaut.** Zuletzt war es der altgewordne Wagner, gegen den ich mich wehren mußte; was den eigentlichen Wagner betrifft, so will ich schon noch zu einem guten Theile sein Erbe werden“⁴⁵⁹*

Einige Tage später schreibt er später an Malwida von Meysenbug:

„W<agner>s Tod hat mir fürchterlich zugesetzt; und ich bin zwar wieder aus dem Bett, aber keineswegs aus der Nachwirkung heraus. — Trotzdem glaube ich, daß dies Ereigniß, auf die Länge hin gesehn, eine Erleichterung für mich ist. Es war hart, sehr hart, sechs Jahre lang Jemandem Gegner sein zu müssen, den man so verehrt und geliebt hat, wie ich W<agner> geliebt habe; ja, und selbst als Gegner sich zum Schweigen verurtheilen müssen — um der Verehrung willen, die der Mann als Ganzes verdient. W<agner> hat mich auf eine tödtliche Weise beleidigt (...) sein langsames Zurückgehn und -Schleichen zum Christenthum und zur Kirche habe ich als einen

⁴⁵⁵ Die „heiligen Stunde, [...] in der Richard Wagner in Venedig starb“, lesen wir in „Ecce Homo“. (eKGWB/EH-ZA-1 — Ecce Homo: § Also sprach Zarathustra. 1. Druckfertig 02/01/1889.)

⁴⁵⁶ eKGWB/BVN-1883,378 — Brief an Heinrich Köselitz von: 14/02/1883.

⁴⁵⁷ Köselitz berichtet Nietzsche am 16. Februar 1883 aus Venedig, dem Ort des Geschehens: „Am Dienstag den 13. Februar ging ich, wie jeden Abend, ziemlich rasch durch die Stadt, als mich ein Herr fragt, ob ich nach dem Palast Vendramin gehe; ich sei ihm als deutscher Musiker gezeigt worden und er vermuthe desshalb [sic], dass ich zu Wagner's gehe; es heisse, er sei todt. (...) Im Palast beschrieben uns nun der Portier und die Gondoliere, dass es wirklich so sei (...) Ich bin wohl eine halbe Stunde unter strömendem Regen im Palasthof gestanden, oben die Lichter, in meiner Phantasie die Bestürzung der Familie, die Wunderlichkeit des Schicksals, das mich in dieser Nacht an diesen Ort stellt, die plötzlich veränderte Physiognomie unserer Musikzustände (...) Die Erschütterung, die dieser Todesfall in der ganzen Welt schon hervorgerufen hat, steht einzig da (...) Diesen Nachmittag (...) wurde der einbalsamirte Leichnam zur Eisenbahn befördert - und was sehe ich? Die Musikläden sind geschlossen, „durante il trasporto del salmo del maestro immortale Riccardo Wagner“. (Heinrich Köselitz aus Venedig am 16. Februar 1883 an Nietzsche in Rapallo. KGB III 2, Nr. 174, S. 336ff.)

⁴⁵⁸ Noch im August desselben Jahres (1883) berichtet er von diesem „langwierigen Nervenfieber“, welches „mir einen Begriff von der tiefen Erschütterung meines Wesens – denn ich hatte überhaupt bis dahin noch nie Fieber gehabt und mich für unfähig dazu gehalten“. Im selben Brief nennt er den Tod Wagners „die schauerlichste Komplikation dieses Winters, aus Umständen, von denen ich nicht reden kann.“ (eKGWB/BVN-1883,450 — Brief an Franz Overbeck: 14/08/1883.)

⁴⁵⁹ eKGWB/BVN-1883,381 — Brief an Heinrich Köselitz von: 19/02/1883.

persönlichen Schimpf für mich empfunden: meine ganze Jugend und ihre Richtung schien mir befleckt, insofern ich einem Geiste, der dieses Schrittes fähig war, gehuldigt hatte. Dies so stark zu empfinden — dazu bin ich durch unausgesprochne Ziele und Aufgaben gedrängt. Jetzt sehe ich jenen Schritt als den Schritt des alt werdenden Wagner an; es ist schwer, zur rechten Zeit zu sterben.“⁴⁶⁰

Nietzsche trennt zwischen dem „alt werdenden Wagner“⁴⁶¹ bzw. dem „altgewordne[n] Wagner“⁴⁶² und dem „eigentlichen Wagner“⁴⁶³. „Man thut nicht klug, den Abend über den Tag urtheilen zu lassen“, lautet der Aphorismus 542 aus der „Morgenröthe“, denn „oft wird die Ermüdung zur Richterin über Kraft, Erfolg und guten Willen.“ Man solle „höchste Vorsicht“ walten lassen hinsichtlich einer „Beurtheilung des Lebens“ vom Alter her. „Nicht selten nämlich tritt der alte Mann in den Wahn einer grossen moralischen Erneuerung und Wiedergeburt“, im Fall Wagners wäre dies das Christentum, und doch steht hinter „diesem zuversichtlichen Urtheilen als Einbläserin nicht die Weisheit, sondern die Müdigkeit.“ „[D]eren gefährlichstes Kennzeichen“, so Nietzsche, sei „der Geniegläubige“. „Der von ihm heimgesuchte Denker hält es nunmehr für erlaubt, sich es leichter zu machen“. Die „Müdigkeit des Geistes“ verlangt nach „Erleichterung“, ein Verlangen, welches Nietzsche „die stärkste Quelle jenes Glaubens“⁴⁶⁴ nennt. Der alternde Wagner will nicht mehr zu seiner „Genossenschaft von Menschen“ gehören, welche an alles „den Maassstab ihrer Kritik halten“⁴⁶⁵, er will nun „gemäss der Genussucht aller Müden und Alten die Resultate seines Denkens geniessen, anstatt sie erneut zu prüfen und auszusäen. Dazu hat er es nöthig, sie mundgerecht und geniessbar zu machen und ihre Trockenheit, Kälte und Würzlosigkeit zu beseitigen“. Der alte Denker (und Musiker) verdirbt „das Werk seines Lebens“ durch „eingemischte Schwärmereien, Süssigkeiten, Würzen, dichterischen Nebel und mystische Lieder“⁴⁶⁶.

„Wenn ein grosser Denker aus sich eine bindende Institution für die zukünftige Menschheit machen will, darf man sicherlich annehmen, dass er über den Gipfel seiner Kraft gegangen und sehr müde, sehr nahe seinem Sonnenuntergange ist.“⁴⁶⁷

Mit obigen Worten beschreibt Nietzsche auch den **„altgewordne[n] Wagner, gegen den (...) [er sich] wehren mußte“**, aber er verspricht zugleich, „was den eigentlichen Wagner betrifft“, jenem Menschen, der so ganz nach seinem „Herzen (war), so

⁴⁶⁰ eKGWB/BVN-1883,382 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 21/02/1883.

⁴⁶¹ eKGWB/BVN-1883,382 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 21/02/1883.

⁴⁶² eKGWB/BVN-1883,381 — Brief an Heinrich Köselitz von: 19/02/1883.

⁴⁶³ eKGWB/BVN-1883,381 — Brief an Heinrich Köselitz von: 19/02/1883.

⁴⁶⁴ eKGWB/M-542 — Morgenröthe: § 542. Erste Veröff. 31/07/1881.

⁴⁶⁵ eKGWB/NF-1875,5[30] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

⁴⁶⁶ eKGWB/M-542 — Morgenröthe: § 542. Erste Veröff. 31/07/1881.

⁴⁶⁷ eKGWB/M-542 — Morgenröthe: § 542. Erste Veröff. 31/07/1881.

unmoralisch, atheistisch, antinomistisch, welcher einsam lief⁴⁶⁸, die Treue und die Freundschaft auf höherer Ebenen zu halten. Er wolle „schon noch zu einem guten Theile *sein Erbe werden*.“⁴⁶⁹ Jörg Salaquarda hält fest, dass Nietzsches einschlägige Texte von 1876 bis 1888 eindrücklich zeigen würden, „daß er weder damals noch später seine Verpflichtung gegenüber Wagner verleugnet hat und daß er diesem gegenüber bis zuletzt dankbar geblieben ist.“⁴⁷⁰

Das Kondolenzschreiben an Cosima

„Sie haben einem Ziele gelebt und ihm jedes Opfer gebracht“, so beginnt er den Entwurf eines Kondolenzschreibens⁴⁷¹ an Cosima Wagner.⁴⁷² Folgende Worte richtet er an sie, „die bestverehrte Frau, die es [in] meinem Herzen giebt“:

„über die Liebe jenes Menschen hinaus erfaßten Sie das Höchste, was seine Liebe und seine Hoffnung erdachten: Dem dienten Sie, Dem gehörten Sie und Ihr Name für immerdar“.

Dieser anfängliche Gedanke wird am Schluss des Schreibens mehr oder weniger identisch wiederholt, jedoch mit einer entscheidenden Veränderung. Nietzsche wechselt die sprachliche Anredeform, aus dem „Sie“ wird ein „Ich“.

„Über die Liebe jenes Menschen hinaus erfaßte ich das Höchste, was seine Hoffnung erdachte: Dem diente ich, und diesem Höchsten, das nicht stirbt, gehöre ich an und mein Name für immerdar.“

So dürfe Cosima jetzt zu sich sprechen und gleichzeitig spricht Nietzsche so zu sich selbst, denn er habe „kein Mittel, das Gefühl, das mir diese Kunde giebt, auszuhalten als indem ich es ganz auf Sie und allein auf Sie richte.“ Im Akt des Schreibens gleitet der

⁴⁶⁸ eKGWB/NF-1885,34[254] — Nachgelassene Fragmente April–Juni 1885.

⁴⁶⁹ eKGWB/BVN-1883,381 — Brief an Heinrich Köselitz von: 19/02/1883.

⁴⁷⁰ Jörg Salaquarda: „Wagner als Heilmittel und Gift. Nietzsches geplante ‚Mittheilung an die Freunde‘ vom Sommer 1878“, in: Andreas Schirmer/Rüdiger Schmidt (Hg.): Entdecken und Verraten. Zu Leben und Werk Friedrich Nietzsches. Weimar: Böhlau, 1999, S. 132-147, S. 143 (Im Folgenden zitiert als: Salaquarda: Wagner als Heilmittel).

⁴⁷¹ Jörg Salaquarda analysiert anhand dieser Kondolenz-Entwürfe Nietzsches Verehrung für Cosima, die drin bestünde „daß sie ein Ideal erfassen und dem Dienst an diesem Ideal alles, bis hin zur gesellschaftlichen Reputation und ihren eigenen Moralvorstellungen, aufopfern könne“, in: ders.: „Noch einmal Ariadne. Die Rolle Cosima Wagners in Nietzsches literarischem Rollenspiel“, in: Nietzsche-Studien 25 (1996), S. 99-125, S. 123. Ähnlich schreibt Gregor-Dellin Cosima „zwei ganz verschiedene Wesenszüge“ zu: „der Drang, sich liebend aufzuopfern, und ein nach außen gewandter, kalt anmutender Wille – sie empfand sich nur noch als Trägerin einer Idee.“ (Gregor-Dellin: Wagner, S. 739)

⁴⁷² „Ich habe an Cosima geschrieben, sobald ich konnte. Das heißt: nach einigen der allerschlimmsten Tage, die ich zu Bett zubrachte.“ (eKGWB/BVN-1883,384 — Brief an Franz Overbeck: 22/02/1883.)

Ton immer mehr in Richtung eines inneren Monologs. Nietzsche spricht zu sich selbst, er kondoliert sich selbst.

Nietzsche betont, dass jedes große Leben „fortwährend ein Kampf“ sei, „durch und durch“⁴⁷³. Wie Nietzsches und Wagners Freundschaft war ebenso die Gegnerschaft groß angelegt: „*Wir sind nicht Gegner in kleinen Dingen gewesen.*“ Bereits in einem Fragment von 1878 betont er, dass „der Hauptgrund der Gegnerschaft, nicht unlautere Motive“⁴⁷⁴ gewesen seien. Auch im Jahre 1888 erinnert Nietzsche daran, dass echte Gegnerschaft auf einem tiefen Naheverhältnis beruht: „Frau C<osima> welche weiß daß ich Recht habe... sie weiß, daß der Gegner <Recht> hat“, denn „Wer kennt Wagner? Niemand außer mir, hinzugenommen noch Frau C<osima>“⁴⁷⁵.

⁴⁷³ eKGWB/BVN-1883,380 — Brief an Cosima Wagner: Mitte Februar 1883.

⁴⁷⁴ eKGWB/NF-1878,30[157] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1878.

⁴⁷⁵ eKGWB/BVN-1888,1099a — Brief an Cosima Wagner von: verm. Anfang September 1888.

Kapitel 4:

Freundschaftsbünde – Freundschaftsvereine

Nietzsches Projekte: „klösterlich-künstlerische Genossenschaft“⁴⁷⁶, „Schule der Erzieher“, „modernes Kloster“, „Idealkolonie“, „université libre“⁴⁷⁷, „Kloster für freiere Geister“⁴⁷⁸

Motto: „Die Schule zu ersetzen durch lernbegierige Freundschafts-Vereine.“⁴⁷⁹

Die Schaffung des Lebenswerks gilt Nietzsche als höchste Priorität. Nichts, aber auch gar nichts, darf, seiner Meinung nach, davon ablenken, den Menschen in seinen Begabungen zu sich selber zu führen, weder widrige äußere noch eigene innere Zwänge. Sein Gelingen hängt jedoch wesentlich davon ab, ob ein möglichst harmonisch-ausgeglichenes Umfeld für schöpferische Konzentration und Arbeit gefunden werden kann. Zusätzlich verlangen sein Charakter höchster Empfindsamkeit und der Zwang seiner geschwächten Gesundheit nach klimatisch günstigen Landstrichen, idealen Örtlichkeiten für tägliche Spaziergänge, Möglichkeiten für Trinkkuren, Waschungen und spezielle Diäten. Eine weitere Strategie zum Lebenswerk ist die Suche nach der schützenden und zugleich anspornenden Nähe von Freunden und Gleichgesinnten.⁴⁸⁰

Die Gründung eines „Freundschafts-Verein[s]“ hat in Nietzsches Gedankenwelt von früh an einen festen Platz; dieses Konzept taucht in seinen verschiedensten Variationen immer wieder auf. Es steht in einer Linie mit seiner ebenso beständigen Idee vom „Kloster“, vom stillen Brüder-Konvent, vom philosophischen Orden und der notwendigen Jüngerschaft.

Nietzsches Freundschaftsbegriff weist *zwei zusammenhängende Anliegen* auf, die nicht zu trennen sind und dauerhaft sein Leben prägen. Es handelt sich um den *Willen zum gemeinsamen intellektuellen Schaffen* sowie um das *Streben nach einem*

⁴⁷⁶ eKGWB/BVN-1870,113 — Brief an Erwin Rohde von: 15/12/1870.

⁴⁷⁷ eKGWB/BVN-1877,589 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 20/01/1877.

⁴⁷⁸ eKGWB/BVN-1876,554 — Brief an Reinhart von Seydlitz von: 24/09/1876.

⁴⁷⁹ eKGWB/NF-1879,40[19] — Nachgelassene Fragmente Juni–Juli 1879.

⁴⁸⁰ Vgl. Peter André Bloch: „Nietzsches Verzauberung durch Venedig“, in: A. T. Schaefer: Nietzsche. Süden. Innsbruck: Haymon-Verlag, 2000, S. 61-70, S. 61ff.

Höheren, welches bis zur Denkfigur des Übermenschen⁴⁸¹ reicht. In dieser Hinsicht bezieht er sich auf die Tradition der antiken Philosophie, die Pierre Hadot zufolge „eine gemeinschaftliche Bemühung“ voraussetzt. Es handelt sich um „eine Gemeinschaft, deren Mitglieder vereint forschen, sich gegenseitig helfen und geistig-seelisch unterstützen.“⁴⁸² Nietzsches „Freundschafts-Verein“ ist immer ein „Musenbund zum gegenseitigen Ansporn“⁴⁸³, so Werner Ross‘ Formulierung. Nietzsches Streben nach Freundschaft⁴⁸⁴ ist auch im Zusammenhang mit dem Wunsch nach öffentlicher Wirkung zu sehen, die ihm im akademischen Bereich versagt bleibt.⁴⁸⁵

Der Ursprung der Idee im Briefwechsel mit Erwin Rohde

Den Ursprung nimmt die Idee eines „Freundschafts-Vereins“ im Jahre 1870 mit einem „Donnerschlag“. Es handelt sich dabei um die deutsch-französische Kriegserklärung, aufgrund der Nietzsche befürchtet, dass „unsre ganze fadenscheinige Kultur (...) dem entsetzlichsten Dämon an die Brust (stürzt)“, so schreibt er sich am 19. Juli 1873 seinen Unmut von der Seele. „Welche Wüstenei! Wir werden wieder Klöster brauchen. Und wir werden die ersten fratres sein.“⁴⁸⁶ So lauten erste Andeutungen gegenüber seinem Briefpartner Erwin Rohde.

Nietzsches Ansinnen, in Anbetracht der zeithistorischen Umstände *die Klosteridee für die Gegenwart nützlich zu machen*, hat einige Monate lang Zeit zu reifen, bis zu dem Moment, als ein inniger Brief Rohdes ihn dazu verleitet, seinen Plan eines „Kloster[s] für freiere Geister“⁴⁸⁷ offenzulegen.⁴⁸⁸ Im Brief vom 15. Dezember 1870 an Nietzsche

⁴⁸¹ Vgl. dazu einen Aphorismus aus dem fünften Hauptstück von „Menschliches, Allzumenschliches“: Zum „Fortschreiten oder Stärkerwerden eines Menschen, einer Rasse [...] muss zweierlei zusammen kommen: einmal die Mehrung der stabilen Kraft durch Bindung der Geister in Glauben und Gemeingefühl; sodann die Möglichkeit, zu höheren Zielen zu gelangen“. (eKGWB/MA-224 — Menschliches Allzumenschliches I: § 224. Erste Veröff. 07/05/1878.)

⁴⁸² Pierre Hadot: Philosophie als Lebensform. Geistige Übungen in der Antike. Berlin: Mathias Gatzka. 1991, S. 175. (Teilübersetzung von: Exercices spirituels et philosophie antique. Paris: Études Augustiniennes, 1987.)

⁴⁸³ Werner Ross: Der ängstliche Adler. Friedrich Nietzsches Leben. Stuttgart: Deutsche Verlags-Anstalt GmbH, 1980, S. 213 (Kapitel: „Freundschaft in der Wüste“).

⁴⁸⁴ Georges Bataille über Gemeinschaft: „Nietzsche bezog seine Bestimmung darauf, aber blieb allein.“ Über sich selbst schreibt er: „Der Wunsch mit ihm zu kommunizieren, entspringt bei mir aus dem Gefühl der Gemeinschaft, die mich mit Nietzsche verbindet“. (Georges Bataille: Die innere Erfahrung. Atheologische Summe I. Das theoretische Werk in Einzelbänden. Band 1. Aus dem Französischen übersetzt von Gerd Bergfleth. Mit einem Nachwort von Maurice Blanchot. München: Matthes & Seitz, 1999, S. 7-48, S. 45 ; Originalausgabe: L'Expérience Intérieure (Somme Athéologique I) Paris: Éditions Gallimard, 1954).

⁴⁸⁵ Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, S. 103.

⁴⁸⁶ eKGWB/BVN-1870,86 — Brief an Erwin Rohde: 19/07/1870.

⁴⁸⁷ Der Ausdruck eines „Kloster[s] für freiere Geister“ in dieser Form findet erst 1976 in einem Brief an Reinhart von Seydlitz Erwähnung: eKGWB/BVN-1876,554 — Brief an Reinhart von Seydlitz von: 24/09/1876.

⁴⁸⁸ Dass Nietzsche schon länger den Klosterplan überdenkt und der Brief ihm nur der Anlass ist ihn mitzuteilen, zeigen folgende Wendungen: „Daß es vor allem Zeit sei, ihn [den Plan] Dir vorzulegen,

klagt Rohde über seine als „kümmerlich“ und „dürftig“ empfundene Situation eines Privatdozenten in Kiel. Sein akademisches Umfeld kommt ihm „so gar ledern vor, männliche Caffeebasen, in 3-4 kleine Cliquen gespalten, in den geringfügigsten Eitelkeiten sich bekämpfend“. Und weiter:

„In solchen Professorengesellschaften (...) herrscht doch wahrlich ein gar zu traurig gewöhnlicher Ton: Politik, Klatsch, Bücherbekritteln; man glaubt gar nicht, wie gewöhnlich es da zugeht, bis man es gähnend erlebt hat. (...) Im Grunde e r s t a u n e ich noch fortwährend über dieses gelehrten Philisterthums gespreizte Nichtigkeit.“

Rohde gibt sich weiter seiner von ihm so bezeichneten sonntäglichen „Nachmittagspredigt“ hin. Vorrangig beschäftigt ihn die ethische Frage, wie es heutzutage möglich sei, „im Allgemeinen zu leben, (...) reiner Mensch zu sein“. Ihn bekümmert „eine immer ödere, immer frechere ‚Jetztzeit‘“ (...) in entsetzlichster Steigerung: Zweckmäßigkeit überall und ein völliges Abdorren aller tiefsten Kräfte, aller k ü n s t l e r i s c h e n, schaffenden Fähigkeit“. Er wünscht

*„sich's (...) als seligstes Glück, dieser gierigen Zeit [sich zu] entziehen. Wem wäre's denn möglich, in dieser Periode (...) im Allgemeinen zu leben, ich meine, reiner Mensch zu sein, das Ewige, Beste der Menschheit unentwegt zu betrachten. Man zerstört die Klöster, wo denn doch, neben vielen faulen Bäuchen, mancher zu spät Geborne eine Schranke zwischen sich und dieser gräßlichen ‚Jetztzeit‘ setzen konnte. Unsereiner kann es nur in träumendem Verlangen **als ein unmögliches Glück** ersehnen, in irgend einer entlegnen Einsamkeit sich ungestört, vom Willen befreit, stiller betrachtender Arbeit hinzugeben. Unmöglich ist das, denn wir tragen den Zwiespalt in uns, wir arbeiten wohl, und finden auch wohl ein momentanes Glück in der Arbeit (wie es denn nach der trivialen Redensart, wirklich das einzige Glück ist, d.i. der einzige Weg zur stillen heitern Gleichmüthigkeit: denn wahre Entzückungen, wie sie die Kunst, und daneben vielleicht die Liebe in ihren reinsten Momenten giebt, sind nur momentane Blicke durch den zerrissenen Wolkenschleier in ein goldenes Himmelreich) – aber wir sind doch eigentlich nur betäubt, stopfen uns Wachs in die Ohren, die aber doch nach dem disharmonischen Geheul der Zeit hinhören; und nie sind wir ganz und auf die Dauer mehr a n d ä c h t i g. Ach wer die rechte, reine Andacht hätte! –“*

Rohde gibt zu verstehen, dass er sich als „zu spät Geborne[r]“ fühlt. Folgende Äußerungen zeigen, dass er sich für Nietzsches Kategorie eines Unzeitgemäßen (vgl.

dafür giebt mir Dein eben empfangener, wirklich ergreifender Brief Zeugniß.“ Sowie: *„Von diesem Vorhaben weiß Niemand etwas, und von Dir soll es nun abhängen, ob wir jetzt auch Romundt eine vorbereitende Mittheilung machen.“* Und: *„Es scheint daß unser Studentenplan, unsre gemeinsame Reise, in einer neuen, symbolisch größeren Form wiederkehrt.“* (ebd.)

Kapitel 6) qualifiziert:

*„Daß man ein stolzes Gefühl bei dem Glanz unsres Volkes empfindet, ist recht und gut: aber wie man so ganz nur ‚Jetztzeit‘ nur Deutscher der Jetztzeit sein kann, um bei der Aussicht in die Zukunft nicht wenigstens zagend zu verstummen, wie man jubeln kann über die Größe und Herrlichkeit dieser Zukunft, das verstehe ich nicht. D.h. ich verstehe daß ich nicht zur rechten Zeit aus dem Nichts ins Leben getreten bin.“*⁴⁸⁹

Rohde spricht seinem Freund aus der Seele. Postwendend gibt Nietzsche kund, dass er „ganz gleich fühle“ und dass „keine Minute (...) seit dem Lesen“ seines „Briefes verflossen [ist]“, um auf den „eben empfangene[n], wirklich ergreifende[n] Brief“ zu antworten. Nietzsche beschließt, „aus diesem sehnsüchtigen Schmachten durch eine kräftige That herauskommen“. Und so entschließt er sich den Freund in seinen Plan einzuweihen:

*„Nun höre, was ich in meinem Gemüthe mit mir herum wälze. Schleppen wir uns noch ein Paar Jahre durch diese Universitätsexistenz, nehmen wir sie wie ein lehrreiches Leidwesen, das man ernsthaft und mit Erstaunen zu tragen hat. Es soll dies unter anderem eine Lernzeit für das Lehren sein, auf das mich auszubilden mir als meine Aufgabe gilt. Nur habe ich mir das Ziel etwas höher gesteckt.“*⁴⁹⁰

In diesem langen Brief schreibt Nietzsche zentrale Gedanken nieder, die ihn auch später immer wieder beschäftigen werden: Nietzsche sieht sich in der Rolle des Lehrers mit dem Anspruch eines radikalen Strebens nach Wahrheit, welches im akademischem Umfeld der „Jetztzeit“ als nicht möglich erscheint. **Aufgrund der „Noth“ der Zeit will er eine „klösterlich-künstlerische Genossenschaft“ gründen**, deren Mitglieder einander gegenseitig Lehrer sein wollen, wofür Nietzsche ab 1875 den Begriff „Schule der Erzieher“⁴⁹¹ prägen wird:

„Auf die Dauer nämlich sehe auch ich ein, was es mit der Schopenhauerischen Lehre von der Universitätsweisheit auf sich hat. Es ist ein ganz radikales Wahrheitswesen hier nicht möglich. Insbesondere wird etwas wahrhaft Umwälzendes von hier aus nicht seinen Ausgang nehmen können.“

⁴⁸⁹ Erwin Rohde in Kiel am 11. Dezember 1870 an Friedrich Nietzsche in Basel, KGB II 2, Nr.138, S. 279f.

⁴⁹⁰ eKGWB/BVN-1870,113 — Brief an Erwin Rohde vom: 15/12/1870.

⁴⁹¹ Der Begriff einer „Schule der Erzieher“ taucht in Nietzsches Briefen und (nachgelassenen) Schriften vom Frühling 1875 bis Anfang 1877 auf. Vgl.: NF-1875,4[5] — Nachgelassene Fragmente Frühling 1875; NF-1875,10[20] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875; NF-1876,16[5] — Nachgelassene Fragmente 1876; NF-1876,17[105] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1876; BVN-1876,554 — Brief an Reinhart von Seydlitz von: 24/09/1876; NF-1876,23[136] — Nachgelassene Fragmente Ende 1876 — Sommer 1877; BVN-1877,589 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 20/01/1877.

*Sodann können wir nur dadurch zu wirklichen Lehrern werden, daß wir uns selbst mit allen Hebeln aus dieser Zeitluft herausheben und daß wir nicht nur weisere, sondern vor allem bessere Menschen sind. Auch hier spüre ich vor allem das Bedürfniß, wahr sein zu müssen. Und wiederum ertrage ich deshalb die Luft der Akademien nicht mehr zu lange.*⁴⁹²

Nietzsche überlegt eine „neue griechische Akademie“⁴⁹³, außerhalb „der bisherigen Philologie und ihrer Bildungsperspektive“ mit seinem Briefpartner Rohde sowie Freund Romundt zu gründen. Dass es sich hierbei um eine geplante „Parallelaktion“ zu des Meisters Bayreuther Projekt⁴⁹⁴ handelt, welches Werner Ross treffend als „musikalisches Elysium für Auserwählte“⁴⁹⁵ bezeichnet, zeigen folgende Worte aus Nietzsches besagten Brief:

*Also wir werfen einmal dieses Joch ab, das steht für mich ganz fest. Und dann bilden wir eine **neue griechische Akademie**, Romundt gehört gewiß zu uns. Du kennst wohl auch aus Deinem Besuche in Tribtschen den Baireuther Plan Wagners. Ich habe mir ganz im Stillen überlegt, ob nicht hiermit zugleich unsererseits ein Bruch mit der bisherigen Philologie und ihrer Bildungsperspektive geschehen sollte. Ich bereite eine große *adhortatio* an alle noch nicht völlig erstickten und in der Jetztzeit verschlungenen Naturen vor. (...) Und weil Du diesen ganzen vorhandenen Apparat nicht kennst, wird Dir vielleicht gar mein Plan wie eine excentrische Laune erscheinen.“*

Auch das später wiederkehrende Motiv der Insel und der erzieherische Anspruch werden in diesem bedeutenden Briefdokument angesprochen:

*„Sei es nun auch, daß wir wenig Gesinnungsgenossen bekommen, so glaube ich doch, daß wir uns selbst so ziemlich (...) aus diesem Strome herausreißen können und daß wir eine kleine Insel erreichen werden, auf der wir uns nicht mehr Wachs in die Ohren zu stopfen brauchen. **Wir sind dann unsere gegenseitigen Lehrer, unsre Bücher sind nur noch Angelhaken, um jemand wieder für unsre klösterlich-künstlerische Genossenschaft zu gewinnen.** Wir leben, arbeiten, genießen für einander — vielleicht daß dies die einzige Art ist, wie wir für das Ganze arbeiten sollen.“*⁴⁹⁶

⁴⁹² eKGWB/BVN-1870,113 — Brief an Erwin Rohde vom: 15/12/1870.

⁴⁹³ Ebd.

⁴⁹⁴ Eine Weile spielt er sogar mit den Gedanken, seine Stelle aufzugeben um sich der Bayreuther Sache anzunehmen: „In Sachen Baireuths [sic] habe ich mir überlegt, dass es für mich das Beste sein dürfte, wenn ich auf ein Paar Jahre meine Professoren-thätigkeit einstelle und auch mit ins Fichtelgebirge wallfare. Das sind so Hoffnungen, denen ich mich gern hingebe.“ (eKGWB/BVN-1870,81 — Brief an Cosima von Bülow vom: 19/06/1870.)

⁴⁹⁵ Werner Ross: Der ängstliche Adler. Friedrich Nietzsches Leben. Stuttgart: Deutsche Verlags-Anstalt GmbH, 1980, S. 217.

⁴⁹⁶ eKGWB/BVN-1870,113 — Brief an Erwin Rohde: 15/12/1870.

Auch die finanzielle Seite hat Nietzsche bereits bedacht, um seinem Freund zu zeigen „wie ernsthaft“ er es meine. So habe er bereits begonnen, seine „Bedürfnisse einzuschränken, um einen kleinen Rest von Vermögen mir noch zu bewahren“, und er schreckt vor keinen unerlaubten Mittel zurück, um jenen von Rohde „als ein unmögliches Glück“⁴⁹⁷ bezeichneten Traum eines freigeistigen Klosters zu verwirklichen:

„Auch wollen wir in Lotterien⁴⁹⁸ unser „Glück“ versuchen, wenn wir Bücher schreiben, so verlange ich für die nächste Zeit die höchsten Honorare. Kurz jedes nicht unerlaubte Mittel wird benutzt, um uns äußerlich in die Möglichkeit zu versetzen, unser Kloster zu gründen.“

Nietzsche mag an die historischen Modelle einer Platonischen Akademie oder eines Klosters Thélème von Rabelais⁴⁹⁹ denken, wenn er schreibt: **„Unsre Philosophenschule ist doch gewiß keine historische Reminiscenz oder eine willkürliche Laune“**, sondern er spricht die zeitlichen Umstände an, die ihn dazu führen: „treibt uns nicht eine Noth auf diese Bahn hin?“

In der abschließenden Grußformel klingt bereits eine Wendung an, die drei Jahre später zur Formel der Gesellschaft der Hoffenden werden wird:

„Mit den besten Hoffnungen Dein getreuer Frater Fridericus.“⁵⁰⁰

Rohdes Antwort an „Frater Fidericus“, den neuen Mönch beziehungsweise mindestens Abt des zu gründenden „Klosters für freiere Geister“, ist enttäuschend, da er sich nicht als sein geistiger Bruder zu erkennen vermag. Einerseits macht er sich Sorgen ob der Finanzierbarkeit – „[W]oher die Mittel nehmen?“ – und er zweifelt daran, ob „durch einen gewaltsamen Sprung“ aus der Gesellschaft die Zustände „geheilt oder gebessert werden können“. Andererseits fehle es ihm, Rohde, an eigentlicher Schaffenskraft, er habe als „bloß verstehender, selbst nichts schaffender Mensch“ „nicht das Recht, sich in eine Welteinsamkeit zu flüchten.“ Er selbst dürfe bloß „im Stillen die Flamme nähren“

⁴⁹⁷ Erwin Rohde am 29.12.1870 aus Hamburg an Friedrich Nietzsche in Tribtschen, in: KGB II/2, Nr. 146, S. 295. Auch in: Erwin Rohde: Briefe aus dem Nachlass. Band 1: Briefe zwischen 1865 und 1871. Hildesheim: Georg Olms Verlag, 2015, S. 189.

⁴⁹⁸ Auch im Jahre 1888 hat Nietzsche die Hoffnung noch nicht aufgegeben, dass die „Lotterie“ für ihn und nun Peter Gast unabhängiger Lebensverhältnisse schaffen könnte. So gibt er sich „wenigstens eine halbe Stunde“ dem „kleinen dummen Luxus“ hin, „als sicher anzunehmen, daß ich das große Loos gewinnen würde. Mit dieser halben Million ließe sich viel Vernunft auf Erden wieder herstellen“. (eKGWB/BVN-1888,983 — Brief an Heinrich Köselitz von: 01/02/1888).

⁴⁹⁹ Ich danke Prof. Hans Schelkshorn für den Hinweis auf die Parallele zu Rabelais. Vgl.: Rabelais, François: Gargantua. Édition établie, annotée et préfacée par Guy Demerson. Paris: Éditions du Seuil, 1996. -- Über das Kloster Thélème vgl. Kapitel LII bis LVIII von „Gargantua“.

⁵⁰⁰ eKGWB/BVN-1870,113 — Brief an Erwin Rohde von: 15/12/1870.

und er gestattet sich höchstens, „den Wunsch einer dereinstigen *Vereinigung in unserm Musenkloster* [zu] nähren; was würde man ohne liebliche Wünsche!“ Allerdings, fügt Rohde hinzu: „Mit Leuten wie Beethoven Schopenhauer Wagner“ sei es „eine ganz andre Sache: auch mit dir, lieber Freund“⁵⁰¹.

Afrikan Spir als Quelle

Es mag von großem Interesse sein, einer möglichen Lektüre Nietzsches als Quelle für seine Idee eines „Klosters für freieren Geister“ nachzugehen. Es handelt sich um ein Werk des Autors Afrikan Spir, mit dem sich Nietzsche nachweislich auseinandersetzte⁵⁰² und dessen Hauptwerke sich noch heute in Nietzsches persönlicher Bibliothek⁵⁰³ befinden. Das 1869 erschienene Werk „Vorschlag an die Freunde einer vernünftigen Lebensführung“⁵⁰⁴ wurde 1871 in der „Zeitschrift für exacte Philosophie“⁵⁰⁵ rezensiert. Es handelt sich dabei um eine Zeitschrift, die in der damaligen intellektuellen Szene breit rezipiert wurde, und es ist anzunehmen, dass auch Nietzsche zu deren regelmäßigen Lesern zu zählen ist.

Spir wirbt hier für die konkrete Gründung – bei Interesse soll man sich beim ihm melden⁵⁰⁶ – eines idealen protestantischen Klosters, in dem sich geistig ebenbürtige und „gleichgesinnte Männer“ zu einer intellektuellen Gemeinschaft zusammenfinden, auf dass ein jeder „ungestört und doch nicht vereinsamt seinen Beschäftigungen“ nachgehe. Spir ruft dazu auf, „einen Verein zu dem Zwecke zu bilden, [um] vernünftig, mit möglichst grossen Nutzen für sich und für Andere zu leben“.⁵⁰⁷

*„[E]s wäre des Versuchs werth, einen Verein zu stiften, in welchem der ganze Mensch durch innige Gemeinschaft und Zusammenwirkung mit Gleichgesinnten nach allen Seiten hin Erweiterung und Förderung seines Wesens erfahren und zugleich denselben Dienst auch Anderen leisten könnte.“*⁵⁰⁸

⁵⁰¹ Erwin Rohde am 29.12.1870 aus Hamburg an Friedrich Nietzsche in Tribbschen, in: KGB II 2, Nr. 146, S. 295f. Auch in: Erwin Rohde: Briefe aus dem Nachlass. Band 1: Briefe zwischen 1865 und 1871. Hildesheim: Georg Olms Verlag, 2015 S. 192. Vgl. auch Werner Ross: Der ängstliche Adler, a.a.O., S. 218.

⁵⁰² Vgl.: Paolo D'Iorio: „La superstition des philosophes critiques. Nietzsche et Afrikan Spir“, in: Nietzsche-Studien, 22 (1993), S. 257-294.

⁵⁰³ In „Nietzsches persönlicher Bibliothek“ (NB) befinden sich Spirs zweibändiges Hauptwerk „Denken und Wirklichkeit“, welches intensive Lesespuren Nietzsches, aufweist sowie „Forschung nach der Gewissheit in der Erkenntniss der Wirklichkeit“ (Vgl. BN, S. 581f.)

⁵⁰⁴ Afrikan Spir: Vorschlag an die Freunde einer vernünftigen Lebensführung. Leipzig: J.G. Findel, 1869.

⁵⁰⁵ Zeitschrift für exacte Philosophie, Bd. 9 (1871), S. 211-214.

⁵⁰⁶ Vgl. „Vorwort“, in: Afrikan Spir, Vorschlag an die Freunde einer vernünftigen Lebensführung, a.a.O., S. IV f.

⁵⁰⁷ Ebd., S. III.

⁵⁰⁸ Ebd., S. III f.

Aufgefordert werden „einige Wenige“⁵⁰⁹, die sich in strenger Abgeschlossenheit zur inneren Vollkommenheit erziehen wollen. Das Ideal dieser Männergemeinschaft, deren „Mitglieder den Namen ‚Freunde‘ an(nehmen)“⁵¹⁰, lautet: „In Uebereinstimmung mit sich selbst (mit seiner wahren Natur) wollen und handeln“.⁵¹¹ Ein wichtiges Prinzip ist, dass sie „sich nicht zu einem gemeinsamen Müßiggang und zur Schwelgerei, sondern zu gemeinsamer Arbeit“⁵¹² vereinigen und „in einem gemeinsamen höheren Streben aufgehen“⁵¹³ wollen. Spirs zweiundzwanzig Statuten legen u. a. die Auswahlkriterien und gewünschte Anzahl der „Freunde“, die Lage und Ausstattung des Wohnorts, Finanzielles und Eigentumsfragen, Tagesplanung, diätische Vorschriften und Umgangsformen fest.

„Unschädlichmachung der Wissenschaft durch Klöster“

Im Vorfeld der zweiten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ finden sich in Nietzsches nachgelassenen Notizheften kritische Fragmente⁵¹⁴ über den Wissenschaftsbetrieb seiner Zeit und die dadurch verursachte Empfindung der Bedrängnis des Philosophen. Nietzsches Lösungsansätze kreisen um eine Aktualisierung der Klosteridee.

„Das sind ja alles keine Wahrheitsforscher!“ wirft Nietzsche den damaligen Gelehrten vor. Es nennt sie „die Lohnarbeiter der Wahrheit“, die der Wahrheit nur „wider Willen und seufzend“ dienen. Aus Nietzsches Sicht würden sie damit „überall nur stören und Schaden anrichten.“⁵¹⁵ Als Beispiel führt er einen „Jüngling“ an, der „seine beste Kraft in der mikroskopischen Arbeit verschwendet und abgezogen wird von der Ausbildung seiner selbst“⁵¹⁶. In einer Planskizze mit dem Titel „Allerlei Diener der Wahrheit“ beklagt Nietzsche die „im Allgemeinen immer grössere Roheit“ in der Gelehrtenkultur und die „Verkümmerung des Bildes des Wahrheitsdieners.“⁵¹⁷ In der zweiten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ vergleicht Nietzsche die heutigen Gelehrten mit „erschöpften Hennen“, die man auf Kosten der Wahrheit „künstlich zum allzuschnellen

⁵⁰⁹ „Vorwort“, in: Afrikan Spir: ebd. S. IV.

⁵¹⁰ Afrikan Spir: Vorschlag an die Freunde einer vernünftigen Lebensführung. Leipzig: J.G. Findel, 1869, S. 29.

⁵¹¹ Ebd. S. 3. Vgl. auch: Hubert Treiber: „Wahlverwandschaften zwischen Nietzsches Idee eines ‚Klosters für freiere Geister‘ und Webers Idealtypus der puritanischen Sekte. Mit einem Streifzug durch Nietzsches ‚ideale Bibliothek‘, in: Nietzsche-Studien. Band 21 (1992), S. 326–362, S. 327. Sowie: Hubert Treiber „Nietzsches ‚Kloster für freiere Geister‘. Nietzsche und Weber als Erzieher“, in: Peter Antes, Donat Pahnke (Hg.): Die Religion von Oberschichten. Religion, Profession, Intellektualismus. Marburg: Diagonal-Verlag, 1989, S. 117-161, S. 121f.

⁵¹² Afrikan Spir: Vorschlag an die Freunde einer vernünftigen Lebensführung. Leipzig: J.G. Findel, 1869, S. 26.

⁵¹³ Ebd. S. 25.

⁵¹⁴ Vgl. Nietzsche Zusammenstellung seiner Kritikpunkte an den Gelehrten: eKGWB/NF-1873,29[13] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873.

⁵¹⁵ eKGWB/NF-1873,29[23] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873.

⁵¹⁶ eKGWB/NF-1873,29[22] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873.

⁵¹⁷ eKGWB/NF-1873,29[26] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873.

Eierlegen zwingt“:

„Es sind wahrhaftig keine „harmonischen“ Naturen: nur gackern können sie mehr als je, weil sie öfter Eier legen: freilich sind auch die Eier immer kleiner (obzwar die Bücher immer dicker) geworden.“⁵¹⁸

Jedoch auch unter den gewissenhaften Gelehrten, **den authentischen Wahrheitsdienern, fehle es am „rechten Kitt“**.⁵¹⁹ „Alle sind so zerstreut und von einander entfernt, dass kein Band sie alle umschlingt“⁵²⁰, beanstandet Nietzsche. Er erkennt, „dass die besten Kräfte sich so zerstreuen“ und in der Folge „die eigentliche Heimat verarmt, wenn alles auswandert.“ So stellt er sich „[g]egen das *laissez aller* in der Wissenschaft“ und er sieht seine „Aufgabe“ darin, jene „zurückzurufen zum Nothwendigsten“⁵²¹. Es gilt,

„das Gespaltene Zerstreute wieder zusammenzubringen und zusammenzuschweissen, einen Herd für die deutsche Culturarbeit zu gründen, abseits von aller Zeitungscultur und Popularisirung der Wissenschaften.“⁵²²

Nietzsche rät den eigentlichen Dienern der Wahrheit zur „Coloniebildung!“⁵²³ Seine Parole lautet: „*Unschädlichmachung der Wissenschaft durch Klöster*“⁵²⁴. Was wie eine verwegene Idee klingt, wird durch Vorbilder aus der Vergangenheit plausibel gemacht. Er mag sich hierfür Marsilio Ficinos Gemeinschaft von bedeutenden Humanisten in der Medici-Villa in Careggi bei Florenz zum Vorbild genommen haben, wenn er schreibt, dass „auf ähnliche Weise die Cultur der Renaissance möglich geworden ist“.⁵²⁵ Schon damals habe sie sich „auf den Schultern einer solchen Hundert-Männer-Schaar“ herausgehoben. Nietzsche nimmt an, „es gehörten nicht mehr als 100 productive, in einem neuen Geiste erzogene Menschen dazu, um der in Deutschland jetzt gerade modischen Gebildetheit den Garaus zu machen“.⁵²⁶

Concilium Rhaeticum

Im März 1874 startet Nietzsche neuerlich einen Versuch, Freund Rohde von einer dauerhaften Gemeinschaft zu überzeugen. Obwohl Rohde wenige Monate zuvor, wie

⁵¹⁸ eKGWB/HL-7 — Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben: § 7. Erste Veröff. 22/02/1874.

⁵¹⁹ eKGWB/NF-1873,29[26] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873.

⁵²⁰ eKGWB/NF-1873,29[22] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873.

⁵²¹ eKGWB/NF-1873,29[22] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873.

⁵²² eKGWB/NF-1873,29[23] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873.

⁵²³ eKGWB/NF-1873,29[22] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873.

⁵²⁴ eKGWB/NF-1873,29[23] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873.

⁵²⁵ eKGWB/NF-1873,29[29] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873. Vgl. auch das folgende Fragment: 29 [30].

⁵²⁶ eKGWB/NF-1873,29[30] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873.

wir sahen, ablehnend reagiert hat, lässt Nietzsche so schnell nicht von seinem ihm am Herzen liegenden Vorhaben ab: „Ich habe wieder einen schönen Plan geschmiedet, für späterhin, um uns dauerhaft zu vereinigen“, schreibt er, „aber ein paar Jahre müssen noch in’s Land gehen.“ Einen ersten Vorgeschmack soll eine „Versammlung im Herbst, das concilium Rhaeticum“ bringen, wohin er ihn mit Vehemenz einlädt: „das ist fest und dabei bleibt’s?“⁵²⁷

Nachdem erste Zusagen eingetroffen sind – „Rohde hat im letzten Briefe definitiv zugesagt. Overbeck auch, Romundt (...) auch.“⁵²⁸ – will er außerdem seinen Pförtner Freund Carl von Gersdorff dabeihaben, an den er schreibt: „Im Herbst (...) müssen wir uns sehen, beim concilium subalpinum sive Rhaeticum.“⁵²⁹ Er erinnert ihn an die synergetische Wirkung, die eintritt, wenn „wir allesammt curiose Kerle“⁵³⁰ eine Einheit bilden:

„Wenn wir alle zusammen sind, kommt ein ganzer Kerl heraus, der keinen Grund hat sich zu betrüben. Gemeinsam und zusammen sind wir ein Wesen, welches „Freude trinken“ darf — an den Brüsten der Natur“⁵³¹

Kloster ermöglicht höhere Freundschaftsbänder

Als Nietzsche im Jahre 1875 Eugen Dührings Werk „Der Werth des Lebens“ liest und ein langes Exzerpt⁵³² davon anfertigt, setzt er sich dabei auch mit der Frage nach der heutigen Bedeutung des Klosters auseinander. Eine von Nietzsche exzerpierte Stelle lautet: **„Das Kloster und überhaupt die Abwendung vom Treiben der Welt hat bisweilen einen guten Sinn.“** Diese Aussage vertritt Dühring allerdings nur für einzelne Menschen, die „durch furchtbare Schicksale im Zutrauen zum Leben ganz gestört werden.“ Hinsichtlich der Klosteridee unterscheidet Dühring zwischen dem Einzelschicksal und der Allgemeinheit: „Der Einzelne mag entschuldigt werden, wenn er sich dem Kloster zuwendet; es kann nicht zur allgemeinen Doktrin werden, ohne den Charakter eines intellektualen Verbrechens anzunehmen.“⁵³³ Dies geht Nietzsche nicht weit genug. Seiner Auffassung nach sind es gerade die „einsamen Asketen“, die für das Allgemeine, das Ganze, in einem höheren Sinne arbeiten⁵³⁴:

⁵²⁷ eKGWB/BVN-1874,353 — Brief an Erwin Rohde von: 19/03/1874.

⁵²⁸ eKGWB/BVN-1874,356 — Brief an Carl von Gersdorff von: 01/04/1874.

⁵²⁹ eKGWB/BVN-1874,356 — Brief an Carl von Gersdorff von: 01/04/1874.

⁵³⁰ eKGWB/BVN-1874,353 — Brief an Erwin Rohde von: 19/03/1874.

⁵³¹ eKGWB/BVN-1874,356 — Brief an Carl von Gersdorff von: 01/04/1874.

⁵³² Vgl. eKGWB/NF-1875,9[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875. In der KSA handelt es sich dabei um fünfzig Seiten (KSA 8, S. 131-181)

⁵³³ Ebd.

⁵³⁴ Vgl. Nietzsches Äußerung gegenüber Rohde: „vielleicht daß dies die einzige Art ist, wie wir für das Ganze arbeiten sollen.“ (eKGWB/BVN-1870,113 — Brief an Erwin Rohde von: 15/12/1870.)

„Er [Dühring] meint also in allem Ernste, daß ein Leben in der Einsamkeit nie ein Leben für die Menschen sein könne, und daß Abwendung vom Leben Abwendung von den Menschen sei. Nun ist es thatsächlich umgekehrt; ich möchte wissen, welche Art von höheren Bändern überhaupt Mensch an Mensch knüpfen würde, wenn man die Arbeit der einsamen Asketen jeder Art wegnehmen wollte!“⁵³⁵

Nietzsches festgehaltene „Schluss-Betrachtung, von mir“ im Anschluss an sein Exzerpt von Dührings Schrift lautet, dass der „Glaube an den Werth des Lebens“ nur möglich sei, wenn man „sein Augenmerk vornehmlich auf die seltensten Menschen, die hohen Begabungen, die reinen Seelen“ richtet und sich „deren Werden zum Ziel (nimmt) und sich an deren Wirken (erfreut)“⁵³⁶.

Im Jahre 1879 spinn Nietzsche Pläne für eine Gemeinschaft mit Peter Gast: „Eigentlich sollten wir doch zusammen leben. — Ich denke mir hier und da etwas aus — (...) Wo wollen wir den Garten Epicurs erneuern?“⁵³⁷ Den Bezug zwischen Epikur und Freundschaft stellt Nietzsche auch im 338. Aphorismus der „Fröhlichen Wissenschaft“ her. Er zitiert Epikurs Losung, welche von Plutarch⁵³⁸ überliefert wurde: **„Lebe im Verborgenen, damit du dir leben kannst!“** im Zusammenhang mit einem Leben in Gemeinschaft und zwar **mit jenen, die „mit dir Ein Leid und Eine Hoffnung haben — deinen Freunden“**⁵³⁹. Dass Epikur sich eingehend mit dem Phänomen der Freundschaft auseinandergesetzt hat, zeigt folgender überlieferter, für ihn maßgebender Satz: „Von allem, was die Weisheit für die Glückseligkeit des ganzen Lebens bereitstellt, ist der Gewinn der Freundschaft das bei weitem Wichtigste.“⁵⁴⁰ **Wie für Nietzsche ist die Freundschaft für Epikur ein wärmendes, stärkendes Mittel gegen Anfeindungen von außen.** Das Leben im Verborgenen bezieht sich auf einen Rückzugsraum für ihn und seine Freunde.

⁵³⁵ eKGWB/NF-1875,9[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875. (Exzerpt von „Der Werth des Lebens“ von E. Dühring, 1865.)

⁵³⁶ eKGWB/NF-1875,9[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

⁵³⁷ eKGWB/BVN-1879,826 — Brief an Heinrich Köselitz von: 26/03/1879.

⁵³⁸ Vgl. Plutarch: Moralia, 1128ff. In seiner weiteren Schrift „De E apud Delphos“ („Über das Epsilon am Apolltempel in Delphi“) verbreitet Plutarch den delphischen Spruch, der für Nietzsche, wie auch für Montaigne, sehr bedeutsam war: „gnothi sauton“. Vgl. dazu: Hans Schelkshorn: Entgrenzungen. Ein europäischer Beitrag zum philosophischen Diskurs der Moderne. Weilerswist: Velbrück Wissenschaft, 2009, S. 356f.

⁵³⁹ eKGWB/FW-338 — Die fröhliche Wissenschaft: § 338. Erste Veröff. 10/09/1882.

⁵⁴⁰ Epikur: Maßgebende Sätze, XXVII, in: ders: Wege zum Glück Aus dem Griech. und Latein. übers. und hg. von Rainer Nickel. Mannheim: Artemis & Winkler, 2010, S. 238-255.

Vallombrosa – seine Philosophie will ein Nest gründen

Einen solchen Rückzugsraum sucht Nietzsche auch im Jahre 1883. „Für den Sommer habe ich ein Projekt“ lässt er Peter Gast im Frühling wissen. Es gehe darum, „ein gut eingerichtetes Schloß im Walde, von Benediktinern zu ihrer Erholung eingerichtet, mit zusammengeladenen befreundeten Menschen zu füllen.“ Für diesen Zweck wolle er sich jetzt „auch neue Freunde suchen.“⁵⁴¹

Schon bald taucht ein solch neuer möglicher Freund am Horizont auf. Es handelt sich um einen jungen Herrn aus Florenz, „der wie es scheint darauf wartet, mit mir zusammen zu leben“⁵⁴² und an dem Nietzsche „bald die rechte Hülfe“ zu haben hofft. Nietzsche beschreibt hier Paul Lanzky, sogenannter „Mitbesitzer des Hôtels (foresteria) in Vallombrosa“. Sogleich spielt Nietzsche mit dem Gedanken, dass seine „Philosophie“ noch einmal in diesem alten guten großartigen Winkel sich „ein Nest“ gründen⁵⁴³ würde. Nach Naumburg schreibt Nietzsche, dass Lanzky ihm „Vorschläge gemacht [habe], die ganz schön für Euren Eremiten und Wald-Einsiedler passen“.⁵⁴⁴ Auf seine Einladung hin werde er wohl „[e]inen Theil des nächsten Jahres“ dort verbringen. Quartier werde er in einem Gebäudekomplex ehemaliger Mönchszellen erhalten, „im Paradisino“⁵⁴⁵, einsiedlerisch abseits von dem Hotel selbst.⁵⁴⁶ Der Plan für eine Umsetzung erstreckt sich über Jahre. So verkündet Nietzsche auch Anfang 1885 voller Vorfriede seiner Mutter: „Übermorgen ziehn wir (...) uns in *die Wald- und Berg- und Klostereinsamkeit von Vallombrosa* zurück, (...) Stille werden wir haben“.⁵⁴⁷ Schließlich wird das Projekt zugunsten eines andern aufgegeben.

Noch im selben Jahr taucht ein neuer gemeinsamer Plan auf. Es handelt sich um das „Eremiten-Projekt von St. Jean“. Was solitär anmutet, soll doch eine Philosophenkolonie werden aufgrund von Lanzkys brieflicher Aufforderung an Nietzsche, er solle doch „kein absoluter Einsiedler werden“, er „könn[e] aber ein relativer in St. Jean bleiben und dort Menschen um sich sammeln“. Zudem erscheinen ihm die klimatischen

⁵⁴¹ eKGWB/BVN-1883,415 — Brief an Heinrich Köselitz von: 10/05/1883.

⁵⁴² eKGWB/BVN-1883,478 — Brief an Franziska und Elisabeth Nietzsche von: 25/12/1883.

⁵⁴³ eKGWB/BVN-1883,477 — Brief an Franz Overbeck von: 24/12/1883.

⁵⁴⁴ eKGWB/BVN-1883,478 — Brief an Franziska und Elisabeth Nietzsche von: 25/12/1883.

⁵⁴⁵ Abseits des Hotels „Foresteria“ liegt das „Paradisino“. Dabei handelt es sich um einen Gebäudekomplex mit Mönchszellen, die sich um eine kleine Kirche reihen. Als die 1036 von den Benediktinern bei Florenz gegründete Klosteranlage Vallombrosa [„Vallis umbrosa“ oder „Schattental“ wie Nietzsche es bezeichnet (eKGWB/BVN-1885,644 — Brief an Elisabeth Förster von: 11/11/1885)] touristische Bekanntheit erlangte, wurde das „Paradisino“ zu einer Art Hotel umgebaut, in welchem angeblich bereits John Milton weilte, da er „Vallombrosa“ in seinem epischen Gedicht „Paradise Lost“ (erstes Buch, Vers 303) erwähnt. Nietzsche erwähnt dies in einem Brief an seine Mutter: „der Ort ist berühmt, Dante und Milton haben ihn verherrlicht, letzterer in der Schilderung des Paradieses.“ (eKGWB/BVN-1885,642 — Brief an Franziska Nietzsche von: 07/11/1885. Vgl. auch: Back Roads. Northern & Central Italy. London: Dorling Kindersley, 2015, S. 165)

⁵⁴⁶ eKGWB/BVN-1883,477 — Brief an Franz Overbeck von: 24/12/1883.

⁵⁴⁷ eKGWB/BVN-1885,642 — Brief an Franziska Nietzsche von: 07/11/1885

Bedingungen an dieser Landspitze östlich von Nizza, die im Schutze der im Hinterland aufragenden Berge liegt, für Nietzsches Bedürfnisse günstig:

*„Fern von der Küste, die vom Mistral bestrichen wird, geht's mir doppelt auf, daß dort der Ort ist wo Ihre Philosophie sich aufbauen und von wo uns sie als „gaia scienza“ über die Schweren und Müden und Kalten hinwegfliegen muß.“*⁵⁴⁸

Da „die Bewohnbarkeit meiner Halbinsel St. Jean für mich allein nicht leicht möglich ist“, so Nietzsche an Elisabeth, plane er ein „Zusammenleben zu Dreien (nämlich Köselitz, Lanzky und ich)“ inklusive einer „Wirthschafterin und Köchin“ in einer „kleinen Villa“, was ihm „selbst pekuniär“⁵⁴⁹ ausführbar erscheine. Um Köselitz für sein Projekt zu gewinnen, schildert er die Vorteile des gewählten Ortes:

„Die Luft ist unvergleichbar, die anregende Kraft (ebenso die Lichtfülle des Himmels) in Europa nicht zum zweiten Male vorhanden. [...] Die ganz ausgesuchten Dinge der Natur, wie die Waldwege am nächsten Berge, wie die Halbinsel St. Jean, hat unsereins für sich; ebenso ist die ganze herrlich-freie Promenade am stark brandenden Meere (c[irca] dreiviertel Stunde lang —) nur für ein paar Stunden des Tags besucht.“

Der letztgenannte Punkt über St. Jean ist für Nietzsche bedeutsam. Noch an anderer Stelle des Briefes an Gast betont er den für ihn anregenden **Wechsel von Geselligkeit und Einsamkeit, welchen er als idealen Rahmen seines Schaffens anstrebt**. Einerseits sei „der Ort umfänglich genug“, andererseits gestatte er „jeden Grad einsiedlersicher Verborgenheit“. In folgendem Satz bringt er unerwartet sein Verständnis von Freundschaft auf den Begriff, und eine Wendung erinnert gar an den Aphorismus der „Sternen-Freundschaft“⁵⁵⁰: *„Wir selber, als arbeitsame und solitäre Thiere, werden uns hübsch aus dem Wege gehn, aber hier und da ein kleines Fest des Zusammenseins veranstalten.“*⁵⁵¹

Beide Pole – **das Zusammensein und das sich aus dem Weg gehen** – sind für sein Konzept der Freundschaft konstitutiv. Wenn Paul Lanzky⁵⁵² früher für ihn das

⁵⁴⁸ Paul Lanzky aus Cutigliano (Toscana) von Ende Juli 1885 an Nietzsche in Sils-Maria, KGB III 4, Nr. 289, S. 45f.

⁵⁴⁹ Nietzsche im Januar 1885 aus Nizza an Elisabeth Nietzsche in Naumburg, in: KGB III 7/2, S. 15f. Bei diesem Brief handelt es sich um eine sogenannte „Urabschrift“ Elisabeths, welche nicht in die Textbände der KGB einbezogen wurde, weil keine Originalversion Nietzsches bekannt ist und weil, obwohl der Inhalt mit Nietzsches sonstigen Äußerungen übereinstimmt, potentiell eine Fälschung vorliegen könnte.

⁵⁵⁰ Vgl. dazu die folgende Passage aus der „Fröhlichen Wissenschaft“: „Wir sind zwei Schiffe, deren jedes sein Ziel und seine Bahn hat; wir können uns wohl kreuzen und ein Fest miteinander feiern, wie wir es gethan haben (...)“ (eKGWB/FW-279 — Die fröhliche Wissenschaft: § 279. Erste Veröff. 10/09/1882)

⁵⁵¹ eKGWB/BVN-1885,648 — Brief an Heinrich Köselitz von: 24/11/1885.

⁵⁵² Auch Overbeck lässt er wissen: Paul Lanzky sein „ein merkwürdig edler und feiner Charakter, wenn auch leider kein ‚Geist‘“. (eKGWB/BVN-1886,661 — Brief an Franz Overbeck von: 09/01/1886.)

Versprechen eines Freundes und Schülers darstellte, zeigt sich bald, dass er diese für Nietzsche der Freundschaft zugrundeliegende Spannung nicht aufrecht halten kann. „Herr L<anzky> (*der mir die Einsamkeit nimmt, ohne mir die Gesellschaft zu geben*)“, so Nietzsche 1886 an seine Mutter, „geht aber glücklicher Weise nicht mit nach Nizza.“ Denn neben der „abscheulichen Ernährung“ war „[d]as Schlimmste [...] daß ich nicht allein war!“⁵⁵³

Ordensbund höherer Menschen

Wenn Nietzsche in einem nachgelassenen Fragment von Sommer-Herbst 1884 ankündigt, dass er sich „jetzt nach einer langen freiwilligen Vereinsamung wieder den Menschen zuwende[t]“ und wenn er ruft: „wo seid ihr meine Freunde? so geschieht dies um großer Dinge willen“. In verheißungsvollem Tonfall kündigt er an:

*„ich will einen neuen Stand schaffen: einen Ordensbund höherer Menschen, bei denen sich bedrängte Geister und Gewissen Rath's erholen können; welche gleich mir nicht nur jenseits der politischen und religiösen Glaubenslehren zu leben wissen, sondern auch die Moral überwunden haben.“*⁵⁵⁴

Josef Paneth, einem Physiologen aus Wien⁵⁵⁵, hat er bereits Anfang des Jahres davon erzählt. Paneth berichtet seiner Braut Sophie brieflich darüber:

*„Auch sprach er von seinem Projekt, einen Kreis von angenehmen Menschen zu sammeln, verschiedenen Berufsklassen angehörig, und mit diesen am Meeresufer ein ruhiges Dasein zu führen oder auf einer Insel. Er hat noch sehr viel Selbstkenntnis und weiß, daß ihm die Vereinsamung nicht gut tut“*⁵⁵⁶.

Im März 1884 „träumt“ Nietzsche davon, dass er „in nicht ferner Zeit irgendwo im Süden, am Meere, auf einer Insel, umgeben von den zutrauenswürdigsten Freunden und Arbeits-Genossen leben werde“. Er imaginiert einen „*stillen convent*“, wo er auch den Adressaten des Briefes, Ferdinand Laban, „hinein[denkt]“⁵⁵⁷.

⁵⁵³ eKGWB/BVN-1886,760 — Brief an Franziska Nietzsche von: 10/10/1886.

⁵⁵⁴ eKGWB/NF-1884,26[173] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1884.

⁵⁵⁵ Im damaligen Wien war die erste „Nietzschegemeinde“ bereits verwirklicht, wie ein Brief an Nietzsche, der „im Namen Ihrer begeisterten Verehrer an der hiesigen Universität“ von einem gewissen Josef R. Ehrlich aus Wien abgesandt wurde, bestätigt. (Vgl. Josef R. Ehrlich aus Wien am 21. April 1876 an Nietzsche in Basel, KGB II 6/1, Nr.764, S. 313ff.)

⁵⁵⁶ Josef Paneth am 25. Januar 1884 an Sophie Schwab, in: ders.: Vita Nuova. Ein Gelehrtenleben zwischen Nietzsche und Freud. Autobiographie. Essays. Briefe. Hg. und kommentiert von Wilhelm W. Hemecker. Graz: Leykam, 2007, S. 149f.

⁵⁵⁷ eKGWB/BVN-1884,492 — Brief an Ferdinand Laban von: Anfang März.

Das angestrebte ruhige Inseldasein, von dem er Paneth erzählt, versucht er im Juli 1884 umzusetzen, als er Pläne entwickelt, mit Resa von Schirnhofen und Köselitz nach Korsika zu gehen.⁵⁵⁸ Allerdings zerschlägt sich bald auch dieses Vorhaben: „Corsica-Angelegenheit erledigt“, meldet er am 28. November nach Naumburg. Der alternative Plan, welcher ihm philosophische Jüngerschaft verspricht, lautet wie folgt:

„Ich will und muß an Nizza festhalten, zum Zweck meiner zukünftigen „Colonie“, welche mir jetzt möglicher erscheint (ich meine: sympathische Menschen, vor denen ich meine Philosophie dozieren kann)“⁵⁵⁹

Seit dem Sommer 1883 findet Nietzsches Klosteridee verstärkt Eingang in sein Werk. In einem überblicksartigen Entwurf für „Also sprach Zarathustra“ nimmt sich der Philosoph vor, verschiedene Lebensentwürfe zu thematisieren. „Von der Ehe auf Zeit“ will er schreiben, über das Leben auf den „glückseligen Inseln“ sowie ein Kapitel mit dem Titel „Von neuen Gesellschaften und Klöstern“⁵⁶⁰. Auch in den folgenden Jahren interessiert er sich für den „*Werth (...) der Einsiedler, Klöster*“, welchen er in einer Skizze der „Vorrede zur Philosophie der ewigen Wiederkunft“ (1884) aus dem Umkreis der Vorarbeiten zu „Jenseits von Gut und Böse“ als vorherrschendes „Bedürfnis“ im „Gefühl nach Vollkommenem hin“⁵⁶¹ charakterisiert. Auch später interessiert er sich für „die Wohlthaten, welche die europäische Gesellschaft den Klöstern verdankt“, welche er anlässlich einer aktuellen Lektüre vorbildlich „in’s Licht [ge]stell[t]“ sieht. Sogleich empfiehlt er das Werk an Overbeck: „Kennst Du Montalembert’s Moines d’Occident? Oder vielmehr: weißt Du etwas Solideres und weniger Parteiisches, als dies Werk“⁵⁶² zu diesem Thema?

Aus einer Planskizze aus dem Jahre 1885 geht hervor, dass Nietzsche eine Schrift über die verschiedenen Mängel seiner Zeit vorbereitet. Neben dem „Mangel einer Charakter-Erziehung“ nennt er in einem Zug den „Mangel der höheren Klöster“⁵⁶³. Noch im selben Jahr stürzt er sich mit Begeisterung auf eine Information Malwida von Meysenbugs über ein römisches Kloster. Sogleich greift er mit Händen nach dieser vorhandenen, neuen Möglichkeit:

⁵⁵⁸ Karl Schlechta: Nietzsche Chronik. Daten zu Leben und Werk. München/Wien: Carl Hanser, 1975, S. 91. Vgl. auch: eKGWB/BVN-1884,558 — Brief an Franziska und Elisabeth Nietzsche von: 28/11/1884.

⁵⁵⁹ eKGWB/BVN-1884,560 — Brief an Franziska und Elisabeth Nietzsche von: 28/11/1884.

⁵⁶⁰ eKGWB/NF-1883,13[20] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1883. Vgl. auch: eKGWB/NF-1883,9[5] — Nachgelassene Fragmente Mai–Juni 1883.

⁵⁶¹ eKGWB/NF-1884,26[243] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1884.

⁵⁶² eKGWB/BVN-1887,804 — Brief an Franz Overbeck von: 23/02/1887.

⁵⁶³ eKGWB/NF-1885,1[3] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1885 — Frühjahr 1886.

„Geben Sie mir doch die Adresse jenes Klosters⁵⁶⁴! Es könnte sein, daß ich vielleicht im Herbst einmal den Versuch mit Rom mache, vorausgesetzt, daß ich incognito dort leben kann, und meiner Einsiedler-Natur nichts Widernatürliches zugemuthet wird.“⁵⁶⁵

Dass Nietzsche auch 1887 den Traum vom neuen Arkadien träumt, zeigt eine Empfehlung, die er gegenüber der Engländerin Emily Fynn⁵⁶⁶ ausspricht, für deren Heimreise aus dem Engadin er einen geeigneten Zwischenstopp empfiehlt. Es handelt sich hierbei um die „Villa Badia“ am Lago Maggiore, wo Nietzsche bereits im April 1887 weilte⁵⁶⁷, deren „Lage und Anlage“ sich neben dem „Reichthum an Feigen, an herrlichen Bäumen auch durch „*das Klösterliche und Vornehme*“⁵⁶⁸ auszeichne, so Nietzsche.

Das Bild der Insel als idealer Ort der Freundesgemeinschaft

Nietzsche verwendet wiederholt das Bild der Insel als idealen Ort für eine intellektuelle, künstlerische Gemeinschaft. Der 341. Aphorismus der „Morgenröthe“ (1881) beschreibt die „Gesellschaft der Denker“⁵⁶⁹, die sich inmitten des Ozeans auf einer Insel zusammengefunden haben. Doch ihr erkenntnisreiches Inselglück ist nur kurz, da der Ozean Wind und Wetter bringt, worüber die Denker nicht verfügen können. Die „kleine Weile“ des gelungenen Zusammenseins jedoch erfüllt sie mit Dankbarkeit und Stolz. Damit klingt bereits ein Motiv aus Nietzsches berühmten Freundschafts-Aphorismus⁵⁷⁰ aus der „Fröhlichen Wissenschaft“ (1882) an:

*„Aus der **Gesellschaft der Denker**. — Inmitten des Ozeans des Werdens wachen wir auf einem Inselchen, das nicht grösser als ein Nachen ist, auf, wir Abenteurer und Wandervögel, und sehen uns hier eine kleine Weile um: so eilig und so neugierig wie möglich, denn wie schnell kann uns ein Wind verwehen oder eine Welle über das Inselchen hinwegspülen, sodass Nichts mehr von uns da ist! Aber hier, auf diesem kleinen Raume, finden wir andere Wandervögel und hören von früheren, — und so leben wir eine köstliche Minute der Erkenntniss und des Errathens, unter fröhlichem Flügelschlagen und Gezwitscher mit einander und Abenteuern im Geiste hinaus auf den*

⁵⁶⁴ Malwidias Brief, wahrscheinlich mit einer Einladung an Nietzsche nach Rom zu kommen, ist nicht überliefert, daher konnte der Name des Klosters nicht eruiert werden.

⁵⁶⁵ eKGWB/BVN-1885,587 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 26/03/1885.

⁵⁶⁶ Mit der Engländerin Emily Fynn verband Nietzsche eine Engadiner Freundschaft aus den Jahre 1884-87.

⁵⁶⁷ Vgl. Nietzsches Briefe vom 24. März 1887 bis 19. April 1887.

⁵⁶⁸ eKGWB/BVN-1887,890 — Brief an Emily Fynn von: 17/08/1887.

⁵⁶⁹ eKGWB/M-314 — Morgenröthe: § 314. Erste Veröff. 31/07/1881.

⁵⁷⁰ Vgl. eKGWB/FW-279 — Die fröhliche Wissenschaft: § 279. Erste Veröff. 10/09/1882. Zur „Sternen-Freundschaft“ vgl. Kapitel 9.

*Ozean, nicht weniger stolz als er selber!*⁵⁷¹

Die „glückseligen Inseln“ – Zarathustra als Erzieher

„Insel der Glückseligen“ – so bezeichnet Nietzsche mit einem anderen Wort den idealen Ort, der die Erzieher einer neuen Zivilisation hervorbringen soll. Paolo D’Iorio analysiert dieses Bild in „Also sprach Zarathustra“.⁵⁷² Nietzsche gestaltet die Figur des Zarathustra als großen Erzieher. In einem nachgelassenen Fragment schreibt er über „jene ideale Gemeinde, welche sich Zarathustra auf den glückseligen Inseln erzogen hat“⁵⁷³.

Das Bild der „glückseligen Inseln“ ist in allen vier Teilen des „Zarathustra“ präsent. Wie wir aus dem Zweiten Teil erfahren, leben Zarathustras Schüler entsprechend dem Konzept der Gemeinschaft für freiere Geister „auf den glückseligen Inseln“.⁵⁷⁴ Aus welchem Grund siedelt sich Zarathustra mit seinen Schülern – seinen „Freunden“, wie er sie nennt – auf einer Insel bzw. den glückseligen Inseln an?⁵⁷⁵

Aus Erfahrung weiß er, dass ein geeigneter Ort, an dem sich seine Schüler versammeln können, wesentlich für eine gelingende Vermittlung seiner Lehre ist. Eine diesbezüglich lehrreiche Erfahrung war sein Versuch, zu einer Menschenmenge auf einem Marktplatz zu sprechen, wo er missverstanden und lächerlich gemacht wurde: „Da stehen sie [...] da lachen sie: sie verstehen mich nicht, ich bin nicht der Mund für diese Ohren“.⁵⁷⁶

Als einziges Resultat findet er sich mit einem Leichnam auf den Schultern wieder, einem leidenschaftlichen Anhänger, einem „erste[n] Gefährten“⁵⁷⁷, der aber nicht in der Lage ist, sich eigenständig fortzubewegen, ein totes Gewicht. Zarathustra wird durch diese Erfahrung bewusst, ***dass er nicht zum Volke sprechen soll, sondern zu seinen (höheren) Freunden, „die mir folgen, weil sie sich selber folgen wollen“*** und keine toten Gewichte sind. Er erkennt, dass es nicht seine Aufgabe ist, Hirte einer Herde zu sein, vielmehr erkennt er seine Rolle darin, solche, die ihm als geeignet erscheinen, von der Herde wegzulocken:

⁵⁷¹ eKGWB/M-314 — Morgenröthe: § 314. Erste Veröff. 31/07/1881.

⁵⁷² Vgl. Paolo D’Iorio: *Le voyage de Nietzsche à Sorrente*. Paris: CNRS Éditions, 2012, S. 137-147.

⁵⁷³ eKGWB/NF-1884,26[244] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1884.

⁵⁷⁴ eKGWB/Za-II-Inseln — Also sprach Zarathustra II: § Auf den glückseligen Inseln. Erste Veröff. 31/12/1883.

⁵⁷⁵ Vgl. dazu: Paolo D’Iorio: *Le voyage de Nietzsche à Sorrente*. Paris: CNRS Éditions, 2012, S. 137.

⁵⁷⁶ eKGWB/Za-I-Vorrede-5 — Also sprach Zarathustra I: Vorrede, § 5. Erste Veröff. 20/08/1883.

⁵⁷⁷ eKGWB/Za-I-Vorrede-9 — Also sprach Zarathustra I: Vorrede, § 9. Erste Veröff. 20/08/1883.

„Ein Licht gieng mir auf: Gefährten brauche ich und lebendige, — nicht todte Gefährten und Leichname, die ich mit mir trage, wohin ich will.

Sondern lebendige Gefährten brauche ich, die mir folgen, weil sie sich selber folgen wollen — und dorthin, wo ich will.

Ein Licht gieng mir auf: nicht zum Volke rede Zarathustra, sondern zu Gefährten! Nicht soll Zarathustra einer Heerde Hirt und Hund werden!

Viele wegzulocken von der Heerde — dazu kam ich. [...]

Gefährten sucht der Schaffende und nicht Leichname, und auch nicht Heerden und Gläubige. Die Mitschaffenden sucht der Schaffende, Die, welche neue Werthe auf neue Tafeln schreiben. Gefährten sucht der Schaffende, und Miterntende: denn Alles steht bei ihm reif zur Ernte. Aber ihm fehlen die hundert Sichel: so rauft er Ähren aus und ist ärgerlich.

Gefährten sucht der Schaffende, und solche, die ihre Sichel zu wetzen wissen. Vernichter wird man sie heissen und Verächter des Guten und Bösen. Aber die Erntenden sind es und die Feiernden.

*Mitschaffende sucht Zarathustra, Miterntende und Mitfeiernde sucht Zarathustra: was hat er mit Heerden und Hirten und Leichnamen zu schaffen!*⁵⁷⁸

Die Reden Zarathustras, die sich an die Vorrede anschließen, dienen dazu, seine Schüler im Sinn des freien Geistes zu bilden. Er wendet sich an Schüler, die ihren eigenen Weg finden und ihre individuellen Talente entwickeln wollen. Später beschreibt er dies als „die große Ambition“:

*„Über das Chaos Herr werden das man ist; sein Chaos zwingen, Form zu werden; Nothwendigkeit werden in Form: logisch, einfach, unzweideutig, Mathematik werden; Gesetz werden —: das ist hier die große Ambition.“*⁵⁷⁹

Bezüglich des ersten Teils des Zarathustra gibt auch der Briefwechsel zwischen Nietzsche und Köselitz Aufschluss. Als Antwort auf den Erhalt des ersten Buches von „Also sprach Zarathustra“ schreibt Köselitz, dass er die Figur des Zarathustra als „Richter und Verurtheiler“, als „Verkenner vieler Existenzen“ mit einer ungerechtfertigten Verachtung gegenüber der Menschheit empfunden habe, und konträr dazu müsse der weise Mann seiner Meinung nach zum Schluss kommen, „dass er und die ganze Welt sich complementiren“⁵⁸⁰. Nietzsche antwortet ihm dazu Folgendes:

⁵⁷⁸ Ebd.

⁵⁷⁹ eKGWB/NF-1888,14[61] — Nachgelassene Fragmente Frühjahr 1888.

⁵⁸⁰ Heinrich Köselitz aus Venedig am 24. Juli 1883 an Nietzsche in Sils-Maria, KGB III 2, Nr. 200, S. 383.

*„Wenn ich den ersten Zarathustra ganz verstehe: so will er eben an solche sich wenden, welche im Gedränge und mitten im Gesindel lebend entweder ganz und gar die Opfer dieses Distanz-Affektes werden (des Ekels, unter Umständen!) oder ihn ablegen müssen: denen redet er zu, sich auf eine einsame glückselige Insel zu flüchten — oder nach Venedig. —“*⁵⁸¹

Folgendes Fragment wurde kurz nach dem Erdbeben Ischias von 1883⁵⁸² geschrieben: „Zarathustra 3 (...) Der Untergang der glückseligen Inseln *w e c k t* ihn! Glück in seinem Mißerfolge. Größtes Leid bei der Einsicht, den bisherigen Ertrag des Lebens verloren zu haben: der ganz große Mißerfolg! — Endlich beschließt er seine Lehre hundertfach zu lehren!“⁵⁸³ Die Zerstörung des idealen Ortes der freieren Geister lässt einen Ruck durch Zarathustra gehen.

Er erinnert sich an frühere Fehlschläge und beschließt, „[e]ndlich (...) seine Lehre hundertfach zu lehren“. Selbst ohne Ischia sind die Hoffnungen auf die Existenz und Verwirklichung der glückseligen Inseln noch nicht verloren. Düstere Worte, wie die des Wahrsagers – „[A]lles ist gleich, es lohnt sich Nichts, es hilft kein Suchen, es gibt auch keine glückseligen Inseln mehr!“⁵⁸⁴ – schüttelt er energisch ab: „„Nein! Nein! Drei Mal Nein! rief er mit starker Stimme und strich sich den Bart — Das weiss ich besser! Es giebt noch glückselige Inseln!“⁵⁸⁵

In Zarathustras Höhle werden die „glückseligen Inseln“ nochmals in einem bedeutsamen Zusammenhang erwähnt. Die höheren Menschen, die verschiedene Ausformungen der europäischen Dekadenz darstellen,⁵⁸⁶ nämlich der „grossen Sehnsucht, des grossen Ekels, des grossen Überdrusses“, jene „Verzweifelnde“ kommen als „Wahr- und Vorzeichen“ zu Zarathustra:

⁵⁸¹ eKGWB/BVN-1883,446 — Brief an Heinrich Köselitz: 03/08/1883.

⁵⁸² Am 28. Juli 1883 zerstörte ein Erdbeben die Orte Casamicciola Terme und Lacco Ameno auf der Insel Ischia. – Über Nietzsches Beziehung zu Ischia vgl. weiter unten, Abschnitt „Ischia als Ort des Klosters für freiere Geister“.

⁵⁸³ eKGWB/NF-1883,15[17] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1883; vgl. auch 20[8], 22 [4] und NF 1884, 29 [23].

⁵⁸⁴ eKGWB/Za-IV-Nothschrei — Also sprach Zarathustra IV: Der Nothschrei. Gedruckt 04/05/1885.

⁵⁸⁵ eKGWB/Za-IV-Nothschrei — Also sprach Zarathustra IV: Der Nothschrei. Gedruckt 04/05/1885.

⁵⁸⁶ Die Figuren der europäischen Dekadenz, die Nietzsche im vierten Teil des „Zarathustra“ darstellt, wurden durch Nietzsches Lektüre von Paul Bourgets „Essais de psychologie contemporaine“ beeinflusst. Vgl. dazu Giuliano Campioni: Les lectures françaises de Nietzsche. Paris: PUF, 2001, S. 187f.

Alexander Nehamas zufolge handelt es sich bei diesen Figuren um Beispiele für solche Gefährten, die Zarathustras Lehre gründlich missverstanden haben, was ihn zu folgender Erkenntnis führt: Zarathustras Glück hängt nicht davon ab verstanden zu werden, die Sonne seiner Weisheit scheint für ‚alle und keinen‘. (Alexander Nehamas: „For whom the Sun shines. A reading of Also sprach Zarathustra“, in: Volker Gerhardt (Hg.): Friedrich Nietzsche: Also sprach Zarathustra. (Reihe: Klassiker auslegen) Berlin/New York: de Gruyter, 2012, S. 165-190, S. 181ff.)

„Und dass wir Verzweifelnde jetzt in deine Höhle kamen und schon nicht mehr verzweifeln: ein Wahr- und Vorzeichen ist es nur, davon, dass Bessere zu dir unterwegs sind, —

— denn er selber ist zu dir unterwegs, der letzte Rest Gottes unter Menschen, das ist: alle die Menschen der grossen Sehnsucht, des grossen Ekels, des grossen Überdrusses, — Alle, die nicht leben wollen, oder sie lernen wieder hoffen — oder sie lernen von dir, oh Zarathustra, die grosse Hoffnung!“⁵⁸⁷

Aber Zarathustra stellt klar, dass nicht sie es sind, auf die er in den Bergen gewartet hat: „Ihr mögt wahrlich insgesamt höhere Menschen sein (...) aber für mich — seid ihr nicht hoch und stark genug.“ Zarathustra wartet auf andere Menschen in seinen Bergen. Als möglicher Ort für die „Gemeinschaft der freieren Geister“ werden hier neben den „glückseligen Inseln“ auch „Gärten“ genannt, welche Epikurs Gärten in Erinnerung rufen:

„auf Höhere, Stärkere, Sieghaftere, Wohlgemuthere, Solche, die rechtwinklig gebaut sind an Leib und Seele: lachende Löwen müssen kommen! (...) Sprech mir doch von meinen Gärten, von meinen glückseligen Inseln, von meiner neuen schönen Art“⁵⁸⁸

Das erwähnte „Vorzeichen“ gibt Anlass zur Hoffnung, dass Zarathustras Lehre künftig eine „Gemeinschaft der freieren Geister“ finden würde, wo sie auf fruchtbaren Boden fallen und gedeihen kann. Hoffnungsvolle Sinnbilder sind ein lachender Löwe, der sich Zarathustra zu Füßen schmiegt, und fliegenden Tauben, die ihn umkreisen:

„Das Zeichen kommt“, sprach Zarathustra und sein Herz verwandelte sich. Und in Wahrheit, als es helle vor ihm wurde, da lag ihm ein gelbes mächtiges Gethier zu Füßen und schmiegte das Haupt an seine Knie und wollte nicht von ihm lassen vor Liebe und that einem Hunde gleich, welcher seinen alten Herrn wiederfindet. Die Tauben aber waren mit ihrer Liebe nicht minder eifrig als der Löwe; und jedes Mal, wenn eine Taube über die Nase des Löwen huschte, schüttelte der Löwe das Haupt und wunderte sich und lachte dazu.“⁵⁸⁹

⁵⁸⁷ eKGWB/Za-IV-Begrueßung — Also sprach Zarathustra IV: Die Begrüßung. Gedruckt 04/05/1885.

⁵⁸⁸ Ebd.

⁵⁸⁹ eKGWB/Za-IV-Zeichen — Also sprach Zarathustra IV: Das Zeichen. Gedruckt 04/05/1885.

Das „Kloster für freiere Geister“⁵⁹⁰ in Sorrent

Vom Winter 1876 bis Frühling 1877 ergibt sich für Nietzsche die Möglichkeit, sein Projekt einer Gemeinschaft der freieren Geister ansatzweise umzusetzen. Gegenüber der Universität Basel⁵⁹¹ als Erholungsjahr für seine wankelmütige Gesundheit⁵⁹² und als wissenschaftliche Reise zum Zweck der Besichtigung der klassischen Stätten eingefädelt, gestaltet sich dieser Aufenthalt zugleich als Experiment der Umsetzung und Gestaltung eines sogenannten „Klosters für freiere Geister“.

Die Initiatorin dieses „conclave littéraire et philosophique entré dans la légende“⁵⁹³ heißt Malwida von Meysenbug. Gleich zwei „Söhne“ möchte sie mit ihrer Einladung in den Süden retten. Einmal handelt es sich dabei um den 19jährigen Albert Brenner, einen Basler Schüler und in der Folge Studenten Nietzsches, den Malwida im Jahre 1875 in Italien kennengelernt hat, wo er sich aufgrund seines Lungenleidens aufgehalten hat. Seitdem ist er „in den Schutz [i]hrer Mutterliebe“⁵⁹⁴ gekommen, während Brenner sich ihr in der Art eines „Sohnes-Fanatismus“⁵⁹⁵ angeschlossen hat. Zum anderen handelt es sich um Nietzsche selbst, dem sie einen günstigen Ort zur Genesung in Aussicht stellt. Am 30. April 1876 fordert sie ihn dazu auf, sich ihnen anzuschließen:

„Ich bin bereit, um eine edel Individualität zu retten, das Opfer zu bringen, Rom zu verlassen und einen kleineren Ort zu beziehen (...) mit gesundem Klima, herrlichen Seebädern, primitif billig (...) Dort würde ich dem Jüngling eine neue Heimat bieten können (...) Nicht ihm allein, auch Ihnen möchte ich diese Heimat, wenigstens für ein Jahr bieten. Sie müssen im nächsten Winter von Basel fort, Sie müssen sich ausruhen unter einem milderen Himmel, unter sympathischen Menschen, wo Sie frei denken, reden und schaffen können was Ihre Seele füllt und wo wahre verstehende Liebe Sie

⁵⁹⁰ eKGWB/BVN-1876,554 — Brief an Reinhart von Seydlitz: 24/09/1876.

⁵⁹¹ Die behördlichen Dokumente werden in Curt Paul Janz: Friedrich Nietzsche. Biographie. 3 Bände. München: dtv, 1981, Bd. 3, S. 227ff. abgedruckt. Nietzsches Gesuch um Beurlaubung an den Präsidenten des Universitäts-Curatels, Carl Burckhardt, stammt vom 19. Mai 1876. (eKGWB/BVN-1876,526 — Brief an Carl Burckhardt: 19/05/1876.)

⁵⁹² Neben der Hoffnung auf gesundheitliche Wiederherstellung des Sohnes „baut“ Nietzsches Mutter auch „ein Gebäude seligster Hoffnung“ anderer Art um den Aufenthalt im Süden, wie wir von Elisabeth erfahren: „Mamachen hofft, daß Du eine Frau von dort mitbringst, nicht gerade aus Sorrent, aber sonst irgendwoher“. (Elisabeth Nietzsche aus Naumburg am 18. September 1876 an Nietzsche in Basel, KGB II/6,1 Nr. 818, S. 400. Auch in: „Das Leben Friedrich Nietzsches in den Jahren 1875-1879“, KGW IV/4, S. 25.)

⁵⁹³ Jacques Le Rider: „Nietzsche entre Malwida von Meysenbug et Lou von Salomé“, in: Annette Runte/Eva Werth: Feminisierung der Kultur? Féminisation de la civilisation? Krisen der Männlichkeit und weibliche Avantgarden. Crises de la masculinité et avant-gardes féminines. Würzburg: Königshausen & Neumann, 2007, S. 69-82, S. 70.

⁵⁹⁴ eKGWB/BVN-1876,523 — Brief an Malwida von Meysenbug: 11/05/1876.

⁵⁹⁵ Vgl. Hauke Reich: Nietzsche-Zeitgenossenlexikon. Verwandte und Vorfahren, Freunde und Feinde, Verehrer und Kritiker von Friedrich Nietzsche. Basel: Schwabe Verlag, 2004, S. 37.

*umgiebt. Dies wäre hier der Fall (...)*⁵⁹⁶

Für Nietzsche wird „zur rechten Zeit dies Wort“⁵⁹⁷ von Malwida gesprochen. Am 11. Mai 1876 sagt er dankbar zu, sich mit ihnen am adriatischen Badeort Fano, welcher ursprünglich angedacht war, niederzulassen. Dass Nietzsche in verschiedener Hinsicht große Hoffnungen mit der Küstenstadt verbindet, zeigt sich auch darin, dass er in seiner schriftlichen Zusage sogleich an deren römische Bezeichnung erinnert: „Fanum Fortunae: für mich soll es ein ‚Glückstempel‘ sein!“⁵⁹⁸ Malwidas willkommene Einladung gibt auch seinen Hoffnungen auf eine Studier- und Lebensgemeinschaft der freieren Geister neue Nahrung.

Dass die Idee eines freigeistigen „Freundschafts-Vereins“ in der Luft schwebt, zeigt sich auch daran, dass sie Eingang in der Briefwechsel zwischen Malwida und Elisabeth Nietzsche findet. Am 18. September 1876 verkündet die Schwester dem Bruder, dass Malwida „so etwas Reizendes von einer Art Kloster, wo Jeder persönlich frei und doch in einer schönen Gemeinsamkeit lebte“, erzählt habe, sodass sie selbst „brennende Lust“ bekam, dorthin zu gehen. Elisabeth wartet mit einer weiteren Idee auf, nämlich dass sie an dem Ort, wo sie nach Ablauf der Freistellung Nietzsches zu ziehen gedächten⁵⁹⁹ – geplant war der ruhige Ort mit mildem Klima, Arlesheim, einige Kilometer südlich von Basel gelegen – beide auch „*ein Klösterchen machen (können)*...“⁶⁰⁰.

Am 1. Oktober 1876 bricht Nietzsche Richtung Süden auf. Mit Zwischenaufenthalten in Montreux und Bex führt ihn die Reise⁶⁰¹ über Genf, Genua und Neapel am 27. Oktober

⁵⁹⁶ Malwida von Meysenbug aus Rom an Nietzsche in Basel am 30. April 1876. KSB II 6/2, Nr.767, S. 319f. In ihrem 22 Jahre später verfassten Bericht als Teil ihres Werks „Lebensabend einer Idealistin“ täuscht sie ihre Erinnerung, wenn sie schreibt Nietzsche habe Brenner „zum Mitgehen nach Sorrent vorgeschlagen“. (Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 236.)

⁵⁹⁷ eKGWB/BVN-1876,523 — Brief an Malwida von Meysenbug: 11/05/1876.

⁵⁹⁸ eKGWB/BVN-1876,523 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 11/05/1876.

⁵⁹⁹ Sie ziehen schließlich doch in die Gellertstraße 22 in einem Villenviertel an der Stadtperipherie vor dem St. Albanstor, vermutlich weil die Distanz zur Stadt Basel auch ungünstige Umstände mit sich gebracht hätte.

⁶⁰⁰ Elisabeth Nietzsche aus Naumburg am 18. September 1876 an Nietzsche in Basel, KGB II/6,1 Nr. 818, S. 399 bzw. Elisabeth Nietzsche am 18. September an Nietzsche, in: „Das Leben Friedrich Nietzsches in den Jahren 1875-1879“. (KGW IV/4, S. 25)

⁶⁰¹ Paul Rée berichtet an Franziska Nietzsche über „die Reise, deren Strapazen, zu Wasser und zu Lande, einen Gesunden wohl krank machen konnten“ und „um so mehr Ihren Herrn Sohn recht angegriffen“ hatten. (Paul Rée am 6. November 1876 an Franziska Nietzsche in Naumburg, in: Friedrich Nietzsche: Werke und Briefe. Historisch-kritische Gesamtausgabe. Briefe. Hg. von Wilhelm Hoppe. 4 Bände erschienen, dann abgebrochen. München: Beck, 1938-1942 (sog. Becksche Ausgabe der Briefe), Band 4, S. 455)

1876 schließlich nach Sorrent⁶⁰², wo er ein halbes Jahr, bis zum 7. Mai 1877, bleiben wird. „Da sind wir, in Sorrent!“ schreibt Nietzsche am Tage nach seiner Ankunft an Elisabeth. Erst gestern reiste er „in die neue Heimat Villa Rubinacci⁶⁰³, Sorrent près de Nâples.“ Begeistert teilt er ihr mit: „Ich habe ein ganz großes hohes Zimmer, vor ihm eine Terrasse. Ich komme vom ersten Meerbad zurück“ und so beschreibt er den Ort und die Umgebung der sich niederlassenden Freundesgemeinschaft:

„Sorrent und Neapel sind schön, man übertreibt nicht. Die Luft ist hier eine Mischung von Berg- und Seeluft. Für die Augen ist es sehr wohlthätig; vor meiner Terrasse habe ich unter mir zunächst einen großen grünen Baumgarten (der auch im Winter grün bleibt), dahinter das sehr dunkle Meer, dahinter den Vesuv.“

Bezeichnenderweise schließt er den Brief mit „Hoffen wir.“⁶⁰⁴ Damit könnte nicht nur eine Wiederherstellung seiner Gesundheit gemeint sein, sondern auch die Aussichten auf eine Verwirklichung des Klosters für freiere Geister.

In Nietzsches spärlichen Briefen aus dieser Zeit – sein Gesundheitszustand wurde entgegen den Erwartungen nicht dauerhaft erleichtert⁶⁰⁵ – spricht er von „unserer kleinen Sorrentiner Gemeinde“⁶⁰⁶, dass er „ganz abseits von der ‚Welt‘“ lebe, und er fügt bezeichnender Weise hinzu: „so ist es recht, für uns Alle, nicht wahr? —“⁶⁰⁷

Jedoch erstatten die drei anderen Freunde „Berichte über das vierblättrige Kleeblatt in Sorrent“⁶⁰⁸. Paul Rée, das Vierte Blatt, der auf Anregung Nietzsches dazu gestoßen war,

⁶⁰² Malwida von Meysenbug hält sich seit 24. Oktober 1876 in Neapel auf, das ihr als Ausgangspunkt für ihre Suche nach einer passenden Bleibe dient, wie aus dem Tagebuch von Cosima Wagner hervorgeht: „Besuch von Malwida, welche für Freund Nietzsche Wohnung machen will, Umschau nach verschiedenen Häusern. Sie fährt abends nach Neapel zurück.“ In: Cosima Wagner: Die Tagebücher. Band II. Eintrag vom 24. Oktober 1876, S. 1010.

⁶⁰³ Um die Villa heute zu lokalisieren vgl. den Artikel „Scoperta la villa di Nietzsche“, in: Match-Point, IV/3, mars 1990. Heute ist die Villa Rubinacci das Hotel „Eden“ und hat folgende Adresse: 25, via Correale (früher via Bernardino Rota). Sie wurde vergrößert und besitzt heute um die sechzig Zimmer und ein Restaurant namens „Villa Rubinacci“. In Sorrent befindet sich noch eine weitere Villa Rubinacci, die aber nicht Nietzsches Residenz war, wie es im Buch von David Farrel Krell und Donald L. Bates: The Good European. Nietzsche's Work Sites in Word and Image. Chicago/London. University of Chicago Press, 1997, S. 97-98, S. 115, S. 233 behauptet wird. (Zitiert nach: Paolo D'Iorio: Le voyage de Nietzsche à Sorrente. Paris: CNRS Éditions, 2012, S. 70. Für eine Abbildung siehe S. 69.)

⁶⁰⁴ eKGWB/BVN-1876,565 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 28/10/1876.

⁶⁰⁵ „Einen eigentl. Brief kann ich nicht schreiben, es greift mich so an, daß ich es immer ein Paar Tage zu büßen habe“ (eKGWB/BVN-1877,591 — Brief an Franziska Nietzsche von: 27/01/1877.) Vgl. Paul Rées Berichte über Nietzsches Gesundheitszustand nach Naumburg. In: Friedrich Nietzsche: Werke und Briefe. Historisch-kritische Gesamtausgabe. Briefe. Hg. von Wilhelm Hoppe. 4 Bände erschienen, dann abgebrochen. München: Beck, 1938-1942 (sog. Becksche Ausgabe der Briefe), Band 4, S. 455-461.

⁶⁰⁶ eKGWB/BVN-1876,578 — Brief an Reinhart von Seydlitz von: 16/12/1876.

⁶⁰⁷ eKGWB/BVN-1876,569 — Brief an Heinrich Köselitz von: 14/11/1876.

⁶⁰⁸ Paul Rée aus Sorrent am 6. November 1876 an Franziska Nietzsche in Naumburg, in: Friedrich Nietzsche: Werke und Briefe. Historisch-kritische Gesamtausgabe. Briefe. Hg. von Wilhelm Hoppe. 4 Bände erschienen, dann abgebrochen. München: Beck, 1938-1942 (sog. Becksche Ausgabe der Briefe), Band 4, S. 455.

schickt regelmäßig ein „Bulletin“⁶⁰⁹ aus der „Kolonie“⁶¹⁰ nach Naumburg an Mutter und Schwester Nietzsches. Malwida schildert die Sorrentiner Gegebenheiten ausführlich in ihren späteren Memoiren und in Briefen an ihre Ziehtochter Olga, die fast den gesamten Zeitraum abdecken. Die Briefe beginnen kurz nach erfolgter Zusammenkunft in der Villa Rubinacci und brechen acht Tage vor Nietzsches Abreise von Sorrent ab.⁶¹¹ Auch von Albert Brenner⁶¹² sind dreizehn Briefe aus Sorrent an seine Familie erhalten. Daraus erfahren wir, dass er die Gegend von Sorrent, wo sie sich angesiedelt haben, als idyllisch und klosterähnlich empfindet:

„Wir wohnen etwas abseits von Sorrent“⁶¹³, in dem Teile, in welchem nur Gärten und Villen und Gartenhäuser liegen. Dieser ganze Teil ist wie ein Kloster. Die Gassen sind eng und werden durch zu beiden Seiten fortlaufende doppelt mannshohe Mauern gebildet, über welche sich Orangenbäume, Zypressen, Feigenbäume und Traubengirlanden erheben und den blauen Streif Himmel recht schön einfassen. Da die wenigen Häuser meistens innerhalb der Mauern liegen, so kommt man sich wie in einem Labyrinth vor...“⁶¹⁴

Die Lage und Umgebung der Villa Rubinacci beschreibt Brenner folgendermaßen:

„Ein kleiner Orangenhain trennt uns vom Meere: vom Haine aus muß man noch beinahe senkrecht hinuntersteigen, da Sorrent auf einem Felsen liegt. (...) Wir haben zwei große Terrassen, die auf das Meer und die Berge gehen. Das Haus ist jedoch nicht nur verhältnismäßig, sondern überhaupt billig; nicht elegant; [...] solche Villen haben

⁶⁰⁹ Paul Rée aus Sorrent am 1. Februar 1877 an Elisabeth Nietzsche in Naumburg, ebd. S. 458.

⁶¹⁰ Ebd. S. 459.

⁶¹¹ Vgl. Malwida von Meysenbug aus Sorrent an Olga Herzen-Monod, in: Briefe von und an Malwida von Meysenbug. Hg. von Berta Schleicher. Berlin: Schuster & Loeffler, 1920, S. 109-142.

⁶¹² Dreizehn Briefe Brenners an seine Familie befinden sich im Basler Staatsarchiv. Signatur PA 565 G. In Auszügen sind sie abgedruckt in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 198-208. Brenners Briefe aus Sorrent finden sich als Wiederveröffentlichung in: Ruth Stummann-Bowert: Malwida von Meysenbug- Paul Rée. Briefe an einen Freund. Königshausen & Neumann, Würzburg, 1998, S. 207-219. Renate Müller-Buck widmet sich Albert Brenner als Mitglied und brieflich festhaltenden Zeuge der Sorrentiner Kolonie: Renate Müller-Buck: „Immer wieder kommt einer zur Gemeinde hinzu“. Nietzsches junger Basler Freund und Schüler Albert Brenner. Mit einem unveröffentlichten Brief Friedrich Nietzsches, in: Tilman Borsche/Federico Gerratana/Aldo Venturelli (Hg.): Centauren-Geburten. Berlin/New York: de Gruyter, 1994, S. 418-432.

⁶¹³ „Bis zum Städtchen haben wir eine kleine Viertelstunde“. Albert Brenner am 1. November 1876 an seine Familie, in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 200.

⁶¹⁴ Albert Brenner an seine Familie am 1. November 1876, in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 200. Auch in: Ruth Stummann-Bowert: Malwida von Meysenbug- Paul Rée. Briefe an einen Freund. Königshausen & Neumann, Würzburg, 1998, S. 209.

z.B. nicht so gute Tapeten wie wir zu Hause, den Boden von glaciertem Stein und Terrassen hat jedes Bauernhaus. ⁶¹⁵

Aus Malvidas Aufzeichnungen erfahren wir, dass es sich um „eine unbesetzte, von einer Deutschen eingerichtete Pension, mitten in einem Weingarten“ handelte, „wo im ersten Stock sich Zimmer für die drei Herren, mit Terrassen, im zweiten Stock Zimmer für mich und meine Jungfer [die Haushälterin Trina], und ein grosser Saal zum gemeinschaftlichen Gebrauch, vorfanden; von den Terrassen hatte man die herrlichste Aussicht über den grünen Vordergrund des Gartens hinweg auf den Golf, und den eben damals sehr aufgeregten, abends Feuersäulen emporsendenden Vesuv.“⁶¹⁶

Das experimentelle Zusammenleben der Sorrentiner Gemeinschaft läuft auf folgende Weise ab: „Um 8 Uhr trinken Nietzsche, Dr. Rée und ich den Kaffee. Um 1 Uhr essen wir und dann wieder um 7 Uhr und gehen zeitig zu Bette.“ Auch später ändert sich nicht viel am Tagesrhythmus: „Die Lebensweise ist noch immer dieselbe: Morgens 7 ½ Frühstück, 9-10h diktiert Nietzsche (aber keine neue Schrift), 10-11 Spaziergang, 11-12 Pandekten. Bis 3 Uhr Mittagessen mit Siesta. Bis 5 Uhr spazieren, oder wenn es regnet, arbeiten...“⁶¹⁷

Gemütvoll schildert Brenner in einem Brief an seine Familie, dass das tägliche Zusammenleben auch etwas Komisches an sich hat:

„Wir drei haben unsere Zimmer also nebeneinander. Aber wenn die andern hinaus wollen, müssen sie durch mein Zimmer, wenn ich aber auf den Abtritt will, muß ich durch die der beiden andern. Jedes von den Zimmern hat wenigstens 4 (vier) Türen, die schlecht schließen. Morgens 6 ¼ läutet es in der Kapelle neben uns in kläglichem Jammertone. Bald darauf ruft eine Stimme: „Freund Brenner!“

Keine Antwort. Totenstille. Die Jammerglocke wimmert von neuem. Nach einigen Minuten: „Freund Brenner!“

Kleine Stille. Dann als Antwort „oh, oh, oh - - -, Wieder Stille. Noch einmal laut: „Freund Brenner!“

Peinliche Stille. „Was!? Ja! Ich stehe auf!!“

⁶¹⁵ Curt Paul Janz: Friedrich Nietzsche. Biographie. 3 Bände. München: dtv, 1981, Band 1, S. 748. Für Näheres zu Nietzsches Freistellungsjahr von der Universität Basel bezüglich behördliche Genehmigung, finanzielle Regelung, Vertretung, Reisevorbereitung vgl.: Curt Paul Janz: Friedrich Nietzsche. Biographie. 3 Bände. München: dtv, 1981, Band 1: Kindheit und Jugend. Die zehn Basler Jahre, S. 732-790. (Im Folgenden zitiert als: Janz: Nietzsche)

⁶¹⁶ Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 236.

⁶¹⁷ Albert Brenner am 1. November 1876 an seine Familie, in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 200f.

Zu gleicher Zeit knallt es im dritten Zimmer von einem Streichhölzchen: Dr. Rée sieht auf die Uhr und verkündet laut die Zeit. Bald hört man in Nietzsches Zimmer das Platschen von Wassergüssen, und in den anderen zwei Zimmern antwortet es in langen, aufeinanderfolgenden Echos.

Nach einer halben Stunde kommt der Barbier zu Dr. Rée und Nietzsche. Wir erwarten täglich, daß er einen Erstickungsanfall bekommt; denn jeder Versuch, seiner Redseligkeit nur ein bißchen zu genügen, scheitert an der gänzlichen Sprachunkenntnis seiner Kunden. Er kann sich durch nichts Luft machen, als die Worte buon'giorno und bell' tempo oggi, ah cattivo tempo. Diese drei Worte sagt er denn auch unverhältnismäßig oft hintereinander. So z.B. wenn er Rée bei der Nase nimmt, um die Oberlippe zu rasieren, fällt ihm eine Geschichte bei, die er erzählen möchte; zu gleicher Zeit fällt ihm aber bei, daß er nicht verstanden wird. Die verhaltene Geschichte würgt ihn, er wird rot im Gesichte und befreit sich durch drei- oder viermaliges ‚buon'giorno‘, indem er weiter rasiert usw. So vergeht die erste halbe Stunde jedes Morgens auf die nämliche Weise.“⁶¹⁸

Der lungenkranke Student profitiert von der geordneten Lebensweise, und schon bald meint er sich gesünder zu fühlen. Es mache viel aus: „daß wir zu dreien aufstehen, spazieren gehen und frühstücken. Zusammen geht alles viel besser, und in einer Kaserne hält man wohl aus, was allein zu tun unerträglich ist.“⁶¹⁹ Seiner Meinung nach gleiche das geordnete Leben der Gemeinschaft der freieren Geister nicht nur dem eines Klosters, sondern gar dem einer **Kaserne**.

Malwida, die die Gemeinschaft der freieren Geister als „**kleine Kolonie**“⁶²⁰, als „**Quatuor**“⁶²¹ und als „**ideale Familie**“⁶²² bezeichnet, gibt ebenfalls Einblick in das Leben der Gemeinschaft:

„Am Morgen fanden wir uns nie zusammen, ein jeder blieb in völliger Freiheit bei seiner eigenen Beschäftigung. Erst das Mittagessen vereinigte uns, und zuweilen am Nachmittag ein gemeinschaftlicher Spaziergang in der zauberischen Umgebung, zwischen Orangen- und Zitronengärten hin, deren Bäume, hoch wie unsere Äpfel- und Birnbäume, ihre von goldenen Früchten beladenen Äste über die Gartenumzäunung herüber, den Weg beschattend hängen ließen, oder hinauf auf die sanften Höhen, oft an Bauernhöfen vorüber, wo anmuthige Mädchen in heiterem Zusammensein die Tarantella

⁶¹⁸ Albert Brenner aus Sorrent an seine Familie am 27. Dezember 1876, ebd. S. 203f.

⁶¹⁹ Janz: Nietzsche. Band 1, S. 748.

⁶²⁰ Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 236.

⁶²¹ Ebd. S. 238.

⁶²² Ebd. S. 244.

tanzen (...) von natürlicher Grazie und Sittsamkeit begleiteter Art. “

Wie munter es auf diesen Spaziergängen zuzuging, zeigen folgende Ausführungen: *„Oft zogen wir auch zu weiteren Ausflügen auf Eseln aus, die dort für die unwegsameren Bergtouren bereit gehalten werden, und da gab es meist viel Lachen und Spaß, besonders mit dem jungen Brenner, dessen lange Beine beinahe mit denen des Esels zugleich auf der Erde fortliefen, und dessen noch etwas ungeschickte schülerhafte Art die Zielscheibe gutmütiger Scherze wurde. Am Abend vereinte uns aufs neue das Abendessen und nach diesem im gemeinschaftlichen Salon angeregtes Gespräch und gemeinsame Lektüre.“*⁶²³

Weitere **Aktivitäten**, die in ihrem geregelten Tagesablauf Platz finden, sind neben den Spaziergängen auf ihren eigenen oder den Eselsbeinen, Meerbäder, eine Fahrt mit „dem Kahne an allen möglichen schönen Grotten der Küste“⁶²⁴ vorbei, ein „Landpartie“ auf der sie „königl. Schlösser“⁶²⁵ besichtigen, ein Ausflug nach Pompei⁶²⁶ und nach Neapel inklusive Museumsbesuch⁶²⁷, einige Tage auf Capri, der „zauberischen Insel“⁶²⁸. Zusätzlich zum beständigen „Dictiren und Disputiren“⁶²⁹ steigt Nietzsche auf Berge, um „seinem Kopfschmerz zu entlaufen“⁶³⁰. Einige Spazierfahrten sollen zu ganz besonderen Erlebnissen werden, wie wir aus Malwidas Brief an ihre Pflegetochter Olga Monod-Herzen erfahren. Sie lud

„die Herren zu einer Spazierfahrt nach Massa ein, eine und eine halbe Stunde von hier (...) die Straße längs des Meers eine der schönsten der Erde; dort tranken wir Kaffee auf der Loggia einer Tratteria [sic], wo Capri ganz nah vor uns lag, bläulich schwarz vor dem reinsten Gold der untergehenden Sonne sich abzeichnend, und als wir zurückfuhren, stieg gegenüber, über den hohen Bergen der Küste, die alle rosa schimmerten vom Abglanz der Abendröte, der Mond herauf, umgeben von einer sanft grauen und rosa Atmosphäre, die Oliven, die Pinien standen still feiernd auf den stolzen Felsenhöhen und in den Schluchten, die zum Meer hinabstürzen. (...) Nietzsche vergaß

⁶²³ Ebd. S. 237.

⁶²⁴ eKGWB/BVN-1876,569 — Brief an Heinrich Köselitz von: 14/11/1876.

⁶²⁵ eKGWB/BVN-1877,587 — Brief an Franziska Nietzsche und Elisabeth Förster von: 08/01/1877.

⁶²⁶ Albert Brenner an seine Familie am 4. März 1877, in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 201, sowie rückblickend Malwida am 17. Mai 1877 aus Sorrent an Nietzsche in Ragaz, KSB II 6/1, Nr. 898, S. 557f.

⁶²⁷ Vgl.: Malwida von Meysenbug aus Sorrent am 16. Februar 1877 an Olga Herzen-Monod, in: Briefe von und an Malwida von Meysenbug. Hg. von Berta Schleicher. Berlin: Schuster & Loeffler, 1920, S. 123.

⁶²⁸ Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 528.

⁶²⁹ eKGWB/BVN-1876,576 — Brief an Franziska und Elisabeth Nietzsche von: 15/12/1876.

⁶³⁰ eKGWB/BVN-1876,578 — Brief an Reinhart von Seydlitz von: 16/12/1876.

seine Leiden und war außer sich vor Bewunderung und wiederholte, daß es ihm in seinem Leben noch nicht so gut geworden.“⁶³¹

Die Spazierfahrt auf den Posillip stellte für Nietzsche einen Höhepunkt des Sorrentiner Aufenthalts dar. Am 28. Oktober 1876, dem Tag ihres sechzigsten Geburtstags, berichtet Malwida an Olga:

„Vorgestern abend fuhr ich mit meinen drei Herren nach Posilipo hin; es war eine göttliche Beleuchtung, wirklich feenhaft, über dem Vesuv standen majestätische Gewitterwolken, aus deren Flammen und düsterem Schwarzrot ein Regenbogen aufstieg, die Stadt glänzte, als wäre sie aus purem Gold gebaut und auf der anderen Seite lag das Meer tiefblau, der Himmel, mit leichten, glänzenden Wölkchen bedeckt, war durchsichtig grün und blau und die herrlichen Inseln stiegen wie Feenmärchen aus der stillen Flut. Es war so wunderbar, daß die Herren wie trunken vor Entzücken waren. Nietzsche lachte vor lauter Freude.“⁶³²

Dort sah er „die herrlichste Beleuchtung der untergehenden Sonne auf Golf, Bergen und Stadt.“ Malwida berichtet „ihm fiel dabei nur das Benediktus aus der großen Messe von Beethoven ein, als die einzig passende Musik zu solchem Anblick.“⁶³³

Nachdem auch die Familie Wagner in Sorrent Erholung von den Bayreuther Festspielen sucht und sie „5 Minuten von uns, im Hotel Victoria wohnen und (...) den Monat November bleiben“⁶³⁴, gibt sich die Hausherrin als enge Freundin der Wagners „mit ganzen Herzen diesem Nachgenuss von Bayreuth (...) hin“. Malwida berichtet, dass des Öfteren „auch unser Quatuor Abends zu Wagner geladen“ wurde, inklusive der „Knäblein“⁶³⁵, wie Wagner Nietzsche, Rée und Brenner zu bezeichnen beliebt. Jene Sorrentiner Zusammentreffen – sie sind „etwa ein halbdutzendmal bei ihnen zu Gäste“⁶³⁶ – strengt Nietzsche an⁶³⁷. Im Rückblick befremdete es Malwida bei diesen

⁶³¹ Malwida von Meysenbug aus Sorrent am 13. November 1876 an Olga Herzen-Monod, in: Briefe von und an Malwida von Meysenbug. Hg. von Berta Schleicher. Berlin: Schuster & Loeffler, 1920, S. 113.

⁶³² Malwida von Meysenbug aus Sorrent am 28. Oktober 1876 an Olga Monod-Herzen, in: Malwida von Meysenbug: Im Anfang war die Liebe. Briefe an ihre Pflgetochter. Hg. von Berta Schleicher. München: Beck, 1926, S. 66. Vgl. auch die Beschreibung in: Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 236f.

⁶³³ Vgl.: Malwida von Meysenbug aus Sorrent am 16. Februar 1877 an Olga Herzen-Monod, in: Briefe von und an Malwida von Meysenbug. Hg. von Berta Schleicher. Berlin: Schuster & Loeffler, 1920, S. 123.

⁶³⁴ eKGWB/BVN-1876,565 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 28/10/1876.

⁶³⁵ Malwida von Meysenbug aus Sorrent am 3. März 1877 an Olga Herzen-Monod, in: Briefe von und an Malwida von Meysenbug. Hg. von Berta Schleicher. Berlin: Schuster & Loeffler, 1920, S. 130.

⁶³⁶ Albert Brenner am 11. November 1876 aus Sorrent an seine Familie, in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 201.

Anlässen,

*„in Nietzsches Reden und Benehmen eine gewisse gezwungene Art von Natürlichkeit und Heiterkeit zu bemerken, die ihm sonst ganz fremd war; da er sich aber nie mißfällig über oder widerstrebend gegen den Verkehr äußerte, so kam mir der Verdacht nicht, daß eine Änderung in seinen Gesinnungen vorgegangen sein könnte“.*⁶³⁸

Es sind die letzten persönlichen Begegnungen zwischen Nietzsche und Wagner – der Abschied fürs Leben.

„Nachdenken, Freundschaft, Aussinnen, Hoffen“⁶³⁹

„Wagners schieden Ende November, und nun begannen erst recht unsere Lese-Abende“, erinnert sich Malwida in ihren Memoiren. Ab jetzt widmet sich die Gemeinschaft abends verstärkt der Lektüre.

*„Wir hatten eine reiche und vorzügliche Auswahl von Büchern mit, aber das Schönste unter dem Mannigfaltigen war ein Manuskript, nach den Vorlesungen von Jacob Burckhardt über griechische Kultur, in Basel an der Universität gehalten, von einem Schüler Nietzsches geschrieben (...) Nietzsche gab dazu mündliche Kommentare“*⁶⁴⁰.

Es handelt sich dabei mit großer Wahrscheinlichkeit um die von Louis Kelterborn verfasste Kollegnachschrift von Jacob Burckhardts Vorlesungen über griechische Kulturgeschichte, welche sich heute noch in Nietzsches nachgelassener Bibliothek in Weimar befindet.⁶⁴¹ Seit 1872 hielt Jacob Burckhardt jedes zweite Semester an der Universität Basel zunächst vierstündige und später fünfstündige Vorlesungen über

⁶³⁷ Nietzsches Schwester Elisabeth sah dies voraus: „Höre lieber was sagst Du denn, daß Wagners in dieser Woche nach Sorrent reisen? Ich war ordentlich erschrocken denn wenn ich Dir auch dieses Zusammensein für später, wo Du wieder ganz erholt bist, von Herzen wünschte, so doch nicht gleich für den Anfang. Es kommt mit Wagners wohin sie gehen [...] ein solches Gesellschaftstreiben was ich nicht zu angenehm finde. Indeßen werden sie vielleicht jetzt doch wirklich Einsamkeit suchen und es könnte sich eine Tribschener Zeit wiederholen!“ Elisabeths Hoffnungen auf ein neuerliches Tribschen sollten sich nicht erfüllen. Vgl.: Elisabeth Nietzsche am 18. September an Nietzsche, in: „Das Leben Friedrich Nietzsches in den Jahren 1875-1879“. (KGW IV/4, S. 24)

⁶³⁸ Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 238.

⁶³⁹ eKGWB/BVN-1876,577 — Brief an Louise Ott von: 16/12/1876.

⁶⁴⁰ Ebd. S. 239.

⁶⁴¹ Vgl.: Campioni, Giuliano / D'Iorio, Paolo / Fornari, Maria Christina / Fronterotta, Francesco / Orsucci, Andrea (Hg.): Nietzsches persönliche Bibliothek. Hg. unter Mitarbeit von Renate Müller-Buck. Berlin/New York: de Gruyter, 2003, S. 164. (Im Folgenden zitiert als: NB) In der Herzogin-Anna-Amalia-Bibliothek findet sich das Heft mit den Vorlesungs-Nachschriften – mit folgender Widmung auf dem Titelblatt. „Herrn Prof. Dr. Fr. Nietzsche, in herzlicher Dankbarkeit gewidmet von Louis Kelterborn, Dr. jur. Mai 1875“ – unter der Bibliothekssignatur C 483.

griechische Kultur, welche erst posthum (1898) in vier umfangreichen Bänden auf rund 1700 Seiten als „Griechische Kulturgeschichte“⁶⁴² veröffentlicht wurden. Über die Jahre hinweg war ein Panorama der griechischen Welt entstanden, das ausgeht vom Mythos der Griechen, über die historische Entwicklung der Stadtstaaten, ihre Methoden der Machteroberung bzw. -erhalts, die Ausbildung der Kunstgattungen und -formen und bis zur anthropologisch-soziologischen Darstellung des griechischen Menschen in der Abfolge der Jahrhunderte reicht.⁶⁴³

Als Basler Universitätskollege gibt Nietzsche während der Sorrentiner Leseabende dazu mündliche Interpretationen ab, welche Malwida noch zwanzig Jahre später über mehrere Seiten ihres „Lebensabends einer Idealistin“ vom „Feuer der Größe“⁶⁴⁴, das Nietzsche und Burckhardt entzündeten, schwärmen lässt:

*„gewiß hat kaum je eine herrlichere und vollkommener Darlegung dieser schönsten Kulturepoche der Menschheit stattgefunden, als hier schriftlich und mündlich, durch diese beiden größten Kenner des griechischen Altertums. Meine Vorliebe für jene herrliche Blütezeit des menschlichen Geistes steigerte sich dadurch zu höchster Begeisterung.“*⁶⁴⁵

Der umfangreiche und anspruchsvolle Lektüreplan der Gemeinschaft beinhaltete folgende weitere Autoren: Herodot, Thukydides, Platons Nomoi, das Neue Testament, die Shakuntala, Abaelard, Voltaire, Diderot, Rankes Geschichte der Päpste, Michelet, Charles de Rémusat, Renan, Montaigne, die französischen Moralisten La Rochefoucault, Vauvenargues, La Bruyère sowie Lope de Vega, Calderon, Cervantes, Moreto, Daudet, Ruffini, Turgenjev, Alexander Herzen, Mainländer, Stendhal, Afrikan Spirs „Denken und Wirklichkeit“ sowie Paul Rées Manuskript über die Geschichte der Moral-Philosophie „Über den Ursprung der moralischen Empfindungen“.⁶⁴⁶

Abends liest Paul Rée vor, was sich aus der Tatsache ergibt, dass er der Einzige aus der

⁶⁴² Jacob Burckhardt: Griechische Culturgeschichte in 4 Bänden. Jacob Burckhardt Gesamtausgabe. 14 Bde. Hg. von Felix Stähelin und Samuel Merian. Berlin/Leipzig, 1924-1934.

⁶⁴³ Zur Lektüre der Sorrentiner Gemeinschaft, vor allem zu Burckhardts griechische Kulturgeschichte vgl.: Ruth Stummann-Bowert: „Friedrich Nietzsche, Malwida von Meysenbug, Paul Rée und Albert Brenner: Eine Wohngemeinschaft in Sorrent“, in: Vera Leuschner/Ruth Stummann-Bowert (Hg.): Malwida von Meysenbug zum 100. Todestag 2003. Jahrbuch 2002, Band 8. Kassel: Winfried Jenior Verlag, 2002, S. 171-191, S. 177ff.

⁶⁴⁴ Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 241.

⁶⁴⁵ Ebd. S. 239 und S. 245.

⁶⁴⁶ Vgl. ebd. S. 242 sowie: Malwida von Meysenbug aus Sorrent am 3. März 1877 an Olga Herzen-Monod, in: Briefe von und an Malwida von Meysenbug. Hg. von Berta Schleicher. Berlin: Schuster & Loeffler, 1920, S. 129f.; eKGWB/BVN-1876,573 — Brief an Franz Overbeck von: 06/12/1876; eKGWB/BVN-1877,590 — Brief an Marie Baumgartner von: 27/01/1877; eKGWB/BVN-1877,591 — Brief an Franziska Nietzsche von: 27/01/1877; Janz: Nietzsche, Band 1, S. 755.

Gemeinschaft ist, der dazu gesundheitlich in der Lage ist. Zu Nietzsches Problemen gesellen sich Malwidas Augenleiden; Albert Brenner musste aufgrund seiner schwachen tuberkulösen Lunge seine Stimme schonen. Einen typischen Leseabend darf man sich so vorstellen:

„Nietzsche gemütlich im Lehnstuhl hinter seinem Augenschirm, Dr. Rée, unser gütiger Vorleser, beim Tisch, wo die Lampe brannte, der junge Brenner am Kamin mir gegenüber und mir helfend Orangen schälen für das Abendbrod“. Malwida sagte bei solchen Anlässen „oft scherzend: ‚Wir repräsentieren doch wirklich eine ideale Familie; vier Menschen, die sich früher kaum gekannt, kein verwandtschaftliches Band haben, keine gemeinsamen Erinnerungen, und nun in vollkommener Eintracht, in ungestörter persönlicher Freiheit, ein geistig und gemütlich befriedigtes Zusammenleben führen.“⁶⁴⁷

Auch Nietzsche teilt diese Auffassung, wenn er am 16. Dezember 1876 an Louise Ott in Paris schreibt: „In unserer kleinen Kreise ist viel Nachdenken, Freundschaft, Aussinnen, Hoffen, kurz ein ganzes Theil Glück beisammen“.⁶⁴⁸ Wie es dem Konzept der Klostersgemeinschaft entspricht, herrscht der **Geist des gegenseitigen sich Anspornens und Unterstützens**. Dies zeigt sich an verschiedenen Beispielen: So erklärt sich Nietzsche im Vorhinein bereit, Brenner „auch meinerseits ein wenig von Nutzen zu sein“ und er hofft, „dass er aus Rückblick und Vorblick etwas für sich selber entnehmen kann“, so brieflich gegenüber Malwida. Zudem will er „gern ihm philologische Anleitung geben, falls er sie wünschen sollte.“⁶⁴⁹

Dass die Hilfe auf Gegenseitigkeit beruht, lässt sich auch daran ablesen, dass ein Teil von Nietzsches sogenannten „Sorrentiner Papieren“ aus dem Herbst 1876 Brenners Handschrift tragen – es sind jene Zeilen, die Nietzsche ihm diktierte.⁶⁵⁰ Diese Diktate werden in den ersten Teil von „Menschliches, Allzumenschliches“⁶⁵¹ eingehen. Dass Nietzsche Brenner auch eine geplante fünfte „Unzeitgemäße Betrachtung“, welche den Titel „Der Freigeist“⁶⁵² erhalten sollte, diktiert, wissen wir auch aus Rées Brief vom

⁶⁴⁷ Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 244. Vgl. auch: Malwida von Meysenbug aus Sorrent am 3. März 1877 an Olga Herzen-Monod, in: Briefe von und an Malwida von Meysenbug. Hg. von Berta Schleicher. Berlin: Schuster & Loeffler, 1920, S. 130.

⁶⁴⁸ eKGWB/BVN-1876,577 — Brief an Louise Ott von: 16/12/1876.

⁶⁴⁹ eKGWB/BVN-1876,523 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 11/05/1876.

⁶⁵⁰ Vgl. Mp XIV 1, Fragmentgruppe 20, KGW IV/2, S. 456-463. (Vgl. Renate Müller-Buck: „Immer wieder kommt einer zur Gemeinde hinzu“. Nietzsches junger Basler Freund und Schüler Albert Brenner. Mit einem unveröffentlichten Brief Friedrich Nietzsches“, in: Tilman Borsche/Federico Gerratana/Aldo Venturelli (Hg.): Centauren-Geburten. Berlin/New York: de Gruyter, 1994, S. 418-432, S. 426)

⁶⁵¹ Vgl.: eKGWB/BVN-1887,845 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 12/05/1887.

⁶⁵² Zur geplanten fünften „Unzeitgemäßen“, „Der Freigeist“, vgl. folgende nachgelassene Planskizzen: eKGWB/NF-1876,19[70] — Nachgelassene Fragmente Oktober–Dezember 1876 und eKGWB/NF-1876,19[78] — Nachgelassene Fragmente Oktober–Dezember 1876. An anderer Stelle wird über den

11. November 1876 nach Naumburg: „Augenblicklich sitzt er in dem einzigen heizbaren Zimmer und dictirt Brenner seine fünfte Unzeitgemäße.“⁶⁵³

Auch die anderen Mitglieder bringen ihre eigenen schriftstellerischen bzw. philosophischen Projekte voran. Rée bastelt am Manuskript von „Der Ursprung der moralischen Empfindungen“, welches Nietzsche an seinen Verleger Schmeitzner empfiehlt.⁶⁵⁴ Durchdrungen vom Freundesgeist fördern sich die beiden Philosophen gegenseitig, indem sie Gedanken ausgetauschten. Nietzsche kreierte gar das Wortspiel des „Réalismus“⁶⁵⁵ für die bezeichnete Periode seines Schaffens. In welcher großen bekenntenden Nähe zu Nietzsche wiederum Rées Werk entsteht, zeigt die Widmung, mit der er das für Nietzsche bestimmte Exemplar versah: „Dem Vater dieser Schrift dankbarst deren Mutter“⁶⁵⁶. Die Verflechtung geht soweit, dass sich Nietzsche auf Rées Hauptthese, welche er im Vorwort seiner Schrift postuliert, im Aphorismus 37 des zweiten Hauptstück von „Menschliches, Allzumenschliches“ beziehen wird:

*„seit La Marck und Darwin geschrieben haben, können die moralischen Phänomene eben so gut auf natürliche Ursachen zurückgeführt werden, wie die physischen: der moralische Mensch steht der intelligiblen Welt nicht näher, als der physische Mensch“*⁶⁵⁷

Diesem „Hauptsatz“ eines „der kühnsten und kältesten Denker“ stehe, so Nietzsche, eine große Zukunft bevor: „Dieser Satz, hart und schneidig geworden unter dem Hammerschlag der historischen Erkenntnis, kann vielleicht einmal, in irgendwelcher Zukunft, als die Axt dienen, welche dem „metaphysischen Bedürfnis“ der Menschen an die Wurzel gelegt wird“⁶⁵⁸.

Aus dem anregenden täglichen Austausch gehen Malwida von Meysenbugs Essays der „Stimmungsbilder“⁶⁵⁹ und ihr Roman „Phädra“ hervor, während Albert Brenner

Titel „Wir Philologen“ als Bezeichnung der unvollendeten fünften Unzeitgemäßen spekuliert. Die dazugehörigen Fragmente befinden sich in: KSA 8, S. 11-130. (Vgl. Nietzsche-Handbuch, a.a.O., S. 78)

⁶⁵³ Friedrich Nietzsche: Werke und Briefe. Historisch-kritische Gesamtausgabe. Briefe. Hg. von Wilhelm Hoppe. 4 Bände erschienen, dann abgebrochen. München: Beck, 1938-1942 (sog. Beck'sche Ausgabe der Briefe), Band 4, S. 456.

⁶⁵⁴ „Sie bekommen [...] etwas höchst Werthvolles in Ihren Verlag, eine Schrift, welche über den Ursprung der moralischen Empfindungen in einer so durchaus neuen und strengen Methode handelt, daß sie wahrscheinlich in die Geschichte der Moral-Philosophie einen entscheidenden Wendepunkt bilden wird.“ (eKGWB/BVN-1876,580 — Brief an Ernst Schmeitzner von: 18/12/1876.)

⁶⁵⁵ eKGWB/EH-MA-6 — Ecce Homo: § 6. Druckfertig 02/01/1889.

⁶⁵⁶ Zitiert nach Janz: Nietzsche, Bd.1, S. 752.

⁶⁵⁷ Paul Rée: Der Ursprung der moralischen Empfindungen. Chemnitz: Verlag von Ernst Schmeitzner, 1877, Vorwort, S. VIII.

⁶⁵⁸ eKGWB/MA-37 — Menschliches Allzumenschliches I: § 37. Erste Veröff. 07/05/1878.

⁶⁵⁹ Zu den „Stimmungsbilder aus dem Vermächtnis einer alten Frau“ (erscheint 1879) vgl. Ruth Stummann-Bowert: Malwida von Meysenbug - Paul Rée. Briefe an einen Freund. Königshausen &

mehrere Novellen schreibt, wovon eine als „Das flammende Herz“ unter dem Pseudonym Albert Nilson im Jahre 1877 erscheinen wird.⁶⁶⁰

Idee einer „Pflanzschule“

Die philosophische Ader der Hauptbeteiligten lässt sie darüber nachdenken, wie die gegläckte Sorrentiner Gemeinschaftserfahrung als soziales Modell dienen könnte, woran sich weitreichende kulturpolitische Hoffnungen knüpfen.⁶⁶¹ *Die Kloster-erfahrung wird ins Allgemeine gehoben.*

Malwida erinnert sich an den Anlass, als Nietzsche zentrale Gedanken hinsichtlich der angestrebten Gründung eines Klosters für freie Geister ausspricht. Es geschieht „am letzten Tage des Jahres 1876“ anlässlich eines gemeinsamen Morgenspaziergangs:

„Es war ein herrlicher Tag, und an einer Stelle, wo ein Felsenvorsprung in die See hinausragte, setzten wir uns nieder, das blaue Meer unter uns, den blauen Himmel über uns, vor uns den Golf von Neapel mit dem Vesuv, Alles grün um uns her, als wäre es Frühling und nicht der letzte Tag des scheidenden Jahres. Die Herrlichkeit der Erde spiegelte sich in reinster Stimmung in unseren Seelen wider“.

Malwida erinnert sich detailliert:

*„Es entstand der Plan, dem Kampfe gegen das verrottete Alte und Böse **junge Kräfte** zu gewinnen, indem wir solche für die Ideale einer neuen, edleren Cultur vorzubereiten unternahmen. Allen Ernstes dachten wir daran, in dem herrlichen Erdenwinkel, in dem wir uns befanden, ein **Institut für junge Leute beiderlei Geschlechtes** zu gründen, das durch Beispiel und Belehrung die Pflanzschule werden sollte, aus welcher **Apostel** einer reineren, höheren Lebensanschauung als der in conventionellen Formen erstarrten der modernen Welt hinausgehen würden.“⁶⁶²*

Jene Idee einer „Pflanzschule“, aus „welcher Apostel einer reineren, höheren Lebensanschauung (...) hinausgehen würden“, findet auch in Nietzsches Notizen aus dieser Zeit, den sogenannten „Sorrentiner Papieren“, seinen Niederschlag:

Neumann, Würzburg, 1998, S. 253, Fußnote 96. Die Gedanken des Essays „Lebenspflicht (Capri)“ stehen in enger Beziehung zur Sorrentiner Freundesgemeinschaft. (GW 4, Kulturbilder), S. 52-59.

⁶⁶⁰ Sie erscheint in der „Deutschen Rundschau“, Bd. XII, Juli-Sept. 1877, (Juli) S. 1-11.

⁶⁶¹ Vgl. Karl Pestalozzi: „Sorrento – Geburtsort des ‚freien Geistes‘“, in: A. T. Schaefer: Nietzsche. Süden. Innsbruck: Haymon-Verlag, 2000, S. 28-31, S. 29.

⁶⁶² Malwida von Meysenbug: Individualitäten. Berlin: Schuster & Loeffler, 1901, S. 23.

„Moderne Klöster — Stiftungen für solche Freigeister — etwas Leichtes bei unsern grossen Vermögen.“⁶⁶³

„Wer sein Geld als Freigeist gut verwenden will, soll Institute gründen nach Art der Klöster, um ein freundschaftliches Zusammenleben in größter Einfachheit für Menschen zu ermöglichen, welche mit der Welt sonst nichts mehr zu thun haben wollen.“⁶⁶⁴

Auch der Lebensentwurf des „Freigeists“ wird nicht als individuelles Ideal verstanden, sondern er hat kultureurreformatorische Reichweite. Er fungiert als Vorreiter, der im Zusammenschluss mit Gleichgesinnten eine bessere Zukunft ermöglicht. Diesen Zusammenhang verdeutlicht ein Fragment vom Ende des Jahres 1876: „Die Verdunkelung von Europa kann davon abhängen ob fünf oder sechs freiere Geister sich treu bleiben oder nicht.“⁶⁶⁵

Karl Pestalozzi erkennt in Nietzsches Plan einer „Schule der Erzieher“ „gewissermaßen ein **Ersatzprojekt**“ zu Nietzsches Ambitionen, die mit Wagners Bayreuther Projekt einhergingen und die radikal enttäuscht wurden. Nietzsche hält damit „an der Notwendigkeit einer Kulturreform“ fest. Statt auf die Verheißungen der Kunst setzt er nun auf „Erziehung zur Erkenntnis“, wobei „[d]ie geplante Einrichtung (...) nicht weniger als Bayreuth universale oder mindestens europäische Strahlkraft entwickeln (sollte).“⁶⁶⁶

Die anregende Atmosphäre des gemeinsamen Lebens in der Villa Rubinacci lässt bald auch Malwida von Meysenbug mit „Plänen für eine Erweiterung des so glücklich gelungenen Experiments“ befassen. Sie denkt an eine „Art Missionshaus“ der Freigeister:

*„Diese Tatsache gab einer Idee Nahrung (...) eine Art Missionshaus zu gründen, um erwachsen[en] Menschen beiderlei Geschlechts zu einer freien Entwicklung edelsten Geisteslebens zu führen, damit sie dann hinausgingen in die Welt, den Samen einer neuen, vergeistigten Kultur auszustreuen. Die Idee fand den feurigsten Anklang bei den Herren; Nietzsche und Rée waren gleich bereit, sich als Lehrer zu beteiligen. Ich war überzeugt, viele Schülerinnen herbeiziehen zu können, denen ich meine besondere Sorge widmen wollte, um sie zu edelsten Vertreterinnen der **Emanzipation der Frau** heranzubilden, damit sie helfen, dieses so wichtige und bedeutungsvolle Kulturwerk vor Mißverständnis und Entstellung zu bewahren und in reiner, würdevoller Entwicklung zu*

⁶⁶³ eKGWB/NF-1876,16[45] — Nachgelassene Fragmente 1876.

⁶⁶⁴ eKGWB/NF-1876,17[50] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1876.

⁶⁶⁵ eKGWB/NF-1876,19[35] — Nachgelassene Fragmente Oktober–Dezember 1876.

⁶⁶⁶ Karl Pestalozzi: „Sorrento – Geburtsort des ‚freien Geistes‘“, in: A. T. Schaefer: Nietzsche. Süden. Innsbruck: Haymon-Verlag, 2000, S. 28-31, S. 30.

segenvoller Entfaltung zu führen.“⁶⁶⁷

Dass dieses Projekt für Malwida von Meysenbug attraktiv war, hat seinen Ursprung in den Erfahrungen, die sie zwischen 1850 und 1852 an der Hamburger „Hochschule für das weibliche Geschlecht“, als Studentin und alsbald als Gestalterin in ihrer Funktion als stellvertretende Direktorin, sammeln konnte.⁶⁶⁸ Der dort herrschende Geist Goethes, Wilhelm von Humboldts und Hegels prägt in ihr die Vorstellung, dass sich der Mensch in einem Wechselprozess von Selbstreflexion und Bildung auf eine höhere Stufe der Moral heben könne.⁶⁶⁹ Ihre späteren Erfahrungen als Hauslehrerin in London⁶⁷⁰ vertiefen ihr Interesse an Hochschulen, Pädagogik und (Selbst)Erziehung. Nach Jacques Le Riders Biographie über Malwida von Meysenbug liegt gerade darin ein entscheidender Aspekt: „C’est sans doute sur les questions éducatives et pédagogiques que Malwida von Meysenbug fit preuve de la plus grande originalité.“⁶⁷¹ Im angestrebten demokratischen Hochschulwesen – „un système éducatif accessible à tous“⁶⁷² – spricht sie sich für das Prinzip der Laizität sowie der Integrierung der Ausbildung in manueller Arbeit aus. Ihre pädagogischen Ideen wurden in den 1920er- und 30er-Jahren in einer nach ihr benannten „Malwidenschule“ in Kassel, deren Schüler „Malwiden“ genannt wurden, in die Praxis umgesetzt.⁶⁷³

Laut Stummann-Bowert sieht sich *Malwida als „Stifterin einer weiblichen Elite“*⁶⁷⁴. So versucht sie gleich mehrere junge Frauen für ihre weltanschaulichen Überzeugungen zu gewinnen. Neben Lou von Salomé warb sie auch um Nerina Finocchietti aus Florenz, die mit Gersdorff verlobt war, als Schülerin. Als eine Erziehungsmaßnahme verlangte sie von ihr „ein kräftiges Handeln“: „[S]ie solle sich der Hölle ihres Hauses entziehen, ihr legales Erbtheil fordern u. eine deutsche Universitätsstadt beziehn [sic] um

⁶⁶⁷ Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 244f.

⁶⁶⁸ Zu Malwidas Erfahrungen an der „Hochschule für das weibliche Geschlecht“ vgl. Jacques Le Riders umfassende Monographie: Malwida von Meysenbug (1816-1903) Une Européenne du XIXe siècle. Paris: Bartillat, 2005, S. 94-99 (M. als Studentin) und S. 101f., S. 109-112 und S. 116f. (M. als Gestalterin). Als die Hochschule im April 1852 ihre Tore schließen muss, wird folgender Grund des Scheiterns angeführt: „un excès d’idéalisme qui avait conduit à négliger l’institutionnalisation des droits de la femme“ (ebd., S. 115).

⁶⁶⁹ Vgl. Stummann-Bowert, Ruth: Malwida von Meysenbug-Paul Rée. Briefe an einen Freund. Königshausen & Neumann, Würzburg, 1998, S. 54.

⁶⁷⁰ Vgl. Jacques Le Rider: Malwida von Meysenbug (1816-1903) Une Européenne du XIXe siècle. Paris: Bartillat, 2005, S. 135f., S. 142f., S. 160-162, S. 220.

⁶⁷¹ Ebd. S. 116.

⁶⁷² Ebd. S. 143.

⁶⁷³ Vgl. ebd. S. 117 und die dort zitierte Arbeit von Wilhelm Treiber: Malwida von Meysenbug und das Erziehungssystem, Diss. phil., Universität Erlangen (1937), Forchheim: Otto Mauser, 1938.

⁶⁷⁴ Ruth Stummann-Bowert: Malwida von Meysenbug-Paul Rée. Briefe an einen Freund. Königshausen & Neumann, Würzburg, 1998, S. 253, FN 95.

gründlich zu lernen u. sich zur Reformatorin auszubilden.“⁶⁷⁵

Wie sehr sich Malwida von Nietzsches Ideen über höhere *Bildung am Leitfaden der Selbsterziehung unter Freunden* beeindrucken lässt, dokumentiert auch ein aus Sorrent abgeschickter Brief vom 3. März 1877, in dem sie schreibt, es sei „einer der interessantesten Winter, die ich je verbrachte“, denn er wecke von Neuen ihren Durst nach Bildung: „Ich lerne noch in meinen alten Tagen, wie ich immer hätte lernen mögen“. Jeden Abend gab es „die herrlichsten Lektüren, mit geistvollen Bemerkungen, oft auch mit herzlichem Lachen unterbrochen“, es sei „ein sehr seltsames, vielleicht nie dagewesenes Zusammenleben, das unsere; aber es ist vollkommen gelungen, und wir bilden die einträchtigste Familie, die man sich denken kann.“⁶⁷⁶

In ihrer Planung orientiert sich die Gemeinschaft nicht an modernen Schulen, sondern am „*Peripatos*“. Darin lässt sich ihr hoher Anspruch erkennen. – Auch an die praktischen Dinge wird bei der Planung des freigeistigen Projekts gedacht. Eifrig widmeten sich die Freunde der Suche nach geeigneten „Lokalen“:

*„Wir suchten schon nach einem passenden Lokal, denn in dem herrlichen Sorrent, in der wonnevollen Natur, und nicht in städtischer Enge sollte die Sache zustande kommen. Wir hatten unten am Strand mehrere geräumige Grotten, wie Säle innerhalb der Felsen, offenbar durch Arbeit erweitert, gefunden, in denen sogar eine Art Tribüne, wie expreß für einen Vortragenden bestimmt zu sein schien. Die dachten wir in heißen Sommertagen als sehr geeignet, um unsere Lehrstunden da zu halten, wie denn überhaupt das ganze Lehren mehr ein gegenseitiges Lernen nach Art der Peripathetiker, und im allgemeinen mehr nach griechischem als moderenem Muster sein sollte.“*⁶⁷⁷

Tatsächlich wird als idealer Ort das Sorrentiner Kapuzinerkloster (heute das Grand Hôtel Cocumella) angedacht.⁶⁷⁸ Freund Köselitz soll dauerhaft als Sekretär in die Hausgemeinschaft eingegliedert werden⁶⁷⁹ und Schwester Elisabeth soll mit der Rolle der Verwaltung des Klosters betraut werden: „Wir haben Dich schon im Geiste zum Vorstand aller wirthschaftl. Angelegenheiten unsrer Anstalt von 40 Personen ernannt. Du mußt vor allem italiänisch lernen!“⁶⁷⁸, so Nietzsche Anfang 1887 brieflich nach

⁶⁷⁵ Malwida von Meysenbug aus Florenz am 24.9.1877 an Carl von Gersdorff. Zit. nach Stummann: Stummann-Bowert, Ruth: Malwida von Meysenbug – Paul Réé. Briefe an einen Freund. Königshausen & Neumann, Würzburg, 1998, S. 253, Fussnote 95.

⁶⁷⁶ Malwida von Meysenbug aus Sorrent am 3. März 1877 an Olga Herzen-Monod, in: Briefe von und an Malwida von Meysenbug. Hg. von Berta Schleicher. Berlin: Schuster & Loeffler, 1920, S. 130.

⁶⁷⁷ Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 245.

⁶⁷⁸ Vgl. Paolo D'Iorio: Le voyage de Nietzsche à Sorrente. Paris: CNRS Éditions, 2012, S. 79.

⁶⁷⁹ Vgl. Janz: Nietzsche. Band 1, S. 775.

Naumburg. Er nennt einige Persönlichkeiten, die sich „der kleinen Gemeinde anschließen“ wollen. Unter den 40 Personen wird gar der „Fürst Lichtenstein“⁶⁸⁰ erwähnt, „auch einige römische Damen“⁶⁸¹. Hoffnungsvoll nennt er verschiedene Namen für das Vorhaben: *„Die ‚Schule der Erzieher‘ (auch modernes Kloster, Idealkolonie, Université libre genannt) schwebt in der Luft, wer weiß, was geschieht!“*⁶⁸² Unter den Bezeichnungen, die für die geplante missionarische Bildungseinrichtung überlegt werden, ist auch die auf den Utopisten Charles Fourier zurückgehende Bezeichnung „Phalanstère“⁶⁸³.

Ischia als Ort des Klosters für freiere Geister

In Sorrent spielt Nietzsche mit dem Gedanken, sein Kloster der freieren Geister auf jener Insel anzusiedeln, deren Silhouette er mitten im Meer zwischen Vesuv und Capri gelegen vom Balkon seines Zimmers in der Villa Rubinacci aus sehen kann: Ischia.⁶⁸⁴

Warum Nietzsche gerade Ischia⁶⁸⁵ als Ort der „Schule der Erzieher“ wählt, erklärt sich folgendermaßen:⁶⁸⁶ Historisch gesehen ist Ischia die erste griechische Gründung in Italien (Anfang des 8. Jahrhunderts). Es ist eine Insel mit sehr fruchtbarem Boden aufgrund seiner vulkanischen Natur. Sie entspricht einem Ort, an dem sich freigeistige Ideen gut entwickeln könnten. Auch die Energie, die aus dem vulkanischen Boden kommt, spielt dabei eine wichtige Rolle. In einer kurzen Notiz, die am Ende der Sorrentiner Periode geschrieben wurde, lesen wir: „Auf vulkanischem Boden gedeiht

⁶⁸⁰ eKGWB/BVN-1877,589 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 20/01/1877.

⁶⁸¹ eKGWB/BVN-1877,591 — Brief an Franziska Nietzsche von: 27/01/1877.

⁶⁸² eKGWB/BVN-1877,589 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 20/01/1877.

⁶⁸³ Zit. nach: Karl Pestalozzi: „Sorrento – Geburtsort des ‚freien Geistes““, in: A. T. Schaefer: Nietzsche. Süden. Innsbruck: Haymon-Verlag, 2000, S. 28-31, S. 30.

⁶⁸⁴ Malvidas Beschreibung in einem Brief an Olga Monod-Herzen am 28. Oktober 1876 bestätigt, dass Nietzsche vom Salon der Villa Rubinacci aus, die Insel Ischia tatsächlich sehen konnte: „Die Fenster des Salons haben gerade gegenüber Neapel im Sonnenglanz, mein geliebtes Ischia und den Vesuv.“ In: Malwida von Meysenbug: Im Anfang war die Liebe. Briefe an ihre Pflgetochter. Hg. von Berta Schleicher. München: Beck, 1926, S. 64.

⁶⁸⁵ Wie sehr die vulkanische Insel seine Vorstellung eines geeigneten Ortes für sein „Kloster für freiere Geister“ geprägt hat, zeigt sich darin, dass Nietzsche noch sieben Jahre nach dem Sorrentiner Aufenthalt, im Sommer 1883, auf Vorschlag Malvidas, es in Betracht zieht, mit seiner Schwester die Insel Ischia zu bewohnen. Als am 28. Juni desselben Jahres ein Erdbeben einen großen Teil der Insel zerstört, muss er seinen Plan aufgeben. Dass Ischia eine besondere Bedeutung für ihn hatte, zeigt sich aus folgendem Brief an Köselitz: „Das Schicksal Ischia’s hat mich immer mehr erschüttert; und außer alle dem, was jeden Menschen angeht, giebt es Etwas daran, das mir persönlich nahe geht, auf eine eigne schauerliche Weise. Diese Insel lag mir so in den Sinnen: wenn Sie Zarathustra II zu Ende gelesen haben werden, wird dies Ihnen deutlich sein, wo ich meine „glückseligen Inseln“ suchte. „Cupido mit den Mädchen tanzend“ ist nur in Ischia sofort verständlich: (die Ischiotinnen sagen „Cupedo“). Kaum bin ich mit meiner Dichtung fertig, bricht die Insel in sich zusammen. —“ (eKGWB/BVN-1883,452 — Brief an Heinrich Köselitz: 16/08/1883.)

⁶⁸⁶ Vgl. dazu: D’Iorio, Paolo: Le voyage de Nietzsche à Sorrente. Paris: CNRS Éditions, 2012, S. 151ff.

alles.“⁶⁸⁷

Die neuen Ideen der Freigeister finden auf vulkanischen Boden gute Bedingungen.

Paolo D'Iorio stellt die These auf, dass es sich beim „Feuerhund“, der auf einer rauchenden Insel wohnt und der in der Rede Zarathustras von den „Großen Ereignissen“⁶⁸⁸ vorkommt, um die „Insel“ des Vesuv handelt. Auch wenn sich der Vesuv nicht auf einer Insel befindet, wirkt seine Lage perspektivisch von Sorrent aus wie eine Insel im Golf von Neapel. So konnte Nietzsche von seinem Balkon der Villa Rubinacci aus „den eben damals sehr aufgeregten, abends Feuersäulen emporsendenden Vesuv“⁶⁸⁹, Heimat des Feuerhundes, und die Insel Ischia, Heimat der Freigeister, beobachten.

Das Bild des Vesuvs und des Vulkanischen findet sich bei Nietzsche in Zusammenhang mit der ***Beschreibung fruchtbarer, großer, tapferer, vorbereitender Menschen.***⁶⁹⁰ Wenn wir davon ausgehen, dass die vulkanische Insel Ischia als Ort des Klosters für freiere Geister angedacht wurde, dann dürfen wir annehmen, dass es sich in jenem Aphorismus in der Fröhlichen Wissenschaft, in dem er rät: „Baut eure Städte an den Vesuv!“ in der Schilderung jener „gefährdetere[n] Menschen, fruchtbarere[n] Menschen, glücklichere[n] Menschen“ um Nietzsches Schüler und Erzieher handelt, die im „Kloster der freieren Geister“ sich gegenseitig und vor allem sich selbst erzogen und geformt haben. Das Ergebnis sind solche

„Menschen, welche es verstehen, schweigend, einsam, entschlossen, in unsichtbarer Thätigkeit zufrieden und beständig zu sein: Menschen, die mit innerlichem Hange an allen Dingen nach dem suchen, was an ihnen zu überwinden ist: Menschen, denen Heiterkeit, Geduld, Schlichtheit und Verachtung der grossen Eitelkeiten ebenso zu eigen ist, als Grossmuth im Siege und Nachsicht gegen die kleinen Eitelkeiten aller Besiegten: Menschen mit einem scharfen und freien Urtheile über alle Sieger und über den Antheil des Zufalls an jedem Siege und Ruhme: Menschen mit eigenen Festen, eigenen Werktagen, eigenen Trauerzeiten, gewohnt und sicher im Befehlen und gleich bereit, wo es gilt, zu gehorchen, im Einen wie im Anderen gleich stolz, gleich ihrer eigenen Sache

⁶⁸⁷ eKGWB/NF-1876,21[12] — Nachgelassene Fragmente Ende 1876 — Sommer 1877: Diese Fragment hat seine Quelle in Karl Wilhelm C. Fuchs: „Vulkane und Erdbeben“. Leipzig: Brockhaus, 1875, S. 13, wo man über den Ätna liest, dass zu seinen Füßen „die üppigste Vegetation auch im Winter gedeiht“. In diesem Buch, das Nietzsche im November 1875 gekauft hat und im Jänner 1876 neu einbinden lässt, konnte er jede Menge Information über den Vesuv und die vulkanische Natur der Insel Ischia finden. Vgl. Paolo D'Iorio: a.a.O., S. 152.

⁶⁸⁸ eKGWB/Za-II-Ereignisse — Also sprach Zarathustra II: § Von grossen Ereignissen. Erste Veröff. 31/12/1883.

⁶⁸⁹ Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 236.

⁶⁹⁰ eKGWB/NF-1880,8[34] — Nachgelassene Fragmente Winter 1880–81 und eKGWB/FW-283 — Die fröhliche Wissenschaft: § 283. Erste Veröff. 10/09/1882.

dienend: gefährdetere Menschen, fruchtbarere Menschen, glücklichere Menschen!“

Das Vulkanische steht für das Kommende, Unbekannte und deshalb Gefährliche – „Baut eure Städte an den *Vesuv*! Schickt eure Schiffe in unerforschte Meere!“ – und für eine Erziehung, die ein beständiges Sich-selbst-Überwinden ist: „Lebt im Kriege mit Euresgleichen und mit euch selber!“ Nietzsche spricht die Hoffnung aus, dass jene künftigen, höheren Menschen nicht mehr „gleich scheuen Hirschen in Wäldern versteckt (...) leben“⁶⁹¹ müssen, sondern umfänglich für das Ganze wirken können. „[V]ielleicht daß dies die einzige Art ist, wie wir für das Ganze arbeiten sollen.“⁶⁹²

„Angelhacken“ nach Gleichgesinnten

Ein wichtiges Prinzip der zu gründende Lehr- und Lerngemeinschaft ist es, Gleichgesinnte, *Freunde aus den verschiedensten geistigen Disziplinen zu versammeln*. Ein geistiges Zusammenwirken bewerkstellige gegenseitige Förderung in Hinblick darauf, sich selbst zu erziehen. Nietzsche notiert folgende Fachrichtungen, deren Vertreter er vereinen will:

„Schule der Erzieher.

Wo ist

der Arzt

der Naturforscher

der Oekonom

der Kulturhistoriker

der Kenner der Kirchengeschichte

der Kenner der Griechen

*der Kenner des Staates.“*⁶⁹³

Der Gedanke eines zu gründenden Freundschaftsbunds sowie die Suche nach geeigneten Vertretern der verschiedenen geistigen Disziplinen beschäftigt Nietzsche bereits vor dem Sorrentiner Abenteuer. Sein Freundes- und Bekanntenkreis dient als Ausgangspunkt für die Suche nach potentiellen Kandidaten. Die Aufnahme basiert auf Freiwilligkeit, moralischer Geeignetheit, Begabung und der Bereitschaft zur Selbsterziehung im Sinne des gemeinsamen Ideals, welches lauten wird: „sie halten an alles den Maassstab ihrer Kritik und opfern sich der Wahrheit.“⁶⁹⁴

⁶⁹¹ eKGWB/FW-283 — Die fröhliche Wissenschaft: § 283. Erste Veröff. 10/09/1882.

⁶⁹² eKGWB/BVN-1870,113 — Brief an Erwin Rohde: 15/12/1870.

⁶⁹³ eKGWB/NF-1875,4[5] — Nachgelassene Fragmente Frühling 1875.

⁶⁹⁴ eKGWB/NF-1875,5[30] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

Einige Tage vor der Abreise nach Sorrent wirft Nietzsche einen „Angelhacken“ nach einem potentiell geeigneten Mitglied der „Schule der Erzieher“ aus. Nietzsches Blick richtet sich auf Freiherrn von Seydlitz, den Nietzsche flüchtig im Juli 1876 in Bayreuth kennengelernt hat und der die Disziplinen der Malerei und Schriftstellerei⁶⁹⁵ vertritt. Jener habe ihm einen „solchen“ Brief, ein so ergreifendes Zeugnis seiner Seele und seines Geistes gesendet, worauf Nietzsche ihn auffordert: „bleiben wir uns nahe, sehen wir zu dass wir uns nicht wieder verlieren, nachdem wir uns gefunden haben!“

Er gehe „nach Italien, um in Sorrent“ seine „Gesundheit wieder zu finden, im Zusammenleben“ mit seiner „verehrten Freundin Fräulein von Meysenbug“ ebenfalls begleiten ihn „ein Freund und ein Schüler dahin“. Sie alle hätten „ein Haus zusammen und alle höheren Interessen überdies gemeinsam: es wird *eine Art Kloster für freiere Geister*.“ Nietzsche beeilt sich, ihm seinen Plan offenzulegen:

*„Warum erzähle ich dies Ihnen? O Sie errathen meine stille Hoffnung: — wir bleiben ungefähr ein Jahr in Sorrent. Dann kehre ich nach Basel zurück, es sei denn dass ich irgendwo mein Kloster, ich meine „die Schule der Erzieher“ (wo diese sich selbst erziehen) in höherem Style aufbaue.“*⁶⁹⁶

Er „sehe die schöne Gewissheit“ vor sich, „einen wahren Freund mehr zu gewinnen. Und wenn Sie wüssten, was dies für mich bedeutet!“ Offenherzig gesteht er, er sei „auf Menschenraub aus, wie nur irgend ein Corsar; aber nicht um diese Menschen in der Sklaverei, sondern *um mich mit ihnen in die Freiheit zu verkaufen*.“⁶⁹⁷

In Sorrent angekommen, bemüht er sich weiter um Reinhart von Seydlitz' Kommen. Im Dezember 1876 sendet er ihm folgende Zeilen: „Ich möchte so gerne, lieber Freund, mit Ihnen erst ein Stück Leben gemein haben; wer weiss was sich alles auf solch einem Fundamente aufbauen lässt?“⁶⁹⁸, und im Februar 1877 hofft Nietzsche, „Bestimmungen über das Frühjahr treffen zu können“ und lockt ihn mit folgender Beschreibung: „Die Tage sind ausserordentlich schön; eine Mischung von Meer- Wald- und Bergluft herrscht hier, und viele halbdunkle stille Wege giebt es.“ Er betont die Klosteridee, indem er ihn wissen lässt: „Manche Pläne gehen uns Beiden (Frl. v. M<eysenbug> und mir) durch den Kopf, und Sie kommen immer mit darin vor.“⁶⁹⁹

⁶⁹⁵ Reinhart von Seydlitz vereint seine beiden Fähigkeiten in folgendem Dokument: „Wo die Sonne scheint. Ziellose Reisebriefe eines Malers“, in: Die Kunst für Alle. Hg. von Friedrich Pecht. München: Verlagsanstalt für Kunst und Wissenschaft. Dritter Jahrgang 1887-1888, 203-205. Vgl. Faksimile auf: http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/kfa1887_1888/0264/scroll?sid=e6aa82c17942ab9b06e358a2397f8bdb

⁶⁹⁶ eKGWB/BVN-1876,554 — Brief an Reinhart von Seydlitz von: 24/09/1876.

⁶⁹⁷ Ebd.

⁶⁹⁸ eKGWB/BVN-1876,578 — Brief an Reinhart von Seydlitz von: 16/12/1876.

⁶⁹⁹ eKGWB/BVN-1877,596 — Brief an Reinhart von Seydlitz von: Mitte Februar 1877.

Mit seinen hartnäckigen Briefen gelingt es Nietzsche schließlich, von Seydlitz zu überzeugen, nach Sorrent zu kommen und sich dem Experiment des Klosters für freiere Geister anzuschließen:⁷⁰⁰ „Seydlitzens sind da, voller guten Willens und Artigkeiten für mich“ meldet er im März 1877 nach Naumburg. „Allmählich wird es wohl gelingen, den sehr guten begabten S<eydlitz> „*einzu*freundschaften“.⁷⁰¹

Bei seinem Eintreffen sah das Ehepaar Seydlitz das Bündnis im Ansatz bereits realisiert: „Frl. v. Meysenbug [...] herrschte als ehrwürdige Aebtissin im „Kloster der freien Geister“, das damals, faute de mieux, in einer Fremdenpension des Ortes, Villa Rubinacci, domizillierte.“ Die „**Einfreundschaftung**“ gelingt, denn auch er begeistert sich bald für Nietzsches erzieherisches Bündnis. Mehr als dreißig Jahre später erinnert sich von Seydlitz:

„Welche Pläne wurden damals nicht geschmiedet unter der milden Sonne, dem Rauschen eines purpurblauen Meeres, unter den wogenden Gipfeln der Pinien und in den stillen, versteckten, halbdunklen Spaziergängen zwischen den orangeüberwölbten Mauern! Schon hatten wir das dortige, aufgelöste und verlassene Kapuzinerkloster ins Auge gefaßt, um dieses zur „Schule der Erzieher“ – „wo diese sich selbst erziehen“ umzuwandeln, und – denn so „praktisch“ waren wir! – dessen eine Hälfte als Fremdenhotel mit allen Chikanen einzurichten, damit aus dieser Hälfte der andern, der „idealistischen“, die nöthige finanzielle Basis erwachsen sollte.“⁷⁰²

Als Rée und Brenner am 2. April 1877 abreisen, belebt das Ehepaar von Seydlitz das Freigeisterkloster in der Villa Rubinacci. Aufgrund des zunehmend wärmer werdenden Wetters und des sich dadurch verschlechternden Gesundheitszustandes⁷⁰³, was Malwida „furchtbar traurig“⁷⁰⁴ macht, kommt Nietzsche von seinem ursprünglichen Vorhaben, ein ganzes Jahr zu bleiben, ab und trifft den Entschluss, den Süden vorzeitig zu verlassen. Fünf Wochen nach Rées und Brenners Abreise, am 8. Mai 1877, bringt ihn das Ehepaar von Seydlitz zum Schiff nach Neapel, wobei er sich dabei vorkommt „wie ein ideales

⁷⁰⁰ Seydlitz und seine Frau kommen Ende März 1877 für 35 Tage in die Villa Rubinacci. Seydlitz zufolge war Nietzsche davon an siebzehn Tage krank und nur an 18 Tagen aktiv an der Geselligkeit beteiligt. Vgl. Reinhard von Seydlitz: „Friedrich Nietzsche: Briefe und Gespräche“, in: Neue deutsche Rundschau 10 (1899), S. 617-628. Zitiert nach: Gilman L. Sander (Hg.): Begegnungen mit Friedrich Nietzsche. Bonn: Bouvier Verlag Herbert Grundmann, 1985, S. 336-340, S. 338.

⁷⁰¹ eKGWB/BVN-1877,603 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 31/03/1877.

⁷⁰² Reinhard von Seydlitz: „Friedrich Nietzsche: Briefe und Gespräche“, in: Neue deutsche Rundschau 10 (1899), S. 617-628. Zitiert nach: Gilman L. Sander (Hg.): Begegnungen mit Friedrich Nietzsche. Bonn: Bouvier Verlag Herbert Grundmann, 1985, S. 336-340, S. 339.

⁷⁰³ Vgl. Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 251f.

⁷⁰⁴ Malwida von Meysenbug aus Sorrent am 16. Februar 1877 an Olga Herzen-Monod, in: Briefe von und an Malwida von Meysenbug. Hg. von Berta Schleicher. Berlin: Schuster & Loeffler, 1920, S. 124.

Gepäckstück aus einer besseren Welt⁷⁰⁵. Von der hoch gelegenen Villa Rubinacci im felsigen Sorrent sehen Malwida und ihre „treue Jungfer“⁷⁰⁶ Trina gegen zwei Uhr nachmittags dem Schiff nach, das Nietzsche nach Genua bringen soll, wo er am 10. Mai ankommt.⁷⁰⁷ In der Folge begibt er sich auf Kur in die klimatisch kühlere Schweiz, zuerst ins oberen Rheintal nach Bad Ragaz und anschließend ins Berner Oberland nach Rosenlauibad („lauri“ = Lawine) ob Meiringen.

Bleibende Freundschaften

Im Frühjahr 1878 hält Malwida von Meysenbug das gedruckte Resultat des Aufenthalts in Händen. Im Tone rückblickender Dankbarkeit enthält das ihr übersandte Exemplar von „Menschliches, Allzumenschliches“ folgende Widmung:

*„Ist von Sorrento's Duft Nichts hängen geblieben?/ Ist alles wilde, kühle Bergnatur, / Kaum herbstlich sonnenwarm und ohne Lieben? / So ist ein Theil von mir im Buche nur: / Den bessern Theil, ihn bring ich zum Altar / Für sie die Freundin Mutter Arzt mir war.“*⁷⁰⁸

Die Freundschaft zwischen den beiden⁷⁰⁹ hat Bestand. Auch aufgrund ihrer „mütterliche[n] Güte“⁷¹⁰ sollte es eine der beständigsten, längsten Freundschaften Nietzsches werden. Schon kurz nach dem Sorrentiner Aufenthalt, noch während seiner Kur in der Schweiz, schreibt er an Malwida: „ich habe in meinem Leben nie so opulent gelebt wie in Sorrent“⁷¹¹. Es handelt sich um einen Eindruck, der sich zehn Jahre später zu eine „Art Sehnsucht und Aberglauben“ entwickeln sollte, die er von dort zurückbehalten habe, „wie als ob ich dort, wenn auch nur ein paar Augenblicke, tiefer aufgeathmet hätte als irgendwo sonst im Leben“⁷¹².

*„Seltsam! Was Sie zuletzt mir mit solcher Güte ausdrückten, ob es nicht für uns Beide jetzt fruchtbar und erquicklich sein müßte, **unsre zwei Einsamkeiten wieder einmal in die allernächste herzlichste Nachbarschaft zu rücken**, das habe ich selbst oft genug in*

⁷⁰⁵ eKGWB/BVN-1877,615 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 13/05/1877.

⁷⁰⁶ Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 351.

⁷⁰⁷ Vgl. Janz: Nietzsche, Bd. 1, S. 769.

⁷⁰⁸ eKGWB/NF-1877,22[61] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1877.

⁷⁰⁹ Zu Nietzsches und Malvidas Freundschaft vgl. Jacques Le Rider: Malwida von Meysenbug (1816-1903). Une Européenne du XIXe siècle. Paris: Bartillat, 2005, S. 353-411; Ders.: „Friedrich Nietzsche et Malwida von Meysenbug“, in: Sandro Barbera/Paolo D'Iorio/Justus H. Ulbricht (Hg.): Friedrich Nietzsche. Rezeption und Kultus. Pisa: Edizioni ETS, 2004, S. 7-27.

⁷¹⁰ eKGWB/BVN-1877,630 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 01/07/1877.

⁷¹¹ eKGWB/BVN-1877,644 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 04/08/1877.

⁷¹² eKGWB/BVN-1887,845 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 12/05/1887.

der letzten Zeit gedacht und gefragt. Noch Einen winter [sic] mit Ihnen zusammen, vielleicht gar von Trina gemeinsam gepflegt und gewartet — das ist in der That eine äußerst verlockende Aussicht und Perspektive, für die ich Ihnen nicht genug Dank sagen kann! Am liebsten schon noch einmal in Sorrent (δὶς καὶ τρις τὸ καλὸν sagen die Griechen: ‚alles Gute zwei Mal, drei Mal!‘)“

Weiter im selben Brief festigt sich seine Aussage über das Genug von „zwei Einsamkeiten“:

„Damals, in der Sorrentiner Einsamkeit, waren mir B<renner> und R<ée> zu viel: ich bilde mir ein, daß ich damals gegen Sie sehr schweigsam gewesen bin, selbst über Dinge, über die ich zu Niemandem lieber geredet hätte als zu Ihnen.“

Nietzsche erinnert sich an die damals im Vordergrund stehende Idee des Klosters für Freigeister und auch an sein Ideal, rücksichtslos nach der Wahrheit zu streben, wenn er schreibt:

„Auf meinem Tische liegt die neue Auflage (die zweibändige) von *Menschliches, Allzumenschliches*, deren erster Theil damals ausgearbeitet wurde — seltsam! seltsam! **gerade in Ihrer verehrungswürdigen Nähe!** In den langen „Vorreden“, welche ich für die Neuherausgabe meiner sämtlichen Schriften nöthig befunden habe, stehen kuriose Dinge von einer rücksichtslosen Aufrichtigkeit in Bezug auf mich selbst: damit halte ich mir „die Vielen“ ein für alle Mal vom Leibe, denn nichts agaçirt die Menschen so sehr als etwas von der Strenge und Härte merken zu lassen, mit der man sich selbst, unter der Zucht seines eigensten Ideals, behandelt und behandelt hat. Dafür habe ich meine **Angel nach „den Wenigen“ ausgeworfen**, zuletzt auch dies ohne Ungeduld: denn es liegt in der unbeschreiblichen Fremdheit und Gefährlichkeit meiner Gedanken, daß erst sehr spät — und gewiß nicht vor 1901 — die Ohren sich für diese Gedanken aufschließen werden.“⁷¹³

Acht Jahre nach Sorrent erinnert Heinrich von Stein Nietzsche mit Recht an den Einfluss der „verehrungswürdigen Nähe“ Malwidas, und er rührt an Nietzsches Hoffnung der Rezeption seiner Gedanken in einem Kreis verständiger Freunde:

„Sie, verehrter Freund, würden durch Malwida, und für jetzt gewiss nur durch sie, **einen kleinen Kreis von Menschen**⁷¹⁴ finden, der Ihnen durch Sympathie wohlthun

⁷¹³ Ebd.

⁷¹⁴ Auch in einem anderen Brief macht sich Heinrich von Stein Gedanken über Nietzsches Ideal einer Freundesgemeinschaft. So berichtet er am 7. Dezember 1884 aus Berlin über seine regelmäßigen Treffen

würde – selbst wenn er Ihnen noch nicht das Verständniss entgegenbringt, das Sie einmal verlangen dürfen. Ich muß Ihnen das merkwürdige Wort wiederholen, welches Sie mir in Sils sagten: Sie hätten sich, in einer schweren Zeit, auch körperlich, nur in den Stunden wohlgeföhlt, in denen Sie mit Frl. v. Meysenbug sprachen. Das Klima kann keinen grösseren Einfluss ausüben, als hier das Menschliche übte.“⁷¹⁵

Auch zwischen Paul Rée und Malwida war eine Freundschaft hergestellt, die Bestand haben sollte. Obwohl sie seine philosophischen Ideen aufgrund ihrer positivistischen Schärfe nicht schätzte⁷¹⁶ und Malwida es ihrerseits vorzog, der Geisteswelt Wagners und Schopenhauers verhaftet zu bleiben, zeigen die erhaltenen Briefe, dass sie mit Beständigkeit und Herzenskraft an diesen Paul Rée hing, den sie in einem der Briefe „ihren Paul“, in einem andern „Paolo“ nannte.⁷¹⁷ Auf ihr Leben rückblickend schreibt Malwida (1902) hinsichtlich der damaligen Planung eines freigeistigen Klosters:

„Dass Nietzsche in dem milderen Klima das Feld einer edlen Thätigkeit finden sollte, die sich mit seinem leidenden Zustande vertrüge, war die erste Bedingung des Planes, und wäre er gelungen, so wäre Nietzsche's Wirksamkeit wohl nicht in so schmerzvoller Art, sondern in erfreulicher Art zur Ausübung gekommen. Leider scheiterte er, wie so vieles Gute, hauptsächlich aus materiellen Gründen.“⁷¹⁸

Prophet und Erzieher seiner Freunde

In Nietzsches Notizheft U II 8 aus der Zeit von 1874 bis Anfang 1875, welches Vorarbeiten zur geplanten fünften „Unzeitgemäßen Betrachtung“ „Wir Philologen“⁷¹⁹ beinhaltet, findet sich eine charakteristische Formel: „**Es wird irgendwann einmal gar keinen Gedanken geben als Erziehung.**“ Dieser Appell richtet sich nicht nur an Berufskollegen an Schulen und Universitäten, sondern vor allem an seine Freunde, an

mit zwei Freunden. Dieser Kreis sei durch „freie[n] Sinn und Denkfrennde“ gekennzeichnet: „Würde etwas Derartiges Ihnen als Vorstufe, Vorschule des idealen Klosters gelten?“ (KGB III 2, Nr. 262, S. 485)

⁷¹⁵ Heinrich von Stein aus Völkershausen am 24. September 1884 an Nietzsche in Sils-Maria, KGB III 2, Nr. 241, S. 452f.

⁷¹⁶ Vgl. Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 246.

⁷¹⁷ Vgl. Stummann-Bowert, Ruth: Malwida von Meysenbug-Paul Rée. Briefe an einen Freund. Königshausen & Neumann, Würzburg, 1998, S. 56.

⁷¹⁸ Malwida von Meysenbug: Individualitäten. Berlin: Schuster & Loeffler, 1901, S. 24.

⁷¹⁹ An anderer Stelle wird über den Titel „Der Freigeist“ als Bezeichnung der unvollendeten fünften Unzeitgemäßen spekuliert. Siehe dazu folgende nachgelassene Fragmente: eKGWB/NF-1876,19[70] — Nachgelassene Fragmente Oktober–Dezember 1876 und eKGWB/NF-1876,19[78] — Nachgelassene Fragmente Oktober–Dezember 1876 und vgl. Müller-Buck, Renate: „Immer wieder kommt einer zur Gemeinde hinzu“. Nietzsches junger Basler Freund und Schüler Albert Brenner. Mit einem unveröffentlichten Brief Friedrich Nietzsches“, in: Tilman Borsche/Federico Gerratana/Aldo Venturelli (Hg.): Centauren-Geburten. Berlin/New York: de Gruyter, 1994, S. 418-432, S. 426.

„Brüder und Genossen“⁷²⁰, also an die Mitglieder jener „Gesellschaft der Unzeitgemäßen“, deren Statut⁷²¹ Nietzsche ansatzweise in „Wir Philologen“ entwirft, ein Bündnis, welches später durch das Modell der „Schule der Erzieher“ abgewandelt wird. Für Hubert Cancik⁷²² schlägt Nietzsche hier bereits den Ton der „Reden an die Menschheit“ an, die er eigentlich „[f]ür die fünfziger Jahre“⁷²³ seines Lebens plante.

Dieser prophetische Gestus⁷²⁴ befestigt sich nach einer Lektüre von Franz Overbecks aus dem Nachlass herausgegebenen autobiographischen Aufzeichnungen: „Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde“. Dort lesen wir: „Für Nietzsche waren andere *Freunde als Adepten* überhaupt nicht zu brauchen“⁷²⁵. Solch einer war Peter Gast, der Nietzsche vergötterte. Zu Nietzsches großer Freude⁷²⁶ bezeichnete er den „Zarathustra“ als die moderne „Bibel“⁷²⁷, als eine der großen „heiligen Schriften“⁷²⁸, von der an man „die Zeit neu datieren“ müsse, Nietzsche noch über „die asiatischen Religionsstifter“⁷²⁹ stellend.⁷³⁰ Der Wiener Physiologe Josef Paneth beschreibt Nietzsche nach seinen Begegnungen in Nizza von „einer unheimlichen Verbortheit in seinem Prophetenberuf“⁷³¹.

Nach dem Erscheinen der „Geburt der Tragödie“ äußert sich auch Professor Ritschl zum prophetischen Zug seines vielversprechendsten Schülers. In einem Brief an

⁷²⁰ eKGWB/NF-1875,5[20] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

⁷²¹ Vgl. eKGWB/NF-1875,5[97] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

⁷²² Vgl. Hubert Cancik: Nietzsche Antike: Vorlesung. Stuttgart: Metzler, 2000, S. 102.

⁷²³ eKGWB/NF-1875,5[42] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

⁷²⁴ Auch wenn Nietzsche erklärt, dass „[e]inige große Perspektiven des geistig sittlichen Horizontes [...] meine mächtigste Lebensquelle (sind)“ (eKGWB/BVN-1882,240 — Brief an Lou von Salomé: vermutlich 1. Juni 1882), finden sich viele Stellen, in denen Nietzsche bekräftigt, dass er weder Gründer einer Religion noch Vertreter einer Lehre sein wolle. In seiner Autobiographie „Ecce homo“ hält er fest: „Und mit Alledem ist Nichts in mir von einem Religionsstifter — Religionen sind Pöbel-Affären“. (eKGWB/EH-Schicksal-1 — Ecce Homo: Warum ich ein Schicksal bin, § 1. Druckfertig 02/01/1889.) In „Jenseits von Gut und Böse“ gibt er zu verstehen, dass es ihm niemals um eine „Lehre“ gehe, er sei längst hinaus über „alles Dogmatisieren in der Philosophie“, jenes sei „doch nur eine edle Kinderei und Anfängerei“. (eKGWB/JGB-Vorrede — Jenseits von Gut und Böse: Vorrede. Erste Veröff. 04/08/1886.)

⁷²⁵ Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. Band 7/2: Autobiographisches „Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde“. a.a.O., S. 160. Auch in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Band 2, S. 158. Overbeck selbst zählte sich nicht zu Nietzsches Adepten und er stand den religionsstifterischen Tendenzen seines Freundes kritisch gegenüber. Vgl. dazu Barbara von Reibnitz: „Ich verdanke Dir soviel, lieber Freund...“, in: David M. Hoffmann: Nietzsche und die Schweiz. Strauhof Zürich: Offizin, 1994, S. 47-54, S. 54.

⁷²⁶ Vgl. Nietzsches Antwort: „Lieber Freund, beim Lesen Ihres letzten Briefes überließ mich ein Schauer. Gesetzt, Sie haben Recht — so wäre also mein Leben doch nicht mißrathen?“ (eKGWB/BVN-1883,401 — Brief an Heinrich Köselitz: 06/04/1883.)

⁷²⁷ Heinrich Köselitz aus Venedig am 2. April 1883 an Nietzsche in Genua, KGB III 2, Nr. 184, S. 360.

⁷²⁸ Heinrich Köselitz aus Venedig am 6. April 1883 an Nietzsche in Genua, KGB III 2, Nr. 185, S. 361.

⁷²⁹ Heinrich Köselitz aus Venedig am 29. Februar 1883 an Nietzsche in Genua, KGB III 2, Nr. 223, S. 420.

⁷³⁰ Vgl. Alfred von Martin: Nietzsche und Burckhardt. Zwei geistige Welten im Dialog. München: Erasmus-Verlag, 1947, S. 185.

⁷³¹ Josef Paneth: Vita Nuova. Ein Gelehrtenleben zwischen Nietzsche und Freud. Autobiographie. Essays. Briefe. Hg. und kommentiert von Wilhelm W. Hemecker. Graz: Leykam, 2007, S. 54.

Wilhelm Vischer-Bilfinger vom 2. Februar 1872 äußert er Bedenken über seinen philologischen Schülerkreis, dem Nietzsche als zentrale Figur angehört: „Denn es ist kaum zu viel gesagt, daß er und seine – ganz unter seinem magischen Einfluß stehenden – *Mitadepten* Rohde und Romundt im Grunde auf eine *neue Religionsstifterei* ausgehen. Gott besser's!“⁷³²

Während Rohde und Romundt damals nachhaltig unter seinem Einfluss stehen, rügt Nietzsche zu anderen Zeiten die Eigenwilligkeit eines anderen Freundes. „Von Deussen höre ich nichts“, klagt er in einem Brief an Gersdorff. „Er schreibt nicht, deshalb hoffe ich, daß er noch nicht definitiv über nächstes Semester entschieden hat, folglich noch korrektionsfähig ist.“⁷³³

Am Pförter Schulkollegen Paul Deussen übt Nietzsche mit Vorliebe seine Erziehungsmaßnahmen. Nicht nur versucht er ihn in der Wahl des Studienfachs – Philologie, nicht Theologie soll es sein – sowie des Studienortes – Leipzig, nicht Tübingen – zu beeinflussen⁷³⁴, auch bekehrt er ihn erfolgreich zum „wahren Geistesbruder Schopenhauers“. Triumphierend gibt Nietzsche dies zu erkennen: „Auch wirst Du schwerlich einen finden, der so viele Bekehrungen erlebt und das begeisterte Neophytenenthum so oft an anderen geliebt hat“⁷³⁵, schreibt er im Februar 1870 an seinen Freund. „Jetzt bist Du einer der Unsrigen geworden“, versichert Nietzsche und kann es nicht lassen, noch deutlicher hinzuzufügen: „ja, ich würde wagen, Dich im persönlichsten Sinne als den ‚Meinen‘ zu bezeichnen...“⁷³⁶

Nietzsches Freundes-„Verzeichniß“ – eine stolze „Freundesreihe“

Durch Nietzsches Be- bzw. Auszeichnung Deussens als den „Seinigen“ findet er hiermit Aufnahme in Nietzsches Freundesliste. Treffend unterstreicht Werner Ross „*Nietzsches Freundschafts- und Freunde-Sammelbedürfnis*“⁷³⁷. In einem anderen Brief an Deussen – er datiert vom 25. August 1869 – brüstet sich der frisch berufene Universitätsprofessor Nietzsche gegenüber „dem fernen Freunde“, der damals als Hilfs-

⁷³² Friedrich Ritschl an Wilhelm Vischer-Bilfinger am 2. Februar 1872, KGB II, 7.1., Nr. 22, S. 622. Zitiert nach Nietzsche-Chronik, S. 260.

⁷³³ eKGWB/BVN-1866,523 — Brief an Carl von Gersdorff von: 11/10/1866.

⁷³⁴ Vgl. zu Nietzsches Bemerkungen über Deussen folgenden Brief: „Vielleicht ist er auch jetzt noch einmal zu einer ‚Umkehr‘ zu bestimmen. Die Philologie wird sich immer freuen, wenn der lange verlorne Sohn, der sich mit den Trägern der Theologen gemästet hat, zurückkehrt, und die Sprachvergleichung besonders darf schon zu Deussens Ehren ein Kalb schlachten.“ eKGWB/BVN-1866,517 — Brief an Carl von Gersdorff: Ende August 1866.

⁷³⁵ eKGWB/BVN-1870,60 — Brief an Paul Deussen: 01/02/1870.

⁷³⁶ eKGWB/BVN-1870,61 — Brief an Paul Deussen: Mittwoch im Febr. 1870.

⁷³⁷ Werner Ross: Der ängstliche Adler, a.a.O., S. 215.

und Gymnasiallehrer in Minden⁷³⁸ über die Runden kommt, hinsichtlich seines Freundeskreises, den er sich seit der gemeinsamen Schul- und Studentenzeit erworben hat. „Nun will ich die Namen der Menschen aufzählen, welche mir, seitdem Du mich nicht mehr kennst, näher getreten sind.“

Nietzsche verfasst hier eine kommentiertes „Verzeichniß“, wie er es sicher oft für sich selbst zurechtgelegt hat. Die Liste wird von „Dr. Erwin Rohde“ angeführt, „von bester und seltenster Sorte und mir in rührender Liebe treu zugethan“. Daran anschließend „Dr. Heinrich Romundt, jünger als ich und daher mehr in der Stellung eines lernendmitstrebenden Freundes: mir außerordentlich werth wegen seiner philosophischen Gleichstimmung“. Prof. Ritschl erhält seinen Eintrag; auch Oberpfarrer Wenkel in Naumburg, Nietzsches „tapferster und aussichtsreichster Gesinnungsgenosse in nomine Schopenhaueri: Verhältniß gegenseitigster Wertschätzung“, darf nicht fehlen.

Eine weitere Abteilung umfasst „gute Freunde und treue Kameraden“. Er nennt „Dr. Windisch in Leipzig, Volksmann in Pforte, Prof. Zarncke in Leipzig“, den Herausgeber des Centralblattes, sowie seinen Kollegen „Prof. Schönberg in Basel (Nationalökonom)[,] Dr. Roscher, Dr. Kleinpaul“, die zu den Leipziger Freunde zählen. Die hier Genannten vereint Nietzsche mit der Kennzeichnung: „nahe genug, doch nicht in der ersten Linie der Freundschaft.“

Als Frauen, die einen Einfluss auf ihn haben, werden Frau Ritschl und Frau Cosima von Bülow angeführt. Außerdem, wie bereits in Kapitel 3 zitiert: „Neuerdings beglückende Annäherung der wärmsten und gemüthvollsten Art an Richard Wagner, das will sagen: den größten Genius und größten Menschen dieser Zeit, durchaus incommensurabel!“ Die „älteren und bewährten Namen“ aus der Studienzeit werden nicht eigens genannt. „[E]ine stolze Reihe von Namen“, setzt Nietzsche sein Selbstgespräch fort; dabei gehe er „mit dem Prädikat ‚Freund‘ sehr karg und haushälterisch“ um und sei „gar nicht darauf aus (...), nähere Bekanntschaften zu machen.“

Eine solche „Freundesreihe“ sei gewissermaßen „eine Projektion unsres Inneren nach Außen“; sie versinnbildlicht „eine Art Tonleiter, auf der alle Töne unsres Wesens einen Ausdruck finden.“ Nietzsche entwickelt ein **Freunde-System**, welches umfasst: den Busenfreund, den jüngeren aufblickenden Freund, die älteren, wegbereitenden Freunde, die guten Kameraden, die inspirierenden Damen – und, inkomensurabel, in keine Kategorie passend, Wagner, das Genie.⁷³⁹

⁷³⁸ Vgl. Heiner Feldhoff: Nietzsches Freund. Die Lebensgeschichte des Paul Deussen. Köln/Wien/Weimar: Böhlau, 2008, S. 67.

⁷³⁹ Vgl. Werner Ross: Der ängstliche Adler, a.a.O., S. 215f.

Möglichkeit von Freunden – Schriften als Köder und Netze

Nietzsches Versuche, neue Freunde, Mitglieder, „Neophyten“, „Bekehrte“ für seine Ideen zu gewinnen, gehen einher mit einem „**unbezähmbaren pädagogischen Trieb**“⁷⁴⁰ und einem „**ihm eigenen pädagogischen Eifer**“⁷⁴¹. Im August 1883 in einem Brief an Köselitz vergleicht er die Situation Epikurs im „edle(n) Griechenland“ mit seiner eigenen im „unedle(n) Deutschland“: „Worum ich Epicur beneide, das sind seine Schüler in seinem Garten“, und er fürchte, dass ihm selbst durch „erbärmliche Mittel“, wie „die Herabsetzung meines Rufs, meines Charakters, meiner Absichten“ das öffentliche Vertrauen entzogen werde und somit „die Möglichkeit von Schülern“ genommen werde. Gegenüber Köselitz nennt Nietzsche verschiedene Möglichkeiten der Sichtbarkeit für den Erwerb einer Anhängerschaft: eine universitäre Stellung, Publikationen oder Ruhm.

*„Um des Ruhmes willen“ habe ich nicht Eine Zeile geschrieben, das glauben Sie mir wohl: aber ich meinte, meine Schriften könnten ein guter Köder sein. Denn zuletzt: **der Trieb des Lehrens ist stark in mir.***⁷⁴² *Und insofern brauche ich sogar Ruhm, daß ich Schüler bekomme — zumal es mit einer Stellung an Universitäten nach der letzten Erfahrung unmöglich ist.*⁷⁴³

Denken sucht und findet seine Richtung erst in der Ausrichtung auf andere, insofern die, die sich angesprochen fühlen, Schüler, Freunde werden. Denken versucht sich einzuschreiben, wenn nicht in die Seiten eines Buches, so in die Seele der Freunde.⁷⁴⁴ Nietzsche will sein überreiches Gedankengut mitteilen, doch bietet sich ihm dazu selten Gelegenheit. In einem Brief an seine Schwester schreibt er: „Man hat es aber nicht in der Hand, sich mitzuteilen, wenn man auch noch so mittheilungslustig ist, sondern man muß den finden, gegen den es Mittheilung geben kann.“⁷⁴⁵

Wie findet er geeignetes Publikum, Freunde, denen er seine Gedanken mitteilen kann? In einem Briefentwurf an Overbeck stellt er die Frage nach dem Auffinden geeigneter

⁷⁴⁰ Janz: Nietzsche. Bd. 1, S. 150.

⁷⁴¹ Janz: Nietzsche. Bd. 1, S. 159.

⁷⁴² Nietzsches erzieherische Wirkung am Pädagogium in Basel war beachtlich. Hans Gutzwiller schreibt in seinem Aufsatz über „Friedrich Nietzsches Lehrtätigkeit am Basler Pädagogium 1869-1876“: „Es ging von ihm jene im höchsten Sinne erzieherische Wirkung aus, junge Menschen zu begeistern, mitzureißen und zur restlosen Hingabe an das geschaut Ideal zu bewegen.“ (Hg. von David Marc Hoffmann: Beiträge zu Friedrich Nietzsche. Quellen, Studien und Texte zu Leben, Werk und Wirkung Friedrich Nietzsches. Band 5. Basel: Schwabe, 2002, S. 147- 224, S. 74.)

⁷⁴³ eKGWB/BVN-1883,457 — Brief an Heinrich Köselitz: 26/08/1883. Nietzsche anerkennt Köselitz als einen seinen Schüler; vgl.: „Eigentlich sollten wir doch zusammen leben. (...) Wo wollen wir den Garten Epicurs erneuern?“ (eKGWB/BVN-1879,826 — Brief an Heinrich Köselitz: 26/03/1879.)

⁷⁴⁴ Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, S. 93.

⁷⁴⁵ Vgl. ebd. S. 94.

gleichgesinnter Freunde:

*„Ich habe manche nicht unbedenkliche Versuche gemacht, um mir **Menschen heranzulocken**, denen ich von so seltsamen Dingen reden könnte: **alle meine Schriften waren bisher ausgeworfene Netze**: ich wünschte Menschen mit tiefen reichen und ausgelassenen Seelen mir dazu einzufangen.“⁷⁴⁶*

Meister

Zu Weihnachten 1883 berichtet Nietzsche seinem Freund Overbeck von einem besonderen Geschenk: „Es giebt einen neuen Menschen, der mir vielleicht zur rechten Zeit geschenkt wird“. Seine Hoffnungen richten sich auf den bereits oben erwähnten Paul Lanzky – jener sei ihm „so ergeben, daß er gerne sein und mein Schicksal zusammenknüpfen möchte“. Als Freund und Schüler vielversprechend sei er deshalb, weil ihn folgende Eigenschaften auszeichnen: „(u)nabhängig und ein Freund der Einsamkeit und Einfachheit, 31 Jahre alt, philosophisch gesinnt, mehr Pessimist noch als Skeptiker“. Stolz und zugleich wehmütig berührt, schildert Nietzsche: „es ist der Erste, der mich brieflich anredet „Verehrtester Meister!“ (was mich mit den verschiedensten Empfindungen und Erinnerungen getroffen hat).“⁷⁴⁷

Das Meister-Schüler-Verhältnis, das er mit Lanzky erlebt, bewährt sich jedoch nicht. Als die Vertrautheit zwischen den beiden zunimmt, ändert sich der Tonfall des Schülers gegenüber dem Lehrer, was sich auch in Form der brieflichen Anrede niederschlägt, was Nietzsche insgeheim zu missfallen scheint. Ein nicht überlieferter Brief Nietzsches veranlasst Lanzky zu folgendem Antwortschreiben, das zugleich eine Reflexion über das Meister-Schüler-Verhältnis aufgreift:

„Also, mein Meister! Warum ich Sie nicht mehr so nenne? Erstens haben Sie es sich selbst einmal ernstlich verboten, zweitens hatten Sie zuvor geschrieben: ‚Jeder Meister hat nur Einen Schüler, und dieser ist auch zur Meisterschaft bestimmt‘: ich weiß aber, daß ich dieser Schüler leider nicht bin; drittens fühle ich, daß Sie viel ernstere, wohlgerathenere Schüler brauchen als ich einer bin: und das ist das Schlimmste. Der Meister verliert dabei nichts, aber der Schüler muß seinen Meister verschweigen. Die 2 Huldigungsbriefe sollten 20 und 200 werden. Ja, wenn Zarathustra nur erst einmal zu den Menschen sprechen könnte!“⁷⁴⁸

⁷⁴⁶ eKGWB/NF-1885,34[256] — Nachgelassene Fragmente April–Juni 1885.

⁷⁴⁷ eKGWB/BVN-1883,477 — Brief an Franz Overbeck von: 24/12/1883.

⁷⁴⁸ Paul Lanzky aus Florenz Anfang Juni 1885 an Nietzsche in Venedig, KGB III 4, Nr.281, S. 28.

Als Lanzky seinen „verehrten Meister“ 1886 in Sils-Maria besucht, „gieng es nicht zum Besten“⁷⁴⁹. Nietzsche bevorzugt dann doch die Einsamkeit gegenüber einer Gemeinschaft, die von Verehrung geprägt ist.

Nietzsches Erziehungsprogramm für Freunde

Erziehung als Selbsterziehung

Nietzsche kenne für sich *„kein höheres Ziel, als irgend wie einmal „Erzieher“ in einem grossen Sinne zu werden“*, schreibt er am 10. Mai 1874 an Emma Guerrieri-Gonzaga in Florenz. In ihr erkennt er eine gute Gesprächspartnerin in erzieherischen Fragen, da er schon aus einem vorherigen Brief entnimmt, dass sie „eine tiefe Veränderung der Erziehung des Volkes für die wichtigste Sache von der Welt halt[e]“. Er entschließt sich, seiner Briefpartnerin sein *Programm zur Selbsterziehung* zu skizzieren.

Was sein Erziehungsideal betreffe, sei er selbst „sehr weit von diesem Ziele“ entfernt, da ja vorrangig die Erziehung gegenüber sich selbst zu gewährleisten sei. Bevor er Erzieher seiner Freunde werden könne, müsse er

„erst alles Polemische Verneinende Hassende Quälende aus mir herausziehen; und ich glaube fast, wir müssen das Alle thun, um frei zu werden: die ganze schreckliche Summe alles dessen, was wir fliehen, fürchten und hassen, muss erst zusammen gerechnet sein — dann aber auch kein Blick mehr zurück in's Negative und Unfruchtbare! Sondern nur noch pflanzen, bauen und schaffen! Nicht wahr, das hiesse „sich selbst erziehn“!“

Doch die Selbsterziehung mache Mühe – man sei dabei auf sich selbst gestellt; man mag „gar keine Hülfe anderswoher zu erwarten“. Als Trost und Kräftigungsmittel für die „unvermeidliche Vereinsamung“, die man ertragen lernen müsse, empfiehlt er „alles was stärkt“. Hierfür nennt er die „Natur, die göttliche Goethische Gottnatur, Kunst und Religion“, auch von Zeit zu Zeit den Umgang mit gleichgesinnten Freunden, wobei „der herzliche Zuruf der Mit-Leidenden, Mit-Liebenden und Mit-Hoffenden“ eine gegenseitige Unterstützung darstelle, um den selbsterzieherischen und schaffenden Weg tapfer weiter zu beschreiten, „damit nur ja der also Strebende nicht schwach und persönlich werde, damit er sich von jeder Unzufriedenheit und Verdrossenheit des Ich's frei halte.“⁷⁵⁰ Wiederum dient ihm ein beherzter Vers aus Goethes „Geselligen

⁷⁴⁹ eKGWB/BVN-1886,760 — Brief an Franziska Nietzsche: 10/10/1886.

⁷⁵⁰ eKGWB/BVN-1874,362 — Brief an Emma Guerrieri-Gonzaga: 10/05/1874.

Liedern“ als sein diesbezüglicher Wahlspruch: „Denn das Aechzen und das Krächzen / Hast du heut schon abgethan.“⁷⁵¹

An diesem Programm hält Nietzsche fest: „**Erzieher erziehn!**“ lautet ein nachgelassenes Fragment aus dem Frühling-Sommer 1875, „Aber die ersten müssen sich selbst erziehn! Und für diese schreibe ich.“⁷⁵² Nietzsches Freundeskreis und Schülerschaft müssen sich einerseits zum Selbsterzieher, andererseits zum Freigeist eignen, wie auch der Untertitel von „Menschliches, Allzumenschliches. Ein Buch für freie Geister“ nahelegt. Der „freie Geist“ steht in Abhebung zum „gebundenen Geist“ als „derjenige, der sich von früheren religiösen, politischen, familiären und geistigen Bindungen losgemacht hat“⁷⁵³.

Auch andere Notizen in den nachgelassenen Heften aus derselben Zeit zeigen, dass Selbsterziehung eine „Erziehung zum Freigeist“ ist. Als „Anleitung zur geistigen Befreiung“ bezeichnet er den Werkentwurf „Die Pflugschar“⁷⁵⁴, für den er sieben Hauptstücke vorgesehen hat, wobei das letzte spezifisch „Die Schule der Erzieher“ betreffen soll. Ein von Nietzsche selbst auf „Januar bis Mitte Februar Sorrent 1877“ datiertes Fragment listet sieben Stufen bzw. Gesichtspunkte auf, über die die Erziehung zum Freigeist erfolgen soll.⁷⁵⁵

Wer eignet sich „[z]u Freigeistern und zu Freunden“? Laut Nietzsche sind es keinesfalls jene, „welche in Jedermann einen Patron und Vorgesetzten sehen oder eine Brücke zu irgend einem Vortheile und welche sich durchschmeicheln.“ Der wahre Freigeist

⁷⁵¹ Vgl. Johann Wolfgang von Goethe: Rechenschaft, in: Goethe's sämtliche Werke in fünfundvierzig Bänden. Leipzig: Druck und Verlag von Philipp Reclam jun., 1850, Erster Band: Sprüche in Reimen und Prosa. S. 66; eKGWB/BVN-1874,362 — Brief an Emma Guerrieri-Gonzaga von: 10/05/1874. Vgl.: Jacques Le Rider: „Nietzsche entre Malwida von Meysenbug et Lou von Salomé“, in: Annette Runte/Eva Werth: Feminisierung der Kultur? Féminisation de la civilisation ? Krisen der Männlichkeit und weibliche Avantgarden. Crises de la masculinité et avant-gardes féminines. Würzburg: Königshausen & Neumann, 2007, S. 69-82, S. 72.

⁷⁵² eKGWB/NF-1875,5[25] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

⁷⁵³ Karl Pestalozzi: „Sorrento – Geburtsort des ‚freien Geistes‘“, in: A. T. Schaefer: Nietzsche. Süden. Innsbruck: Haymon-Verlag, 2000, S. 28-31, S. 30.

⁷⁵⁴ eKGWB/NF-1876,17[105] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1876. Ein Drittel des Buches entstand laut Nietzsches eigener Aussage zu einem Drittel im Bayreuther Sommer „in einem kleine Bayrischen Walddorfe“ (Klingenbrunn) während seiner Flucht - „fort in's Gebirge“ - vor Wagners Festspielen. (Vgl. eKGWB/BVN-1878,734 — Brief an Mathilde Maier: 15/07/1878.) Nach Basel zurückgekehrt, diktiert er im September 1876 die Reinschrift an Heinrich Köselitz und plant schließlich, ihn als ständigen Sekretär zu engagieren. Das Heft M I I zeigt das Ergebnis dieser Arbeit; es enthält auch Verbesserungen und späterer Einträge von Nietzsches Hand. In Sorrent zitiert Nietzsche eine zweite Reinschrift an Albert Brenner, welche als die „Sorrentiner Papiere“ (MP XIV 1) bekannt wurden. Vgl. „Chronologie der Manuskripte und Entstehung der Werke der vierten Abteilung“, in: KGW IV/4 Nachbericht zur vierten Abteilung, S. 91-108, hier: S. 102f. „Die Pflugschar. Eine Anleitung zur geistigen Befreiung“ geht später in „Menschliches, Allzumenschliches. Ein Buch für freie Geister“ über.

⁷⁵⁵ Vgl.: Johann Figl: Nietzsche-Meditationen. Das Kloster, das Meer und die „neue“ Unendlichkeit. Wien: LIT-Verlag, 2007, S. 20. Vgl: eKGWB/NF-1876,20[18] — Nachgelassene Fragmente Winter 1876–1877.

verstehet es, durch Selbsterziehung sich *zu sich selbst zu befreien*, ein Vorgang, der es mit sich bringt, sich von Nahestehenden zu distanzieren: „Viel eher werden die zu Freigeistern, welche in Jedermann, auch in Freunden, Gönnern Lehrern etwas Tyrannisches sehen, welche große Wohlthaten entschieden ablehnen.“⁷⁵⁶

Erziehung als Befreiung

Auch in der dritten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ „Schopenhauer als Erzieher“, interessiert sich Nietzsche für Erziehungsfragen, wobei er den Schwerpunkt auf Erziehung, verstanden als Befreiung seiner selbst, legt. Alles, was wahrhaft „Zeugniss von unserm Wesen ablegt, unsre Freund- und Feindschaften, unser Blick und Händedruck, unser Gedächtniss und das, was wir vergessen, unsre Bücher und die Züge unsrer Feder“; all das, was wir „bis jetzt wahrhaft geliebt“ haben, was unsere „Seele hinangezogen (...) sie beherrscht und zugleich beglückt“ hat, all das seien Zeugnisse, die „ein Gesetz, das Grundgesetz deines eigentlichen Selbst“ abbilden.

*„Vergleiche diese Gegenstände, sieh, wie einer den andern ergänzt, erweitert, überbietet, verklärt, wie sie eine Stufenleiter bilden, auf welcher du bis jetzt zu dir selbst hingeklettert bist; denn dein wahres Wesen liegt nicht tief verborgen in dir, sondern unermesslich hoch über dir oder wenigstens über dem, was du gewöhnlich als dein Ich nimmst. Deine wahren Erzieher und Bildner verrathen dir, was der wahre Ursinn und Grundstoff deines Wesens ist, etwas durchaus Unerziehbares und Unbildbares, aber jedenfalls schwer Zugängliches, Gebundenes, Gelähmtes: **deine Erzieher vermögen nichts zu sein als deine Befreier.**“*

Nietzsche erkennt darin „das Geheimniss aller Bildung“. Erziehung sei eine andere Bezeichnung für Befreiung, nämlich ein „Wegräumung alles Unkrauts, Schuttwerks, Gewürms, das die zarten Keime der Pflanzen antasten will, Ausströmung von Licht und Wärme, liebevolles Niederrauschen nächtlichen Regens“⁷⁵⁷.

Wiederholt entlehnt Nietzsche sprachliche Bilder aus der Pflanzenwelt, wenn er über Freundschaft und Erziehung spricht. Auch Zarathustra wird als Gärtner dargestellt, der seine Pflanzlinge ein Stück weit begleitet. Gute Erde will er ihnen bereiten, aber dann will er sie alleine jeden für sich gestellt wissen:

„Noch grünen mir meine Kinder in ihrem ersten Frühlinge, nahe bei einander stehend und gemeinsam von Winden geschüttelt, die Bäume meines Gartens und besten

⁷⁵⁶ eKGWB/NF-1876,17[47] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1876

⁷⁵⁷ eKGWB/SE-1 — Schopenhauer als Erzieher: § 1. Erste Veröff. 15/10/1874.

Erdreichs. (...) Aber einstmals will ich sie ausheben und einen Jeden für sich allein stellen: dass er Einsamkeit lerne und Trotz und Vorsicht. Knorrig und gekrümmt und mit biegsamer Härte soll er mir dann am Meere dastehn, ein lebendiger Leuchtturm unbesiegbaren Lebens.“

Erziehung als In-die-Höhe-Wachsen

Dass (Selbst)erziehung den Erwerb von Eigenschaften der Knorrigkeit, Gekrümtheit, Biegsamkeit und Härte vereint, findet auch im Brief vom 18. Dezember 1881 an Gersdorff seinen Ausdruck:

„Glaube es mir nur, ich bin wirklich Dein alter Freund, ja ich meine, ich werde Dir fürderhin ein b e s s e r e r Freund sein können als ich es früher war – das ist eine Frucht der letzten schweren seltsamen entscheidenden Jahre! Viel Wetter und Unwetter sind uns Beiden über den Kopf (und über das Herz) gegangen, manche Rinde mußte brechen – aber, wir Beide sind inzwischen trotzallem, gleich guten alten Bäumen, i n d i e H ö h e g e w a c h s e n – wer weiß wie hoch!“

Nietzsche spricht hier einen weiteren wesentlichen Aspekt seiner Vorstellung von Erziehung aus. Idealerweise handelt es sich dabei um ein In-die-Höhe-Wachsen, ein Aufsteigen, ein „Hinaufklettern“ zu sich selbst. Dass gerade Freundschaften das Wachstum fördern, zeigt ein nachgelassenes Fragment aus dem Sommer 1878:

„Freunde, wir haben Freude an einander als an frischen Gewächsen der Natur und Rücksicht gegen einander: so wachsen wir wie Bäume neben einander auf, und gerade deshalb straff aufwärts und gerade, weil wir durch einander uns ziehn.“⁷⁵⁸

In Zuspruch und Ansporn „ziehen“ sich Freunde als gegenseitige Erzieher wechselseitig hoch. Wie anspruchsvoll die Rolle des Erziehers ist, lässt sich an einem Fragment aus dem Sommer 1879 ablesen: „Der Lehrer ist, durch Verbreitung der Selbst-Erziehung, auf die höchsten Ansprüche zu steigern, in seinen mittleren Formen zu vernichten.“⁷⁵⁹ Genauso notiert er im Herbst 1880, mit Referenz auf seinen Lieblingsschriftsteller, worum es ihm eigentlich geht: **„Die Freundschaft höher hinaufheben NB. Emerson“**⁷⁶⁰

⁷⁵⁸ eKGWB/NF-1878,31[9] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1878.

⁷⁵⁹ eKGWB/NF-1879,40[19] — Nachgelassene Fragmente Juni–Juli 1879.

⁷⁶⁰ eKGWB/NF-1880,6[451] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1880. Über das In-die-Höhe-Heben der Freundschaft vgl.: Jonas Holst: „Ethik der Freundschaft. Über eine nachgelassene Idee im Werk Friedrich Nietzsches“, in: Nietzscheforschung. Band 20, Heft 1 (2013), S. 379-389, S. 380f.

Nietzsche als sein eigener Selbsterzieher erreicht schließlich Gegenden mit dünner Luft – befreundete Gewächse werden rar. Die „Dionysos-Dithyramben“ verewigen das Gleichnis einer Tanne in der Höhe am Abgrund:

*„Aber du, Zarathustra, / liebst den Abgrund noch, / **thust der Tanne es gleich?** //
(...) Einsam! / Wer wagte es auch, / hier Gast zu sein, / dir Gast zu sein? ... / Ein Raubvogel vielleicht: / der hängt sich wohl / dem standhaften Dulder/ schadenfroh in's Haar, / mit irrem Gelächter, / einem Raubvogel-Gelächter“⁷⁶¹*

Was auffällt ist, dass ein verwandter Denker über dreißig Jahre zuvor sich in einem ganz ähnlichen Bild erkennt. Am Sonntag, dem 9. Juli 1837, anlässlich eines Besuchs im Frederiksberg-Park, notiert Kierkegaard in sein Tagebuch *„Wie eine einsame Tanne, egoistisch abgeschlossen und **auf Höheres gerichtet**, stehe ich, werfe keinen Schatten, und nur die Waldtaube baut ihr Nest in meinen Ästen.“*⁷⁶²

Erziehung für die Wenigen

Den beiden „großen einsam schreitenden Helden“ kommt dasselbe Bild. Wahrhafte Selbsterziehung reserviert Nietzsche für die Wenigen, wie er im Basler Vortrag über die „Zukunft der Bildungsanstalten“ festhält: *„Also, **nicht Bildung der Masse kann unser Ziel sein: sondern Bildung der einzelnen ausgelesenen, für große und bleibende Werke ausgerüsteten Menschen**“*⁷⁶³ Damit eine Kultur, nicht „an den Mitteln der Cultur zu Grunde geht“, empfiehlt er ein „Beiseiteziehen der Talente“⁷⁶⁴, denn die „allgemeinste Gefahr ungewöhnlicher Menschen“ sei „die in einer an das Gewöhnliche gebundenen Gesellschaft [zu] leben“.⁷⁶⁵

Der Nietzsche-Leser Hermann Hesse⁷⁶⁶ ließ sich von der Idee eines „Kloster[s] für freiere Geister“ inspirieren, was ihn zur Idee einer Elite, einem Geheimbund, dem

⁷⁶¹ eKGWB/DD-Raubvögeln — Dionysos-Dithyramben: § Zwischen Raubvögeln. Druckfertig 03/01/1889.

⁷⁶² Deutsche Sören Kierkegaard Edition, Band 2: Journale und Aufzeichnungen. Journale EE . FF. GG . HH. JJ. KK. Hg. von Richard Purkarthofer und Heiko Schulz. Berlin und New York 2008, S. 88. Vgl. Karl Jaspers' Hinweis in der Vorlesung über „Herkunft der gegenwärtigen Situation“ (die geschichtliche Bedeutung Kierkegaards und Nietzsches“, als Aula-Voordrachten gehalten an der Universität Groningen, Holland im Jahre 1935 in: ders.: Über Vernunft und Existenz. Fünf Vorlesungen. Bremen: Johs. Storm Verlag, 1949, S. 6-33, S. 26.

⁷⁶³ eKGWB/BA-III — Ueber die Zukunft unserer Bildungsanstalten: § Vortrag III Abgeschlossen 22/03/1872.

⁷⁶⁴ eKGWB/NF-1876,19[65] — Nachgelassene Fragmente Oktober–Dezember 1876.

⁷⁶⁵ eKGWB/SE-3 — Schopenhauer als Erzieher: § 3. Erste Veröff. 15/10/1874.

⁷⁶⁶ Vgl. dazu: László V. Szabó: Der Einfluss Friedrich Nietzsches auf Hermann Hesse: Formen des Nihilismus und seiner Überwindung bei Nietzsche und Hesse. Wien: Praesens Verlag, 2007.

unsichtbaren Reich der „Morgenlandfahrer“ und schließlich dem „Glasperlenspiel“⁷⁶⁷ führte:

*„Kurz: die Menschheit verbessern zu wollen, bleibt immer hoffnungslos. Darum habe ich meinen Glauben stets auf den Einzelnen gebaut, denn der Einzelne ist erziehbar und verbesserungsfähig, und nach meinem Glauben war und ist es stets die kleine Elite von gutgewillten opferungsfähigen und tapferen Menschen gewesen, die das Gute und Schöne in der Welt bewahrt hat.“*⁷⁶⁸

Interessanterweise übernimmt Hesse auch den Aspekt des Opfern, der in Nietzsches Wahlspruch einer idealen Gemeinschaft zum Tragen kommt: „Ich träume eine Genossenschaft von Menschen, welche unbedingt sind, (...) sie halten an alles den Maassstab ihrer Kritik und opfern sich der Wahrheit.“

Erziehung als Einheit

Nietzsche zeigt leidenschaftliches Interesse an den Möglichkeiten einer Reform des Bildungswesens⁷⁶⁹ und der Kultur im Ganzen. In einem Fragment, welches von Ende 1876-Sommer 1877 datiert, bedauert er, „daß es kein Tribunal der Cultur giebt, welches von nationalen Interessen abgesehen die geistige Wohlfahrt des ganzen Menschengeschlechts erwägt“. Er bezeichnet diese erstrebenswerte Institution als „ein internationales Ministerium der Erziehung“.

Im selben Fragment schreibt er, dass es unter anderen Gründen ein Mangel ist, der ihn veranlasst, die „Schule der Erzieher“ zu entwerfen. Zwei Gründe führt er hierfür an: Erstens ist es der Mangel an fähigen Lehrkräften – „unsere Erzieher selber nicht erzogen sind, daß das Bedürfniß nach ihnen immer größer, die Qualität immer geringer wird“ –, zweitens die „Barbarei“, welche durch die „Zertheilung der Arbeitsgebiete“⁷⁷⁰ in den Wissenschaften verursacht wurde.

⁷⁶⁷ Das Glasperlenspiel. Versuch einer Lebensbeschreibung des Magister Ludi Josef Knecht samt Knechts hinterlassenen Schriften. Hg. von Hermann Hesse. 2 Bände. Fretz & Wasmuth, Zürich, 1943.

⁷⁶⁸ Michels, Volker (Hg.): Materialien zu Hermann Hesse. „Siddhartha“. 2 Bände, Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1976, Band 1, S. 267. Vgl. Gunnar Decker: Hermann Hesse. Der Wanderer und sein Schatten. Biographie. Suhrkamp, 2013, S. 408.

⁷⁶⁹ Hutter geht auf die zwei die Dimensionen von Nietzsches Erziehungsanspruch ein: Einerseits bedeutet Selbsterziehung einen Rückzug von den Vielen, vom tagesaktuellen Marktplatz, und ist somit mit politischer Aktivität inkompatibel, andererseits sind Nietzsches Lehren stark politisch ausgerichtet, aber politisch in dem Sinne, dass es ihm um die Erziehung der menschlichen Zukunft geht. (Vgl. Hutter, Horst: „Recomposing the Soul: Nietzsche’s Soulcraft“, in: Tabachnick, David/Koivukoski, Toivo (Hg.): Globalization, Technology and Philosophy. Albany: State University of New York Press; 2004, S. 191-220, S. 217f.)

⁷⁷⁰ eKGWB/NF-1876,23[136] — Nachgelassene Fragmente Ende 1876 — Sommer 1877.

Zweierlei will Nietzsche im Einzelnen vereinen: Einerseits die Disziplinen der Wissenschaft, andererseits Aktivität und Kontemplation in der Herangehensweise. Der „lähmende Erziehungsbann der Zeit“⁷⁷¹ hat seine Ursache vor allem darin, dass Kontemplation im aktiven, tätigen Leben zunehmend verunmöglicht wird. Im Sommer 1876 hält er fest:

*„Die Schätzung des contemplativen Lebens hat abgenommen. — Deshalb ist meine Betrachtung unzeitgemäß. Ehemals waren der Geistliche und der esprit fort Gegensätze, beide innerhalb des contemplativen Lebens.“*⁷⁷²

Dieser Punkt scheint Nietzsche zu beschäftigen, denn in einem anderen Heft findet sich derselbe Wortlaut, allerdings mit dem Zusatz „eine Art Neugeburt beider in Einer Person jetzt möglich“⁷⁷³. Was Nietzsche anstrebt, ist eine Versöhnung von spiritueller und intellektueller Lebensform. So kann Nietzsche 1882 schreiben: „Der Freigeist als der religiöseste Mensch, den es jetzt giebt.“⁷⁷⁴ Wie Johann Figl betont, „geht es (ihm) nicht nur um eine Versöhnung von Spiritualität und Intellektualität, sondern zugleich auch um eine Annäherung und Verbindung von kontemplativem und aktivem Leben“⁷⁷⁵. Die „Schule der Erzieher“ soll diese Einseitigkeiten aufheben, vermeintliche Gegensätze vereinen und zusätzlich vorhandene kulturelle, ethnische und rassische, ökonomische Grenzen relativieren. Darin erkennt er seine „Mission“:

*„Ich imaginire zukünftige Denker, in denen sich die europäisch-amerikanische Rastlosigkeit mit der hundertfach vererbten asiatischen Beschaulichkeit verbindet: eine solche Combination bringt das Welträthsel zur Lösung. Einstweilen haben die betrachtenden Freigeister ihre Mission: sie heben alle die Schranken hinweg, welche einer Verschmelzung der Menschen im Wege stehen: Religionen Staaten monarchische Instinkte Reichthums- und Armutsillusionen, Gesundheits- und Rassenvorurtheile — usw.“*⁷⁷⁶

Doch Nietzsche ist plötzlich unsicher, ob die ersehnte Seelenruhe nicht seinen besten Kräfte zum Erliegen bringen könne, und so überlegt er: „Die Seelen-Unruhe, die ich verwünsche, ist vielleicht gerade der Zustand, der mich zur Produktion treibt. Die Frommen, welche völligen Frieden ersehnen, entwurzeln ihre besten Thätigkeiten.“⁷⁷⁷ Für Nietzsche ist also weder die völlige Seelenruhe noch eine rein theoretische

⁷⁷¹ eKGWB/HL-6 — Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben: § 6. Erste Veröff. 22/02/1874.

⁷⁷² eKGWB/NF-1876,17[41] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1876.

⁷⁷³ eKGWB/NF-1876,16[51] — Nachgelassene Fragmente 1876

⁷⁷⁴ eKGWB/NF-1882,1[74] — Nachgelassene Fragmente Juli–August 1882.

⁷⁷⁵ Johann Figl: Nietzsche-Meditationen. Das Kloster, das Meer und die „neue“ Unendlichkeit. Wien: LIT-Verlag, 2007, S. 17.

⁷⁷⁶ eKGWB/NF-1876,17[55] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1876.

⁷⁷⁷ eKGWB/NF-1876,17[57] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1876.

Beschäftigung Garant für die Befreiung des Geistes: „Fünf kleine Handlungen der Freiheit wirken mehr als alle Freidenkerei.“⁷⁷⁸

⁷⁷⁸ eKGWB/NF-1876,17[73] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1876. Vgl. Figl: Nietzsche-Meditationen, a.a.O., S. 19.

Kapitel 5:

Freundschaft als „Dreieinigkeit“

Wie schwierig sich Nietzsches Freundschaften gestalten, zeigt neben dem bereits betrachteten Verhältnis zu Richard Wagner auch die Dreier-Beziehung zwischen Nietzsche, Lou von Salomé und Paul Rée. Es ist nicht zuletzt die Spannung zwischen einer auf Idealität angelegten Gemeinschaft und den Tücken der Psychologie, woran wir jenes merkwürdige Dreieck zerbrechen sehen. In konzeptioneller Hinsicht zeigt sich in Nietzsches Annäherung an Lou von Salomé besonders deutlich die Untrennbarkeit von Freundschaft und pädagogischem Anspruch. Dass Freundschaft im Vergleich zu Liebe „ganz ähnliche seelische Conflict, nur auf einer viel höheren Stufe“ auslösen kann, zeigt folgende Äußerung Nietzsches, welche den *Verlauf der im Folgenden dargestellten Freundschaftsbeziehung vorwegnimmt*:

„erst die gegenseitige Anziehung auf der Basis einer gemeinsamen Überzeugung, dann das Glück der Zusammengehörigkeit, die gegenseitige Bewunderung und Verherrlichung, dann Misstrauen auf einer Seite, Zweifel an der Vorzüglichkeit des Freundes und seiner Ansichten auf der anderen Seite, die Gewissheit sich trennen zu müssen und sich doch schwer entbehren zu können – alle diese und andre unsägliche Leiden.“⁷⁷⁹

Episode: Rom

„Ein sehr merkwürdiges Mädchen“ sei Lou von Salomé⁷⁸⁰, schreibt Malwida von Meysenbug am 27. März 1882 an Nietzsche, sie „scheint mir ungefähr im philosophischen Denken zu denselben Resultaten gelangt zu sein, wie bis jetzt Sie (...) Rée und ich stimmen in dem Wunsch überein Sie einmal mit diesem ausserordentlichen Wesen zusammen zu sehen“⁷⁸¹.

Paul Rée gibt in einem Brief vom 20. April 1882 Nietzsches aufkeimender Phantasie neue Nahrung: „Sie ist ein energisches, unglaublich kluges Wesen mit den mäd-

⁷⁷⁹ Franz Overbeck zitiert diese Äußerung Nietzsches, welche aus den „Tischgespräche“ aus Förster-Nietzsches Biographie (Bd. II, Leipzig, 1897, S. 242.) stammt. Vgl.: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß (OWN). Band 7/2: Autobiographisches „Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde“. Hg. von Barbara von Reibnitz und Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999, S. 64.

⁷⁸⁰ Die Altersverhältnisse stellen sich folgendermaßen dar: Lou: 21 Jahre, Paul Rée: 32 Jahre und Nietzsche: 37 Jahre.

⁷⁸¹ Malwida aus Rom am 27. März 1882 an Nietzsche in Genua, KGB III 2. Nr.115, S. 247.

chenhaftesten, ja kindlichen Eigenschaften“. Paul Rée erzählt davon, dass er bei den römischen Geselligkeiten „Vorträge“ über sein Buch halte und dass

*„auch die Russin zuhört, welche Alles durch und durchhört, sodaß sie in fast ärgerlicher Weise schon immer vorweg weiß, was kommt, und worauf es hinaus soll. Rom wäre nicht für Sie. Aber die Russin müssen Sie durchaus kennen lernen.“*⁷⁸²

„[E]in Halb-Blinder [, der] zu sehr in s e i n e n Träumen, Bedürfnissen und – Hoffnungen (lebt)⁷⁸³, wie Nietzsche sich selbst in einem Brief vom 1. Januar 1883 an Malwida charakterisiert, ist von dieser Nachricht höchst angetan. Er hofft dem „Kloster für freiere Geister“ eine geeignete Novizin zuführen zu können. In einem Brief vom 21. März 1883 an Rée lässt er das wiederkehrende Motiv des Menschenraubes, des Anwerbens von Schülern, anklingen:

*„Grüssen Sie diese Russin von mir wenn dies irgend einen Sinn hat: ich bin nach dieser Gattung von Seelen lüstern. Ja ich gehe nächstens auf Raub darnach aus — in Anbetracht dessen was ich in den nächsten 10 Jahren thun will brauche ich sie.“*⁷⁸⁴

„[B]rieflich verständigt“, eilt Nietzsche also „unerwartet aus Messina herbei“ um „unser Zusammensein zu teilen“⁷⁸⁵, erzählt Lou in ihrer Autobiographie. Er wird vom 24. April bis Anfang Mai 1882 in Rom verweilen. Die erste Begegnung, welche in die Annalen der Kulturgeschichte eingehen sollte, „verläuft nach einem Regieeinfall, den nur das Leben selbst haben kann“⁷⁸⁶. Lou erinnert sich, dass sie

*„in der Peterskirche stattfand, wo Paul Rée, in einem besonders günstig zum Licht stehenden Beichtstuhl, seinen Arbeitsnotizen mit Feuer und Frömmigkeit oblag (...). Seine erste Begrüßung meiner waren die Worte: „Von welchen Sternen sind wir hier einander zugefallen?“*⁷⁸⁷

⁷⁸² Rée aus Rom am 20. April 1882 an Nietzsche in Messina, KGB III 2. Nr. 118, S. 251.

⁷⁸³ Brief vom 1. Januar 1883 an Malwida aus Rapallo. Vgl. auch in einem Brief im Dezember 1882 an Lou: „Damals war ich geneigt Sie für eine Vision und die Erscheinung meines Ideals auf Erden zu halten. Bemerken Sie: i c h s e h e s e h r s c h l e c h t.“ (eKGWB/BVN-1882,347 — Brief an Lou von Salomé von: vor Mitte Dezember 1882.)

⁷⁸⁴ eKGWB/BVN-1882,215 — Brief an Paul Rée von: 21/03/1882.

⁷⁸⁵ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick. Grundriß einiger Lebenserinnerungen. Aus dem Nachlass herausgegeben von Ernst Pfeiffer. Neu durchgesehene Ausgabe mit einem Nachwort des Herausgebers. Frankfurt am Main: Insel Verlag, 1968, S. 79. (Im Folgenden zitiert als: Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick)

⁷⁸⁶ Hubert Treiber: Paul Rée – nicht nur ein Freund Nietzsches“, in: David M. Hoffmann: Nietzsche und die Schweiz. Zürich: Offizin Strauhof, 1994, S. 69–93, S. 76.

⁷⁸⁷ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, S. 80.

Nietzsche schildert seine Eindrücke über seinen neuen „Fund“ in einem Brief vom 13. Juli 1882 an Köselitz:

„Lou ist die Tochter eines russischen Generals, und zwanzig Jahre alt; sie ist scharfsichtig wie ein Adler und muthig wie ein Löwe und zuletzt doch ein sehr mädchenhaftes Kind (...) Ich verdanke Sie [sic] Fräulein von Meysenburg und Rée. (...) sie ist auf die erstaunlichste Weise gerade für meine Denk- und Gedankenweise vorbereitet. (...) Übrigens hat sie einen unglaublich sicheren und lauterer Charakter und weiß selbst sehr genau, was sie w i l l – ohne die Welt zu fragen und sich um die Welt zu bekümmern.“⁷⁸⁸

Als er von Lous und Pauls Plan einer Arbeitsgemeinschaft erfährt, eröffnen sich unverhofft neue Möglichkeiten für die Umsetzung seiner Idee der Gründung einer „Art Kloster für freiere Geister“⁷⁸⁹. Lou zufolge beschließt er

„sich zum Dritten im Bunde [zu] mache[n]. Sogar der Ort unserer künftigen Dreieinigkei wurde bald bestimmt: das sollte (ursprünglich für eine Weile Wien) dann Paris sein, wo Nietzsche gewisse Kollegs hören wollte“⁷⁹⁰.

Da Nietzsche seit 1873, über die Vermittlung von Heinrich Romundt mit Paul Rée befreundet ist und ihre Freundschaft sich während des Aufenthalts in Sorrent vertieft hat (vgl. Kapitel 4), erscheint dies keine abwegige Idee zu sein. „Was so gut begann“, erzählt Lou weiter,

„erfuhr dann aber eine Wendung, die Paul Rée und mich in neue Besorgnis um unsern Plan geraten ließ, indem dieser Plan sich durch den Dritten unberechenbar verkompliziert fand. Nietzsche meinte damit freilich eher eine Vereinfachung der Situation: er machte Rée zum Fürsprecher bei mir für einen Heiratsantrag. (...) Es wurde beschlossen, Nietzsche vor allem meine grundsätzliche Abneigung gegen alle Ehe überhaupt klarzulegen“⁷⁹¹.

Ob Nietzsche Lou tatsächlich einen Heiratsantrag gemacht hat, wird seit Binions Veröffentlichung⁷⁹² angezweifelt. Plausibel erscheint eine andere Version, jene, die Ida

⁷⁸⁸ eKGWB/BVN-1882,263 — Brief an Heinrich Köselitz von: 13/07/1882.

⁷⁸⁹ eKGWB/BVN-1876,554 — Brief an Reinhart von Seydlitz von: 24/09/1876.

⁷⁹⁰ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, S. 79.

⁷⁹¹ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, S. 80.

⁷⁹² Rudolph Binion: Frau Lou. Nietzsche's Wayward Disciple. Princeton: Princeton University Press, 1968, S. 97ff. Vgl. Carol Diethe: Vergiss die Peitsche. Nietzsche und die Frauen. Hamburg/Wien: Europa Verlag, 2000, S. 68; Hubert Treiber: „In der Schule bei Simmel. Formierung und Erosion der ‚heiligen Dreieinigkei‘ von Lou v. Salomé, Friedrich Nietzsche und Paul Rée“, in: Cécile Rol/Christian Papilloud

Overbeck in ihren „Erinnerungen an die Lou-Episode“ in Bernoullis Werk über die Freundschaft ihres Mannes mit Nietzsche berichtet. Frau Overbeck weist dort alle Vermutungen über einen formalen Antrag zurück:

*„Zugleich erzählte er in Rom, zu ihr gesagt zu haben: ‚ich würde mich für verpflichtet halten, um Sie vor dem Gerede der Leute zu schützen, Ihnen meine Hand anzutragen, wenn nicht usw. usw.‘ Er fürchtete, Frll. Salomé könne dies für einen Antrag gehalten haben.“*⁷⁹³

Nachdem die ersten Komplikationen aus dem Weg geräumt sind, trifft Lou eine Wahl aus den in Raum stehenden Formen der Vergesellschaftung. ***Statt der Ehe und der Kameradschaft entscheidet sie sich für den Bund zu dritt, für eine Wohn- und Arbeitsgemeinschaft, die sogenannte „heilige Dreieinigkeit“***. Schon der erste Entwurf dazu stammt von ihr – in ihrem Lebensrückblick erinnert sie sich an einen

*„simple[n] nächtliche[n] Traum“*⁷⁹⁴. *Da erblickte ich nämlich eine angenehme Arbeitsstube voller Bücher und Blumen, flankiert von zwei Schlafstuben und, zwischen ihnen hin und her gehend, Arbeitskameraden, zu heiterem und ernstem Kreis geschlossen.“*⁷⁹⁵

Noch ist sie unsicher, ob der den geltenden gesellschaftlichen Sitten von damals hohnsprechende Plan sich verwirklichen liesse. Der erste Entwurf schließt deshalb eine „ältere Dame“ mit ein und erinnert an den Versuch einer Wiederholung des Jahres 1876/77 – „ein erneuter Sorrentplan“⁷⁹⁶. Nietzsche sollte dieser vergeistigten, asketischen Gemeinschaft als Prior vorstehen. Bereits vor Nietzsches Ankunft in Rom

(Hg.): Soziologie als Möglichkeit. 100 Jahre Georg Simmels Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2009, S. 249-279, S. 251.

⁷⁹³ Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 336.

⁷⁹⁴ Über die spätere Zeit mit Paul Rée in Berlin schreibt sie: „Nicht geleugnet kann aber werden, daß unser fast fünfjähriges Beisammenleben geradezu verblüffend diesem Traumbilde gleich wurde.“ (ebd. S. 86) „[N]un verwirklichte sich die geträumte Gemeinschaft im ganzen Ausmaße in einem Kreis junger Geisteswissenschaftler, vielfach Dozenten, der im Verlauf mehrerer Jahre bald sich ergänzte, bald an Zugehörigen wechselte.“ (ebd.) Lous Erinnerungen an ihr gemeinsames Leben mit Paul Rée im Kreise der Berliner Bohème finden sich in ihrem „Lebensrückblick“ (a.a.O., S. 86-92) Um die Dyade Salomé-Rée in Berlin zu stabilisieren, sollte ab 1883 u.a. Ferdinand Tönnies, der Autor von „Gemeinschaft und Gesellschaft“ (1887) sowie „Der Nietzsche-Kultus“ (1897), die Rolle des konsolidierenden Dritten einnehmen. Ein Altphilologe löst hier den anderen gewissermaßen ab. „Alle Liebe ist auf Tragik angelegt.“ – notiert Lou 1882 ins „Stibber Nestbuch“ (a.a.O., S. 208). Hubert Treiber erzählt diese Geschichte des Trios unter dem Titel „Die Verwirrung des jungen Tönnies“ in seinem Aufsatz: „In der Schule bei Simmel. Formierung und Erosion der ‚heiligen Dreieinigkeit‘ von Lou von Salomé, Friedrich Nietzsche und Paul Rée“, in: Cécile Rol/Christian Papilloud (Hg.): Soziologie als Möglichkeit. 100 Jahre Georg Simmels Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2009, S. 249-279, S. 266ff.

⁷⁹⁵ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, a.a.O., S. 76.

⁷⁹⁶ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick. Anmerkungen, a.a.O., S. 234.

berichtet Rée in einem hoffnungsvollen Brief vom 20. April 1882:

Lou „möchte sich so gerne, wie sie sagte, wenigstens ein nettes Jahr machen, und das sollte nächsten Winter sein. Dazu rechnet sie als nöthig Sie, mich und eine ältere Dame, wie Fr. v. Meysenbug, (...) aber diese hat keine Lust. Könnte man nicht dieses Zusammensein arrangiren – Aber wer als ältere Dame? Ort müßte wohl Genua sein oder könnten Sie sich auch zu einem andern entschließen? Es könnte doch zu nett werden.“⁷⁹⁷

Die ansonsten so begeisterungsfähige Malwida von Meysenbug kann sich dafür nicht begeistern, und so sind die Drei sich selbst überlassen.⁷⁹⁸ Nicht zu vergessen ist, dass Salomé bei ihren Plänen von der Zustimmung ihrer Familie abhängig ist, deshalb ergibt sich hinsichtlich der Ortswahl nicht Genua, sondern Wien als Option, weil ihr Bruder Eugène von Salomé dort seinen medizinischen Studien nachgehen wollte. Als der Bruder hierfür vorübergehend an München denkt, müssen auch die Pläne der Dreieinigkeit abgeändert werden, wie Lou am 2. August 1882 an Nietzsche schreibt: „ich glaube wir müssen Wien zu Gunsten Münchens aufgeben.“⁷⁹⁹ Malwidas Bedenken gegenüber der geplanten Arbeitsgemeinschaft der „Dreieinigkeit“ beziehen sich auf den „bösen Schein“⁸⁰⁰, wie sie in einen an Lou adressierten Brief vom 6. Juni 1882 zu erkennen gibt:

„Ihren Brief aus Basel habe ich erhalten.“⁸⁰¹ Ihr Projekt hin und her auf das Gewissenhafteste erwogen. Ich begreife vollkommen, daß es Sie anzieht und bin überzeugt, daß Sie dabei die reinsten, unpersönlichsten Absichten haben, dennoch hat es seine großen Bedenken. Alleine mit den beiden jungen Leuten zusammen wohnen, können Sie nicht. Nicht nur dass es der Welt geradezu ins Gesicht schlagen würde, (das wäre das Wenigste) aber es hätte seine großen Unannehmlichkeiten, seine wirklich verletzenden Seiten, die Ihnen erst in der Praxis klar werden würden.“⁸⁰²

Zusätzlich gibt sie zu bedenken, dass für Nietzsche das Wiener Klima schlecht sei und er dort weder Vorlesungen hören noch halten könne. Schließlich geht sie auf den

⁷⁹⁷ Rée aus Rom am 20. April. 1882 an Nietzsche in Messina, KGB III 2. Nr. 118, S. 251.

⁷⁹⁸ Vgl.: Hubert Treiber: „In der Schule bei Simmel. Formierung und Erosion der ‚heiligen Dreieinigkeit‘ von Lou v. Salomé, Friedrich Nietzsche und Paul Rée“, in: Cécile Rol/Christian Papilloud (Hg.): Soziologie als Möglichkeit. 100 Jahre Georg Simmels Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2009, S. 249-279, S. 251.

⁷⁹⁹ Lou von Salomé aus Bayreuth am 2. August 1882 an Friedrich Nietzsche in Naumburg, KGB III 2. Nr.133, S. 271. Über Eugène von Salomé vgl. S. 87 des „Lebensrückblick“.

⁸⁰⁰ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, S. 87.

⁸⁰¹ Es gibt es keinen Abdruck eines solchen Briefes in Ernst Pfeiffers Zusammenstellung (Die Dokumente ihrer Begegnung, a.a.O.) noch einen Hinweis über den Verbleib des Briefes.

⁸⁰² Malwida von Meysenbug aus Rom an Lou von Salomé in Hamburg am 6. Juni 1882, in: Ernst Pfeiffer (Hg.): Die Dokumente ihrer Begegnung, a.a.O., S. 133.

emotionalen Kern des Problems ein, den sie wie folgt erkennt:

„Und endlich diese Dreieinigkeit! So fest ich von Ihrer Neutralität überzeugt bin, so sehr sagt mir die Erfahrung eines langen Lebens und die Kenntnis der menschlichen Natur, daß es nicht gehen wird, ohne daß ein Herz grausam dabei leidet im edelsten Fall, im schlimmeren ein Freundschaftsbündnis zerstört wird. Was wir wollen, geht nur auf der größeren Basis, im gemeinschaftlichen Studiren [sic] an den Universitäten etc. – In einem isolierten Zusammensein dieser Art geht's nicht. Die Natur läßt sich nicht verspotten und die Fesseln sind da, ehe man es selbst weiß.“⁸⁰³

In einem Brief vom 15. September 1882 an Nietzsches Schwester äußert sich Malwida sehr deutlich gegenüber **„jener widerwärtigen Weltanschauung, der sich das Drei-Bündniß, welches uns nahe steht, zuwendet.“** Paul Rée sei an allem schuld:

„Diese Weltanschauung war es, die mich schon nach und nach immer mehr von Rée entfernte. Mit Schmerz sah ich Ihren Bruder sich auch noch nach dieser Seite wenden. (...) Bei Lou fand ich ganz die entgegengesetzte Richtung und das fesselte mich so an sie. Aber als Rée kam und leider uns Vorträge über sein Buch hielt, entzündete sich plötzlich auch in ihr die Ansicht und ebenso wie Rée's Einfluß auf Ihren Bruder verderblich gewesen ist, wurde er nun auch für Lou.“⁸⁰⁴

Hoffnung auf eine Neugestaltung seines Lebens

In der Folge verlassen die Beteiligten Malwidas Rom in unterschiedliche Richtungen, um am oberitalienischen Ortasee wieder zusammenzutreffen, wo am 5. Mai 1882 der Besuch des Monte Sacro erfolgt. Im Briefftagebuch für Paul Rée aus Tautenburg schreibt Lou von Salomé am 14. August: „Die Erinnerung an unsere italienische Zeit kommt uns oft und als wir den <Textlücke> schmalen Steig aufwärts gingen, sagte er leise >monte sacro<, - - den entzückendsten Traum meines Lebens danke ich Ihnen.“

Durch diese Gelegenheit des längeren Alleinseins mit Lou am Monte Sacro weiß Nietzsche „um die besondere Geeignetheit, die das **Rendez-vous** all jenen bereithält, die von der Erinnerung leben müssen.“⁸⁰⁵ Georg Simmel zufolge ist es die **„Spannung**

⁸⁰³ Ebd. Vgl. dazu Ruth Stummann-Bowert: Malwida von Meysenbug-Paul Rée. Briefe an einen Freund. Königshausen & Neumann, Würzburg, 1998, S. 60f.

⁸⁰⁴ Malwida von Meysenbug an Elisabeth Nietzsche am 15. September 1882, KSA 15, S. 128.

⁸⁰⁵ Hubert Treiber: „In der Schule bei Simmel. Formierung und Erosion der ‚heiligen Dreieinigkeit‘ von Lou v. Salomé, Friedrich Nietzsche und Paul Rée“, in: Cécile Rol/Christian Papilloud (Hg.): Soziologie als Möglichkeit. 100 Jahre Georg Simmels Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2009, S. 249-279, S. 256. (Im Folgenden zitiert als: Treiber: In der Schule bei Simmel.)

zwischen der Punctualität und Flüchtigkeit des Ereignisses einerseits und seine räumlich-zeitliche Fixierung andererseits“, welche dem Rendez-vous „gerade an den formalen Momenten seiner Zeit und seines Ortes seinen besonderen Halt für das Bewußtsein“ geben. Das sogenannte Rendez-vous zeichnet sich aus durch eine festgelegte Örtlichkeit, die Halt gibt. Der Ort ist von wesentlicher Bedeutung, „weil er das sinnlich Anschaulichere ist“, er entfaltet „gewöhnlich eine stärkere assoziative Kraft als die Zeit“⁸⁰⁶. Hubert Treiber macht darauf aufmerksam, dass die von Nietzsche in einem Brief an Lou und Rée am 20. Dezember 1882 verwendete Wendung des „Orta-Wetter[s]“⁸⁰⁷ zu einer „Chiffre“ für ihn wird „um seinen Seelenzustand zu beschreiben“⁸⁰⁸. Die Plötzlichkeit der räumlichen Nähe kann jedoch – wie wir bei Nietzsche sehen werden – zu hohe Erwartungen auslösen:

*„Unwillkürlich wird man schließen, daß die Wärme und Innerlichkeit der Beziehung in dem Maße der persönlichen Annäherung zunehmen müsse. Was sich so günstigsten Falles allerdings entwickeln könnte, antizipiert man gleich am Anfang in Ton und Intensität des Verkehrs, um dann freilich oft genug zu fühlen, daß man der bloßen Form des Raumverhältnisses zu viel zugemutet hat; wir greifen ins Leere hinein, weil die **Plötzlichkeit der körperlichen** oder dauernden Nähe uns über die **Langsamkeit**, mit der die **seelische** ihr nachwächst, weggetäuscht hat. So entstehen Rückschläge und Abkühlungen, die nicht nur dieses illusionäre Zuviel zurücknehmen, sondern auch die vorher schon gewonnenen Werte der Liebe oder Freundschaft oder Interessengemeinschaft oder geistigen Verständigung mit sich reißen.“*⁸⁰⁹

Nietzsches Freundschaftsangebot ist zu ungeduldig, als dass die „seelische Nähe nachwachsen“ könnte. Lou von Salomé erinnert sich, was in der Folge geschah:

*„Nachdem wir Italien verlassen, machte Nietzsche einen Sprung zu Overbecks in Basel, kam aber von dort gleich nochmals mit uns in Luzern zusammen, weil ihm nun hinterher Paul Rées römische Fürsprache für ihn ungenügend erschien und er sich persönlich mit mir aussprechen wollte, was dann im Luzerner Löwengarten geschah.“*⁸¹⁰

⁸⁰⁶ Georg Simmel: Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Gesamtausgabe. Band 11. Hg. von Otthein Rammstedt. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1992, S. 710.

⁸⁰⁷ eKGWB/BVN-1882,360 — Brief an Paul Rée und Lou von Salomé von: gegen den 20. Dezember 1882.

⁸⁰⁸ Treiber: In der Schule bei Simmel, S. 256.

⁸⁰⁹ Georg Simmel: Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung, a.a.O., S. 743.

⁸¹⁰ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, a.a.O., S. 81. Noch nach seinem geistigen Zusammenbruch behält Nietzsche Erinnerungen an das Luzerner Löwendenkmal, wovon eine umrisshafte, aber nichtsdestotrotz deutlich erkennbare Zeichnung des Löwendenkmals zeugt, und die eine Betitelung von Nietzsches Hand aufweist: „Zeichnung von Friedrich Nietzsche (angefertigt in der Nervenlinik Basel) Von mir selbst entnommen. Lx“ Das Kürzel bezeichnet vermutlich den Nervenarzt in Friedmatt, Dr. Luxemburg. Laut Nietzsche-Chronik (S. 513) entstand die Zeichnung zwischen dem 10. und 17. Januar 1889 und gilt heute als verschollen.

An Rée schreibt Nietzsche am 8. Mai 1882. „Heute direkt nach Basel, wo ich incognito bei Overbecks sein werde, bis Ihr Telegramm mich nach Luzern ruft.“⁸¹¹ In hochgemuter Stimmung verbringt Nietzsche einige Tage in Basel, wo Franz Overbeck eine Veränderung in Nietzsches Lebensplänen feststellt, die

*„früher oder später zu erwarten war, wenn seine Gesundheit noch etwas hoffen ließ, eingetreten, der des unabweislichen Bedürfnisses seine in den letzten Jahren geführte Lebensweise zu ändern, **wieder unter Menschen zu gehen** und sich so zu sagen wieder Stoffe zuzuführen.“*

Ida Overbeck erzählt, dass Nietzsche im Sommer 1882 ihrem „Manne von dem neuen Verhältnisse erzählte, aufs höchste erregt und für die Gestaltung seiner Plänen und seines Lebens aufs hoffnungsvollste zuversichtlich. Außereheliches geistig leidenschaftliches Verhältnis war ein Ideal, das er stets mochte. (...) Die wenigen Monate der Bekanntschaft mit Fräulein Salomé haben Nietzsche höchste seelische Wonnen gebracht.“⁸¹²

„Die Nachtigallen singen die ganzen Nächte durch vor meinem Fenster“⁸¹³, schreibt Nietzsche in dieser Stimmung der „höchste[n] seelische[n] Wonn[e]“⁸¹⁴ am 24. Mai 1882 an Lou. Nachdem sie mit Rée weitergereist ist und ein Treffen mit Nietzsche in Berlin abgesagt hat, will Nietzsche dies nicht so recht wahrhaben. Der „Gesang der Nachtigallen“ veranlasst ihn, trotzdem nach Berlin zu fahren, um Lou – telegrafisch oder brieflich darüber verständigt – wenigstens zu einem kurzen Treffen am Anhalter Bahnhof zu bewegen. Da Lou sich zu diesem Zeitpunkt bereits bei Paul Rée auf dem Rittergut seiner Familie im westpreußischen Stibbe (bei Tütz in der Nähe von Deutschkrone, Westpommern, heute Tuczno, Polen) aufhält, kommt es zu Nietzsches Enttäuschung zu keinem Treffen:

„In Berlin war ich wie ein verlornen Groschen, den ich selber verloren hatte und Dank meiner Augen nicht zu sehn vermochte, ob er mir schon vor den Füßen lag, so daß alle

⁸¹¹ eKGWB/BVN-1882,223 — Brief an Paul Rée von: 08/05/1882.

⁸¹² Ida Overbeck: „Erinnerungen von Frau Ida Overbeck“, in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 336f. Siehe auch: S. 234-251.

⁸¹³ eKGWB/BVN-1882,231 — Brief an Lou von Salomé von: 24/05/1882. Vgl. dazu Lous Erinnerung aus dem Jahre 1883: „Wie viel [...] Sonne lag [...] auf der Orta-Idylle mit ihren Kahnfahrten und ihrem monte sacro mit seinen Nachtigallen, wie viel auf jener Schweizer-Reise durch den Gotthardt, auf den Tagen von Luzern.“ (Lou von Salomé in Berlin an Paul Rée in Stibbe in der Neujahrsnacht 1882/83, in: Ernst Pfeiffer (Hg.): Die Dokumente ihrer Begegnung, a.a.O., S. 281.)

⁸¹⁴ Ida Overbeck: „Erinnerungen von Frau Ida Overbeck“, in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 337.

*Vorübergehenden lachten. – Gleichniß!*⁸¹⁵

Sein Herz wieder etwas festhaltend⁸¹⁶, schreibt er an Lou:

„Also: ich habe eine kleine anscheinend sehr thörichte Reise nach Berlin gemacht, bei der mir Alles mißbrith; Tags darauf fuhr ich zurück, über den Grunewald und mich selber etwas aufgeklärter als sonst – ein wenig hohnlachend und sehr erschöpft.“⁸¹⁷

Gruppenbild mit Dame⁸¹⁸

In Luzern entstand das legendäre *Foto*⁸¹⁹ *der Dreieinigkeit*. Aufgenommen wurde es vom renommierten Luzerner Photographen Jules Bonnet. Es zeigt Nietzsche und Rée, wie sie an der Deichsel eines kleinen Leiterwagens stehen. Nietzsche, den Blick in die Ferne gerichtet, fasst den Griff der Deichsel mit der Hand, während Rée, der dem Betrachter zugewendet steht, nur eben die Deichsel berührt. Lou, die sich dem Betrachter zugewendet halb hockend im Leiterwagen befindet, hält in der behandschuhten Linken einen Stick bzw. eine Leine, die an den äußeren Armen der beiden Männer befestigt ist. In der Rechten hält sie eine kleine Peitsche⁸²⁰ mit Fliederschmuck an der Spitze. Nietzsche persönlich nahm sich der *In-Szene-Setzung des Trios* inklusive der verspielten Details an. Die Kulissenwand im Hintergrund zeigt neben Baum und Gebüsch mächtig den dritthöchsten Berg der Berner Alpen, die sogenannte Jungfrau, aufragen. „Das ganze Bild mutet durch die Künstlichkeit der Atelier-Aufnahme, das Nebeneinander von Unbeteiligtsein (Rée), Gestelltsein (Lou) und haltungsmäßiger Hingabe an ein inneres Bild (Nietzsche) kaum spaßhaft, eher grotesk und unheimlich an,“ so Pfeiffer in seinen Erläuterungen zu Lous „Lebensrückblick“.⁸²¹

⁸¹⁵ eKGWB/BVN-1882,242 — Brief an Paul Rée von: 18/06/1882.

⁸¹⁶ Vgl.: „Man soll sein *Herz festhalten*; denn lässt man es gehn, wie bald geht Einem da der Kopf durch!“ (eKGWB/Za-II-Mitleidige — Also sprach Zarathustra II: § Von den Mitleidigen. Erste Veröff. 31/12/1883.)

⁸¹⁷ eKGWB/BVN-1882,243 — Brief an Lou von Salomé von: 18/06/1882.

⁸¹⁸ Vgl. Hubert Treiber: Gruppenbilder mit einer Dame (Lou Andreas-Salomé, F. Nietzsche, P. Rée u. F. Tönnies), in: Forum, Heft 409/410, Wien (1988), S. 40–54.

⁸¹⁹ Zuerst wurde das Foto bei Erich F. Podach: Friedrich Nietzsche und Lou Salomé. Ihre Begegnung 1882. Zürich/Leipzig, 1937. Vgl. auch die Erläuterungen auf S. 236 des „Lebensrückblicks“ von Andreas-Salomé.

⁸²⁰ Das Foto, auf dem Lou die Peitsche schwingt, entsteht bevor Nietzsche das alte Weiblein zu Zarathustra sagen lässt: „Du gehst zu Frauen? Vergiss die Peitsche nicht!“ (eKGWB/Za-I-Weiblein — Also sprach Zarathustra I: § Von alten und jungen Weiblein. Erste Veröff. 20/08/1883.) Vgl. zur Interpretation dieser Stelle: „Nietzsche, Lou Salomé und die Peitsche“, in: Carol Dieth: Vergiss die Peitsche. Nietzsche und die Frauen. Hamburg/Wien: Europa Verlag, 2000, S. 82–86. Allgemein zur Lou-Affäre: S. 64–86. Auch: Annemarie Pieper: „Ein Seil geknüpft zwischen Tier und Übermensch. Philosophische Erläuterungen zu Nietzsches ersten „Zarathustra“. Stuttgart: Klett-Cotta, 1990, S. 310ff.

⁸²¹ Ernst Pfeiffer: „Erläuterungen“, in: Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, S. 236.

Das Foto „*hielt fest, was nicht mehr festzuhalten war*“⁸²². Ähnlich der „Geburt der Tragödie“, in welcher Nietzsche das Tribtschner Idyll und seine Freundschaft zu Wagner „petrificiert“⁸²³ hat, nämlich als der Höhepunkt der Freundschaft bereits überschritten war (vgl. Kapitel 3), so verewigt sich die Dreieinigkeit zu einem Zeitpunkt, als die Gemeinschaft sich bereits aufzulösen begann. Das Gruppenbild ist zugleich eine Momentaufnahme (...) (sie) hält den Augenblick der Verwandlung der ‚heiligen Dreieinigkeit‘ in eine menschliche ‚Dreiecksgeschichte‘ fest – die allzu-menschliche ‚ewige Wiederkehr‘ des Dritten in der Liebe.“⁸²⁴

Auch Resa von Schirnhofer, eine Bekannte und Briefpartnerin Nietzsches, interpretiert das Foto oder vielmehr die In-Szene-Setzung der abgebildeten Personen inklusive Dekor als Bemühung, das Auseinanderbrechen der Dreieinigkeit darzustellen:

*„Lou Salomé zeigte mir die oft besprochene Kabinetfotographie, wo sie auf einem Handkarren sitzend (...) mit der Peitsche in der Hand die angespannten Freunde Dr. Rée und Nietzsche lenkt. Das Gespann zieht nach zwei verschiedenen Richtungen als strebe es auseinander.“*⁸²⁵

Die detailgenaue Inszenierung des „lebenden“ Bildes steht in einer Linie mit dem ausführlichen Durchplanen der zu verwirklichenden Dreieinigkeit. Wenn am Anfang einer menschlichen Begegnung eine gewisse objektivierende, selektive, berechnende Phase als normal anzusehen ist, so sitzt man einer Täuschung auf, wenn man annimmt, die neu gewonnene Freundschaftsbeziehung auf längere Sicht instrumentell gestalten zu können. „Nicht nur, weil sich alle an der Formierung der Dreieinigkeit Beteiligten permanent überforderten, musste schließlich dieses Projekt scheitern, auch deshalb, weil über die Anfangsphase hinaus weiterhin instrumentell gedacht und gehandelt wurde.“⁸²⁶

„In eurem Bunde der Dritte!“⁸²⁷

Hubert Treiber analysiert die Triade Nietzsche-Lou-Rée, indem er „bei Simmel in die

⁸²² „Paul Rée – nicht nur ein Freund Nietzsches“, in: David Marc Hoffmann (Hg.): Nietzsche und die Schweiz. Zürich: Strauhof Offizin, 1994, S. 69–93, S. 77.

⁸²³ eKGWB/BVN-1872,214 — Brief an Carl von Gersdorff von: 01/05/1872.

⁸²⁴ „Paul Rée – nicht nur ein Freund Nietzsches“, in: David Marc Hoffmann (Hg.): Nietzsche und die Schweiz. Zürich: Strauhof Offizin, 1994, S. 69–93, S. 71.

⁸²⁵ Hans Lohberger: „Friedrich Nietzsche und Resa von Schirnhofer“, in: Zeitschrift für philosophische Forschung 22 (1969), S. 250-260. Zitiert nach: Gilman L. Sander (Hg.): Begegnungen mit Friedrich Nietzsche. Bonn: Bouvier Verlag Herbert Grundmann, 1985, S. 473-485, S. 474.

⁸²⁶ Vgl. Hubert Treiber: In der Schule bei Simmel, a.a.O., S. 249-279, S. 250ff.

⁸²⁷ „So nehmet auch mich zum Genossen an, / Ich sei, gewährt mir die Bitte, / In eurem Bunde der Dritte!“ (Friedrich Schiller: Die Bürgerschaft, in: Friedrich Schiller: Sämtliche Werke. Erster Band: Gedichte. Dramen I. München. Carl Hanser Verlag, 1973, S. 352-356, S. 356.)

Schule geht⁸²⁸ und den Versuch macht, die einschlägigen soziologischen Kategorien darauf anzuwenden. Auch Lucien Freunds Konzept des „konsolidierenden“ und „ausgeschlossenen“ Dritten tragen zur Erhellung der Idee der Dreieinigkeit bei.

Georg Simmel betont, dass in einer „Triade“ bestimmte soziale Beziehungsformen erst möglich werden, die in einer Zweierbeziehung – der „Dyade“ – sich nicht einstellen können. **Der Dritte sei eine ambivalente Figur.** Er wird assoziiert mit den Begriffen „Übergang, Versöhnung, Verlassen des absoluten Gegensatzes – freilich gelegentlich auch die Stiftung eines solchen.“⁸²⁹

Lou ist mit ihrem Plan einer *Drei-einigkei*t insofern gut beraten, als er ein Freundschaftsverhältnis zu stabilisieren vermag. Julien Freund spricht vom Dritten „als Gleichgewichtsfaktor“, „als mediatisierendes Moment“⁸³⁰. Ein Dreier-Arrangement soll die vorhandene Leidenschaft kanalisieren: Nietzsches „Wunsch“ sei es gewesen „sich nicht von ihr fortreißen zu lassen. Es gewährte ihm Beruhigung, daß Rée der dritte im Bunde sei“⁸³¹, erinnert sich Ida Overbeck an ihre persönlichen Gespräche mit Nietzsche. Dass dies ihm nicht leicht fiel, davon zeugt der an sie gerichtete Brief vom 28. Mai 1882:

*„Beachten Sie, daß Rée und ich mit gleichen Empfindungen unsrer tapferen und hochherzigen Freundin zugethan sind — und daß er und ich sehr großes Vertrauen zu einander auch in diesem Punkte haben. Auch gehören wir weder zu den Dümsten, noch zu den Jüngsten.“*⁸³²

Das bloße Vorhandensein des Dritten macht aus einem Zweierbund eine überpersönliche Einheit.⁸³³ So manche Freiheiten einer Zweierbeziehung verbieten sich in der **Dreierkonstellation**. Sie ist weder das Nebeneinander von drei Individuen noch ihre Summe, sondern eine „stärkere Verknüpfung, indem [sie] **eine höhere, transzendente Einheit**⁸³⁴ **erzeugt**“⁸³⁵, welche Dauer in der Zeitlichkeit gewinnt. Selbst die von der

⁸²⁸ Hubert Treiber: In der Schule bei Simmel, a.a.O., S. 249-279.

⁸²⁹ Georg Simmel: Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Gesamtausgabe. Band 11. Hg. von Otthein Rammstedt. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1992, S. 124f.

⁸³⁰ Julien Freund: Der Dritte in Simmels Soziologie, in: Böhringer, Hannes/Gründer Karlfried (Hg.): Ästhetik und Soziologie um die Jahrhundertwende: Georg Simmel. Frankfurt/Main: Klostermann, 1976, S. 90-101, S. 98.

⁸³¹ Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 336. Siehe auch: S. 234-251.

⁸³² eKGWB/BVN-1882,233 — Brief an Ida Overbeck von: Pfingsten 1882.

⁸³³ Vgl. Georg Simmel: Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Gesamtausgabe. Band 11. Hg. von Otthein Rammstedt. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, S. 109.

⁸³⁴ Vgl. dazu Kierkegaards Überlegung, dass schon in einem Liebesverhältnis zwischen zwei Menschen die Liebe selbst als ein Drittes, eine höhere Einheit, involviert ist: „Man sollte glauben, und man meint wohl zumeist, Liebe zwischen Mensch und Mensch sei ein Verhältnis zwischen zweien. Das ist auch

Gruppe gewählte Bezeichnung der „Dreieinigkeit“ weiß darum. Paul Rée spricht die integrative Funktion des Dritten an, wenn er Mitte September 1882 an Nietzsche schreibt: „In der That, gerade jetzt und für alle Zukunft kann uns nichts trennen, da wir in einem Dritten verbunden sind, dem wir uns selbst unterordnen, - nicht ganz unähnlich den mittelalterlichen Rittern, aber mit besserm Grunde, wie diese.“⁸³⁶

Simmel weist darauf hin, dass „das dritte hinzutretende Element den Kreis eigentlich erst schließt, indem es die beiden andern aneinander bindet“, dergestalt nämlich, „daß die Beziehung jedes einzelnen der zwei zu dem dritten eine neue und indirekte Verbindung zwischen ihnen herstellt“⁸³⁷. So wie Lou auf dem „infamen“ Foto Nietzsche und Rée durch die als Geschirr dienende Leine zusammenhält, so ist sie auch diejenige, die die Dreieinigkeit in der Phase ihrer Formierung zusammenhält. Sie spielt – in einer Formulierung Julien Freunds – die *Rolle des „konsolidierenden Dritten“*⁸³⁸. Andererseits kann der Dritte auch eine „spaltende Funktion“ übernehmen: Auf dem Foto stehen Nietzsche und Rée beziehungslos nebeneinander, ihre Körperhaltung lässt erkennen, dass sie sich wenig zu sagen haben. Die direkte Zweierverbindung, Lou und Nietzsche *oder* Lou und Rée, kann „durch die indirekte nicht nur gestärkt, sondern auch gestört“⁸³⁹ werden. Die Zweierbeziehung mit Lou wird von den in der Dreieinigkeit vereinigten Freunden stets mitgedacht. Schließlich wird sich die *Zweibeziehung* zwischen zwei der Beteiligten – Lou und Rée – *am „ausgeschlossenen Dritten“*⁸⁴⁰ *festigen*. In einem nachgelassenen Fragment aus dieser Zeit Nietzsche fängt diesen Gedanken in folgende Worten ein: „Bei jedem Gespräch zu dreien ist einer überflüssig und verhindert damit die Tiefe des Gesprächs.“⁸⁴¹

Hubert Treiber zeigt anhand einer Analyse der Korrespondenz zwischen den Dreien,⁸⁴²

wahr, ist aber unwahr, sofern dies Verhältnis zugleich ein Verhältnis zwischen dreien ist. Zuerst ist da der Liebende; dann derjenige oder diejenigen, die der Gegenstand sind; aber zum dritten ist die Liebe selbst mit zugegen.“ (Sören Kierkegaard: Der Liebe Tun. Aus dem Dänischen übersetzt von Hayo Gerdes. Gütersloh: Gütersloher Verlagshaus Gerd Mohn, 2. Aufl., 1992, Bd. 2, S. 332f.)

⁸³⁵ Julien Freund: Der Dritte in Simmels Soziologie, in: Böhringer, Hannes/Gründer Karlfried (Hg.): Ästhetik und Soziologie um die Jahrhundertwende: Georg Simmel. Frankfurt/Main: Klostermann, 1976, S. 90-101, S. 98.

⁸³⁶ Paul Rée aus Stibbe nach Mitte September 1882 an Friedrich Nietzsche in Leipzig, KGB III 2, Nr. 145, S. 290. Auch in: Ernst Pfeiffer (Hg.): Die Dokumente ihrer Dokumente, a.a.O., S. 232.

⁸³⁷ Georg Simmel: Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Gesamtausgabe. Band 11. Hg. von Otthein Rammstedt. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1992, S. 126.

⁸³⁸ Julien Freund: Der Dritte in Simmels Soziologie, in: Hannes Böhringer und Karlfried Gründer (Hg.): Ästhetik und Soziologie um die Jahrhundertwende: Georg Simmel. Frankfurt/Main: Klostermann, 1976, S. 90-101, S. 100.

⁸³⁹ Georg Simmel: Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Gesamtausgabe. Band 11. Hg. von Otthein Rammstedt. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1992, S. 115.

⁸⁴⁰ Julien Freund: Der Dritte in Simmels Soziologie, in: Böhringer, Hannes und Karlfried Gründer (Hg.): Ästhetik und Soziologie um die Jahrhundertwende: Georg Simmel. Frankfurt/Main: Klostermann, 1976, S. 90-101, S. 100.

⁸⁴¹ eKGWB/NF-1882,1[58] — Nachgelassene Fragmente Juli–August 1882.

⁸⁴² Vgl. Treibers Analyse: In der Schule bei Simmel, S. 253f.

dass für Nietzsche wie auch für Rée die Dreieinigkeit aus der mit Lou gebildeten Zweiergruppe und dem jeweils „ausgeschlossenen Dritten“ besteht. Simmel zufolge gibt es

„kein noch so inniges Verhältnis zwischen dreien, in dem nicht jeder Einzelne gelegentlich von den beiden andren als Eindringling empfunden würde, und sei es auch nur durch sein Teilhaben an gewissen Stimmungen, die ihre Konzentriertheit und schamhafte Zartheit nur bei dem unabgelenkten Blick von Auge in Auge entfalten können; jedes sensitive Verbundensein von zweien wird dadurch irritiert, daß es einen Zuschauer hat.“⁸⁴³

Dieses Verhältnis spiegelt sich auch in ihrer Korrespondenz aus dem Frühjahr/Sommer 1882 wieder: Beide Freunde schreiben zu gleichen Teilen an Lou, während Nietzsche und Rée untereinander plötzlich von einem reduziertem Mitteilungsbedürfnis erfasst werden. Nietzsche ist sich dieser Situation bewusst und denkt darüber nach:

„ich erinnere mich, einige Male darüber gegrübelt zu haben, daß Sie mir von dem Augenblicke an, wo L<ou> in Stibbe war, keinen Brief mehr schrieben. Nun habe ich es, ganz und gar ohne Absicht der Nachahmung, im gleichen Falle gleich gemacht — und ich bin überzeugt, daß Sie darüber nicht mehr gegrübelt haben.“⁸⁴⁴

In dieser angespannten Situation übernimmt der **Brief** eine wichtige Rolle, da er „trotz oder, richtiger, wegen seiner Deutlichkeit, viel mehr als die Rede der **Ort der ,Deutungen‘** und deshalb der Mißverständnisse“⁸⁴⁵ wird. In Stibbe grübeln Rée und Lou über die Briefe Nietzsches – „wie vermeidet man, was ihn kränkt?“ – so zum Beispiel über einem Brief von Ende November 1882 mit der Nietzscheanischen Wendung „schaffen Sie reinen Himmel!“ bzw. „die Wolke an unsrem Horizont lag auf mir!“ Lou gibt das Rätsel an Rée weiter, der ihr ratlos antwortet: „Weiß Gott...“⁸⁴⁶

Die Tatsache einer räumliche Distanz – in Nietzsches Fall (Naumburg, Leipzig, dann Rapallo bei Genua) zu den übrigen Beteiligten des Dreibundes (Stibbe bzw. Berlin) – bringt es nach Simmel mit sich, dass die „Erregungen, Reibungen, Attraktionen und Repulsionen, (...) die die sinnliche Nähe hervorruft“⁸⁴⁷ außer Kraft gesetzt werden. Andererseits kann die Distanz auch eine „hemmungslose Übertriebenheit der

⁸⁴³ Georg Simmel: Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Gesamtausgabe. Band 11. Hg. von Otthein Rammstedt. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1992, S. 115.

⁸⁴⁴ eKGWB/BVN-1882,292 — Brief an Paul Rée von: Ende August 1882.

⁸⁴⁵ Georg Simmel: Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Gesamtausgabe. Band 11. Hg. von Otthein Rammstedt. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1992, S. 432.

⁸⁴⁶ Vgl. „Erläuterungen“, in: Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, S. 242f.

⁸⁴⁷ Georg Simmel: Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Gesamtausgabe. Band 11. Hg. von Otthein Rammstedt. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1992, S. 720.

Gefühle⁸⁴⁸ und die damit einhergehende Idealisierung der entrückten Person hervorrufen, mit unvorhersehbaren Folgen für ein eventuelles späteres Wiedersehen. Simmel betont, dass es „zu den feinsten soziologischen Aufgaben der Lebenskunst“ gehöre, „die Werte und Zartheiten, die sich zwischen Persönlichkeiten in einer gewissen Distanz bzw. Seltenheit des Zusammen entwickeln, in ein Nahverhältnis hinüberzuretten.“⁸⁴⁹

Gemeinsames Arbeiten mit Lou und Rée

„Ich mußte schweigen“, schreibt Nietzsche am 27. bzw. 28. Juni 1882 an Lou, „weil mich von Ihnen zu reden jedesmal umgeworfen hätte (es passirte mir bei den guten Overbecks). Nun, das erzähle ich Ihnen zum Lachen.“⁸⁵⁰ Während sich Lou noch bei Rée in Stibbe aufhält, gibt Nietzsche sich der Vorfreude über Pläne mit der ihm „zugefallenen“ Freundin hin. Ebenso freudig berichtet er Erwin Rohde in einem Brief von Mitte Juli 1882 von seinen herbstlichen Plänen einer Studier- und einer Wohngemeinschaft. Er gehe

*„an die Universität Wien und fange neue Studentenjahre an, nachdem die alten mir, durch eine zu einseitige Beschäftigung mit Philologie, etwas mißrathen sind. Jetzt giebt es einen eigenen Studienplan und hinter ihm ein eigenes geheimes Ziel, dem mein weiteres Leben geweiht ist“.*⁸⁵¹

Auch Köselitz wird darüber am 19. Juni 1882 informiert und er lädt ihn ein, sich der geplanten Arbeitsgemeinschaft anzuschließen:

*„Vom Herbste an beginne ich eine neue Studenten-Zeit: ich gehe an die Universität Wien. Kommen Sie nach Wien? Ach, ich kann es Ihnen nicht sagen, wie ich es entbehre, Sie nicht um mich zu haben. Die Einsiedelei des Lebens ist gar zu groß und wird immer größer“*⁸⁵².

Im Verlauf der Geschichte wird sich zeigen, inwiefern die *Versuchung Lou zu Nietzsches „Verräther“* wird; sie verleitet ihn zum Gedanken auszubrechen aus der großen „Einsiedelei des Lebens“ und sich von seiner eigentlichen Lebensaufgabe abzuwenden.

⁸⁴⁸ Ebd. S. 721.

⁸⁴⁹ Georg Simmel: Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Gesamtausgabe. Band 11. Hg. von Otthein Rammstedt. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1992, S. 743.

⁸⁵⁰ eKGWB/BVN-1882,251 — Brief an Lou von Salomé: 27./28. Juni 1882.

⁸⁵¹ eKGWB/BVN-1882,267 — Brief an Erwin Rohde von: Mitte Juli 1882.

⁸⁵² eKGWB/BVN-1882,244 — Brief an Heinrich Köselitz von: 19/06/1882.

Episode: Das Tautenburger Idyll

„Jetzt ist sie bei Rées zu Besuch, nach Bayreuth kommt sie zu mir nach Tautenburg, und im Herbst siedeln wir zusammen nach Wien über. Wir werden in Einem Hause wohnen und zusammen arbeiten“⁸⁵³,

schreibt Nietzsche am 13. Juli 1882 an Köselitz noch vor dem Eintreffen seines Besuches, durch den sich nach demjenigen bei Rée in Stibbe nun auch für ihn **die ersehnte Zweiergruppe unter Ausschluss des Dritten** – wenn auch zeitlich begrenzt – verwirklicht.⁸⁵⁴

Nach den Bayreuther Parsifal-Festspielen holt Nietzsche die beiden Damen Lou und Elisabeth aus dem nahegelegenen Jena ab. Zu dritt reisen sie nach Tautenburg bei Dornburg in Thüringen.⁸⁵⁵ Während Lous dortigem Aufenthalt vom 7. August bis zum 26. August wohnt sie im Hause des Geistlichen vor Ort, der zugleich ein ehemaliger Schüler von Alois Biedermann ist, bei dem auch Lou in Zürich studiert hat. Der Schwester kommt die Rolle der Anstandsdame zu, der dies, laut eigenem Brief vom 16. Juni 1882 an Lou, angeblich „ein äußerst angenehmer Gedanke“⁸⁵⁶ sei.⁸⁵⁷ Nietzsche selbst hält sich dort vom 25. Juni bis zum 27. August auf,⁸⁵⁸ wobei die Gemeinde Tautenburg zu Ehren ihres illustren Gastes neue Ruhebänke im Wald aufstellt:

„Der Verschönerungs Verein hat mir hier zwei neue Bänke in den Theilen des Waldes aufstellen lassen, wo ich gerne allein spazieren gehe. Ich habe versprochen, zwei Täfelchen daran anbringen zu lassen. (...) Auf dem einen soll stehen: Der todte Mann. F.N. Auf dem andern: Die fröhliche Wissenschaft. F.N.“⁸⁵⁹

Über die hier mit Nietzsche verlebten Tage und geführten Gespräche verfasst Lou ein „Tagebuch für Paul Rée“, beschriebene Blätter, welche Paul Rée von „seine[r] inséparable[n] soeur Salomé“ [sic]⁸⁶⁰, wie Nietzsche sie in einem Brief an Heinrich von Stein bezeichnen wird, fortwährend per Post zugesendet werden, wovon Nietzsche

⁸⁵³ eKGWB/BVN-1882,263 — Brief an Heinrich Köselitz von: 13/07/1882.

⁸⁵⁴ Vgl. Hubert Treiber: In der Schule bei Simmel, a.a.O., S. 255.

⁸⁵⁵ Vgl. Karl Schlechta: Nietzsche-Chronik. München/Wien: Carl Hanser, 1975, S. 83.

⁸⁵⁶ eKGWB/BVN-1882,249 — Brief an Lou von Salomé von: 26/06/1882.

⁸⁵⁷ Die Turbulenzen mit der eifersüchtigen Schwester aus der Sicht Lous können auf S. 83 und den Anmerkungen auf S. 239ff. in Lou Andreas-Salomés „Lebensrückblicks“ (a.a.O.) nachgelesen werden.

⁸⁵⁸ Die Schwester bleibt in Tautenburg zurück, damit Mutter Franziska nicht ihre „verweinten Augen sehe“. Nietzsche soll „der Mama Alles selbst erzählen“. (Vgl. Chronik zu Nietzsches Leben, KSA 15, S. 128)

⁸⁵⁹ eKGWB/BVN-1882,262 — Brief an Franziska Nietzsche: 11/07/1882.

⁸⁶⁰ eKGWB/BVN-1885,634 — Brief an Heinrich von Stein von: 15/10/1885.

wiederum nichts weiß.⁸⁶¹ Hubert Treiber erkennt in diesem Anspruch Rées einen gewissen Voyeurismus.⁸⁶² Wie wurden nun die gemeinsamen Tage in Tautenburg zugebracht? Lou gibt folgende Erinnerungen daran preis:

„Wie sehr gleich denken und empfinden wir (...) und wie nehmen wir uns die Worte und Gedanken förmlich von den Lippen. Wir sprechen uns diese 3 Wochen förmlich tod und sonderbarer Weise hält er es jetzt plötzlich aus circa 10 Stunden täglich zu verplaudern (...). Seltsam, dass wir unwillkürlich mit unsern Gesprächen in die Abgründe gerathen, an jene schwindeligen Stellen, wohin man wohl einsam geklettert ist um in die Tiefe zu schauen. Wir haben stets die Gamsenstiege gewählt und wenn uns Jemand zugehört hätte, er würde geglaubt haben, zwei Teufel unterhielten sich.“⁸⁶³

Diese *„Werkstattgespräch[er] unter Geistesverwandten“⁸⁶⁴* ergeben ein reiches Miteinander: „sie hätten nicht so sehr bestimmte Themen (...) durchgesprochen: der Zauber sei vielmehr gewesen, daß ein bloßes ‚Anrühren‘ des Verschiedensten zum Sichverstehen, zum Bewußtsein des Sichverstehens geführt hätte; dies habe sie so nie wieder erlebt.“⁸⁶⁵

Neue Jüngerin

„[I]n Folge einer allzustrengen Einsamkeit und Verzichtleistung auf alle Liebe und Freundschaft“, schreibt Nietzsche am 27. bzw. 28. Juni 1882 an Salomé, sei er „durch das Ereigniß, einen ‚neuen Menschen‘ hinzuerworben zu haben, förmlich über den Haufen geworfen worden“⁸⁶⁶. Nietzsche war diesmal nahe daran, eine Jüngerin zu gewinnen, wie dies auch Ida Overbeck bestätigt: „Er, der gehofft hatte, mit seiner Lehre von der ewigen Wiederkunft die Jüngerin nun wirklich zu umfassen und diesmal endlich Herrscher zu sein!“⁸⁶⁷

Nietzsches Wunsch des Anwerbens von Anhängern spiegelt sich auch in seinem Schreibstil wieder. Salomé diagnostiziert in ihrem Brieftagebuch hinsichtlich der „Stilansichten“ einen Unterschied zwischen Paul Rée und Nietzsche. Während Rée „den Kopf des Lesenden überzeugen und (...) darum wissenschaftlich klar und streng, mit

⁸⁶¹ Lou von Salomé: „Tagebuch für Paul Rée“, in: Ernst Pfeiffer (Hg.) Die Dokumente ihrer Begegnung, a.a.O., S. 181-190. (Im Folgenden zitiert als: Lou Andreas-Salomé: Tagebuch für Paul Rée)

⁸⁶² „Der Dritte wird zum Voyeur.“ (Treiber: In der Schule bei Simmel, a.a.O., S. 255.)

⁸⁶³ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, a.a.O., S. 84.

⁸⁶⁴ Treiber: In der Schule bei Simmel, a.a.O., S. 264.

⁸⁶⁵ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, a.a.O., Anmerk. S. 241.

⁸⁶⁶ eKGWB/BVN-1882,251 — Brief an Lou von Salomé: 27./28. Juni 1882.

⁸⁶⁷ Ida Overbeck: „Erinnerungen von Frau Ida Overbeck“, in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 354.

Vermeidung aller Empfindungen“ schreibt, will Nietzsche „den ganzen Menschen überzeugen, er will mit seinem Wort einen Griff in das Gemüth thun und das Innerste umwenden, *er will nicht belehren sondern bekehren*.“⁸⁶⁸ Nietzsches (schriftliche) Bekehrungsversuche gehen so weit, dass man, Salomé zufolge, noch erleben wird, „daß er als der Verkündiger einer neuen Religion auftritt und dann wird es eine solche sein, welche Helden zu ihren Jüngern wirbt.“

Er sei eine „religiöse Natur“, sie fühle an ihm „die tiefe Bewegung des Gottsuchers Nietzsche, der von der Religion herkam, und auf Religionsprophetie zuing“⁸⁶⁹. Nietzsches Streben nach Wahrheit und Erkenntnis habe, so Lou, einen religiösen Zug.⁸⁷⁰ Er „verhält sich seinem Erkenntnißziel gegenüber noch so, wie der Gläubige zu seinem Gott, der Metaphysiker zu seiner metaphysischen Wesenheit und stellt seinen Kopf wie seine Charakterkraft in dessen Dienst.“ Lou spricht von Nietzsches „*Erkenntnisgott*“⁸⁷¹.

Ganz Ähnliches enthält eine Passage aus Malwidas autobiographischem Werk „Lebensabend einer Idealistin“. Dort blickt Malwida auf die gemeinsame Zeit in Sorrent zurück und beschreibt „einen schönen Spaziergang längs des Meeres“ mit Nietzsche, bei dem sie übereinkommen, dass das Streben nach Erkenntnis das wahre Ziel des Lebens sei:

*„Nietzsche sagte, daß dem rechten Menschen alles dazu dienen müsse, auch das Leiden, und daß er insofern auch das letzte leidenvolle Jahr seines Lebens segne. Ja, sagte ich, für alle diese höchsten Wahrheiten hat doch auch die Bibel immer ein schönes Wort, das im Grunde dasselbe meint, was wir meinen; sie drückt es nur so aus: „Denen, die Gott lieben, müssen alle Dinge zum Besten dienen.“*⁸⁷²

Zwanzig Jahre zuvor hat auch Lou dies in ihrem Briefftagebuch für Paul Rée festgehalten. Nietzsches Erkenntnisziel habe ein „christlich religiöses Gepräge, indem er es aus einem gleichsam erlösungsbedürftigen, peinvollen Zustande als eine Selbstrettung heraus ergreift.“⁸⁷³ Dazu ersinnt Nietzsche u.a. die Lehre des Zarathustra

⁸⁶⁸ Lou von Salomé: Tagebuch für Paul Rée, 21 August 1882, S. 187.

⁸⁶⁹ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, S. 84.

⁸⁷⁰ Zu Lou von Salomé's eigenem religiös-mystischem Zug, welcher aus allen ihren Texten spricht, sowie zum Mystizismus ihrer Zeit vgl. Jacques Le Rider: „Lou Andreas-Salomé ou la fidélité à soi-même“ als Vorwort zu: Lou Andreas-Salomé: Carnets intimes des dernières années. Édition posthume par Ernst Pfeiffer. Traduit de l'allemand et préfacé par Jacques Le Rider. Notes de Jacques le Rider et Ernst Pfeiffer. Paris: Hachette, 1983, S. 7-64, hier: S. 13-17. Zur „singulière ferveur religieuse“ (S. 28) in ihren „Eintragungen, Letzte Jahre“ vgl. auch S. 28-32.

⁸⁷¹ Lou von Salomé: Tagebuch für Paul Rée, S. 186.

⁸⁷² Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 243.

⁸⁷³ Lou von Salomé: Tagebuch für Paul Rée, S. 188.

vom Übermenschlichen und der Ewigen Wiederkehr, welche Salomé als seine „Prophetie“⁸⁷⁴ bezeichnet.⁸⁷⁵

„Vorwärts, meine liebe Lou, und aufwärts!“⁸⁷⁶ – Der Philosoph als Lehrer

Lou schreibt über Nietzsche als Lehrer am Basler „Pädagogium“ in ihrem Nietzschebuch Folgendes⁸⁷⁷:

*„Hier gewann er großen Einfluß auf seine Schüler; sein seltnes Talent, junge Geister an sich zu fesseln und entwickelnd, anregend auf sie zu wirken, kam zu voller Geltung. Burckhardt sagte damals von ihm: einen solchen Lehrer habe Basel noch niemals besessen.“*⁸⁷⁸

Der pädagogische Trieb ist stark in Nietzsche.⁸⁷⁹ Schon in seinem Baseler Vortrag „Über die Zukunft unserer Bildungsanstalten“ hebt er die Bildung für die einzelnen talentierten Ausnahmen und nicht für die Masse hervor: „nicht Bildung der Masse kann unser Ziel sein: sondern Bildung der einzelnen ausgelesenen, für große und bleibende Werke ausgerüsteten Menschen“. Er begründet dies damit,

*„daß eine gerechte Nachwelt den gesammten Bildungsstand eines Volkes nur und ganz allein nach jenen großen, einsam schreitenden Helden einer Zeit beurtheilen und je nach der Art, wie dieselben erkannt, gefördert, geehrt oder sekretirt, mißhandelt, zerstört worden sind, ihre Stimme abgeben wird.“*⁸⁸⁰

In Lou erkennt Nietzsche eine solch ausgezeichnete Seele – „Rée meint, Lou und ich

⁸⁷⁴ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, S. 90.

⁸⁷⁵ Emanuel Hirsch nimmt auf Lous Nietzschebuch Bezug, wenn er in seinem Aufsatz von 1921 über „Nietzsche und Luther“, Nietzsches Werk „als Versuch einer religiösen Neuschöpfung von atheistischen Voraussetzungen her“ und Zarathustra als „Propheten des Atheismus“ zu begreifen versucht (Emanuel Hirsch: Nietzsche und Luther, in: Jahrbuch der Luthergesellschaft 2 (1921), S. 61-106. Wiederabgedruckt in: Nietzsche-Studien 15 (1986), S. 398-439, S. 410.

⁸⁷⁶ eKGWB/BVN-1882,298 — Brief an Lou von Salomé von: 08/09/1882.

⁸⁷⁷ Das „Pädagogium“ ist eine Bildungseinrichtung zwischen Gymnasium und Universität, wo Nietzsche in der dritten (höchsten) Schulstufe Griechisch unterrichtete. Auch andere Universitätsprofessoren, auch Jacob Burckhardt, waren dort tätig.

⁸⁷⁸ Lou Andreas-Salomé: Friedrich Nietzsche in seinen Werken. Mit Anmerkungen von Thomas Pfeiffer. Herausgegeben von Ernst Pfeiffer. Frankfurt am Main/Leipzig: Insel Verlag, 1994, S. 34.

⁸⁷⁹ Zu Nietzsche als Erzieher vgl.: Jörg Salaquarda: „L’enseignant de l’humanité“, in: Nietzsche moraliste. Revue Germaniques Internationale. Dirigée par Michel Espagne et Jacques Le Rider. Paris: P.U.F., 11/1999. Dieser Aufsatz behandelt Nietzsches Ambition Lehrer der Menschheit zu sein. Salaquarda verfolgt die These, dass Nietzsche trotz seiner Kritik an den Bildungseinrichtungen und -methoden seiner Zeit, diese Ambition auch in den Jahren seiner Einsamkeit und Ausgrenzung nicht verlässt.

⁸⁸⁰ eKGWB/BA-III — Ueber die Zukunft unserer Bildungsanstalten: § Vortrag III Abgeschlossen 22/03/1872.

seien die klügsten Wesen“⁸⁸¹ – und er hofft, dass seine philosophischen Ideen bei ihr auf fruchtbaren Boden fallen werden. In Orta habe Nietzsche bei sich „beschlossen, Sie zuerst mit meiner ganzen Philosophie bekannt zu machen. Ach, Sie ahnen nicht, was das für ein Entschluß war: ich glaubte daß man kein größeres Geschenk Jemandem machen kann“⁸⁸², gibt Nietzsche in einem Briefentwurf aus dem Dezember 1882 Lou zu verstehen.

Bei dem „größten Geschenk“ bezieht sich Nietzsche vermutlich vor allem auf den Gedanken der Ewigen Wiederkehr, mit dem er sich bereits damals trug. Darauf würde folgende Erinnerung Lous in ihrem Nietzschebuch hindeuten:

*„Unvergeßlich sind mir die Stunden, in denen er ihn [den Gedanken der ‚ewigen Wiederkunft‘] mir zuerst, als ein Geheimnis, als Etwas, vor dessen Bewahrheitung und Bestätigung ihm unsagbar graue, anvertraut hat: nur mit leiser Stimme und mit allen Zeichen des tiefsten Entsetzens sprach er davon.“*⁸⁸³

Um Lou, seiner „übernatürliche[n] Schwester“⁸⁸⁴, wie er sie brieflich gegenüber Paul Rée einmal bezeichnet, seine tiefsten Erkenntnisse angedeihen zu lassen, schreibt er ihr am 18. Juni 1882:

*„Ich möchte so gerne bald mit Ihnen etwas arbeiten und studiren und habe schöne Dinge vorbereitet (...). Sie wissen doch, daß **ich wünsche, Ihr Lehrer zu sein, Ihr Wegweiser auf dem Wege zur wissenschaftlichen Produktion?**“*⁸⁸⁵

Etwas mehr als eine Woche später, am 26. Juni 1882, wiederholt er den Wunsch nach einem Lehrer-Schüler-Verhältnis und erweitert ihn um den der Erbschaft:

*„ich wünschte sehr, Ihr Lehrer sein zu dürfen. Zuletzt, um die ganze Wahrheit zu sagen: ich suche jetzt nach Menschen, welche meine Erben sein könnten; ich trage Einiges mit mir herum, was durchaus nicht in meinen Büchern zu lesen ist — und suche mir dafür das schönste und fruchtbarste Ackerland.“*⁸⁸⁶

Nietzsche hat für Lou ein lehrreiches Programm zusammengestellt. Ein Manuskript,

⁸⁸¹ „(...) — woraus Sie sehen daß Rée ein Schmeichler ist.“ (eKGWB/BVN-1882,357 — Brief an Malwida von Meysenbug von: Mitte Dezember 1882.)

⁸⁸² eKGWB/BVN-1882,347 — Brief an Lou von Salomé von: vor Mitte Dezember 1882.

⁸⁸³ Lou Andreas-Salomé: Friedrich Nietzsche in seinen Werken, a.a.O., S. 255.

⁸⁸⁴ eKGWB/BVN-1882,303 — Brief an Paul Rée von: 15/09/1882.

⁸⁸⁵ eKGWB/BVN-1882,243 — Brief an Lou von Salomé von: 18/06/1882.

⁸⁸⁶ eKGWB/BVN-1882,249 — Brief an Lou von Salomé von: 26/06/1882.

welches als die sogenannten „Tautenburger Aufzeichnungen für Lou Salomé“⁸⁸⁷ der Nachwelt bekannt werden soll, gibt Einblick in die behandelten Themen: Konsequenz des Todes Gottes, Streben nach Größe, Heroismus, Columbus, Freundschaft, das männliche und das weibliche Urteil über Affekte, Tugenden und Laster, Staat und Natur, Arbeit und Muße usw. Ein besonders wichtiger Teil umfasst eine für Lou maßgeschneiderte Stillehre, welche darauf angelegt ist, ihr eigenes Schreiben zu fördern. Nietzsche wird sie ihr in Form eines Briefes am 24. August 1882 in Tautenburg überreichen:

„Zur Lehre vom Stil.

1.

Das Erste, was noth thut, ist Leben: der Stil soll leben.

2.

Der Stil soll dir angemessen sein in Hinsicht auf eine ganz bestimmte Person, der du dich mittheilen willst. (Gesetz der doppelten Relation.)

3.

Man muß erst genau wissen: „so und so würde ich dies sprechen und vortragen“ — bevor man schreiben darf. Schreiben muß eine Nachahmung sein.

4.

Weil dem Schreibenden viele Mittel des Vortragenden fehlen, so muß er im Allgemeinen eine sehr ausdrucksvolle Art von Vortrag zum Vorbild haben: das Abbild davon, das Geschriebene, wird schon nothwendig viel blässer ausfallen.

5.

Der Reichthum an Leben verräth sich durch Reichthum an Gebärden. Man muß Alles, Länge und Kürze der Sätze, die Interpunktionen, die Wahl der Worte, die Pausen, die Reihenfolge der Argumente — als Gebärden empfinden lernen.

6.

Vorsicht vor der Periode! Zur Periode haben nur die Menschen ein Recht, die einen langen Athem auch im Sprechen haben. Bei den Meisten ist die Periode eine Affektation.

7.

Der Stil soll beweisen, daß man an seine Gedanken glaubt, und sie nicht nur denkt, sondern empfindet.

8.

Je abstrakter die Wahrheit ist, die man lehren will, um so mehr muß man erst die Sinne zu ihr verführen.

9.

Der Takt des guten Prosaikers in der Wahl seiner Mittel besteht darin, dicht an die Poesie heranzutreten, aber niemals zu ihr überzutreten.

⁸⁸⁷ Vgl. die Fragmentgruppe 1 von 1882. eKGWB/NF-1882,1[1]- 1[111] — Nachgelassene Fragmente Juli–August 1882.

10.

Es ist nicht artig und klug, seinem Leser die leichteren Einwände vorwegzunehmen. Es ist sehr artig und sehr klug, seinem Leser zu überlassen, die letzte Quintessenz unsrer Weisheit selber auszusprechen. ⁸⁸⁸

Dieselbe Stillehre kleidet Nietzsche auch in die Form eines Gedichtes vom „lebend’gem“ und „todte[m]“ Wort, welches er Lou ebenfalls schenkt:

„Das Wort.

*Lebend’gem Worte bin ich gut:
Das springt heran so wohlgemuth,
Das grüßt mit artigem Genick,
Ist lieblich selbst im Ungeschick,
Hat Blut in sich, kann herzhaft schnauben,
Kriecht dann zum Ohre selbst den Tauben,
Und ringelt sich und flattert jetzt,
Und was es thut – das Wort ergetzt.
Doch bleibt das Wort ein zartes Wesen,
Bald krank und aber bald genesen.
Willst ihm sein kleines Leben lassen,
Mußt du es leicht und zierlich fassen,
Nicht plump betasten und bedrücken,
Es stirbt oft schon an bösen Blicken –
Und liegt dann da, so ungestalt,
So seelenlos, so arm und kalt,
Sein kleiner Leichnam arg verwandelt,
Von Tod und Sterben mißgehandelt.
Ein todtes Wort – ein häßlich Ding,
Ein klapperdürres Kling-Kling-Kling.
Pfiu allen häßlichen Gewerben,
An denen Wort und Wörtchen sterben!* ⁸⁸⁹

Es bleibt jedoch nicht bei der Theorie, sondern Nietzsche zeigt Lou, wie die Stillehre konkret auf ihre eigenen literarischen Produktionen anzuwenden sei. Er korrigiert von Lou verfasste Sentenzen, verbessert ihre Wortwahl und Satzstellung und notiert dazu

⁸⁸⁸ eKGWB/BVN-1882,288 — Brief an Lou von Salomé von: 8./24. August 1882. Nietzsche behält eine Abschrift davon für sich selbst zurück, welche auch als Nachlassfragment publiziert ist: Vgl.: eKGWB/NF-1882,1[109] — Nachgelassene Fragmente Juli–August 1882.

⁸⁸⁹ eKGWB/NF-1882,1[107] — Nachgelassene Fragmente Juli–August 1882.

passende eigene Einfälle.⁸⁹⁰

Ein weiteres Lehrstück Nietzsches für Lou betrifft die sogenannte „**Ketten-Krankheit**“⁸⁹¹. Um sich davon zu heilen – Glied für Glied – richtet Nietzsche „die alte tiefe herzliche Bitte“ an sie, wobei er sich auf ein bedeutungsschweres Zitat von Pindar⁸⁹² bezieht:

„Zuletzt, meine liebe Lou, die alte tiefe herzliche Bitte: werden Sie, die Sie sind!⁸⁹³ Erst hat man Noth, sich von seinen Ketten zu emancipiren, und schließlich muß man sich noch von dieser Emancipation emancipiren! Es hat Jeder von uns, wenn auch in sehr verschiedener Weise an der Ketten-Krankheit zu laboriren, auch nachdem er die Ketten zerbrochen hat.“⁸⁹⁴

Es passt zu dem in der Metapher der Ketten-Krankheit zugrundeliegenden emanzipativen Gedanken, wenn Lou am Tag 11 ihrer Tautenburger Lehr- und Lerngemeinschaft festhält:

„Von dem Plane, mein Lehrer zu sein, ist er ganz abgekommen, er sagt, ich dürfe nie einen solchen Anhalt haben, sondern <müsse> gänzlich unabhängig vorwärtssuchen, – auch niemals mich blos lernend verhalten, sondern schaffend lernen & lernend schaffen.“⁸⁹⁵

Wahlspruch

„Ja, ich glaube an Sie“, schreibt Nietzsche in einem Brief zu Pfingsten 1882 an seine 21jährige Schülerin, als deren selbsternannter Lehrer er sich redlich Mühe gibt. „Von

⁸⁹⁰ Vgl. Ernst Pfeiffer (Hg.): Dokumente einer Begegnung, a.a.O., S. 190-211. Vgl. dort das Faksimile einer Manuskriptseite von Salomé's Aphorismen mit Korrekturen von Nietzsches Hand. Über Lous Sentenzen im sogenannten „Stibber Nestbuch“ vgl. die Erläuterungen von Pfeiffer, S. 444-448 (ebd.).

⁸⁹¹ Vgl. dazu: §227 aus der „Morgenröthe“: „Kettenträger. — Vorsicht vor allen Geistern, die an Ketten liegen! Zum Beispiel vor den klugen Frauen, welche ihr Schicksal in eine kleine, dumpfe Umgebung gebannt hat und die darin alt werden. Zwar liegen sie scheinbar träge und halb blind in der Sonne da: aber bei jedem fremden Tritt, bei allem Unvermutheten fahren sie auf, um zu beißen; sie nehmen an Allem Rache, was ihrer Hundehütte entkommen ist.“ (eKGWB/M-227 — Morgenröthe: § 227. Erste Veröff. 31/07/1881.)

⁸⁹² Verkürzte Version des Spruchs „γένοι' ὅτις ἐσσί μαθών“ des thebanischen Lyrikers Pindar, der vollständig lautet: „möchtest du hervorkommen als der, der du bist, indem du lernst“ aus den Pythischen Oden der Epinikia, in denen Sieger der Apollon zu Ehren gehaltenen pythischen Spielen in Delphi – damals auch Pytho genannt – besungen wurden. (Pythien II, 72).

⁸⁹³ Dieser von Nietzsche oft zitierte Spruch findet sich auch im Aphorismus 270 im dritten Buch der Fröhlichen Wissenschaft wieder: „Was sagt dein Gewissen? — „Du sollst der werden, der du bist.“ Als ein solches Resultat gibt sich der Untertitel seiner Autobiographie „Ecce homo“ aus: „Wie man wird, was man ist.“

⁸⁹⁴ eKGWB/BVN-1882,293 — Brief an Lou von Salomé von: Ende August 1882.

⁸⁹⁵ Lou von Salomé: Tagebuch für Paul Rée. Eintrag am 18. August 1882, S. 185.

Herzen Ihrem Schicksale gewogen“ wird Nietzsche einen Brief an Lou vom 1. September 1882 schließen, „denn ich liebe auch in Ihnen m e i n e Hoffnungen.“⁸⁹⁶ Wie Lou in ihrem Briefftagebuch schreibt, hat auch sie „**übergroßes Vertrauen zu seiner Lehrkraft**“⁸⁹⁷. In Umsetzung seiner pädagogischen Kraft etabliert Nietzsche einen „**Wahlspruch**“, **der für sie beide gelten soll**, und er fordert Lou auf: „helfen Sie mir, daß ich immer an mich selber glaube und unserm Wahlspruch und Ihnen Ehre mache,

„uns vom Halben zu entwöhnen /
 „und im Ganzen Guten Schönen /
 „resolut zu leben —“⁸⁹⁸

Dieser Spruch begleitet Nietzsche auf seinem Denk- und Lebensweg. Es verbindet sich damit ein besonderes Erlebnis⁸⁹⁹: Bei einer Reise mit seiner Schwester über den St. Gotthard auf dem Weg nach Lugano kreuzten ihre Wege jene Guiseppe Mazzinis⁹⁰⁰. Am Abfahrtsort der Postkutsche, in Flüelen am Vierwaldstättersee, hörte Nietzsche einst am Nachbartisch des dortigen „Hôtel du Lac“ den italienischen Freiheitskämpfer diese Verse auf Deutsch zitieren. Jene schönsten Verse Goethes⁹⁰¹, so Mazzini, lauten wie folgt: „Unabläßlich streben, / Uns vom Halben zu entwöhnen, / Und im Ganzen, Guten, Schönen, / Resolut zu leben.“⁹⁰²

⁸⁹⁶ „Was liebst du an Anderen? — Meine Hoffnungen.“ (eKGWB/FW-272 — Die fröhliche Wissenschaft: § 272. Erste Veröff. 10/09/1882.)

⁸⁹⁷ Lou von Salomé: Tagebuch für Paul Rée. 14. August 1882, S. 183.

⁸⁹⁸ eKGWB/BVN-1882,234 — Brief an Lou von Salomé von: Pfingsten 1882.

⁸⁹⁹ Vgl zu dieser Episode: David Marc Hoffmann: „Heilung durch den Süden? Nietzsches erste Erlebnisse jenseits der Alpen im Frühjahr 1871“, in: A. T. Schaefer: Nietzsche. Süden. Innsbruck: Haymon-Verlag, 2000, S. 25-27.

⁹⁰⁰ Giuseppe Mazzini geb. 1805 in Genua, gest. 1872 in Pisa. Nietzsche wird Mazzini 1881 neben Columbus und Paganini unter seine „drei Genueser Schutzpatrone“ bzw. „Schutzheiligen“ zählen. Vgl. eKGWB/BVN-1881,86 — Brief an Heinrich Köselitz von: 24/02/1881 bzw. eKGWB/BVN-1881,158 — Brief an Franz Overbeck von: 14/10/1881.

⁹⁰¹ Vgl. eKGWB/BVN-1874,370 — Brief an Emma Guerrieri-Gonzaga: 14/06/1874.

⁹⁰² Es handelt sich dabei um einen Vers aus der fünften Strophe von Goethes „Generalbeichte“, welche von Februar 1802 datiert, und Anklänge an das Studentenlied „Gaudeamus Igitur“ erkennen lässt. (Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens. Münchner Ausgabe (MA). Hg. von Karl Richter u.a. Band 6.1 (Weimarer Klassik. 1798-1806) München/Wien: Carl Hanser Verlag, 1985-1999, S. 56 f., Zitat S. 57, Vgl. Kommentar S. 895. (Für seine Hilfsbereitschaft, die genauen Angaben ausfindig zu machen, danke ich Prof. Jacques Le Rider.) Elisabeth schildert die Begegnung mit Mazzini fünfzig Jahre später in: Elisabeth Förster-Nietzsche: „Mazzini und Nietzsche“, in: Neue Freie Presse, 10. Februar 1921. (Zitiert nach: Gilman L. Sander (Hg.): Begegnungen mit Friedrich Nietzsche. Bonn: Bouvier Verlag Herbert Grundmann, 1985, S. 153-160, S. 155.) Auch in: dies: Das Leben Friedrich Nietzsches. Leipzig: C.G. Naumann, Band II/1. 1897, S. 56-58.

Vgl. dazu einen verwandten weiteren „Wahlspruch“ Nietzsches: „Ich träume eine Genossenschaft von Menschen, welche unbedingt sind, keine Schonung kennen und „Vernichter“ heißen wollen: sie halten an alles den Maassstab ihrer Kritik und opfern sich der Wahrheit. Das Schlimme und Falsche soll an's Licht! Wir wollen nicht vorzeitig bauen, wir wissen nicht, ob wir je bauen können und ob es nicht das Beste ist, nicht zu bauen. Es gibt faule Pessimisten, Resignisten.“ (eKGWB/NF-1875,5[30] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.) (Vgl. dazu Kapitel 6 zur „Gemeinschaft der Unzeitgemäßen“)

Nietzsche lernt Mazzinis kulturpolitische Ideen vor allem über Malwida von Meysenbug⁹⁰³ kennen, die im Jahre 1853 während ihres Exils in London Mazzinis Bekanntschaft machte. Mazzini zufolge kann der neue Mensch und die neuen Gesellschaften nur durch Bildung und Erziehung entstehen. Dieses neue Bewusstsein bewirke die Emanzipation des Individuums.⁹⁰⁴ Malwida berichtet in ihren Erinnerungen an Mazzini von einem gemeinsamen Mittagsessen, währenddessen er ihr „seine Lebensanschauung (...) mit freundlicher Bereitwilligkeit“ auseinandersetzte: „Der Grund alles Seins war ihm ein geistiges Prinzip, welches er Gott nannte; aus ihm flossen alle Ideen des **Guten, Wahren, Schönen**, deren Verwirklichung im Leben unsere Aufgabe und Pflicht sei.“⁹⁰⁵ Malwida schildert hier jenes „geistige Prinzip“, welches auch Nietzsche in Form des Goetheschen „*Ganzen Guten Schönen*“ einst von Mazzinis Lippen abgelesen hatte, Worte, die ihn als sein Wahlspruch begleiten werden.

In Lugano angekommen, arbeitet Nietzsche diese Verse in seine Vorarbeiten zur „Geburt der Tragödie“ (Kapitel 18) ein. Monatelang bleibt ihm die genaue Herkunft der Verse unbekannt. Erst in einem Brief an Mutter und Schwester vom 13. November 1871 berichtet er, dass Gersdorff „die Mazziniverse (...) endlich bei Goethe, unter den „geselligen Liedern“⁹⁰⁶ ausfindig gemacht habe.

In einer brieflichen Absage einer Einladung zu einem Vereinsfest aus dem Dezember 1872 nennt er diesen Vers das „Losungswort der Jugend“⁹⁰⁷. So mag es nicht verwundern, wenn Nietzsche auch gegenüber einer anderen weiblichen Brieffreundin dieses Losungswort ins Spiel bringt. Am 5. April 1874 richtet eine gewisse Emma Guerrieri-Gonzaga, Marchesa aus Florenz,⁹⁰⁸ einen Brief an Nietzsche, nachdem sie seine zweite Unzeitgemäße Betrachtung mit Begeisterung gelesen hat, und schreibt Folgendes über sich selbst:

⁹⁰³ Zu Malwida und Mazzini vgl. Jacques Le Rider: Malwida von Meysenbug. Une Européenne du XIX^e siècle. Biographie. Paris: Bartillat, 2005, S. 175-179 und S. 210-215 sowie S. 217-220.

⁹⁰⁴ Ruth Stummann-Bowert: „Emigranten in London und Malwida von Meysenbug - Alexander Herzen, Guiseppe Mazzini, Stanislaw Worcell und andere“, in: Vera Leuschner/dies. (Hg.): Malwida von Meysenbug zum 100. Todestag 2003. Jahrbuch 2002, Band 8. Kassel: Winfried Jenior Verlag, 2002, S. 151-160, S. 156.

⁹⁰⁵ Malwida von Meysenbug : „Erinnerungen an Joseph Mazzini aus den Jahren 1856 bis 1857 und 1858 bis 1859“, in: Cosmopolis. Internationale Revue. Hg. von F. Ortman. Berlin: Rosenbaum & Hart/Wien: Hartleben. Bd. 7 (Juli-Sept.) 1897, S. 820-840, S. 824. Wiederabdruck: Malwida von Meysenbug: Gesammelte Werke. Bd. 3: Gestalten, S. 479-505. Weiters zu Malwida Bekanntschaft mit Mazzini: Malwida von Meysenbug: Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Bd. 1. Memoiren einer Idealistin (Teil I und II), S. 363-365; Bd.2: Memoiren einer Idealistin (Teil III), S. 91-108 sowie S. 136-150 und im Nachtrag: Der Lebensabend einer Idealistin, S. 227-232.

⁹⁰⁶ eKGWB/BVN-1871,166 — Brief an Franziska und Elisabeth Nietzsche von: 13/11/1871. Vgl. Johann Wolfgang von Goethe: Gesellige Lieder: Generalbeichte, V. 33-35. (a.a.O.)

⁹⁰⁷ eKGWB/BVN-1872,281a — Brief an Unbekannt von: vermutlich kurz vor dem 20. Dezember 1872.

⁹⁰⁸ Verheiratet mit dem Politiker und Journalisten Carlo Guerrieri-Gonzaga. Vgl.: Hauke Reich: Nietzsche-Zeitgenossenlexikon. Verwandte und Vorfahren, Freunde und Feinde, Verehrer und Kritiker von Friedrich Nietzsche. Basel: Schwabe Verlag, 2004, S. 81.

„Nichts als daß ich ein Mensch bin wie Sie, der sich immer sehnte ein wahrhaft menschliches Leben zu führen, nicht Lüge und Schein für Wahrheit zu nehmen, alles Angenommene, Konventionelle abzuschütteln, und mich gesund zu baden, aber wo? wo?“⁹⁰⁹

Diese Worte mögen Nietzsche an Mazzinis Gesinnung erinnert haben, weshalb er Emma, deren „reine[n] und zum Wahren strebende[n] Sinn“⁹¹⁰ er lobt, in einem Brief eine Karte mit seinem „Wahlspruch“ schickt:

„Doch ich wollte sagen dass ich Ihnen heute durchaus etwas schicken möchte und dass ich nichts anderes hätte als ein Bild mit einer kleinen Inschrift darauf, von der ich wünsche, sie möge Ihnen das sagen, was sie mir sagt. Ich hörte einmal, bei einer Reise über den St. Gotthard, Mazzini diese Verse sprechen; er meinte, es seien die schönsten, welche Goethe gemacht habe.“⁹¹¹

Zwischen den Zeilen erfährt der Leser, dass der „Wahlspruch“ auch für Nietzsches dritte „Unzeitgemäße Betrachtung“, jene über Schopenhauer als Erzieher, eine nicht unwesentliche Rolle spielt, wenn er an Emma schreibt, um ihr seine „neueste Schrift ans Herz zu legen“. Er „wünsche recht sehr“ sie möchte sie „recht persönlich nehmen“, als ob er ihr „das Alles, was darin steht, vorerzählte.“⁹¹²

Da Nietzsche es als „Losungswort der Jugend“ bezeichnet, nimmt es nicht Wunder, wenn er neben Emma Guerrieri-Gonzaga auch seinen Schützling Lou von Salomé für seinen „Wahlspruch“⁹¹³ zu begeistern sucht. Er hofft, sie unter all seinen Maßnahmen während des gemeinsamen Sommers 1882 „um einige Zoll“ wachsen zu lassen und ihr ein „Ziel“ zu geben, wie er am 9. September 1882 an Overbeck schreibt:

„Das Nützlichste aber, was ich diesen Sommer gethan habe, waren meine Gespräche

⁹⁰⁹ Brief von Emma Guerrieri-Gonzaga aus Florenz am 5ten April 1874 an Nietzsche in Basel, KGB II/4, Nr. 529, S. 431.

⁹¹⁰ eKGWB/BVN-1875,413 — Brief an Emma Guerrieri-Gonzaga von: 02/01/1875.

⁹¹¹ eKGWB/BVN-1874,370 — Brief an Emma Guerrieri-Gonzaga von: 14/06/1874.

⁹¹² eKGWB/BVN-1874,400 — Brief an Emma Guerrieri-Gonzaga von: Ende Oktober 1874.

⁹¹³ Lou stellt ihrem Nietzschebuch „Friedrich Nietzsche in seinen Werken“ folgendes Motto voran: „Nietzsches Wahlspruch: ‚Incescunt animi, virescit volnere virtus.‘ (Furius Antias bei Gellius, angenommen 1. Jh. v. Chr.: Noctes Atticae, XVIII, 11, 4.)“. „Die Herzen wachsen / Die Kraft wächst durch die Wunde.“ oder „Die Geister wachsen und die Tugend ergrünt – durch die Wunde.“ Im Vorwort der „Götzen-Dämmerung“ nennt Nietzsche dieses Zitat seinen „Wahlspruch“. Vgl. eKGWB/GD-Vorwort — Götzen-Dämmerung: Vorwort. Erste Veröff. 24/11/1888. In Nietzsche persönlicher Bibliothek befindet sich eine Ausgabe der „Noctes Atticae“ (Gellius 1875-1876), vgl. NB, S. 242f. Nietzsche zitiert diese Stelle auch in einem Brief an Köselitz vom 24. November 1885: „Ein ganz alter Römer sagt von einem gleich Ihnen Kämpfenden: ‚incescunt animi, virescit volnere virtus‘ (es schwillt der Muth, durch die Wunde erst tritt die Tapferkeit in Saft und Kraft)“ (eKGWB/BVN-1885,648 — Brief an Heinrich Köselitz von: 24/11/1885.) Vgl. Andreas Urs Sommer: Nietzsche-Kommentar. Der Fall Wagner. Götzendämmerung. Berlin/Boston: de Gruyter, 2012, S. 216f.

*mit Lou. Unsre Intelligenzen und Geschmäcker sind im Tiefsten verwandt — und es giebt andererseits der Gegensätze so viele, daß wir für einander die lehrreichsten Beobachtungs-Objekte und -Subjekte sind. Ich habe noch Niemanden kennen gelernt, der seinen Erfahrungen eine solche Menge objektiver Einsichten zu entnehmen wüßte, Niemanden, der aus allem Gelernten so viel zu ziehn verstünde. Gestern schrieb mir Rée „Lou ist entschieden **um einige Zoll gewachsen in Tautenburg**“ — nun, ich bin es vielleicht auch. Ich möchte wissen, ob eine solche philosophische Offenheit, wie sie zwischen uns besteht, schon einmal bestanden hat. (...) **Tautenburg hat L o u ein Ziel gegeben.** — Sie hinterließ mir ein ergreifendes Gedicht „Gebet an das Leben“.“⁹¹⁴*

Nach diesem Sommer ist Nietzsche ist getragen von einer „fröhlichen Zuversicht“, wie er am 9. September 1882 an seine Schwester schreibt: „Es ist mir Alles gelungen und Manches wider Erwarten“⁹¹⁵. Am gleichen Tag zuversichtlich an Overbeck: „Ich habe noch Niemanden kennen gelernt, der seinen Erfahrungen eine solche Menge objektiver Einsichten zu entnehmen wüßte, Niemanden, der aus allem Gelernten so viel zu ziehn verstünde.“⁹¹⁶ Auch Lou sei „sehr zufriedengestellt (sie steckt jetzt ganz in Arbeit und Büchern.)“. Ein vorläufiger Sieg über den Konkurrenten Rée ist auch errungen, da Lou in den Nachwirkungen des Sommers „Rée zu einer meiner Hauptansichten bekehrt (wie er selbst schreibt), die das Fundament seines Buches [Der Ursprung der moralischen Empfindungen] völlig verändert.“⁹¹⁷

Lou nützlich sein

„[E]in kleines Genie“ nennt Nietzsche seine Lou in einem Brief an Heinrich Romundt von Ende Oktober bzw. Anfang November 1882: sie sei „ganz in religionsgeschichtliche Betrachtungen versenkt“ und er meint, dass ihr „hier und da ein wenig zuzusehen und förderlich zu sein ein Glück“⁹¹⁸ für ihn sei. Auch zwei Monate später, als bereits sein „Verhältniß zu Lou [...] in den letzten schmerzhaftesten Zügen“⁹¹⁹ liegt, wie er im Dezember 1882 an Overbeck schreibt, behält er den Wunsch bei, Lou zu fördern und ihr seine Gunst zukommen zu lassen. Folgendermaßen schreibt er im selben Monat an Malwida:

⁹¹⁴ eKGWB/BVN-1882,301 — Brief an Franz Overbeck von: 09/09/1882.

⁹¹⁵ eKGWB/BVN-1882,300 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 09/09/1882.

⁹¹⁶ eKGWB/BVN-1882,301 — Brief an Franz Overbeck von: 09/09/1882.

⁹¹⁷ eKGWB/BVN-1882,300 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 09/09/1882.

⁹¹⁸ eKGWB/BVN-1882,320 — Brief an Heinrich Romundt von: 30. Oktober/5. November 1882. In der Sekundärliteratur findet sich die Bezeichnung Lous als „Übermädchen“ in Anspielung auf Nietzsches „Übermensch“. Vgl. Kerstin Decker: Lou Andreas-Salomé: Der bittersüße Funke Ich. Berlin: Propyläen/Ullstein, 2011, S. 86. Eine romanhafte Nacherzählung der Nietzsche und Lou Affäre findet sich ebd. auf S. 9-116.

⁹¹⁹ eKGWB/BVN-1882,365 — Brief an Franz Overbeck von: 25/12/1882.

„*ich möchte ihr von Herzen gern nützlich sein und **ihr Bestes im jedem Sinn fördern**. Ob ich das kann, ob ich es bisher gekonnt habe, ist eine Frage, auf die ich nicht antworten möchte: **bemüht darum habe ich mich redlich**.*“⁹²⁰

„[I]ch will L<ou> nützlich sein, so gut ich kann“, schreibt Nietzsche am 1. Januar 1883 an Malwida aus Rapallo, „das habe ich ihr und mir versprochen“⁹²¹ und er bittet auch seine mütterliche Freundin „aus ganzem Herzen“ darum die „Empfindung einer zärtlichen Theilnahme, welche Sie für Frl. S<alomé> gehabt haben, ihr zu erhalten — ja mehr zu thun. Aber worin dies mehr besteht, — darüber kann ich nicht schreiben.“⁹²²

Nietzsche wünscht sich für Lou also das Wohlwollen Malwidas und noch „mehr“, auch wenn er dieses Mehr, als zu schmerzlich, nicht beschreiben will. An Ida Overbeck schreibt er am 14. August 1883, dass er, obwohl man ihn „in fürchterlicher Weise belogen, mißbraucht, verhöhnt in der Ehre beeinträchtigt“ hat, „jeden Augenblick bereit [ist], den ganzen Kram von Beleidigung und mir erwiesenem Schaden wegzuwerfen“, **wenn er wüsste, er könne „ihnen wirklich nützen“**, denn es handle sich bei Lou und Rée um Personen, „welche ich geliebt habe und welche ich viell<eicht> jetzt noch liebe“⁹²³.

„Was Frl. L<ou> betrifft“, betont Nietzsche noch im Mai 1884 in zwei Briefen an Malwida, „so wünsche ich sehr, ihr einmal auch noch nützlich zu sein“⁹²⁴ Er denkt beständig an Lous Förderung, wenn er schreibt: „Außerordentliche Menschen, wie Frl. Salomé, verdienen, zumal in solcher Jugend, jeden Grad von Nachsicht“, im Fall, dass er ihr noch irgendwie nützen könnte, würde er „von allen eigenen persönlichen Rücksichten absehen“⁹²⁵.

⁹²⁰ eKGWB/BVN-1882,357 — Brief an Malwida von Meysenbug von: Mitte Dezember 1882.

⁹²¹ Brief vom 1. Januar 1883 aus Rapallo an Malwida von Meysenbug in Rom. Zum „Nützlich-sein-wollen“ vgl. auch: BVN-1883,367 — Brief an Franz Overbeck von: 31/12/1882.

⁹²² eKGWB/BVN-1882,357 — Brief an Malwida von Meysenbug von: Mitte Dezember 1882.

⁹²³ eKGWB/BVN-1883,448 — Brief an Ida Overbeck: 14/08/1883.

⁹²⁴ eKGWB/BVN-1884,508 — Brief an Malwida von Meysenbug von: Mai 1884.

⁹²⁵ eKGWB/BVN-1884,509 — Brief an Malwida von Meysenbug von: Anfang Mai 1884.

Nietzsches pädagogischer Erfolg

Als Nietzsche davon erfährt, dass ein von Lou verfasster Essay mit dem Titel „Vom religiösen Affekt“ kurz vor dem Erscheinen steht, bemerkt er freudig:

*„das selbe Thema, für welches ich ihre außerordentliche Begabung und Erfahrung in Tautenburg entdeckte – es macht mich glücklich, nicht ganz umsonst mich damals so bemüht zu haben.“*⁹²⁶

Dass Nietzsche sich damals nicht umsonst bemüht hat, macht auch „Der Kampf um Gott“ Roman von H[enri] Lou (Stuttgart, Auerbach)⁹²⁷ deutlich. Es handelt sich dabei um Lous ersten Roman⁹²⁸, welcher unter Pseudonym⁹²⁹ und im selben Jahr (1883) wie Paul Rées Werk „Die Entstehung des Gewissens“ erscheint. Laut Hubert Treiber finden die beiden Hauptfiguren des Romans namens Kuno und Rudolf ihre lebensweltlichen Vorbilder im „Brüderpaar“ Nietzsche und Rée. Lou selbst verewige sich in den drei Frauengestalten des Romans, von denen jede einen prägnanten Charakterzug von ihr repräsentiert.⁹³⁰ Carol Diethe findet auch in Lous 1898 erschienen Roman „Fenitschka“⁹³¹ Einflüsse aus der Nietzsche-Erfahrung.⁹³²

Ob Nietzsche sich in einer der Figuren des ersten Romans wiedererkannt hat, ist nicht bekannt. Jedenfalls findet er in „dieser Art Mémoires und Halb-Roman“⁹³³ „hundert Anklänge an unsre Tautenburger Gespräche“⁹³⁴. Tatsächlich mag er vieles den gemeinsamen Tautenburger Tagen zugeordnet haben, denn eine ganze Reihe der von ihm

⁹²⁶ eKGWB/BVN-1884,509 — Brief an Malwida von Meysenbug von: Anfang Mai 1884. Der Aufsatz „Vom religiösen Affekt“ wird schließlich erst am 23. April 1898 in der „Zukunft“ erschienen. (Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, Anmerk. 246)

⁹²⁷ eKWB/BVN-1884,533 — Brief an Franz Overbeck von: 14/09/1884.

⁹²⁸ Paul Deussen, nicht nur (fast) lebenslanger Freund Nietzsches, sondern auch ein Zeitgenosse Lous und Rées, schildert während ihrer gemeinsamen Berliner Zeit seine Lektüreerfahrung: „ich war einer der ersten, welchen sie [Lou] das Buch schenkte. Ich (...) las das Buch und muss gestehen, dass über dem Lesen meine Liebe zu Lou in hellen Flammen entbrannte. Dieses Werk, in welchem verschiedene Selbstmorde, Ehebrüche usw. vorkommen, wird verschieden beurteilt. Mein Freund Ebbinghaus behauptete, das seien ‚Nonnenphantasien‘, ich fand in dem Buch viel Geist und in den Geist verliebte ich mich.“ (Paul Deussen: Mein Leben. Hg. von Erika Rosenthal-Deussen, Leipzig: F.A. Brockhaus, 1922, S. 220.)

⁹²⁹ Sie wählte als Pseudonym den Vornamen ihrer Jugendliebe Pastor Hendrik (Henri) Gillot und ihren eigenen, den er einst für die anstelle des russischen „Lolja“ für die gewählt hatte. Vgl. Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, S. 87f.

⁹³⁰ Hubert Treiber: „Paul Rée – nicht nur ein Freund Nietzsches“, in: David Marc Hoffmann (Hg.): Nietzsche und die Schweiz. Zürich: Offizin Strauhof, 1994, S. 69–93, S. 79.

⁹³¹ Lou Andreas-Salomé. Fenitschka. Eine Ausschweifung. Neu hg. u. mit einem Nachwort versehen von Ernst Pfeiffer. Frankfurt am Main u.a.: Ullstein, 1983.

⁹³² Carol Diethe: Vergiss die Peitsche. Nietzsche und die Frauen. Hamburg/Wien: Europa Verlag, 2000, S. 73-76.

⁹³³ eKGWB/BVN-1885,599 — Brief an Franz Overbeck von: 07/05/1885.

⁹³⁴ eKGWB/BVN-1885,636 — Brief an Franz Overbeck: 17/10/1885. Hinsichtlich seiner Meinung über Lous Buch vgl. auch den Brief an Heinrich von Stein in Berlin am 15. Oktober 1885: eKGWB/BVN-1885,634 — Brief an Heinrich von Stein: 15/10/1885.

korrigierten Aphorismen Lous sind darin wörtlich oder fast wörtlich aufgenommen.⁹³⁵ Nietzsche bringt sein Erstaunen über den „Contrast zwischen der mädchenhaften und sentimental Form und dem willens- und wissenskräftigen Inhalte“ zum Ausdruck. Mit der Bezeichnung „Es ist Höhe darin“⁹³⁶ lobt er gewiss auch seine eigenen Bemühungen um Lou als ihr persönlicher Lehrer.

Distanz

„*Geschwistergehirn*“⁹³⁷ – so bezeichnet Nietzsche Lou von Salomé in einem Brief vom 16. September 1882. „Unser Gemeinsames“, schreibt sie in ihrem Briefftagebuch für Paul Rée sei „[d]er religiöse Grundzug unserer Natur“, der „gerade darum so stark in uns hervorgebrochen (ist), weil wir Freigeister im extremsten Sinne sind.“⁹³⁸ Die „extreme Freigeisterei“ führt dazu, wie Nietzsche in einem Brief an Malwida von Mitte Dezember bemerkt, dass Lou „[f]ür meine Interessen (...) bis jetzt wenig zugänglich gewesen; und ich selber bin ihr (wie mir scheint) eher etwas überflüssig als interessant: das Zeichen eines guten Geschmacks!“⁹³⁹

Bei aller Verwandtschaft ihrer Wesensart will es ihrer beider „guter Geschmack“, dass jeder die Spur seines eigenen Weges verfolgt. Was Lou in ihrem Nietzschebuch über die Beziehung zwischen Wagner und Nietzsche schreibt, wirkt wie eine Spiegelung ihres eigenen Verhältnisses zu Nietzsche:

„gerade diese Verwandtschaft ihrer beiderseitigen Naturen mußte Nietzsche [Lou] schließlich zu einer Weiterentwicklung seines Geistes auf einsame Bahnen führen, sie mußte ihn [sie] irgend wann einmal von Wagner [Nietzsche] losreisen.“⁹⁴⁰

Lou spricht – in ihrem Briefftagebuch für Paul Rée – von einem „Schatten“, der zwischen ihr und Nietzsche steht, welcher eine agonale Beziehung heraufbeschwört:

„Sind wir uns ganz nahe? Nein, bei alledem nicht. Es ist wie ein Schatten jener Vorstellungen über mein Empfinden, welche Nietzsche noch vor wenigen Wochen

⁹³⁵ Vgl. Ernst Pfeiffer: „Erläuterungen“, in: ders. (Hg): Dokumente einer Begegnung, a.a.O., S. 447.

⁹³⁶ eKGWB/BVN-1885,636 — Brief an Franz Overbeck: 17/10/1885.

⁹³⁷ eKGWB/BVN-1882,305 — Brief an Lou von Salomé von: 16/09/1882.

⁹³⁸ „Im Freigeist kann das religiöse Empfinden sich auf kein Göttliches und keinen Himmel außer sich beziehen, in denen die religionsbildenden Kräfte wie Schwäche, Furcht und Habsucht ihre Rechnung fänden. Im Freigeiste kann das durch die Religionen entstandene religiöse Bedürfnis (...) gleichsam auf sich selbst zurückgeworfen, zur heroischen Kraft seines Wesens werden, zum Drang der Selbsthingabe einem großen Ziele.“ (Einleitung von Lous Nietzschebuch „Friedrich Nietzsche in seinen Werken“ (a.a.O., S. 11) und im „Tagebuch für Paul Rée“, S. 184.)

⁹³⁹ eKGWB/BVN-1882,357 — Brief an Malwida von Meysenbug von: Mitte Dezember 1882.

⁹⁴⁰ Lou Andreas-Salomé: Friedrich Nietzsche in seinen Werken, a.a.O., S. 109.

*beseligten, der uns trennt, der sich zwischen uns schiebt. Und in irgend einer verborgenen Tiefe unseres Wesens sind wir **weltenfern von einander** – Nietzsche hat in seinem Wesen, wie eine alte Burg, manchen dunklen Verließ und verborgenen Kellerraum, der bei flüchtiger Bekanntschaft nicht auffällt & doch sein Eigentlichstes enthalten kann. Seltsam, mich durchfuhr neulich der Gedanke mit plötzlicher Macht, **wir könnten uns sogar einmal als Feinde gegenüberstehen.***“⁹⁴¹

Lou fühlt Distanz⁹⁴², die nicht nur mit Nietzsches „totalen Anspruch“⁹⁴³, den sie seit Luzern in seinen Briefen gefunden habe, seinem „Egoismus“⁹⁴⁴ und seinen vertrauens-einschränkenden „achtfachen Motivierungen“⁹⁴⁵ zusammenhängen, sondern mit „Erinnerungen oder halb unwissentliche[n] Gefühle[n] (...), die aus meiner allerkindischsten und doch persönlichsten, unvernichtbaren Kindheit herrührten“. Sie bezeichnet sie nicht näher, allerdings war es „eben dies, was mich nie hätte zu seiner Jüngerin, seiner Nachfolgerin werden lassen.“⁹⁴⁶

Als 21-jährige hat Nietzsche sie auf die erwähnte „Ketten-Krankheit“⁹⁴⁷ aufmerksam gemacht, woran jeder Mensch laboriere und wovon er sich nur langsam Glied für Glied in Richtung Selbstfindung emanzipieren bzw. davon genesen könne. Folgende Äußerungen der auf ihr Leben zurückblickenden Lou muten an, als ob sie sich Nietzsches diesbezügliche Worte damals zu Herzen genommen hätte, nämlich wenn sie über den Grund schreibt, warum sie seine Jüngerin nie hätte werden können. Es hätte sie immer „mißtrauisch gemacht, in *der* Richtung zu schreiten, der ich mich entwinden mußte, um Klarheit zu finden.“⁹⁴⁸

Tatsächlich macht Lou mit dieser Haltung Nietzsche als seine Schülerin alle Ehre. Sie erkannte Nietzsches geistigen Reichtum und ihren eigenen intuitiven Bezug dazu: „Es konnte nicht fehlen, daß in Nietzsches Wesen und Reden mich gerade etwas von dem

⁹⁴¹ Lou von Salomé: Tagebuch für Paul Rée. S. 185.

⁹⁴² Auch von ihrem späteren Mentor Sigmund Freud wird sich Lou nicht völlig einnehmen lassen, wenn sie in ihrem „offenen Brief“ betont „nichts gefällt mir besser, als an Ihrer führenden Leine laufen — nur eine richtig lange Leine muß es sein“. (Lou Andreas-Salomé: Mein Dank an Freud. Offener Brief an Professor Sigmund Freud zu seinem 75. Geburtstag. Wien: Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1931, S. 47.)

⁹⁴³ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick. Anmerkungen S. 240.

⁹⁴⁴ vgl. Salomé's Tautenburger Brieffagebuch (a.a.O.) am 21. August: „der Egoist in großem Stil“.

⁹⁴⁵ Lou bemerkt, „man habe zu Nietzsche kein eigentliches ‚Vertrauen‘ haben können; oder auch: seine ‚achtfachen Motivierungen‘ hätten das Vertrauen gestört; von dem ‚intriganten‘ Wesen seiner Schwester habe er doch auch etwas gehabt.“ (Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick. Anmerkungen S. 246)

⁹⁴⁶ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick. Anmerkungen S. 84-85.

⁹⁴⁷ Auch im „Zarathustra“ schildert Nietzsche drei Stufen, die er von der „Ketten-Krankheit“ genesende Mensch durchlaufen muss: Auf der ersten Stufe befindet man sich noch in den Abhängigkeiten von Autoritäten und Meistern, von denen man sich in einer zweiten Stufe losreißen und seine Freiheit erkämpfen muss (negative Freiheit). Die dritte Stufe stellt die Hinwendung zu eigenen Werten dar (positive Freiheit).

⁹⁴⁸ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick. Anmerkungen S. 84-85.

faszinierte, was zwischen Paul Rée und ihm weniger zu Worte kam.“⁹⁴⁹ Um jedoch die Lou zu bleiben (zu werden), die sie ist,⁹⁵⁰ wozu Nietzsche selbst sie aufgefordert hatte – und um ihm auf einer höheren Ebene treu zu bleiben und noch zu einem guten Teil seine Erbin zu werden, hält sie in ihrem „Lebensrückblick“ zusammenfassend fest: „Das Faszinierende und zugleich eine innere Abkehr davon gehören ineinander.“⁹⁵¹

Letzte Zusammenkunft mit Lou und Rée in Leipzig

„Fr. Lou und Rée sind da“⁹⁵², verkündet Nietzsche freudig am 1. Oktober 1882 seiner Schwester. Lou erinnert sich in ihrem „Lebensrückblick“: „Nachdem ich für den Herbst nach Stibbe zurückgereist war, kamen wir noch einmal mit Nietzsche für drei Wochen im Oktober in Leipzig zusammen.“⁹⁵³ „Unsere Dreieinigkeit“ besucht dort eine Aufführung von Lessings „Nathan der Weise“, hält Lou für sich fest.⁹⁵⁴ Nach dem mehrwöchigen Aufenthalt reisen Lou und Rée am 5. November auf das Gut der Familie Rée zurück. Die Melancholie beim Abschied ist groß, doch: „Keiner von uns ahnte, daß es zum letzten Male sei. Dennoch war es nicht mehr ganz so wie anfangs, obwohl unsere Wünsche für unsere gemeinsame Zukunft zu dritt noch feststanden.“⁹⁵⁵

Die Entzweiung der „Dreieinigkeit“ ist evident, dennoch werden die Pariser Pläne formell beibehalten. „Ich würde also, ungefähr in 10 Tagen, in Paris eintreffen, eines Morgens gegen 10 Uhr (Leipzig — Frankfurt — Paris)“, schreibt Nietzsche am 7. November 1882 an August Sulger,

*„vorausgesetzt, daß Sie mich Halb-Blinden dort empfangen und „einschiffen“ wollen! Ein Zimmer, sehr einfach, aber in der stillsten Umgebung, so etwas Todtenstilles, wie es sich für mich Einsiedler und Gedanken-Wurm passt: vielleicht ist Ihnen etwas der Art durch Zufall bekannt. Sonst müssen wir's suchen.“*⁹⁵⁶

„Giebt es viel heiteren Himmel über Paris?“ fragt sich Nietzsche am 7. November 1882 gegenüber seiner Bayreuther Bekanntschaft Louise Ott, die in Paris wohnhaft ist. Leise Zweifel überkommen ihn: „Oder rathen Sie mir ab, nach Paris zu kommen? Ist es kein

⁹⁴⁹ Friedrich Nietzsche/Paul Rée/Lou von Salomé. Die Dokumente ihrer Begegnung. Auf der Grundlage der einstigen Zusammenarbeit mit Karl Schlechta und Erhart Thierbach herausgegeben von Ernst Pfeiffer. Frankfurt/Main: Insel Verlag, 1970, Vorwort, S. 5.

⁹⁵⁰ „Liebste Lou, seien Sie was Sie sein mü s s e n.“ wird Nietzsche sie am 23. November 1882 in einem Brief aus Santa Magherita Ligure auffordern.

⁹⁵¹ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick. S. 84-85.

⁹⁵² eKGWB/BVN-1882,314 — Brief an Franziska Nietzsche von: 01/10/1882.

⁹⁵³ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, S. 85.

⁹⁵⁴ Lous Eindrücke über das „Märchen von den drei Ringen“ finden sich in: Ernst Pfeiffer (Hg.): Die Dokumente ihrer Begegnung, a.a.O., S. 237ff.

⁹⁵⁵ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick. S. 85.

⁹⁵⁶ eKGWB/BVN-1882,324 — Brief an August Sulger von: 07/11/1882.

Ort für Einsiedler, für Menschen, die still mit einem Lebenswerke herumgehen wollen und sich gar nicht um Politik und Gegenwart kümmern?“⁹⁵⁷ Lou informiert er über seine unternommenen Schritte: „Auch nach Paris habe ich zwei Anfrage-Briefe abgeschickt.“⁹⁵⁸

Jedoch „*ist noch nichts entschieden. Noch nicht einmal in Betreff meiner Reise- und Winter-Pläne. Paris steht immer zwar noch im Vordergrund, aber es ist kein Zweifel, daß mein Befinden unter dem Eindrucke dieses nordischen Himmels sich verschlechtert hat; und vielleicht habe ich nie so melancholische Stunden durchgemacht, wie in diesem Leipziger Herbst (...). Genug, es gab manchen Tag, wo ich im Geiste über Basel wieder meerwärts reiste. Ich fürchte mich vor dem Lärme von Paris etwas und möchte wissen, ob es genug heiteren Himmel hat. Andererseits würde in einer erneuten Genueser Einsamkeit manche Gefahr liegen.*“⁹⁵⁹

Schließlich werden die „Pariser Pläne zurückgelegt“, „heute Nacht geht es wieder südwärts, zu meiner Residenz Genua. Mir bekommt Norden und Winter nicht“⁹⁶⁰. Nietzsche hat die gemeinsamen Pläne aus eigener Initiative (wahrscheinlich durch einen Brief aus Basel) aufgegeben; darüber soll Rée in einem Brief aus Berlin sein Bedauern ausgedrückt haben.⁹⁶¹ Lou führt einen weiteren Grund an,⁹⁶² warum die Dreieinigkeit bzw. „unser Plan, nach Paris überzusiedeln“ erst sich verzögerte, schließlich aufhob und zwar auch „durch die Erkrankung Iwán Turgéniews und seinen Tod [3.9.1883].“⁹⁶³

Die Rache des Menschlichen

Nietzsche liegt durchwegs daran zu betonen, dass seine Beziehung zu Lou nichts von

⁹⁵⁷ eKGWB/BVN-1882,323 — Brief an Louise Ott von: vermutlich 7. November 1882.

⁹⁵⁸ eKGWB/BVN-1882,325 — Brief an Lou von Salomé von: 08/11/1882.

⁹⁵⁹ eKGWB/BVN-1882,327 — Brief an Franz Overbeck von: um den 10. November 1882.

⁹⁶⁰ eKGWB/BVN-1882,331 — Brief an Carl von Gersdorff von: 15/11/1882.

⁹⁶¹ Vgl. dazu Ernst Pfeiffer: *Dokumente einer Begegnung. Anmerkungen*, S. 249.

⁹⁶² Hubert Treiber veröffentlicht erstmals einen im Goethe- und Schiller-Archiv aufbewahrten Brief von Ferdinand Tönnies an Elisabeth Nietzsche, welcher von 5. Dezember 1904 datiert. Tönnies gehörte Lous und Rées Berliner Freundeskreis an und gibt einen weiteren Grund für die Auflösung des Trios an: „Es scheint ja, dass sie [Lou] *ernstlich*, vor die Wahl zwischen Nietzsche und Rée gestellt, sich für Rée entschieden hat. Dass N. bei weitem der grössere Geist war, kann sie sich keinen Augenblick verhehlen haben. Aber Rée vergötterte sie, Nietzsche, wie ich mir denke und es auszudrücken wage, ‚bevaterte‘ sie. Jener sah zu ihr *empor*, dieser blickte gewiss zuerst mit wohlwollendem Auge und in gerader Linie auf sie, aber doch sicherlich sehr bald ein wenig abwärts – es konnte nicht anders sein. Und es konnte auch nicht anders sein, dass ihr jener besser gefiel. Die menschliche, zumal die weibliche Natur trat in ihre Rechte.“ (Hubert Treiber: *Paul Rée – nicht nur ein Freund Nietzsches*“, in: Marc David Hoffmann (Hg.): *Nietzsche und die Schweiz*. Zürich: Strauhof Offizin, S. 69–93, S. 73.)

⁹⁶³ Lou Andreas-Salomé: *Lebensrückblick*, S. 86. Paul Rée besuchte Iwán Turgéniew 1875 in Bourgival bei Paris, nachdem er ihm seine „Psychologischen Betrachtungen“ zukommen ließ. Turgéniew (1818-1883) zeigte sich davon begeistert (vgl. Brief von Paul Rée an seine Mutter, der in Ernst Pfeiffer: *Erläuterungen zu den „Dokumenten ihrer Begegnung“* abgedruckt ist, a.a.O., S. 421f.) Lou von Salomé mochte ihn 1879 kennengelernt haben, als sie sich für eine Weile in Russland aufhielt.

einer „Liebschaft“ habe. Um Missverständnissen zuvorzukommen, fordert er Köselitz schon in einem Brief vom 13. Juli 1882, dazu auf, dass er ihm „sicherlich die Ehre (erweis[t]), den Begriff Liebschaft von unserem Verhältnis fernzuhalten. Wir sind Freunde und ich werde dieses Mädchen und dieses Vertrauen zu mir heilig halten.“⁹⁶⁴

Ida Overbeck erinnert sich an Gespräche mit Nietzsche anlässlich seines Besuchs im Mai 1882 in Basel. *Ein „Ideal, das er stets mochte“, sei ein „[a]ußereheliches geistig leidenschaftliches Verhältnis“*. Frau Overbeck zufolge war in Bezug auf Lou „Leidenschaft vorhanden, aber zugleich der Wunsch, sich nicht von ihr fortreißen zu lassen. Sie selbst wurde von Nietzsche beauftragt, Lou zu vermitteln, dass er stets nur seine geistigen Ziele verfolge, er sei „wegen des erwähnten Zieles, ein böser Egoist“⁹⁶⁵, der in allem dabei nur an sich denke. An Paul Rée, den er mit seiner ihm zugeordneten Rolle zu überfordern drohte, entwirft er im Dezember 1882 einen Brief, in dem er betont, es sei „[e]ine Liebe, deren wegen Niemand eifersüchtig zu sein hat höchstens vielleicht der liebe Gott“⁹⁶⁶.

Einerseits schreibt Nietzsche am 1. Juni 1882 an Lou, dass er „froh darüber“ sei, dass gerade auf dem Boden „[e]inige[r] große[n] Perspektiven des geistig sittlichen Horizontes“, welche er als seine „mächtigste Lebensquelle“ bezeichnet, „unsre Freundschaft ihre Wurzeln und ihre Hoffnungen treibt.“⁹⁶⁷ Andererseits bekennt er sich in einem Brief Mitte Dezember an Rée zur „Tortur“, die er sich „seit Tautenburg (...) aufgelegt“ habe, nämlich „sie zu lieben“⁹⁶⁸. Dies mag in einem interessanten Zusammenhang mit einer Aufzeichnung Lous stehen, die sie im Oktober 1882 in Leipzig niedergeschrieben hat. Darin reflektiert die 21jährige über die Dialektik der Liebe⁹⁶⁹:

*„So wie die christliche Mystik (wie jede) gerade in ihrer höchsten Extase bei grobreligiöser Sinnlichkeit anlangt, so kann die **idealste Liebe** – gerade vermöge der großen Empfindungsaufschraubung in ihrer Idealität wieder sinnlich werden. Ein*

⁹⁶⁴ eKGWB/BVN-1882,263 — Brief an Heinrich Köselitz von: 13/07/1882.

⁹⁶⁵ Ida Overbeck: „Erinnerungen von Frau Ida Overbeck“, in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 337. Siehe auch: S. 234-251.

⁹⁶⁶ eKGWB/BVN-1882,349 — Brief an Paul Rée von: vor Mitte Dezember 1882.

⁹⁶⁷ eKGWB/BVN-1882,240 — Brief an Lou von Salomé von: vermutlich 1. Juni 1882.

⁹⁶⁸ eKGWB/BVN-1882,349 — Brief an Paul Rée von: vor Mitte Dezember 1882.

⁹⁶⁹ Im „Stibber Nestbuch“ notiert sie weitere verwandte, wenn auch vergleichsweise eher triviale Sentenzen: „Von der sinnlichen Leidenschaft führt kein Weg zur geistigen Wesenssympathie [Sympathie, Korrektur von Nietzsches Hand] – wohl aber von jener zu dieser.“ Sowie: „Die geistige Nähe zweier Menschen verlangt nach körperlichem Ausdruck, - aber der körperliche Ausdruck verschlingt die geistige Nähe.“ (Ernst Pfeiffer: Die Dokumente einer Begegnung, a.a.O., S. 190-211, S. 207 und S. 208.)

*unsympathischer Punkt, diese **Rache des Menschlichen**, – ich liebe nicht die Gefühle da, wo sie in ihren Kreislauf wieder einmünden, denn das ist der Punkt des falschen Pathos, der verlorenen Wahrheit und Redlichkeit des Gefühls. Ist es dies was mich [von] <N>ietzsche entfremdet?*⁹⁷⁰

Doch Nietzsche steht Lou in Menschenkenntnis um nichts nach, wenn er seinem Zarathustra die verschwiegene Worte in den Mund legt: „Und wie artig weiss die Hündin Sinnlichkeit um ein Stück Geist zu betteln, wenn ihr ein Stück Fleisch versagt wird!“⁹⁷¹

Trennung beweist mehr als Nähe

Dieser „unsympathische Punkt“ der „**idealsten Liebe**“, die wieder in ihren **menschlichen-allzumenschlichen Kreislauf einmündet**, verstärkte sich, wie Lou bemerkt, „nach unserm Abschied von Leipzig“, dann „brachen Feindseligkeiten (...) aus, Vorwürfe hassender Art“⁹⁷².

Wenn es einen proportionalen Zusammenhang zwischen der Stärke der Liebe und der Eifersucht⁹⁷³ gibt, kann man an der **Schnelligkeit des Destruktionsprozess der Dreieinigkeit** die Stärke von Nietzsches „eifersüchtige[r] Wuth“⁹⁷⁴, so Lou in einem Brief an ihre Freundin Frieda von Bülow aus dem Februar 1905, ablesen. Einerseits hat seine Eifersucht die Beziehungserosion beschleunigt, andererseits zusätzliche Nähe gestiftet. Im „Stibber Nestbuch“ lesen wir: „Wen wir hassen, der ist unsers Interesses gewisser, als der, welchen wir lieben.“ Es handelt sich dabei um einen Lou vermachten Aphorismus Nietzsches, den er ins „Stibber Nestbuch“ notierte, um den ihrigen – „Der Haß ist ein noch intensiveres Interesse als die Liebe“ – zu verbessern.

„Alle Nähe macht so ungenügsam“ weiß Nietzsche, „und ich bin zuletzt überhaupt ein ungenügsamer Mensch.“ „Von Zeit zu Zeit“, hofft Nietzsche in diesem Brief an Paul Rée vom 23. November 1882, „werden wir uns schon wiedersehen, nicht wahr?“ Er erinnert ihn an seinen quälenden Umstand: „Vergessen Sie nicht, daß ich von diesem

⁹⁷⁰ Friedrich Nietzsche/Paul Rée/Lou von Salomé. Die Dokumente ihrer Begegnung. Auf der Grundlage der einstigen Zusammenarbeit mit Karl Schlechta und Erhart Thierbach herausgegeben von Ernst Pfeiffer. Frankfurt/Main: Insel Verlag, 1970, S. 239. Vgl. dazu Lorenzo Berninis Staute „Verzückung der Hl. Theresa von Avila“.

⁹⁷¹ eKGWB/Za-I-Keuschheit — Also sprach Zarathustra I: § Von der Keuschheit. Erste Veröff. 20/08/1883. Die dazu erhaltene Vorstufe lässt keinen Zweifel: „Die Hündin Sinnlichkeit die einen Bissen Fleisch abhaben will, weiß gar artig um einen Bissen Geist zu betteln.“ (KSA 15, S. 290)

⁹⁷² Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, S. 85.

⁹⁷³ Vgl.: Hubert Treiber: In der Schule bei Simmel, S. 265.

⁹⁷⁴ Brief an Frieda von Bülow im Februar 1905. Zitiert nach den „Erläuterungen“ aus Lou Andreas-Salomés: Lebensrückblick, S. 245.

Jahre an plötzlich arm an Liebe und folglich sehr bedürftig der Liebe geworden bin.“ Trotz dieser Bedürftigkeit überwiegt die Dankbarkeit, wenn er Rée gegenüber festhält, „daß Sie die Freundschaft mit mir etwas ‚zu hoch bezahlen‘. Ich habe schon Viel zu Viel von Ihrem römischen Funde abbekommen“⁹⁷⁵.

Trotz allem – auch in dieser Erfahrung begegnet Nietzsche der Freundschaft mit **Huldigung und Dankbarkeit**. Auf diese Weise äußert er sich bereits zu Beginn der Freundschaft mit Lou in einem Brief an Köselitz vom 13. Juli 1882: „Ich *verdanke* Sie [sic] Fräulein von Meysenbug und Rée. (...) ich werde dieses Mädchen und dieses Vertrauen zu mir heilig halten.“⁹⁷⁶ Ebenso in einem Brief an Lou von 26. Juni 1882: „Und dann bin ich immer glücklich, zu wissen, daß Sie Rée und nicht nur mich zum Freunde haben. Sie Beide mir zusammen spazierengehend und redend zu denken ist mir ein wahrer Genuß.“⁹⁷⁷ Auch als der Höhepunkt der Freundschaft überschritten ist, bezeichnet er Lou in einem Brief an Overbeck, als einen „wahr[e] Glückfund“, sie habe „alle meine Erwartungen“⁹⁷⁸ erfüllt. Es handelt sich um Dankbarkeit in einem höheren Sinne: Man mag an die „sanitarische Enthaltung“ gegenüber Wagner denken, wenn Nietzsche in dem oben zitierten Brief an Rée festhält: „ich meine dies durch meine Trennung mehr bewiesen zu haben als durch meine N ä h e.“⁹⁷⁹

„1882 (mich schaudert bei dieser Jahreszahl.)“⁹⁸⁰

Nach gut zehntägigen Tautenburger Zusammensein notiert Lou am 14. August 1882 ahnungsvoll in ihrem Tagebuch:

*„Aber ob es gut ist, daß er den ganzen Tag von früh bis spät mit mir und im Gespräch ist, also nicht bei seiner Arbeit –; ich sagte es ihm heute, er nickte und sagte: ‚ich habe es ja so selten und genieße es wie ein Kind‘. Denselben Abend sagte er aber: **ich darf nicht lange in Ihrer Nähe leben**.“⁹⁸¹*

Kurz vor dem Eintreffen Lous entwirft Nietzsche am 4. August 1882 einem Brief an sie, in dem er bekennt:

„Ich wollte allein leben. — Aber da flog der liebe Vogel Lou über den Weg, und ich

⁹⁷⁵ eKGWB/BVN-1882,334 — Brief an Paul Rée: vermutlich 23. November 1882.

⁹⁷⁶ eKGWB/BVN-1882,263 — Brief an Heinrich Köselitz von: 13/07/1882.

⁹⁷⁷ eKGWB/BVN-1882,249 — Brief an Lou von Salomé von: 26/06/1882.

⁹⁷⁸ eKGWB/BVN-1882,327 — Brief an Franz Overbeck von: um den 10. November 1882.

⁹⁷⁹ eKGWB/BVN-1882,334 — Brief an Paul Rée von: vermutlich 23. November 1882.

⁹⁸⁰ eKGWB/BVN-1882,366 — Brief an Franz Overbeck von: 31/12/1882.

⁹⁸¹ Lou von Salomé: Tagebuch für Paul Rée, S. 183.

meinte, es sei ein Adler. Und nun wollte ich den Adler um mich haben.“⁹⁸²

Der menschscheue und -ungewohnte Nietzsche gibt sich einen Moment lang der irrigen Hoffnung hin, dass es jemanden geben kann, der seine schwierige Aufgabe mitzutragen bereit ist. Damit konfrontiert er Rée in einem Briefentwurf aus der letzten Dezemberwoche 1882: „Ich habe im Frühling gemeint, es habe sich ein M(ensch) gefunden, der im Stande sei, mir zu helfen“⁹⁸³. Diese Kalkulation ging nicht auf:

„Ich gieng dieses Jahr mit einem wirklichen Verlangen zu ‚den Menschen‘ zurück – ich meinte, man dürfe mir schon etwas Liebe und Ehre erweisen. Ich erlebte Verachtung, Verdächtigung und, in Hinsicht auf das, was ich kann und will, eine ironische Gleichgültigkeit.“⁹⁸⁴

Eine Wolke zieht über den tiefblauen Himmel der Utopie der Dreieinigkeit und „die Wolke an unsrem Horizonte lag auf mir!“ lässt er Lou in einem Brief vom 24. November 1882 wissen. „[E]in Einsamer leidet fürchterlich an einem Verdachte über die Paar Menschen, die er liebt“⁹⁸⁵, so Nietzsche. Es sei an der Zeit reinen Himmel zu schaffen.

Es kostet keine geringe Kraftanstrengung, die Wolke wegzufegen. Nietzsche bekommt den bisher „härtesten Bissen Leben“⁹⁸⁶ vorgesetzt, an dem er beinahe zu ersticken droht. Er habe „zu lange in der Einsamkeit gelebt und an meinem ‚eigenen Fette‘ gezehrt, daß ich nun auch mehr als ein Anderer *von dem Rade der eignen Affekte gerädert* werde“, heißt es in einem Brief an Overbeck im Dezember 1882. Er sei „um als Freigeist zu reden in der Schule der Affekte, d.h. die Affekte fressen mich auf“⁹⁸⁷, lässt er zur gleichen Zeit Lou und Rée brieflich wissen.

Wenn die Dreieinigkeit auch nur auf dem Briefpapier existierte⁹⁸⁸, so werden nun auch diese Briefe seltener, was Nietzsche schier unerträglich wird. Er fühlt sich im Stich gelassen. Ida Overbeck berichtet, dass er nach Briefen fragte, und dass er befürchtete, dass sie ihm etwas vorenthalte.⁹⁸⁹ Noch in „Ecce homo“ schreibt er:

⁹⁸² eKGWB/BVN-1882,279 — Brief an Lou von Salomé: 04/08/1882.

⁹⁸³ eKGWB/BVN-1882,362 — Brief an Paul Rée von: letzte Dezemberwoche 1882.

⁹⁸⁴ eKGWB/BVN-1882,359 — Brief an Franz Overbeck: gegen den 20. Dezember 1882.

⁹⁸⁵ eKGWB/BVN-1882,335 — Brief an Lou von Salomé von: verm. 24. November 1882.

⁹⁸⁶ eKGWB/BVN-1882,365 — Brief an Franz Overbeck von: 25/12/1882.

⁹⁸⁷ eKGWB/BVN-1882,360 — Brief an Paul Rée und Lou von Salomé von: gegen den 20. Dezember 1882.

⁹⁸⁸ Vgl.: Treiber: „In der Schule bei Simmel, S. 264.

⁹⁸⁹ Ida Overbeck: „Erinnerungen von Frau Ida Overbeck“, in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 339.

„Auch scheint es mir, dass das gröbste Wort, der gröbste Brief noch gutartiger, noch honneter sind als Schweigen. Solchen, die schweigen, fehlt es fast immer an Feinheit und Höflichkeit des Herzens; Schweigen ist ein Einwand, Hinunterschlucken macht nothwendig einen schlechten Charakter“⁹⁹⁰.

Folglich wird Nietzsche in dieser Zeit wenigstens grobe Briefe bzw. Briefentwürfe an Lou und Rée verfassen.⁹⁹¹ Noch in ihrem „Lebensrückblick“ beschäftigt Lou die Frage, ob die Heftigkeit der Verdächtigungen und der Affekte nicht „fremder Einflußwirkung“⁹⁹² zugeschrieben werden kann“, denn „[w]as später folgte, schien Nietzsches Wesen und Würde dermaßen widersprechend“⁹⁹³. Auch Ida Overbeck erinnert sich, wie sehr Nietzsche „außer“ sich und von sich selbst abgefallen ist:

*„N. litt nachher sehr unter all den Zerwürfnissen, auch mit seiner Familie. Ich riet ihm, nicht zu vergessen, dass er ja selber gewußt habe, seiner Schwester zuviel zuzumuten (...) Die Versöhnung kam denn auch zustande, aber in einer für Nietzsche unheilvollen Weise. **Er fiel von sich selbst, von seinem eigenen Erlebnis ab**, trat damit sich selbst und wohl auch andern zu nahe.“⁹⁹⁴*

Ein Jahr später, am 1. Februar 1884, gibt Nietzsche in einem Brief an Köselitz seine „Scham“ über seine „damalige Briefschreiberei“ zu erkennen, sie war „eine Krankheit in der Krankheit. — Wissen Sie eigentlich, daß ich im vorigen Winter einen **Typhus** durchgemacht habe?“⁹⁹⁵ Gegen diesen „Typhus“, gegen „[d]iese erzwungene Lautlosigkeit [die ihm] mitunter fast zum Ersticken“⁹⁹⁶ war, so in einem Brieffragment an Lou im Dezember 1882, half einzig, nach Nietzsches späteren Aussage in einem Brief vom 17. April 1883 an Köselitz, die zehntägigen Niederschrift des ersten Buch des Zarathustras: „Seine Entstehung war eine Art **Aderlaß**, ich verdanke ihm, daß ich nicht erstickt bin.“⁹⁹⁷

Mazzino Montinari weist darauf hin, dass sich die in Tautenburg mit Lou geführten

⁹⁹⁰ eKGWB/EH-Weise-5 — Ecce Homo: § 5. Druckfertig 02/01/1889.

⁹⁹¹ Vgl.: Treiber: In der Schule bei Simmel, S. 264.

⁹⁹² Noch im Jahre 1905 erinnert sich Lou: Förster-Nietzsches „Haß gegen mich [...] ist älter und seine eigentliche Quelle mir eigentlich unbekannt, jedenfalls ganz persönlicher Natur (Eifersucht); gewarnt worden bin ich vor ihr ja schon ehe ich sie noch kannte.“ (Brief an Frieda von Bülow im Februar 1905. Zitiert nach den „Erläuterungen“ aus Lou Andreas-Salomés „Lebensrückblick“, S. 245.) Die Details der Zwistigkeiten können in H. F. Peters: Zarathustras Schwester. Fritz und Lieschen Nietzsche – ein deutsches Trauerspiel. München: Kindler Verlag GmbH, 1983, (Kapitel: „Lou – ein Melodram in vier Akten“, S. 82-115, vor allem Akt zwei bis vier) nachgelesen werden.

⁹⁹³ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, S. 41.

⁹⁹⁴ Ida Overbeck: „Erinnerungen an Friedrich Nietzsche“, in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 341.

⁹⁹⁵ eKGWB/BVN-1884,484 — Brief an Heinrich Köselitz von: 01/02/1884.

⁹⁹⁶ eKGWB/BVN-1882,348 — Brief an Lou von Salomé von: vor Mitte Dezember 1882.

⁹⁹⁷ eKGWB/BVN-1883,402 — Brief an Heinrich Köselitz von: 17/04/1883.

Gespräche – „jene Übung in der Freigeisterei, jene Vivisektion der Seele“ – sich im Nachlass widerspiegeln. Die nachgelassenen Fragmente aus dieser Zeit (Fragmentgruppe 1 aus 1882) ergeben, so Montinari, *eine „vollständige Phänomenologie der Liebe“*⁹⁹⁸. Um einen Eindruck davon zu gewinnen, sollen hier abschließend einige davon wiedergegeben werden:

*„Grausamkeit in dem Genuß am Mitleiden. Das Mitleiden ist am stärksten, je tiefer wir den Anderen kennen und lieben. Folglich wird der Liebende, welcher gegen den, welchen er liebt, grausam ist, am meisten Genuß von der Grausamkeit haben. Gesetzt, wir lieben uns selber am meisten, so wäre der höchste Genuß des Mitleidens die Grausamkeit gegen uns. Heroisch = das ist das Streben nach dem absoluten Untergange in seinen Gegensatz, die Umschaffung des Teufels in Gott: das ist die s e r Grad von Grausamkeit.“*⁹⁹⁹

Ebenso: *„Dem Weh thun, den wir lieben — ist die eigentliche Teufelei. In Bezug auf uns selber ist es der Zustand des heroischen Menschen — die höchste Vergewaltigung. Das Streben in den Gegensatz gehört hierzu.“*¹⁰⁰⁰

Und dazu erläuternd: *„Die höchste Liebe zum Ich, wenn sie als Heroismus sich äußert, hat Lust zum Selbst-Untergange neben sich, also Grausamkeit, Selbst-Vergewaltigung.“*

Ein weiteres Fragment thematisiert das Verhältnis von Liebe und Macht: *„Die unbedingte Hingebung und das Gern leiden vom Geliebten, die Begierde mißhandelt zu werden. Hingebung wird zum Trotz gegen sich. Andererseits der Liebgehabte, welcher das Liebende quält, sein Machtgefühl genießt, und um so mehr, als er sich selber dabei tyrannisirt: es ist eine d o p p e l t e Ausübung von Macht. Machtwille wird hier zum Trotz gegen sich.“*¹⁰⁰¹

⁹⁹⁸ Mazzino Montinari: „Zu Nietzsches Begegnung mit Lou Andreas-Salomé“, in: Rilke-Gesellschaft (Hg.): Lou Andreas-Salomé. Karlsruhe: von Loeper Verlag GmbH, 1986, S. 15-22. Zu Nietzsches Phänomenologie der Liebe: Wiebrecht Ries: „Nietzsches Beiträge zu einer ‚Phänomenologie der Liebe‘“, in: Gerlach, Hans-Martin und Renate Reschke (Hg.): Nietzscheforschung. Ein Jahrbuch, Band 3. Berlin: Akademie, 1995, S. 221-232. Ries weist darauf hin, dass Max Schelers „Phänomenologie und Theorie der Sympathiegefühle und von Liebe und Haß“ (1913), das in späteren Auflagen den Titel „Wesen und Formen der Sympathie“ trägt, eng mit Nietzsches diesbezüglichem Denken verknüpft sei.

⁹⁹⁹ eKGWB/NF-1882,1[67] — Nachgelassene Fragmente Juli–August 1882.

¹⁰⁰⁰ eKGWB/NF-1882,1[70] — Nachgelassene Fragmente Juli–August 1882.

¹⁰⁰¹ eKGWB/NF-1882,1[73] — Nachgelassene Fragmente Juli–August 1882.

Kapitel 6:

Freundschaft als Gemeinschaft der Unzeitgemäßen

„*Ich habe mit Wagner eine Alliance geschlossen.*“ – schreibt Nietzsche am 28. Jänner 1872 an Erwin Rohde. „Du kannst Dir gar nicht denken, wie nah wir uns jetzt stehen und wie unsre Pläne sich berühren.“ Was er „jetzt alles auf dem Herzen trage und für die Zukunft vorbereite, ist in Briefen auch nicht einmal zu berühren.“¹⁰⁰² Einmal kam Nietzsche seinem Traum einer Freundesgemeinschaft ganz nahe, nämlich während der schon betrachteten Jahre seiner Freundschaft mit Wagner.

In Wagner sieht Nietzsche einen Bündnispartner, der für die gleiche Sache kämpft.¹⁰⁰³ Sie beide, Wagner und er, bildeten gewissermaßen eine Gemeinschaft der Unzeitgemäßen, mit der ein Aufbruch in ein Menschsein jenseits von Gut und Böse gelingen soll. *Einsam, unzeitgemäß, griechisch, künftig, wahr und gleichgesinnt* – so lauten die Statuten ihrer Gemeinschaft. *Inwiefern ist ihr Freundschaftsbund unzeitgemäß?* In welcher Hinsicht sind Nietzsche und Wagner zwei Unzeitgemäße? Im Folgenden soll vorrangig Nietzsches Perspektive zur Geltung kommen.

EINSAM (erstes Prinzip)

„*Hat überhaupt Jemand Etwas von mir verstanden, – mich verstanden? – Einer, sonst Keiner: Richard Wagner*“¹⁰⁰⁴ – diese bekennden Worte finden sich in einer verworfenen Passage zur autobiographischen Schrift „*Ecce homo*“. Es handelt sich dabei um die feierliche Erkenntnis, wonach Nietzsche sich nur einmal im Leben „*Inter pares*“¹⁰⁰⁵ gefühlt hat. Denn wer von seinen anderen „*Freunden*“ – ein Terminus, den er unter „*Gänsefüßchen*“ setzt¹⁰⁰⁶ – habe auch nur „im Entferntesten die Tiefe des Blicks gestreift“¹⁰⁰⁷, mit der er sich von seinem großen Freund und Meister verstanden fühlte.

Eine tragende Säule dieser einzigartigen Freundschaft ist Nietzsches Bewunderung für Wagner als Genie der Einsamkeit. Für seine „so *einsam* und merkwürdig dastehende Persönlichkeit“, seine „*See- und Bergeinsamkeit*“¹⁰⁰⁸ findet Nietzsche im Geburts-

¹⁰⁰² eKGWB/BVN-1872,192 — Brief an Erwin Rohde von: 28/01/1872.

¹⁰⁰³ Vgl. Harald Lemke: Artikel: „Freundschaft“, in: Henning Ottmann (Hg.): Nietzsche-Handbuch. Leben – Werk – Wirkung. Stuttgart/Weimar: Verlag J.B.Metzler, 2000, S. 237f., hier S. 238.

¹⁰⁰⁴ Vorstufe zu „Warum ich so gute Bücher schreibe“. *Ecce homo*, in: KSA 14, S. 481.

¹⁰⁰⁵ eKGWB/NF-1885,2[12] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1885 — Herbst 1886.

¹⁰⁰⁶ Vgl. Kapitel 1 (Einleitung)

¹⁰⁰⁷ Vorstufe zu „Warum ich so gute Bücher schreibe“. *Ecce homo*, in: KSA 14, S. 481.

¹⁰⁰⁸ eKGWB/BVN-1869,4 — Brief an Richard Wagner von: 22/05/1869.

tagsbrief an den Meister aus dem Jahre 1869 Worte der Anerkennung. An diesem Urteil wird er trotz allem festhalten, wovon auch eine unvollständige Notiz aus dem Jahre 1885, die wohl Wagner beschreibt, zeugt: „*Er war ein Mensch nach meinem Herzen, so unmoralisch, atheistisch, antinomistisch, welcher einsam lief*“¹⁰⁰⁹. Wagners Einsamkeit wird auch von anderen, die ihn kennen, wahrgenommen und respektiert. Zum Beispiel hat sie Eindruck auf Heinrich von Stein gemacht. Über des Letzteren Besuch in Sils-Maria berichtet Nietzsche am 20. September 1884 an Köselitz, dass Steins Nähe¹⁰¹⁰ zu „Wagner’s (...) ihn feinfühlig in Bezug auf das verborgene Pathos eines *Einsam-Daherziehenden* gemacht“¹⁰¹¹ habe.

„Was an Wagner zu lernen ist“, notiert Nietzsche im Jahr 1885 in einer nachgelassenen Notiz, welche seine bisherigen Schriften und deren Inhalt in dieser Hinsicht stichwortartig zusammenfasst. Über die vierte „Unzeitgemäße Betrachtung“ schreibt er an dieser Stelle, sie sei lehrreich, insofern sie in Wagner den „*Künstler-Einsiedler*“¹⁰¹² darstelle. Noch Ende 1888, zur Zeit der Zusammenstellung von „Nietzsche contra Wagner“, trennt Nietzsche den Bayreuther Wagner von „dem Wagner, der die *einsamste Musik* gemacht hat, die es giebt“.¹⁰¹³ Die eingangs gesetzten würdigenden Worte in dieser Schrift „Wo ich bewundere“ weisen auf Wagners „Vorrang vor den übrigen Musikern“ hin: er sei „Einer, der tief gelitten hat“. Dort, „worin er s i c h in Musik setzt“, dort, wo sein einsames Wesen zu Musik wird, dort „bewundere“¹⁰¹⁴ er ihn.

„Zwischen ichts und nichts, eine Unendlichkeit“¹⁰¹⁵

„Euer Fr.[iedrich] das einsamste aller Thiere“¹⁰¹⁶ – so signiert Nietzsche seinen Brief vom 29. Oktober 1885 an Schwester Elisabeth und Schwager Bernhard Förster. Wer einsame Schriften lesen will, der lese Nietzsche.¹⁰¹⁷ Nietzsches Einsamkeit ist tief und wird ihn nie verlassen – er habe „bisjetzt, von Kindesbeinen an, Niemanden gefunden“, mit dem er „dieselbe Noth auf Herzen und Gewissen hätte.“ Dass er keinen habe, sei sein „Malheur“; er sei „lächerlich-glücklich gewesen“, wenn er „mit Jemandem irgend

¹⁰⁰⁹ eKGWB/NF-1885,34[254] — Nachgelassene Fragmente April–Juni 1885.

¹⁰¹⁰ Heinrich von Stein wurde auf Vermittlung von Malwida von Meysenbug als Erzieher Siegfried Wagners engagiert, einer Aufgabe, der er von 20. Oktober 1879 bis zum 10. Oktober 1880 nachging. Auf Wunsch seines Vaters setzte er anschließend seine Universitätskarriere fort, die nur kurz war, da er 30jährig verstarb. Vgl. Hauke Reich: Nietzsche-Zeitgenossenlexikon. Verwandte und Vorfahren, Freunde und Feinde, Verehrer und Kritiker von Friedrich Nietzsche. Basel: Schwabe Verlag, 2004, S. 211.

¹⁰¹¹ eKGWB/BVN-1884,536 — Brief an Heinrich Köselitz von: 20/09/1884.

¹⁰¹² eKGWB/NF-1885,2[124] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1885 — Herbst 1886.

¹⁰¹³ eKGWB/NW-Einwände — Nietzsche contra Wagner: § Wo ich Einwände mache. Gedruckt 02/01/1889.

¹⁰¹⁴ eKGWB/NW-bewundern — Nietzsche contra Wagner: § Wo ich bewundere. Gedruckt 02/01/1889.

¹⁰¹⁵ eKGWB/SE-3 — Schopenhauer als Erzieher: § 3. Erste Veröff. 15/10/1874.

¹⁰¹⁶ eKGWB/BVN-1885,639 — Brief an Bernhard und Elisabeth Förster: 29/10/1885.

¹⁰¹⁷ Vgl.: Nietzsche: „wenn ihr seine einsamen Gesänge hören wollt, so hört Beethoven’s Musik.“ (eKGWB/SE-3 — Schopenhauer als Erzieher: § 3. Erste Veröff. 15/10/1874.)

ein Fleckchen und Eckchen gemein fand oder zu finden glaubte,¹⁰¹⁸ so im Brief vom 20. Mai 1885 an seine Schwester. Nietzsche betont in einer Fragment gebliebenen Aufzeichnung aus derselben Zeit, dass es „schwer (ist) verstanden zu werden“. „Schon für den guten Willen zu einiger Feinheit der Interpretation“ müsse man „von Herzen dankbar sein: an guten Tagen verlange man gar nicht mehr. *Man soll seinen Freunden einen reichlichen Spielraum zum Mißverständnisse zugestehen.*“ Alles in allem sei es noch „besser mißverstanden als unverstanden zu werden“¹⁰¹⁹, denn immerhin liege noch mehr menschliche Wärme im Missverstanden-Werden als im Unverstanden-Sein.

Nietzsche weiß, woher sein Nichtverstanden-Werden und die damit einhergehende Einsamkeit rühren: „[D]ie inneren Erlebnisse, Werthschätzungen und Bedürfnisse sind bei mir anders.“ Folglich sei es auch schwer „solche Schriften wie die meinigen zu verstehen“¹⁰²⁰. Für den Autor dieser Werke kommt eins erschwerend hinzu: „*Die Probleme, mit denen sich beide*¹⁰²¹ *Bücher beschäftigen, machen einsam*“¹⁰²², so Nietzsches in seinem Brief vom Sommer 1887 an den verehrten Hippolyte Taine, von dem er sich verstanden glaubt. Denn im Allgemeinen sei er „Niemandem begegnet (...) welcher zu ihm gehörte, ob er schon auf vielerlei Wegen gesucht hat“, so eine Aufzeichnung aus dem Herbst 1885. Er selbst sei in Gesellschaften „immer der Mensch der wohlwollenden und heiteren Verstellung, der gesuchten und oft gefundenen Anähnlichung“, einer, der „jene gute Miene zum bösen Spiele aus allzulanger Erfahrung kennt, welche ‚Leutseligkeit‘¹⁰²³ heißt“¹⁰²⁴. In einem Brief von Anfang November 1883 an seine Schwester betont Nietzsche, es sei geradezu unvorstellbar, „wie einsam und ‚verborgen‘ ich mir immer unter all der liebenswürdigen Tartufferie jener Menschen vorkomme, die Du ‚Gute‘ nennst“, wozu die Adressatin u.a. Malwida von Meysenbug und Reinhart von Seydlitz zählt. Nietzsche „schreit nach einem Menschen, der redlich ist und reden kann“¹⁰²⁵, so weiter. Von einem solchen einsamen Schrei nach

¹⁰¹⁸ eKGWB/BVN-1885,602 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 20/05/1885.

¹⁰¹⁹ Vgl. das vollständige Zitat Nietzsches: „Es dünkt mich besser mißverstanden als unverstanden zu werden: es ist etwas Beleidigendes darin, verstanden zu werden. Verstanden zu werden? Ihr wißt doch, was das heißt? — Comprendre c’est égal. Es schmeichelt mehr, mißverstanden zu sein als unverstanden: gegen das Unverständliche bleibt man kalt, und Kälte beleidigt.“ (eKGWB/NF-1885,1[182] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1885 — Frühjahr 1886.)

¹⁰²⁰ eKGWB/NF-1885,34[86] — Nachgelassene Fragmente April–Juni 1885.

¹⁰²¹ Nietzsche bezieht sich auf die „Morgenröthe“ und „Die fröhliche Wissenschaft“. Vgl.: eKGWB/BVN-1887,872 — Brief an Hippolyte Taine von: 04/07/1887.

¹⁰²² eKGWB/BVN-1887,872 — Brief an Hippolyte Taine von: 04/07/1887.

¹⁰²³ Hier sehen wir wiederum eine gewisse Parallele zu Kierkegaard, der als Student oft Geselligkeit schätzte, dann aber darunter litt, dass er sich in der jeweiligen Gesellschaft fremd fühlte. Vgl. dazu folgenden Tagebucheintrag Kierkegaards aus dem Jahre 1836: „Ich komme eben von einer Gesellschaft, in der ich die Seele war; der Witz strömte aus meinem Mund, alle lachten, bewunderten mich – aber ich ging, ja der Gedankenstrich muß so lang sein wie die Radien der Erdbahn

hin und wollte mich erschießen.“ (Nach der Übersetzung von Theodor Haecker: Sören Kierkegaard, Die Tagebücher, Innsbruck: Brenner Verlag, 1923, Bd. 1, S. 49)

¹⁰²⁴ eKGWB/NF-1885,2[12] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1885 — Herbst 1886.

¹⁰²⁵ eKGWB/BVN-1883,471 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: Anfang November 1883.

Gleichgesinnten zeugt auch ein Fragment aus dem Jahre 1885: „Ich habe Jahre lang mit Menschen Verkehr gehabt und die Entsagung und Höflichkeit so weit getrieben, nie von Dingen zu reden, die mir am Herzen lagen. Ja ich habe fast nur so mit Menschen gelebt“¹⁰²⁶.

Dennoch – Nietzsche bejaht seine Einsamkeit. Dies offenbart er Paul Rée in zwei Briefen aus den Jahren 1880 und 1881. Er bedürfe ihrer „nicht als einer Liebhaberei, sondern als der Bedingung“¹⁰²⁷, um sein „Bestes schaffen [zu] können“:

*„Als Recept sowohl wie als natürliche Passion erscheint bei mir immer deutlicher die **Einsamkeit und zwar die vollkommne** — und den Zustand, in dem wir unser Bestes schaffen können, muß man herstellen und **viele Opfer dafür bringen können**.“*¹⁰²⁸

Dass er die Opfer, die die Einsamkeit fordert, manchmal nur schwer erträgt, quält ihn. „Mein Gedächtniß ist überladen mit tausend beschämenden Erinnerungen, in Hinsicht auf solche Schwächen, in denen ich die Einsamkeit absolut nicht mehr ertrug“¹⁰²⁹, so am 20. Mai 1885 an seine Schwester. Auch während der Nachwirkungen der Lou-Rée-Erlebnisse fühlt sich Nietzsche als Held der Einsamkeit erniedrigt. Jene „kleinlichen Dinge, welche seit einigen Wochen über mich herstürzen“, hätten ihm

*„die größte Gefahr gebracht — nämlich meinen Weg zu verlassen. Sobald ich jetzt sagen muß: ‚ich halte die Einsamkeit nicht mehr aus‘, so empfinde ich eine unsägliche Erniedrigung vor mir selber — ich bin dem Höchsten, das in mir ist, abtrünnig geworden.“*¹⁰³⁰

Einsam lebt es sich gefährlich, das weiß Nietzsche. Denn jene Einsamen verbergen sich in der „Höhle des Innerlichen (...) aber dort auch lauert die grösste Gefahr der Einsamen“¹⁰³¹. Es kann mitunter zu „jene[n] gefährlichen herzerreißenden Ausbrüchen aller verhehlten Unseligkeit, aller nicht erstickten Begierde, aller aufgestauten und wild gewordenen Ströme der Liebe“ kommen. Den „plötzlichen Wahnsinn jener Stunde“ veranschaulicht Nietzsche in einem Fragment aus dem Jahre 1885 mit folgendem Beispiel. Dann kommt es dazu, dass

„der Einsame einen Beliebigen umarmt und als Freund und Zuwurf des Himmels und kostbarstes Geschenk behandelt, um ihn eine Stunde später mit Ekel von sich zu stoßen,

¹⁰²⁶ eKGWB/NF-1885,34[86] — Nachgelassene Fragmente April–Juni 1885.

¹⁰²⁷ eKGWB/BVN-1881,144 — Brief an Paul Rée von: Ende August 1881.

¹⁰²⁸ eKGWB/BVN-1880,59 — Brief an Paul Rée von: 31/10/1880.

¹⁰²⁹ eKGWB/BVN-1885,602 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 20/05/1885.

¹⁰³⁰ eKGWB/BVN-1883,459 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 29/08/1883.

¹⁰³¹ eKGWB/SE-3 — Schopenhauer als Erzieher: § 3. Erste Veröff. 15/10/1874.

— mit Ekel nunmehr vor sich selber, wie beschmutzt, wie erniedrigt, wie sich selbst entfremdet, wie an seiner eignen Gesellschaft krank —.“¹⁰³²

Auch Nietzsches „Sentenzen-Buch“ aus dem Jahre 1882, welches den Titel „Auf hoher See“ trägt, hält diesen Gedanken fest:

„Nicht die Menschen — aber der Mensch ist es, den der Einsame liebt: und wenn diese Menschen-Liebe in ihm sich angehäuft und gestaut hat, dann stürzt sie wie ein Strom über irgend einen Menschen her, der ihm in den Sinn kommt — gleichgültig ob es sein Feind oder Freund ist.“¹⁰³³

Ob Freund, Feind oder „Ungethüm“, auch der „lieblich[e] Narr Zarathustra“ beschreibt im dritten Buch (1884) des Werkes dieses *Phänomen des Sturzbaches der Liebe* als „Gefahr des Einsamsten“. Er veranschaulicht es mit folgendem Bild: „Jedes Ungethüm wolltest du noch streicheln. Ein Hauch warmen Athems, ein Wenig weiches Gezottel an der Tatze —: und gleich warst du bereit, es zu lieben und zu locken.“ Und Zarathustra folgert selbstkritisch: „Zum Lachen ist wahrlich meine Narrheit und meine Bescheidenheit in der Liebe!“¹⁰³⁴

Diesbezüglich legt Nietzsche in einem Brief vom 20. Mai 1885 gegenüber seiner Schwester ein gewichtiges Bekenntnis ab. Über diese Bescheidenheit im Zustandekommen seiner Freundschaften schreibt er: „**Fast alle meine menschlichen Beziehungen sind aus den Anfällen des Vereinsamungs-Gefühls entstanden:** Overbeck, so gut als Rée, Malvida so gut als Köselitz“¹⁰³⁵.

Dies kann geschehen, da auch solche Einsame ihre „Höhle des Innerlichen“ hin und wieder verlassen müssen, so lesen wir in „Schopenhauer als Erzieher“. Solche Menschen, „die ihre Freiheit in das Innerliche geflüchtet haben, müssen auch äusserlich leben, sichtbar werden, sich sehen lassen“, denn auch „sie stehen in zahllosen menschlichen Verbindungen durch Geburt, Aufenthalt, Erziehung, Vaterland, Zufall, Zudringlichkeit Anderer“ und dergleichen. Das unvermeidbare auch Nach-außen-hin-leben-Müssen ist die „allgemeinste Gefahr ungewöhnlicher Menschen, die in einer an das Gewöhnliche gebundenen Gesellschaft leben“¹⁰³⁶. Auch von Missverständnissen werden diese Einsamen heimgesucht, denn

„zahllose Meinungen werden bei ihnen vorausgesetzt, einfach weil sie die herrschenden

¹⁰³² eKGWB/NF-1885,2[12] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1885 — Herbst 1886.

¹⁰³³ eKGWB/NF-1882,3[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1882. (Nr.332)

¹⁰³⁴ eKGWB/Za-III-Wanderer — Also sprach Zarathustra III: § Der Wanderer. Erste Veröff. 10/04/1884.

¹⁰³⁵ eKGWB/BVN-1885,602 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 20/05/1885.

¹⁰³⁶ eKGWB/SE-3 — Schopenhauer als Erzieher: § 3. Erste Veröff. 15/10/1874.

*sind; jede Miene, die nicht verneint, gilt als Zustimmung; jede Handbewegung, die nicht zertrümmert, wird als Billigung gedeutet. Sie wissen, diese Einsamen und Freien im Geiste — dass sie fortwährend irgend worin anders scheinen als sie denken“.*¹⁰³⁷

Um jene Ausnahmemenschen bildet sich allzu leicht „ein Netz von Missverständnissen“ und „ein Dunst von falschen Meinungen“ umschwebt sie. **Daher „(brauchen) [g]erade solche Einsame (...) Genossen, vor denen sie wie vor sich selbst offen und einfach sein dürfen**, in deren Gegenwart der Krampf des Verschweigens und der Verstellung aufhört“, „denn dass das Scheinen Nothwendigkeit ist, hassen solche Naturen mehr als den Tod“¹⁰³⁸. Dieses Gedankengut¹⁰³⁹ aus der dritten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ verleiht einem Fragment aus dem Jahre 1885 an Bedeutungstiefe, in dem Nietzsche schreibt: „Inter pares: ein Wort, das trunken macht, — so viel Glück und Unglück schließt es für den ein, welcher ein ganzes Leben allein war“¹⁰⁴⁰.

Ein wesentliches Merkmal von Nietzsches Freundschaftsbegriff ist sein **Ausgangnehmen von einer allgewaltigen individuellen Einsamkeit**. „Wir sitzen alle so einsam auf unserem Leuchtturm — und wenn es nur immer ein Leuchtturm wäre!“¹⁰⁴¹ Dieses Bild aus einem Brief an Erwin Rohde am 7. Juni 1875 steht metaphorisch für Nietzsches Gedanken einer als absolut gesetzten individuellen Einsamkeit. Erst von ihrer Absolutheit her möge ein Zugang zur Freundschaft versucht werden, im Sinne eines nachdrücklichen „*dass es Freundschaft, dass es Freunde geben möge*.“¹⁰⁴² Die inkommensurable Individualität der an der Freundschaft Beteiligten fasst Nietzsche in „Schopenhauer als Erzieher“ in poetische Worte: „zwischen einem und keinem liegt hier, wie immer zwischen ichts und nichts, eine Unendlichkeit“.¹⁰⁴³

In dieser absoluten Einsamkeit, in die dieser „einsamste der Einsamen, der Mensch“, hineingestellt ist, „sucht [er] nun **nicht mehr einen Gott, sondern einen Genossen**. (...)“

¹⁰³⁷ Ebd.

¹⁰³⁸ Ebd. Nietzsche bezieht diese Sätze zwar auf Schopenhauer, jedoch darf man annehmen, dass er damit auch sich selbst meint. Diese These stützt ein nicht in die aktuelle hist.-krit. Ausgabe (KGB) aufgenommenen Brief, der im Original fehlt, jedoch als sogenannte „Urabschrift“ der Schwester Nietzsches im Archiv vorliegt. Ein Abschnitt des Briefes stimmt überein mit „Schopenhauer als Erzieher“, nur dass die Personalpronomen von der 3. Person in die 1. Person gesetzt sind. Als Post scriptum wird festgehalten: „Das Alles kannst Du gedruckt in meinem Schopenhauer lesen – aber es sind meine eignen Erfahrungen und Empfindungen.“ (Nietzsche im Januar 1875 aus Basel an Elisabeth Nietzsche, im „Nachbericht“ der sogenannten Beckschen Ausgabe der Briefe: Friedrich Nietzsche: Werke und Briefe. Historisch-kritische Gesamtausgabe. Briefe. Hg. von Wilhelm Hoppe. 4 Bände erschienen, dann abgebrochen. München: Beck, 1938-1942, Band 4, S. 409f.)

¹⁰³⁹ Seinen Prinzipien aus „Schopenhauer als Erzieher“ sei er bisher treu geblieben, so Nietzsche Ende 1882 an Erwin Rohde. „Lies mir doch einmal zu Gefallen meine Schrift über Schopenhauer (...) Was diese Schrift und das Ideal darin betrifft — so habe ich bisher mein Wort gehalten.“ (eKGWB/BVN-1882,345 — Brief an Erwin Rohde: Anfang Dezember 1882.)

¹⁰⁴⁰ eKGWB/NF-1885,2[12] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1885 — Herbst 1886.

¹⁰⁴¹ eKGWB/BVN-1875,453 — Brief an Erwin Rohde von: 07/06/1875.

¹⁰⁴² Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, S. 93.

¹⁰⁴³ eKGWB/SE-3 — Schopenhauer als Erzieher: § 3. Erste Veröff. 15/10/1874.

Er sucht den Freund des Menschen.“¹⁰⁴⁴ So lautet die erste Variante zu einem ausführlicheren Fragment aus dem Jahre 1881, wo Nietzsche ausruft: **„wo finden wir einen Genossen für den Menschen!“**

*„Ehedem suchten wir einen König, einen Vater, einen Richter für Alles, weil es uns an rechten Königen, rechten Vätern, rechten Richtern mangelte. Nachmals werden wir den Freund suchen — die Menschen werden selbsteigene Herrlichkeiten und Sonnenkreise geworden sein — aber einsam. Der mythenbildende Trieb geht dann aus nach dem Freunde.“*¹⁰⁴⁵

Nach dem von Nietzsche deklarierten Tode Gottes sinnt der Mensch auf Abhilfe: Der Freund soll künftig die vormals von Gott eingenommene Stellung einnehmen. Somit wird **der Freund ein neuer, säkularer Mythos des modernen Menschen.**

Monaden in der Zweiheit

Seinen gesuchten Genossen findet Nietzsche – wie in Kapitel 3 dargestellt – in Wagner. Mit ihm will er sein Schicksal zusammenknüpfen. Als Ausnahmemenschen haben sie laut einem Fragment von 1875 eine „[g]emeinsame Noth“¹⁰⁴⁶: beide sind sie gefährdet durch innere Vereinsamung. Sie sind „Leut[e], welche im Lande Nirgendsheim zu Hause sind“¹⁰⁴⁷, so lesen wir in Nietzsches Bayreuther Festschrift. Ihre Einsamkeit, welche einen Aspekt ihrer Unzeitgemäßheit ausmacht, lässt sie beide in Dankbarkeit sich verbunden wissen. Aus diesem Grund ermahnt sich Nietzsche im Juni 1872 in einem auf einen Besuch bei Wagners rückblickenden Brief dazu, „dankbar um mich zu blicken, mich nicht einsam zu wissen“¹⁰⁴⁸.

Über weite Strecken ist Nietzsches Leben von Einsamkeit geprägt, welche sich beim späten Nietzsche fortschreitend radikalisiert. Sein Leben sei „wirklich sehr einsam und freudelos“¹⁰⁴⁹, er lebe es in einer „freudelosen Vereinsamung“¹⁰⁵⁰ bzw. „freudelosen Einsamkeit“¹⁰⁵¹ – so lauten einige Auszüge aus Briefen an Freund Rohde und Schwester Elisabeth aus verschiedenen Lebensjahren. Jedoch bringt bereits der junge Nietzsche aus dem Jahre 1869 eine Selbstkritik daran an, wenn er in einem Brief an Rohde sich

¹⁰⁴⁴ eKGWB/NF-1881,12[23] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1881.

¹⁰⁴⁵ eKGWB/NF-1881,14[10] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1881.

¹⁰⁴⁶ eKGWB/NF-1875,12[14] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Ende September 1875.

¹⁰⁴⁷ eKGWB/WB-4 — Richard Wagner in Bayreuth: § 4. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹⁰⁴⁸ eKGWB/BVN-1872,233 — Brief an Richard Wagner von: 24/06/1872.

¹⁰⁴⁹ eKGWB/BVN-1868,559 — Brief an Erwin Rohde von: 1-3 Febr. 1868.

¹⁰⁵⁰ eKGWB/BVN-1879,920 — Brief an Erwin Rohde von: 28/12/1879.

¹⁰⁵¹ eKGWB/BVN-1869,621 — Brief an Franziska und Elisabeth Nietzsche von: zweite Februarhälfte 1869.

„mit meinen ewigen Reden über Einsamkeit“¹⁰⁵² zurücknehmen will. Denn recht betrachtet: „[d]ie Einsamkeit ist für mich etwas sehr Erträgliches, ja Beglückendes, in einem früheren Jahrhundert wäre ich so etwas Einsiedlerhaftes geworden.“¹⁰⁵³ Dies schreibt er am Tage seines 28. Geburtstags an Richard Wagner und bestärkt in diesen Worten ihre Gemeinschaft der Einsamen. **„Ich kann nicht sagen, wie sehr die Einsamkeit mir wohl thut!“** so Nietzsche am 24. November 1880 an Mutter und Schwester und er beschwört sie: „Glaubt ja nicht, daß es meine Liebe zu Euch verringere!“ und er macht sie auf den Nutzen aufmerksam „nur so kann ich mich selber in jedem Sinne fördern (und zuletzt vielleicht auch Andern nützlich werden)“¹⁰⁵⁴. Über das Beglückende der Einsamkeit will sich Nietzsche am 16. Mai 1869 in einem Brief an Erwin Rohde zugestimmt wissen:

*„wir können die Einsamkeit vertragen, ja wir lieben sie. Und wenn wir beide zusammen sind, so ist dies ja eigentlich keine Zweiheit, sondern die wahre und echte Monade: dann sind wir erst recht einsam und abgeschnitten von aller zudringlichen Welt“.*¹⁰⁵⁵

Nietzsche sucht **Freunde in der Einsamkeit**, vor allem aber **„Freunde der Einsamkeit“**¹⁰⁵⁶, so eine Wendung aus dem 44. Paragraphen in „Jenseits von Gut und Böse“. Es ist „eigentlich keine Zweiheit“, nach der er strebt, sondern jeder beteiligte **Freund soll streng monadisch seine Individualität wahren**. Er wünscht sich „[g]anz andere, unzugängliche Freunde, allein und einsam, weil unvergleichlich und ohne gemeinsames Maß, ohne Reziprozität, ohne Gleichheit.“ Er ruft dazu auf, mit ihm „zu teilen, was sich nicht teilen lässt: die Einsamkeit“¹⁰⁵⁷, so lauten Nietzsches Gedanken in den Worten Jacques Derridas, der dieser Thematik in seinem Werk „Politiques de l’amitié“ nachgegangen ist. Ein wichtiger Bezugspunkt ist der erwähnte Paragraph aus dem „Zweiten Hauptstück“ von „Jenseits von Gut und Böse“, in dem die „freien Geister“ selbst zu Wort kommen. Sie charakterisieren sich selbst als **„die geborenen geschworenen eifersüchtigen Freunde der Einsamkeit (...), unsrer eignen tiefsten mitternächlichsten mittäglichen Einsamkeit“**.¹⁰⁵⁸ Diese Freunde der Einsamkeit laden dazu ein, sich zu einer „Gemeinschaft der sozialen Ent-bindung“ zusammenzuschließen, um so eine Gemeinschaft von „eigensinnigen Freunden der einsamsten Singularität“¹⁰⁵⁹ zu bilden.

Es handelt es sich hier um „die **Gemeinschaft derer, die keiner Gemeinschaft**

¹⁰⁵² eKGWB/BVN-1869,22 — Brief an Erwin Rohde von: 17/08/1869.

¹⁰⁵³ eKGWB/BVN-1872,260 — Brief an Richard Wagner von: 15/10/1872.

¹⁰⁵⁴ eKGWB/BVN-1880,68 — Brief an Franziska und Elisabeth Nietzsche von: 24/11/1880.

¹⁰⁵⁵ eKGWB/BVN-1869,8 — Brief an Erwin Rohde von: 16/05/1869.

¹⁰⁵⁶ eKGWB/JGB-44 — Jenseits von Gut und Böse: § 44. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹⁰⁵⁷ Derrida: Politik der Freundschaft, S. 63.

¹⁰⁵⁸ eKGWB/JGB-44 — Jenseits von Gut und Böse: § 44. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹⁰⁵⁹ Derrida: Politik der Freundschaft, S. 64.

angehören¹⁰⁶⁰ („la communauté de ceux qui n’ont pas de communauté“), um eine „Gemeinschaft ohne Gemeinschaft, Freundschaft ohne Gemeinschaft der Freunde der Einsamkeit. Keinerlei Zugehörigkeit. Keine Ähnlichkeit und keine Nähe.“¹⁰⁶¹ Nur eine einzige Eigenschaft teilen sie:

„Sie lieben die Einsamkeit, gehören gemeinsam, und darin gleichen sie einander, der Welt der Einsamkeit an, der Welt der Vereinzelnung, der Singularität, der Unzugehörigkeit. Aber in dieser einzigartigen Welt singulärer Einzelner sind sie Verschworene, diese ‚geschworenen Freunde der Einsamkeit‘“¹⁰⁶²

Diese eingeschworenen Freunde der Einsamkeit bilden mit einem Wort Derridas eine „anachoretische Gemeinschaft“. ***Ihr Einsiedlertum ist die Bedingung ihres Freund-Sein-Könnens***, denn „einzig unter der Bedingung dieses Rückzugs lieben sie“. Kurz, es handelt sich um ***jene, „[d]ie nur lieben, indem sie sich lösen“***¹⁰⁶³. Derrida betont, dass es sich dabei „nicht notwendig [um] eine Geheimgesellschaft“ mit Mitgliedern handle, die „ein okkultes, esoterisches, kryptopoietisches Wissen miteinander teilen.“ Wenn der „Begriff des Geheimnisses“ klassischerweise einem „Denken der Gemeinschaft, der Solidarität oder der Sekte, der Initiation oder des privaten, abgeschiedenen Raums“¹⁰⁶⁴ angehört, so wendet sich der Freund der Einsamkeit gerade gegen ein solches sektierisches, dogmatisierendes Denken.

„[W]ir (wollen) niemanden bekehren“ erklärt Nietzsche am 1. Februar 1870 in einem Brief an Paul Deussen, „weil wir die Kluft empfinden als eine von der Natur gesetzte“. ***Was bleibt, ist die „geistige Einsiedelei und gelegentlich ein Gespräch mit Gleichgesinnten“***. Das sei „unser Loos“.¹⁰⁶⁵

Die Freundschaft, wie Nietzsche sie denkt, spiegelt sich in Rainer Maria Rilkes Ideal der Liebe. Es ist eine Liebe, die wir erst „ringend und mühsam vorbereiten“ müssen,

¹⁰⁶⁰ Derrida: Politik der Freundschaft, S. 67. Er zitiert hier Worte aus Georges Batailles: Die Freundschaft. Atheologische Summe II. Aus dem Französischen übersetzt und mit einem Nachwort von Gerd Bergfleth. Das theoretische Werk in Einzelbänden. Hg. von demselben. München: Matthes & Seitz, 2002. (Orig.: L’Amitié. Paris: Éditions Gallimard, 1961.) Außerdem bezieht er sich auf Maurice Blanchots Werk „La Communauté invouable“. Paris, 1989. (dt.: Die uneingestehbare Gemeinschaft. Berlin, 2007) sowie auf Jean-Luy Nancys „La Communauté désœuvrée“. Paris, 1986. (dt.: Die undarstellbare Gemeinschaft. Stuttgart, 1988).

¹⁰⁶¹ Derrida: Politik der Freundschaft, S. 74.

¹⁰⁶² Ebd. S. 75.

¹⁰⁶³ Edd. S. 64

¹⁰⁶⁴ Ebd. S. 64.

¹⁰⁶⁵ eKGWB/BVN-1870,60 — Brief an Paul Deussen von: 01/02/1870.

„die darin besteht, *daß zwei Einsamkeiten einander schützen, grenzen und grüßen.*“¹⁰⁶⁶

„[U]nsre zwei Einsamkeiten“, so Nietzsche am 12. Mai 1887 an Malwida, hofft er „wieder einmal in die allernächste herzlichste Nachbarschaft zu rücken“¹⁰⁶⁷. Sehnsüchtig fragt er sich, „ob es nicht für uns Beide jetzt fruchtbar und erquicklich sein müßte“¹⁰⁶⁸. Denn, so Nietzsche an anderer Stelle, für denjenigen, der „ganz und gar Einsiedler“ ist, den „kein einziger wirklich gleichgestimmter Freund tröste[t]“¹⁰⁶⁹, für den ist der Freund ein „köstliche[r] Gedanke“¹⁰⁷⁰.

UNZEITGEMÄSS (zweites Prinzip)

*Nietzsche und Wagner*¹⁰⁷¹ sind zwei Unzeitgemäße, un- und missverstanden in ihrer Zeit, darauf gründen sie ihre Freundschaft, darin teilen sie ihr einsames Schicksal. *Der große Text Nietzsches über Richard Wagner ist ganz bewusst eine „Unzeitgemäße Betrachtung“*¹⁰⁷². In seiner zweiten „Unzeitgemäßen Betrachtung“, „Vom Nutzen und Nachtheil der Historie für das Leben“¹⁰⁷³, gibt Nietzsche im Vorwort seine Definition von „unzeitgemäß“: „*unzeitgemäss — das heisst gegen die Zeit und dadurch auf die Zeit und hoffentlich zu Gunsten einer kommenden Zeit — zu wirken.*“¹⁰⁷⁴

Nietzsche bezieht seine Unzeitgemäßheit auch auf seinen Beruf des Philologen.

¹⁰⁶⁶ Brief von R. M. Rilke am 14. Mai 1904 aus Rom an Franz Xaver Kappus, in: Rainer Maria Rilke: „Briefe an einen jungen Dichter“, in: ders.: Von Kunst und Leben. Schriften. Gesammelte Werke in neun Bänden. Frankfurt am Main/Leipzig: Insel Verlag, 2001, S. 125-167, S. 155.

¹⁰⁶⁷ eKGWB/BVN-1887,845 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 12/05/1887.

¹⁰⁶⁸ Ebd.

¹⁰⁶⁹ eKGWB/SE-3 — Schopenhauer als Erzieher: § 3. Erste Veröff. 15/10/1874.

¹⁰⁷⁰ eKGWB/BVN-1880,59 — Brief an Paul Rée von: 31/10/1880.

¹⁰⁷¹ Zu „Wagner l’inactuel“ vgl. Dorian Astor: Nietzsche. Paris: Éditions Gallimard, 2011, S. 146.

¹⁰⁷² Unzeitgemäße Betrachtungen. Viertes Stück: Richard Wagner in Bayreuth. Schloss-Chemnitz. Verlag von Ernst Schmeitzner, 1876.

¹⁰⁷³ Mit der Frage, inwiefern die zweite „Unzeitgemäße Betrachtung“ für uns heute noch aktuell ist, hat sich Jacques Le Rider intensiv beschäftigt: „Histoire et mémoire selon Nietzsche. L’actualité de la Deuxième Considération inactuelle. De l’utilité et de l’inconvénient de l’histoire pour la vie“, in: Francia, vol. 29/3 (2002), S. 179-183. Vgl. auch: „La vie, l’histoire et la mémoire dans la ‚Seconde Considération inactuelle‘ de Nietzsche“, in: Littérature et nation. Revue d’histoire des représentations littéraires et artistiques, n° 21 (1999) „La philosophie de l’histoire: héritage des Lumières dans l’idéalisme allemand?“, sous la dir. de Myriam Bienenstock, Tours, S. 159-186 sowie: „Oubli, mémoire, histoire dans la Deuxième Considération inactuelle“, in: Nietzsche moraliste, n° 11 (janvier 1999) de la Revue germanique internationale, S. 207-225 und „Nietzsche und die europäische Erinnerungs(un)kultur. Zur Aktualität der II. Unzeitgemäßen Betrachtung“, in: Nietzsche und die Kultur – Ein Beitrag zu Europa ? Éd. par Georges Goedert et Uschi Nussbaumer-Benz, Hildesheim/Zürich/New York: Georg Olms, 2002, S. 90-111 und: „Erinnern, Vergessen und Vergangenheitsbewältigung. Zur Aktualität der Zweiten Unzeitgemäßen Betrachtung“, in: Renate Reschke (Hg.): Zeitenwende – Wertewende. Internationaler Kongreß der Nietzsche-Gesellschaft zum 100. Todestag Friedrich Nietzsches vom 24.-27. August 2000 in Naumburg. Berlin: Akademie Verlag (Nietzscherforschung, Sonderband 1), 2001, S. 97-109.

¹⁰⁷⁴ eKGWB/HL-Vorwort — Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben: § Vorwort. Erste Veröff. 22/02/1874.

Insofern er „Zögling älterer Zeiten, zumal der griechischen“ sei, würde er „zu so unzeitgemässen Erfahrungen komme[n]“¹⁰⁷⁵. Sowohl Nietzsche als auch Wagner werden in der Vergangenheit nach Unzeitgemäßheit suchen: Nietzsche bei den Griechen mit seiner „Geburt der Tragödie“ und Wagner in der Mythologie als dichterischer Grundlage seines Musikdramas. Beide suchen Probleme zu formulieren, die sie als ewig betrachten, und beide suchen damit die Krise ihrer Gegenwart¹⁰⁷⁶ zu überwinden, mithilfe einer Philosophie bzw. Musik der Zukunft.

Als Wagners „treuste[r] und ergebenste[r] Anhänger und Verehrer“¹⁰⁷⁷ versteht sich Nietzsche in seinem allerersten Geburtstagsbrief am 22. Mai 1869 an den Meister. Den neuerlichen Geburtstagsbrief ein Jahr später – verfasst am 21. Mai 1870 – nützt Nietzsche als Gelegenheit, seine Anhängerschaft zu bekräftigen: „Ich verlange nur dies vom nächsten Jahre, dass ich mich selbst Ihrer unschätzbaren Theilnahme und Ihres tapferen Zuspruchs nicht unwürdig erweisen möge.“¹⁰⁷⁸ Noch am 4. Februar 1872 betont Nietzsche in einem Brief an Rohde seine „enorme Aufgabe (...) Wagner gegenüber“¹⁰⁷⁹. Wie sieht nun diese Aufgabe aus?

Nietzsche hat den Plan, mit Wagner eine *existentielle, ethische und ästhetische Einheit* zu bilden. *Unter der Ägide Schopenhauers*¹⁰⁸⁰ soll an einer wahrhaften Erneuerung der dekadenten deutschen Kultur am Vorbild des griechischen Geistes gearbeitet werden. Dem jungen Nietzsche behagt an Wagner, was ihm bereits an Schopenhauer behagte: „Wahn, Wille, Wehe“¹⁰⁸¹. Mit dieser Alliteration beschreibt Nietzsche die mythologischen und metaphysischen Gemeinsamkeiten bei Wagner und Schopenhauer, wozu er sich bereits am 8. Oktober 1868 in einem Brief an Erwin Rohde äußert: „Mir behagt an Wagner, was mir an Schopenhauer behagt, die ethische Luft, der faustische Duft, Kreuz, Tod und Gruft“¹⁰⁸². Noch in der „Fröhlichen Wissenschaft“ wird Nietzsche

¹⁰⁷⁵ Ebd.

¹⁰⁷⁶ Gregor-Dellin weist auf „die Irritation“ hin, die „von einem anbrechenden und bevorstehenden Zeitalter der Psychologie, der Technik, des Gesellschaftsstücks, der Sozialkritik, des Impressionismus, kurz: der Moderne, auf Wagner [und Nietzsche] ausging (...) Wir verstehen heute erst besser, dass die technisch-ökonomische Entwicklung und mit ihr die geistig-künstlerische Verwandlung der Welt sowohl Zivilisations-Euphorie wie Zivilisations-Kritik hervorrufen und zur Herausbildung jener politisch-ökonomischen und philosophischen Systeme und Ideologien führen mußten, die sich in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts zugleich durchdrangen und bekämpften und in denen sich die Katastrophen des 20. Jahrhunderts bereits andeuteten.“ (Ders.: Wagner, S. 762)

¹⁰⁷⁷ Nietzsche zum Geburtstag an Wagner am 22. Mai 1869: eKGWB/BVN-1869,4 — Brief an Richard Wagner: 22/05/1869.

¹⁰⁷⁸ eKGWB/BVN-1870,79 — Brief an Richard Wagner von: 21/05/1870.

¹⁰⁷⁹ eKGWB/BVN-1872,198 — Brief an Erwin Rohde von: 04/02/1872.

¹⁰⁸⁰ Später wird gerade Schopenhauer ein Grund für den Bruch zwischen Nietzsche und Wagner. Nietzsche trennt sich von Schopenhauers Wahrheitsbegriff, der noch von der Möglichkeit einer Erkenntnis-an-sich ausgeht. Vgl. dazu Dorian Astor: Nietzsche. Paris: Éditions Gallimard, 2011, S. 151ff.

¹⁰⁸¹ eKGWB/GT-20 — Die Geburt der Tragödie: § 20. Erste Veröff. 02/01/1872.

¹⁰⁸² eKGWB/BVN-1868,591 — Brief an Erwin Rohde von: 08/10/1868.

Wagner als den „berühmtesten der lebenden Schopenhauerianer“¹⁰⁸³ bezeichnen. Der Interpret Henning Ottmann betont, dass Nietzsche und Wagner besonders mit „Schopenhauers Musiktheorie, welche die Musik als reinen Ausdruck des Willens“¹⁰⁸⁴ begreift, einen spielerischen Umgang pflegten. In einem nachgelassenen Fragment vom Anfang des Jahres 1874 stellt Nietzsche die diesbezügliche Frage, ob „[e]s möglich (wäre), daß *Wagner der Denker* gleich hoch stünde wie Wagner der Musiker und Dichter.“¹⁰⁸⁵ Denn Wagner, so eine weitere Aufzeichnung aus derselben Zeit, „ordnet alles im Grossen und ist nicht nach der isolirten Einzelheit zu beurtheilen“¹⁰⁸⁶.

Mit seiner umfänglichen Persönlichkeit¹⁰⁸⁷ eignete sich Wagner als „Zeuge gegen die Kultur der Zeit“, so Ottmann, dem zufolge Wagner „sicher mitverantwortlich für Nietzsches Versuch, der bürgerlichen Gesellschaft den Kampf anzusagen“¹⁰⁸⁸ war. Nietzsche sah in Wagner einen *Mitkämpfer gegen die zeitgenössische Kultur, den Geist der bürgerlichen und christlichen Welt*. Viel später (1878) notiert Nietzsche, dass er damals meinte, „in Wagner’s Kunst den Weg zu einem deutschen Heidenthum entdeckt zu haben, mindestens eine Brücke zu einer spezifisch unchristlichen Welt- und Menschenbetrachtung.“¹⁰⁸⁹

Aber noch wussten sie sich vereint in ihrer unzeitgemäßen Bemühung, den drohenden Untergang der Kultur abzuwenden; gemeinsam setzten sie sich mit ganzer Kraft für eine Kulturreform ein. Auch die Philologie übernimmt in diesem Vorhaben eine unzeitgemäße Funktion. Gemäß dem Programm der zweiten „Unzeitgemässen Betrachtung“ soll sie dem Historizismus (den „Ausschweifungen des historischen Sinnes“¹⁰⁹⁰ bzw. der „historischen Krankheit“¹⁰⁹¹) und dem Szientismus entrissen werden, um so der „Förderung der w a h r e n Bildung“ in einer „Einhelligkeit zwischen Leben, Denken, Scheinen und Wollen“¹⁰⁹² dienen zu können.

Nietzsche gibt das Projekt einer Gemeinschaft der Unzeitgemäßen nicht auf, später allerdings führt er es unter Ausschluss Wagners weiter. Noch 1875 entwirft er hierfür ein „*Statut der Gesellschaft der Unzeitgemässen*“, welcher folgende Regelung enthält: „*Jeder hat vierteljährlich einen schriftlichen Bericht über seine Thätigkeit einzusenden.*“

¹⁰⁸³ eKGWB/FW-99 — Die fröhliche Wissenschaft: § 99. Erste Veröff. 10/09/1882.

¹⁰⁸⁴ Henning Ottmann: Philosophie und Politik bei Nietzsche. Berlin/New York: de Gruyter, 1987, S. 96.

¹⁰⁸⁵ eKGWB/NF-1874,33[5] — Nachgelassene Fragmente Januar–Februar 1874.

¹⁰⁸⁶ eKGWB/NF-1874,32[10] — Nachgelassene Fragmente Anfang 1874 — Frühjahr 1874.

¹⁰⁸⁷ „Wagner war bei weitem der vollste Mensch, den ich kennen lernte“, so Nietzsche in einem Brief an Franz Overbeck, siehe: eKGWB/BVN-1883,384 — Brief an Franz Overbeck von: 22/02/1883.

¹⁰⁸⁸ Henning Ottmann: Philosophie und Politik bei Nietzsche. Berlin/New York: de Gruyter, 1987, S. 97.

¹⁰⁸⁹ eKGWB/NF-1878,30[68] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1878.

¹⁰⁹⁰ eKGWB/HL-9 — Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben: § 9. Erste Veröff. 22/02/1874.

¹⁰⁹¹ eKGWB/HL-9 — Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben: § 10. Erste Veröff. 22/02/1874.

¹⁰⁹² eKGWB/HL-10 — Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben: § 10. Erste Veröff. 22/02/1874.

O. R. G. B. N. [O(berbeck). R(ohde). G(ersdorff). B(aumgartner). N(ietzsche).] ¹⁰⁹³

GRIECHISCH (drittes Prinzip)

Wenn Nietzsche in der „Geburt der Tragödie“ seinem „theilnehmend folgenden Freund (...) ermuthigend zu(ruft), dass wir uns an unseren leuchtenden Führern, die Griechen festzuhalten haben“¹⁰⁹⁴, spricht er einen weiteren Aspekt an, welcher die Gemeinschaft der Unzeitgemäßen stärkt. Es handelt sich dabei um Nietzsches und Wagners gemeinsame Hochschätzung der Griechen bzw. ihrer immer noch exemplarischen Kultur.¹⁰⁹⁵ Nietzsches nachgelassene Fragmente aus der Zeit der Entstehung des erwähnten Werkes sind durchdrungen von einem *Enthusiasmus für die Griechen und deren Freundschaftskonzept*. So lautet ein Fragment Anfang der 1870er Jahre: „Die Wiedergeburt Griechenlands aus der Erneuerung des deutschen Geistes. (...) Die Freundschaft und die Bildung.“¹⁰⁹⁶ In der vierten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ lesen wir: „*Die Erde (...) sehnt sich wieder nach der Hellenisirung*“¹⁰⁹⁷. Ein gemeinsames Interessengebiet Nietzsches und Wagners ist einerseits eine Verbindung antiker Themen¹⁰⁹⁸ mit Schopenhauer und andererseits ein neues Griechentum mit der Wiedererweckung der antiken Tragödie.

Neben Nietzsche, der ja ohnehin von der Ausbildung her klassischer Philologe war, gelten auch Wagners Kenntnisse der Antike als bemerkenswert.¹⁰⁹⁹ Bei der Gelegenheit eines offenen Briefs für den Freund und Kampfgenossen anlässlich des Erscheinens der „Geburt der Tragödie“ aufgrund des Verrisses von Wilamowitz-Möllendorffs¹¹⁰⁰ weist Wagner am 23. Juni 1872 in der „Norddeutschen Allgemeinen Zeitung“ darauf hin, dass es zu der Zeit, als er die Dresdener Kreuzschule besuchte, wohl keinen für das klassische Altertum begeisterteren Knaben und Jünger gegeben haben kann als ihn. Die griechische Mythologie und Geschichte fesselten ihn, und er fühlte sich zum Studium der griechischen Sprache hingezogen. Obwohl ihn seine Lehrer in einer anderen Richtung förderten, fühle er dennoch beständig diese Neigung in sich; er empfand es als

¹⁰⁹³ eKGWB/NF-1875,5[97] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

¹⁰⁹⁴ eKGWB/GT-23 — Die Geburt der Tragödie: § 23. Erste Veröff. 02/01/1872.

¹⁰⁹⁵ Vgl. Henning Ottmann: Philosophie und Politik bei Nietzsche. Berlin/New York: de Gruyter, 1987, S. 94.

¹⁰⁹⁶ eKGWB/NF-1871,16[44] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1871 — Frühjahr 1872.

¹⁰⁹⁷ eKGWB/WB-4 — Richard Wagner in Bayreuth: § 4. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹⁰⁹⁸ Nietzsches und Wagner verbindet auch ihr Interesse für antike griechische Musik, u. a. im Vergleich von moderner und griechischer Rhythmik. Vgl. dazu Christophe Corbier: „Alogia et eurythmie chez Nietzsche“, in: Nietzsche-Studien 38 (2009), S. 1-38.

¹⁰⁹⁹ Zu Wagners Kenntnisse der Antike vgl.: Richard Günther: „Richard Wagner und die Antike“, in: Neue Jahrbücher für das klassische Altertum 16 (1913), S. 323-337. Es wird auch darauf hingewiesen, dass Richards Onkel, A. Wagner, den „König Oedipus“ übersetzte. (A.a.O., S. 326.)

¹¹⁰⁰ Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff: Zukunftsphilologie! Eine erwidrung auf F. Nietzsches [...] „geburt der tragödie“. Berlin: Gebrüder Borntraeger, 1872.

eine Wohltat, sich in die griechische Welt zu versenken.¹¹⁰¹ Er schwört auf die klassische humanistische Bildung und er beklagt, dass er weder bei den Künstlern, Dichtern und Geschichtsschreibern noch bei den Theologen, Juristen und Medizinern etwas von der bewährten Bildung antreffe. Dies führte ihn wiederum dazu, dass er sich Gedanken über den Stellenwert der Bildung im Allgemeinen machte und folglich die gegenwärtige Situation der deutschen Bildung kritisierte. Im *Einsatz für die Werte der klassischen Studien* fanden Nietzsche und Wagner eine gemeinsame Leidenschaft, für die sie sich heftig ereiferten und nachhaltig einsetzten.¹¹⁰²

Eine Anekdote über einen Paris-Aufenthalt des Dirigenten Hans Richter, welche Cosima Wagner am 4. Mai 1870 in ihrem Tagebuch notiert, lautet: Er habe „Notre-Dame *nicht* und im Louvre *bloß* Napoleon’s Stiefel gesehen“. Dies verleitet Wagner zu folgender Bemerkung:

„Ja wer in der Kindheit nichts von den >Alten Griechen< gehört hat, der ist für die Schönheit verloren. Alle meine späteren Empfindungen von der Häßlichkeit unsrer jetzigen Welt stammen von dem Anblick der Bilder in der Mythologie vom Moritz. Perseus mit dem schönen Helm und sonst in nackter Gestalt entzückte mich und flößte mir Abscheu ein vor unsrem ganzen Militärwesen, zugeknöpft ausgestopft mit ihren Orden. Wie ich dann las, daß die gekrönten Dichter einzig als Preis den Olivenkranz erhielten, begeisterte mich das und verachtete ich die Menschen, die mit Bändeln herumliefen. Der Respekt vor dem Olivenkranz gab mir die Verachtung der Orden ein“¹¹⁰³.

Wagner beließ es nicht beim „Anblick der Bilder“ griechischer Schönheit, so wie sie im Buch über griechische Mythologie dargestellt waren, sondern Wagner war in dieser Materie auch sehr belesen. Vermutlich hat Nietzsche von Wagners Belesenheit hinsichtlich dieser Themen profitiert¹¹⁰⁴ und ist auf viele Werke erst durch Wagner

¹¹⁰¹ Vgl.: „An Friedrich Nietzsche. ordentl. Professor der klassischen Philologie an der Universität Basel.“ Wagners offener Brief aus Bayreuth, dem 12. Juni 1872, S. 295-302, S. 295, in: Richard Wagner: Gesammelte Schriften und Dichtungen. Neunter Band. Mit 6 Plänen zu dem provisorischen Festspielhause zu Bayreuth. Dritte Auflage, Leipzig: Fritzsche, 1898.

¹¹⁰² Vgl. Pauleikhoff: Wagner als Philosoph, S. 303f.

¹¹⁰³ Cosima Wagner: Die Tagebücher. Eintrag vom 4. Mai 1870. Band I, S. 227.

¹¹⁰⁴ Wie M. Vogel nachweist, war das Gegensatzpaar Apollinisch-Dionysisch Wagner vermutlich vor Nietzsche bekannt. Es lässt an die Einheit der Künste – Tanz, Musik, Dichtung – in Wagners Gesamtkunstwerk denken. Wagner feiert die „bacchantische Allmacht“ (1850) der Symphonien Beethovens. Das Tragische definiert Wagner als „Kompromiß des apollinischen mit dem dionysischen Elemente“ (Richard Wagner: Über die Bestimmung der Oper. Gesammelte Schriften und Dichtungen. Leipzig: Fritzsche, 1898, Band 9, S. 127-156, S. 137.) H. Ottmann weist mit M. Vogel darauf hin, dass diese Definition aus den Tribschner Gesprächen Nietzsches und Wagners entstanden sein könnte. In der dortigen Villa hing Bonaventura Genellis „Bacchus unter den Musen“. Die Formulierung Nietzsches „Musen mit Dionysus in der Mitte“ bezieht sich auf dieses Bild: „Du weißt daß ich bei den ‚Musen mit Dionysus in der Mitte‘ an das bei Wagner in Tribschen hängende Aquarell Genelli’s gedacht habe.“ (eKGWB/BVN-1872,239 — Brief an Erwin Rohde von: 16/07/1872.) Vgl. Henning Ottmann:

aufmerksam gemacht worden.¹¹⁰⁵ Bereits 1849 finden sich bei Wagner Gedanken, welche in Notizen zur unvollendeten Schrift „Das Künstlertum der Zukunft“ vorliegen, welche das Programm von Nietzsches „Geburt der Tragödie“ vorformulieren: „Geburt aus der Musik: Äschylos! Décadence-Euripides!“¹¹⁰⁶

Den Dichter Aischylos und dessen „Prometheus“ nennt Wagner in seiner Schrift „Die Kunst und die Revolution“ die „tiefsinnigste aller Tragödien“¹¹⁰⁷. Nietzsche wiederum stellt in seiner vierten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ fest, dass es „zwischen Aeschylus und Richard Wagner (...) Nähen und Verwandtschaften“ gebe. In einem Atemzug nennt er an selber Stelle auch die Eleaten und Empedokles.

Eine solche „Zusammengehörigkeit“¹¹⁰⁸ zwischen den Griechen und seinem unzeitgemäßen Freund beansprucht Nietzsche auch für sich selbst. Für seinen Zarathustra wünscht er sich, *wie ein griechischer Autor gelesen zu werden*. Dies erfahren wir aus Josef Paneths brieflichen Berichten über Begegnungen mit Nietzsche in Nizza im Jahre 1884. So schreibt Paneth am 26. März 1884 an seine Braut Sophie Schwab: „Er sprach über den Zarathustra und sagte, man könne gar nicht ermessen, wie viele Beziehungen und Möglichkeiten darin lägen; aber wer würde denn jetzt sein Buch so lesen wie ein Gelehrter einen griechischen Autor.“¹¹⁰⁹

KÜNFTIG (viertes Prinzip)

Nietzsche und Wagner erhoffen sich viel von der Zukunft und viel haben sie sich vorgenommen. Gar den Anstoß zu einer Erneuerung der gesamten deutschen Kultur im Sinne ihrer Prinzipien wollen sie leisten. *Nietzsche hofft auf „Philosophen der*

Philosophie und Politik bei Nietzsche. Berlin/New York: de Gruyter, 1987, S. 95 und Martin Vogel: Apollinisch und Dionysisch. Geschichte eines genialen Irrtums. Regensburg: Gustav Bosse Verlag, 1966, S. 125-148.

¹¹⁰⁵ Ein Vergleich der Daten von Nietzsches Besuchen in Tribschen und seiner Ausleihen anhand des Verzeichnisses der Universitätsbibliothek Basel lege nahe, dass Nietzsche auf Werke über griechische Literatur, Götterlehre und Mythologie, u.a. von Karl Otfried Müller, Friedrich Creuzer durch Wagner aufmerksam gemacht worden ist. Vgl. Gregor-Dellin: Wagner, S. 652 und Wolfgang Schadewaldt: „Richard Wagner und die Griechen“, in: Wieland Wagner (Hg.): Richard Wagner und das neue Bayreuth. München, 1962, S. 149-173.

¹¹⁰⁶ Richard Wagner: „Das Künstlertum der Zukunft“ (1849), in: Julius Kapp (Hg.): Richard Wagners Gesammelte Schriften. Band X: Grundlegende theoretische Schriften I. Leipzig: Hesse & Becker, 1914, S. 20-213, S. 227.

¹¹⁰⁷ Richard Wagner: „diese Volk [die Griechen] strömte von der Staatsversammlung, vom Gerichtsmarkte, vom Lande, von den Schiffen, aus dem Kriegslager, aus fernsten Gegenden zusammen, erfüllt zu Dreißigtausend das Amphitheater, um die tiefstinnigste aller Tragödien, den Prometheus, aufführen zu sehen, um sich vor dem gewaltigsten Kunstwerke zu sammeln“. (Richard Wagner: Die Kunst und die Revolution (1849), in: Julius Kapp (Hg.): Richard Wagners Gesammelte Schriften. Band X: Grundlegende theoretische Schriften. Leipzig: Hesse & Becker, 1914, S. 11-47, S. 16)

¹¹⁰⁸ Vgl. eKGWB/WB-4 — Richard Wagner in Bayreuth: § 4. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹¹⁰⁹ Josef Paneth: Vita Nuova. Ein Gelehrtenleben zwischen Nietzsche und Freud. Autobiographie. Essays. Briefe. Hg. und kommentiert von Wilhelm W. Hemecker. Graz: Leykam, 2007, S. 204.

*Zukunft*¹¹¹⁰, Wagner verspricht ein „Kunstwerk der Zukunft“¹¹¹¹, beide richten sich nicht an bestimmte Nationen oder Völker, sondern an „Menschen der Zukunft“¹¹¹². Wie Nietzsche in der vierten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ festhält, wollen sie den „moderne[n] Mensch[en] veränder[n] und reformir[en]“¹¹¹³, indem sie „überall, in Sitte und Staat, in Erziehung und Verkehr, (...) neuern“¹¹¹⁴, um „die dumpfe und verderbliche Luft unserer heutigen Kunstzustände“¹¹¹⁵ zu vertreiben.

Nietzsche „intronisiert Wagner als *den* Kulturerneuerer, das Ereignis Bayreuth als *den* Ausgangspunkt, von dem aus eine ganz neue Lebensauffassung, eine ganz neue Art Menschen, eine in sich stimmige ‚Kultur‘ notwendigerweise ausgehen müsse“¹¹¹⁶, so Curt Paul Janz. Laut der vierten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ müsse Wagners Werk „in reiner Gestalt, von einer Zeit zur anderen fortleben (...) bis es jene Zukunft erreicht, für welche es von seinem Schöpfer vorausbestimmt war.“¹¹¹⁷ In ihrem Streben nach Zukunft beziehen sich die Beiden auf geistige Ahnherren wie Ludwig Feuerbach¹¹¹⁸ mit seinen religionskritischen „Grundsätzen der Philosophie der Zukunft“¹¹¹⁹ (1843) und Friedrich Schiller, von dem Nietzsche in seiner „Unzeitgemäßen Betrachtung“ über Wagner Verse aufgenommen hat. Im zitierten Gedicht „Die Künstler“ (1789) fordert Schiller:

*„Erhebet euch mit kühnem Flügel
hoch über euren Zeitenlauf!
Fern dämm're schon in eurem Spiegel
das kommende Jahrhundert auf!“*¹¹²⁰

¹¹¹⁰ eKGWB/NF-1884,26[426] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1884.

¹¹¹¹ eKGWB/GMD-1 — Das griechische Musikdrama: § [1] Abgeschlossen 18/01/1870.

¹¹¹² Vgl.: „Seine Gedanken sind wie die jedes guten und grossen Deutschen überdeutsch und die Sprache seiner Kunst redet nicht zu Völkern, sondern zu Menschen. Aber zu M e n s c h e n d e r Z u k u n f t.“ (eKGWB/WB-10 — Richard Wagner in Bayreuth: § 10. Erste Veröff. 10/07/1876.)

¹¹¹³ eKGWB/WB-4 — Richard Wagner in Bayreuth: § 4. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹¹¹⁴ eKGWB/WB-4 — Richard Wagner in Bayreuth: § 4. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹¹¹⁵ eKGWB/WB-4 — Richard Wagner in Bayreuth: § 4. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹¹¹⁶ Janz: Nietzsche. Bd. 1, S. 705f.

¹¹¹⁷ eKGWB/WB-10 — Richard Wagner in Bayreuth: § 10. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹¹¹⁸ Der junge Nietzsche und Wagner waren Feuerbach-Verehrer: Nietzsche rezipierte Feuerbach bereits in seiner Jugend. So wünschte er sich zwei Werke desselben – „Gedanken über Tod und Unsterblichkeit“ sowie „Das Wesen des Christentums“ – zu seinem siebzehnten Geburtstag. (Janz: Nietzsche, Bd. 1, S. 23) Wagner widmete gar seine musiktheoretische Schrift „Das Kunstwerk der Zukunft“ (1850) in erster Auflage dem verehrten Philosophen. (Vgl. Wolf-Daniel Hartwich: Kunst und Religion der Zukunft. Richard Wagners theoretische Schriften und dramatische Entwürfe von 1848/49“, in: Richard Faber/Volkhard Krech (Hg.): Kunst und Religion: Studien zur Kultursoziologie und Kulturgeschichte. Würzburg: Königshausen & Neumann, 1999, S. 227-254, S. 240.)

¹¹¹⁹ Ludwig Feuerbach: Grundsätze der Philosophie der Zukunft. Gesammelte Werke. Hg. von Werner Schuffenhauer. Band 9: Kleinere Schriften II (1839-1846). Berlin: Akademie-Verlag, 1990, S. 264-341.

¹¹²⁰ eKGWB/WB-10 — Richard Wagner in Bayreuth: § 10. Erste Veröff. 10/07/1876. Schillers Verse aus dem lyrisch-didaktische Gedicht „Die Künstler“ finden sich in: Friedrich Schiller: Gedichte/Dramen I. Sämtliche Werke. Erster Band. Auf Grund der Originaldrucke herausgegeben von Gerhard Fricke und Herbert G. Göpfert. München: Carl Hanser Verlag, 1973, S. 173-187, Zitat: S. 187. Zu Schiller und Nietzsche vgl.: Jacques Le Rider: „Nietzsche und Schiller. Produktive Differenzen“, in: Walter Hinderer

Nietzsches Programm für die Zukunft lautet, die Menschen zur Freiheit zu erziehen, denn es sei „der unfreie Mensch eine Schande der Natur“. Und er ermahnt, „dass Jeder, der frei werden will, es durch sich selber werden muss, und dass Niemandem die Freiheit als ein Wundergeschenk in den Schooss fällt.“ Wenn Nietzsche in der vierten „Unzeitgemäßen“ mit den Mitteln der Sprache „*Töne aus jener zukünftigen Welt*“¹¹²¹ anklingen lässt, so leistet Wagner mit den Mitteln der Musik und des Dramas seinen Beitrag. Solcherlei Vorbilder künftiger Menschen, solcherlei Freie habe Wagner in Wotan, Brünnhilde und Siegfried gestaltet. Am Schluss der „Betrachtung“ fragt sich Nietzsche, voll drängendem Schaffensgeist, wo nun unter den Zeitgenossen jene Menschen sind, welche die Kraft hätten, diesen Bildern zu entsprechen.¹¹²²

*„Wer so fragt und vergebens fragt, der wird sich nach der Zukunft umsehen müssen; und sollte sein Blick in irgend welcher Ferne gerade noch jenes „Volk“ entdecken, welches seine eigene Geschichte aus den Zeichen der Wagnerischen Kunst herauslesen darf, so versteht er zuletzt auch, was Wagner diesem Volke sein wird: — Etwas, das er uns allen nicht sein kann, nämlich nicht der Seher einer Zukunft (...) sondern der Deuter und Verklärer einer Vergangenheit.“*¹¹²³

Dieser enigmatische Schlusssatz¹¹²⁴ veranlasst Curt Paul Janz, die relevante Frage zu stellen, ob „Nietzsche die Berufung, ‚Seher einer Zukunft‘ zu sein, jetzt schon für sich ausgespart“¹¹²⁵ habe.

Die ersten Keime des fernen zukünftigen Menschen sprießen unter den Freunden. In der vierten „Unzeitgemäßen“ wird dies durch Wagner als einen einsamen Künstler veranschaulicht, der unbeeindruckt von der Gegenwart „in Stille (...) Partitur neben Partitur legte“.¹¹²⁶ Irgendwann jedoch würde etwas geschehen, das ihn aufhorchen ließe:

(Hg.): Friedrich Schiller und der Weg in die Moderne. Würzburg: Königshausen & Neumann, 2006, S. 435-473.

¹¹²¹ eKGWB/WB-11 — Richard Wagner in Bayreuth: § 11. Erste Veröff. 10/07/1876. Nietzsche zitiert diese Passage nochmals in der FW: eKGWB/FW-99 — Die fröhliche Wissenschaft: § 99. Erste Veröff. 10/09/1882.

¹¹²² Vgl. Janz: Nietzsche, Bd. 1, S. 713.

¹¹²³ eKGWB/WB-11 — Richard Wagner in Bayreuth: § 11. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹¹²⁴ Nietzsche verwendet bereits in einer vorbereitenden Überblicksskizze zu „Richard Wagner in Bayreuth“ jene Wendung: „Nicht sowohl Seher einer Zukunft, sondern Deuter und Verklärer einer Vergangenheit.“ (eKGWB/NF-1875,14[8] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1875 — Frühling 1876.) Dieser rätselhafte Satz beschäftigt nicht nur M. Montinari („Nietzsche und Wagner vor hundert Jahren“, in: Mazzino Montinari: Nietzsche lesen. Berlin/New York: De Gruyter, 1982, S. 38-55, S. 50ff.), sondern auch H. Ottmann, der eine andere Lesart vorschlägt: „Vielleicht ist zu lesen: Wagner wäre dies für ein Volk, das seine Geschichte – irgendwann einmal – aus Wagners Musik ‚herauslesen‘ wird?“ (Ders.: Philosophie und Politik bei Nietzsche. Berlin/New York: de Gruyter, 1987, S. 106)

¹¹²⁵ Janz: Nietzsche, Bd 1, S. 713.

¹¹²⁶ Als Quelle diente Richard Wagners „Epilogischer Bericht über die Umstände und Schicksale, welche die Ausführung des Bühnenfestspieles ‚Der Ring des Nibelungen‘ bis zur Veröffentlichung der Dichtung desselben begleiteten“: „und wenn ich so eine stumme Partitur nach der anderen vor mir hinlegte, um sie selbst nicht wieder aufzuschlagen, kam auch ich wohl zu Zeiten mir wie ein Nachtwandler vor, der von

„die Freunde kamen“, zwar, „es war noch lange nicht das „Volk“, das sich bewegte und hier ankündigte“, aber es sind die kommenden Freunde, die Nietzsche als „der Keim und erste Lebensquell einer in ferner Zukunft vollendeten, wahrhaft menschlichen Gesellschaft“ gelten. Es sind Freunde, welche für Wagners Zukunftsmusik als „Bürgerschaft“ eintreten. Sie würden „edelste Sorge“ für jenes „gross[e] Werk“ tragen und für es „eine Herberge (...) finden“. In Treue und „Liebe“ würden sie „über dieses herrlichste Vermächtniss“¹¹²⁷ wachen und es auf diese Weise der Nachwelt bewahren und vermitteln.

Freunde der Zukunft

Dass Nietzsche die Rolle des „Seher[s] der Zukunft“, wie von Janz angedeutet, tatsächlich selbst ausführen wird, zeigt der weitere Weg seines Denkens. Weit über die Gemeinschaft mit Wagner hinaus, geht sein Streben nach dem Kommenden, nach den „Meere[n] der Zukunft“, nach den „[u]nangeforschte[n] Himmel“¹¹²⁸, wie er es noch in einem Dionysos-Dithyrambus aus seiner letzten Schaffensphase formuliert.

Im Paragraph 44 von „Jenseits von Gut und Böse“ wird deutlich, dass die *Freunde der Zukunft zugleich die Freunde der Einsamkeit* sind. Es handelt sich dabei um jene Freunde, die wir bereits als die „geborenen geschworenen eifersüchtigen Freunde der Einsamkeit“ kennengelernt haben. Sie sind zugleich die „Kommenden“¹¹²⁹, die Nietzsches Ideal der Freundschaft ein gutes Stück näher gerückt sein werden. Sie will er heraufbeschwören lassen, von uns gegenwärtigen Menschen als ihren „Herolde[n] und Vorläufer[n]“¹¹³⁰, wir sollen diesen künftigen, besseren Freunden durch Denken und Taten den Weg ebnen. Wenn der Weg zum neuen Freundschaftsideal auch nur skizzenhaft angedeutet ist, so führt er doch in ausgeforschte Gegenden, wo unsere gegenwärtigen Begriffe von Freund und Feind sich kreuzen mögen. Jene Herolde, die diesen den Weg bereiten, sind getragen von einer „*Fernstenliebe*“¹¹³¹ als Öffnung zum Fernen, Fragwürdigen, Unmöglichen, als ein „Wirken in-und-auf-die-Ferne“¹¹³².

Im Folgenden soll *Nietzsches Gedankenwelt der kommenden Freunde* am Leitfaden

seinem Thun kein Bewußtsein hätte.“ (In: Gesammelte Schriften und Dichtungen. Leipzig: Fritsch, 1898, Band 6, S. 257-272, S. 267.) Montinari hat dies im Nachbericht zu „Richard Wagner in Bayreuth“ (KSA 14, S. 92) nachgewiesen.

¹¹²⁷ eKGWB/WB-8 — Richard Wagner in Bayreuth: § 8. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹¹²⁸ eKGWB/DD-Feuerzeichen — Dionysos-Dithyramben: § Feuerzeichen Druckfertig 03/01/1889.

¹¹²⁹ eKGWB/JGB-44 — Jenseits von Gut und Böse: § 44. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹¹³⁰ eKGWB/JGB-44 — Jenseits von Gut und Böse: § 44. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹¹³¹ eKGWB/NF-1882,4[234] — Nachgelassene Fragmente November 1882 — Februar 1883. Vgl. auch: eKGWB/Za-I-Naechstenliebe — Also sprach Zarathustra I: Von der Nächstenliebe. Erste Veröff. 20/08/1883.

¹¹³² Zur Fernsten-Liebe vgl. Arno Böhler: Unterwegs zu einer Sprache der Freundschaft. DisTanzen: Nietzsche – Deleuze – Derrida. Wien: Passagen Verlag, 2000, S. 149, S. 164, hier: S. 62.

von Jacques Derridas diesbezüglicher Interpretation in „Politiques de l’amitié“ nachgegangen werden. Derrida nimmt *verschiedene Anläufe, um sich zu Nietzsches Denken der Freundschaft Zugang zu verschaffen*. Dabei geht er wiederholt von Worten aus, welche in die Philosophiegeschichte eingegangen sind, da sie Aristoteles am Sterbebett zugeschrieben werden. Diese letzten Worte Aristoteles, die von Diogenes Laertius¹¹³³ der Nachwelt erhalten wurden, tauchen immer wieder in der philosophischen Literatur auf. Neben Nietzsche adaptieren u.a. Michel de Montaigne¹¹³⁴ und Immanuel Kant¹¹³⁵ diesen Spruch für sich. Obwohl schon die lateinische Fassung „O philoi philos oudeis“ auf einem Übersetzungsfehler beruht, welcher in von James McEvoy¹¹³⁶ überzeugend rekonstruiert wurde, behält die Derridasche Interpretation ihr Interesse. Unter dem Titel „Von den Freunden“ (§376) findet der Spruch Eingang in „Menschliches, Allzumenschliches“:

„und vielleicht kommt jedem auch einmal eine freudigere Stunde, wo er sagt: ‚Freunde, es giebt keine Freunde!‘ so rief der sterbende Weise; ‚Feinde, es giebt keine Feinde!‘ ruf ich, der lebende Thor.“¹¹³⁷

¹¹³³ „Viele Freunde, kein Freund“, heißt es bei Diogenes Laertius: Leben und Meinungen berühmter Philosophen, V 21. (Übersetzung: Otto Apelt). Diogenes fügt hinzu: „ein Ausspruch, der sich auch im siebenten Buche der Ethik findet.“ Damit ist wohl gemeint: Aristoteles: Eudemische Ethik VII 12, 1245b 20. Vgl. dazu: Nikomachische Ethik IX 10.

¹¹³⁴ „O mes amys, il n’y a nul amy!“ Michel Eyquem de Montaigne: „De l’Amitié“, in: Les Essais (1595). Édition établie par Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin. Paris: Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade, 2007, Premier Livre. Chapitre 27, S. 189- 201, S. 197 bzw. ders.: „Von der Freundschaft“, in: Essais. Auswahl und Übersetzung von Herbert Lüthy. Zürich: Manesse Verlag, 1953, S. 219-229, S. 226.

¹¹³⁵ „[M]eine lieben Freunde, es gibt keinen Freund!“ (Immanuel Kant: Metaphysik der Sitten, A 153) Auch sein Sekretär der letzten Lebensjahre, Ehregott Andreas Wasianski, überlieferte diesen Ausspruch Kants. Vgl. Immanuel Kant in Rede und Gespräch. Hamburg: Meiner, 1990, S. 493.

¹¹³⁶ James McEvoy: „Too Many Friends or None at All? A ‚Difference‘ Between Aristotle and Postmodernity“, in: American Catholic Philosophical Quarterly. 2003, Vol. 77, No. 1, S. 1-19. Die irrtümliche Übersetzung stammt von Erasmus von Rotterdam, der sich der Herausgabe und Übersetzung (vom Griechischen ins Lateinische) von Diogenes Laertius „Von den Leben und den Meinungen berühmter Philosophen“ (V, 21) annahm und Aristoteles‘ Spruch anschließend in seine weit rezipierte Sammlung antiker Sprichwörter und Redewendungen „Adagia“ (Collectanea adagiorum, 1505-33) aufnahm. Zu diesem Missverständnis konnte es aufgrund einer „Rechtschreibreform“ des Griechischen kommen. Diogenes orientierte sich an der klassischen griechischen Schreibweise, in der das Griechische noch ohne diakritische Zeichen auskam. Mit ihrer Einführung im Hellenismus konnte dem Omega (mit Spiritus lenis und Zirkumflex) nun die Bedeutung eines Vokativs (Oh, meine Freunde) zukommen. Der ursprüngliche von Diogenes tradierte Sinn lautet jedoch: „Derjenige, der viele Freunde hat, hat keine Freunde“, womit sich Aristoteles gegen die „polyphilia“ wandte. Diese Frage nach der quantitativen Begrenzung der Freunde stellt Aristoteles auch im 10. Kapitel des 9. Buches der „Nikomachischen Ethik“: „Soll man sich also möglichst viele Freunde machen, oder hat das (...) seine Richtigkeit, (...) dass man also weder gar keine Freunde noch übermäßig viele haben soll?“ (Nikomachische Ethik IX 10, 1170 b 20ff., Übersetzung: Eugen Rolfes). Damit fallen Aristoteles letzte überlieferte Worte nicht mehr aus seinem gedanklichen Rahmen: „Die Anzahl kann hier vielleicht durch keine festen Ziffern ausgedrückt werden, sondern jede Zahl möchte zulässig sein, die zwischen zwei bestimmte Grenzen fällt. So ist auch die Zahl der Freunde begrenzt, und ihr Maximum wird sich wohl danach bestimmen, mit wie vielen man zusammenleben kann.“ (Nikomachische Ethik IX 10, 1170 b 34ff.)

¹¹³⁷ eKGBW/MA-376 — Menschliches Allzumenschliches I: § 376. Erste Veröff. 07/05/1878.

Laut Derrida handelt es sich bei dieser Aussage von vornherein um einen „performativen Widerspruch“, denn „man sollte sich nicht an Freunde richten und sie Freunde nennen können, um ihnen zu sagen, daß es keine Freunde gibt“. Zusätzlich nehme Nietzsche hier eine „parodistische Umkehrung“¹¹³⁸ vor, indem er einen zweiten, gespiegelten Satz hinzufügt. Aristoteles als der „sterbende Weise“ finde seinen Gegenpart in Nietzsche als dem „lebende[n] Thor[en]“.

Derridas Darstellung hat ihren Dreh- und Angelpunkt in der Nietzscheanischen Wendung „und vielleicht kommt“. So fordert er dazu auf: „Horchen wir für den Augenblick auf dieses vielleicht“¹¹³⁹. Das „Vielleicht“ sei die Kategorie der Zukunft par excellence und „das Denken des ‚vielleicht‘“ entspräche Nietzsches „*Denken der zukünftigen Freundschaft* und der Freundschaft gegenüber der Zukunft“. Derrida geht es darum, die Freundschaft, die Zukunft und das „Vielleicht“ zusammenzudenken. Das Denken des Kommenden stehe „notwendigerweise unter dem Zeichen eines Möglichen, dessen *Ermöglichung dem Unmöglichen abgerungen* werden muss.“¹¹⁴⁰

Hervorbringen von Freundschaft

„ihr vergaßet die Zukünftigen, als ihr rechnet“¹¹⁴¹ und „sage ihnen, daß ich schon neue Freunde habe“¹¹⁴² – so lauten nachgelassene Fragmente Nietzsches aus dem Jahre 1884. *Neue Freunde* will Nietzsche der Zukunft abringen. Immer geht es ihm um das „*Hervorbringen, herstellen, verwandeln, umgestalten, erzeugen, schaffen*“ von Freundschaft. Derrida nennt diese Aktivität „*auto-telepoietisch*“. Buchstäblich meint „Telepoios (...) ein Herstellen, das vollendet, vervollständigt, schließt, abschließt, beendet, ein Hervorbringen, das zu Ende bringt“: „tele“ bezeichnet „die Entfernung und das Ferne“¹¹⁴³ und „auto“ das Selbst.

Nietzsches Freunde der Zukunft entsprechen laut Derrida¹¹⁴⁴ zugleich den „Philosophen der Zukunft“. Wodurch nun zeichnen sich diese aus? Im Paragraph 44 von „Jenseits von Gut und Böse“ erfahren wir, dass die zukünftigen Philosophen, von denen Nietzsche sagt, dass sie heraufkommen werden, „freie, sehr freie Geister sein werden“, aber nicht nur das, sondern sie werden über diesen Superlativ hinaus auch „etwas Mehreres, Höheres, Grösseres und Gründlich-Anderes, das nicht verkannt und verwechselt werden

¹¹³⁸ Derrida: Politik der Freundschaft, S. 52.

¹¹³⁹ Ebd. S. 54.

¹¹⁴⁰ Ebd. S. 55.

¹¹⁴¹ eKGWB/NF-1884,31[41] — Nachgelassene Fragmente Winter 1884–1885.

¹¹⁴² eKGWB/NF-1884,31[18] — Nachgelassene Fragmente Winter 1884–1885.

¹¹⁴³ Derrida: Politik der Freundschaft, S. 60.

¹¹⁴⁴ Vgl. ebd. S. 65.

will¹¹⁴⁵ sein. Es wird sich um Philosophen handeln, die in der Lage sind, die Kategorie des „Vielleicht“, den „unausgetrunkenen Himmel“ Nietzsches, zu denken:

*„Vielleicht! — Aber wer ist Willens, sich um solche gefährliche Vielleichts zu kümmern! Man muss dazu schon die Ankunft einer neuen Gattung von Philosophen abwarten, solcher, die irgend welchen anderen umgekehrten Geschmack und Hang haben als die bisherigen, — Philosophen des gefährlichen Vielleicht in jedem Verstande. — Und allen Ernstes gesprochen: ich sehe solche neue Philosophen heraufkommen.“*¹¹⁴⁶

Dieser Paragraph Zwei aus „Jenseits von Gut und Böse“ verweist auf einen weiteren Aspekt der Zukunft, des „Vielleichts“: seine Gefährlichkeit.¹¹⁴⁷ **Das „Vielleicht“ beinhalte „das Unzulässige, Unentscheidbare, Erschreckende“**¹¹⁴⁸, so Derrida. Bezogen auf die Freunde der Zukunft heiße das, dass jene dazu fähig sein werden, „den Widerspruch, den Gegensatz oder die Koexistenz unvereinbarer Werte hin[zu]nehmen“¹¹⁴⁹ und die **Bedrängnis auszuhalten, dass die Kategorien Freund und Feind nicht zu trennen sind**. Für uns Gegenwärtige mögen dies „widersprüchliche, unsinnige, absurde, unmögliche, unentscheidbare Dinge“ sein. Dazu gehöre auch Unvereinbares wie „X ohne X“ auszusprechen, wie zum Beispiel jenes einer „Gemeinschaft, derer, die keiner Gemeinschaft angehören“, einer „communauté désœuvrée“, einer „uneingestehbare[n] Gemeinschaft“¹¹⁵⁰. Dies sind „derart unbegreifliche Begriffe, die den Spott jedes guten philosophischen Gewissens auf sich ziehen“. Derrida nennt dies „Verrücktheit“¹¹⁵¹ bzw. die „Sprache des Wahnsinns“¹¹⁵², die jene „lebende Thoren“ sprechen müssen, die dem „Vielleicht“ einer Zukunft der Freundschaft eine Chance geben wollen.

... dass es Freunde geben möge

Welche Rolle kommt uns laut Nietzsche dabei zu? „Wir freien Geister“ zählen noch nicht zu diesen „Philosophen der Zukunft“; wir sind „ihre Herolde und Vorläufer“¹¹⁵³; wir gelten im Voraus als deren Freunde. Indem er sagt, dass er die zukünftigen Philosophen heraufkommen sieht, indem er so tut, als konstatiere er, „appelliert Nietzsche, er ruft sie auf, er heißt sie kommen, er bittet und fordert im Grunde: Möge

¹¹⁴⁵ eKGWB/JGB-44 — Jenseits von Gut und Böse: § 44. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹¹⁴⁶ eKGWB/JGB-2 — Jenseits von Gut und Böse: § 2. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹¹⁴⁷ Zur Gefährlichkeit des Vielleichts vgl. auch: Arno Böhler: *Unterwegs zu einer Sprache der Freundschaft. DisTenzen: Nietzsche – Deleuze – Derrida*. Wien: Passagen Verlag, 2000, S. 46-65.

¹¹⁴⁸ Derrida: *Politik der Freundschaft*, S. 66.

¹¹⁴⁹ Ebd. S. 62.

¹¹⁵⁰ Ebd. S. 75.

¹¹⁵¹ Ebd. S. 62.

¹¹⁵² Ebd. S. 75.

¹¹⁵³ eKGWB/JGB-44 — Jenseits von Gut und Böse: § 44. Erste Veröff. 04/08/1886.

die Zukunft solche Philosophen bringen!“ Der „telepoietische Anruf oder Aufruf“ ergeht an uns, an „jene, die wir bereits sind“. Wir als Nietzsches Adressaten werden aufgefordert, uns ihm und den Seinen anzuschließen.

Indem er uns anredet, macht er uns zu seinen Freunden: „Vereint euch mit uns, mit diesem im Entstehen begriffenen ‚wir‘, werdet wie wir, werdet die Freunde der Freunde, die wir sind.“¹¹⁵⁴ Wenn Derrida diesen Gedanken vorerst als „unmöglich“ bezeichnet, dann liegt darin doch die Möglichkeit, die ersehnte Gemeinschaft auf telepoietischem Wege zu verwirklichen. Auch Paul van Tongeren unterstreicht die *messianische Struktur*, die Nietzsches Reden auszeichnet:¹¹⁵⁵

„Vielleicht ist das Unmögliche die einzige Chance eines Neuen“¹¹⁵⁶, einer neuen Philosophie des Neuen. Vielleicht, und vielleicht ist es in Wahrheit erneut das vielleicht, das diese Chance nennt. Vielleicht muß die Freundschaft, wenn es die denn gibt, dem stattgeben und sein Recht zubilligen, was hier unmöglich erscheint.“¹¹⁵⁷

Dass diese neue Kategorie des „Vielleicht“ zentral in Nietzsches Denken ist, hebt auch Lou Andreas-Salomé im ihrem Nietzschebuch hervor (vgl. dazu auch Kapitel 5): „Denn im Grunde war seine ganze Denkerforschung nichts als ein Durchforschen der Menschenseele nach unentdeckten Welten, nach ‚ihren noch unausgetrunkenen Möglichkeiten“¹¹⁵⁸, womit sie eine Wendung aus „Jenseits von Gut und Böse“ übernimmt. *Immer geht es in Nietzsches Denken um die Frage nach der Möglichkeit, allenfalls Unmöglichkeit von Freundschaft.* Elke Siegel fasst dies zusammen: „Bei Nietzsche gibt es nicht die Freundschaft, jedoch den beständigen Kampf darum, dass es Freundschaft, *dass es Freunde geben möge.* (...) Freunde werden, wenn nötig, erfunden“. Nietzsches Weg führt „von den jetzigen Freunden zu den Freunden, die Zukunft versprechen, zu den zukünftigen Freunden.“¹¹⁵⁹

WAHR (fünftes Prinzip)

Was Curt Paul Janz *den* „Nietzscheanischen Grundtrieb“¹¹⁶⁰ nennt, spielt erwartungsgemäß auch in *Nietzsches idealer Gemeinschaft der Unzeitgemäßen* eine wichtige

¹¹⁵⁴ Derrida: Politik der Freundschaft, S. 63.

¹¹⁵⁵ Vgl. Paul van Tongeren: Politics, Friendship and Solitude (Confronting Derridas' Reading of Nietzsche in „Politics of Friendship“, in: South African Journal of Philosophy (2000), 19(3), S. 209-222, S. 211.

¹¹⁵⁶ Vgl. dazu einen Wahlspruch, den die politische Aufbruchsbewegung von 1968 geprägt hat: „*Soyez réalistes, demandez l'impossible ...*“

¹¹⁵⁷ Derrida: Politik der Freundschaft, S. 64f.

¹¹⁵⁸ eKGWB/JGB-45 — Jenseits von Gut und Böse: § 45. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹¹⁵⁹ Siegel: Entfernte Freunde, S. 93.

¹¹⁶⁰ Janz: Nietzsche. Bd. 1, S. 152f.

Rolle. Es betrifft das Wahr-Sein als *fünftes* Prinzip. Nietzsches diesbezüglicher Wahlspruch befindet sich in einem Quartett¹¹⁶¹ aus dem ersten Halbjahr 1875. Sein verheißender Ton und Inhalt nach Art eines Glaubensbekenntnisses werden in seinem Werk immer wieder anklingen. Diese drei Sätze am Ende einer Seite hat Nietzsche durchgehend unterstrichen, was in seinen Unterlagen eher selten vorkommt. Hier beschreibt er, in welchem Verhältnis die erträumte „Genossenschaft von Menschen“, die aus ihm selbst und ausgewählten Freunden besteht, zur Wahrheit steht:

„Ich träume eine Genossenschaft von Menschen, welche unbedingt sind, keine Schonung kennen und „Vernichter“ heissen wollen: sie halten an alles den Maassstab ihrer Kritik und opfern sich der Wahrheit. Das Schlimme und Falsche soll an's Licht! Wir wollen nicht vorzeitig bauen, wir wissen nicht, ob wir je bauen können und ob es nicht das Beste ist, nicht zu bauen. Es giebt faule Pessimisten, Resignisten—zu denen wollen wir nicht gehören.“¹¹⁶²

Was Nietzsche hier ausspricht, ist der alleinige „*Maassstab*“ *seiner Freundschaften*. Die gemeinsam angestrebte Richtung, zu welcher Nietzsche sich selbst und seine unzeitgemäßen Freunde verpflichtet, ist die Wahrheit.¹¹⁶³ Das „über ihnen stehende Ideal“ trägt den Namen der Wahrheit. Robert C. Miner weist in seiner Studie¹¹⁶⁴ auf die Verbindung zu einem zentralen Freundschafts-Aphorismus, §14 aus der „Fröhlichen Wissenschaft“, hin:

*„Es giebt wohl hier und da auf Erden eine Art Fortsetzung der Liebe, bei der jenes habsüchtige Verlangen zweier Personen nach einander einer neuen Begierde und Habsucht, einem gemeinsamen höheren Durste nach einem über ihnen stehenden Ideale gewichen ist: aber wer kennt diese Liebe? Wer hat sie erlebt? Ihr rechter Name ist Freundschaft.“*¹¹⁶⁵

Die für die Liebe typische Begierde und Habsucht nacheinander findet in der *Freundschaft eine höhere Form als „Durst“ nach der Wahrheit*. Ein weiteres

¹¹⁶¹ In der Kennzeichnung Joachim Mettes (Der handschriftliche Nachlass Friedrich Nietzsches, a.a.O.) handelt es sich dabei bei dem bezeichneten Heft um U II 8, S. 188, aus dem Frühjahr-Sommer 1875. Es beinhaltet Notizen zu „Wir Philologen“, Fragmente zu „Wissenschaft und Weisheit im Kampfe“, Aufzeichnungen zu „Menschliches, Allzumenschliches“ neben weiteren Plänen, Dispositionen und Fragmenten.

¹¹⁶² eKGWB/NF-1875,5[30] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875. (alle Buchstaben gesperrt im Druck → unterstrichen im Manuskript)

¹¹⁶³ Vgl. Robert C. Miner: Nietzsche on Friendship, in: „Journal for Nietzsche Studies“, Issue 40 (2010), Pennsylvania: Penn State University Press, S. 47-69, S. 57ff.

¹¹⁶⁴ Ebd.

¹¹⁶⁵ eKGWB/FW-14 — Die fröhliche Wissenschaft: § 14. Erste Veröff. 10/09/1882.

schriftliches Dokument, in dem sich dieser Durst nach der Wahrheit Ausdruck verleiht, ist ein Brief des zwanzigjährigen Studenten an seine „liebe Lisbeth“, welchen er am Ende seines ersten Studienjahres 1865 in Bonn verfasst. Darin unterscheidet er zwischen den *althergebrachten traditionellen Wahrheiten* und der *eigentlichen Wahrheit, die man selbstständig suchen muss* und bezeichnet das Zweite als schwerer.

Als traditionelle Wahrheiten bezeichnet er all jenes, „was allmählich sich tief eingewurzelt hat, was in den Kreisen der Verwandten und vieler guten Menschen als Wahrheit gilt, was außerdem auch wirklich den Menschen tröstet und erhebt“.

Die eigentliche Wahrheit, die man selbstständig suchen muss, verlange Durchhaltevermögen „im Kampf mit Gewöhnung, in der Unsicherheit des selbständigen Gehens, unter häufigen Schwankungen des Gemüths, ja des Gewissens“; es sei „oft trostlos“, jedoch, es gehe in dieser Form der Wahrheit darum, „immer mit dem ewigen Ziel des Wahren, des Schönen, des Guten¹¹⁶⁶ neue Bahnen zu gehen“. In einer rhetorischen Frage erläutert Nietzsche, worum es ihm geht:

„Kommt es denn darauf an, die Anschauung über Gott, Welt und Versöhnung zu bekommen, bei der man sich am bequemsten befindet, ist nicht viel mehr für den wahren Forscher das Resultat seiner Forschung geradezu etwas Gleichgültiges? Suchen wir denn bei unserem Forschen Ruhe, Friede, Glück? Nein, nur die Wahrheit, und wäre sie höchst abschreckend und häßlich.“

Im Folgenden trennt Nietzsche zwischen den traditionell Gläubigen und den Jüngern der Wahrheit:

*„Gewiß, der Glaube allein segnet, nicht das Objektive, was hinter dem Glauben steht. Dies schreibe ich Dir nur, liebe Lisbeth, (...) Jeder wahre Glaube ist auch untrüglich, er leistet das, was die betreffende gläubige Person darin zu finden hofft, er bietet aber nicht den geringsten Anhalt zur Begründung einer objektiven Wahrheit. Hier scheiden sich nun die Wege der Menschen; **willst Du Seelenruhe und Glück erstreben, nun so glaube, willst Du ein Jünger der Wahrheit sein, so forsche.** Dazwischen giebt es eine Menge halber Standpunkte. Es kommt aber auf das Hauptziel an.“¹¹⁶⁷*

Nietzsche spricht hier sein „Hauptziel“ aus, welches da lautet, ein „Jünger der Wahrheit“ zu sein. Wobei es ihm dabei nicht so sehr auf die Wahrheit selbst ankommt, sondern auf das unermüdliche Suchen nach ihr. Die Aufforderung aus seinem

¹¹⁶⁶ Vgl. Nietzsches Goethe-Zitat des „Ganzen, Vollen, Schönen“, worin man „resolut“ leben müsse. Vgl. Johann Wolfgang von Goethe: Generalbeichte. Münchner Ausgabe, a.a.O., Bd. 6.1, S. 56 f., Zitat S. 57.

¹¹⁶⁷ eKGWB/BVN-1865,469 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 11/06/1865.

Wahlspruch, welche da lautet an alles den „Maasstab ihrer Kritik“ zu legen, verlangt bei keiner gefundenen Wahrheit haltzumachen. Alle Wahrheit¹¹⁶⁸, aller Glaube müsse ohne Unterlass vor das Gericht der Wahrhaftigkeit gestellt werden. Nietzsches „gnadenlose Wahrhaftigkeit, das, was er später intellektuelle Rechtschaffenheit oder das intellektuelle Gewissen nennt“, ist laut Janz „der Kern seiner Persönlichkeit“¹¹⁶⁹, und hierin ist ihm beizustimmen.

Darin liegt auch etwas Gewalttames. Er gestattet sich keine Halbheiten. Weder bei einer Wahrheit noch bei einem Glück darf er haltmachen. „Trachte ich denn nach Glücke? Ich trachte nach meinem Werke!“¹¹⁷⁰, lautet ein Wort Zarathustras. Dieses von Janz bezeichnete „harte Leitmotiv seines Wesens“¹¹⁷¹ orientiert auch die Genossenschaft von Gleichgesinnten, von der Nietzsche träumt. *Seine Mitstreiter müssen genauso „unbedingt“ sein wie er, „keine Schonung kennen und ‚Vernichter‘ heissen wollen“*¹¹⁷². Ihr unersättlicher Forschertrieb setzt es sich als Aufgabe, das „Schlimme und Falsche (...) an's Licht!“ zu bringen. Darin finden sie ihr gemeinsames höheres Ziel, darin finden sie ihren Zusammenhalt.

Gleichzeitig geht es auch um „absolute Konzentration“ auf eine höhere Idee, der sich zu opfern Nietzsches Genossen bereit sind. Einem idealen Gefährten, wie Nietzsche ihn sich erträumt hat, ähnelt neben Wagner auch Giuseppe Mazzini. Dies erfahren wir aus Maliwda von Meysenbugs „Der Lebensabend einer Idealistin“:

*„Nietzsche sagte, daß er unter allen Leben am meisten das Mazzinis beneide, diese absolute Konzentration auf eine einzige Idee, die gleichsam eine gewaltige Flamme werde, an der das Individuelle verbrenne.“*¹¹⁷³

Am Leben des italienischen Revolutionärs zeigt sich eine „Konzentration“ und eine „Flamme“, die Nietzsche auch in ein nachgelassenes Fragment von 1883 über das „Lieber Zu Grunde gehen“ fasst:

¹¹⁶⁸ Johann Figl behandelt in seiner Studie „Interpretation als philosophisches Prinzip“ (Berlin/New York: de Gruyter, 1982, S. 200ff.) u. a. die Motive und die Kriterien der menschlichen-allzumenschlichen Wahrheitssuche als Verlangen nach einer „Welt, die nicht sich widerspricht, nicht täuscht, nicht wechselt“. Nietzsche identifiziert „Widerspruch, Täuschung, Wechsel“ als „Ursachen des Leidens“, die man in der „wahren Welt“ abzuschaffen gedenkt. (eKGWB/NF-1887,9[60] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1887)

¹¹⁶⁹ Janz: Nietzsche, Bd. 1, S. 152f.

¹¹⁷⁰ eKGWB/Za-IV-Zeichen — Also sprach Zarathustra IV: § Das Zeichen. Gedruckt 04/05/1885.

¹¹⁷¹ Janz: Nietzsche, Bd. 1, S. 152f.

¹¹⁷² eKGWB/NF-1875,5[30] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875. (alle Buchstaben gesperrt im Druck → unterstrichen im Manuskript)

¹¹⁷³ Malwida von Meysenbug: Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 2, S. 250.

„Die Handlung eines Menschen, der den Staat opfert, um nicht Verräther an seinem Ideal zu sein, kann die höchste Leistung sein, derentwegen die ganze Existenz dieses Staates erst für die Nachwelt in Betracht kommt!“¹¹⁷⁴

Nietzsches Traum einer „Genossenschaft von Menschen, welche unbedingt sind“, ist zugleich sein Traum der Zukunft des Menschen. Die heranwachsende Generation will er in den *Dienst an der Wahrheit* stellen. In diesem Sinne will er die Jugend erziehen, wobei er ihr einen Spruch Goethes mit auf den Weg gibt. *„Sich des Halben zu entwöhnen und im Ganzen, Vollen, Schönen, resolut zu leben.“¹¹⁷⁵* Dabei handelt es sich um jenes Wort, welches er den persönlich anwesenden Mazzini auf Deutsch am Nachbarstisch im „Hôtel du Lac“, irgendwo auf dem Wege über den St. Gotthard nach Lugano im Jahre 1871 zitieren hörte.¹¹⁷⁶

Was Nietzsche das „Losungswort der Jugend“¹¹⁷⁷ (1872) nennt, wird er auch in seiner Freundschaft zu Lou von Salomé zu „unserm Wahlspruch“¹¹⁷⁸ (1882) erklären. Ebenso findet dieser Vers Eingang in einen Entwurf für das „Vorwort an Richard Wagner“ der „Geburt der Tragödie“ (1871), wo er über die deutsche Jugend schreibt:

„Wer anders als der deutsche Jüngling wird die Unerschrockenheit des Blicks und den heroischen Zug in's Ungeheure haben, um allen jenen schwächlichen Bequemlichkeitsdoktrinen des liberalen Optimismus in jeder Form den Rücken zu kehren und im Ganzen und Vollen „resolut zu leben“?“¹¹⁷⁹

Goethes Verse über das resolute Leben im „Ganzen, Guten, Schönen“¹¹⁸⁰ dienen

¹¹⁷⁴ eKGWB/NF-1883,7[241] — Nachgelassene Fragmente Frühjahr–Sommer 1883.

¹¹⁷⁵ Elisabeth Förster-Nietzsche: „Mazzini und Nietzsche“, in: Neue Freie Presse, 10. Februar 1921. (Zitiert nach: Gilman L. Sander (Hg.): Begegnungen mit Friedrich Nietzsche. Bonn: Bouvier Verlag Herbert Grundmann, 1985, S. 153-160, S. 155. Auch in: dies: Das Leben Friedrich Nietzsche's. Leipzig: C.G. Naumann, Band II/1. 1897, S. 56-58. Vgl. Johann Wolfgang von Goethe: Generalbeichte. Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens. Münchner Ausgabe (MA). Hg. von Karl Richter u.a. Band 6.1 (Weimarer Klassik. 1798-1806) München/Wien: Carl Hanser Verlag, 1985-1999, S. 56 f., Zitat S. 57.

¹¹⁷⁶ Vgl. Kapitel 5. Nietzsche wählte diesen Vers als ihrer beider Wahlspruch.

¹¹⁷⁷ eKGWB/BVN-1872,281a — Brief an Unbekannt von: vermutlich kurz vor dem 20. Dezember 1872.

¹¹⁷⁸ eKGWB/BVN-1882,234 — Brief an Lou von Salomé von: Pfingsten 1882.

¹¹⁷⁹ Entwurf des „Vorwort[s] an Richard Wagner“ für „Die Geburt der Tragödie“: eKGWB/NF-1871,11[1] — Nachgelassene Fragmente Februar 1871. Vgl. die ähnliche sogenannte „Drachentödter-Stelle“ im veröffentlichten Werk: eKGWB/GT-18 — Die Geburt der Tragödie: § 18. Erste Veröff. 02/01/1872. Nietzsche nimmt sie nochmals 1886 in seinen „Versuch einer Selbstkritik“ zum selben Werk auf: eKGWB/GT-Selbstkritik-7 — Die Geburt der Tragödie: § 7. Erste Veröff. 31/10/1886.

¹¹⁸⁰ Das *Wahre* (verum), das *Gute* (bonum) und das *Schöne* (pulchrum) gehören zu den in der scholastischen Philosophie so genannten Transzendentalien – letzteres, das Schöne, allerdings in schwächerer Stellung. Gemeinsam ist diesen Begriffen, dass sie eine allgemeinere Seinsweise ausdrücken als z.B. das quantitativ Bestimmbare. In Platons „Der Staat“ (Politeia) nimmt die Idee des Guten den höchsten Rang ein. Den Rang einer Transzendentalie könnte auch der Begriff des *Ganzen* beanspruchen. Wenn Goethe in der „Geselligen Liedern“ schreibt: „Uns vom Halben zu entwöhnen, / Und im Ganzen, Guten, Schönen, / Resolut zu leben“ (Generalbeichte: Münchner Ausgabe, Bd. 6.1, a.a.O., S. 56 f. Zitat S. 57.), so deutet er auf einen existentiellen Zusammenhang zwischen diesen Begriffen hin und bezieht sich

Nietzsche als Leitlinie der Erziehung des Menschen der Zukunft. Einen ersten Schritt in diese Richtung sollen Nietzsches „Brüder und Genossen“ im Verband einer Gemeinschaft der Unzeitgemäßen leisten. Einige Heftseiten vor Nietzsches Fragment über seinen Traum einer „Genossenschaft“ von „unbedingten“ Menschen findet sich eine weitere Aufzeichnung, die denselben beschwörenden Duktus einnimmt und offensichtlich damit im Zusammenhang steht:

„Die Unvernunft in den menschlichen Dingen ans Licht zu bringen, ohne jede Verschämtheit — das ist das Ziel unserer Brüder und Genossen. Dann wird man zu unterscheiden haben, was davon fundamental und unverbesserlich ist, was noch verbessert werden kann. Aber jede „Vorsehung“ ist fernzuhalten: denn das ist ein Begriff, wodurch man es sich zu leicht macht. Den Athem dieser Absicht wünsche ich der Wissenschaft einzuflößen. Die Kennniss des Menschen vorwärts zu bringen! Das Gute und Vernünftige im Menschen ist zufällig oder scheinbar oder die Gegenseite von etwas sehr Unvernünftigem. Es wird irgendwann einmal gar keinen Gedanken geben als Erziehung.“¹¹⁸¹

Im Dienste der Wahrheit einen Freund verlieren

Nietzsches Wahrheitsgeist verlangt es, jede Art von „Vorsehung (...) fernzuhalten“. „Den Athem dieser Absicht“ wünscht er nicht nur „der Wissenschaft einzuflößen“, sondern will ihn auch im Umgang mit Freunden anwenden. Am 11. Juni 1878 verfasst Nietzsche einen diesbezüglichen Brief an Reinhart von Seydlitz. Er schreibt über einen „alte[n] unveränderliche[n] Mann“ und er bedauert, dass „[s]eine und meine Bestrebungen (...) ganz aus einander (laufen). Dies thut mir wehe genug — aber **im Dienste der Wahrheit muß man zu jedem Opfer bereit sein.**“ Selbst den großen Freund Wagner verlangt Nietzsches unersättliches Streben nach Wahrheit zum Opfer. Auch wenn ihre Differenzen ein gemeinsames Ziel als Voraussetzung der Freundschaft unmöglich machen, behält er es sich vor, Seydlitz gegenüber festzuhalten: „Wüßte er [Wagner] übrigens, was ich alles gegen seine Kunst und seine Ziele auf dem Herzen habe, er hielte mich für einen seiner ärgsten Feinde — was ich bekanntlich nicht bin.“¹¹⁸²

In einem am 14. Januar 1880 verfassten Brief an Malwida von Meysenbug betont Nietzsche diese „Kluft unserer Bestrebungen“. Aus seinen Zeilen geht hervor, dass er sich ein intensiviertes, auch öffentliches **Darstellen, Bekennen und Herausarbeiten**

auf eine Traditionslinie, die von Platon bis zur mittelalterlichen Philosophie führt. Nietzsche nimmt diesen Zusammenhang auf.

¹¹⁸¹ eKGWB/NF-1875,5[20] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

¹¹⁸² eKGWB/BVN-1878,726 — Brief an Reinhart von Seydlitz von: 11/06/1878.

*ihrer Differenzen*¹¹⁸³ wünscht, was er auch als Arbeit an der Wahrheit erkennt:

*„Hören Sie Gutes von Wagner's? Es sind drei Jahre, daß ich nichts von ihnen erfahre: die haben mich auch verlassen, und ich wußte es längst, daß W<agner> vom Augenblicke an, wo er die **Kluft unserer Bestrebungen**¹¹⁸⁴ merken würde, auch nicht mehr zu mir halten werde. Man hat mir erzählt, daß er gegen mich schreibe. Möge er damit fortfahren: **es muß die Wahrheit auf jede Art an's Licht kommen!**“¹¹⁸⁵*

Die Wahrheit verlangt aber nicht nur Opfer, sondern sie macht auch Geschenke. Davon ist Nietzsche überzeugt. Im Herbst desselben Jahres notiert er: „Für jeden Abfall eines Freundes eine höhere Seele eintauschen.“¹¹⁸⁶ Vermutlich hat dieser Gedanke seine Quelle in Emersons „Versuche“ – im Essay mit dem Titel „Kreise“ – denn dort unterstreicht Nietzsche in seinem, noch heute in seiner Bibliothek erhaltenen, Exemplar folgenden Satz: „Für jeden Freund, den er im Dienste der Wahrheit verliert, wird ihm ein besserer wieder zu Theil.“¹¹⁸⁷ Am Rand notiert er die Jahreszahl 1883, was die Lektüre dieses mehrmals gelesenen Lieblingsbuchs Nietzsches datiert (vgl. Faksimile der betreffenden Seite im Anhang).

Nicht vorzeitig bauen

Nietzsches radikaler Wahrheitsbegriff als ein „an alles den Maassstab“ – der – „Kritik“ – Halten versinnbildlicht sich in seinem Traum von einer „Genossenschaft von Menschen, welche unbedingt sind“ und welche für ihn zugleich die kommenden Philosophen darstellen. Schwächeln sie in ihrer Unbedingtheit, begeben sie sich unvermeidlich in die Gefahr des „vorzeitigen Bauens“, welche Nietzsche in seinem träumerischen Wahlspruch anspricht: „Wir wollen nicht vorzeitig bauen, wir wissen nicht, ob wir je bauen können und ob es nicht das Beste ist, nicht zu bauen.“¹¹⁸⁸

Auch in „Jenseits von Gut und Böse“ befasst sich Nietzsche mit der Sehnsucht des Philosophen Gedankensysteme zu „bauen“, welche Derrida als „List des gesunden

¹¹⁸³ Zum Begriff der Achtung und der Reverenz vgl. Kapitel 8 zur „Sternen-Freundschaft“.

¹¹⁸⁴ „Ich habe mich von Wagner entfernt, als er seinen Rückzug zum deutschen Gott zur deutschen Kirche und zum deutschen Reich nahm: Andere hat er eben damit an sich gezogen.“ (eKGWB/NF-1888,16[42] — Nachgelassene Fragmente Frühjahr–Sommer 1888.)

¹¹⁸⁵ eKGWB/BVN-1880,2 — Brief an Malwida von Meysenbug: 14/01/1880.

¹¹⁸⁶ eKGWB/NF-1880,6[258] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1880.

¹¹⁸⁷ Nietzsches Exemplar von Ralph Waldo Emersons „Versuche“ (1858) – vgl. dort S. 225 – trägt die Signatur C 701 der Herzogin Anna Amalia Bibliothek (HAAB), auch zu finden in „Monographien Digital“: http://ora-web.swkk.de/digimo_online/digimo.entry?source=digimo.Digitalisat_anzeigen&a_id=11620. Zu Nietzsches intensiven Lesespuren vgl. NB, S. 212ff. sowie KGW V 3, S. 802.

¹¹⁸⁸ eKGWB/NF-1875,5[30] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875. (alle Buchstaben gesperrt im Druck → unterstrichen im Manuskript).

Menschenverstandes“¹¹⁸⁹ bezeichnet. „Sind es neue Freunde der ‚Wahrheit‘, diese kommenden Philosophen?“ lautet Nietzsches einschlägige Frage, „Wahrscheinlich genug: **denn alle Philosophen liebten bisher ihre Wahrheiten.**“¹¹⁹⁰ Derrida wiederum fragt sich „wie sollte man (...) etwas anderes lieben als seine eigene Wahrheit, eine Wahrheit, die man sich aneignen kann?“ Nietzsche jedoch macht hier auf eine Gefahr aufmerksam, die die im Dienste der Wahrheit stehenden Freunde und Philosophen davon abbringen kann, tapfer und schonungslos den Weg der Wahrheitssuche zu gehen. Es ist möglich, dass sie „Fürsprecher“ werden, nicht so sehr für die Wahrheit selbst, als für „ihre Vorurtheile, die sie ‚Wahrheiten‘ taufen“¹¹⁹¹. Wenn es geschieht, dass sie sich in „ihre“ eigenen Wahrheiten verlieben, wenn sie „ihre“ Wahrheiten universalisieren, steht dies in Widerspruch zur Wahrheit selbst. Gerade darin versteckt sich „die List aller Dogmatismen“¹¹⁹².

Den unbedingten Freunden der Wahrheit würde eine Universalisierung der eigenen Wahrheit nicht nur wider den Stolz, sondern auch wider den guten Geschmack gehen. Denn wie könnten sie wünschen, dass „ihre“ Wahrheit die Wahrheit für „alle“ sein soll:

„Mein Urtheil ist mein Urtheil: dazu hat nicht leicht auch ein Anderer das Recht“ — sagt vielleicht solch ein Philosoph der Zukunft. Man muss den schlechten Geschmack von sich abthun, mit Vielen übereinstimmen zu wollen. „Gut“ ist nicht mehr gut, wenn der Nachbar es in den Mund nimmt. Und wie könnte es gar ein „Gemeingut“ geben! Das Wort widerspricht sich selbst: was gemein sein kann, hat immer nur wenig Werth. Zuletzt muss es so stehn, wie es steht und immer stand: die grossen Dinge bleiben für die Grossen übrig, die Abgründe für die Tiefen, die Zartheiten und Schauder für die Feinen, und, im Ganzen und Kurzen, alles Seltene für die Seltenen.“¹¹⁹³

Auch Nietzsche ist mit der List des Sich-Identifizierens mit seiner Wahrheit bzw. seiner Arbeit bekannt geworden, deshalb wünscht er sich einen gleichgesinnten und verständigen Freund – im konkreten Gedicht richtet er sich an Erwin Rohde – als Interpreten „seiner“ Wahrheiten:

„An E.R. / Leg ich mich aus, so leg ich mich hinein / So mög ein Freund mein Interprete sein. / Und wenn er steigt auf seiner eignen Bahn, / Trägt er des Freundes Bild mit sich hinan.“¹¹⁹⁴

¹¹⁸⁹ Derrida: Politik der Freundschaft, S. 78.

¹¹⁹⁰ eKGWB/JGB-43 — Jenseits von Gut und Böse: § 43. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹¹⁹¹ eKGWB/JGB-5 — Jenseits von Gut und Böse: § 5. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹¹⁹² Derrida: Politik der Freundschaft, S. 78.

¹¹⁹³ eKGWB/JGB-43 — Jenseits von Gut und Böse: § 43. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹¹⁹⁴ eKGWB/NF-1881,11[336] — Nachgelassene Fragmente Frühjahr–Herbst 1881.

Selbst Zarathustra entwickelt Liebe zu seinem Werke, kennt das Sich-Verlieben und Sich-Verlieren an seine „Kinder“. Er fühlt die brütende Sonne seiner Liebe und ihre „Ketten“, als der Wind ihm zuflüstert, was er insgeheim längst weiß¹¹⁹⁵:

*„Der Wind blies mir durch's Schlüsselloch und sagte „Komm!“ Die Thür sprang mir listig auf und sagte „Geh!“ Aber ich lag **angekettet an die Liebe zu meinen Kindern**: das Begehren legte mir diese Schlinge, das Begehren nach Liebe, dass ich meiner Kinder Beute würde und mich an sie verlöre. Begehren — das heisst mir schon: mich verloren haben. Ich habe euch, meine Kinder! In diesem Haben soll Alles Sicherheit und Nichts Begehren sein. Aber brütend lag die Sonne meiner Liebe auf mir, im eignen Saft kochte Zarathustra.“*

Nietzsches erträumte „Genossenschaft von Menschen, welche unbedingt sind, keine Schonung kennen und ‚Vernichter‘ heissen wollen“, besitzt jenen „unbedingten“ Willen zur Wahrheit, welcher von ihnen fordert, gerade nicht „im eignen Saft [zu] koch[en]“, indem sie sich in „ihre“ Wahrheiten verlieben, bei ihnen verbleiben, sich feststellen und sich Alternativen verschließen. Nietzsches Genossen geben sich einer Wahrheit nur solange hin, bis sie sie kennengelernt haben. Es handelt sich hier um eine Variante des vom zwanzigjährigen Studenten Nietzsche aufgestellten *Prinzips des Sich-Nicht-länger-Hingebens*¹¹⁹⁶ – *an Wahrheiten, an Dinge, an Freundschaften*.

„sobald nur eine Philosophie anfängt, an sich selbst zu glauben“¹¹⁹⁷

An drei Beispielen aus der Philosophiegeschichte¹¹⁹⁸ veranschaulicht Nietzsche „eine alte ewige Geschichte“, nämlich, was passiert, wenn „eine Philosophie anfängt, an sich selbst zu glauben.“¹¹⁹⁹ Dabei handelt es sich laut Robert C. Miner um einen Schlüsselsatz.¹²⁰⁰ Die ausgewählten Momente eines „Dogmatisieren in der Philosophie“¹²⁰¹ betreffen Spinoza, die Stoiker und Kant. Am Beispiel Spinozas, der Nietzsche als der „reinst[e] Weis[e]“ gilt, veranschaulicht Nietzsche diese Gefahr aller Philosophen.¹²⁰² Wenn man hinter die unpersönliche Gestalt blickt, in der sein Gedanke

¹¹⁹⁵ Vgl. zum Folgenden die Interpretation des dritten Buches von „Also sprach Zarathustra“ von Paolo D'Iorio: *Le voyage de Nietzsche à Sorrente*. CNRS-Édition, 2012, S. 143ff.

¹¹⁹⁶ „mein Princip [...] mich den Dingen und Menschen nicht länger hinzugeben, als bis ich sie kennen gelernt habe.“ (eKGWB/BVN-1865,478 — Brief an Hermann Mushacke von: 30/08/1865)

¹¹⁹⁷ eKGWB/JGB-9 — Jenseits von Gut und Böse: § 9. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹¹⁹⁸ Vgl. Robert C. Miner: Nietzsche on Friendship, in: „Journal for Nietzsche Studies“, Issue 40 (2010), Pennsylvania: Penn State University Press, S. 47-69, S. 58f.

¹¹⁹⁹ eKGWB/JGB-9 — Jenseits von Gut und Böse: § 9. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹²⁰⁰ „As soon as any philosophy begins to believe in itself” — this is the key phrase.“ (Vgl. Robert C. Miner: Nietzsche on Friendship. *The Journal of Nietzsche Studies*. Published by Penn State University Press, Issue 40, (Autumn 2010), S. 47-69, S. 58.)

¹²⁰¹ eKGWB/JGB-Vorrede — Jenseits von Gut und Böse: § Vorrede. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹²⁰² Vgl.: eKGWB/MA-475 — Menschliches Allzumenschliches I: § 475. Erste Veröff. 07/05/1878.

sich präsentiert, wird es klar, dass Spinozas scheinbare reine Liebe der Weisheit in Wirklichkeit „die Liebe zu *seiner* Weisheit“¹²⁰³ ist. Ähnlich überzeugen sich die „edlen Stoiker“, dass sie „gemäss der Natur“¹²⁰⁴ leben wollen, und in Wirklichkeit legen sie ihre eigene Moralität über die Natur.¹²⁰⁵ Nietzsches höchster Anspruch an das Wahrheitsstreben lässt ihn argwöhnen, dass es bei „alle[n] Philosophen“ „nicht redlich genug zugeht“, dass es ihnen an „Tapferkeit des Gewissens“ fehle, und so plädiert er dafür, auf sie „halb misstrauisch, halb spöttisch zu blicken“, denn

*„[s]ie stellen sich sämmtlich, als ob sie ihre eigentlichen Meinungen durch die Selbstentwicklung einer kalten, reinen (...) Dialektik entdeckt (...) hätten, während im Grunde ein vorweggenommener Satz, ein Einfall, eine „Eingebung“, zumeist **ein abstrakt gemachter und durchgesiebter Herzenswunsch von ihnen** mit hinterher gesuchten Gründen vertheidigt wird: – sie sind allesammt Advokaten, welche es nicht heissen wollen, und zwar zumeist sogar **verschmitzte Fürsprecher ihrer Vorurtheile, die sie „Wahrheiten“ taufen** – und s e h r ferne von der Tapferkeit des Gewissens, das sich dies, eben dies eingesteht, sehr ferne von dem guten Geschmack der Tapferkeit, welche dies auch zu verstehen giebt, sei es um einen Feind oder Freund zu warnen, sei es aus Uebermuth und um ihrer selbst zu spotten.“*¹²⁰⁶

So vermutet er bei Spinoza „Hocuspocus“ und bei Kant „Tartüfferie“, um uns mit List „auf die dialektische Schleichwege“ zu ihrer Wahrheit zu verführen und dabei ihren eigenen „abstrakt gemachte[n] (...) Herzenswunsch“ und ihre „eigne Schüchternheit und Angreifbarkeit“ zu verbergen. „In jeder Philosophie“, so Nietzsche im ersten Hauptstück von „Jenseits von Gut und Böse“, „giebt es einen Punkt, wo die ‚Überzeugung‘ des Philosophen auf die Bühne tritt“¹²⁰⁷. Wieder rät Nietzsche zu einem spöttischen Blick auf „dies Schauspiel“:

*„dies Schauspiel macht uns Verwöhnte lächeln, die wir keine kleine Belustigung darin finden, den feinen Tücken alter Moralisten und Moralprediger auf die Finger zu sehn. Oder gar jener Hocuspocus von mathematischer Form, mit der **Spinoza** seine Philosophie — „die Liebe zu seiner Weisheit“ zuletzt, das Wort richtig und billig ausgelegt — wie in Erz panzerterte und maskirte, um damit von vornherein den Muth des*

¹²⁰³ eKGWB/JGB-5 — Jenseits von Gut und Böse: § 5. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹²⁰⁴ eKGWB/JGB-9 — Jenseits von Gut und Böse: § 9. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹²⁰⁵ Vgl.: „Euer Stolz will der Natur, sogar der Natur, eure Moral, euer Ideal vorschreiben und einverleiben, ihr verlangt, dass sie ‚der Stoa gemäss‘ Natur sei und möchtet alles Dasein nur nach eurem eignen Bilde dasein machen — als eine ungeheure ewige Verherrlichung und Verallgemeinerung des Stoicismus! Mit aller eurer Liebe zur Wahrheit zwingt ihr euch so lange, so beharrlich, so hypnotischstarr, die Natur falsch, nämlich stoisch zu sehn“. (eKGWB/JGB-9 — Jenseits von Gut und Böse: § 9. Erste Veröff. 04/08/1886.)

¹²⁰⁶ eKGWB/JGB-5 — Jenseits von Gut und Böse: § 5. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹²⁰⁷ eKGWB/JGB-8 — Jenseits von Gut und Böse: § 8. Erste Veröff. 04/08/1886.

*Angreifenden einzuschüchtern, der auf diese unüberwindliche Jungfrau und Pallas Athene den Blick zu werfen wagen würde: — wie viel eigne Schüchternheit und Angreifbarkeit verräth diese Maskerade eines einsiedlerischen Kranken!*¹²⁰⁸

Nietzsche verbindet hier die fatale Tendenz „eine[r] Philosophie [, die] anfängt, an sich selbst zu glauben“, mit der Figur des Einsiedlers. Einsamkeit und Isolation verstärken die Tendenz, sich in „seine“ Wahrheit zu verlieben. Der Aphorismus 289 in „Jenseits von Gut und Böse“ beschreibt des Lebens „Wiederhall“ [sic], welcher als „Farbe“, als „Geruch“ in den Schriften zu vernehmen ist:

*„Man hört den Schriften eines Einsiedlers immer auch Etwas von dem Wiederhall der Oede, Etwas von dem Flüstertone und dem scheuen Umsichblicken der Einsamkeit an; aus seinen stärksten Worten, aus seinem Schrei selbst klingt noch eine neue und gefährlichere Art des Schweigens, Verschweigens heraus. Wer Jahraus, Jahrein und Tags und Nachts allein mit seiner Seele im vertraulichen Zwiste und Zwiegespräche zusammengesessen hat, wer in seiner Höhle — sie kann ein Labyrinth, aber auch ein Goldschatz sein — zum Höhlenbär oder Schatzgräber oder Schatzwächter und Drachen wurde: dessen Begriffe selber erhalten zuletzt eine eigne Zwielfarb-Farbe, einen Geruch ebenso sehr der Tiefe als des Moders, etwas Unmittheilbares und Widerwilliges, das jeden Vorübergehenden kalt anbläst.“*¹²⁰⁹

In einem nachgelassenen Fragment aus dem Sommer 1880 beschreibt Nietzsche, was passiert, wenn ein lang ergrübeltes und liebgewonnenes philosophisches Gedankensystem sich als unhaltbar erweist, wenn es nicht mehr gelingt, „diese Maskerade“¹²¹⁰ aufrecht zu erhalten:

*„Die Blase der eingebildeten Macht platzt: das ist das Cardinalereigniß im Leben. Da zieht sich der Mensch böse zurück oder zerschmettert oder verdummt. Tod der Geliebtesten, Sturz einer Dynastie, Untreue des Freundes, Unhaltbarkeit einer Philosophie, einer Partei. — Dann will man Trost d.h. eine neue Blase.“*¹²¹¹

Auch nach dem Zerplatzen einer dogmatischen Blase ist man nicht davor gefeit, neue Systeme zu bauen, sich früher oder später in neue Antworten zu verlieben und sich wiederum für Alternativen zu verschließen. Zu diesem Gedankenkreis gehört auch §26 aus Nietzsches „Pfeile und Sprüche“ in der „Götzen-Dämmerung“, wo er schreibt: „Ich

¹²⁰⁸ eKGWB/JGB-5 — Jenseits von Gut und Böse: § 5. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹²⁰⁹ eKGWB/JGB-289 — Jenseits von Gut und Böse: § 289. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹²¹⁰ eKGWB/JGB-5 — Jenseits von Gut und Böse: § 5. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹²¹¹ eKGWB/NF-1880,4[199] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1880.

misstraue allen Systematikern und gehe ihnen aus dem Weg. Der Wille zum System ist ein Mangel an Rechtschaffenheit.“¹²¹²

Einerseits identifiziert Nietzsche den menschlichen, allzumenschlichen Mangel an „Rechtschaffenheit“, der dazu führt, dass sich Philosophen in ihre eigenen Wahrheiten verlieben, als problematisch. Andererseits begegnen jene Wahrheitsverliebten einem erkenntnistheoretischen Problem, welches dem Medium, dem sie sich bedienen, inhärent ist. Nietzsches nachgelassenes Fragment aus dem Sommer 1875 bringt diesen Gedanken auf den Punkt:

*„Die Verführer der Philosophen sind die Worte, sie zappeln in den Netzen der Sprache.“*¹²¹³

Die Sprache selbst also bietet Gefahren der Feststellung, des Dogmatisierens. Die Problematik liegt darin, dass der Gebrauch jeder Sprache¹²¹⁴ immer schon die metaphysische Vorstellung einer stabilen Welt impliziert.¹²¹⁵ Diese Stabilität stammt aus der grammatischen Struktur der Sprache. Dies besagt auch Nietzsches berühmte Wendung: „Ich fürchte wir werden Gott nicht los, weil wir noch immer an die Grammatik glauben.“ Michel Haar unterstreicht die unwillkürlich theologische Ausrichtung der Sprache: „Il suffit de laisser agir spontanément la langue pour qu’elle produise une *théologie, naturelle*.“¹²¹⁶

Allerdings trifft Nietzsche eine Unterscheidung zwischen dem Philosophen, der sich mit den „recht eigentliche[n] Gewissensfragen des Intellekts“ auseinandersetzt, und dem Dogmatiker, „welcher sagt: ‚ich denke, und weiss, dass dies wenigstens wahr, wirklich, gewiss ist‘“. Ähnlich stellt er sich den Philosophen – den wahren Philosophen – vor, der den Dogmatiker mit einem Lächeln begrüßt und ihn mit der Frage konfrontiert: „es ist unwahrscheinlich, dass Sie sich nicht irren: aber warum auch durchaus Wahrheit?“¹²¹⁷

¹²¹² eKGWB/GD-Sprüche-26 — Götzen-Dämmerung: Sprüche und Pfeile, § 26. Erste Veröff. 24/11/1888.

¹²¹³ eKGWB/NF-1875,6[39] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

¹²¹⁴ Vgl. eKGWB/JGB-16 — Jenseits von Gut und Böse: § 16. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹²¹⁵ Vgl. Artikel „Wahrheit“, in: Ottmann: Nietzsche-Handbuch, S. 350f., S. 350. Vgl. auch Josef Simon: Grammatik und Wahrheit – Über das Verhältnis Nietzsches zur spekulativen Satzgrammatik der metaphysischen Tradition“ in: Nietzsche-Studien 1 (1972), S. 1-26.

¹²¹⁶ Michel Haar: Nietzsche et la métaphysique. Paris: Gallimard, 1993, S. 118. (Zit. nach: Jacques Le Rider: Fritz Mauthner. Scepticisme linguistique et modernité. Une biographie intellectuelle. Paris: Bartillat, 2012, S. 420)

¹²¹⁷ eKGWB/JGB-16 — Jenseits von Gut und Böse: § 16. Erste Veröff. 04/08/1886.

Freundschaft contra Partei

Nietzsches Verständnis der Freundschaft fordert dazu auf, *gewissenhaften den „Dienste an der Wahrheit“¹²¹⁸ zu tut, um zu vermeiden, dass Freundschaft dogmatisch und sektiererisch wird.* In verschiedenen Fragmenten aus dem Jahre 1880 schärft Nietzsche dieses Konzept, indem er den Freund strikt vom Liebhaber, Narren¹²¹⁹ und Parteigänger abgrenzt. Während er „die Freundschaft“ als „die reinste Ergebenheit, die stärkste Wahrheitsliebe“ bezeichnet, definiert er die „Partei“ als „Thätigkeit“ der „Falschmünzerei“¹²²⁰.

Dieses Phänomen des Parteilichen beobachtet Nietzsche an Wagners Bayreuther Unternehmung. Bereits 1874 befürchtet er ein „Hinwegtäuschen des Wirklichen“, eine Abwendung von der Welt und einen damit einhergehenden „sektiererischen Character“ des Bayreuther Projekts.¹²²¹ Nietzsche liegt daran aufzuzeigen, dass es nicht der Meister selbst ist, der diesen Weg eingeschlagen hat, ja dass jegliches Sektierertum Wagners Charakter fremd sei. In der vierten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ bezeichnet er es gar als „höchst wunderbar anzusehen, wie Wagner sein Leben lang jeder Gestaltung von Parteien ausgewichen ist“. Obwohl Wagner in jeder Schaffensphase einen „Kreis von Anhängern“ fand, die es wünschten, „ihn nun auf dieser Phase festzuhalten“, ließ sich der Meister selbst nicht irritieren: „Er gieng immer mitten durch sie hindurch und liess sich nicht binden“¹²²². So sei es auch „nie der Glaube Wagner’s gewesen“ sich an „eine Schule von Componisten anlehnen“¹²²³ zu müssen. Als äußeres Argument dieser Einstellung gegen jegliches Partei- und Sektierertum führt Nietzsche an, dass Wagners Weg „überdiess zu lang gewesen, als dass ein Einzelner so leicht ihn von Anfang an hätte mitgehen können: und so ungewöhnlich und steil, dass auch dem Treuesten wohl einmal der Athem ausgieng.“¹²²⁴

¹²¹⁸ eKGWB/BVN-1878,726 — Brief an Reinhart von Seydlitz von: 11/06/1878.

¹²¹⁹ „Ich habe die Verachtung Pascals und den Fluch Schopenhauer’s auf mir! Und kann man anhänglicher gegen sie gesinnt sein als ich! Freilich mit jener Anhänglichkeit eines Freundes, welcher aufrichtig bleibt, um Freund zu bleiben und nicht Liebhaber und Narr zu werden!“ (eKGWB/NF-1880,7[191] — Nachgelassene Fragmente Ende 1880.)

¹²²⁰ „Pfui über alle Parteien! Sie fälschen die Freundschaft, die reinste Ergebenheit, die stärkste Wahrheitsliebe — ihre fortwährende Thätigkeit ist Falschmünzerei. Der bedeutendste Mensch ist nicht weit vom Schurken und Verleumder, wenn er eine Partei machen will.“ (eKGWB/NF-1880,2[51] — Nachgelassene Fragmente Frühjahr 1880.)

¹²²¹ eKGWB/NF-1874,32[44] — Nachgelassene Fragmente Anfang 1874 — Frühjahr 1874.

¹²²² eKGWB/WB-10 — Richard Wagner in Bayreuth: § 10. Erste Veröff. 10/07/1876. Vgl. dazu auch das Fragment: eKGWB/NF-1875,11[37] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

¹²²³ eKGWB/NF-1875,11[37] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875. Vgl. auch: „Keine Komponisten-Schule.“ (eKGWB/NF-1875,11[60] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.)

¹²²⁴ eKGWB/WB-10 — Richard Wagner in Bayreuth: § 10. Erste Veröff. 10/07/1876. Vgl. dazu auch das Fragment: eKGWB/NF-1875,11[37] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

Freunde als Gefahr

Am Beispiel Wagners deutet Nietzsche hier einen verkannten Aspekt der Freundschaft an: „**Freunde und Anhänger**“ können „zur Gefahr, zur Schranke“¹²²⁵ werden. Die vierte „Unzeitgemäße Betrachtung“ sowie ein Fragment aus der Zeit kurz nach deren Veröffentlichung nehmen sich dieses Gedankens an. Nietzsche unterscheidet zwischen „geringeren Charakteren, weil sie sich auf die Freunde zu stützen suchen, durch die sie ihre Freiheit einzubüssen pflegen“¹²²⁶ und freigeistigen Charakteren, für die Freunde durch diese Einbuße „die Gefahr eines tyrannischen Übergewichtes“ darstellen können:

*„Es ist entweder das Zeichen einer sehr ängstlichen oder sehr stolzen Gesinnung, in Jedermann, auch in **Freunden**, Gönnern, Lehrern, die Gefahr eines tyrannischen Übergewichtes zu sehen, und sich in Acht zu nehmen, grosse Wohlthaten zu empfangen. Aber es wird keinen Freigeist geben, der nicht diese Gesinnung hätte.“*¹²²⁷

Wenn Wagner mit seiner Schrift „Eine Mittheilung an Freunde“ dieser Gefahr zu entgehen versucht, indem er sich explizit an solche Freunde wendet, die ihn verstehen wollen,¹²²⁸ greift Nietzsche dies auf. In einem nachgelassenen Fragment aus dem Herbst 1875 – Frühling 1876 definiert er das „Talent der Mittheilung“ als eines, welches einen **Unterschied im kommunikativen Umgang mit Freunden und Feinden** macht. Nietzsche verdeutlicht dies an folgendem Fragment aus dem Herbst 1876:

*„Mittheilung an die Freunde“¹²²⁹ (ohne unterjocht zu werden), an die Feinde (unterjochend). (...) Und wie es seinen Freunden nicht gelang, ihn mit ihrer Liebe zu unterjochen, so gelang es seinen Feinden nicht, sich durch ihre Feindschaft gegen das Unterjochtwerden zu schützen.“*¹²³⁰

Nietzsche lässt hier erkennen, dass nicht nur der Hass der „Feinde“, sondern auch die Liebe der „Freunde“ Gefahren in sich birgt. In räumlicher Nähe zu diesem Fragment bringt Nietzsche diesen Gedanken auf folgende Formel: „**Freunde Wagner's als Gefahr**.“¹²³¹ Dies fließt in seine „Unzeitgemäßen Betrachtung“ Bayreuths ein, wenn er schreibt: „Fast zu allen Lebenszeiten Wagner's hätten ihn **seine Freunde gern dogmati-**

¹²²⁵ eKGWB/WB-10 — Richard Wagner in Bayreuth: § 10. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹²²⁶ eKGWB/WB-10 — Richard Wagner in Bayreuth: § 10. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹²²⁷ eKGWB/NF-1876,18[12] — Nachgelassene Fragmente September 1876.

¹²²⁸ Vgl. Brief an seinen Schwager Hermann Brockhaus aus Zürich am 2. Februar 1851, in: Carl Friedrich Glasenapp (Hg.): Familienbriefe von Richard Wagner 1832-1874. Bremen: Dogma, 2012, Nr. 60, S. 165.

¹²²⁹ Hier bezieht sich Nietzsche auf Wagners „Eine Mittheilung an die Freunde“.

¹²³⁰ eKGWB/NF-1875,11[53] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

¹²³¹ eKGWB/NF-1875,11[60] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

siren mögen; und ebenfalls, obwohl aus anderen Gründen, seine Feinde.“¹²³² In der vorbereitenden Niederschrift zu diesem Text betont Nietzsche zusätzlich ihre große Zahl: „Es kommen Freunde heran; viele beinahe gefährlich, sie wollen ihn dogmatisieren usw.“¹²³³

Nietzsche hat einen feinen Sinn für diese immanente Gefahr der Freundschaft, wenn er bereits am 24. Juni 1872 an den „verehrteste[n] Meister“ schreibt, dass er „so glücklich“ sei bei folgendem Gedanken: „Einer grossen Gefahr bin ich in meinem Leben entgangen, Ihnen niemals nahe zu treten und weder Tribschen noch Bayreuth geschaut zu haben.“¹²³⁴ Damit berührt Nietzsche einen Punkt, der für sein Konzept der Freundschaft essentiell ist: „Wir sollen verhindern, daß wir das Ideal eines Anderen werden“, so ein Fragment aus dem Herbst 1880, denn „so vergeudet er seine Kraft, sich selber sein ganz eigenes Ideal zu bilden, wir führen ihn irre und von sich ab“. Als Gegenmittel rät Nietzsche dazu, dass „wir (...) alles thun (sollen), ihn aufzuklären oder wegzustoßen.“¹²³⁵

Das Gemeinsame ist selten

Ist eine solche Freundschaft, die sich in den Dienst der Wahrheit stellt, überhaupt noch eine Freundschaft? Jacques Derrida stellt in seiner Studie „Politiques de l’amitié“ zurecht die Frage, „[w]elche Wahrheit (...) einer solchen Freundschaft noch zukommen (kann)“, die sich folgendermaßen charakterisiert:

*„einer Freundschaft ohne Nähe und also ohne Anwesenheit, ohne Gleichartigkeit, ohne Ähnlichkeit, ohne Anziehung, vielleicht sogar ohne bedeutungstiftende und vernünftige Präferenz? (...) Und warum sollte man dergleichen noch Freundschaft nennen“*¹²³⁶.

Derrida macht darauf aufmerksam, dass sich Nietzsches Konzept der Freundschaft auf ein Paradox gründet. Denn einerseits liegt diesen Freunden an nichts so sehr, als an der Wahrheit – „ohne Wahrheit (können) (sie) nicht sein“ – doch andererseits „(sind) [d]ie Freunde der Wahrheit (...) ohne die Wahrheit“. Denn die Wahrheit „ist nichts, was oder worin man sein, und nichts, was man besitzen könnte. Nur ihr Freund soll man sein“. Für Derrida sind die *Freunde der Wahrheit zugleich „Freunde des vielleicht“ und die „kommenden Denker“*¹²³⁷. Nietzsches Freundschaftsbegriff findet weder „in der Wahrheit“ seinen Platz, noch „in der verriegelten Sekurität eines Dogmas oder der

¹²³² eKGWB/WB-10 — Richard Wagner in Bayreuth: § 10. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹²³³ eKGWB/NF-1875,12[15] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Ende September 1875.

¹²³⁴ eKGWB/BVN-1872,233 — Brief an Richard Wagner von: 24/06/1872.

¹²³⁵ eKGWB/NF-1880,6[191] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1880.

¹²³⁶ Derrida: Politik der Freundschaft, S. 63.

¹²³⁷ Ebd. S. 67.

stabilen Verlässlichkeit einer Meinung“, sondern er ist ausgerichtet an einem Freundsein der Wahrheit.

Jedoch ist die Wahrheit einer Freundschaft nicht Wahrheit für jedermann. Derrida markiert hier ein der Freundschaft inhärentes Problem. Als Voraussetzung jeder Freundschaft gilt Gleichgesinntheit, kurz das Gemeinsame. Jedoch ist der Begriff des Gemeinsamen mit einem inhärenten Widerspruch belastet: *„das Gemeinsame ist selten“*. Noch viel seltener – gleichermaßen „eine Seltenheit für die Seltenen“ – ist „das gemeinsame Maß“. Freundschaft vermag diese fundamentale Getrenntheit und Fremdheit nicht zum Verschwinden zu bringen. Als „inkommensurabl[e] Subjekte“ als „Subjekte ohne Subjekt und ohne Intersubjektivität“¹²³⁸ sind wir unvermeidlich einsam.

GLEICHGESINNT (sechstes Prinzip) – im Sinne von „dass es Gleichgesinnte geben möge“

„*Gesinnungsgleichheit bewirkt Freundschaft.*“¹²³⁹ lesen wir bei Demokrit, mit dem sich Nietzsche besonders eifrig während seiner Leipziger Studentenzeit auseinandergesetzt hat.¹²⁴⁰ Im Jahre 1875 hält wiederum Nietzsche fest: „Der Mensch bedarf nicht nur der Natur, er bedarf seines Gleichen.“¹²⁴¹ Zehn Jahre später, 1885, erneuert Nietzsche in einem Brief an seine Schwester seinen diesbezüglichen „Glaubenssatz“, der da lautet: *„Daß man aber eigentlich nur unter Gleichgesinnten, Gleich-Gewillten gedeihen kann, ist mein Glaubenssatz.“*¹²⁴²

Wie wichtig gerade für den einsamen Nietzsche der Umgang mit gleichgesinnten Freunden ist, beschreibt er im Brief vom 17. August 1869 an Erwin Rohde: „Wie wenig sind Briefe.“ Nietzsche sehnt sich nach einem „abendliche[m] Gespräch“ mit dem Freund, nach dessen „Himmelskraft“, wobei er eine „schöne Stelle vom alten

¹²³⁸ Derrida: Politik der Freundschaft, S. 77.

¹²³⁹ Hermann Diels: Die Fragmente der Vorsokratiker. Nach der von Walther Kranz hgg. achten Auflage. Rowohlt, 1964, Fragment 186, S. 109.

¹²⁴⁰ Zu Nietzsches Demokrit-Studie aus dem Jahre 1867 vgl. KGW I 4, 54 [1], S. 283-339. Zu Nietzsche und Demokrit vgl. Paolo D'Iorio: „Les images des philosophes préplatoniciens chez le jeune Nietzsche“, in: Borsche, Tilman / Gerratana, Federico / Venturelli, Aldo (Hg.): „Centauren-Geburten“ Wissenschaft, Kunst und Philosophie beim jungen Nietzsche. Berlin/New York: de Gruyter, 1994, S. 383-417, S. 383ff.) Der Autor macht darauf aufmerksam, dass Nietzsches Sommerlektüre des Jahres 1866 – F. A. Langes der „Geschichte des Materialismus“ (erstes Kapitel „Die Periode der älteren Atomistik, insb. Demokrit“) – nachhaltig Nietzsches Begeisterung für Demokrit geweckt hat (ebd. S. 384). Hans Gerald Hödl weist darauf hin, dass Nietzsche über die Beschäftigung mit Diogenes Laertius zu Demokrit gekommen ist. (Ders.: Der letzte Jünger des Philosophen Dionysos. Studien zur systematischen Bedeutung von Nietzsches Selbstthematisierungen im Kontext seiner Religionskritik. Berlin/New York: de Gruyter, 2009, S. 272f.) Allgemein dazu: Richard Oehler: Friedrich Nietzsche und die Vorsokratiker. Leipzig: Verlag der Dürr'schen Buchhandlung, 1904, S. 98-105.

¹²⁴¹ eKGWB/NF-1875,9[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875. (Dies notiert Nietzsche bei seiner Lektüre von „Der Werth des Lebens“ von Eugen Dühring.)

¹²⁴² eKGWB/BVN-1885,602 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 20/05/1885.

Goethe“ zitiert. Davon inspiriert, ersinnt Nietzsche das Bild vom trächtigen Philosophen und vergleicht dessen „neugeborenen Gedanken“ mit „kleinen Katzen“, wobei der Freund die Funktion der Hebamme übernimmt und die Beziehung der Freundschaft die notwendige Wärme für das Gedeihen der Gedanken spendet. Der Briefstelle inklusive der Verse Goethes, worauf er sich bezieht und welche aus „Iphigenie auf Tauris“ (1787) stammen, lautet wie folgt:

*„Wie köstlich ist des gegenwärt'gen Freundes
Gewisse Rede, deren Himmelskraft
Ein Einsamer entbehrt und still versinkt.
Denn langsam reift, verschlossen in dem Busen,
Gedank' ihm und Entschluß; die Gegenwart
Des Liebenden entwickelte sie leicht.“¹²⁴³*

Sieh das ist es: wir brauchen ewig Hebammen, und um sich entbinden zu lassen, gehen die Meisten ins Wirthshaus oder zum „Collegen“ und da purzeln dann wie die kleinen Katzen die Gedanklein und Plänlein heraus. Wenn wir aber trächtig sind, da ist niemand zu Hülfe, der uns bei der schweren Geburt beisteht: und finster und morose legen wir dann unsern derben ungestalten neugeborenen Gedanken in irgend eine dunkle Höhle; das Sonnenlicht der Freundschaft fehlt ihm.“¹²⁴⁴

Wenn es mittels des **maieutischen Vermögens der Freunde** gelingt, die Gedanken zu gebären, so werden die Freunde weiter darum gebeten, die Gedanken durch „das Sonnenlicht der Freundschaft“ dauerhaft am Leben zu erhalten. Damit berührt Nietzsche einen Punkt, der ihn dauerhaft beschäftigt und den er mit Wagner teilen wird. Es geht um die Bedingungen der Möglichkeit des Verstandenwerdens und die Sorge um das Werk.

Gleichgesinnte als Vermittler an die Zukunft notwendig

Die Sorge, unverstanden zu sein und zu bleiben – „Das Gefühl ohne Erben zu sein“¹²⁴⁵ – kennen sowohl Nietzsche wie Wagner. Es mag daher nicht verwundern, wenn dies einer der Kerngedanken der vierten Unzeitgemäßen, „Richard Wagner in Bayreuth“, ist. In jener vielschichtigen „Festschrift“, welche Nietzsche in Erwartung der ersten Festspiele 1876 verfasst, beschreibt Nietzsche die Situation des einsam schaffenden

¹²⁴³ Johann Wolfgang von Goethe: Iphigenie auf Tauris. Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens. Münchner Ausgabe. Hg. von Karl Richter u.a. München/Wien: Carl Hanser Verlag, 1985-1999, Band 3.1, S. 205.

¹²⁴⁴ eKGWB/BVN-1869,22 — Brief an Erwin Rohde von: 17/08/1869.

¹²⁴⁵ eKGWB/NF-1874,32[32] — Nachgelassene Fragmente Anfang 1874 — Frühjahr 1874.

Künstlers, der „unstät und unheimisch“ in der Welt zuhause ist, wodurch er ein Leben führt, das „voll mannichfacher Qual und Scham“ ist. Gerade er ist angewiesen auf „menschliche Seelen als Vermittler an die Zukunft (...) als Brücken zwischen jetzt und einstmals.“¹²⁴⁶

Empfängliche Seelen

Nietzsche beschreibt „*die eigentliche Noth des Künstlers der Zukunft*“¹²⁴⁷ als *Suche nach Gleichgesinnten*, denn nur unter Gleichen besteht die Möglichkeit des Verstehens. Der Künstler stellt die „gross[e] schmerzlich einschneidend[e] Frage“, welche da lautet: „Wo seid ihr, welche ihr gleich leidet und bedürft wie ich?“ Daran will er sie erkennen, dass sie „das gleiche Glück, den gleichen Trost“ mit ihm gemein haben. Es sieht „sich also nach Seinesgleichen um; der Einsame dürstete nach der Vielheit.“¹²⁴⁸

Mit Blick auf die bevorstehenden Festspiele äußert Nietzsche den Wunsch nach einer gewissen Reziprozität des schaffenden Gebens und des verstehenden Nehmens: „Der, welcher geben will, muss zusehen, dass er die Nehmer findet, die dem Sinne seiner Gabe genughun.“¹²⁴⁹ An solch gelingender Begegnung macht er die Wertigkeit des Ereignisses fest: „Damit ein Ereignis Grösse habe, muss zweierlei zusammenkommen: der grosse Sinn Derer, die es vollbringen und der grosse Sinn Derer, die es erleben.“¹²⁵⁰ Oder, wie er es in einer diesbezüglichen Vorarbeit formuliert: „Ein großes Ereigniß ist nur für den großen Beobachter groß.“¹²⁵¹

Als „die erste Weltumsegelung im Reiche der Kunst“¹²⁵² bezeichnet Nietzsche Wagners Schaffen, und jene, die seine Tat jetzt schon verstünden, jene „großen Beobachter“¹²⁵³ bezeichnet der Philosoph „als unzeitgemässe Menschen“¹²⁵⁴. Solch Gleichgesinnte wünscht sich Nietzsche, womit er sein altes Thema einer unzeitgemäßen Gemeinschaft berührt. Auch Wagner stellt die Frage, wie man eine neue Gemeinschaft – im revolutionären, politischen, sozialen und kulturellen Sinne – gründen könne. Wenn Nietzsche vom Ideal einer „Ritterlichkeit und Bruderschaft der *gaya scienza*“¹²⁵⁵ träumen wird, erschafft Wagner einen mythischen *Männerbund der Gralsritter*¹²⁵⁶, eine

¹²⁴⁶ eKGWB/WB-10 — Richard Wagner in Bayreuth: § 10. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹²⁴⁷ eKGWB/WB-10 — Richard Wagner in Bayreuth: § 10. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹²⁴⁸ eKGWB/WB-8 — Richard Wagner in Bayreuth: § 8. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹²⁴⁹ eKGWB/WB-1 — Richard Wagner in Bayreuth: § 1. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹²⁵⁰ Ebd.

¹²⁵¹ eKGWB/NF-1875,11[44] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

¹²⁵² eKGWB/WB-1 — Richard Wagner in Bayreuth: § 1. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹²⁵³ eKGWB/NF-1875,11[44] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

¹²⁵⁴ eKGWB/WB-1 — Richard Wagner in Bayreuth: § 1. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹²⁵⁵ eKGWB/BVN-1884,529 — Brief an Heinrich Köselitz: 02/09/1884.

¹²⁵⁶ Zur Parsifal-Sage und Wagners Interpretation derselben siehe: Gregor-Dellin: Wagner, S. 741ff.

„Ritterschaft“¹²⁵⁷ des Grals mit Lohengrin, als Sohn Parsifals, als Gralsritter.¹²⁵⁸ Beide beschäftigt die *Frage, wie eine Verwirklichung des Ideals einer Gemeinschaft der Gleichgesinnten gegenwärtig möglich sei.*

„Wo eine kleine oder bedeutende Gelegenheit sich von ferne zeigte“, so Nietzsche in der vierten „Unzeitgemäßen“, nutze Wagner dies als willkommenen Anlass, die Gemeinschaft der Gleichgesinnten zu erweitern. Er gehe so vor, dass er versuche, „seine Gedanken durch ein Beispiel zu erklären“, und er bemühte sich, „seine Gedanken in die jedesmaligen Umstände“ des Gegenübers hineinzudenken. *„Wo eine halbwegs empfängliche Seele sich ihm aufthat, warf er seinen Saamen hinein.“*¹²⁵⁹ Wagner hoffe, dass aus diesem Samen „eine neue Welt keimt“, worin er als Künstler der Zukunft jetzt schon leben dürfe. In einem Brief an seinen Schwager Hermann Brockhaus am 2. Februar 1851 beschreibt Wagner sein Glück, welches ihm „einzig nur dadurch getrübt werden“ könne,

*„dass die mir Nächsten – es nicht verstehen. Selbst der Blick auf die Welt, die mein Kunststreben vor der Öffentlichkeit jetzt zu einem unfruchtbaren macht, kann mich nur noch vorübergehend widerlich berühren, da ich weiss, dass unter ihr eine neue Welt keimt, in der ich Glücklicher jetzt schon leben darf.“*¹²⁶⁰

Wenn die zitierte Briefstelle den Eindruck vermittelt, dass Wagner der Öffentlichkeit eine geringe Bedeutung beimisst, vermag Nietzsche dies ins rechte Licht rücken. Um sein „Kunststreben“ umzusetzen, bedürfe es nicht nur gleichgesinnter Seelen, sondern auch „öffentliche[r] Einrichtungen als Gewährleistung dieser Zukunft“¹²⁶¹. Nietzsche beschreibt dies folgendermaßen:

„Sein Werk wäre nicht fertig, nicht zu Ende gethan gewesen, wenn er es nur als

¹²⁵⁷ „In fernem Land, unnahbar euren Schritten, / liegt eine Burg, die Monsalvat genannt; / ein lichter Tempel stehet dort inmitten, / so kostbar, als auf Erden nichts bekannt; / drin ein Gefäß von wundertät'gem Segen / wird dort als höchstes Heiligtum bewacht: / es ward, dass sein der Menschen reinste pflegen, / herab von einer Engelschar gebracht; / alljährlich naht vom Himmel eine Taube, / um neu zu stärken seine Wunderkraft: /es heisst der Gral, und selig reinster Glaube / erteilt durch ihn sich seiner *Ritterschaft*.“ („Lohengrin“, in: Richard Wagner: Gesammelte Schriften und Dichtungen. 3. Auflage, 2. Band. Leipzig, 1897, S. 65-114, S. 109f.)

¹²⁵⁸ Wenn Nietzsche Köselitz am 16. September 1882 auffordert: „Nehmen Sie an, daß jenes Lebens-Gebet (kann ich's wieder haben?) ein Commentar zur „fröhlichen Wissenschaft“ ist (eine Art Baß dazu)“, dann ist dieser nicht einverstanden und er antwortet : „Und gegen Sie, verehrter Herr Professor, betheure ich, dass meine Vorstellung von der Musik zur „fröhliche Wissenschaft“ nicht der von Ihnen componirten entspricht – sonst wären Sie nicht gar weit von der *Philosophie der Gralsritter*.“ (eKGWB/BVN-1882,307 — Brief an Heinrich Köselitz von: 16/09/1882; Köselitz' Antwort am 30. September 1882, in: KGB III 2, S. 292)

¹²⁵⁹ eKGWB/WB-10 — Richard Wagner in Bayreuth: § 10. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹²⁶⁰ Richard Wagner an seinen Schwager Hermann Brockhaus aus Zürich am 2. Februar 1851, in: Carl Friedrich Glasenapp (Hg.): Familienbriefe von Richard Wagner 1832-1874. Bremen: Dogma, 2012, Nr. 60, S. 166)

¹²⁶¹ eKGWB/WB-10 — Richard Wagner in Bayreuth: § 10. Erste Veröff. 10/07/1876.

*schweigende Partitur der Nachwelt anvertraut hätte: er musste das Unerrathbarste, ihm Vorbehaltenste, den neuen Styl für seinen Vortrag, **seine Darstellung öffentlich zeigen und lehren**, um das Beispiel zu geben, welches kein Anderer geben konnte und so eine Styl-Ueberlieferung zu begründen, die nicht in Zeichen auf Papier, sondern in Wirkungen auf menschliche Seelen eingeschrieben ist.*¹²⁶²

Zum Zwecke einer öffentlichen Darstellung und Lehre seines Werkes verfolgt Wagner den Plan, eine „Hochschule für dramatisch-musikalische Darstellung“ zu errichten, um „Sänger, Musiker und Dirigenten zur richtigen Ausführung ähnlicher Werke wahrhaft deutschen Stiles verständnisvoll zu befähigen“¹²⁶³. So notiert Cosima am 15. September 1877 in ihrem Tagebuch: „[E]s scheint große Hoffnung in Bezug auf Gründung der Schule zu entstehen.“¹²⁶⁴

„Eine Mittheilung an meine Freunde“

Das Jahr 1872 markiert die Verwirklichung einer solchen öffentlichen Institution, die es sich zur Aufgabe macht, Wagners Kunst in der Nachwelt zu verankern. In seiner Rede anlässlich der Grundsteinlegung des Bayreuther Festspielhauses, bei der Nietzsche zugegen ist, teilt Wagner sein Publikum in allgemeines Volk und gleichgesinnte Freunde:

*„Man bezeichnete jüngst unsere Unternehmung öfter schon als die Errichtung des ‚National-Theaters in Bayreuth‘. Ich bin nicht berechtigt, diese Bezeichnung als giltig [sic] anzuerkennen. Wo wäre die ‚Nation‘, welche dieses Theater sich errichtete?“*¹²⁶⁵

Dieser Auszug aus seiner Ansprache beinhaltet die Idee, dass der Grund, auf welchen der Grundstein gelegt werde, das persönliche Verhältnis zu Freunden seiner Kunst sei.¹²⁶⁶ In dieser Rede äußert Wagner seine Freude darüber, dass „der eigentümliche Gedanke eines Einzelnen schon bei seinen Lebzeiten von so zahlreichen Freunden verstanden und förderlich erfaßt werden konnte“. **Ausdrücklich wendet er sich an Gleichgesinnte:** „Nur Sie, die Freunde meiner besonderen Kunst, meines eigensten Wirkens und Schaffens, hatte ich, um für meine Entwürfe mich an Theilnehmende zu

¹²⁶² eKGWB/WB-8 — Richard Wagner in Bayreuth: § 8. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹²⁶³ Zu Wagners Gründerwahn vgl. Gregor-Dellin: Wagner, S. 732 und S. 747f.

¹²⁶⁴ Cosima Wagner: Die Tagbücher, Band II, 15. September 1877, S. 1070: Vgl. auch Gregor-Dellin: Wagner, S. 732 und S. 747f.

¹²⁶⁵ Richard Wagner: „Das Bühnenfestspielhaus in Bayreuth“, in: Gesammelte Schriften und Dichtungen. Leipzig: E.W. Fritsch, 1898, Band 9, S. 322-344, S. 328. Dieses Werk in der Erstauflage von 1873 befindet sich noch heute inklusive Lesespuren in Nietzsches persönlicher Bibliothek. Vgl. NB, S. 655.

¹²⁶⁶ Vgl. Gregor-Dellin: Wagner, S. 660. Nach Wagners Rede erklang der ‚Wach’auf’-Chor aus den Meistersingern.

wenden: nur um Ihre Mithilfe für mein Werk konnte ich Sie angehen“¹²⁶⁷.

Diesen Gedanken aus der „Weihe-Rede“¹²⁶⁸ Wagners wird Nietzsche in seiner „Bayreuther Festpredigt“¹²⁶⁹ von 1876 wortwörtlich aufnehmen. In entsprechenden Vorarbeiten, die er seit Mitte 1875 anfertigt, lässt Nietzsche seine Wagnerfigur fragen: „Vielleicht finde ich jetzt — nicht das Volk, sondern nur so viel *Freunde* und Mitleidende, *denen ich das Werk zeigen kann, wie es gemeint ist.*“¹²⁷⁰ Freunde gelten ihm als „die Vorboten veränderter Zeiten und Sinne“, *die dem Werk „Herberge gebef[n]“*¹²⁷¹. Damit bezieht sich Nietzsche nicht nur auf Wagners Rede zur Grundsteinlegung, sondern auch auf eine Schrift Wagners, welche zwanzig Jahre zuvor entstanden ist und welche Nietzsche kannte, was durch zahlreiche Zitate und Anspielungen in seinen Schriften hervorgeht, die Montinari im Nachbericht¹²⁷² der historisch-kritischen Ausgabe nachgewiesen hat.

Diesen 1851 erschienenen Text hat Wagner auffällig mit „Eine Mittheilung an meine Freunde“ betitelt. Bereits damals wendet er sich explizit an seine „Freunde“, „weil ich nur von Denen verstanden zu werden hoffen kann, welche Neigung und Bedürfnis fühlen mich zu verstehen, und dieß können eben nur meine Freunde sein.“¹²⁷³ Wagner selbst legte Wert darauf, dass zwischen ihm als Mensch und Künstler kein Bruch oder Widerspruch liege. Beide Formen seiner Existenz entsprächen den zwei Seiten einer Medaille und könnten nur gemeinsam wahrhaft verstanden werden. In seiner „Mittheilung an die Freunde“ wendet sich Wagner ausdrücklich von jenen „Freunden“ ab, die ihn zwar als Künstler lieben, ihm als Mensch jedoch ihre Sympathie versagen.¹²⁷⁴ Er wendet sich hier an Gleichgesinnte, welche er im bereits zitierten Brief an Brockhaus aus dem Erscheinungsjahr erwähnt; er spricht zu „denen, die mich

¹²⁶⁷ Richard Wagner: „Das Bühnenfestspielhaus zu Bayreuth. Nebst einem Berichte über die Grundsteinlegung desselben, in: ders.: Gesammelte Schriften und Dichtungen. Band 9. Leipzig: E.W. Fritsch, 1898, S. 322-344, Wagners Rede: S. 326-330, S. 329.

¹²⁶⁸ Nietzsche in „Richard Wagner in Bayreuth“: So „hat er uns selber gesagt, in jener Weihe-Rede vom zwei und zwanzigsten Mai 1872, und es giebt Keinen unter uns, welcher gerade darin ihm in tröstlicher Weise widersprechen dürfte. „Nur Sie, sagte er damals, die Freunde meiner besonderen Kunst, meines eigensten Wirkens und Schaffens, hatte ich, um für meine Entwürfe mich an Theilnehmende zu wenden: nur um Ihre Mithilfe für mein Werk konnte ich Sie angehen, dieses Werk rein und unentstellt Denjenigen vorführen zu können, die meiner Kunst ihre ernstliche Geneigtheit bezeigten, trotzdem sie ihnen nur noch unrein und entstellt bisher vorgeführt werden konnte.“ (eKGWB/WB-1 — Richard Wagner in Bayreuth: § 1. Erste Veröff. 10/07/1876.)

¹²⁶⁹ eKGWB/BVN-1876,537 — Brief an Richard Wagner von: Juli 1876.

¹²⁷⁰ eKGWB/NF-1875,12[16] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Ende September 1875.

¹²⁷¹ eKGWB/NF-1875,12[14] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Ende September 1875.

¹²⁷² KSA 14, S. 81-98.

¹²⁷³ Richard Wagner: Eine Mittheilung an meine Freunde, in: Gesammelte Schriften und Dichtungen, 4. Band. Leipzig: Fritsch, 1898, S. 230-344, S. 230. Vgl. Jörg Salaquarda: „Wagner als Heilmittel und Gift. Nietzsches geplante ‚Mittheilung an die Freunde‘ vom Sommer 1878“, in: Andreas Schirmer/Rüdiger Schmidt (Hg.): Entdecken und Verraten. Zu Leben und Werk Friedrich Nietzsches. Weimar: Böhlau, 1999, S. 132-147, S. 136.

¹²⁷⁴ Vgl. Pauleikhoff: Wagner als Philosoph, S. 297.

verstehen, weil sie mich verstehen wollen“¹²⁷⁵. An der Betonung des **Willens zum Verstehen** wird Wagner festhalten; so taucht dieser Gedanke auch in seiner Schlussansprache der ersten Festspiele (1876) auf, wobei berichtet wird, dass manche Zuhörer diese Worte als irritierend empfanden, die da lauteten: „Sie haben jetzt gesehen, was wir können; nun ist es an Ihnen zu *wollen*. Und wenn Sie wollen, so haben wir eine Kunst!“¹²⁷⁶ Am 31. Mai 1875 schildert Wagner in einem Brief an Carl von Gersdorff seine leidvollen Erfahrungen mit der allzu seltenen Gleichgesinntheit und den häufig auftretenden Irritationen, wovon er eine große Ausnahme macht:

*„Wie oft ist dagegen die nähere **Begegnung mit mir Anderen nur von verwirrendem, ja störendem Einfluss** gewesen! Dies soll gewiss von unserem geliebten Nietzsche nicht gelten, von dem ich mir allerdings doch nicht vorstellen könnte, daß er ohne seine Bekanntschaft mit mir glücklicher gewesen wäre.“*¹²⁷⁷

Auch umgekehrt glaubte der „geliebte Nietzsche“ das Idealbild eines Gleichsinnigen in Wagner gefunden zu haben. Ein gelungenes Zusammenspiel zwischen dem schaffenden Philosophen und dem gleichgesinnten Freund als Adressat eines Werks zeigt sich anhand der Erstpublikation der „Geburt der Tragödie“. Das Werk richtet sich – wie das „Vorwort an Richard Wagner“ verdeutlicht – nicht vorwiegend an ein philologisches Fachpublikum, sondern in erster Linie an den „hochverehrten Freund“. Nietzsches „Geburt der Tragödie“ ist eine Freundschaftsgabe an Wagner, wie wir dem Vorwort entnehmen können:

*„[U]m auch die Einleitungsworte zu derselben mit der gleichen beschaulichen Wonne schreiben zu können, deren Zeichen sie selbst, als das Petrefact guter und erhebender Stunden, auf jedem Blatte trägt, vergegenwärtige ich mir den Augenblick, in dem Sie, mein hochverehrter Freund, diese Schrift empfangen werden: wie Sie (...) den entfesselten Prometheus auf dem Titelblatte betrachten, meinen Namen lesen und sofort überzeugt sind, dass, mag in dieser Schrift stehen, was da wolle, der Verfasser etwas Ernstes und Eindringliches zu sagen hat, ebenfalls dass er, bei allem, was er sich erdachte, **mit Ihnen wie mit einem Gegenwärtigen verkehrte** und nur etwas dieser Gegenwart Entsprechendes niederschreiben durfte.“*¹²⁷⁸

¹²⁷⁵ An seinen Schwager Hermann Brockhaus aus Zürich am 2. Februar 1851, in: Carl Friedrich Glasenapp (Hg.): Familienbriefe von Richard Wagner 1832-1874. Bremen: Dogma, 2012, Nr. 60, S. 165)

¹²⁷⁶ Zitiert nach Gregor-Dellin: Wagner, S. 722.

¹²⁷⁷ Brief Richard Wagners an Carl von Gersdorff. (Zit. nach: Albi und Maud Rosenthal-Levy: „Betrachtungen über unsere Nietzsche-Sammlung“, in: Rosenthal, Julia / Bloch, Peter André / Hoffmann, David Marc (Hg.): Friedrich Nietzsche. Handschriften, Erstausgaben und Widmungsexemplare. Die Sammlung Rosenthal-Levy im Nietzsche-Haus in Sils Maria. Basel: Schwabe, 2009, S. 13-23, S. 19.)

¹²⁷⁸ eKGWB/GT-Vorwort — Die Geburt der Tragödie: Vorwort an Richard Wagner. Erste Veröff. 02/01/1872.

Noch dem Uneingeweihten wird im Lesen deutlich, dass hier ein persönlicher Freund Wagners schreibt, „diesen an- und herbeischreibt und darüber den Leser selbst ausgrenzt. Schreiben ist hier intime Korrespondenz, die den Anderen heraufbeschwört.“¹²⁷⁹ Im „Versuch einer Selbstkritik“ von 1886 erkennt Nietzsche diese Ausgrenzung an, wenn er schreibt, die „Die Geburt der Tragödie“ habe sich an Wagner „wie zu einem Zwiegespräch“¹²⁸⁰ gewendet.

Die Vorstellung eines direkten Gesprächs mit dem Anderen beim Lesen verdeutlicht auch Nietzsches Brief an Rohde vom 25. Oktober 1872, wo Nietzsche schreibt, er unterhalte sich mit Wagners Schrift „Über Schauspieler und Sänger“ so, „als ob ich mit W. zusammen wäre, dessen Nähe ich jetzt nun, so lange schon, entbehre.“¹²⁸¹

Das bereits zitierte „Vorwort an Richard Wagner“ lässt Nietzsche als Freund Wagners und als ersten Jünger auftreten, der seinerseits die Leser als Freunde adressiert, um weitere Anhänger für Wagner zu erwerben: „Ja, meine Freunde, glaubt mit mir an das dionysische Leben und an die Wiedergeburt der Tragödie“¹²⁸². Dies lässt ihn mehr als zehn Jahre nach Erscheinen der Erstausgabe im „Versuch einer Selbstkritik“ (1886) jenes Werks als ein „*Buch für Eingeweihte*“¹²⁸³ bezeichnen.

Allerdings macht sich Nietzsche *durch diese Geste auch einen Namen als Freund Wagners*. Anfang 1872 schreibt er an Wagner über seinen Stolz, jetzt „gekennzeichnet“ zu sein und „dass man mich jetzt immer in einer Beziehung zu Ihnen nennen“¹²⁸⁴ werde. Diesen Wunsch nach bleibender Vereinigung wird Nietzsche auch in seiner Freundschaft mit Lou von Salomé festhalten, wenn er mittels einer musikalischen Umsetzung von Lous Gedicht „Gebet an das Leben“ ihrer außergewöhnlichen Freundschaft Tribut zollen will. Dies sei „ein kleines Weglein, auf dem wir Beide z u s a m m e n zur Nachwelt gelangten – andere Wege vorbehalten.“¹²⁸⁵ *Der Wunsch „einander am Namen zu erkennen, dass nämlich Welt und Nachwelt die zwei Namen in einem Atemzug nennen mögen“*¹²⁸⁶ – lässt sich bereits in den großen Freundschaftsessays von Cicero und Montaigne finden.¹²⁸⁷

¹²⁷⁹ Siegel: Entfernte Freunde, S. 95.

¹²⁸⁰ eKGWB/GT-Selbstkritik-2 — Die Geburt der Tragödie: § 2. Erste Veröff. 31/10/1886.

¹²⁸¹ eKGWB/BVN-1872,265 — Brief an Erwin Rohde von: 25/10/1872.

¹²⁸² eKGWB/GT-20 — Die Geburt der Tragödie: § 20. Erste Veröff. 02/01/1872.

¹²⁸³ eKGWB/GT-Selbstkritik-3 — Die Geburt der Tragödie: Versuch einer Selbstkritik, § 3. Erste Veröff. 31/10/1886.

¹²⁸⁴ eKGWB/BVN-1872,185 — Brief an Richard Wagner: 02/01/1872.

¹²⁸⁵ eKGWB/BVN-1882,305 — Brief an Lou von Salomé: 16/09/1882.

¹²⁸⁶ Siegel: Entfernte Freunde, S. 96.

¹²⁸⁷ Marcus Tullius Cicero: Laelius. Über die Freundschaft, Übersetzung, Anmerkungen und Nachwort von Robert Feger, Reclam, Stuttgart 1986; Michel Eyquem de Montaigne: „Von der Freundschaft“, in: ders: Essais. Auswahl und Übersetzung von Herbert Lüthy. Zürich: Manesse Verlag, 1953, S. 219-229.

Freunde sind auch dort die Adressaten von Nietzsches Schriften wo es (noch) keine Adressaten gibt, und „Zeitgenossen, wo es keine Zeitgenossen gibt“. Sie übernehmen die *Sorge für das Werk und gewährleisten sein Fortleben*. Sie stellen „die Bürgschaft“¹²⁸⁸

*„dass sein grosses Werk einmal in Hand und Hut treuer Menschen gelegt werden könne, welche über dieses herrlichste Vermächtniss an die Nachwelt zu wachen hätten und zu wachen würdig wären; in der Liebe der Freunde wurden die Farben am Tage seines Lebens leuchtender und wärmer; seine edelste Sorge, gleichsam noch vor Abend mit seinem Werke an's Ziel zu kommen und für dasselbe eine Herberge zu finden, wurde nicht mehr von ihm allein gehegt.“*¹²⁸⁹

Die Freunde sind die „Herberge“ für das Werk. Und sicherlich ist die Bezeichnung einer treuen Freundschaft als „Bürgschaft“ nicht zufällig – handelt doch auch Schillers berühmte Ballade davon, dass ein mutiger Freund für den anderen stellvertretende einsteht, sogar unter Einsatz des Lebens...¹²⁹⁰

Wo sind die gleichgesinnten Freunde?

„[W]arum bleibt die Wirkung aus, da ich sie empfangen“ formuliert Nietzsche „(Wagners) frühest[e] Problem“¹²⁹¹ in einem Fragment aus Anfang 1874. In seinen Notizen zur vierten „Unzeitgemäßen“ beschäftigt er sich mit der Frage nach der Möglichkeit von Gleichgesinnung. Dabei werden für ihn die „Kunstwerke (...) zu Fragen“, nämlich „fühlt ihr so, wie ich fühle, so werdet ihr auch gleich bedürfen.“ Nietzsche zufolge schloss Wagner „von der tiefsten Wirkung, die er empfand, auf die, welche er machen werde.“¹²⁹²

Wenn Nietzsche in seiner Festschrift dafür plädiert, Vertrauen in Wagners Unternehmung und in seinen „Blick für das Nothwendige“ zu haben, mag darin ein gewisser Zweifel vonseiten Nietzsches mitschwingen. Dieser Zweifel verfestigt sich u.a. durch ein Fragment, welches im Sommer 1885, also genau ein Jahr vor dem Erscheinen des Textes, von ihm notiert wird. Zwar spricht er sich dafür aus, verschiedene Perspektiven einzunehmen und „nicht nur von uns aus, sondern von

¹²⁸⁸ Siegel: Entfernte Freunde, S. 117.

¹²⁸⁹ eKGWB/WB-8 — Richard Wagner in Bayreuth: § 8. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹²⁹⁰ „Ich lasse den Freund dir als Bürgen, / Ihn magst du, entrinn ich, erwürgen.“ (Vgl.: „Die Bürgschaft“, in: Friedrich Schiller: Sämtliche Werke. Erster Band: Gedichte. Dramen I. München. Carl Hanser Verlag, 1973, S. 352-356, S. 352.)

¹²⁹¹ eKGWB/NF-1874,33[6] — Nachgelassene Fragmente Januar–Februar 1874.

¹²⁹² eKGWB/NF-1875,12[14] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Ende September 1875.

Wagner aus auf diese Bayreuther That [zu] schauen, uns in ihn [zu] versetzen“¹²⁹³, aber trotzdem lesen wir: „Das Bayreuther Ereigniß macht mir Sorge: wo sind die Augen, um alles zu sehen?“¹²⁹⁴

Nietzsche kennt Wagners Unzeitgemäßheit wie die eigene und ist aufmerksam für das Problem des „rechten Augenblick[s]“ für Bayreuth. **Denn der „Glaube“ an die Unternehmung gelte weder „der ganzen Zeit“ noch „Alle[n]“¹²⁹⁵, sondern nur „jenen Vielen oder Wenigen“.** Es handle sich dabei nur um jene „Vertrauensvolleren“, deren „grosse[r] Sinn“ einhergeht mit der „Grösse seiner That“.¹²⁹⁶

Die „Kunstwerke als Fragen“¹²⁹⁷ holen schon bald die bittere Wahrheit ans Tageslicht: „Niemand gab eine Antwort, (...) seine Frage wurde nicht verstanden, seine Noth nicht empfunden“. Wagners Werk gleicht „einer Mittheilung an Taube und Blinde“¹²⁹⁸, so Nietzsche, der die Situation folgendermaßen schildert:

„Niemand hatte die Frage verstanden. Nicht dass man überhaupt stille geblieben wäre, im Gegentheil, man antwortete auf tausend Fragen, die er gar nicht gestellt hatte, man zwitscherte über die neuen Kunstwerke, als ob sie ganz eigentlich zum Zer-redet-werden geschaffen wären.“

Eine weitere Unternehmung ist, dass „Wagner versuchte dem Verständniss seiner Frage durch Schriften nachzuhelfen“, allerdings mit folgendem Ergebnis: „neue Verwirrung, neues Gesumme“¹²⁹⁹. Endlich „entdeckte er das Mißverhältniß“ mit der Folge „furchtbare[r] Vereinsamung.“¹³⁰⁰, so Nietzsche, „[d]ieß treibt ihn zu einer Kritik des Publikums, der Gesellschaft, des Staates. (...) er wird zum Kritiker seiner Zeit.“¹³⁰¹

Die Enttäuschung, die im Bayreuther Projekt liegt, bleibt lange unsagbar. Erst in der letzten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ nimmt sie erstmals sprachliche Konturen an. Nietzsche gibt dem schmerzlichen Verdacht Nahrung, dass Wagner in einem **unverständigen Zeitalter** lebe und dass die Menschen gegenüber seinem Projekt der Kulturerneuerung nicht nur unverständlich, sondern gar feindlich eingestellt seien. Wagner bleibt wie Nietzsche selbst ein Unzeitgemäßer.

¹²⁹³ eKGWB/NF-1875,11[44] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

¹²⁹⁴ Ebd.

¹²⁹⁵ D.h. „selbst nicht einmal dem ganzen deutschen Volke in seiner gegenwärtigen Erscheinung“ (eKGWB/WB-1 — Richard Wagner in Bayreuth: § 1. Erste Veröff. 10/07/1876.)

¹²⁹⁶ eKGWB/WB-1 — Richard Wagner in Bayreuth: § 1. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹²⁹⁷ Vgl.: „als Frage war jenes Kunstwerk ja gemeint, es sollte eine sofortige Antwort hervorrufen“ (eKGWB/WB-8 — Richard Wagner in Bayreuth: § 8. Erste Veröff. 10/07/1876)

¹²⁹⁸ eKGWB/WB-8 — Richard Wagner in Bayreuth: § 8. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹²⁹⁹ Ebd.

¹³⁰⁰ eKGWB/NF-1875,12[14] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Ende September 1875.

¹³⁰¹ eKGWB/NF-1874,33[6] — Nachgelassene Fragmente Januar–Februar 1874.

Neben ihrer Unzeitgemäßheit bestätigt und vertieft sich auch ihre Einsamkeit. Nietzsche schreibt über Wagner: „Er ist vereinsamt, die Zeit erscheint ihm nichtig“¹³⁰². In der Folge steige des Meisters „Weltblick in die Tiefe“ hinab „und jetzt bis zum Grunde“. Sein Wunsch nach dem Verstandenwerden, seine Sehnsucht nach dem Dialog „mit einem Publicum oder Volke“ weichen dem Monolog: „er spricht durch seine Kunst nur noch mit sich“. Er will jetzt „nur noch Eins: sich mit sich verständigen“¹³⁰³. Über „das Wesen der Welt“ wolle er „in Tönen philosophiren“ – „Zwiesprache“ wolle er mit sich pflegen „in dem heiligsten Dunkel seiner Seele“¹³⁰⁴. Wagners vertiefte Innerlichkeit, welche Nietzsche hier beschreibt, lässt sich anhand Cosimas Schilderung ihres Gatten anlässlich einer Lesung von Shakespeares „Romeo und Julia“ am 31. Oktober 1882, wenige Monate vor seinem Tod in Venedig, vervollständigen. Seine Zuhörer seien tief ergriffen, ja erschüttert, gewesen, er selbst in Tränen. Wer würde ihn je so schildern oder malen können, fragt sich Cosima:

*„Sein Antlitz durchleuchtet, sein Auge entrückt und doch wie ein Stern strahlend, seine Hand magisch in der Ruhe und in der Bewegung, seine Stimme sanft mädchenhaft, nur Seele, die aber in die Tiefen dringt wie durch die Weiten.“*¹³⁰⁵

Vom Zerbrechen der Gemeinschaft der Unzeitgemäßen

„Freunde – trotz dem, was ich bin und werden möchte“¹³⁰⁶

Cosima beschreibt hier einen Wagner, wie ihn auch Nietzsche geliebt hat. „Was R<ichard> W<agner> anbetrifft, (...) so gehört er zu den Menschen, welche ich am meisten geliebt“ habe, bekennt Nietzsche Mitte März 1885 in einem Briefentwurf an Heinrich von Stein mit der Hinzufügung: „und auch am meisten bedauert habe.“ Zu Nietzsches großer Liebe, welche einhergeht mit dem großen Bedauern, gesellt sich ein drittes großes Gefühl: „Was würden Sie von mir denken, wenn ich sagte, daß ich R<ichard> W<agner> ebenso sehr tief bedaure als verachte? Sie würden denken, ich sei verrückt.“¹³⁰⁷ Liebe, Bedauern, Verachtung sind drei großen Emotionen Nietzsches gegenüber Wagner. Der Zusammenhang von Liebe und Verachtung wird von Nietzsche

¹³⁰² eKGWB/WB-8 — Richard Wagner in Bayreuth: § 8. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹³⁰³ Vgl. dazu eine Fragment gebliebene Vorarbeit von „Richard Wagner in Bayreuth“: „Vereinsamt, die Zeit erscheint ihm nichtig, er hat sich ganz auf sich zurückgezogen, keine Hoffnung mehr. Er streift jetzt jede Rücksicht auf Wirkung ab, alles Verführerische und Anfragende, das Verständniß Erleichternde, und spricht nur mit sich.“ (eKGWB/NF-1875,12[15] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Ende September 1875.)

¹³⁰⁴ eKGWB/WB-8 — Richard Wagner in Bayreuth: § 8. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹³⁰⁵ Cosima Wagner: Die Tagebücher. Eintrag vom 31. Oktober 1882, Band 4/1881-1883, S. 1037.

¹³⁰⁶ eKGWB/BVN-1883,367 — Brief an Franz Overbeck von: 31/12/1882.

¹³⁰⁷ eKGWB/BVN-1885,584 — Brief an Heinrich von Stein von: Mitte März 1885.

immer wieder berührt; so heißt es an prominenter Stelle im ersten Buch von „Also sprach Zarathustra“: „Was weiss Der von Liebe, der nicht gerade verachten musste, was er liebte!“ Die große Liebe findet ihre Ausrichtung an einem Ideal, dem alles Streben gilt: „Schaffen will der Liebende, weil er verachtet!“¹³⁰⁸

Nietzsches Blick richtete sich aus am Ideal einer geistigen Erneuerung der Kultur, welche durch das Wagnersche Projekt ein Stück weit vollzogen werden soll. Doch langsam dämmert es Nietzsche, dass seine Euphorie zu groß war: „Vielleicht übertreibt unsere Empfindung etwas: *zuviel Nöthe durch Eins wieder gut zu machen*, durch Bayreuth“¹³⁰⁹ Er verlor nach und nach das Vertrauen in eine Erneuerung der deutschen Geistesgeschichte durch Wagners Musik. Er ahnt, dass die Mittel der Opern- und Theaterwelt nicht in der Lage sein würden, eine geistige Erneuerung herbeizuführen, „in einer solchen Gegenwart“ und gerade bei den Deutschen: „Wagner’s Kunst ist überfliegend und transcendentale, was soll unsre arme deutsche Niedrigkeit damit anfangen!“¹³¹⁰

Das Ideal, das Nietzsche gemeinsam mit Wagner verwirklichen wollte, bleibt fern der Realität. Und auch Wagner selbst als Freund Nietzsches entfernt sich. Ein Mensch seiner Wesensart, „der in Bezug auf das Geheimniß seines Lebenszieles keinen Mitwisser hat“, so Nietzsche über sich selbst in einem späteren Brief (1882) an das Ehepaar Overbeck, „ein solcher verliert unsäglich viel, wenn er die Hoffnung verliert, einem ähnlichen Wesen begegnet zu sein, das eine ähnliche Tragödie mit sich herumschleppt und nach einer ähnlichen Lösung ausschaut.“ Nietzsche leidet unsäglich an dem Bewusstsein, künftig keinen Mitstreiter für seine Ideale und Hoffnungen, keinen wahren Freund an seiner Seite zu haben. Was ihm all die wagnerlosen Jahre geblieben ist, sind „Freunde – trotz dem, was ich bin und werden möchte“:

*„Seit Jahren bin ich nun ganz allein, und Sie werden mir zugeben, daß ich „eine gute Miene“ dazu gemacht habe — auch die gute Miene gehört unter die Bedingungen meiner Ascese. Wenn ich jetzt noch Freunde habe, so habe ich sie — ja wie soll ich das ausdrücken? — trotz dem, was ich bin oder werden möchte.“*¹³¹¹

Trotz aller Liebe für Freund Wagner hält Nietzsche an einem Punkt fest: „**Doch liegt es mir ferne, mich je mit ihm zu verwechseln oder zu vergleichen**: er gehört einer ganz anderen Ordnung von Menschen an — und am letzten wohl zu den großen

¹³⁰⁸ eKGWB/Za-I-Schaffender — Also sprach Zarathustra I: § Vom Wege des Schaffenden. Erste Veröff. 20/08/1883.

¹³⁰⁹ eKGWB/NF-1875,12[9] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Ende September 1875.

¹³¹⁰ eKGWB/NF-1874,32[44] — Nachgelassene Fragmente Anfang 1874 — Frühjahr 1874.

¹³¹¹ eKGWB/BVN-1883,367 — Brief an Franz Overbeck von: 31/12/1882.

Schauspielern¹³¹², so im bereits zitierten Briefentwurf an Heinrich von Stein. Wenn Nietzsche hier Wagner kritisiert, dann ist daran nichts Leichtfertiges. Wie der große Wagner-Biograph Gregor-Dellin hervorhebt, rührt Nietzsches Wagner-Kritik aus „lebendige[r], blutige[r] Erfahrung“, so war „jedes bittere Wort ein Dorn im eigenen Fleische“. „Seinen vernichtendsten Urteilen stellte er den Satz voraus“¹³¹³: „Ich mache mir eine kleine Erleichterung“¹³¹⁴, so geschehen in „Der Fall Wagner“. So sei aus Nietzsches Wagner-Kritik „mehr zu lernen als aus hundert dummfrommen Hagiographien.“¹³¹⁵ Die Worte anderer Wagner-Kritiker, solcher, die nicht an Wagner gelitten haben, nehmen sich neben Nietzsches geradezu hohl und dumpf aus. So kommt es zu folgendem Urteil: „Von Nietzsches Geistesschärfe haben hundert Jahre Wagner-Kritik gezehrt – nichts Neues nach ihm.“¹³¹⁶

Das Prinzip der Parrhesia, betrachtet anhand der „Unzeitgemäßen“ über Wagner

Nietzsche war nicht nur Wagners junger Freund, sondern auch sein Schüler.¹³¹⁷ Zum Zeitpunkt, als Nietzsche seine vierte „Unzeitgemässe Betrachtung“ verfasste, ist er jedoch bereits ein sich zur Gefolgschaft zwingender Schüler¹³¹⁸ gewesen. Er hat die Augen vor den Schwächen der Person des Meisters nicht verschließen können, vor der Maßlosigkeit, der Eifersucht, der Vielgewandtheit, dem Allesverstehen, dem Listigen und Täuschenden, der „Schauspieler-Natur.“¹³¹⁹ Aus Bach und Beethoven leuchte eine „reinere Natur“¹³²⁰, so Nietzsche. „Anmuth“, „Zierlichkeit“ und „dialektische Schär-

¹³¹² eKGWB/BVN-1885,584 — Brief an Heinrich von Stein von: Mitte März 1885.

¹³¹³ Gregor-Dellin: Wagner, S. 758f.

¹³¹⁴ eKGWB/WA-Vorwort — Der Fall Wagner: § Vorwort. Erste Veröff. 22/09/1888.

¹³¹⁵ Gregor-Dellin: Wagner, S. 757.

¹³¹⁶ Ebd. S. 758. Diese Aussage trifft zum Beispiel auf Pauleikhoffs Werk mit dem Titel „Richard Wagner als Philosoph“ (a.a.O.) zu, welches sich nicht nur in der Ansage seines Titels übernommen hat, sondern auch in der Darstellung, in der er seitenweise und wortwörtlich Nietzsches Wagner-Kritik zitiert und so unbewusst (oder bewusst?) dem Motto „Nichts Neues nach Nietzsche“ beipflichtet.

¹³¹⁷ Franz Overbeck ordnet rückblickend Nietzsches und Wagners Beziehung „denen zwischen Meister u. Schüler“ zu, „auch nur wegen des Altersunterschieds zwischen Wagner u. Nietzsche“ sei eine „Betracht[un]g der Bezieh[un]gen zwischen N. u. Wagner als ‚freundschaftlicher‘ vollends ausgeschlossen“. (Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. Band 7/2: Autobiographisches „Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde“. Hg. von Barbara von Reibnitz und Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999, S. 64.)

¹³¹⁸ Franz Overbeck berichtet, dass Nietzsche bereits im Jahre 1874/75 „Aeusserungen über Wagner und seinen Lohengrin gemacht“ habe, die „schon damals den ‚Fall Wagner‘ (anticipirten)“. Diese Äußerungen gegenüber Overbeck „tauchten im Moment (...) blitzartig auf um ebenso und zwar für Jahre zu verschwinden. Denn so lange liess N[ietzsche] dgl. in unserem Verkehr nicht mehr dem Zaun seiner Zähne entfahren, und für die Welt schrieb er 1876 R. Wagner in Bayreuth.“ (Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. Band 7/2: Autobiographisches „Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde“. Hg. von Barbara von Reibnitz und Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999, S. 193.)

¹³¹⁹ eKGWB/NF-1874,32[10] — Nachgelassene Fragmente Anfang 1874 — Frühjahr 1874. Vgl. auch die Fragmente in KGW IV 1, Sommer 1875, S. 267f. sowie von Anfang des Jahres 1874 in KGW III 4, S. 367-391. Vgl. Ottmann, Henning: Philosophie und Politik bei Nietzsche. Berlin/New York: de Gruyter, 1987, S. 99.

¹³²⁰ eKGWB/NF-1874,32[25] — Nachgelassene Fragmente Anfang 1874 — Frühjahr 1874.

fe“¹³²¹ seien Wagner versagt.

All diese Kritikpunkte kommen Nietzsche nicht leichtfertig über die Lippen. Bei dieser „Unzeitgemäßen“ handelt sich in der Tat um eine „*tieferste Schrift*“, wie sie ein Biograph Nietzsches nennt. Jener, Curt Paul Janz, bezeichnet einige Passagen der Schrift als „tastend, einigermaßen unsystematisch“¹³²², was darauf schließen lässt, dass Nietzsche mit sich ringt, er ringt sich etwas ab, er wagt etwas, und zwar gegen sich selbst.¹³²³ Wenn Janz Nietzsches „Bewußtsein des Wagnisses“¹³²⁴ betont, dann handelt es sich in anderen Worten um einen Akt der Parrhesia¹³²⁵.

Deutlich wird dies auch, wenn man sich vor Augen hält, dass Nietzsche mehrere Anläufe zu einem an den Empfänger der Schrift gerichteten Begleitschreiben nimmt. Es fällt ihm schwer, weil er darum bangt, „ob Wagner die Zwiespältigkeit, mehr noch das Krampfhaftes dieses ‚Bekennnisses‘ herausfühlen würde und es ihm übelnähme“¹³²⁶, so vermutet Janz in seiner Biographie. Nietzsche plant diesen Text Wagner zu seinem Geburtstag am 22. Mai 1876 zu schenken und von einer Veröffentlichung desselben abzusehen. In einem Brief an Erwin Rohde aus dem Herbst 1875 legt er den selbstkritischen Grund für seine Entscheidung dar: „Meine Betrachtung unter dem Titel ‚Richard W. in Bayreuth‘ wird nicht gedruckt, sie ist fast fertig, ich bin aber weit hinter dem zurück geblieben, was ich von mir fordere“¹³²⁷. Erst als er zu Semesterbeginn 1875 Heinrich Köselitz kennenlernt bzw. ihm Mitte April 1876 davon erzählt und jener in der Folge eine Abschrift davon anfertigt, ändert Nietzsche seine Meinung und lässt den Text als vierte „Unzeitgemäße Betrachtung“ bei Schmeitzner in Chemnitz drucken.

„Woher haben Sie nur die Erfahrung von mir her?“, staunt Wagner nach der ersten Lektüre über Nietzsches feines Ohr hinsichtlich der Widersprüche seiner künstlerischen Persönlichkeit. Sein Text zeugt von einem so tiefen Einblick in das Zusammenspiel von Wagners Leben und künstlerischem Wirken, dass diese Darstellung offenbar auf Wagner selbst überraschend wirkt.¹³²⁸ Nietzsches neuer Biograph Dorian Astor erklärt sich Wagners Reaktion folgendermaßen: „Comment un être aussi attentif à soi-même que Wagner n’aurait-il pas profité du rare privilège de s’entendre dire ses contradictions?“¹³²⁹

¹³²¹ eKGWB/NF-1874,32[30] — Nachgelassene Fragmente Anfang 1874 — Frühjahr 1874.

¹³²² Janz: Nietzsche, Bd. 1, S. 706.

¹³²³ Vgl. ebd. S. 703.

¹³²⁴ Ebd. S. 706.

¹³²⁵ Zu Parrhesia vgl. Kapitel 8 der vorliegenden Arbeit.

¹³²⁶ Janz: Nietzsche, Bd. 1, S. 702.

¹³²⁷ eKGWB/BVN-1875,490 — Brief an Erwin Rohde von: 07/10/1875.

¹³²⁸ Vgl. Pauleikhoff: Wagner als Philosoph, S. 296.

¹³²⁹ Dorian Astor: Nietzsche. Paris: Éditions Gallimard, 2011, S. 181.

Dass Nietzsche einen tiefen Blick in das innere Wesen seines vertrauten Freundes getan hat, wird gerade durch die Differenziertheit seiner Analyse bestätigt und unterstrichen. Wenn der parrhesiastische Schüler es jedoch wortwörtlich wagt, dem Meister „das Eingeständniss einer grotesken Würdelosigkeit ganzer Lebensstrecken“ zu bescheinigen, ist eine Grenze erreicht, die „dem Denkenden zu denken“¹³³⁰ gibt. Dennoch fügt diese gewagte Beschreibung seines Lebens und seines Charakters, Wagner als genialem Künstler keinen Schaden zu. Sein musikalisches Werk überwindet seine charakterlichen Schwächen, verhängnisvollen weltanschaulichen Begrenztheiten und andere Hindernisse. Trotz oder sogar wegen dieser Widerstände entwickelt er sich zu einem überragenden, die Zeit überdauernden Künstler.¹³³¹ Dieses Schillernde an Wagners Persönlichkeit vermag sein Biograph Gregor-Dellin¹³³² in allen Facetten zu beschreiben.

Die Interpreten bewerten Nietzsches parrhesiastische Schrift als „zweideutig“. Pauleikhoff versteht sie „sowohl als Bestätigung alter Freundschaft als auch als Ankündigung eines bevorstehenden Bruches aufgrund unüberbrückbarer Gegensätze“¹³³³. Gregor-Dellin will darin den „**Hoch- und Abgesang einer Freundschaft**“ erkennen sowie „eine Huldigung, die den melancholischen Abschied in sich trug.“¹³³⁴

Wenn es Nietzsche gelingt, etwas von dem vieldeutig Schillernden Wagners einzufangen, so glänzt darin in erster Linie seine eigene philosophische und künstlerische Persönlichkeit. Zu dieser Interpretationslinie liefert er selbst zahlreiche Hinweise. Im Jahre 1875 schließt er eine Veröffentlichung der Schrift über Wagner mit dem Grund aus, dass „**sie nur für mich den Werth einer neuen Orientierung**“ habe und zwar „über den schwersten Punkt unserer bisherigen Erlebnisse“, so Nietzsche am 7. Oktober an Erwin Rohde. Über seine Erfahrungen, welche der Schrift zugrunde gelegt sind, schreibt er: „Ich stehe nicht darüber und sehe ein, dass mir selber die Orientierung nicht völlig gelungen ist — geschweige denn dass ich andern helfen könnte!“¹³³⁵ In dieser vorerst zurückgehaltenen Schrift entwirft Nietzsche sich selbst; er zeichnet seinen eigenen Weg vor. Wenn er den Grund seiner besonderen Befähigung zum Verständnis Wagners angibt, schöpft er aus sich selbst, „aus seiner eigenen Seele“, wie er schreibt:

„*Man braucht es kaum auszusprechen: es liegt der **Hauch des Tragischen** auf diesem*

¹³³⁰ eKGWB/WB-3 — Richard Wagner in Bayreuth: § 3. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹³³¹ Vgl. Pauleikhoff: Wagner als Philosoph, S. 297.

¹³³² Gregor-Dellin: Wagner, S. 760ff.

¹³³³ Pauleikhoff: Wagner als Philosoph, S. 293.

¹³³⁴ Gregor-Dellin: Wagner, S. 712.

¹³³⁵ eKGWB/BVN-1875,490 — Brief an Erwin Rohde von: 07/10/1875.

Leben. Und Jeder, der aus seiner eigenen Seele Etwas davon ahnen kann, Jeder, für den der Zwang einer tragischen Täuschung über das Lebensziel, das Umbiegen und Brechen der Absichten, das Verzichten und Gereinigt-werden durch Liebe keine ganz fremden Dinge sind, muss in Dem, was Wagner uns jetzt im Kunstwerke zeigt, ein traumhaftes Zurückerinnern an das eigene heldenhafte Dasein des grossen Menschen fühlen.“¹³³⁶

Nietzsche fühlt sich in Wagner und auch in Schopenhauer an sich selbst erinnert. Wenn er in seiner Autobiographie „Ecce homo“ auf seine früheren Lebensabschnitte und seine damals verfassten **Schriften** als „deren Zeugnisse“ zurückblickt, dann, so schreibt er, „möchte ich nicht verleugnen, **dass sie im Grunde bloss von mir reden.**“¹³³⁷ Gerade die tastenden, doppelbödigen Passagen „scheinen in verräterischer Weise aus dem Blick in das eigene Innere gewonnen zu sein“¹³³⁸, interpretiert Janz. Wenn Nietzsche sich hier selbst entwirft, dann geschieht dies auf eine Weise, die er bereits bei seiner dritten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ über „Schopenhauer als Erzieher“ angewandt hat. So lehnt er es in „Ecce Homo“ ab, „[d]ass die mit den Namen Schopenhauer und Wagner abgezeichneten Unzeitgemässen sonderlich zum Verständniss oder auch nur zur psychologischen Fragestellung beider Fälle dienen könnten“.¹³³⁹ In einem weiteren Abschnitt seiner Autobiographie nimmt er explizit zu seiner Schrift „Wagner in Bayreuth“ Stellung und legt den Zusammenhang zwischen Wagner-Nietzsche-Zarathustra offen:

*„an allen psychologisch entscheidenden Stellen ist nur von mir die Rede, — man darf rücksichtslos meinen Namen oder das Wort „Zarathustra“ hinstellen, wo der Text das Wort Wagner giebt. (...) und ohne einen Augenblick die Wagnersche Realität auch nur zu berühren. Wagner selbst hatte einen Begriff davon; er erkannte sich in der Schrift nicht wieder. (...) Selbst psychologisch sind alle entscheidenden Züge meiner eignen Natur in die **Wagners** eingetragen (...) die absolute Gewissheit darüber, was ich bin, projecirte sich auf **irgend eine zufällige Realität**, — die Wahrheit über mich redete aus einer schauervollen Tiefe.*“¹³⁴⁰

Dieter Schellong hat die Frage nach Nietzsches innerer Notwendigkeit zur einstigen Fixierung seiner hochgespannten Hoffnungen an „eine[r] zufällige[n] Realität“¹³⁴¹, wie Wagner, gestellt. Ohne diese Projektion hätte Nietzsche seine gewaltigen Hoffnungen

¹³³⁶ eKGWB/WB-8 — Richard Wagner in Bayreuth: § 8. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹³³⁷ eKGWB/EH-UB-3 — Ecce Homo: § 3. Druckfertig 02/01/1889.

¹³³⁸ Janz: Nietzsche, Bd. 1, S. 706.

¹³³⁹ eKGWB/EH-UB-3 — Ecce Homo: § 3. Druckfertig 02/01/1889.

¹³⁴⁰ eKGWB/EH-GT-4 — Ecce Homo: § 4. Druckfertig 02/01/1889.

¹³⁴¹ Ebd.

an sich selbst festmachen müssen, wie es dann ja auch geschehen sei.¹³⁴²

Mahnruf

„Die Schrift ‚Wagner in Bayreuth‘ ist eine Vision meiner Zukunft“¹³⁴³, erklärt Nietzsche in „Ecce homo“. Trotzdem tritt er fordernd an Wagner heran, dem Bild, das er auf ihn projiziert, zu entsprechen. Allem längst gehegten Zweifel zum Trotz entwirft er Wagner als Träger der geistigen Erneuerung, als neues kulturelles Leitbild.¹³⁴⁴ **Mit gleichgesinnten Gefährten will Nietzsche den neuen Weg beschreiten, allen voran will er Wagner sehen, als seinen „erhabenen Vorkämpfer auf dieser Bahn“**¹³⁴⁵, wie er ihn im „Vorwort an Richard Wagner“ der „Geburt der Tragödie“ bezeichnet. Einige Jahre zuvor verfasste Nietzsche einen „Mahnruf an die Deutschen“ (1873) als Unterstützung jener „Wahn“-Idee des Bayreuther Unternehmens, welche ihm mehr Furcht als Hoffnung bereite:

*„es war viel Wahn dabei: jetzt noch leben jene Befürchtungen; und wenn wir auch keineswegs verlernt haben zu hoffen, so giebt doch unser heutiger Hülf- und Mahnruf zu verstehen, dass wir mehr fürchten als hoffen.“*¹³⁴⁶

Bereits damals fürchte Nietzsche mehr, als er hofft. Das wird bleiben. Jörg Salaquarda sieht die thematisch daran anschließende „Unzeitgemäße Betrachtung“ (1876) als „Balanceakt“¹³⁴⁷, als einen „als Zustimmung getarnte[n] Appell an Wagner, seine früheren, kulturrevolutionären Tendenzen weiterzuführen“¹³⁴⁸. Er ermahnt Wagner, seine Ideale nicht zu verleugnen. Nietzsches zahlreiche kollagenartige Anspielungen und Zitate aus Wagners frühen Schriften¹³⁴⁹ appellieren in den Worten und Gedanken des jungen Wagner an den nunmehrigen „Triumphator von Bayreuth (...) seinen Weg nicht zu vergessen.“¹³⁵⁰ Eine ähnliche Vorgangsweise wählt Nietzsche auch in seinem

¹³⁴² Vgl. Dieter Schellong: „Zwischen griechischem Altertum und Richard Wagner. Verschlungene Denkwege des frühen Nietzsche“, in: Andreas Schirmer/Rüdiger Schmidt (Hg.): Entdecken und Verraten. Zu Leben und Werk Friedrich Nietzsches. Weimar: Böhlau, 1999, S. 93-110, S. 107.

¹³⁴³ eKGWB/EH-UB-3 — Ecce Homo: § 3. Druckfertig 02/01/1889.

¹³⁴⁴ Vgl. Janz: Nietzsche, Bd. 1, S. 706.

¹³⁴⁵ eKGWB/GT-Vorwort — Die Geburt der Tragödie: Vorwort an Richard Wagner. Erste Veröff. 02/01/1872.

¹³⁴⁶ eKGWB/MD-1 — Mahnruf an die Deutschen: § [1] Abgeschlossen 31/10/1873.

¹³⁴⁷ Jörg Salaquarda: „Wagner als Heilmittel und Gift. Nietzsches geplante ‚Mittheilung an die Freunde‘ vom Sommer 1878“, in: Andreas Schirmer/Rüdiger Schmidt (Hg.): Entdecken und Verraten. Zu Leben und Werk Friedrich Nietzsches. Weimar: Böhlau, 1999, S. 132-147, S. 145.

¹³⁴⁸ Ebd. S. 144.

¹³⁴⁹ Mazzino Montinari wies dies ausführlich nach. Vgl. KSA 14, S. 92.

¹³⁵⁰ Jörg Salaquarda: „Wagner als Heilmittel und Gift. Nietzsches geplante ‚Mittheilung an die Freunde‘ vom Sommer 1878“, in: Andreas Schirmer/Rüdiger Schmidt (Hg.): Entdecken und Verraten. Zu Leben und Werk Friedrich Nietzsches. Weimar: Böhlau, 1999, S. 132-147, S. 147, Anm. 38.

allerletzten Brief¹³⁵¹ an Wagner. Mit Bildern und Anspielungen auf die – in seinen Augen – hoffnungsvollen früheren Jahre Wagners (Italien als „ein Land der Anfänge“, Aufbruchsstimmung) erinnert er ihn an seine einstigen Ideale. Er versucht ihn für sich zu retten.

Allgemeine Desperation ab 1876

Nietzsches zögernder und tastender Ton, welcher aus seiner vierten „Unzeitgemäße Betrachtung“ spricht, mag auch von einem Gefühl der Schuld herrühren. Unter den verschiedenen Fragmenten aus ihrer Entstehungszeit findet sich eine Notiz für eine geplante „Einleitung der Gesammtherausgabe der ‚Unzeitgemässen‘“. Und hier nimmt er sich vor, Auskunft über die Genese der Unzeitgemäßen zu geben: „Die Entstehung zu schildern: meine Desperation wegen Bayreuth, *ich sehe nichts mehr, was ich nicht voll Schuld weiss*“. Diese Schuld zu wissen, das Unvermeidliche vorherzusehen, verursacht, dass ihm „[m]itunter (...) alle Lust fortzuleben (fehlt)“. Dabei entdeckt er „bei tieferem Nachdenken, auf das fundamentalste Problem aller Cultur gestossen zu sein“¹³⁵², ohne dies jedoch näher zu bezeichnen.

Wenn Nietzsche Mitte des Jahre 1875 alles, was Bayreuth betrifft, nicht mehr ohne dieses schuldhaftes Wissen sehen kann, dann ging dem eine düstere Vorahnung voraus, welche Nietzsche Anfang 1874 gegenüber Malwida von Meysenbug ausspricht: Er habe „in den letzten Wochen so viel als möglich daran gedacht und alle Gründe scharf geprüft, weshalb das Unternehmen stockt, ja weshalb es vielleicht scheitert.“ Nietzsche fasst dies in einer Exklamation zusammen, die den Tatbestand bereits feststellt: „unsere Hoffnungen waren zu groß!“¹³⁵³

Im Laufe der Umsetzung des Bayreuther Projekts wachsen Nietzsches Zweifel, und die Entfremdung wird immer deutlicher. Was für Wagner die lang ersehnte Umsetzung seiner Träume war, wobei ihm „alles Bisherige (...) die Vorbereitung auf diesen Moment (war)“¹³⁵⁴, so Nietzsche anlässlich der Grundsteinlegung, wird für ihn selbst zur bitteren Enttäuschung. Als er 1876 den Proben der Bayreuther Festspielen beiwohnt, erkennt er sich darin nicht wieder. Mit zunehmender Gewissheit weiß er, dass ihn von nun an ein anderer Geist als Wagner beseelt. Seine schmerzliche Entscheidung gegen *diese* Realisierung des Wagnerschen Projekts ist unwiderruflich gefallen. Bayreuth wird für ihn „ein unumstößliches Symbol, das seinen eigenen Vorstellungen von der Errichtung einer Stätte zur Wiedergeburt der Kultur im Prinzip widersprach“. Laut

¹³⁵¹ Vgl. eKGWB/BVN-1876,556 — Brief an Richard Wagner von: 27/09/1876.

¹³⁵² eKGWB/NF-1875,5[98] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

¹³⁵³ eKGWB/BVN-1874,344 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 11/02/1874.

¹³⁵⁴ eKGWB/WB-1 — Richard Wagner in Bayreuth: § 1. Erste Veröff. 10/07/1876.

Salaquarda liegt „[i]n der unterschiedlichen, ja gegensätzlichen Bewertung dessen, welche Kultur Zukunft hat und haben soll, (...) der Kern der Differenz und die wahre Ursache des Bruchs.“¹³⁵⁵

Wagner kein Philosoph¹³⁵⁶

„*Mein Fehler war der, dass ich nach Bayreuth mit einem Ideal kam*“, so Nietzsche rückblickend, „so musste ich denn die bitterste Enttäuschung erleben.“¹³⁵⁷ Der Philosoph Nietzsche blickt nach dem Ideal; seine Ansprüche an seine Freunde wie an das Leben überhaupt sind an diesem Ideal ausgerichtet. Er selbst zählt zu denjenigen Naturen, von denen er in der dritten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ über Schopenhauer schreibt: „während sie nichts als Wahrheit und Ehrlichkeit wollen, ist rings um sie ein Netz von Missverständnissen (...) denn dass das Scheinen Nothwendigkeit ist, hassen solche Naturen mehr als den Tod“¹³⁵⁸. Der Philosoph leidet an der Theaterwelt in ihrem Schein, am Publikum in seiner Unvollkommenheit. Das Ideal einer kulturellen Erneuerung mit Wagner als Leitstern verdunkelt sich. Nietzsches hochfliegende Ideale werden an der Realität enttäuscht, ein Muster, welches in seinen Freundschaften, welches in seinem Leben wiederkehrt.

„Vielleicht könnte ein Philosoph etwas ganz Entsprechendes ihm zur Seite stellen“, fragt sich Nietzsche in „Richard Wagner in Bayreuth“, womit er zart einen Anspruch auf einen eigenen Weg, eine eigene Richtung anmeldet. Nietzsche denkt dabei an etwas philosophisch Abstraktes, etwas der sinnlichen Theaterwelt Entgegenstehendes, etwas, „*das ganz ohne Bild und Handlung wäre und blos in Begriffen zu uns spräche: dann hätte man das Gleiche in zwei disparaten Sphären dargestellt: einmal für das Volk und einmal für den Gegensatz des Volkes, den theoretischen Menschen.*“¹³⁵⁹

Dass Nietzsche sich im Gegensatz zum Theatermenschen Wagner als „theoretischer Mensch“ sieht, der es auf das Streben nach Wahrheit und Freiheit angelegt hat, zeigt sich auch in einem Brief, den er am 1. April 1874 an Gersdorff adressiert:

„*Könntest Du wissen, wie verzagt und melancholisch ich im Grunde von mir selbst, als producirendem Wesen, denke! Ich suche weiter nichts als etwas Freiheit, etwas wirkliche Luft des Lebens (...) Ich kann ja nichts von Thaten entgegenstellen, wie es*

¹³⁵⁵ Jörg Salaquarda: Wagner als Heilmittel und Gift, a.a.O., S. 140.

¹³⁵⁶ Nachgeborene Interpreten, wie Pauleikhoff, geben allerdings ihren Produktionen Titel wie „Wagner als Philosoph“ (a.a.O.). Wenn nun das Philosophische darin zu kurz kommt, stützt dies wieder – wenn auch ungewollt – Nietzsches Sichtweise.

¹³⁵⁷ eKGWB/NF-1878,30[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1878.

¹³⁵⁸ eKGWB/SE-3 — Schopenhauer als Erzieher: § 3. Erste Veröff. 15/10/1874.

¹³⁵⁹ eKGWB/WB-9 — Richard Wagner in Bayreuth: § 9. Erste Veröff. 10/07/1876.

der Künstler oder der Ascet vermag. ¹³⁶⁰

Wagner, der Künstler, nimmt die Profanisierung seines Ideals in Kauf – für den Erfolg in der Zeit. Nietzsche, der Denker, versagt es sich, der Sehnsucht nach zeitlichen Erfolg nachzugeben: „Der Philosoph in mir wehrte sich dagegen“¹³⁶¹, so lesen wir im Vorwort zu „Der Fall Wagner“. An selber Stelle hält er fest: „Was verlangt ein Philosoph am ersten und letzten von sich? Seine Zeit in sich zu überwinden, ‚zeitlos‘ zu werden.“ ***Aufgrund des kompromittierenden Nachgebens gegenüber dem Zeitlichen, allzu Zeitlichen, kann Wagner nicht mehr die Rolle des gleich- und philosophischgesinnten Freundes zukommen***, was ihn veranlasst, einen anderen Jünger Wagners gegenüber Malwida zu kritisieren: „Der arme Stein! Er hält R. Wagner sogar für einen Philosophen!“¹³⁶²

Nach Philosophen-Art kommt Nietzsche laut Rüdiger Görner folgende Rolle zu: Er kam nach Bayreuth nicht nur um „zu betrachten und zu beschauen, sondern zu durchschauen“¹³⁶³. Diese philosophierende Betrachtungsweise führt Nietzsche in „Der Fall Wagner“ dazu, Wagner zum Fall zu erklären, nicht nur für den Psychologen, sondern auch für den Philosophen. Ein solch exemplarischer Fall sei dem kulturkritischen Philosophen „unentbehrlich“, an ihm habe er sich abzuarbeiten: „dem Philosophen (...) steht es nicht frei, Wagner’s zu entrathen.“ Denn „[d]urch Wagner redet die Modernität“. In Rückbesinnung auf Sokrates habe der Philosoph, ähnlich dem Narr oder Provokateur, „das schlechte Gewissen seiner Zeit zu sein“.¹³⁶⁴

Wagner nicht mehr unzeitgemäß

Hier spricht Nietzsche einen Punkt an, worin er sich Wagner verbunden glaubt. Jemand, der es übernimmt, „das schlechte Gewissen der Zeit“ zu sein, ist immer auch ein Unzeitgemäßer. Dies geht aus Nietzsches bereits zitierter Definition in der zweiten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ hervor, die besagt, unzeitgemäß bedeute „gegen die Zeit und dadurch auf die Zeit und hoffentlich zu Gunsten einer kommenden Zeit — zu wirken.“¹³⁶⁵ Dementsprechend sei auch Wagners Zukunftsmusik „zum Heile einer fernen, einer nur möglichen, aber unbeweisbaren Zukunft ausgedacht“, so Nietzsche in dieser Schrift. Für „die Gegenwart“ wiederum und für „die nur gegenwärtigen

¹³⁶⁰ eKGWB/BVN-1874,356 — Brief an Carl von Gersdorff von: 01/04/1874.

¹³⁶¹ eKGWB/WA-Vorwort — Der Fall Wagner: § Vorwort. Erste Veröff. 22/09/1888.

¹³⁶² eKGWB/BVN-1885,587 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 26/03/1885.

¹³⁶³ Rüdiger Görner: „Richard Wagner in Bayreuth“, in: Stefan Lorenz Sorgner/ H. James Birx/Nikolaus Knoepffler (Hg.): Wagner und Nietzsche. Kultur – Werk – Wirkung. Ein Handbuch. Reinbek bei Hamburg: Rowohlt, 2008, S. 428-434, S. 431.

¹³⁶⁴ eKGWB/WA-Vorwort — Der Fall Wagner: § Vorwort. Erste Veröff. 22/09/1888.

¹³⁶⁵ eKGWB/HL-Vorwort — Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben: § Vorwort. Erste Veröff. 22/02/1874.

Menschen“ ist jene Musik

*„nicht viel mehr, als ein Räthsel oder ein Greuel, für die **Wenigen**, die an ihm helfen durften, ein Vorgenuss, ein Vorausleben der höchsten Art, durch welches sie weit über ihre Spanne Zeit sich beseligt, beseligend und fruchtbar wissen“.*

Laut Nietzsche geht es Wagner als unzeitgemäß denkendem Menschen um die Wenigen, um Zukunft und als solcher habe er „immer grundsätzlicher“ auf den „Erfolg bei seinen Zeitgenossen“ verzichtet. Vielmehr sei es seine Aufgabe, „das Entschiedenste das durchaus Missverständliche, ja (...) Beschämende jener „Erfolge“ immer wieder an’s Licht“ zu stellen. Schließlich aber geschah etwas im Leben seines Freundes, das Nietzsche irritierte: *Es „kam ihm der „Erfolg“ und die „Macht“; wenigstens erzählte ihm alle Welt davon.“*¹³⁶⁶

Wagner wird zum Verführten des eigenen Traumes. Er lässt sich darauf ein, Wirkung bereits in der Zeit zu erzielen. Die Realisierung des Bayreuther Projekts schreibt ihn ein in die Zeit und macht ihn immer weniger unzeitgemäß. Im Unterschied zum Philosophen Nietzsche ist Wagner ein Mann der Tat, der sein Leben damit verbringt, das ins Werk zu setzen,¹³⁶⁷ was er als seine Mission betrachtet. Es bleibt jedoch nicht aus, dass Wagner mit folgender Problematik konfrontiert wird: ein Wirken im Hier und Jetzt bedeutet nicht schon ein Gelingen der zeitlichen, allzu zeitlichen Umsetzung der Zukunftsmusik. Wagners paradoxe Haltung, welche seine Verstrickung in die Zeitlichkeit mit sich brachte, wird Nietzsche ihm nie verzeihen. Sein Vorwurf an ihn lautet: *Wie kann man unzeitgemäß sein und zeitgemäß Erfolg haben?*

„Gebärden-Hokuspokus“¹³⁶⁸

Solch zeitgemäßer Erfolg wird Wagner auch anlässlich der zweiten Festspiele 1882 zuteil. Nietzsche bleibt dieses Mal fern – er weilt in Tautenburg¹³⁶⁹, wo er einen Brief an Heinrich Köselitz verfasst, in dem er sich folgendermaßen zu Bayreuth äußert: „Der alte Zauberer hat wieder einen ungeheuren Erfolg“¹³⁷⁰. Noch in „Ecce homo“ erinnert Nietzsche sich mit Betroffenheit an die Künste des „Hexenmeister[s] und Cagliostro“¹³⁷¹, wenn er schreibt: „Ich denke, ich kenne besser als irgend Jemand das

¹³⁶⁶ eKGWB/WB-8 — Richard Wagner in Bayreuth: § 8. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹³⁶⁷ Am Ende seines Lebens überkommt auch Nietzsche dieses Drängen, verstärkt seine Mission ins Werk zu setzen, wenn er eine richtiggehende Publikationswelle durch die Neuauflage seiner Schriften auslöst.

¹³⁶⁸ eKGWB/NW-Einwände — Nietzsche contra Wagner: § Wo ich Einwände mache. Gedruckt 02/01/1889.

¹³⁶⁹ Vgl. Kapitel 5.

¹³⁷⁰ eKGWB/BVN-1882,276 — Brief an Heinrich Köselitz von: 01/08/1882.

¹³⁷¹ eKGWB/NF-1881,11[261] — Nachgelassene Fragmente Frühjahr–Herbst 1881.

Ungeheure, das Wagner vermag, die fünfzig Welten fremder Entzückungen, zu denen Niemand ausser ihm Flügel hatte¹³⁷² und er weiß um seine „Werke von gleich gefährlicher Fascination“¹³⁷³. Im Zustand der musikalischen Nüchternheit vermag er Wagners Œuvre anders zu bewerten, so geschehen im Sommer 1878, wenn er fragmentarisch festhält: „Die Überfülle des Hässlichen Verzerrten Überwürzten stiess mich heftig zurück.“¹³⁷⁴ Die konkrete Umsetzung von Wagners Kunstwelt empfindet er als allzu weltlich, als allzu unzulänglich. Bayreuth ist für ihn zum reinen Theater geworden, wenn er in „Nietzsche contra Wagner“ festhält:

*„Was der ganze Gebärden-Hokuspokus des Schauspielers! — Man sieht, ich bin wesentlich antitheatralisch geartet, ich habe gegen das Theater, diese Massen-Kunst par excellence, den tiefen Hohn auf dem Grunde meiner Seele“*¹³⁷⁵.

Dass Nietzsche die „antitheatralische“ Philosophie über die Schauspielerei zu setzen pflegt, zeigt sich auch darin, dass er augenscheinlich wenig Anteil an Wagners praktischen Theatersorgen nimmt. Für alle Ereignisse der Massenkunst zeigt er auffällig wenig Interesse. Dass die Theaterwelt mit Lüge und Unreinheit behaftet ist, hätte Nietzsche wissen müssen.¹³⁷⁶ So klagt er an, dass man „[i]n Bayreuth (...) nur als Masse ehrlich (ist), als Einzelner lügt man, belügt man sich. Man lässt sich selbst zu Hause, wenn man nach Bayreuth geht“. Hier zeigt sich Nietzsches Anspruch, dass die Wahrheit nur durch den Einzelnen zu haben ist, dass die „grosse Zahl“ einen „nivellirenden Zauber“ verbreite. Der Einzelne in seiner Einsamkeit wird über das Allgemeine in seiner Massenhaftigkeit gesetzt. Woran es in Bayreuth mangelt, fasst er folgendermaßen zusammen: „es fehlt die Einsamkeit, alles Vollkommne verträgt keine Zeugen...“¹³⁷⁷

Wagner selbst sein größter Feind – Ein Sich-Verfehlen aus Eitelkeit

1883 dichtet Nietzsche in einem Brief an Köselitz einen entsprechenden Reim auf seinen einstigen großen Meister:

*„Mit Wagner bliebe man gerne Freund,
Wär' er sich nicht selber sein größter Feind.“*¹³⁷⁸

¹³⁷² eKGWB/EH-Klug-6 — Ecce Homo: § 6. Druckfertig 02/01/1889.

¹³⁷³ eKGWB/EH-Klug-6 — Ecce Homo: § 6. Druckfertig 02/01/1889.

¹³⁷⁴ eKGWB/NF-1878,30[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1878.

¹³⁷⁵ eKGWB/NW-Einwände — Nietzsche contra Wagner: § Wo ich Einwände mache. Gedruckt 02/01/1889.

¹³⁷⁶ Vgl. Gregor-Dellin: Wagner, S. 626 und S. 675.

¹³⁷⁷ eKGWB/NW-Einwände — Nietzsche contra Wagner: § Wo ich Einwände mache. Gedruckt 02/01/1889.

¹³⁷⁸ eKGWB/BVN-1883,368 — Brief an Heinrich Köselitz von: 10/01/1883.

Den Gedanken, dass Wagner selbst sein größter Feind sei, nimmt Nietzsche auch in seine psychologische „Aktenstücke“ „Nietzsche contra Wagner“ auf. Im würdigenden Kapitel „Wo ich bewundere“, legt Nietzsche dem Leser durch seine Beschreibung nahe, dass Wagner nicht seinen eigentlichen Talenten gefolgt sei. Wagner wisse nicht, was er am besten könne, er sei zu eitel dazu.

Nietzsche zufolge liegt seine musikalische „Meisterschaft“ nicht im „Colossalen“, sondern darin, dass er Töne kennt für „manches ganz Kleine und Mikroskopische der Seele, gleichsam [für] die Schuppen ihrer amphibischen Natur“. Er finde „einen Klang für jene heimlich-unheimlichen Mitternächte der Seele“, für „jenes müde Sich Schieben der Seele“. Es sind „Töne aus dem Reich leidender, gedrückter, gemarterter Seelen“, „noch dem stummen Elend“ könne er „Sprache geben“¹³⁷⁹ Nietzsche liebt einen „Wagner, der kleine Kostbarkeiten bei Seite legt“¹³⁸⁰ und er erklärt ihn zu „unsern grössten Miniaturisten der Musik, der in den kleinsten Raum eine Unendlichkeit von Sinn und Süsse drängt“. Er sei „der Meister des ganz Kleinen“ und „da erst wird er ganz gut, gross und vollkommen, da vielleicht allein.“

Jedoch, so Nietzsche weiter, „er *will* es nicht sein!“ Sein Charakter fühle sich gerade zum Entgegengesetzten hingezogen, er liebe „die großen Wände und die verwegene Wandmalerei!“¹³⁸¹ Als „Magnétiseur und Affresco-Maler“¹³⁸² wird Wagner, so kann man folgern, sich „selber sein größter Feind“¹³⁸³.

Enttäuschung und Missverständnis

Wo ist jener Wagner, der so ganz nach Nietzsches Herzen war, „so unmoralisch, atheistisch, antinomistisch, welcher einsam lief“¹³⁸⁴, jener, „der die einsamste Musik gemacht hat, die es giebt“¹³⁸⁵? Nietzsche weigert sich zu glauben, dass der Name Bayreuth synonym mit Wagner ist.

Was Nietzsche als die langersehnte Umsetzung des Festspiel-Projekts mit eigenen Augen sieht, erschüttert ihn tief. Daran erinnert er sich in „Nietzsche contra Wagner“:

¹³⁷⁹ eKGWB/NW-bewundern — Nietzsche contra Wagner: § Wo ich bewundere. Gedruckt 02/01/1889. Vgl. die fast identische Erstveröffentlichung dieser Beschreibung als Aphorismus „Von der Eitelkeit der Künstler“ im zweiten Buch der „Fröhlichen Wissenschaft“. (eKGWB/FW-87 — Die fröhliche Wissenschaft: § 87. Erste Veröff. 10/09/1882.)

¹³⁸⁰ eKGWB/WA-Brief-7 — Der Fall Wagner: § 7. Erste Veröff. 22/09/1888.

¹³⁸¹ eKGWB/NW-bewundern — Nietzsche contra Wagner: § Wo ich bewundere. Gedruckt 02/01/1889.

¹³⁸² eKGWB/WA-Brief-7 — Der Fall Wagner: § 7. Erste Veröff. 22/09/1888.

¹³⁸³ eKGWB/BVN-1883,368 — Brief an Heinrich Köselitz von: 10/01/1883.

¹³⁸⁴ eKGWB/NF-1885,34[254] — Nachgelassene Fragmente April–Juni 1885.

¹³⁸⁵ eKGWB/NW-Einwände — Nietzsche contra Wagner: § Wo ich Einwände mache. Gedruckt 02/01/1889.

„[W]ie ein Blitz“, der ihn plötzlich trifft, erlangt er „Klarheit über den Ort“, über dieses „Ereigniss“; eine „unaufhaltsam[e] Enttäuschung über Alles“ bemächtigt sich seiner; eine große Müdigkeit angesichts der verlorenen Begeisterung und der „vergeudete[n] Kraft, Arbeit, Hoffnung, Jugend, Liebe“. Tiefe Hoffnungslosigkeit und „Ekel“ bemächtigt sich seiner angesichts dieser „ganzen idealistischen Lüge[n] und Gewissens-Verweichlichung“¹³⁸⁶. Sie hat gesiegt. Die Wagnerianer haben Nietzsches Helden niedergerungen: „Der Wagnerianer war Herr über Wagner geworden!“¹³⁸⁷ Sie haben „den Sieg über Einen der Tapfersten davongetragen“¹³⁸⁸.

Für Nietzsche ist es ein „schauerliche[s] Schauspiel“, dass gerade „Richard Wagner, scheinbar der Siegreichste“ plötzlich die Kraft verlässt, dass er „hüflös und zerbrochen“ seiner Verzweiflung nachgibt. „War ich der Einzige, der an ihm — litt?“ fragt sich Nietzsche. Als „Psycholog“, der das Wort nimmt, vermittelt er dem Leser eine schreckliche Erkenntnis, nämlich, dass „[d]ie Verderbniss, das Zugrundegehn der höheren Menschen (...) die Regel (ist)“. Er denkt dabei an „diese gesammte innere „Heillosigkeit“ des höheren Menschen, dies ewige „Zu spät!““¹³⁸⁹

An zwei Punkten will Nietzsche festhalten: Wagners Erfolg kommt zu früh und er irrte sich im Bayreuther Publikum. Im letzteren, im Unverstandensein unter ihren Zeitgenossen, will Nietzsche ihr gemeinsames Schicksal, ihre Gleichgesinntheit, erkennen. Dies „wird unsre Namen ewig wieder zusammenbringen“, so in „Ecce homo“, „*so gewiss Wagner unter Deutschen bloss ein Missverständniss ist, so gewiss bin ich's und werde es immer sein*“¹³⁹⁰. Es handelt sich um ein tiefes Missverständnis zwischen dem Erneuerer der Kultur und der Engstirnigkeit des deutschen Volkes, welchem die Erneuerung gilt. In „Nietzsche contra Wagner“ werden die Wagnerianer gleichgesetzt mit der Masse. Ein „vornehmer Künstler“ soll niemals wirken „auf die Masse! auf die Unreifen! auf die Blasierten! auf die Krankhaften! auf die Idioten! auf Wagnerianer! ...“¹³⁹¹

Im Vergleich zum Bayreuther Festakt der Grundsteinlegung mit der Aufführung von Beethovens „Lied an die Freude“ (22. Mai 1872), welcher Nietzsche als eine seiner „höchsten Stimmungen“ galt, mit zusammenschweißender Wirkung – „Erst jetzt fühle ich mich in dieser Bahn. „Froh wie seine Sonnen fliegen, wandelt Brüder eure Bahn“ –

¹³⁸⁶ eKGWB/NW-loskommen-1 — Nietzsche contra Wagner: § Wie ich von Wagner loskam. Gedruckt 02/01/1889.

¹³⁸⁷ eKGWB/EH-MA-2 — Ecce Homo: § 2. Druckfertig 02/01/1889.

¹³⁸⁸ eKGWB/NW-loskommen-1 — Nietzsche contra Wagner: § Wie ich von Wagner loskam. Gedruckt 02/01/1889.

¹³⁸⁹ eKGWB/NW-Psycholog-1 — Nietzsche contra Wagner: § Der Psycholog nimmt das Wort. 1. Gedruckt 02/01/1889.

¹³⁹⁰ eKGWB/EH-Klug-6 — Ecce Homo: § 6. Druckfertig 02/01/1889.

¹³⁹¹ eKGWB/NW-Gefahr-2 — Nietzsche contra Wagner: § 2. Gedruckt 02/01/1889.

war ihm die Bayreuther Premiere von 1876 „ein gedrücktes und falsches ‚Fest‘ (...) Und jetzt qualmt aus den Bayreuther Blättern alles gegen das Lied an die Freude“¹³⁹², so ein rückblickendes Fragment aus dem Sommer 1879.

„Die, welche fallen“ – Wagners Blick

In Nietzsches Festschrift „Richard Wagner in Bayreuth“ sowie in seinen vorbereitenden Notizen erinnert er sich an das Gründungsfest „an jenem Maitage des Jahres 1872“. Der Lehm Boden auf der „Anhöhe von Bayreuth“ war aufgeweicht, als „bei strömendem Regen und verfinstertem Himmel“¹³⁹³ in einem Festakt mit Segenssprüchen der Grundstein gelegt wurde. „Wagner war leichenblaß und hatte Tränen in den Augen.“¹³⁹⁴ „Er begann an diesem Tage sein sechzigstes Lebensjahr: alles Bisherige war die Vorbereitung auf diesen Moment.“¹³⁹⁵ Was sich dauerhaft in Nietzsches Gedächtnis eingepreßt hat, war Wagners einsamer Blick während der Rückfahrt mit den Seinen in die Stadt: „er schwieg und sah dabei mit einem Blick lange in sich hinein, der mit einem Worte nicht zu bezeichnen wäre.“ Der Psychologe Nietzsche interessiert sich lebendig dafür, was „Wagner an jenem Tage innerlich schaute — wie er wurde, was er ist, was er sein wird“ und möchte „bis zu einem Grade“¹³⁹⁶ „diesem innerlichen Schauen nachschauen“. Dabei sieht er Folgendes:

„Man weiss, dass Menschen im Augenblick einer ausserordentlichen Gefahr oder überhaupt in einer wichtigen Entscheidung ihres Lebens durch ein unendlich beschleunigtes inneres Schauen alles Erlebte zusammendrängen und mit seltenster Schärfe das Nächste wie das Fernste wieder erkennen.“

Nietzsche nimmt Wagners Blick als „[e]in beschleunigtes zusammendrängendes Schauen“ wahr. In seinen Notizen findet sich eine psychologisch explizite Stelle, die Nietzsche in die veröffentlichte Festschrift nicht aufgenommen hat:

*„Die welche fallen, sollen in unglaublicher Schnelligkeit ihr ganzes Leben an sich vorüber fliegen sehen. So auch die, welche in einem bestimmten Ereigniß ihr Lebenswirken besiegeln: die Bedeutung des Grundsteins. Dieses unendlich beschleunigte innerliche Schauen Wagner's ist gewiß das höchste Schauspiel.“*¹³⁹⁷

Nietzsche erahnt hier den Weg, den das Unterfangen nehmen sollte. Die „Bedeutung des

¹³⁹² eKGWB/NF-1879,40[11] — Nachgelassene Fragmente Juni–Juli 1879.

¹³⁹³ eKGWB/NF-1875,11[43] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

¹³⁹⁴ Gregor-Dellin: Wagner, S. 660.

¹³⁹⁵ eKGWB/NF-1875,11[43] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

¹³⁹⁶ eKGWB/WB-1 — Richard Wagner in Bayreuth: § 1. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹³⁹⁷ eKGWB/NF-1875,11[43] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

Grundsteins“ liegt einerseits im Erreichen von Wagners Lebensziel, der Bayreuther Grundstein besiegelt sein „Lebenswirken“, er bedeutet ein Sich-Feststellen, andererseits handelt es sich hier um ein Darüber-Hinausgehen und somit um ein Verfehlen des angestrebten Ideals. Das Bayreuther Unternehmen mag als beispielhaft für Nietzsches ab 1882 mehrmals notierten Spruch dienen: „Wer sein Ideal erreicht, kommt eben damit über dasselbe — hinaus.“¹³⁹⁸

Zudem lässt Nietzsche erkennen, dass es nicht um das „Ereigniß“ Bayreuth geht, sondern um Wagner selbst, darum, „wie er auf sein Werk in Bayreuth blickt“. Dies sei „das höchste Schauspiel.“¹³⁹⁹ Denn „erst von diesem Wagnerischen Blick aus werden wir seine grosse That selber verstehen können“. Allein mit einem „Verständniß“ für diesen Blick werden wir die „Fruchtbarkeit“ des Geschaffenen „zu verbürgen“¹⁴⁰⁰ wissen. Nietzsche verlangt ebenso sehr emphatische Einfühlung in Wagners Blick wie in sein „Gefühl“: „Wer sein Gefühl bei der Aufführung zu dem Wagner's concentriren kann, hat gewiß das Höchste mit hinweg genommen.“ Wagners Blick sei das Höchste, alles andere nur eine „Verunstaltung des Grundgedanken[s]“¹⁴⁰¹.

Wagner retten

Ein solch tiefer Blick¹⁴⁰², wie ihn Nietzsche für Wagner bei der Grundsteinlegung hat, fehlt den Wagnerianern. Nietzsche zufolge rührt daher Wagners „Qual und Besorgniß vom ersten bis letztem Augenblick“. Sein Streben, bereits im Zeitlichen wirken zu wollen, gilt Nietzsche als fataler Kompromiss, mit welchem die Profanisierung der ursprünglichen Ideen einhergeht. Es handelt sich um „das Gift in der Verunstaltung der Grundgedanken, es ist so vieles abzuwägen gegen einander!“¹⁴⁰³

Bereits im Februar 1869 in einem Brief an Erwin Rohde grenzt sich Nietzsche von Wagners Anhängerschaft ab. Die „Herren Brüder in Wagnero“ seien „gar zu dumm“ und würden „ekelhaft schreiben“; „sie sind im Grunde mit jenem Genius schlechterdings nicht verwandt und haben keinen Blick für die Tiefe, sondern nur für die Oberfläche“¹⁴⁰⁴. Wiederum kommt hier Nietzsches Überzeugung zum Tragen, dass

¹³⁹⁸ eKGWB/JGB-73 — Jenseits von Gut und Böse: § 73. Erste Veröff. 04/08/1886; eKGWB/NF-1883,12[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1883; eKGWB/NF-1882,3[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1882.

¹³⁹⁹ eKGWB/NF-1875,11[43] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

¹⁴⁰⁰ eKGWB/WB-1 — Richard Wagner in Bayreuth: § 1. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹⁴⁰¹ eKGWB/NF-1875,11[43] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

¹⁴⁰² In „Ecce homo“ lässt Nietzsche erkennen, dass er sein eigenes Ideal an einer zufälligen Realität, wie Wagner, festmacht, wenn er schreibt: „der Blick, von dem auf der siebenten Seite die Rede ist, ist der eigentliche Zarathustra-Blick“. (eKGWB/EH-GT-4 — Ecce Homo: § 4. Druckfertig 02/01/1889)

¹⁴⁰³ eKGWB/NF-1875,11[43] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

¹⁴⁰⁴ eKGWB/BVN-1869,625 — Brief an Erwin Rohde von: 22. und 28. Februar 1869.

eine gewisse Gleichgesinntheit und Verwandtschaft mit dem Genie notwendig sind, um das große Ereignis, welches Wagner darstellt, verstehen zu können. Noch zeigen sich keine Freunde, keine Reisenden, die sich auf dem ausgedehnten „Wagnerischen“ Kontinent zurechtfinden. Er bleibt eine „terra incognita“:

*„Wagner selbst vor Allem bleibt unverstanden. Er ist immer noch eine terra incognita. Man betet ihn einstweilen an. Will man auch ihn verstehen? Der typische Wagnerianer; ein in jedem Betreff viereckiges Wesen, glaubt an Wagner: ersichtlich auch an einen viereckigen Wagner... aber Wagner war Alles Andere als viereckig: Wagner war „Wagnerisch“.“*¹⁴⁰⁵

Wenn sich hier die Wagnerianer, welche Nietzsche andernorts als „erstarrt, blass, athemlos“¹⁴⁰⁶ beschreibt, ihren Gott Wagner nach ihrem eigenen Bilde modellieren, dann lässt sich darin eine Anspielung auf die Gedankenwelt Ludwig Feuerbachs mit seiner Formel: „[d]er Mensch schuf (...) Gott nach seinem Bilde“¹⁴⁰⁷, welche wiederum an Xenophanes' animalischen Göttervergleich¹⁴⁰⁸ angelehnt ist, erkennen.

„Der arme Wagner!“¹⁴⁰⁹ Nietzsche hätte gerne *Wagner gegen die „viereckigen“ Wagnerianer* verteidigt. Er weiß, dass es Wagner nicht „um ästhetische Schwärmerei und den Jubel aufgeregter Massen“ zu tun war, so in seiner Festschrift, „ja es musste ihn ergrimmen, seine Kunst so unterschiedlos in den gähnenden Rachen der unersättlichen Langenweile und Zerstreungs-Gier eingehen zu sehen.“¹⁴¹⁰ Nietzsches Eindrücke vom Bayreuther Publikum sind desillusionierend. Am Ort des Geschehens verkauft man tatsächlich Nibelungenmützen und Wagner-Krawatten.¹⁴¹¹ Laut einer Schilderung von Gregor-Dellin herrschte eine Atmosphäre, die an eine Art „Zeltfest“ mit „Bier nebst zugehöriger Seligkeit“¹⁴¹² denken lässt. In den Gaststätten war der

¹⁴⁰⁵ eKGWB/NF-1888,15[6] — Nachgelassene Fragmente Frühjahr 1888.

¹⁴⁰⁶ eKGWB/WA-Brief-8 — Der Fall Wagner: § 8. Erste Veröff. 22/09/1888.

¹⁴⁰⁷ Vgl.: „Denn nicht Gott schuf den Menschen nach seinem Bilde, wie es in der Bibel heißt, sondern der Mensch schuf, wie ich im ‚Wesen des Christentums‘ zeigte, Gott nach seinem Bilde.“ (Ludwig Feuerbach: Vorlesungen über das Wesen der Religion. Gesammelte Werke. Band 6. Hg. von Werner Schuffenhauer. Berlin: Akademie-Verlag, 1984, Zwanzigste Vorlesung, S. 201-212, S. 212)

¹⁴⁰⁸ Vgl.: „Doch wenn die Ochsen und Rosse und Löwen Hände hätten oder malen könnten mit ihren Händen und Werke bilden wie die Menschen, so würden die Rosse roßähnliche, die Ochsen oxenähnliche Göttergestalten malen und solche Körper bilden, wie jede Art gerade selbst ihre Form hätte.“ (Fragment des Xenophanes aus Kolophon, in: Hermann Diels: Die Fragmente der Vorsokratiker. Nach der von Walther Kranz hgg. achten Auflage. Rowohlt, 1964, Fragment 15, S. 19.)

¹⁴⁰⁹ eKGWB/EH-MA-2 — Ecce Homo: § 2. Druckfertig 02/01/1889.

¹⁴¹⁰ eKGWB/WB-8 — Richard Wagner in Bayreuth: § 8. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹⁴¹¹ Nietzsche selbst sollte es ähnlich ergehen. Nach seinem geistigen Zusammenbruch betreibt das Nietzsche-Archiv auf die Initiative Elisabeth Förster-Nietzsches ab 1890 einen Nietzsche-Kult, der den Verkauf von Porträts und Statuetten als Emblem des bärtigen Propheten nach sich zieht. (Vgl. Steven E. Ascheim: The Nietzsche Legacy in Germany. 1890-1990. University of California Press, 1992, S. 32-35.)

¹⁴¹² Pascal Morché: „Salzburg und Bayreuth“, in: *crescendo*. Das Magazin für klassische Musik und Lebensart. 7. Juli 2008. (<http://www.crescendo.de/zwischen-nockerln-und-weckla-salzburg-und-bayreuth-im-vergleich-12300>)

Andrang unerträglich. An den Tafeln blieben die Schüsseln leer; die ermatteten Kellner kamen nicht nach mit dem Laufen. Während des ersten Zyklus wurde mehr von Würsten, Bier, Schnitzeln und Bratkartoffeln gesprochen als von Musik,¹⁴¹³ weshalb Georges Liébert die Festspiele auch als „kermesse allemande“¹⁴¹⁴ bezeichnet.

In „Ecce homo“ zeichnet Nietzsche noch einmal seinen gemeinsamen Weg mit Wagner nach. Von der Tribschner „Insel der Glückseligen“ über die „unvergleichlichen Tage der Grundsteinlegung“, welche „die kleine zugehörige Gesellschaft“ vereinigte, bis hin zur Ernüchterung Bayreuth:

*„Wer einen Begriff davon hat, was für Visionen mir schon damals über den Weg gelaufen waren, kann errathen, wie mir zu Muthe war, als ich eines Tags in Bayreuth aufwachte. Ganz als ob ich träumte... Wo war ich doch? **Ich erkannte Nichts wieder, ich erkannte kaum Wagner wieder.**¹⁴¹⁵ Umsonst blätterte ich in meinen Erinnerungen. Tribschen — eine ferne Insel der Glückseligen: kein Schatten von Ähnlichkeit. Die unvergleichlichen Tage der Grundsteinlegung, die kleine zugehörige Gesellschaft, die sie feierte und der man nicht erst Finger für zarte Dinge zu wünschen hatte: kein Schatten von Ähnlichkeit. Was war geschehn? — Man hatte Wagner ins Deutsche übersetzt! Der Wagnerianer war Herr über Wagner geworden! — Die deutsche Kunst! der deutsche Meister! das deutsche Bier!...“¹⁴¹⁶*

Wenn Nietzsche hier seinen großen Meister und Freund nicht wiedererkennen will, dann auch deshalb, weil er stets versucht hat, **den besseren Wagner für sich zu retten**. Als Utopist reinigt er ihn von aller Verstrickung in seine Zeit.¹⁴¹⁷ Trotz aller Kritik versucht er ihm in Freundschaft treu zu bleiben, indem er nicht den politischen Menschen, sondern Wagner als Künstler in den Vordergrund rückt. „Wir Anderen“, schreibt Nietzsche in Abgrenzung zu den Wagnerianern in „Ecce homo“, „die wir nur zu gut wissen, (...) zu welchem **Cosmopolitismus des Geschmacks Wagners Kunst** allein redet, waren ausser uns, Wagnern mit deutschen ‚Tugenden‘ behängt wiederzufinden.“¹⁴¹⁸ Nietzsche hat sich auf den nationalistischen, rassistischen und

¹⁴¹³ Vgl. Gregor-Dellin: Wagner, S. 718.

¹⁴¹⁴ Vgl. dazu das Kapitel „Une kermesse allemande“, in: Georges Liébert: Nietzsche et la musique. Perspectives germaniques. Collection dirigée par Jacques Le Rider. Paris: Presses universitaires de France, 1995, S. 78-82.

¹⁴¹⁵ Wagner wie ihn Nietzsche bisher nicht kannte: In dieser „Massenkunst“ bewegte sich „ein Künstler als Diktator (...) als Dompteur, als Tatmensch, ein Alleinherrscher, der bewundert wurde, auch gefürchtet, und der das Völkchen der Sänger, Musiker und Maschinisten durch derbe Sprüche bei Laune hielt.“ (Gregor-Dellin: Richard Wagner, S. 713)

¹⁴¹⁶ eKGWB/EH-MA-2 — Ecce Homo: § 2. Druckfertig 02/01/1889.

¹⁴¹⁷ Vgl. Henning Ottmann: Philosophie und Politik bei Nietzsche. Berlin/New York: de Gruyter, 1987, S. 94 und S. 106.

¹⁴¹⁸ eKGWB/EH-MA-2 — Ecce Homo: § 2. Druckfertig 02/01/1889.

antisemitischen Wagner nicht eingelassen.¹⁴¹⁹ Er hat den anderen Wagner geschätzt, den es auch gab, den überdeutschen.¹⁴²⁰ Das „groß[e] unbefriedigt[e] Her[z]“ Wagners, so Nietzsche in einem seiner Fragmente aus dem Jahre 1875, sei „weit größer (...) als eine Nation“¹⁴²¹.

Wagner ist eine schillernde Persönlichkeit. In ihm spiegeln sich „alle Divergenzen der Zeit“, so sein Biograph Gregor-Dellin, „das Regressive und das Revolutionäre, Beharrung und Aufbruch, Realität und Idealität“¹⁴²². Joachim Fest erscheint Wagner als das „Kunstprodukt einer anthropologischen Vexierlaune und doch, mit allen Unvereinbarkeiten, keineswegs disparat, sondern zusammengehalten durch eine elementare, die Bruchstellen schroff verbindende Persönlichkeit“¹⁴²³.

„Nie wieder, nie wieder“ – Wagners Gefühl des Ungenügens

Für Wagner selbst stellt Bayreuth die Verwirklichung eines jahrzehntelang gehegten Ideals dar. Das Streben nach dem eigenen Festspielhaus, das er mit keinem anderen Komponisten zu teilen wünscht, legten ihm so manche Zeitgenossen als grenzenlose Unbescheidenheit aus. Und doch war diese Bemühung nur darin ungewöhnlich, dass Wagner ein Ideal, das viele Musiker vor ihm hatten, so ernst nahm, dass er es „mit Händen griff“¹⁴²⁴, dass er unerschrocken beschloss, es in die Realität zu setzen, woran es unvermeidlich zu Schanden kommen musste.

Wagner verschweigt sich dies nicht. Früh kommen ihm Zweifel, ob die Möglichkeit einer Realisierung seiner Kunstutopie: „bin ich nur eine Art Fata Morgana gewesen, oder ist meine Erscheinung und die Ideen, die ich mit mir trug, ein Zeichen?“¹⁴²⁵ fragt er bereits am 15. März 1873. Als Wagner schließlich zum ersten Mal die Konkreti-

¹⁴¹⁹ Nietzsche blickt auf die siebziger Jahre zurück, wenn er schreibt, dass ihm an Wagner „der Luxus, die Franzosenverachtung, das Nationale (missfiel)“. (eKGWB/NF-1878,30[164] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1878).

¹⁴²⁰ „Für Dich Germania keinen Richard“: Zu Wagners Enttäuschung über die deutsche Reichsgründung und zur Kritik am preußischen Geist und Bismarck: vgl. Cosima Wagners Tagebücher, z.B. den hier zitierten Eintrag vom 16. Oktober 1873. Band II, a.a.O., S. 740. Über Wagners politische Einstellung – „L'idée de Reich et le projet d'un État national allemand n'ont pas de valeur“ – vgl. Jacques Le Riders Kapitel „Wagner contre Bismarck“ in seinem Werk: *L'Allemagne au temps du réalisme. De l'espoir au désenchantement 1848-1890*. Paris: Éditions Albin Michel, 2008, S. 405-408, hier S. 405f. Ebenfalls: Henning Ottmann: *Philosophie und Politik bei Nietzsche*. Berlin/New York: de Gruyter, 1987, S. 104f.

¹⁴²¹ eKGWB/NF-1875,11[4] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875.

¹⁴²² Vgl. Gregor-Dellin: Wagner, S. 760ff., hier: S. 760 (Kapitel „Deutscher Geist und Abendland“).

¹⁴²³ Joachim Fest: „Über Richard Wagner. Eine Skizze nach den Tagebüchern Cosimas“, in: *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Nr. 82, 22. April 1978. (zit. nach Gregor-Dellin: Wagner, S. 760)

¹⁴²⁴ Nietzsche zufolge war Wagner „zeitlebens der Commentator der ‚Idee‘“, so beschreiben in „Der Fall Wagner“. Er „(griff) mit Händen [...], was allein der Deutsche ernst nimmt – ‚die Idee‘“, darin sei er „der Erbe Hegel's ... Die Musik als ‚Idee‘ –“ (eKGWB/WA-Brief-10 — Der Fall Wagner: § 10. Erste Veröff. 22/09/1888.)

¹⁴²⁵ Cosima Wagner: Die Tagebücher. Eintrag vom 15. März 1873. Band II, S. 654.

sierung seines jahrzehntelang gehegten künstlerischen Ideals sieht, ist er alles andere als glücklich.¹⁴²⁶ Die derbe Wirklichkeit der Bühne konfrontierte ihn u.a. mit unzureichend vorbereiteten Sängern in lächerlicher Kostümierung und wiederkehrenden bühnentechnischen Problemen.¹⁴²⁷ Das Ideal bleibt fern der Wirklichkeit.

Auf der Grundlage seines revolutionären Gedankenguts konzipiert Wagner ein „demokratisches Fest“ für eine Gemeinschaft der Unzeitgemäßen. Mit brennendem Herzen glaubt Wagner, dass die Verwirklichung seines Ideals einer Zukunftsmusik zu Freiheit und Gleichheit unter den Menschen führen müsse. Doch zur Uraufführung auf dem „Grünen Hügel“ drängen gekrönte Häupter und das Publikum gleicht dem einer „Hoftheaterpremiere“. Selbst einer, der während der Revolution von 1849 zu Wagners Gegenspielern zählte, der deutsche Kaiser und König von Preußen, war zum Auftakt am 13. August 1876 anwesend. Wilhelm I. wurde, wie die Zeitungen berichteten, beim Publikum mit Jubel begrüßt.¹⁴²⁸ Neben den Ehrengästen¹⁴²⁹ waren die allgemeinen Besucher von höchst zeitgemäßer Bürgerlichkeit und Biederkeit.

Fern unserer Zeit

Bereits während der Proben und noch vor dem Eintreffen der ersten Gäste notiert Cosima am 26. Juli 1876: „**Immer tiefere Einsicht in die Unvollkommenheit der Darstellung!!** So weit wird die Ausführung vom Werk zurück bleiben, wie das Werk von unsrer Zeit fern ist!“¹⁴³⁰ Als es schließlich mit „Rheingold“ zur ersten Vorstellung kam, missglückt vieles. Über den Eindruck, den sie auf den Meister gemacht hat, berichtet der engagierte Ballettmeister Richard Fricke: „Zum Schluß wurde Wagner eine halbe Stunde lang gerufen – kam aber nicht. Er saß außer sich in seinem Zimmer, schimpfte auf alle Darsteller, (...) er war nicht zu beruhigen.“¹⁴³¹

Als Reaktion auf die allzu zeitgemäße Umsetzung seines Ideals verwünscht er das zeitgenössische Theaterwesen: „ach! es graut mir vor allem Kostüm- und Schminke-

¹⁴²⁶ Vgl. Jacques Le Rider: „L'écart jamais réduit entre les ambitions du compositeur et la réalité des représentations est en tout cas frappant.“ (Jacques Le Rider: *L'Allemagne au temps du réalisme*, a.a.O., S. 401.)

¹⁴²⁷ Vgl. Dorian Astor: Nietzsche. Paris: Éditions Gallimard, 2011, S. 182 : „De son côté, Wagner est furieux: il voit pour la première fois l'œuvre mûrie pendant des décennies se concrétiser sur la scène, avec tous les compromis et les défauts auxquels expose la montée sur le plateau : costumes ridicules, chanteurs insuffisamment préparés, problèmes techniques perpétuels.“

¹⁴²⁸ Vgl. Hans Mayer: „Das demokratische Fest fand nicht statt. Hans Mayer über Richard Wagner und Bayreuth“, in: *Der Spiegel*. Nr. 31/1976, 26.07.1976, S. 117-124, S. 117.

¹⁴²⁹ Zu den Ehrengästen zählen neben dem Bayernkönig Ludwig II., der sich jeder öffentlichen Huldigung entzog, auch Franz Liszt, Anton Bruckner, Karl Klindworth, Camille Saint-Saëns, Peter Tschaikowski, Edvard Grieg, Lew Tolstoi, Paul Lindau, Gottfried Semper sowie Kaiser Pedro II. von Brasilien und König Karl von Württemberg.

¹⁴³⁰ Cosima Wagner: *Die Tagebücher*. Band II, Eintrag vom 26. Juli 1876, S. 996.

¹⁴³¹ Zit. nach Gregor-Dellin: Wagner, S. 719.

Wesen; wenn ich daran denke, daß diese Gestalten wie Kundry nun sollen gemummt werden“ (...) nachdem ich das unsichtbare Orchester geschaffen, möchte ich auch das unsichtbare Theater erfinden! – Und das unhörbare Orchester“¹⁴³².

Wenn Baudelaire berichtet, dass er Wagners Musik mit geschlossenen Augen hört,¹⁴³³ und wenn Wagner während einer Aufführung Malwida von Meysenbug dazu auffordert: „Sehen Sie nicht zu viel hin! Hören Sie zu!“¹⁴³⁴, dann kommen wir Wagners Kunstideal einen Schritt näher. Und selbst Wagners scherzhafte Forderung nach dem „unhörbare[n] Orchester“ ist in seiner Radikalität durchaus ernst zu nehmen. Denn das ideale Werk benötigt, neben dem bloßen Notenblatt, keine äußeren Hilfsmittel, sondern bloß den Willen zum Verständnis eines gleichgesinnten Publikums.¹⁴³⁵

Den dritten und letzten Zyklus, vom 27.-30. August 1876, erlebte Wagner an der Seite Ludwigs II. Darüber notiert Cosima: Wagners „Hauptempfindung während der Aufführungen sei ‚nie wieder, nie wieder‘ gewesen. Er habe so gezuckt, daß der König ihn gefragt, was er habe, worauf er sich denn mit Gewalt zurückgehalten.“¹⁴³⁶ Wenige Tage später, am 9. September, hält Cosima fest: „R[ichard] ist sehr traurig, sagt, er möchte sterben!“¹⁴³⁷ Am 11. September 1876 schreibt er an König Ludwig II: Es sei ihm „der letzte Schleier hinweggezogen worden“, er und sein Werk hätten „keinen Boden in dieser Zeit.“ Es schreibt: „Es ist nicht möglich, dass diese täglich als nichtswürdiger erkannte Zeitumgebung, mit ihren eldenen Tendenzen und gemeinem Treiben, mich und mein Werk sich aneignen könne sollte.“¹⁴³⁸ Wagners Unzeitgemäßheit in Wesen und Werk scheint sich an der Realität von Bühne und Publikum zu bestätigen. Am 14. September verlassen die Wagners Bayreuth in Richtung Süden (Neapel-Sorrent-Rom), um Abstand zu gewinnen. In Sorrent wird Wagner ein allerletztes Mal mit dem genauso unzeitgemäßen und mindestens genauso enttäuschten

¹⁴³² Cosima Wagner: Die Tagebücher. Eintrag vom 23. September 1878, Band III, S. 181.

¹⁴³³ „Baudelaire rapporte qu’il a écouté Wagner ‚les yeux fermés‘ [...] On peut concevoir que Wagner ait approuvé cette manière d’écouter ses opéras ‚les yeux fermés‘.“ (Jacques Le Rider: L’Allemagne au temps du réalisme. De l’espoir au désenchantement 1848-1890. Paris: Éditions Albin Michel, 2008, S. 400f. Vgl.: Charles Baudelaire: „Richard Wagner et Tannhäuser à Paris“, in: Charles Baudelaire: Œuvres complètes. Texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois. Paris: Gallimard: Bibliothèque de la Pléiade, vol. II, 1976, S. 779-815.)

¹⁴³⁴ Zit. nach Gregor-Dellin: Wagner, S. 719.

¹⁴³⁵ Vgl.: Téodor de Wyzewa, Musikkritiker der französischen „Revue wagnérienne“: „l’œuvre idéale, qu’il a prodigieusement ébauchée et qui sera pure de toute machinerie décorative, une psychologie et un roman complets ; [au] théâtre idéal, non celui de Bayreuth (seul possible aujourd’hui), mais le théâtre adorablement réaliste de notre imagination ; enfin, [au] *public idéal*, capable de recréer cette œuvre, sans nul besoin de trucs électriques ou musicaux, par seule lecture, *par seule volonté*.“ (Téodor de Wyzewa: „La musique descriptive“, in: Revue wagnérienne, 1er année, 1885-1886, 3 (8 avril 1885), S. 74-77. (zitiert nach: Jacques Le Rider: L’Allemagne au temps du réalisme, a.a.O., S. 402f.)

¹⁴³⁶ Cosima Wagner. Die Tagebücher. Eintrag vom 5. November 1876. Band II, S. 1013.

¹⁴³⁷ Cosima Wagner: Die Tagebücher. Eintrag vom 9. September 1876. Band II, S. 1002.

¹⁴³⁸ Richard Wagner an 11. September 1876 aus Bayreuth an König Ludwig II., in: Richard Wagner und König Ludwig II. von Bayern. Briefwechsel. Hg. von Hannelore und Heinz Schlaffer. Auswahl, Anmerkungen und Nachwort von Kurt Wölfel. Stuttgart: Verlag Gerd Hatje, 1993, S. 127.

Nietzsche zusammentreffen. Zwei Jahre später fällt Wagner ein vernichtendes Urteil über die ersten Bayreuther Festspiele. Sie erscheinen ihm als ein **Kompromittieren seiner eigenen Ideale**, wenn er Cosima gegenüber am 23. Juli 1878 bekennt: „Ich möchte das nicht wieder durchmachen! *Es war alles falsch!*“¹⁴³⁹

Die zweiten und letzten Festspiele, die Wagner erlebt, beginnen am 1. August 1882. Vor der ersten Aufführung weint Wagner. „Ich bin müde.“¹⁴⁴⁰ lauten seine begleitenden Worte. Und während des Festspielbetriebs am 25. August 1882 sagt er, am Schreibtisch sitzend, zu Cosima, er wünsche den Tod.¹⁴⁴¹ In einem Brief vom 9. Oktober 1882 bekennt er, dass ihm Bayreuth wenig gegeben habe.¹⁴⁴² Im Herbst desselben Jahres notiert Cosima im Tagebuch, er lebe nun in der „Stimmung einer hoffnungsvollen Resignation“.¹⁴⁴³ Bayreuth hat sich schlussendlich für Wagner als kulturelle Fata Morgana erwiesen.

In einem Brief an Wolzogen vom 28. September 1882 schreibt Wagner, er sei „nun 70 Jahre alt geworden“ und er könne „nicht einen einzigen Menschen bezeichnen“, der sein Werk betreffend „das Richtige sagen könnte“. Weder gäbe es geeignetes Publikum noch einen Menschen, der den „bei solch einer Aufführung Beteiligten, sei es den Sängern, dem Orchesterdirigenten, dem Regisseur, dem Maschinisten, dem Decorateur oder dem Kostumier“ in seinem Sinne Anleitung geben könnte. „Ja, ich weiß fast keinen, der nur auch im Urtheil über Gelungenes oder Nichtgelungenes mit mir zusammentreffe, so daß ich mich auf das seinige verlassen könnte...“ Dieser Gedanke führt Wagner zur Folgerung, **dass er keinen Verein, keine Genossenschaft von Wagnerianern wünsche**, die nach seinem Tode über seinem Werk wachen. Neben den „Vereinslumpen“ als Mitglieder finde er eine solche Institution „im theoretisch-moralischen Sinne durchaus verwerflich“. In klaren Worten verkündet Wagner: „Also – ein nach meinem Tode eintretendes, vielleicht schon bei meinem letzten Lebzeiten mich leitendes Komitee – ich will es *nicht!*“¹⁴⁴⁴ Bereits 1869 überkam Wagner manchmal die Furcht, dass sein

¹⁴³⁹ Cosima Wagner: Die Tagebücher. Eintrag vom 23. Juli 1878. Band III, S. 144.

¹⁴⁴⁰ Cosima Wagner: Die Tagebücher. Eintrag vom 1. August 1882. Band IV, S. 986.

¹⁴⁴¹ Zit. nach Gregor-Dellin: Wagner, S. 825.

¹⁴⁴² Ebd. S. 831.

¹⁴⁴³ Cosima Wagner: Die Tagebücher. Eintrag vom 16. September 1882. Band IV, S. 1003.

¹⁴⁴⁴ Vgl. Wagner an Wolzogen: „Mir ist nie eingefallen, einen Verein zu gründen; ganz hinter meinem Rücken gründete Heckel einen ersten Wagner-Verein, d.h. eine Vereinigung solcher, die so wohlfeil wie möglich zu Karten für die Festspiele kommen wollten. (...) Die gänzliche Impotenz solcher Vereinswirtschaft haben wir nun wieder erfahren, als ich nur durch die Hilfe des Königs dazu gelangte, den Parsifal überhaupt aufzuführen, eine Fortdauer der Aufführungen mir aber durch das zahlende Publikum sichern mußte, also durch Aufgebung der ganzen stolzen Idee, für welche ich einst ein Patronat anrief. Gänzlich unpraktisch im geschäftlichen Sinne, müßte mir nun aber ein Verein – oder eine Genossenschaft – im theoretisch-moralischen Sinne durchaus verwerflich dünken; etwa solch ein Ausschuß, der nach meinem Tode, die Festspiele statt meiner anordnen und leiten sollte!“ (Brief an Hans von Wolzogen am 28. September 1882 aus Venedig, in: Erich Kloss (Hg.): Richard Wagner an seine Künstler. Zweiter Band der „Bayreuther Briefe“ (1872-1883) Berlin/Leipzig: Schuster & Loeffler, 1908, S. 404f.

Werk nach seinem Tod ganz „sekretiert“ werde. Damals meinte Cosima noch, dass die Zeiten sich bessern würden, wie sie am 18. Januar 1869 festhielt.¹⁴⁴⁵

Nietzsches „alter Zauberer“ ist traurig. Im Sommer 1882 erfährt Nietzsche über Dritte, Wagner habe „neulich furchtbar traurig gesprochen: ‚seine besten Freunde Nietzsche, Rohde verließen ihn; er sei einsam‘“¹⁴⁴⁶. Am 19. Oktober 1879 bekennt Wagner in einem Brief an Franz Overbeck „Wie wäre es möglich, diesen so gewaltsam von mir geschiedenen Freund zu vergessen? Daß ich aber so gänzlich davon ausgeschlossen sein soll, an Nietzsches Leben und Nöten Teil zu nehmen, betrübt mich.“¹⁴⁴⁷ Zweieinhalb Monate vor seinem Tod, fragt sich Wagner am 25. Oktober 1882: „Wo sich Nietzsche wohl aufhalte?“¹⁴⁴⁸ Einige Tage später, am 31. Oktober 1882, verfolgt des Meisters Blick vom Fenster des Palazzo Vendramin in Venedig die Sternbahn eines Kometen.¹⁴⁴⁹

Aus Cosimas Tagebuch erfahren wir über Wagners Brief an Wolzogen mit seiner Willensäußerung gegen einen Verein von Wagnerianer, dass „es ihm eine Befriedigung ist, ihn geschrieben zu haben.“ (Eintrag vom 28. September 1882, Die Tagbücher. Band IV, S. 1008)

¹⁴⁴⁵ Cosima Wagner: Die Tagebücher. Eintrag vom 18. Januar 1869, Bd. 1, S. 36.

¹⁴⁴⁶ eKGWB/BVN-1882,276 — Brief an Heinrich Köselitz von: 01/08/1882.

¹⁴⁴⁷ Zit. nach Gregor-Dellin: Wagner, S. 755.

¹⁴⁴⁸ Zit. nach Gregor-Dellin: Wagner, S. 832.

¹⁴⁴⁹ Es handelt sich um einen Kometen, der im Herbst 1882 wegen seiner ungewöhnlichen Helligkeit großes Aufsehen erregte und von sehr vielen Menschen beobachtet wurde. Seine offizielle Bezeichnung lautet „C/1882 R1“, auch: „Großer Septemberkomet“.

Kapitel 7:

Vom „Hymnus an die Freundschaft“ zum „Hymnus auf das Leben“

Nicht nur in Nietzsches Biographie, sondern auch in seinem musikalischen Schaffen nimmt die Freundschaft eine Sonderstellung ein. Was es damit auf sich hat, wird im vorliegenden Kapitel anhand des bemerkenswerten „Hymnus an die Freundschaft“ aufgezeigt.

Wie Curt Paul Janz bemerkt,¹⁴⁵⁰ stehen *Nietzsches entworfene Kompositionen der siebziger Jahre unter dem Obergedanken der „Freundschaft“*.¹⁴⁵¹ Dies kann nur unterstrichen werden, wenn man sich vor Augen führt, dass Nietzsches aufwändigstes, einziges autorisiertes und gedrucktes musikalisches Werk¹⁴⁵² das Phänomen der Freundschaft thematisiert.

Das Werk, welches als „Hymnus an die Freundschaft“ seinen Ausgangspunkt nimmt, ist gekennzeichnet durch einen langen Werdegang, welcher sich anhand vieler Briefstellen nachzeichnen lässt. Sie geben Auskunft über Entstehung, Zusammenarbeit, Propagierung und Aufführungshoffnungen sowie über den Wert, den dieses Musikstück für Nietzsche behält. Der Hymnus wird ihn von seiner Baseler Zeit, ab dem Jahre 1873, bis zur Niederschrift des „Ecce Homo“ im Jahre 1889 begleiten und immer wieder sein Interesse wie seinen Ehrgeiz wecken. Diese Entwicklung soll im Folgenden chronologisch nachgezeichnet werden.

1873

Anfänge und Anlass der Komposition

Erstmals erwähnt wird der besagte Hymnus in einem Brief an Erwin Rohde im Mai 1873. In diesem Brief ist die Rede davon, dass Rohde ihm inzwischen als Philologe weit überlegen sei, dafür könne er aber „keinen Hymnus auf die Freundschaft

¹⁴⁵⁰ Vgl. dazu: Curt Paul Janz: Friedrich Nietzsche: Der musikalische Nachlaß. Hg. im Auftrag der Schweizerischen Musikforschenden Gesellschaft von C. P. Janz. Basel: Bärenreiter-Verlag, 1976. Im Anhang dieser Edition findet sich der kritische Bericht, der viele Details zusammengetragen hat, auch indem er einschlägige Briefe Nietzsches und frühere Publikationen heranzieht. (Vgl. auch: Curt Paul Janz: Die Musik im Leben Friedrich Nietzsches. Nietzsche Studien 26 (1997), S. 72-86.)

¹⁴⁵¹ Zitiert nach Werner Ross: Der ängstliche Adler, a.a.O., S. 219.

¹⁴⁵² Der „Hymnus an die Freundschaft“ sei Nietzsches Stück, an dem er „am längsten gearbeitet und das er am genauesten ausgearbeitet hat, das auch nicht frühere Stücke aufbereitet“. Dieter Schellong: „Die Kompositionen“, in: Nietzsche-Handbuch. Leben – Werk – Wirkung. Hg. von Henning Ottmann. Stuttgart/Weimar, 2000, S. 179-181, S. 179.

machen...¹⁴⁵³. Dieser Brief an Rohde wird von Nietzsche in einer Anmeldestunde für das Sommersemester 1873 geschrieben, er rechnet damit, dass „während des Briefschreibens einige Herrn Studenten kommen“, aber als Nachwirkung seines die philologische Fachwelt empörenden Werks „Die Geburt der Tragödie“ hat sich während dieser Anmeldestunde kein einziger Student sehen lassen.

In diesem Brief eröffnet er Rohde das metrische Schema des Musikstücks und den ersten Vers, welcher die Form eines Imperativs aufweist: „Freunde, Freunde! Haltet fest zusammen!“ Nietzsche hat sich eine Aufgabe für seine Freunde ausgedacht. Er veranstaltet ein „Preisausschreiben“, woran er alle seine Freunde teilnehmen heißt, um „darauf einen Vers zu dichten oder zwei!“¹⁴⁵⁴ Die Freunde zieren sich allerdings und liefern nichts. Erst ein knappes Jahrzehnt später (1882) wird der Hymnus in Lou von Salomes Gedicht „Lebensgebet“ seine geeigneten Verse finden. Weder die Melodie noch Nietzsches Verse aus der ersten Kanonskizze werden in der abgeschlossenen Version des Hymnus vorkommen,¹⁴⁵⁵ trotzdem wird der Hymnus Bestand haben.

Mancherlei Briefstellen Nietzsches deuten darauf hin, dass der Freundschaftshymnus als Vorbereitung für ein geplantes Freundestreffen im Herbst 1874 komponiert wird.¹⁴⁵⁶ Am 27. Oktober 1873 empfängt Carl von Gersdorff ein Einladungsschreiben:

„Mit Rohde habe ich gute Vorsätze ausgetauscht: für nächsten Herbst ist eine Zusammenkunft aller Freunde verabredet: wobei wir natürlich auf Dich wie auf uns selber rechnen. (...) Versammlungsgegend ist vorläufig der Genfer-See.“¹⁴⁵⁷

Im gegenseitig sich anspornenden Geist, wie zu Zeiten der „Germania“, als Nietzsche seinen Jugendfreunden Pinder und Krug mit seinen neusten künstlerischen Produktionen aufwartet, fordert Nietzsche in einem Brief vom 4. Juli 1884 von Rohde: „Für unsre Herbstzusammenkunft habe ich den Vorschlag gemacht, dass jeder von uns etwas dazu mitbringt, von seinem Eigensten.“¹⁴⁵⁸ Diesbezüglich wieder an Rohde: „es wird viel vom Herbst und unsrer Zusammenkunft gesprochen, bald will ich einmal über eine Art Programm nachdenken; zur Unterhaltung für die Abende habe ich bereits etwas Sehr Schönes“¹⁴⁵⁹.

¹⁴⁵³ eKGWB/BVN-1873,307 — Brief an Erwin Rohde von: 05/05/1873.

¹⁴⁵⁴ eKGWB/BVN-1873,307 — Brief an Erwin Rohde: 05/05/1873.

¹⁴⁵⁵ Vgl. „De l’Hymne à l’amitié à l’Hymne à la vie“, in: Florence Fabre: Nietzsche musicien. La musique et son ombre, Préface de Michel Guiomar. Presses universitaires de Rennes, 2006, S. 113-146, S. 116.

¹⁴⁵⁶ Vgl. Kritischer Bericht, in: Curt Paul Janz: Nietzsche, Friedrich: Der musikalische Nachlaß. Hg. im Auftrag der Schweizerischen Musikforschenden Gesellschaft von C. P. Janz, Bärenreiter-Verlag, Basel, 1976, S. 317-352, S. 340. (Im Folgenden zitiert als: Janz: Kritischer Bericht)

¹⁴⁵⁷ eKGWB/BVN-1873,324 — Brief an Carl von Gersdorff von: 27/10/1873.

¹⁴⁵⁸ eKGWB/BVN-1874,373 — Brief an Erwin Rohde von: 04/07/1874.

¹⁴⁵⁹ eKGWB/BVN-1874,371 — Brief an Erwin Rohde von: 14/06/1874.

Wenn das Treffen auch nicht zustande kommen sollte,¹⁴⁶⁰ kann Nietzsche trotzdem bereits am 22. November 1873 an Rohde melden: „Freundschafts-hymnus zu Ende componirt und immer in mir fortklingend...“¹⁴⁶¹

1874

Ein Hymnus „für 4 Hände und ebenso viele Freundesherzen“

Am 8. Mai 1874 berichtet er an Carl von Gersdorff „erstens“ die vorläufige Vollendung der dritten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ „Schopenhauer als Erzieher“ und

„[z]weitens habe ich fertig und bin ‚ganz erschrocklich zufrieden‘ damit – den Hymnus an die Freundschaft, für 4 Hände und ebenso viele Freundesherzen. Ich habe noch nichts Besseres gemacht, es klingt aber auch ‚nich e Bischen‘ deprimiert! Sondern vielmehro im Gegentheile!“¹⁴⁶²

An Rohde wendet er sich wieder am 10. Mai 1874:

„Mein Ferienbissen von anderthalb Woche [sic] war schnell verschluckt; doch habe ich die letzten 6 Wochen gut angewendet, indem ich meinen Hymnum an die Freundschaft zu Ende componiert [...] habe. Dieses Lied ist für Euch Alle gesungen, und es klingt muthig und innig; ich glaube, wir halten's mit dieser Stimmung noch eine tüchtige Weile auf der Welt aus.“¹⁴⁶³

Auch Richard Wagner erfährt von der Komposition: „Der Hymnus an die Freundschaft ist nun fertig — ich wollte, meine Freunde hätten einen besseren Componisten zum Freunde als ich bin; denn sie hätten es verdient.“¹⁴⁶⁴ Als Nietzsche sich Anfang bis Mitte August 1874 in Bayreuth aufhält, hat Nietzsche vermutlich den Hymnus am Klavier vorgetragen. Man erfährt, Wagner sei bestürzt über Nietzsches musikalische Dilettieren.¹⁴⁶⁵

¹⁴⁶⁰ Laut Werner Ross in: Der ängstliche Adler, a.a.O., S. 219.

¹⁴⁶¹ eKGWB/BVN-1873,331 — Brief an Erwin Rohde: 22/11/1873.

¹⁴⁶² eKGWB/BVN-1874,361 — Brief an Carl von Gersdorff: 08/05/1874.

¹⁴⁶³ eKGWB/BVN-1874,363 — Brief an Erwin Rohde: 10/05/1874.

¹⁴⁶⁴ eKGWB/BVN-1874,365 — Brief an Richard Wagner von: 20/05/1874. Einen ähnlichen Brief erhält Franziska Nietzsche Ende Juli 1987: Vgl.: eKGWB/BVN-1874,382 — Brief an Franziska Nietzsche von: gegen Ende Juli 1874.

¹⁴⁶⁵ Neben den Wagners fällt auch Ida Rothpletz, welche in Zürich eine Klavierausbildung erhalten hatte, ein hartes Urteil über Nietzsches Musizieren. Sie lernte ihn flüchtig im Sommer 1870 während einer Kur im Maderanertal – noch vor ihren späteren Mann Franz Overbeck – kennen, wo sie abends gemeinsam mit ihrer Mutter Luise Rothpletz musikalische Stücke zum Besten gaben. Nietzsche soll aus Wagners „Preislied“ aus den „Meistersingern“ vorgetragen haben, worüber Ida sehr viel später in ihren Erinnerungen an Nietzsche festhält: „Es trug es frei vor und schien nach der gehörten Aufführung, nicht nach dem studierten Klavierauszuge zu reproduzieren (...). Er besass keinerlei Virtuosität“. Und: „Er spielte fast hart und eckig, suchte die Töne in der Erinnerung und dann auf den Tasten“. (Ida Overbeck:

Bereits Weihnachten 1871, als er die Festtage in Basel blieb, war seine vierhändige Klavierkomposition „Nachklang einer Sylvesternacht mit Prozessionslied, Bauerntanz und Glockengeläut“, die er Cosima zum Geburtstag widmete, nicht gut angesehen. Als Cosima sich Nietzsches Werk vorspielte, verließ Wagner erst das Zimmer, und sagte dann unter Gelächter: „Da verkehrt man nun schon seit anderthalb Jahren mit dem Menschen, ohne dergleichen zu ahnen; und nun kommt er so meuchlings, die Partitur im Gewande.“¹⁴⁶⁶

So mag es nicht verwundern, dass nicht Wagner, sondern seine beiden Naumburger Jugendfreunde als Erste den „Hymnus an die Freundschaft“ geschenkt bekommen, und dies aus einem ganz bestimmten Anlass:

*„Meine Freunde Krug und Pinder machen Hochzeit, und ich habe (...) eine grössere 4 händige Composition, mit dem Titel „Hymnus an die Freundschaft“ gemacht, von der beide eine schöne Abschrift erhalten sollen.“*¹⁴⁶⁷

Das in rotes Leder gebundene hymnische Geschenk trägt folgende Widmung: „Seinem Freunde Gustav Krug, als er im September 1874 Hochzeit machte“ und auf dem Titelblatt folgendes Motto: „Cui potest esse vita vitalis, ut ait Ennius, qui non in amici mutua benevolentia conquiescat? Cicero de amicitia 6.“¹⁴⁶⁸

Am 31. Oktober 1874 schreibt Nietzsche über den Hymnus an Krug:

*„Ich selber lebe im Kampfe, aber doch, wie Du meinem Hymno angemerkt haben wirst, keineswegs desperat oder niedergedrückt; sondern muthig und voll guter Absichten und Hoffnungen“*¹⁴⁶⁹.

In einem Brief vom 21. Dezember 1874 an Erwin Rohde heißt es:

„ich selber schleppe meine Noten zusammen, um in diesen Erholenden Ferien (Weihnachten in Naumburg) das ganze musikalische Opferfest meiner Kindheit und

„Erinnerungen an Friedrich Nietzsche“, in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 234-251, S. 234.)

¹⁴⁶⁶ Erich Kloss: Wagner-Anekdoten. Aus den besten Quellen geschöpft. Berlin/Leipzig: Schuster & Loeffler, 1908, S. 121.

¹⁴⁶⁷ eKGWB/BVN-1874,382 — Brief an Franziska Nietzsche von: gegen Ende Juli 1874.

¹⁴⁶⁸ Dieser Spruch stammt aus Ciceros Freundschaftsschrift „De amicitia“: „Wie Ennius sagt: wem kann das Leben ‚lebhaft‘ sein, wenn er nicht Ruhe findet im wechselseitigen Wohlwollen des Freundes?“ (Vgl.: Elisabeth Förster-Nietzsche: „Der ‚Hymnus an das Leben‘“, in: Das Inselschiff. Eine Zweimonatsschrift. Erster Jahrgang/Fünftes Heft. Juni 1920, S. 209-216, S. 210f.)

¹⁴⁶⁹ eKGWB/BVN-1874,399 — Brief an Gustav Krug: 31/10/1874.

*Jugend noch einmal zu feiern und durch Abschreiben zu codificiren: (...) Der hymnus wird nun noch einmal **umgeschrieben**, für 2 Hände, aber für a bitzeli grosse Hände.*¹⁴⁷⁰

1875

Vorläufige Endgestalt des Hymnus: zweihändig

Während seiner Weihnachtsferien 1874/75, die er in Naumburg verbringt, geht Nietzsche musikalischen Aktivitäten nach. Aus einem Brief vom 2. Januar 1875 an Malwida von Meysenbug wissen wir, dass er einerseits seine „Jugend-Compositionen revidiert und geordnet“ hat, andererseits, dass er zur bereits bestehenden vierhändigen Form eine neue zweihändige Form des Hymnus ausarbeitet:

„Viele tausend Notenköpfchen sind hingemalt worden, und mit e i n e r Arbeit bin ich ganz fertig. Der Hymnus an die Freundschaft ist jetzt zweihändig und vierhändig anzustimmen.“

Über den nunmehr umgearbeiteten „Hymnus an die Freundschaft“ schreibt er Folgendes:

*„Ich bin s e h r zufrieden damit. Wollte Gott, es wäre auch ein anderer Mensch, zumal meine Freunde! Die Dauer der ganzen Musik ist genau 15 Minuten – Sie wissen was darin alles vorgehen kann, gerade die Musik ist ein deutliches Argument für die Idealität der Zeit. Möchte meine Musik ein Beweis dafür sein, dass man seine Zeit vergessen kann, und dass darin Idealität liegt!“*¹⁴⁷¹

Das Werk, welches mit dem Titel „Hymnus auf die Freundschaft“ seinen Ausgang nimmt, hat noch eine lange Laufbahn vor sich. **Die ursprüngliche Klavierfassung wird zwei wesentliche Wandlungen erfahren: sie wird zuerst in ein Lied und schließlich in eine chorbegleitete Orchesterfassung übergehen.** Obwohl Nietzsche schon in der ersten Zeit von einer Orchesterfassung spricht bzw. sich ausmalt, weist der frühe Manuskriptbestand keine dahingehenden Zeugnisse auf. Er beschränkt sich auf verschiedene Skizzen für vierhändiges Klavier, für dreistimmigen Kanon mit Klavierbegleitung sowie in seiner vorläufig finalen Version auf eine Klavierbearbeitung für zwei Hände.¹⁴⁷² Von dieser Fassung lässt er eine Kopie anfertigen, die er „Herrn Professor Dr. Fr. Overbeck. Am 16. November 1875.“ zum Geburtstag schenkt.

¹⁴⁷⁰ eKGWB/BVN-1874,410 — Brief an Erwin Rohde: 21/12/1874.

¹⁴⁷¹ eKGWB/BVN-1875,414 — Brief an Malwida von Meysenbug: 02/01/1875.

¹⁴⁷² In der Edition von Janz handelt es sich dabei um die Partitur Nr. 40, welche sich auf das Archiv-Manuskript 87, S. 114-120, S. 125, bezieht.

1882

Der „Hymnus an die Freundschaft“ findet seine Worte - „Gebet an das Leben“¹⁴⁷³

Bis in das Jahr 1882 stellte sich der Hymnus als Musik zu Worten dar, die erst noch geschrieben werden müssen.¹⁴⁷⁴ Inzwischen durchlebte Nietzsche schwierige Zeiten, wie er am 9. September 1882 an Overbeck schreibt: „Es gab harte Ansprüche an meine Menschlichkeit, und ich bin mir im Schwersten genug geworden.“ Aber momentan befinde er sich in einem „Zwischenzustand zwischen sonst und einstmals“, welchen er auch „in media vita“¹⁴⁷⁵ nennt. Es ist also die Zeit einer Hochstimmung, in der der Hymnus seine erste Stufe der Weiterentwicklung erfährt. So schreibt Nietzsche am 4. August 1882 an Peter Gast in übermütiger Stimmung:

„Gestern, alter Freund, überfiel mich der Dämon der Musik — „stellen Sie sich mein Entsetzen für!“ um mit Lessing zu reden. Mein gegenwärtiger Zustand „in media vita“ will auch noch in Tönen sich aussprechen: ich werde nicht loskommen. Und es ist recht so: bevor ich meine neue Straße ziehe, muß ich noch ein wenig blasen und geigen.“¹⁴⁷⁶

Welches Ereignis veranlasst den „Dämon der Musik“, Nietzsche plötzlich zu überfallen? Es sind die Erlebnisse des Sommers 1882, den er, wie im vorigen Kapitel geschildert, in Tautenburg bei Jena gemeinsam mit Lou von Salomé zubringt. In ihrer Person glaubt er seinem Ideal einer höheren Freundschaft zum Greifen nahe gekommen zu sein. „[D]er Dämon der Musik, der mich nach langen Jahren wieder einmal heimsuchte, hat mich gezwungen, auch in Tönen davon zu reden“¹⁴⁷⁷, schreibt er am 9. September 1882 an Overbeck. Die Gefühle, die ihn bedrängen, suchen in Tönen einen Ausweg, den Worte alleine nicht zu finden vermochten.

Während dieses Aufenthaltes begeistert er sich für ein erstes von Lou verfasstes Gedicht, welches den Titel „An den Schmerz“ trägt und welchem er am Klavier improvisierend einer Vertonung angeheihen lässt. Ob es sich dabei bereits um die Melodie des „Hymnus auf die Freundschaft“ handelte, ist nicht mehr festzustellen.¹⁴⁷⁸ Nietzsche lernt noch ein zweites Gedicht der jungen Russin kennen, welches ihn lange

¹⁴⁷³ Vgl. Manuskript Nr. 41, in: Janz: Der musikalische Nachlaß, a.a.O.

¹⁴⁷⁴ Vgl.: Paul van Tongeren: „Das Maass für Ehrlichkeit und Maskierung. Nietzsche über Freundschaft“, in: Gerd Schank und Paul van Tongeren: Freunde und Gegner. Nietzsches Schreibmoral in seinen Briefen und seine philosophische ‚Kriegs-Praxis‘. Würzburg: Königshauen & Neumann, 1999, S. 75-86, S. 77. Generell über den Hymnus vgl. S. 76f.

¹⁴⁷⁵ eKGWB/BVN-1882,301 — Brief an Franz Overbeck von: 09/09/1882.

¹⁴⁷⁶ eKGWB/BVN-1882,278 — Brief an Heinrich Köselitz: 04/08/1882.

¹⁴⁷⁷ eKGWB/BVN-1882,301 — Brief an Franz Overbeck von: 09/09/1882.

¹⁴⁷⁸ Vgl. Janz: Kritischer Nachbericht, S. 340.

begleiten wird. Das sogenannte „Lebensgebet“¹⁴⁷⁹, welches ihm Lou von Salomé nach der dreiwöchigen gemeinsamen Tautenburger Zeit zum Abschied am 16. August schenkt. Es handelt sich dabei um folgende Verse:

„Gebet an das Leben / Gewiß – so liebt ein Freund den Freund, / wie ich dich liebe, räthselvolles Leben! / Ob ich in dir gejauchzt, geweint, / ob du mir Leid, ob du mir Lust gegeben, / ich liebe dich mit deinem Glück und Harme, / und wenn du mich vernichten muß, / entreiß mich schmerzvoll deinem Arme, / gleich wie der Freund der Freundesbrust. /

Mit ganzer Kraft umfass' ich dich, / laß deine Flamme meinen Geist entzünden / und in der Gluth des Kampfes mich / die Räthsellösung deines Wesens finden! / Jahrtausende zu denken und zu leben, / wirf deinen Inhalt voll hinein, – / Hast du kein Glück mehr übrig mir zu geben, / wohlan – so gieb mir deine Pein.“¹⁴⁸⁰

Gleich bei seiner Rückkehr nach Naumburg, lässt er auch die verehrte Freundin wissen, kam „wieder der Dämon der Musik über mich — ich habe Ihr Gebet an das Leben componirt“¹⁴⁸¹. Nietzsche greift dabei auf seine frühere Komposition „Hymnus auf die Freundschaft“ zurück, deren Ursprünge, wie beschrieben, auf 1873 zurückgehen. Er verpasst der ersten Strophe des Gedichts den chorähnlichen Refrain des Hymnus, den er am Schluss etwas strecken muss, da der Text etwas länger ist, als die vorhandenen Takte. Lou von Salomé schreibt hinsichtlich Nietzsches musikalischer Adaption ihres Gedichts im „Lebensrückblick“: „Nachdem ich es Nietzsche gelegentlich aus dem Gedächtnis niedergeschrieben und er es darauf in Musik gesetzt hat, lief es feierlicher auf verlängerten Versfüßen.“¹⁴⁸² An diese Komposition Nietzsches für eine Singstimme mit Klavierbegleitung¹⁴⁸³ erkennt Janz „die oft zu beobachtende Schlußunsicherheit“¹⁴⁸⁴, welche er als Ausdruck für Nietzsches „musikalische Begabung und mangelnde Ausbildung“¹⁴⁸⁵ interpretiert.

¹⁴⁷⁹ Lou schreibt dazu ich ihrem „Lebensrückblick“ (a.a.O., S. 40): „Das in diesem Sinn bezeichnete Versgebilde (...) beim Verlassen der russischen Heimat <Sept.1880> in der Schweiz in Zürich entstanden, und von mir ‚Lebensgebet‘ genannt...“

¹⁴⁸⁰ eKGWB/BVN-1882,295 — Brief an Heinrich Köselitz: 01/09/1882.

¹⁴⁸¹ eKGWB/BVN-1882,293 — Brief an Lou von Salomé von: Ende August 1882.

¹⁴⁸² Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick. Grundriß einiger Lebenserinnerungen. Aus dem Nachlass herausgegeben von Ernst Pfeiffer. Neu durchgesehene Ausgabe mit einem Nachwort des Herausgebers. Frankfurt am Main: Insel Verlag, 1968, S. 41.

¹⁴⁸³ In der Edition von Janz handelt es sich dabei um die Partitur Nr. 41. Es handelt sich dabei um die Manuskripte 121 (Fassung a) und 122 (Fassung b) des Archivs. Der Druck folgt der dem Manuskript 121 und zeigt die Varianten der beiden Fassungen im Anhang zur Partitur Nr. 41 auf.

¹⁴⁸⁴ Janz: Kritischer Bericht, S. 340. „Dieser Sachverhalt: z u e r s t Komposition, d a n n Anpassung an den Text, muß festgehalten werden, weil bisher die Interpretation nur von dem umgekehrten Vorgang aus versucht wurde“. (Walther Vetter: Friedrich Nietzsches musikalische Geistesrichtung, in: Die Musik XVII/5.Februar 1925, S. 321-334.“ Zitiert nach ebd. S. 340)

¹⁴⁸⁵ Janz: Kritischer Bericht, S. 333.

Weder der Schöpferin des Gedichtes noch Peter Gast verrät er, dass es sich bei dieser Vertonung nicht um die Eingebung eines Augenblicks, sondern um den Rückgriff auf eine frühere Komposition handelt. Bei beiden Freunden lässt er den Eindruck entstehen, er habe das Lied in glühendem Enthusiasmus für das Gedicht soeben neu komponiert. Köselitz kennt die frühere Komposition nicht, aber er bemerkt eine Ähnlichkeit zu Nietzsches früheren musikalischen Produktionen: „[I]ch darf es Ihnen ja offenbaren, Sie Selber haben sich auf dem musikalischen Gebiet nicht gehäutet – es ist Manfred¹⁴⁸⁶ geblieben, gross und machtvoll, aber unheimlich.“¹⁴⁸⁷ Lou wird von Nietzsche sogar eine private Aufführung in Aussicht gestellt. Seine „Pariser Freundin“ Louise Ott, die er im Sommer 1876 in Bayreuth kennengelernt hat, „die im Besitz einer wundervoll starken und ausdrucksreichen Stimme ist, soll es Ihnen und mir einmal vorsingen.“¹⁴⁸⁸

Das fertige Musikmanuskript schickt Nietzsche am 1. September 1882 an seinen „Venediger Musikrichter“, ohne die doppelte Autorenschaft zu verraten. In den begleitenden Zeilen bittet er ihn um seinen fachkundigen musikalischen Beitrag:

„...diesmal kommt „Musik“ zu Ihnen. Ich möchte gern ein Lied gemacht haben, welches auch öffentlich vorgetragen werden könnte —, „um die Menschen zu meiner Philosophie zu verführen“. Urtheilen Sie, ob dies „Gebet an das Leben“ sich dazu schickt. Ein großer Sänger könnte mir damit die Seele aus dem Leibe ziehn; vielleicht aber, daß andre Seelen sich dabei erst recht in ihrem Leib verstecken! — Ist es Ihnen möglich, der Composition als solcher etwas den laienhaften Strich und Griff zu nehmen?“¹⁴⁸⁹

Etwas „erschrocken“ antwortet Peter Gast am 4. September:

„An diesem Tag bin ich denn beinahe erschrocken über Ihren innerlichen Zustand, den Sie mit so grosser Kraft und Intensität als ‚Gebet an das Leben‘ zum Ausdruck bringen. Ich glaube in der That nicht, dass Sie mit diesem, mir heute sehr düster erscheinenden Aufruf sogar die Menschen ‚verführen‘ werden, für welche Ihre Philosophie die rechte

¹⁴⁸⁶ Peter Gast macht hier eine Anspielung auf Nietzsches Komposition „Manfred-Meditation“, welche von Nietzsche auf den 15. April 1872 datiert ist. Vgl. die Partitur Nr. 38 in der Edition von Janz und seinen Kommentar auf S. 337 bzw. die Reinschrift der endgültigen Version, welche von Nietzsche signiert und auf dem 15. April 1872 datiert ist. Sie trägt die Archivsignatur 105.

¹⁴⁸⁷ Heinrich Köselitz aus Venedig am 20. September 1882 an Nietzsche in Leipzig, KGB III 2, Nr. 147, S. 294.

¹⁴⁸⁸ eKGWB/BVN-1882,293 — Brief an Lou von Salomé von: Ende August 1882. Janz merkt allerdings an, dass der Philosoph Louise Ott nie wieder gesehen und auch ihre Stimme nie gehört habe. Jedoch interessiert sich Nietzsches Nachwelt für sein Lied; so singt u.a. Dietrich Fischer-Dieskau in einer Aufnahme aus dem Jahre 1996 das „Gebet an das Leben“. Vgl.: Friedrich Nietzsche: Lieder-Klavierwerke-Melodrama. Dietrich Fischer-Dieskau (voice/piano), Aribert Reimann (piano), Elmar Budde (piano). Phillips, CD #4268632, 1996.

¹⁴⁸⁹ eKGWB/BVN-1882,295 — Brief an Heinrich Köselitz: 01/09/1882.

*Nahrung ist (...) um nochmals auf die Grundstimmung Ihrer Musik zurückzukommen: sie klingt mir christlich; ja, ich würde, wenn Sie mir die Musik ohne Text mitgeteilt hätten, sie für einen **Kreuzfahrer-Marsch** gehalten haben, – **christlich-kriegerisch**; bei den nicht seltenen schrillen Dissonanzen habe ich die Vorstellung an einander prallender Schilde [...] es kommt da eine gegnerische, feindsuchende, kriegerische Empfindung zum Ertönen.* ¹⁴⁹⁰

Nietzsche sendet diesen Kommentar umgehend an Salomé weiter und bemerkt dazu: „Mein Venediger Kunstrichter hat einen Brief über meine Musik zu Ihrem Gedichte geschrieben; ich lege ihn bei – Sie werden Ihre Nebengedanken dabei haben.“¹⁴⁹¹ Lou selbst hat ihre Gedanken zu diesem gemeinsamen Werk in ihrem Buch „Friedrich Nietzsche in seinen Werken“ festgehalten:

„Je höher er sich, als Philosoph, zur vollen Exaltation der Lebensverherrlichung erhob, je tiefer litt er, als Mensch, unter seiner eigenen Lebenslehre. Dieser Seelenkampf, die wahre Quelle seiner ganzen letzten Philosophie, klingt vielleicht am ergreifendsten durch in Nietzsches Musik zu meinem ‚Hymnus auf das Leben‘, die er im Sommer 1882 komponierte, während er mit mir in Thüringen, bei Dornburg, weilte. ¹⁴⁹²

Nietzsche glaubt nicht nur an eine private Aufführung des Gemeinschaftswerks, sondern macht sich und Salomé Hoffnungen auf eine Aufführung durch den deutschen Musik-Verein, wie aus einem Brief vom 16. September 1882 an Lou hervorgeht:

„Inzwischen hat der Prof. Riedel hier (Leipzig), der Präsident des deutschen Musik-Vereins, für meine ‚heroische Musik‘ (ich meine Ihr ‚Lebens-Gebet‘) Feuer gefangen – er will es durchaus haben, und es ist nicht unmöglich, daß er es für seinen herrlichen Chor (einen der ersten Deutschlands (...)) zurechtmacht. Das wäre so ein kleines Weglein, auf dem wir Beide z u s a m m e n zu Nachwelt gelangten – andre Wege vorbehalten. – ¹⁴⁹³

Nietzsche ist überzeugt von ihrer beider symbiotischem Nachruhm: „Wir haben eine solche Gleichartigkeit der Gaben und Absichten, daß unsre Namen irgend wann einmal z u s a m m e n genannt werden m ü s s e n“¹⁴⁹⁴, so in einem Brief vom 9. September 1882 an seine Schwester.

¹⁴⁹⁰ Heinrich Köselitz aus Venedig am 4. September 1882 an Nietzsche in Naumburg, KGB III 2, Nr. 140, S. 282f.

¹⁴⁹¹ eKGWB/BVN-1882,298 — Brief an Lou von Salomé: 08/09/1882.

¹⁴⁹² Lou von Salomé: Friedrich Nietzsche in seinen Werken, a.a.O., S. 256.

¹⁴⁹³ eKGWB/BVN-1882,305 — Brief an Lou von Salomé: 16/09/1882.

¹⁴⁹⁴ eKGWB/BVN-1882,300 — Brief an Elisabeth Nietzsche von: 09/09/1882.

Das „Gebet an das Leben“ als Kommentar zur „Fröhlichen Wissenschaft“

In dieser Liedfassung zu Lous Gedicht als Textgrundlage erkennt Nietzsche einen Kommentar zu seinem eben erschienenen Werke. So schreibt er am 16. September 1882 an Heinrich Köselitz: „Nehmen Sie an, daß jenes Lebens-Gebet (...) ein Commentar zur „fröhlichen Wissenschaft“ ist (eine Art Baß dazu).“¹⁴⁹⁵ Jener sieht dies ganz anders, wie sein Brief vom 30. September 1882 zeigt:

Und gegen Sie, verehrter Herr Professor, betheure ich, dass meine Vorstellung von der Musik zur ‚fröhliche[n] Wissenschaft‘ nicht der von Ihnen componirten entspricht – sonst wären Sie nicht gar weit von der Philosophie der Gralsritter.“¹⁴⁹⁶

Die düstere Intensität des Liedes¹⁴⁹⁷ veranlasst Köselitz zum Vergleich mit einer „Philosophie der Gralsritter“. Auch ein Blick auf die Interpretationshinweise des „Gebet[s] an das Leben“ verdeutlicht diesen Vergleich. Die Interpretation des ersten Teils des Liedes habe „Mit heroischem Ausdrucke“ zu erfolgen. Ab der Stelle „entreiß mich schmerzvoll deinem Arme“ lautet die Vortragsbezeichnung: „von hier langsamer“¹⁴⁹⁸.

1887

Vom „Gebet an das Leben“ zum „Hymnus an das Leben“: „in memoriam Nietzsche“¹⁴⁹⁹

Diese Komposition hat Nietzsche keine Ruhe mehr gelassen. Das „Gebet an das Leben“ wird fünf Jahre später (1886/87) zum „Hymnus an das Leben“¹⁵⁰⁰ gesteigert.¹⁵⁰¹ Diesmal soll es sich um eine Bearbeitung für Chor und Orchester handeln. Damit bleibt

¹⁴⁹⁵ eKGWB/BVN-1882,307 — Brief an Heinrich Köselitz von: 16/09/1882.

¹⁴⁹⁶ Heinrich Köselitz aus Venedig am 30. September 1882 an Nietzsche in Leipzig, KGB III 2, Nr. 147, S. 294.

¹⁴⁹⁷ Aus dem Lied wird der „Hymnus auf das Leben“ hervorgehen, worin Éric Dufour „l'illustration exemplaire de ce qu'est la musique du sud“ zu erkennen glaubt. Bei Nietzsche selbst fänden sich entsprechende Belegstellen, wobei Dufour aber keine einzige anführt. (Éric Dufour: *L'esthétique musicale de Nietzsche*. Lille: Presses Universitaires du Septentrion, 2005, S. 16.)

¹⁴⁹⁸ Vgl. Manuskript 41 in der Nr. Janz-Edition von Nietzsches musikalischem Nachlaß, a.a.O.

¹⁴⁹⁹ Nietzsche um den 20. Oktober 1887 aus Venedig an Hermann Levi in München. Nachträge zu KGB III 5, in: KGB III 7/ 3,1, S. 4. Die Zeitschrift „civiltà musicale“ hat Nietzsche zum 100. Todesjahr eine Nummer (# 41) mit einschlägigen Aufsätzen über Nietzsches Musik von Simone Zacchini, Felice Arlotta, Elio Matassi, Carlo Lo Presti, Marco Berrini inklusive einer musikalischen Beigabe (CD) gewidmet. (Vgl.: *La Musica di Nietzsche - Nel centenario della morte del filosofo*. A cura di Giovanni Guanti. Firenze: LoGisma editore, settembre-dicembre 2000.)

¹⁵⁰⁰ Manuskript Nr. 42 bei Janz: Friedrich Nietzsche: Der musikalischer Nachlaß, a.a.O. Der Erstdruck der Partitur von 11 Seiten befindet sich in der Herzogin-Anna-Amalia-Bibliothek in Weimar mit folgender Signatur: C gr 2790 und kann im dortigen Sonderlesesaal eingesehen werden.

¹⁵⁰¹ Vgl.: Janz: Kritischer Bericht, S. 341.

Nietzsche seinem Plan von 1873 treu, da er bereits damals an eine Chorfassung des ursprünglichen Liedes „Hymnus auf die Freundschaft“ gedacht hat.

Er bittet seinen „maestro und Freund[e] Peter Gast“¹⁵⁰², ein Arrangement für große Besetzung zu schreiben.¹⁵⁰³ Unter Verwendung auch der zweiten Strophe von Lous „Gebet an das Leben“ arbeitet Gast den Freundschaftshymnus zu einem „Hymnus an das Leben“ um. Im Laufe der Zusammenarbeit mit Nietzsche erstellt Gast zwei Fassungen, zunächst für Chor und Militär- bzw. Blasorchester, dann für gemischten Chor und Orchester. Die Manuskripte von beiden Versionen sind nicht erhalten, jedoch ist die zweite Fassung bei E. W. Fritsch in Leipzig im Druck erschienen (vgl. Faksimile im Anhang).¹⁵⁰⁴ Zusätzlich geben viele Briefstellen Auskunft über den Gang der Dinge.

Nietzsche hat die erste von Peter Gast gesetzte Fassung (für Chor und Militär- bzw. Blasorchester), im April 1886 bei einem gemeinsamen Treffen in Leipzig übernommen.¹⁵⁰⁵ Getarnt als völlig eigenes Werk – „Ihre Mitbetheiligung habe ich absolut verschwiegen.“¹⁵⁰⁶ – sendet er diese Fassung prompt an den Komponisten und Dirigenten Friedrich Hegar in Zürich in Anfrage nach einer möglichen Aufführung. Hegar meldet sich am 30. September zurück: er habe die Komposition „öfters durchgespielt und mich nach und nach recht in Ihr Empfinden hineingelebt“, jedoch fügt er kritisch hinzu:

*„Es sind harmonische Härten darin, an die man sich erst gewöhnen muß, die mich aber jetzt nicht mehr stören und die mir den Eindruck den sowohl das schöne Gedicht, als auch die überall durchblickende Innigkeit und Aufrichtigkeit Ihrer Musik machen, nicht mehr trüben können. Die Instrumentirung ist allerdings nicht immer sehr glücklich. A Clarinetten klingen in so hoher Lage nicht gut; ebenso liegen die Trompeten stellenweise viel zu hoch. Oboen dürften sich bei einer Umarbeitung als unentbehrlich erweisen.“*¹⁵⁰⁷

Nietzsche sendet Hegars Brief an Peter Gast weiter – vielleicht um ihn anzuspornen, eine bessere Fassung auszuarbeiten – und Nietzsche selbst schreibt auf die Rückseite des Briefes:

¹⁵⁰² eKGWB/EH-ZA-1 — Ecce Homo: Also sprach Zarathustra, § 1. Druckfertig 02/01/1889.

¹⁵⁰³ Vgl. dazu: Frederic Love: Nietzsche's Saint Peter. Genesis and Cultivation of an Illusion. Berlin/New York: de Gruyter, 1981, S. 113ff.

¹⁵⁰⁴ Die Druckfassung des „Hymnus an das Leben“ entspricht der Partitur Nr. 42 in Janz' Edition von Friedrich Nietzsches musikalischem Nachlaß. Es sind keine Manuskripte überliefert.

¹⁵⁰⁵ Vgl. Frederic Love: Nietzsche's Saint Peter. Genesis and Cultivation of an Illusion. Berlin/New York: de Gruyter, 1981, S. 114.

¹⁵⁰⁶ eKGWB/BVN-1886,759 — Brief an Heinrich Köselitz von: 10/10/1886.

¹⁵⁰⁷ Friedrich Hegar an Nietzsche in Ruta Ligure am 30. September 1886, KGB III 4, Nr.404, S. 223.

„...wäre es Ihnen möglich (vorausgesetzt, daß Sie mir eine große Weihnachts-Freude machen wollen –) jenem ‚Hymnus an das Leben‘ ein Klavier-Arrangement angedeihn zu lassen (vierhändig, mit jenem Raffinement der Vierhändigkeit, auf welches man sich jetzt versteht und von dem ich, als ich jung war, gar nichts wußte).“¹⁵⁰⁸

Mit dem Wunsch nach einer Umarbeitung, diesmal für gemischten Chor und Orchester, erhält Gast das Manuskript auf brieflichem Weg von Hegar, der von Nietzsche darum gebeten wurde, im Januar 1887 retour.¹⁵⁰⁹ Gast schickt die neue Partitur am 24. Juni 1887 von Venedig aus an Nietzsche nach Sils-Maria:

„Gestern sandte ich, gleichfalls als geringes Dankeszeichen, den anders orchestrierten ‚Hymnus an das Leben‘, an Ihre werthe Adresse. Wenn er in seiner jetzigen Gestalt nicht praktikabel ist, so verstehe ich überhaupt Nichts von Chor und Orchester. Die Einleitungstakte habe ich etwas interessanter gemacht und bei den Worten: ‚ich liebe dich mit deinem Glück und Harme‘ eine singbarere Veränderung vorgenommen. (...) Vielleicht schicken Sie das Stück an Bülow, der es gewiss aufführte, e h e r jedenfalls als das secretirte Matrimonio¹⁵¹⁰. Das Factum einer solchen Aufführung würde Sensation erregen und hoffentlich auch Viele auf Ihre Gedankenwelt hinlenken. Ich würde mir gratuliren, auf eine so geringe Weise Ihnen einen kleinen Dienst erwiesen zu haben.“¹⁵¹¹

Voller Begeisterung antwortet Nietzsche am 27. Juni 1887:

„eine schöne Überraschung sonder Gleichen! Etwas, das ich Ihnen niemals vergessen will! Eine umanità und delicatezza, Jemandem erwiesen, der neuerdings vielleicht ein wenig zuviel vom Gegentheil heimgesucht worden ist! Haben Sie Dank: ich gehe den einzelnen Stimmen nach und entdecke überall Feinheiten und Einfälle, mit denen Sie mich beschenkt haben! Was für eine schöne Kunst, wo man so viele nuances in einem minimum von Zeit bemerkbar machen kann! –“¹⁵¹²

¹⁵⁰⁸ eKGWB/BVN-1886,759 — Brief an Heinrich Köselitz: 10/10/1886.

¹⁵⁰⁹ Janz: Kritischer Nachbericht, S. 341. Vgl. eKGWB/BVN-1887,789 — Brief an Heinrich Köselitz: 09/01/1887.

¹⁵¹⁰ Dabei handelt es sich um Peter Gasts Oper „Die heimliche Ehe“, welche später in „Der Löwe von Venedig“ umbenannt wurde.

¹⁵¹¹ Heinrich Köselitz aus Venedig am 24. Juni 1887 an Nietzsche in Sils-Maria, KGB III 6, Nr. 462, S. 55.

¹⁵¹² eKGWB/BVN-1887,868 — Brief an Heinrich Köselitz: 27/06/1887.

In diesem neuen Gewand ist Nietzsche von Qualität und Erfolg seiner Komposition überzeugt, sodass er postwendend den Druck bei Fritsch in Leipzig veranlasst.¹⁵¹³ Bereits am 18. Juli kann er Peter Gast melden:

*„es wird nicht nur gedruckt, bei Naumann, es wird auch g e s t o c h e n, bei Fritsch: fühlen Sie den Stich? ... Zum Mindesten werden Sie ihn bald s e h n.“*¹⁵¹⁴

Am 8. August empfängt er bereits die ersten Probeabzüge, die er dem Brief an Peter Gast belegt. Dazu schreibt er:

*„Anbei folgt der H y m n u s: Alles Weitere steht nun in Ihrer Hand! Ich lege einen Vorschlag zum Titelblatt bei: es versteht sich, daß Sie hierüber wie über die Noten eine unbeschränkte Freiheit (zu ä n d e r n) haben. Ein paar Fragezeichen meinerseits, die auf das Bescheidenste um Gehör bitten“*¹⁵¹⁵

Obwohl Nietzsche an dieser Stelle Gast „über die Noten eine unbeschränkte Freiheit (zu ändern)“ zugesteht, sollte es noch zu einer Kontroverse kommen, nämlich als Nietzsche die Probeabzüge im August von seinem Verleger zugesandt bekommt, wie weiter unten noch geschildert wird. Vorerst verzögert sich die Herstellung der Partitur.¹⁵¹⁶ Vor allem kann über die Gestaltung des Titelblatts keine Einigung erzielt werden. Dazu schreibt Nietzsche am 30. August 1887 an Peter Gast:

*„Was das Titelblatt angeht, so bin ich voller Verdruß. Ich habe es zuletzt Fritsch überlassen, Alles nach seinem Gutdünken, resp. der alten Geschäfts-Routine zu arrangiren, nur will ich nichts mehr davon hören. Er will auf die Preisanzeige nicht Verzicht leisten, er mag das Gedicht auf dem Titelblatt nicht etc. Zuletzt hat er mir ein Monstrum von Stichprobe geschickt, das ich m e i n e r s e i t s mit Ingrim abgelehnt habe. Habeat sibi!“*¹⁵¹⁷

Trotz der Verzögerung erscheint am 20. Oktober 1887 der „Hymnus“ endlich in seiner gedruckten Form.¹⁵¹⁸ Es ist das letzte und zugleich **einzig für die Veröffentlichung autorisierte musikalische Werk Nietzsches**.

¹⁵¹³ Zur Publikationshergang des Hymnus vgl.: William H. Schaberg: The Nietzsche Canon. A Publication History and Bibliography. Chicago/London: The University of Chicago Press, 1996, S. 140-149.

¹⁵¹⁴ eKGWB/BVN-1887,878 — Brief an Heinrich Köselitz: 18/07/1887.

¹⁵¹⁵ eKGWB/BVN-1887,886 — Brief an Heinrich Köselitz: 08/08/1887.

¹⁵¹⁶ Vgl. eKGWB/BVN-1887,891 — Brief an Heinrich Köselitz: 18/08/1887.

¹⁵¹⁷ eKGWB/BVN-1887,899 — Brief an Heinrich Köselitz: 30/08/1887.

¹⁵¹⁸ Der „Hymnus an das Leben“ erscheint in verschiedenen Sonderausgaben: Partitur, Chorstimmen (1887); Orchesterstimmen; Separatauszüge der einzelnen Stimmen und als Klavierauszug (vor 1894). Von Letzterem ist das Titelblatt und die erste Seite der Partitur als Faksimile abgedruckt in: Julia Rosenthal/Peter André Bloch/David Marc Hoffmann (Hg.): Friedrich Nietzsche. Handschriften,

Propaganda

Zur Zeit der Drucklegung des Hymnus hält sich Nietzsche bei Peter Gast in Venedig auf. Kurz bevor Nietzsche den fertigen Druck in Händen halten kann, reist er jedoch weiter nach Nizza, weshalb er noch vor Ort einige Werbebriefe verfasst, die Gast zusammen mit dem gedruckten Hymnus, von Venedig aus, an geeignete Persönlichkeiten der musikalischen Welt expedieren wird.

In Nizza angelangt, meldet Nietzsche am 27. Oktober an Gast, dass ihm die gedruckte Partitur als solche „großes Vergnügen“ bereite und er lobt seinen Verleger Fritsch für die Wahl des „gute[n] Papier[s]“. Diesen glücklichen Umstand bewertet er als gutes Omen für die Möglichkeit einer Aufführung seines wichtigsten und einzig gedruckten musikalischen Werkes:

„Im Grunde ist es die „eleganteste“ Partitur, die ich bisjetzt gesehn habe; und daß F<ritsch> wirklich die Stimmen dazu hat herstellen lassen (ohne mir vorher ein Wort davon zu sagen), freut mich: es verräth seinen Glauben an die Aufführbarkeit des Hymnus.“¹⁵¹⁹

Die erhaltenen Briefe zeugen vom regen Briefverkehr Nietzsches, mit dem Ziel, eine Aufführung des Hymnus zu bewirken. Dergleichen – eine geradezu hektische Propaganda – hat er für keines seiner literarischen Werke betrieben. Nietzsche greift nun auf seine Beziehungen aus der Wagner-Zeit¹⁵²⁰ zurück. Seine diesbezüglichen Werbebriefe ähneln einander. Noch am Tage der Fertigstellung, am 20. Oktober 1887, sendet er „ein gedrucktes und gestochenes Erinnerungszeichen“ an Professor **Carl Riedel** in Leipzig, „das darum bittet, freundlich aufgenommen zu werden“:

„jener ‚Hymnus auf das Leben‘, den Sie 1882 schon gesehn haben, damals noch in einem Rohzustande, und von dem ich wünsche, daß er inzwischen reif, fertig, vielleicht a u f f ü h r b a r geworden ist. (Ihre Winke und Ausstellungen von damals sind auf das dankbarste benutzt worden.) Mein Name als der des unabhängigen und radikalsten Philosophen, den es jetzt giebt, ist bekannt genug; eine Art Glaubensbekenntniß in T ö n e n seitens eines solchen Philosophen würde vielfach Neugierde und Theilnahme erregen. Zwar ist die eigentliche B e s t i m m u n g dieses Hymnus eine andere – er

Erstausgaben und Widmungsexemplare. Die Sammlung Rosenthal-Levy im Nietzsche-Haus in Sils Maria. Basel: Schwabe-Verlag, 2009, S. 264f. Als Bestandteil der genannten Sammlung trägt es die Signatur: D 52d.

¹⁵¹⁹ eKGWB/BVN-1887,940 — Brief an Heinrich Köselitz von: 27/10/1887.

¹⁵²⁰ Kurz vor seinem Tode erfuhr Wagner noch selbst vom „jungen Mozart“, welchen Nietzsche entdeckt hätte. Nach dem Urteil des Musikers Hermann Levi, der Wagner am 4. Februar 1882 in Venedig einen Besuch abstattete, und der auch mit Nietzsche bekannt war, sei Peter Gast ein „absolut nicht könnender Musiker“. (Vgl. Cosima Wagner: Die Tagebücher. Eintrag vom 4. Februar 1883. Band IV, S. 1106.)

soll, irgend wann einmal, wenn ‚ich nicht mehr bin‘, zum Gedächtniß an mich gesungen werden; womit aber der Wunsch durchaus nicht ausgeschlossen sein soll, daß er noch bei meinen Lebzeiten b e k a n n t wird. [...] In Leipzig gerade ist mir alle Welt gewogen, ein guter Theil der Universitätscollegen steht mir persönlich nahe; eine L e i p z i g e r Aufführung dieses Hymnus gehörte zu meinen besonderen Wünschen.“

„Finden Sie selber, hochverehrter Herr Professor, vielleicht ein Mittel, einen Anlaß dazu?“¹⁵²¹

Mit dem druckfrischen Werk ruft er sich am selben Tag **Felix Mottl** in Karlsruhe in Erinnerung:

*„Halten Sie diesen Hymnus eines Philosophen für möglich, für singbar, für anhörbar und aufführbar? ... Ich selber bilde mir das Alles ein, mehr noch, ich wünsche, daß diese Musik ergänzend eintreten möge, wo das W o r t des Philosophen nach der Art des Wortes nothwendig undeutlich bleiben muß. **Der A f f e k t meiner Philosophie drückt sich in diesem Hymnus aus.**“¹⁵²²*

„Im Vertrauen darauf“, so Nietzsche um den 20. Oktober 1887 an den Basler Kapellmeister **Alfred Volkland**, „daß Ihnen mein Name nicht gänzlich fremd geworden ist“,

„übersende ich Ihnen ein Stück Musik von mir, das einzige von dem ich wünsche, daß es von mir bekannt wird, – vielleicht auch in Basel, mit dem ich mich durch viele gute Erinnerungen und nicht am wenigsten durch gute M u s i k-Erinnerungen verbunden fühle. Angenommen, daß dieser ‚Hymnus auf das Leben‘ Ihnen gefiele und einer Aufführung nicht unwerth erschiene: bei der Baseler Gesellschaft, daran zweifle ich nicht, würde er mir lebhaftes Interesse erregen. Es giebt keinen Ort, wo man so viel gute Gesinnung gegen mich alten Philosophen hat, wie in Basel.“¹⁵²³

„[E]s gab eine Zeit, wo Sie über ein Stück Musik von mir das allerberechtigtste Todesurtheil¹⁵²⁴ gefällt haben, das in rebus musicis et musicantibus möglich ist“, wendet

¹⁵²¹ eKGWB/BVN-1887,932 — Brief an Carl Riedel: um den 20. Oktober 1887.

¹⁵²² eKGWB/BVN-1887,931 — Brief an Felix Mottl: um den 20. Oktober 1887.

¹⁵²³ eKGWB/BVN-1887,934 — Brief an Alfred Volkland: um den 20. Oktober 1887.

¹⁵²⁴ Bereits im Jahre 1872 wagte Nietzsche eine seiner Kompositionen, die „Manfred-Meditation“ vorzulegen. Hans von Bülow's darauf folgendes kränkendes Urteil der Komposition als „musikalische[s] Fieberprodukte“, worauf Nietzsche sich hier beziehen scheint, lautete: „Ihre Manfred-Meditation ist das Extremste von phantastischer Extravaganz, das Unerquicklichste und Antimusikalischste was mir seit lange von Aufzeichnungen auf Notenpapier zu Gesicht gekommen ist. (...) Ist es mit Bewußtsein, daß Sie allen Regeln der Tonverbindungen (...) ununterbrochen Hohn sprechen?“ (Hans von Bülow aus München am 24. Juli 1872 an Nietzsche in Basel, KGW II 4, Nr. 347, S. 52.) Nietzsche entschuldigte sich damals für „die musikalische und menschliche Qual, die ich Ihnen durch meine unbesonnene Zusendung bereitet

sich Nietzsche ambitioniert zwei Tage später, am 22. Oktober 1887, an **Hans von Bülow**:

Und nun wage ich es trotzallem, Ihnen noch einmal Etwas zu übersenden, – einen Hymnus auf das Leben, von dem ich um so mehr wünsche, daß er l e b e n b l e i b t. Er soll einmal, in irgend welcher nahen oder fernen Zukunft, zu meinem Gedächtnisse gesungen werden, zum Gedächtnisse eines Philosophen, der keine Gegenwart gehabt hat und eigentlich nicht einmal hat haben wollen. V e r d i e n t er das? ... Zu alledem wäre es möglich, daß ich in den letzten zehn Jahren auch als Musiker Etwas g e l e r n t hätte.“¹⁵²⁵

Mit einem kaum abweichenden Schreiben ruft er sich **Herman Levi**¹⁵²⁶ „auf eine vielleicht etwas überraschende Weise ins Gedächtniß“:

„Nämlich mit Musik — der einzigen, welche von mir übrig bleiben soll (und die irgend wann einmal, vorausgesetzt, daß sonst wenig von mir übrig bleibt, zu meinem Gedächtniß „in memoriam“ gesungen werden dürfte). Ich hörte gerne Ihr Unheil darüber, ob sie das verdient. — Vielleicht hat es nie einen Philosophen gegeben, der in dem Grade au fond so sehr Musiker war, wie ich es bin. Deshalb könnte ich natürlich immer noch ein gründlich verunglückter Musiker sein. —“¹⁵²⁷

Auch seine (Naumburger) Freunde und Verwandte werden miteinbezogen. Ende Oktober 1887 schickt er ein gedrucktes Exemplar an **Gustav Krug** und schreibt dazu:

„Kannst Du Dir dieses kleine Chorwerk nicht einmal vorführen lassen? (...) Ein guter Chor dürfte sich von diesem Hymnus (der eine energische Haltung und zuletzt einen dramatischen Hauptaccent hat) keinen kleinen Erfolg versprechen.“¹⁵²⁸

Wenn sich Nietzsches Freunde zu seinen philosophischen Produktionen meist äußerst zurückhaltend äußern, so zollen sie ihm immerhin für den Hymnus Anerkennung. So zitiert Nietzsche in einem Brief vom 21. November 1887 an Köselitz „Freund Krug[s]“ Reaktion: er „spricht von ‚tiefer Rührung bis zu Thränen‘. ‚Ich hoffe bestimmt, daß der Chor hier aufgeführt wird... Die Instrumentation ist vortrefflich, soweit ich beurtheilen

habe“, er habe vom „absolute[n] Unwerthe „seiner Musik nichts gewusst: „Sie haben mir s e h r g e h o l f e n — es ist ein Geständniß, das ich immer noch mit einigem Schmerze mache“. (eKGWB/BVN-1872,269 — Brief an Hans von Bülow von: 29/10/1872.)

¹⁵²⁵ eKGWB/BVN-1887,936 — Brief an Hans von Bülow: 22/10/1887.

¹⁵²⁶ Elisabeth behauptet später, dass Hermann Levi „sogleich vermutet hätte, daß die Orchestrierung von Peter Gast wäre“. (Das Inselschiff. Eine Zweimonatsschrift. Erster Jahrgang/Fünftes Heft. Juni 1920, S. 209-216, S. 214.)

¹⁵²⁷ eKGWB/BVN-1887,930 — Brief an Hermann Levi: um den 20. Oktober 1887.

¹⁵²⁸ eKGWB/BVN-1887,942 — Brief an Gustav Krug: Ende Oktober 1887.

kann.“¹⁵²⁹ Auch Freund Overbeck gibt ihm eine positive Rückmeldung, wie wir aus demselben Brief erfahren:

„Inzwischen hat nur Overbeck geschrieben, voll Freude über den ‚Hymnus‘ und seine ‚schöne, ungemein eindringliche und würdevolle Weise‘; (‚mir kommt Deine jetzige Musik außerordentlich einfach vor‘) Er hebt den ‚prachtvollen, wiederum so sprechenden Accent auf dem ersten ‚Pein‘ heraus und die mir fast noch mehr ins Herz klingende Beschwichtigung der Schlußakte.“¹⁵²⁹

„Was den Hymnus angeht,“ erfährt **Mutter Franziska** in einem Brief ihres „alte[n] Geschöpf[s]“ am 3. Dezember 1887:

„so thue Deinerseits nichts mehr und laß Alles laufen, wie es läuft. Führt Naumburg ihn nicht auf, so wirst Du ihn vielleicht in Leipzig hören können – und zehnmal würdiger! Das Gedicht mag einstweilen als mein Erzeugniß gelten (und gilt überall dafür). Ich werde schon eine Gelegenheit finden, ‚dem die Ehre zu geben, dem die Ehre gebührt‘. Augenblicklich wäre es unopportun, (der Hofkapellmeister Mottl in Carlsruhe schreibt mir, daß der Hymnus einer s e h r g u t e n Aufführung bedürfe, um seine Wirkung zu thun. Dies macht mich gegen die Naumburger Aufführung zweifelhaft.)“¹⁵³⁰

Mottls Kritik wird hier von Nietzsche ins Positive gewendet.¹⁵³¹ Trotz aller Enttäuschungen, aller offenen und versteckten Absagen lässt er sich nicht entmutigen, er setzt seine Werbung für den Hymnus unbeirrt fort. So empfiehlt er auch dem Danziger Musikdirektor **Carl Fuchs** am 14. Dezember 1887 sein musikalisches Werk:

„Der H y m n u s gehört auch zu diesem ‚Strich-drunter-ziehn‘. Können Sie ihn nicht sich einmal singen lassen? Man hat mir von verschiedenen Seiten schon die Aufführung in Aussicht gestellt (z.B. Mottl in Carlsruhe). Seine eigentliche Bestimmung soll freilich sein, einmal ‚zu meinem Gedächtniß‘ gesungen zu werden: er soll von mir übrig bleiben, gesetzt, daß ich selbst ü b r i g b l e i b e.“¹⁵³²

Am 20. Dezember 1887 berichtet er einerseits Enttäuschendes von Hegar, andererseits Erfreuliches von **Brahms** an Peter Gast:

¹⁵²⁹ eKGWB/BVN-1887,958 — Brief an Heinrich Köselitz: 24/11/1887.

¹⁵³⁰ eKGWB/BVN-1887,962 — Brief an Franziska Nietzsche: 03/12/1887.

¹⁵³¹ Hoffnungsvoll schreibt er dazu am 14. Februar 1888 an seinen Verleger: „Ist nirgendwo eine Besprechung meines ‚Hymnus‘ erschienen? Mir sind von mehreren Orten Aufführungen in Aussicht gestellt z. B. von Mottl in Carlsruhe.“ (eKGWB/BVN-1888,993 — Brief an Ernst Wilhelm Fritzscher: 14/02/1888.)

¹⁵³² eKGWB/BVN-1887,963 — Brief an Carl Fuchs: 14/12/1887.

„Zu Hegar's Zurücksendung sage ich kein Wort. Die Kluft ist nach allen Seiten hin zu groß geworden; ich habe alle mögliche Art von Kasteiung nöthig, um nicht selber unter die Ressentiments-Menschen zu gerathen.[..] Auf den Hymnus hat Niemand mehr geantwortet, außer Brahms (er schrieb: ‚J<ohannes> B<rahms> erlaubt sich hierdurch seinen verbindlichen Dank für Ihre Sendung zu sagen: für die Auszeichnung, als welche er sie empfindet, und die bedeutsamen Anregungen, welche er Ihnen verdankt. In hoher Achtung ergeben‘)“¹⁵³³

Nachdem der Winter 1887/88 ohne die erhoffte Aufführung verstrichen ist, lässt Nietzsche am 4. Mai 1888 den „Hymnus an das Leben“ „seine Reise nach Kopenhagen antreten“, nämlich in Richtung **Georg Brandes**, jenem großen europäischen Intellektuellen, der als erster Vorlesungen über Nietzsches Philosophie halten wird:

„Wir Philosophen sind für nichts dankbarer, als wenn man uns mit den Künstlern v e r w e c h s e l t. Man versichert mich übrigens von Seiten der ersten Sachverständigen, daß der Hymnus durchaus aufführbar, s i n g b a r, und in Hinsicht auf die Wirkung sicher sei (- ,r e i n im Satz!: dies Lob hat mir am meisten Freude gemacht). Der vortreffliche Hofkapellmeister Mottl von Carlsruhe (Sie wissen der Dirigent der Bayreuther Festaufführungen) hat mir eine Aufführung in Aussicht gestellt.“¹⁵³⁴

Zugehörigkeit zur Musik

„[I]ch muß doch ein tüchtiges Stück vom Musiker im Leibe haben“, konstatiert Nietzsche im Brief vom 28. Februar 1869 an Rohde. Dort, in der Musik, fühle er sich „zu Hause und heimisch“¹⁵³⁵. „Es fehlte an einigen äußern Zufälligkeiten; sonst hätte ich es damals gewagt, Musiker zu werden“, heißt es in Nietzsches Lebenslauf, den er seinen Bewerbungsunterlagen für die Basler Professur beifügt, „[z]ur Musik nämlich fühlte ich schon seit meinem neunten Jahre den allerstärksten Zug“¹⁵³⁶. Nietzsches

¹⁵³³ eKGWB/BVN-1887,964 — Brief an Heinrich Köselitz: 20/12/1887. In Brahms' Interesse an seinem literarischen Werk setzte er schon im August desselben Jahres Hoffnungen: „Man schreibt mir, daß der berühmte Componist Johannes Brahms (jetzt in der Schweiz) sich s e h r mit meinen Büchern abgiebt. Für die Herrn Musiker, scheint es, hat Dein altes Geschöpf etwas Anziehendes.“ (eKGWB/BVN-1887,887 — Brief an Franziska Nietzsche von: 12/08/1887.)

¹⁵³⁴ eKGWB/BVN-1888,1030 — Brief an Georg Brandes: 04/05/1888.

¹⁵³⁵ eKGWB/BVN-1869,625 — Brief an Erwin Rohde von: 22. und 28. Februar 1869.

¹⁵³⁶ Vgl.: „in jenem glücklichen Zustande, in dem man noch nicht die Grenzen seiner Begabung kennt und alles, was man liebt, auch für erreichbar hält, hatte ich unzählige Compositionen nieder geschrieben und mir eine mehr als dilettantische Kenntniß der musikalischen Theorie erworben. Erst in der letzten Zeit meines Pförtner Lebens gab ich, in richtiger Selbsterkenntnis, alle künstlerischen Lebenspläne auf; in die so entstandene Lücke trat von jetzt ab die Philologie.“ (KGW I 5, S. 53)

musikalisches Schaffen,¹⁵³⁷ welches sich in Phasen von unterschiedlicher Intensität über sein ganzes Leben erstreckt, verdient mit Ernsthaftigkeit behandelt zu werden. Folgt man der Interpretation von Florence Fabre, die sich des Musikers Nietzsche angenommen hat, weist sein musikalisches Gesamtwerk nicht nur Wagners Einflüsse auf, sondern auch diejenigen Schumanns. Hinsichtlich des „Hymnus an die Freundschaft“¹⁵³⁸ – insbesondere seiner Ouvertüre – stellt Fabre eine Verbindung zu Wagners „Tristan“ her. Im „Hymnus an das Leben“, welcher ja aus dem „Hymnus an die Freundschaft“ hervorgegangen ist, erkennt sie Einflüsse des „Parsifals“.¹⁵³⁹

Der „Hymnus an die Freundschaft“ bzw. seine daraus entstandenen Folgewerke, sind implizit immer auch eine Auseinandersetzung mit Wagner. Benjamin Moritz zufolge weist der „Hymnus an die Freundschaft“ Elemente auf, die an Brahms erinnern. Durch solche Akzente *in seiner Musik wage Nietzsche früher als in Worten, seine Distanz zu Wagner auszudrücken*, der bekanntlich dem Werk Brahms ablehnend gegen-

¹⁵³⁷ „[F]ür die Tonkunst selbst“ sei Nietzsches musikalisches Schaffen „ohne Belang“, so Dahms. Seine Kompositionen hätten „den Wert der verehrungswürdigen Liebhaberei eines großen Mannes“. Allerdings seien sie „wertvoll für die Beurteilung seiner Persönlichkeit“. Vgl.: Walter Dahms: Die Offenbarung der Musik. Eine Apotheose Friedrich Nietzsches. München: Musarion-Verlag, 1922, S. 45. (Schriften der Nietzsche-Gesellschaft)

¹⁵³⁸ Da Nietzsche den *Begriff des „Freundes“ von der „Freude“ ableitet*, mag man an Schillers lyrischen Hymnus „An die Freude“ (1786) bzw. an Beethovens Vertonung in seiner Neunte Symphonie als „Hymnus an die Freude“ (1823/24) denken. Beethovens Neunte war auch für seinen Freund Wagner von entscheidender Bedeutung: Wagner, der Beethoven mehrere seiner Texte widmete, sah in ihm seinen künstlerischen Vorgänger, dessen „absolute Musik“ er mit seinem Musikdrama fortführen wollte. Auch Schillers „An die Freude“ als Hymnus an die Gemeinschaft, die Brüderlichkeit und die Vereinigung aller Menschen korrespondiert mit Wagners revolutionären, gesellschaftlichen und kulturellen Idealen. Das allererste Musikstück, das Wagner anlässlich der Grundsteinlegung des Festspielhauses im Jahre 1872 in Bayreuth dirigierte, war Beethovens Hymnus – neben der eigenen Komposition des „Kaisermarsches“ – damals im stillgelegten Marktgräflichen Opernhaus. Noch 1879 hält Nietzsche in Erinnerung seines Anlasses für sich fest: „Das „Lied an die Freude“ (22. Mai 1872) eine meiner höchsten Stimmungen.“ (eKGWB/NF-1879,40[11] — Nachgelassene Fragmente Juni–Juli 1879.) Zu Nietzsches Vergleich des dichterischen mit dem musikalischen Hymnus siehe folgendes Fragment: „Schiller’s Lied an die Freude bekommt insofern erst seinen tiefen, wahrhaft künstlerischen Hintergrund. Wir sehen, wie der Dichter sich seine germanisch tiefe dionysische Regung in Bildern zu deuten versucht: wie er aber, als moderner Mensch, nur schwerfällig zu stammeln weiß. Wenn jetzt Beethoven uns den eigentlich Schillerschen Untergrund darstellt, so haben wir das unendlich-Höhere und Vollkommene.“ (eKGWB/NF-1871,9[10] — Nachgelassene Fragmente 1871.) Auch Harry Graf Kessler erkennt eine *Parallele zwischen Nietzsches und Beethovens Hymnus*, wenn er in seinem Tagebuch festhält, er empfinde Nietzsches Hymnus „im Styl zwischen Bach und der Neunten Symphonie stehend“ (Harry Graf Kessler: Das Tagebuch. Zweiter Band 1892-1897, S. 404. Hg. Von Günter Riederer und Jörg Schuster unter Mitarbeit von Christoph Hils. Begonnen von Angelika Lochmann. Stuttgart: Klett-Cotta, 2004, 9 Bände). Als Nietzsche im August 1881 ein neues Werk mit dem provisorischen Titel „Entwurf einer neuen Art zu leben“ in vier Büchern plant, soll das „Erst[e] Buch im Stile des ersten Satzes der neunten Symphonie“ geschrieben werden. (vgl.: eKGWB/NF-1881,11[197] — Nachgelassene Fragmente Frühjahr–Herbst 1881.) Zum „Entwurf einer neuen Art zu leben“ bzw. dem Gedanken der Ewigen Wiederkehr vgl. Johann Figl: Nietzsche und die Religionen. Transkulturelle Perspektiven seines Bildungsweges. Berlin: de Gruyter, 2007, S. 320 sowie Marco Brusotti: Brusotti, Marco: Die Leidenschaft der Erkenntnis. Philosophie und ästhetische Lebensgestaltung bei Nietzsche von Morgenröthe bis Also sprach Zarathustra. Berlin/New York: de Gruyter, 1997, S. 657.

¹⁵³⁹ Vgl.: Florence Fabre: Nietzsche musicien. La musique et son ombre. Rennes: Presses Universitaires, 2006, S. 138 und S. 320.

überstand.¹⁵⁴⁰ Cosima Wagner erinnert sich an den Erhalt des Hymnus rechtzeitig zu Richards 61. Geburtstag¹⁵⁴¹ und die merkliche Abkühlung der Freundschaft, die damit einherging.¹⁵⁴²

Nietzsches intensiven Arbeitsphasen am Hymnus ergeben sich immer in Situationen der „Hochspannung seiner Empfindung“¹⁵⁴³, ganz besonders dann, wenn er sich mit Wagners Musik auseinandersetzt. *Erstes Ereignis*: der Dämon der Musik überfällt ihn gerade dann, als Lou und Elisabeth von den Wagner Festspielen nach Tautenburg kommen, wo am 26. Juli 1882 der „Parsifal“ uraufgeführt wird. Nachdem es Nietzsche nicht geglückt ist, Peter Gast zur Teilnahme an den Festspielen zu motivieren – „Gehen Sie im Sommer nach Bayreuth“¹⁵⁴⁴ –, hat er Lou von Salomé für dieses Vorhaben gewinnen können; seine Schwester Elisabeth solle sie begleiten. Beide werden von Nietzsche dazu vorbereitet. Lou empfiehlt er dringend vor ihrer Reise zum eminenten Musikerlebnis, „daß Sie vorher noch meine kleine Schrift ‚Richard Wagner in Bayreuth‘ lesen“¹⁵⁴⁵. Zum Zwecke der Vorbereitung Elisabeths macht er eigens eine Reise in seine Heimatstadt: „Sonntags war ich in Naumburg, um meine Schwester ein wenig noch auf den Parsifal vorzubereiten.“ Er beschreibt diese Beschäftigung mit den Worten: „Da gieng es mir seltsam genug!“ Dabei fühlt er sich an eigene musikalische Arbeiten erinnert, und er sagt zu Elisabeth: „meine liebe Schwester, ganz diese Art Musik habe ich als Knabe gemacht, damals <als> ich mein Oratorium machte“.

In der Folge *„habe ich die alten Papiere hervorgeholt und, nach langer Zwischenzeit, wieder abgespielt: die Identität von Stimmung und Ausdruck war märchenhaft! Ja, einige Stellen zb. „der Tod der Könige“ schienen uns Beiden ergreifender als alles, was wir uns aus dem P<arsifal> vorgeführt hatten, aber doch ganz parsifalesk! Ich gestehe:*

¹⁵⁴⁰ Vgl. z. B.: „Bei Wagner blinde Verleugnung des Guten (wie Brahms)“ (eKGWB/NF-1878,30[145] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1878.) „Die Gefahr für Wagner ist gross, wenn er Brahms usw. nicht gelten lässt“ (eKGWB/NF-1874,32[32] — Nachgelassene Fragmente Anfang 1874 — Frühjahr 1874.)

¹⁵⁴¹ Vgl. eKGWB/BVN-1874,365 — Brief an Richard Wagner von: 20/05/1874.

¹⁵⁴² Vgl. dazu: Benjamin T. Moritz, *The Music and Thought of Friedrich Nietzsche*. Diss. Dept. of Music, Northwestern University, Evanston/Illinois, 2003, S. 169 (Dissertation on-line: <http://brahms.emu.edu.tr/music/dept/nietzsche.htm>): Vgl. *The Hymnus „reflects his distance from Wagner by way of its rejection of intense chromaticism and its stylistic similarities to the music of Brahms. Although Nietzsche no longer visited the Wagner’s at Bayreuth as frequently as he had at Tribschen, Nietzsche still sent a copy of his Hymnus to Wagner. Cosima recalled that its arrival at Bayreuth signaled the beginning of the end of the Wagners’ friendship with Nietzsche.“* (Vgl. Auch: Frederic Love: *Nietzsche’s Saint Peter. Genesis and Cultivation of an Illusion*. Berlin/New York: de Gruyter, 1981, S. 95-96.)

¹⁵⁴³ Walter Dahms: *Die Offenbarung der Musik. Eine Apotheose Friedrich Nietzsches*. München: Musarion-Verlag, 1922, S. 46. (Schriften der Nietzsche-Gesellschaft) Dahms interessantes Buch über Nietzsche als Philosophen *und* Musiker beschäftigt sich auf den S. 44-45 mit dem Hymnus.

¹⁵⁴⁴ eKGWB/BVN-1882,191 — Brief an Heinrich Köselitz von: 29/01/1882. Ebenso: eKGWB/BVN-1882,195 — Brief an Heinrich Köselitz von: 05/02/1882 und eKGWB/BVN-1882,250 — Brief an Heinrich Köselitz von: 27/06/1882.

¹⁵⁴⁵ eKGWB/BVN-1882,269 — Brief an Lou von Salomé von: 16/07/1882.

*mit einem wahren Schrecken bin ich mir wieder bewußt geworden, wie nahe ich eigentlich mit W<agner> verwandt bin.*¹⁵⁴⁶

Durch die erhaltene Vorbereitung gehen Lou und Elisabeth gleichsam auch als „Nietzsche“ zu den Festspielen¹⁵⁴⁷, gleichsam als seine Spione.

Gegenüber Wagners Bühnenweihfestspiel „Parsifal“, welches Nietzsche als abtrünniges Werk betrachtet und welches den offiziellen Anlass des Endes ihrer Freundschaft darstellt, legt Nietzsche im „Hymnus an das Leben“ sein eigenes Credo dar. **Mit diesem musikalischen Ausdruck seiner Philosophie will er auch auf musikalischem Boden streitbar gegenüber Wagner auftreten.** Damit mag auch zusammenhängen, warum Nietzsche erstmals eine öffentliche Aufführung dieser seiner wichtigsten musikalischen Produktion wünscht.

Ein *zweites Ereignis*, bei dem eine Beschäftigung mit Wagner und seinem Hymnus zusammentrifft, fällt in den Januar 1887. In diesem Monat hört Nietzsche zum ersten Mal die Ouvertüre des Parsifal, und zwar in Monte Carlo.¹⁵⁴⁸ Ebenfalls im Januar 1887 bekommt Peter Gast die erste Orchesterfassung des Manuskripts mit dem Auftrag zu einer Umarbeitung, diesmal für gemischten Chor und Orchester, zurückgesandt.¹⁵⁴⁹ „Sonderbar!“ – findet es Nietzsche, dass er sein monegasches Parsifal-Erlebnis als **„größte Wohlthat**, die mir seit langem erwiesen ist“¹⁵⁵⁰, bezeichnen muss. Dieses Erlebnis schildert er in einem Brief an Peter Gast:

*„Zuletzt — neulich hörte ich zum ersten Male die Einleitung zum Parsifal (nämlich in Monte-Carlo!) (...) rein ästhetisch gefragt: hat Wagner je Etwas besser gemacht? Die allerhöchste psychologische Bewußtheit und Bestimmtheit in Bezug auf das, was hier gesagt, ausgedrückt, mitgeteilt werden soll, die kürzeste und direkteste Form dafür, jede Nuance des Gefühls bis aufs Epigrammatische gebracht; eine Deutlichkeit der Musik als descriptiver Kunst, (...) von einem Mitwissen und Durchschauen, das eine Seele wie mit Messern durchschneidet“.*¹⁵⁵¹

Bei diesem Anlass lässt sich Nietzsche nochmals zur Bewunderung für Wagners psychologisches Vermögen hinreißen. Darauf verstand er sich und darin sieht er eine ihrer gemeinsamen Begabungen. Es sei gewesen, „als ob seit vielen Jahren endlich

¹⁵⁴⁶ eKGWB/BVN-1882,272 — Brief an Heinrich Köselitz von: 25/07/1882.

¹⁵⁴⁷ Vgl. dazu folgende Stelle in einem Brief vom 21. Juli 1875 an Gersdorff: „Ich hätte nur so gern noch etwas vor Bayreuth über Bayreuth mit Dir geredet, da Du doch wohl nicht nur als Gersdorff sondern auch als Nietzsche hingehen wirst“ (eKGWB/BVN-1875,471 — Brief an Carl von Gersdorff: 21/07/1875.)

¹⁵⁴⁸ Vgl. eKGWB/BVN-1887,793 — Brief an Heinrich Köselitz: 21/01/1887.

¹⁵⁴⁹ Janz: Kritischer Bericht, S. 341.

¹⁵⁵⁰ eKGWB/NF-1886,5[41] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1886 — Herbst 1887.

¹⁵⁵¹ eKGWB/BVN-1887,793 — Brief an Heinrich Köselitz von: 21/01/1887.

einmal Jemand zu mir über die Probleme redete, die mich bekümmern“¹⁵⁵², so Nietzsche. Über das psychologische Vermögen, das er mit Wagner teilt, spricht Nietzsche mit Josef Paneth im Januar 1884 in Nizza. Diese Wiener Bekanntschaft notiert: „Er habe sich (...) die Gabe erworben, Menschen zu erraten, zu durchschauen, ihre Seele zu erfragen, sie so genau zu kennen, daß er sie töten könnte; das habe ihm Wagner zugestanden, der sich auf solche Sachen verstand.“¹⁵⁵³ Ähnlich habe er „durch seine Vereinsamung eine Konzentration gewonnen, daß er Menschen durch ein Wort aufs Tiefster erschüttern könnte.“¹⁵⁵⁴

Nicht nur Nietzsches philosophische Schriftstellerei, sondern auch sein musikalisches Werk hat psychologische Ansprüche: Einerseits vertont er ein psychologisches Phänomen, nämlich das der Freundschaft, „einen Hauptaffekt unter den Affekten, aus denen meine Philosophie gewachsen ist“, wie er am 27. Oktober 1887 in einem Brief an Köselitz zu verstehen gibt, andererseits sei der Hymnus „in Hinsicht auf ein einstmaliges Verständniß jenes psychologischen Problems, das ich bin, ein unschätzbare Punkt“¹⁵⁵⁵. Nietzsche will seine Philosophie auch in seiner Musik wiedererkannt wissen; der „Musiker Nietzsche ergänzt der Philosophen“¹⁵⁵⁶.

Nietzsches Bemühen um den Hymnus fällt in eine Periode der Zusammenschau und Neuinszenierung seiner philosophischen Schriften. Zusammen mit den neuen Vorworten für eine Neuausgabe seiner Werke sowie der Neuausgabe der „Fröhlichen Wissenschaft“, welche um die „Lieder des Prinzen Vogelfrei“ und das fünfte Buch erweitert wird, sieht Nietzsche den Zeitpunkt zur Veröffentlichung des Hymnus als günstig an. Er gilt ihm als „Zeugniß“ für eine „kleine Zugehörigkeit zur Musik und beinahe zu den Musikern“¹⁵⁵⁷.

Freundschaft als Hauptaffekt, aus dem Nietzsches Philosophie gewachsen ist

In jener Periode – im Frühjahr und Sommer 1874¹⁵⁵⁸ –, in der sich Nietzsche der Arbeit an seiner dritten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ nachgeht, beschäftigt er sich auch mit seiner Komposition, die damals noch den Titel „Hymnus an die Freundschaft“ trägt:

¹⁵⁵² eKGWB/NF-1886,5[41] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1886 — Herbst 1887.

¹⁵⁵³ Josef Paneth an Sophie Schwab am 19. Januar 1884. Ders.: Vita Nuova. Ein Gelehrtenleben zwischen Nietzsche und Freud. Autobiographie. Essays. Briefe. Hg. und kommentiert von Wilhelm W. Hemecker. Graz: Leykam, 2007, S. 157.

¹⁵⁵⁴ Ebd. S. 159.

¹⁵⁵⁵ eKGWB/BVN-1887,940 — Brief an Heinrich Köselitz von: 27/10/1887.

¹⁵⁵⁶ Walter Dahms: Die Offenbarung der Musik. Eine Apotheose Friedrich Nietzsches. München: Musarion-Verlag, 1922, S. 47.

¹⁵⁵⁷ eKGWB/BVN-1887,940 — Brief an Heinrich Köselitz von: 27/10/1887.

¹⁵⁵⁸ Laut Chronik, KSA 15, S. 57ff. Das Druckmanuskript der dritten „Unzeitgemäßen Betrachtung“ sendet Nietzsche zwischen dem 19. August und 9. September an seinen Verleger Schmeitzner. Vgl.: eKGWB/BVN-1874,361 — Brief an Carl von Gersdorff: 08/05/1874.

„[M]eine Composition (...) stammt aus meiner glücklichsten Zeit, als ich ‚Schopenhauer als Erzieher‘ schrieb und noch an Freunde und Freundschaft glaubte“¹⁵⁵⁹, schreibt er am 26. Dezember 1887 an Elisabeth nach Paraguay.

„Freunde, Freunde! Haltet fest zusammen!“ – mit diesem hoffungsvollen Imperativ beginnt Nietzsches Freundschaftshymnus, dessen Text durch ein „Preis Ausschreiben“ unter seinen Freunden (siehe Abschnitt oben) ergänzt werden sollte. Da Nietzsches Freunde säumig bleiben, nimmt er sich der Aufgabe selbst an. In Aufzeichnungen aus dieser Zeit notiert er ein *Gedicht zu Ehren der Göttin Freundschaft*, nebenstehend notiert er das metrische Schema (Vgl. Faksimile im Anhang):

*„Freundschaft Göttin höre gnädig das Lied
das wir jetzt singen der Freundschaft
Wohin auch blickt das Auge der Freunde
übertoll vom Glück der Freundschaft:
hülfreich nahe uns
Morgenröthe im Blick und
ewiger Jugend treues Pfand in der heil’gen Rechten.“*¹⁵⁶⁰

Wenn dieses Gedicht auch nicht in die Notenblätter des „Hymnus an die Freundschaft“ aufgenommen wurde, erscheint Mazzino Montinaris Hypothese überzeugend, die davon ausgeht, dass es sich hier um Worte für den Hymnus handeln könnte.¹⁵⁶¹ Ein weiteres Gedicht, das der „liebste[n] Göttin“ Freundschaft gewidmet ist, stammt aus einer Zeit, die Nietzsche ebenfalls zum Musiktreiben inspirierte, nämlich aus dem Tautenburger Sommer mit Lou von Salomé:

*„An die Freundschaft.

Heil dir, Freundschaft!
Meiner höchsten Hoffnung
Erste Morgenröthe!
Ach, ohn’ Ende
Schien oft Pfad und Nacht mir,
Alles Leben*

¹⁵⁵⁹ An Elisabeth Nietzsche aus Nizza am 26. Dezember 1887, in: Nietzsches Briefe. Ausgewählt und herausgegeben von Richard Oehler. Leipzig: Insel Verlag, 1911. Der Brief befindet sich nicht in der KGB, da es sich um eine potentiell gefälschte, sogenannte „Urabschrift“ der Schwester handelt.

¹⁵⁶⁰ eKGWB/NF-1875,7[4] — Nachgelassene Fragmente 1875. (Mappe: Mp XIII 6, S. 3 : vgl. Faksimile im Anhang); vgl. dazu auch: Peter André Bloch: „Nietzsche als Gesellschaftsmusiker zwischen Parodie und Pathos“, in: Nietzscheforschung 13 (2006), S. 93-114.

¹⁵⁶¹ Vgl.: KSA 14, S. 566, zu 7[4].

*Ziellos und verhaßt!
Zweimal will ich leben,
Nun ich schau' in deiner Augen
Morgenglanz und Sieg,
Du liebste Göttin!*¹⁵⁶²

„[D]as Auge der Freunde übertoll vom Glück der Freundschaft“¹⁵⁶³, „Freundschaft! Meiner höchsten Hoffnung“¹⁵⁶⁴ – diese hymnische Verherrlichung der Freundschaft gibt den Ton an. Florence Fabre zufolge handelt es sich hier um eine „musique à programme“¹⁵⁶⁵. Nietzsche will mit seiner Musik eine kräftigende Stimmung schaffen, welche die Bande unter seinen Freunden stärkt. Dieser programmatische Hymnus erklingt als Begleitmusik zum Streben der Freunde nach dem gemeinsamen Ideal.

In seiner autobiographischen Schrift „Ecce homo“ blickt er im Abschnitt der Entstehungsgeschichte des Zarathustra auf den „Hymnus auf das Leben“ zurück: Er sei „ein vielleicht nicht unbedeutendes Symptom für den Zustand dieses Jahres, wo das *ja s a g e n d e* Pathos par excellence [...] im höchsten Grade mir innewohnte“¹⁵⁶⁶.

Der Hymnus soll Kraft, Mut und Freude vermitteln. Dieser Gedanke findet sich auch in einem Brief an Köselitz, in dem er vorschlägt: „Wir wollen ihm [Overbeck] (...) den Hymnus jetzt schicken: als welcher *zu aller Art Tapferkeit auffordert*.“¹⁵⁶⁷

„Der *A f f e k t* meiner Philosophie drückt sich in diesem Hymnus aus“¹⁵⁶⁸, lässt er Carl Mottl am 20. Oktober 1887 wissen. Auch in einem Brief an Köselitz, der vom 27. Oktober desselben Jahres datiert, erinnert er daran, worum es ihm im Großen geht: „Auch hat der H<yminus> etwas von Leidenschaft und Ernst an sich und *präzisirt*

¹⁵⁶² eKGWB/NF-1882,1[106] — Nachgelassene Fragmente Juli–August 1882. Dieses Gedicht findet sich an einer Stelle mit den die sogenannten „Tautenburger Aufzeichnungen für Lou von Salomé“ aus dem Juli–August 1882, welche in zwei verschiedenen Notizheften (N V 9 und N VI 1) festgehalten sind. Erwähnenswert erscheinen uns hier zwei Gedichte, welche von Montinari als Vorstufen klassifiziert wurden, und die im Nachbericht der KSA, Band 14, enthalten sind: „Heil dir, Freundschaft! / Erste Bürgin / Meiner letzten Hoffnung! / Trotz und Trost / Verzweifeld müder Seelen! / Fernen Siegs / Gewähr und Vorspiel! / Zweimal will ich leben, / Zweimal schauen in deiner Augen / Morgen[roth]glanz und Mittagsruh[e] / [Oh] Freundschaft!“ (N V 9, S. 14)

Weitere Vorstufe: „Heil Dir, Freundschaft! / Erste Bürgin / Meiner höchsten Hoffnung! / Trotz und Trost / [Nach] In sternenlosen Nächten, / Als umsonst mir Kampf und Leben [schien] [galt] schien / Zweimal will ich leben, / Zweimal schau in deiner Augen, / Morgenglanz, oh Göttin Freundschaft! / Freundschaft!“ (N V 9, S. 13) Diese Vorstufen befinden sich in: KSA 14, S. 664.

¹⁵⁶³ eKGWB/NF-1875,7[4] — Nachgelassene Fragmente 1875.

¹⁵⁶⁴ eKGWB/NF-1882,1[106] — Nachgelassene Fragmente Juli–August 1882.

¹⁵⁶⁵ Florence Fabre: Nietzsche musicien. La musique et son ombre. Rennes: Presses Universitaires, 2006, S. 114.

¹⁵⁶⁶ eKGWB/EH-ZA-1 — Ecce Homo: Also sprach Zarathustra, § 1. Druckfertig 02/01/1889.

¹⁵⁶⁷ eKGWB/BVN-1887,940 — Brief an Heinrich Köselitz: 27/10/1887.

¹⁵⁶⁸ eKGWB/BVN-1887,931 — Brief an Felix Mottl: um den 20. Oktober 1887.

wenigstens einen Hauptaffekt unter den Affekten, aus denen meine Philosophie gewachsen ist.“¹⁵⁶⁹

Da der Hymnus bekanntlich die Freundschaft thematisiert, kann man folgern, dass Nietzsche die Freundschaft als einen „Hauptaffekt“ ansieht, aus dem seine Philosophie entstanden ist! Laut seiner eigener Formulierung erweist sich das Phänomen der Freundschaft als entscheidender Dreh- und Angelpunkt seiner philosophischen Gedankenwelt.

Werbung um Anhänger

Mit der Fertigstellung des „Gebets an das Leben“ wird er von der Hoffnung getragen, dass dieses Lied anlässlich einer öffentlichen Aufführung, „zu meiner Philosophie (...) verführe“¹⁵⁷⁰, dass es seiner Philosophie Freunde und Anhänger gewinne, jetzige und künftige. Mit dem „Hymnus an das Leben“, dem ersten und einzigen musikalischen Werk, welches Nietzsche durch Drucklegung öffentlich macht, verstärken sich diese Hoffnungen auf Anhängerschaft. Er hätte es gerne bereits zu seinen Lebzeiten aufgeführt gesehen. Er denkt sogar daran, dass die starken Töne des Hymnus einer deutschen Anhängerschaft Tür und Tor öffnen können:

„Zu allerletzt: er ist etwas für Deutsche, ein Brückchen“¹⁵⁷¹, auf dem vielleicht sogar diese schwerfällige Rasse dazu gelangen kann, sich für eine ihrer seltsamsten Mißgeburten zu interessiren. —“¹⁵⁷²

Die bittere Realität war, dass der „Hymnus an das Leben“ weder Nietzsches philosophische Anhängerschaft vergrößerte, noch Peter Gast zum musikalischen Durchbruch verhalf. Seine Uraufführung sollte er erst im Jahre 1893 im Rahmen einer Konzertserie, welche Gast in seiner Geburtsstadt Annaberg organisierte, erleben.¹⁵⁷³

¹⁵⁶⁹ eKGWB/BVN-1887,940 — Brief an Heinrich Köselitz von: 27/10/1887.

¹⁵⁷⁰ eKGWB/BVN-1882,295 — Brief an Heinrich Köselitz von: 01/09/1882.

¹⁵⁷¹ „Brückchen“ fällt in das begriffliche Schema der Sternen-Freundschaft.

¹⁵⁷² eKGWB/BVN-1887,940 — Brief an Heinrich Köselitz von: 27/10/1887.

¹⁵⁷³ Auf einer Postkarte an Overbeck vom 13. November 1893 berichtet Gast aus Annaberg: „Neulich haben wir hier, zum allerersten Mal, den ‚Hymnus an das Leben‘ aufgeführt (...) Nächstens wird, wie ich von Fritsch erfahre, der Hymnus in Tübingen aufgeführt.“ (Franz Overbeck – Heinrich Köselitz (Peter Gast). Briefwechsel. Supplementa Nietzscheana. Band 3. Herausgegeben und kommentiert von Marc David Hoffmann. Berlin/New York: De Gruyter, 1998, Nr. 204, S. 389.) Nach der Uraufführung wurde es still um Nietzsches „Hymnus“. Eine naheliegende Gelegenheit für eine Aufführung wäre Nietzsches eigene Trauerfeier gewesen. Dort hätte sein wichtigstes Musikstück gewisse Bekanntheit erlangen können; bei der diesbezüglichen Zusammenkunft im Archiv wurde Musik von Bach und Palestrina gebracht. (Vgl. Karl Schlechta: Nietzsche-Chronik. Daten zu Leben und Werk. München/Wien: Hanser, 1975, S. 125.)

Testament – Glaubensbekenntnis in Tönen

In den verschiedenen Werbeschreiben kehrt ein Gedanke immer wieder, den er zuerst seiner Mutter gegenüber bekennt: Der Hymnus sei „das Einzige, was von meinen Compositionen erscheinen soll, damit man einmal etwas hat, das zu meinem Gedächtniß gesungen werden kann.“¹⁵⁷⁴

Er wolle, wie er seinem „ältesten Freund und Bruder in arte musica“, Gustav Krug, in einem Brief von Ende Oktober 1887 mitteilt, dass der Hymnus bekannt werde; es sei

„das Einzige¹⁵⁷⁵, was von meiner Musik übrig bleiben soll – eine Art Glaubensbekenntniß in Tönen, das sich dazu eignen möchte, einmal „zu meinem Gedächtniß“ gesungen zu werden. Denn so ein Philosoph, wie ich, der durchaus keine Gegenwart hat und haben will, hat vielleicht ebendamit eine kleine Anwartschaft auf ‚Zukunft‘ –“¹⁵⁷⁶

Klingen in der „kleine[n] Anwartschaft auf Zukunft“ nicht die **kommenden, künftigen Freunde** an? Am 11. November 1887 schreibt Nietzsche an seine Schwester:

„Es wäre noch hinzuzufügen, daß bei E. W. Fritzsich in herrlicher Ausstattung jener Hymnus erschienen ist, der einmal ‚zu meinem Gedächtnis‘ gesungen werden soll. (– er wird muthmaßlich schon diesen Winter an mehreren Orten aufgeführt werden, z.B. in Karlsruhe durch H<of>k<apell>m<eister> Mottl). [...] Dieser Hymnus ist mir s e h r w e r t h als der Ausdruck des gehobensten und stolzesten Zustandes, den ich erlebt habe. Die Vortragsbezeichnung ist ‚Entschlossen; mit heroischem Ausdruck‘. Die Musiker finden ihn ‚machtvoll‘.“¹⁵⁷⁷

Am 12. November 1887 lässt er Overbeck wissen,

„[d]er Hymnus soll einmal dienen, „zu meinem Gedächtnisse“ gesungen zu werden: sagen wir, etwa heute über hundert Jahre, wenn man begriffen haben wird, worum es sich bei mir gehandelt hat.“¹⁵⁷⁸

¹⁵⁷⁴ eKGWB/BVN-1887,887 — Brief an Franziska Nietzsche: 12/08/1887.

¹⁵⁷⁵ Es ist merkwürdig, dass Éric Dufour, der ein Werk über die verschiedenen Phasen einer Nietzscheanischen Philosophie der Musik verfasst hat, im „Hymnus an das Leben“ das einzige Werk überhaupt erkennen will, von dem Nietzsche wünsche, dass es von ihm übrig bleibe: „Nietzsche a écrit que, s’il y a une unique chose qui doit rester de lui, c’est cette œuvre musicale“. Ebenso: „Nietzsche ne cesse d’y répéter que s’il doit rester quelque chose de lui, c’est précisément cet Hymne à la vie qui doit lui survivre et être joué en sa mémoire.“ (Éric Dufour: L’esthétique musicale de Nietzsche. Lille: Presses Universitaires du Septentrion, 2005, S. 16 und S. 309.)

¹⁵⁷⁶ eKGWB/BVN-1887,942 — Brief an Gustav Krug: Ende Oktober 1887.

¹⁵⁷⁷ eKGWB/BVN-1887,949 — Brief an Elisabeth Förster: 11/11/1887.

¹⁵⁷⁸ eKGWB/BVN-1887,951 — Brief an Franz Overbeck von: 12/11/1887.

„Sind Sie Musiker?“ fragt er Georg Brandes in Kopenhagen in einem Brief vom 2. Dezember 1887, und sogleich meldet er die Existenz des Hymnus und seine Bestimmung:

„So eben giebt man ein Chorwerk mit Orchester von mir heraus, einen „Hymnus an das Leben“. Derselbe ist bestimmt, von meiner Musik übrig zu bleiben und einmal „zu meinem Gedächtniß“ gesungen zu werden: angenommen, daß sonst genug von mir übrig bleibt.“¹⁵⁷⁹

Hymnus auf die Einsamkeit

Aus den vorhandenen Briefen wissen wir, dass Nietzsche kurz nach Vollendung der ersten Fassung des Freundschaftshymnus ein dazu komplementäres Musikstück, den sogenannten „Hymnus auf die Einsamkeit“, komponiert hat. In einem Brief vom 5. Februar 1875 an Rohde heißt es:

„Uebrigens ist Weihnachten der Hymnus auf die Freundschaft herrlich zum Ziele geführt worden. Für zwei Hände. In den seltensten Stunden arbeite ich jetzt, alle paar Wochen zehn Minuten, an einem Hymnus auf die Einsamkeit. Ich will sie in ihrer ganzen schauerlichen Schönheit fassen“¹⁵⁸⁰

Da Nietzsche in einem Brief an Malwida von Meysenbug im März 1875 vom „Hymnus an die Freundschaft“ berichtet, erwähnt er in diesem Zusammenhang, er habe außerdem „ganz nebenbei, ein neues grösseres Musikstück fertig gemacht, ein[en] Hymnus auf die Einsamkeit, deren schauerliche Schönheit ich aus vollem dankbaren Herzen verherrlicht habe.“¹⁵⁸¹

Zwei Jahre später, am 28. August 1877, als er von Rohdes Eheglück erfährt, empfindet er seinen Einsamkeitshymnus plötzlich als fehl am Platze, da es sich nicht um ein „Lied auf die Zweisamkeit“ handele:

„Als ich neulich meinen Hymnus an die Einsamkeit im Geiste mir vorsang, war es mir plötzlich als ob Du meine Musik gar nicht möchtest und durchaus ein Lied auf die Zweisamkeit verlangtest: am Abend darauf spielte ich auch eins, so gut ich es verstand, und es gelang mir: so dass alle Englein mit Vergnügen hätten zuhören können, die

¹⁵⁷⁹ eKGWB/BVN-1887,960 — Brief an Georg Brandes von: 02/12/1887.

¹⁵⁸⁰ eKGWB/BVN-1875,422 — Brief an Erwin Rohde: 05/02/1875.

¹⁵⁸¹ eKGWB/BVN-1875,436 — Brief an Malwida von Meysenbug von: Mitte März oder noch später.

menschlichen Englein zumal. Aber es war in einer finstern Stube, und niemand hörte es: so muss ich Glück und Thränen und Alles in mich verschlucken.“¹⁵⁸²

Editionsgeschichtlich interessant ist, dass es tatsächlich ein entsprechendes, jedoch unveröffentlichtes und nicht ediertes Klavierstück¹⁵⁸³ von Nietzsche gibt. Da das Manuskript weder von ihm signiert noch mit einem Datum versehen ist, kann es nicht definitiv bestimmt werden. Wenn es sich bei diesem Manuskript nicht um den sogenannten „Hymnus auf die Einsamkeit“ handelt, dann müsste diese Komposition als verloren gelten. Das geheimnisvolle Manuskript kam 1924 durch eine Schenkung Carl Albrecht Bernoullis, der es im Nachlass Franz Overbecks vorfand, in die Sammlung Geigy-Hagenbach sowie 1962 aus dieser in die Universitätsbibliothek Basel.¹⁵⁸⁴ Bernoulli schreibt am 29. Mai 1924 an Geigy-Hagenbach:

„Wenn es auch unsigniert ist, ... so ist doch an seiner Echtheit nicht zu zweifeln: es ist ein eigenhändiges Brouillon zu einer Komposition, ... anfangs der siebziger Jahre verfaßt – näheres laßt [sic] sich nicht mehr bestimmen.“¹⁵⁸⁵

Auch der Herausgeber des musikalischen Nachlasses, Curt Paul Janz, zweifelt nicht an der Echtheit der Handschrift, jedoch an der Echtheit der Komposition. Der „ganze Duktus und die Souveränität der Stimmführung“¹⁵⁸⁶ entsprächen nicht Nietzsches sonstigen Kompositionen.

Schon der frühe Editor der Nietzsche-Musikalia, Gustav Lenzewski (über seine Edition weiter unten), verhielt sich kritisch gegenüber dem Stück und vermutete als Vorlage einen Streichquartettsatz von Gustav Krug, der Nietzsche in der Kompositionstechnik überlegen war. Janz schließt auch eine Komposition von Peter Gast nicht aus.¹⁵⁸⁷ Dies kann jedoch ausgeschlossen werden, da sich Gast selbst an dieses Stück als von Nietzsche komponiert erinnert und es wie folgt beschreibt:

„Im Gedächtnis blieb mir zumal sein ‚Hymnus an die Einsamkeit‘, ein Stück voll herber Größe und Unerbittlichkeit, in das sich sirenenhaft, doch bald mit Trotz wieder abgewiesen, bestrickende dolce-Stellen mischten“¹⁵⁸⁸.

¹⁵⁸² eKGWB/BVN-1877,656 — Brief an Erwin Rohde von: 28/08/1877.

¹⁵⁸³ Curt Paul Janz: Nietzsches musikalischer Nachlass, a.a.O., Manuskript Nr. 126.

¹⁵⁸⁴ Vgl. Janz: Kritischer Bericht, S. 340.

¹⁵⁸⁵ Universitätsbibliothek Basel, unpubliziert, zitiert nach: Janz: Kritischer Bericht, S. 340.

¹⁵⁸⁶ Janz: Kritischer Bericht, S. 340.

¹⁵⁸⁷ Vgl. ebd.

¹⁵⁸⁸ Walter Dahms: Die Offenbarung der Musik. Eine Apotheose Friedrich Nietzsches. München: Musarion-Verlag, 1922, S. 44. (Schriften der Nietzsche-Gesellschaft)

Aufgrund berechtigter Zweifel hat Janz auf die Aufnahme des vermuteten „Hymnus auf die Einsamkeit“ in Nietzsches musikalischen Nachlass verzichtet.

Aphilos, Alyros: Einsamkeit als Abwesenheit von Freunden und Musik

„[A]m Geburtstage Schopenhauers“, dem 22. Februar 1869, schreibt Nietzsche aus Leipzig an seinen Freund Erwin Rohde in Hamburg, er „habe (...) niemanden, mit dem er „so vertraut reden könnte“ als mit ihm. Er „lebe nämlich hier in der aschgrauen Wolke der Einsamkeit“ und das, obwohl er „von vielen Seiten mit geselligen Armen aufgenommen werde und fast Abend für Abend dem traurigen Zwange der Einladungen Folge leiste.“ In diesen Gesellschaften höre er „so viele Stimmen und komme gar nicht zu“ sich „selber; wie ist es nur möglich, dieses summende Geräusch auszuhalten?“¹⁵⁸⁹ Die Geselligkeiten ersetzen ihm nicht die Freunde und die freundschaftlichen Gespräche mit solchen „Menschen, mit denen man auf den Einklang gestimmt ist oder deren Reden wie schöne Terzen“ neben den seinigen „auf und niedersteigen“.¹⁵⁹⁰ Die Gedanken und die Rede seines Freundes Rohde würden zu seinen eigenen harmonisch klingen, ja, er vermisse „den Zusammenklang unserer Instrumente“.

Das Instrument bezieht sich hier nicht nur auf harmonisches Reden, sondern auch auf Schweigen und Einsamkeit: „Wir beide sind Virtuosen auf einem Instrument das andre Menschen nicht anhören mögen und können, das uns aber tiefstes Entzücken bringt“. Die beiden Freunde befinden sich auch im Schweigen auf einer Wellenlänge. Nietzsche bedauert in diesem Brief, dass ein Zusammensein nicht möglich sei, und folgendes Bild steigt in ihm auf: „[U]nd nun setzen wir uns jeder an eine einsame Küste, Du im Norden, ich im Süden“¹⁵⁹¹.

Nietzsche führt Klage über die „Zeit und Mühe“, die das „philologische Seminar“ an der Leipziger Universität beanspruche, und sein großer Jammer betreffe „vor allem die Einsamkeit, die Einsamkeit ἄφιλος ἄλυρος!“¹⁵⁹² *Einsam zu sein* bezeichnet für Nietzsche eine bestimmte Form der Abwesenheit, „**die Abwesenheit von Freund und Musik**“; und dass Freundschaft musikalisch zu sein habe oder die Musik eine Gabe der Freundschaft.“¹⁵⁹³

¹⁵⁸⁹ eKGWB/BVN-1869,625 — Brief an Erwin Rohde von: 22. und 28. Februar 1869.

¹⁵⁹⁰ Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, S. 89.

¹⁵⁹¹ eKGWB/BVN-1869,625 — Brief an Erwin Rohde von: 22. und 28. Februar 1869.

¹⁵⁹² Ebd.

¹⁵⁹³ Siegel: Entfernte Freunde, S. 89.

Freundschaft als Metron

In einem Brief an Paul Deussen macht Nietzsche deutlich, dass sich Freundschaft nicht im Wort, nicht im gemeinsamen sprachlichen Ausdruck manifestiert, sondern in der Einmütigkeit: „Ob jeder dieselbe Formel findet sich auszudrücken, ist nicht das Wichtigste.“ Es komme „darauf an, eins oder wenigstens einmütig zu sein“, eine Einmütigkeit, die in ein anderes Ausdrucksmedium übersetzt wird, nämlich in Musik: *metron*. „In allen ernsthaften Dingen ist jeder Mensch sein eigen μέτρον. **Was ist Freundschaft? Zwei Menschen und ein μέτρον.**“¹⁵⁹⁴

Nietzsche kombiniert hier die aristotelische Lehre von der Mitte und vom Maß, das jeder für sich zu finden hat, mit seiner Lehre von der Freundschaft.¹⁵⁹⁵ Freundschaft ist hier das Verhältnis von zwei Menschen, die mit einem Maß messen, in einem Takt leben. „**Freundschaft ist: zwei Versfüße in einem Vers.**“¹⁵⁹⁶

„**Jasagende, Jathuende**“¹⁵⁹⁷ **Musik – „Menschen, von derselben Beschaffenheit“**¹⁵⁹⁸

„Das Leben ohne Musik ist einfach ein Irrthum, eine Strapazte, ein Exil“¹⁵⁹⁹, wird Nietzsche noch im letzten seiner geistig bewussten Jahre, am 15. Januar 1888, an Köselitz schreiben. Dies ist ein Gedanke, der ihn bereits als Schüler begleitet hat – „es kommt mir alles todt vor, wo ich nicht Musik höre.“¹⁶⁰⁰ – lässt er am 27. April 1863 seine Mutter wissen. Nietzsches Kompositionen sind nicht nur „lyrische Ergüsse des Enthusiasten“, sondern vor allem die „**Freuden des Einsamsten, der sich in der Stille ein Lied zum schweren Text seines Lebens singt**, Meditationen eines von gewaltigsten Problemen Ausruhenden, Grüße eines tief Erschütterten an das Leben, das da draußen vorüberrauscht“¹⁶⁰¹.

Nietzsches Lebensaufgabe verbindet sich mit der Pflicht zur Einsamkeit. Sie ist so grenzenlos, dass er sich in ihr seinen Zarathustra selbst „vorsingen“ musste: „Davon könnte ich schon ein Lied singen — — und will es singen: ob ich gleich allein in leerem

¹⁵⁹⁴ eKGWB/BVN-1870,83 — Brief an Paul Deussen von: Juli 1870.

¹⁵⁹⁵ Vgl. Paul van Tongeren: „Das Maass für Ehrlichkeit und Maskierung. Nietzsche über Freundschaft“, in: Gerd Schank/Paul van Tongeren: Freunde und Gegner. Nietzsches Schreibmoral in seinen Briefen und seine philosophische ‚Kriegs-Praxis‘. Würzburg: Königshausen & Neumann, 1999, S. 75-86.

¹⁵⁹⁶ Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, hier: S. 118.

¹⁵⁹⁷ eKGWB/NF-1888,14[11] — Nachgelassene Fragmente Frühjahr 1888.

¹⁵⁹⁸ eKGWB/BVN-1886,673 — Brief an Erwin Rohde von: 13/02/1886.

¹⁵⁹⁹ eKGWB/BVN-1888,976 — Brief an Heinrich Köselitz von: 15/01/1888.

¹⁶⁰⁰ eKGWB/BVN-1863,352 — Brief an Franziska Nietzsche von: 27/04/1863.

¹⁶⁰¹ Walter Dahms: Die Offenbarung der Musik. Eine Apotheose Friedrich Nietzsches. München: Musarion-Verlag, 1922, S. 46.

Hause bin und es meinen eignen Ohren singen muss“¹⁶⁰² sowie „Dies sind die Lieder Zarathustras, welche er sich selber zusang, daß er seine letzte Einsamkeit ertrüge“¹⁶⁰³.

Diesen Zustand der „Thierquälerei“¹⁶⁰⁴ beschreibt er in einem Brief vom 13. Februar 1886 an Erwin Rohde: „das Leben hat mir die Pflicht immer mehr mit der furchtbaren Nebenbedingung ihrer einsamen Erfüllung vorgestellt.“ Aufgrund dieser extremen Bedingung wird er beschwörend:

*„Aber wehe mir, wenn ich einmal diese Entfremdung nicht mehr aushalte! Man wird alt, man wird sehnsüchtig, schon jetzt habe ich (...) Musik (...) helle, harmlose, unschuldige Mozartische Glückseligkeit und Zärtlichkeit in Tönen nöthig. Eigentlich sollte ich auch **Menschen um mich haben, von derselben Beschaffenheit, wie diese Musik ist, die ich liebe: solche, bei denen man etwas von sich ausruhen und über sich lachen kann.**“¹⁶⁰⁵*

„Helle, harmlose, unschuldige Mozartischer Glückseligkeit und Zärtlichkeit“, wünscht sich Nietzsche, oder – wie er in einem Brief vom 20. Dezember 1882 Overbeck wissen lässt – „um mich herum etwas Bizetismus in allerlei Gestalt. Ich habe die I d y l l e nöthig — zur Gesundheit.“¹⁶⁰⁶ Leichtigkeit¹⁶⁰⁷ wird Nietzsches immer größere Liebe. Diesen Gedanken hält auch Stefan Zweig in seinem Nietzsche-Essay fest: „Was leicht macht, gesundet, ist gut: in Kost, in Geist, in Luft, in Sonne, in Landschaft, in Musik“¹⁶⁰⁸ – und in Freunden, so könnte man hinzufügen.

Nietzsche wünscht sich, er möge „Menschen um [s]ich haben, von derselben Beschaffenheit, wie diese Musik“¹⁶⁰⁹. Köselitz ist in dieser Hinsicht beides, als Freund wie als Musiker. An ihn schreibt Nietzsche am 10. Mai 1883: „Ihre Musik. Es giebt für mich keine köstlichere Art der menschlichen Erquickung und des Ausruhens.“¹⁶¹⁰ Nietzsche sehnt sich nach leichter, idyllischer, heiterer Musik, um „mir Muth zu

¹⁶⁰² eKGWB/Za-III-Geist-1 — Also sprach Zarathustra III: § Vom Geist der Schwere. 1. Erste Veröff. 10/04/1884.

¹⁶⁰³ eKGWB/NF-1884,29[8] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1884 — Anfang 1885. Zur „Kultivierung des Echo-Liedes“ und das „trotzige oder melancholische Sich-Selbst-Zusingen“, welches schon der junge Goethe und Baudelaire praktizierten, vgl.: Eberhard Lämmert: „Nietzsches Apotheose der Einsamkeit“, in: Nietzsche Studien 16 (1987), S. 47-69.

¹⁶⁰⁴ eKGWB/BVN-1879,920 — Brief an Erwin Rohde von: 28/12/1879.

¹⁶⁰⁵ eKGWB/BVN-1886,673 — Brief an Erwin Rohde von: 13/02/1886.

¹⁶⁰⁶ eKGWB/BVN-1882,359 — Brief an Franz Overbeck von: gegen den 20. Dezember 1882.

¹⁶⁰⁷ Vgl. Olivier Ponton : Nietzsche. Philosophie de la légèreté, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 2007.

¹⁶⁰⁸ Stefan Zweig: „Friedrich Nietzsche“, in: Der Kampf mit dem Dämon. Hölderlin. Kleist. Nietzsche. Frankfurt am Main: Fischer Taschenbuch Verlag, 2007, S. 235-327, S. 306. (Im Folgenden zitiert als: Stefan Zweig: Nietzsche.)

¹⁶⁰⁹ eKGWB/BVN-1886,673 — Brief an Erwin Rohde von: 13/02/1886.

¹⁶¹⁰ eKGWB/BVN-1883,415 — Brief an Heinrich Köselitz: 10/05/1883.

machen“, so in einem Brief von Ende März 1884 an Malwida, „Ah, was ich jetzt Musik nöthig hätte! (...) Ob schon je ein Mensch solchen Durst nach Musik gehabt hat?“¹⁶¹¹

*„Ein Fieberkranker kann nicht wilder mit zersprungenen, brennheißen Lippen nach Wasser verlangen, als er in seinen letzten Krisen nach ihrem silbernen Trank (...) Sie [die Musik] ist seine letzte Rettung, seine Rettung vor sich selbst (...) sie beugt sich, die erschütternd Beschworene, gütig herab und umfängt seinen stürzenden Leib. Alle haben den Fiebernden verlassen; **die Freunde sind längst gegangen** (...) nur sie begleitet ihn bis in seine letzte, seine siebente Einsamkeit“¹⁶¹², so Zweig weiter.*

Musik wird Nietzsche bis zum Fall seines Lebensvorhangs begleiten, bis nach Turin in den Januar 1889. Zweig ruft die Bilder in uns hoch:

„Overbeck, der zu dem geistig Geblendeten ins Zimmer tritt, findet ihn am Klavier, mit zuckenden Händen noch hohe Harmonien suchend, und wie sie den Verstörten heimbringen, singt er in erschütternden Melodien auf der ganzen Fahrt sein Gondellied.“¹⁶¹³ „... und dann ein Wagen, ein Wagen ... wie die Schienen rattern, so seltsam rattern, als wollten sie singen ... ja ... sein Gondellied singen sie, und er singt es mit ihnen ... singt es im unendlichen Dunkel ...“¹⁶¹⁴

Franz Overbecks Brief vom 15. Jänner 1889 aus Basel an den besorgten Köselitz ist das erste Zeugnis der Heimholung des kranken Nietzsche. Auf der Zugstrecke von Turin nach Basel begab es sich, dass der mit Chloral beruhigte Nietzsche immer wieder erwachte. Auch jetzt ließ die Musik ihn nicht im Stich. So geschah es, dass er „zu lauten Gesängen sich steigernd, darunter in der Nacht das wunderschöne Gondellied“ sang. Overbeck gibt an, dass er „dessen Herkunft“ erst später in „Nietzsche contra Wagner“ entdeckt habe und ihm „beim Hören selbst völlig räthselhaft war, wie der Sänger einen solchen Text noch zu Stande brachte bei übrigens völlig ungethümlicher Melodie.“¹⁶¹⁵

¹⁶¹¹ eKGWB/BVN-1884,498 — Brief an Malwida von Meysenbug: Ende März 1884.

¹⁶¹² Stefan Zweig: Nietzsche. S. 306f.

¹⁶¹³ Vgl. das „Intermezzo“ in „Nietzsche contra Wagner“. Ebenso wird Nietzsche das Gondellied in „Ecce homo“ aufnehmen: „An der Brücke stand / jüngst ich in brauner Nacht. / Fernher kam Gesang: / goldener Tropfen quoll's / über die zitternde Fläche weg. / Gondeln, Lichter, Musik — / trunken schwamm's in die Dämmerung hinaus... // Meine Seele, ein Saitenspiel, / sang sich, unsichtbar berührt, / heimlich ein Gondellied dazu, / zitternd vor bunter Seligkeit. / — Hörte Jemand ihr zu?...“ (eKGWB/NW-Intermezzo — Nietzsche contra Wagner: § Intermezzo. Gedruckt 02/01/1889. bzw. eKGWB/EH-Klug-7 — Ecce Homo: § 7. Druckfertig 02/01/1889.)

¹⁶¹⁴ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 307 und S. 322.

¹⁶¹⁵ Franz Overbecks Brief aus Basel an Köselitz vom 15. Januar 1889, in: Franz Overbeck – Heinrich Köselitz (Peter Gast). Briefwechsel. Supplementa Nietzscheana. Band 3. Hg. und kommentiert von Marc David Hoffmann. Berlin/New York: De Gruyter, 1998, Nr. 106, S. 206f.

Hauptgedanken über Freundschaft in den Interpretationshinweisen und im Text des Hymnus

Nietzsches Musikhandschrift lässt, trotz der harten, spitzen Stahlfedern, die er hierfür überwiegend benutzt, eine „leidenschaftlich bewegt[e], ja hastig[e] Arbeitsweise“¹⁶¹⁶ erkennen. Er selbst scheint dies zu bestätigen, wenn in einem Geburtstagsbrief an seine Schwester, kurz nach dem 10. Juli 1865 schreibt, dass er an jenem Tage komponiert habe: „Und zwar mit energischer Wuth, gleich alles fertig“¹⁶¹⁷. Im Gegensatz dazu, betont Janz, „fällt oft die *Sorgfalt* auf, *mit der Nietzsche den Vortrag betreffende Bezeichnungen anbrachte*“.¹⁶¹⁸ Insofern sollten diese Interpretationshinweise des hier interessierenden Musikstücks einer genauen Betrachtung unterzogen werden.

„[S] e h r zufrieden“ ist Nietzsche mit seinem nunmehr um eine zweihändige Fassung ergänzten „Hymnus an die Freundschaft“, den er Malwida von Meysenbug in einem Brief vom 2. Januar 1875 vorstellt. Damit Malwida sich das Musikstück besser vorstellen könne, beschreibt er seine Form, seine Dauer von 15 Minuten, und er notiert auch die entsprechenden Vortragsbezeichnungen für sie. Man mag staunen, dass sich in diesen knappen Hinweisen bereits Nietzsches Konzept der Freundschaft in kompakter Form wiedererkennen lässt:

„[S]eine Form ist diese:

Vorspiel Festzug der Freunde zum Tempel der Freundschaft

Hymnus, erste Strophe.

Zwischenspiel — wie in traurig-glücklicher Erinnerung.

Hymnus, zweite Strophe.

Zwischenspiel, wie eine Wahrsagung über die Zukunft.

Ein Blick in weiteste Ferne.

Im Abziehen: Gesang der Freunde, dritte Strophe und Schluss.“¹⁶¹⁹

Zentrale Themen von Nietzsches Freundschaftsbegriff werden hier aufgegriffen.

Einerseits das bedingungslose Hochhalten der Freundschaft und ihrer Momente des Feierns im „Festzug der Freunde zum Tempel der Freundschaft“ sowie die aufrichtige Freude über geglückte Momente der Freundschaft, andererseits das Moment der „traurig-glücklich[en] Erinnerung“ an vergangene Freundschaften und die daraus resultierende Einsamkeit. In der zweiten Hälfte der Vortragsbezeichnungen richtet der

¹⁶¹⁶ Janz: Kritischer Bericht, S. 327.

¹⁶¹⁷ eKGWB/BVN-1865,475 — Brief an Franziska und Elisabeth Nietzsche: Kurz nach dem 10. Juli 1865.

¹⁶¹⁸ Janz: Kritischer Bericht, S. 327.

¹⁶¹⁹ eKGWB/BVN-1875,414 — Brief an Malwida von Meysenbug: 02/01/1875.

Hymnus den „Blick in weite Ferne“, auf die Zukunft, auf der kommenden Freunde, deren Heraufziehen vom „Gesang der Freunde“ begleitet wird.

In diesem Brief an Malwida kann man eine weitere Bemerkung Nietzsches finden, die die eben aufgestellte Hypothese indirekt zu bestätigen scheint: Es bleibe ihm „ewig sonderbar, wie in der Musik die Unveränderlichkeit des Charakters sich offenbart“, sie sei vom Knaben bis zum Manne „so deutlich die Sprache des Grundwesens seiner ganzen Natur“¹⁶²⁰. Wenn man davon ausgehen will, dass Nietzsches philosophische Gedanken über Freundschaft das „Grundwesen seiner ganzen Natur“ wiedergeben,¹⁶²¹ kann man sie vermutlich auch im musikalischen Ausdruck wiederfinden. Der aus dem oben erwähnten Werk hervorgegangene, im Jahre 1887 für Orchester adaptierte „Hymnus an das Leben“ weist ähnlich erhebende „Vortragsbezeichnungen“ auf, wie Nietzsche am 11. November 1887 an Elisabeth schreibt:

„Dieser Hymnus ist mir sehr werth, als der Ausdruck des gehobensten und stolzesten Zustandes, den ich erlebt habe. Die Vortragsbezeichnung ist „Entschlossen; mit heroischem Ausdruck“. Die Musiker finden ihn „machtvoll“. „Magnifico! Che vigore! È la vera musica ecclesiastica“, riefen italiänische Künstler beim Anhören; was mich sehr hat lachen machen. —“¹⁶²²

So wie die musikalischen Interpretationshinweise des „Hymnus an die Freundschaft“ bereits Kerngedanken von Nietzsches Konzept der Freundschaft enthalten, so finden sich solcherlei Gedanken auch im „Hymnus an das Leben“ bzw. seiner Textgrundlage. Dass der Hymnus im Jahre 1882 gerade in Lou von Salomés Gedicht „Lebensgebet“ seine Worte findet, ist kein Zufall. Nietzsche ist begeistert von den Versen, sprechen sie doch zentrale Themen seiner Philosophie an. Die zweite Strophe beginnt mit einem Vers, der *den Aspekt des Agons, des Wettkampfes in der Freundschaft* und im Erkenntnisstreben thematisiert. „Mit ganzer Kraft umfass‘ ich dich, / laß deine Flamme meinen Geist entzünden / und in der Gluth des Kampfes mich / die Räthsellösung deines Wesens finden!“

¹⁶²⁰ Ebd.

¹⁶²¹ Vgl. dazu folgende Briefstelle vom 16. August 1883 an Köselitz gerichtet: In seiner Schreibstube versucht Nietzsche mit Hilfe von Skizzen einen ersten Plan für einen neuen Text zu fassen, dabei habe er sich „in vielen Punkten (...) geordnet und zurechtgerückt“. Folgender Tatbestand erregt sein Erstaunen, nämlich „[d]ie durchgehende unbewußte ungewollte Gedanken-Congruenz und -Zusammengehörigkeit in der buntgeschichteten Masse meiner neueren Bücher (...) man kann von sich nicht los, deshalb soll man es wagen, sich weithin gehen zu lassen.“ (eKGWB/BVN-1883,452 — Brief an Heinrich Köselitz: 16/08/1883.)

¹⁶²² eKGWB/BVN-1887,949 — Brief an Elisabeth Förster von: 11/11/1887.

Der Schlussvers¹⁶²³ der zweiten Strophe ist eine poetische Formulierung von Nietzsches Gedanken des „amor fati“: „Hast du kein Glück mehr übrig mir zu geben, / wohlan – so gib mir deine Pein.“¹⁶²⁴ Diese Stelle kommentiert Nietzsche in einem Brief vom 27. Oktober 1887 an Peter Gast:

„die Schlusswendung ‚wohlan! noch hast du deine Pein! ...‘ ist das Stärkste an Hybris in griechischem Sinne, von lästerlicher Herausforderung des Schicksals durch einen Exzeß von Muth und Übermuth: - mir läuft immer noch jedes Mal, wenn ich die Stelle sehe (u n d höre), ein kleiner Schauer über den Leib. Man sagt, daß für solche ‚Musik‘ die Erinnyen Ohren haben. –“¹⁶²⁵

„[E]in Ausruf, ein Aufschrei, an das Leben gerichtet“ ist diese Sentenz, laut Wilhelm Schmid, „ein Kristallisationspunkt und Katalysator“, worin sich Nietzsches ganze Philosophie der Lebenskunst verdichte. Es handle sich darum, diesen „Satz durch die Straßen und durchs Leben zu tragen und zu sehen, wie es ihm dabei ergeht“; folglich geht es darum, „die Wahrheit eines Gedankens daran zu prüfen, ob man mit ihm leben kann“.¹⁶²⁶

Freundschaft und Leben austauschbar

„Hymnus an die Freundschaft“ – „Hymnus an das Leben“: Wie bereits die Titel der verschwisterten Kompositionen erkennen lassen, sind die Begriffe „Freundschaft“ und „Leben“ austauschbar. Lou von Salomé's Gedicht selbst stellt eine Verknüpfung von „Freundschaft“ und „Leben“ her. Schon im ersten Vers wird das Verhältnis zum Leben mit dem Verhältnis zum Freund verglichen:

¹⁶²³ Lou selbst bemerkt zum Schlussvers dieses später selbstkritisch als „bombastisch“ bezeichneten Gedichts: „für *sie* drücke er aus, daß sie auch das durch den Gottesverlust ‚beraubte‘ Leben noch ganz umfassen wolle, für *ihn*, Nietzsche, sei der Schluß ein Ausdruck seines amor fati gewesen.“ (Lou von Salomé: Lebensrückblick, Anmerkungen, S. 225)

¹⁶²⁴ In ihrem „Lebensrückblick“ erzählt Lou von Salomé von Sigmund Freuds Begegnung mit ihrem Gedicht: „Der Geschmack an dergleichen entsprach Freud sehr wenig; seiner betonten Nüchternheit der Ausdrucksweise konnte nicht gefallen, was man als blutjunges Wesen – unerfahren, unerprobt – sich billig genug an enthusiastischen Übertreibungen leisten mag. In aufgeräumter Stimmung, heiter und freundlich, las er laut den letzten der Verse vor:

„Jahrtausende zu denken und zu leben

Wirf deinen Inhalt voll hinein!

Hast du kein Glück mehr übrig, mir zu geben,

Wohlan – noch hast du deine Pein ...“

Er schloss das Blatt, schlug damit auf seine Sessellehne: „Nein! wissen Sie, da täte ich nicht mit! Mir würde geradezu schon ein gehöriger irreparabler – Stockschnupfen vollauf genügen, mich von solchen Wünschen zu kurieren!“ (Vgl.: Andreas-Salomé: Lebensrückblick, S. 167f. Vgl. dazu auch: Paul-Laurent Assoun: Freud et Nietzsche. Paris: Quadrige/PUF, 1980, S. 24f.)

¹⁶²⁵ eKGWB/BVN-1887,940 — Brief an Heinrich Köselitz: 27/10/1887.

¹⁶²⁶ Wilhelm Schmid: „Uns selbst gestalten. Zur Philosophie der Lebenskunst bei Nietzsche“, in: Nietzsche-Studien 21 (1992), S. 50-62, S. 59.

„Gewiß – so liebt ein Freund den Freund, / wie ich dich liebe, räthselvolles Leben!“

Die Liebe zum Leben dient als Modell für die Freundschaften. Liebe zum Leben ebenso wie Liebe zum Freund ist mit „Jauchzen“ und „Weinen“, mit „Leid“ und „Lust“, mit „Glück“ und „Harm“ verknüpft. Die **Verklammerung von Freundschaft und Leben** besteht auch darin, dass am Ende beide die Trennung verlangen mögen im Namen des Lebens bzw. der Freundschaft:

„und wenn du mich vernichten mußt, / entreiße ich mich schmerzvoll deinem Arme, / gleich wie der Freund der Freundesbrust.“

Damit wird ein weiter Bogen geschlagen zwischen der emphatischen Feier einer Freundschaft – „Mit ganzer Kraft umfass' ich dich“ – bis hin zum Postulat, dass Freundschaft ihr Scheitern bzw. ihr Ende immer schon in sich trägt.¹⁶²⁷

Auch Curt Paul Janz stellt eine **Parallele zwischen Nietzsches Freundschaftskompositionen und seinen lebensweltlichen Freundschaften** her. Seine Kompositionen über Freundschaft enthalten „viele erstaunlich gute Partien (...) genauso wie in den Freundschaften selber, die auch ihre ungewöhnlichen Höhepunkte haben“, aber die Musik gerate ihm „ins Pathetische wie seine Freundschaftsbriefe, die Fantasien werden formlos, ja unförmig“. Nietzsche scheitere an den Freundschaftskompositionen „genauso wie in den Freundschaften selber“¹⁶²⁸.

Mystifikation der Autorenschaft: Dreierbund

Bereits über Lous erstes Tautenburger Gedicht, welches Nietzsche kennenlernen sollte und welches „An den Schmerz“¹⁶²⁹ als Titel trägt, hält er schützend seine Hand. Am 1. Juli sendet er dieses Gedicht in eigener Abschrift und ohne Autorenangabe an Peter Gast, dem er einige Tage später, am 13. Juli 1882, die Autorenschaft offenbart:

¹⁶²⁷ Vgl. Elke Siegel: Entfernte Freunde, S. 91.

¹⁶²⁸ Werner Ross zitiert Janz ohne Angabe, Der ängstliche Adler, a.a.O., S. 219.

¹⁶²⁹ „An den Schmerz. / Wer kann dich fliehn den du ergriffen hast, / Wenn du die ernsten Blicke auf ihn richtest? / Ich will nicht flüchten, wenn du mich erfaßt, / Ich glaube nimmer, daß du nur vernichtest! // Ich weiß, durch jedes Erden-Dasein mußt du gehen, / Und nichts bleibt unberührt von dir auf Erden: / Das Leben ohne dich – es wäre schön, / Und doch – auch du bist werth, gelebt zu werden! // Gewiß, du bist nicht ein Gespenst der Nacht, / Du kommst, den Geist an seine Kraft zu mahnen: / Der Kampf ist's, der die Größten groß gemacht, / Der Kampf um's Ziel, auf unwegsamem Bahnen. // Und drum, kannst du mir für Glück und Lust / Das Eine, Schmerz, d i e ä c h t e G r ö ß e geben, / Dann komm und laß uns ringen, Brust an Brust, / Dann komm und sei es auch um Tod und Leben - / Dann greife in das Herzens tiefsten Raum, / Greif ein in's tiefste Innere des Lebens, / Nimm hin der Täuschung und des Glückes Traum, / Nimm, was nicht werth war unbegrenzten Strebens. // Der ächte Menschen Sieger bleibst du nicht, / Ob er auch deinem Streich die Brust entblöße, / Ob er im Tode auch zusammen bricht: - / - Du bist der Sockel für des Geistes Größe!“ (eKGWB/BVN-1882,263 — Brief an Heinrich Köselitz: 13/07/1882.)

„Jenes Gedicht ‚an den Schmerz‘ war nicht von mir. Es gehört zu den Dingen, die eine vollständige Gewalt über mich haben, ich habe es noch nie ohne Thränen lesen können; es klingt wie eine Stimme, auf welche ich seit meiner Kindheit gewartet und gewartet habe. Dieses Gedicht ist von meiner Freundin Lou“¹⁶³⁰.

Das bereits erwähnte zweite bekanntgewordene Gedicht, welches Lou in Zürich verfasst hat¹⁶³¹ und welches sie Nietzsche zum Abschied schenkt, wird von ihm zum Anlass genommen, seinen „*Hymnus an die Freundschaft*“ und Lous Gedicht „*Gebet an das Leben*“ in einer Art geistigen Symbiose zum bleibenden Werk des „*Hymnus an das Leben*“ zu verschmelzen.¹⁶³² Die Hochstimmung ihrer kurzen Freundschaft, die, wie es im Gedicht vorhergesagt wird, ihr Scheitern schon in sich trägt, verwandelt den ursprünglichen „Hymnus an die Freundschaft“ in einen „Hymnus an das Leben“. Diese Transformation durch das Gedicht seiner Freundin – Nietzsche bezeichnet sie als einen seiner „werthvollsten Menschen-Funde“¹⁶³³ – verleiht dem Hymnus einen gewissen Kultcharakter, und er gewinnt starken Symbolgehalt für Nietzsche.

Der Zweierbund Nietzsche-Lou aus dem Jahre 1882 wird durch Peter Gasts Orchestrierung im Jahre 1887 zum Dreierbund erweitert. Nach allen Seiten hütet Nietzsche das *Geheimnis der dreifachen Autorenschaft*, vor allem, was den Text betrifft. Seiner Schwester gewährt er am 26. Dezember 1887 Einblick:

„Der Text ausdrücklich bemerkt, weil ein Missverständnis darüber im Umlauf ist, ist nicht von mir: er ist die erstaunliche Inspiration einer jungen Russin, mit der ich damals befreundet war, das Fräulein Lou von Salomé.“

Einerseits wünscht Nietzsche sowohl seiner Freundschaft mit Salomé als auch der mit Gast öffentlich Tribut zu zollen, andererseits hofft er mit dem gemeinsamen Werk des Letzteren Karriere zu fördern. In einem Brief an Gast vom 8. August 1887 macht er bezüglich der Autorenschaft folgenden Vorschlag. Der Schöpferin des Gedichtes wird mit ihren Initialen L. S., unterhalb des Gedichts stehend, gedacht.

¹⁶³⁰ eKGWB/BVN-1882,263 — Brief an Heinrich Köselitz von: 13/07/1882.

¹⁶³¹ Vgl.: Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick. Grundriß einiger Lebenserinnerungen. Aus dem Nachlass herausgegeben von Ernst Pfeiffer. Neu durchgesehene mit einem Nachwort des Herausgebers. Frankfurt am Main: Insel Verlag, 1968, S. 168. Im Folgende zitiert als: Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick.

¹⁶³² Lou von Salomé selbst wird das „Lebensgebet“ in ihren ersten Roman „Im Kampf um Gott“ aufnehmen. Vgl. Lou von Salomé: Lebensrückblick. Anmerkungen, S. 224.

¹⁶³³ eKGWB/BVN-1882,263 — Brief an Heinrich Köselitz: 13/07/1882.

„Hymnus an das Leben

von

Friedrich Nietzsche.

Für Chor und Orchester bearbeitet von Peter Gast. ¹⁶³⁴

Gegenüber Paul Deussen, der Nietzsche im Sommer 1887 in Sils-Maria besucht, meint Nietzsche, dass bei der aktuellen Fassung des Werkes das Wenigste von ihm sei. Gast habe ein Thema von ihm variiert und orchestriert, und die Verse seien von Lou. Einzig diese beiden Namen dürften als Autoren am Titelblatt genannt werden.¹⁶³⁵ Schließlich nimmt die Sache einen geradezu umgekehrten Verlauf. Gast schrieb am 11. August, dass er Nietzsches Werk nicht mit einem „faulen Peter“ behaften wolle und bezüglich des Autorenschaft wünsche,

„so gross die Ehre auch wäre, nicht genannt zu werden. Nachdem ich der Hälfte der deutschen Kapellmeister als Einer bekannt bin, der Nichts kann und Nichts versteht, kann es nicht anders sein, als dass ich Ihr Werk mit diesem faulen Peter nicht beschmutzt wünsche.“

Er fährt fort, dass „niemand wissen und erfahren (soll), dass zufälligerweise ich die Handwerker-Arbeit der Instrumentierung gethan habe“. Er zweifle nicht daran, dass Nietzsche selbst „ebenso, ja wahrscheinlich besser orchestriert haben würde.“ Er sei davon überzeugt, „dass man die Partitur, ich meine das Technische an ihr, ohne den Gast merkwürdig gut finden wird.“¹⁶³⁶ Wie die oben angeführten Reaktionen aus der damaligen Musikwelt zeigen, hat sich dieser Voraussage nicht erfüllt. Die im Folgenden geschilderte Kontroverse über den Schlussakkord mag wohl nicht ausschlaggebend gewesen sein.

„Daß Ihr Name nicht auf das Titelblatt soll, hat mich, aufrichtig, perplex gemacht“ schreibt Nietzsche am 30. August 1887 an Gast, „ich weiß nicht, was in mir remonstrirte, ich glaube beinahe vanité...“ Schließlich fasst Nietzsche einen Plan, nämlich,

„daß diese Verzichtleistung Ihrerseits in der That zu einem guten Ausgange führen kann, daß sie klug ist, kurz daß wir Beide etwas auf die Länge hin spekuliren müssen

¹⁶³⁴ eKGWB/BVN-1887,886 — Brief an Heinrich Köselitz von: 08/08/1887. Der Verleger Fritzsche weigert sich aus kommerziellen Gründen, Peter Gast in die Autorenschaft aufzunehmen. Vgl. Nietzsches Brief vom 30. August 1887 an Peter Gast: eKGWB/BVN-1887,899 — Brief an Heinrich Köselitz: 30/08/1887.

¹⁶³⁵ Elisabeth Förster-Nietzsche: „Der ‚Hymnus an das Leben‘“, in: Das Inselschiff. Eine Zweimonatsschrift. Erster Jahrgang/Fünftes Heft. Juni 1920, S. 209-216, S. 213.

¹⁶³⁶ Heinrich Köselitz aus Venedig an Nietzsche in Sils-Maria am 11. August 1887. In: KGB III/6, Nr.468, S. 64f.

*und gegen die Gesichtspunkte des Augenblicks gleichgültig sein dürfen. So soll ich denn also geschmückt mit was für schönen fremden Federn vor die Herrn Musiker treten!! Habeat sibi! —*¹⁶³⁷

Nietzsche mag durchaus den Plan verfolgt haben, dass, sobald der Hymnus zu einer öffentlichen Aufführung und zu Ruhm gelangt sei, er zur allgemeinen Überraschung die wahre Autorenschaft erklären wollte, in der Hoffnung, auf diese Weise Gast den Weg zum erfolgreichen Musiker zu ebnen. Auch die intensiven Propagandabemühungen mögen in diesem Lichte verstanden werden. Dass Nietzsche sich auch sonst – als Dankbarkeit für seine Hilfsbereitschaft – den Kopf zerbrochen hat¹⁶³⁸, wie er seinen Freund „ein Brückchen bauen könnte“, zeigen folgende Zeilen im Brief vom 2. September 1886¹⁶³⁹:

*„Erfreuen Sie mich recht bald, lieber Freund, mit ein paar Worten über Pläne, Möglichkeiten, Unmöglichkeiten: und ob es etwas giebt, wo ich in's Spiel komme, wo ich ein Brückchen bauen darf, Ihnen zur Ehre oder zum Nutzen.“*¹⁶⁴⁰

Ais oder a. – Musikalischer oder moralischer Querstand

Die große Bedeutung, die Nietzsche seinem Hymnus gibt, kann auch an folgender Kontroverse mit Peter Gast abgelesen werden, welche selbst in „Ecce Homo“, im ersten „Zarathustra“-Kapitel, ihren Niederschlag gefunden hat.

In einer etwas zurechtgerückten Chronologie seiner bisher erschienenen Werke siedelt er den „Hymnus auf das Leben“ in die „Zwischenzeit“¹⁶⁴¹ von „Die Fröhliche Wissenschaft“ und „Also sprach Zarathustra“ an. Gewissermaßen als passenden Übergang zu seinem „poème symphonique“¹⁶⁴², seinen „ganzen Zarathustra“, den er ja in einer bestimmten Hinsicht „unter die Musik rechne[t]“.¹⁶⁴³

¹⁶³⁷ eKGWB/BVN-1887,899 — Brief an Heinrich Köselitz von: 30/08/1887.

¹⁶³⁸ „Köselitzens Schicksal macht mir viel Sorge“, äußert sich Nietzsche am 14. September 1884 gegenüber Overbeck. (eKGWB/BVN-1884,533 — Brief an Franz Overbeck: 14/09/1884.)

¹⁶³⁹ Auch die neu aufgetauchten Nietzsche-Briefe (an Louise Röder-Wiederhold) zeigen eindrucksvoll, wie sehr Nietzsche am jungen Musiker-Schicksal Gasts teilgenommen hat. Vgl. Sammlung Nietzsche-Haus in Sils Maria (bisher unveröffentlicht).

¹⁶⁴⁰ eKGWB/BVN-1886,742 — Brief an Heinrich Köselitz von: 02/09/1886.

¹⁶⁴¹ eKGWB/EH-ZA-1 — Ecce Homo: Also sprach Zarathustra, § 1. Druckfertig 02/01/1889.

¹⁶⁴² Florence Fabre: Nietzsche musicien. La musique et son ombre. Rennes: Presses Universitaires, 2006, S. 135.

¹⁶⁴³ Vgl. eKGWB/EH-ZA-1 — Ecce Homo: Also sprach Zarathustra, § 1. Druckfertig 02/01/1889.

Nietzsche ist es wichtig, die Textgrundlage des „Lebensgebets“ hervorzuheben. Ganz besonders stellt er den letzten Vers¹⁶⁴⁴ heraus: „Hast du kein Glück mehr übrig mir zu geben, wohlan! Noch hast du deine Pein ...“ Diese Worte „haben Größe“, denn „Der Schmerz gilt nicht als Einwand gegen das Leben“. Anschließend fragt er sich „Vielleicht hat auch meine Musik an dieser Stelle Größe.“

Gleichzeitig erinnert Nietzsche an seine Unzufriedenheit mit dem Schlussakkord, der diesen abschließenden Vers nicht seiner Interpretation gemäß zur Geltung bringen würde. Nietzsche wollte den textlichen Höhepunkt durch eine musikalische Variation unterstrichen wissen. Und so lässt er es sich nicht nehmen, hier, in seiner Autobiographie, auf den fehlerhaften Schluss des Musikstückes hinzuweisen: „Letzte Note der Oboe cis nicht c. Druckfehler.“¹⁶⁴⁵ Dieser „Hinweis, dass die erste Klarinette in A (...) cis“ (Klang ais´) zu spielen habe. (...) Das c“ (Klang a´) in Takt 75“ ist eine eigenmächtige Korrektur Peter Gasts.¹⁶⁴⁶

Gast kann sich nicht zu der von Nietzsche gewünschten Änderung durchringen, auch dann nicht als der Versand der Partitur an führende Komponisten und Musiker seiner Zeit ansteht. Am 25. Oktober 1887 äußert er sich folgendermaßen gegenüber Nietzsche:

*„Zu dem Clarinetten-Cis kann ich mich immer noch nicht verstehen; meiner Absicht nach darf dort kein Abschnitt sein. Das ais (Cis) macht auch einen unangenehmen Querstand mit dem darauf folgenden a (...) im Bass. Ich brachte mich nicht dazu, die Correctur in den versandten Exemplaren vorzunehmen, wodurch ich mir gewiss Ihren Unwillen zugezogen habe.“*¹⁶⁴⁷

Tatsächlich zieht Gast sich damit Nietzsches „gewaltigen Unwillen“ zu, wenn dieser in seinem Antwortbrief vom 27. Oktober 1887 den Ausdruck „Querstand“ verwendet und den musikalischen terminus technicus in einen moralischen Begriff eigener Prägung umwertet¹⁶⁴⁸:

¹⁶⁴⁴ Georges Liébert interpretiert in seiner Studie „Nietzsche et la musique“ diesen letzten Verses hinsichtlich des Zusammenhangs von Leid und Leben und er erinnert an die Geschichte des Brahmanen-Königs Viçvamitra, welche Nietzsche in „Zur Genealogie der Moral“ erzählt: „Ich erinnere an die berühmte Geschichte des Königs Viçvamitra, der aus tausendjährigen Selbstarterungen ein solches Machtgefühl und Zutrauen zu sich gewann, dass er es unternahm, einen neuen Himmel zu bauen: das unheimliche Symbol der ältesten und jüngsten Philosophen-Geschichte auf Erden, — Jeder, der irgendwann einmal einen „neuen Himmel“ gebaut hat, fand die Macht dazu erst in der eignen Hölle...“ (eKGWB/GM-III-10 — Zur Genealogie der Moral: § III — 10. Erste Veröff. 16/11/1887. Vgl. auch: eKGWB/M-113 — Morgenröthe: § 113. Erste Veröff. 31/07/1881; Georges Liébert: Nietzsche et la musique. Perspectives germaniques. Collection dirigée par Jacques Le Rider. Paris: Presses universitaires de France, 1995, S. 178f.)

¹⁶⁴⁵ eKGWB/EH-ZA-1 — Ecce Homo: Also sprach Zarathustra, § 1. Druckfertig 02/01/1889.

¹⁶⁴⁶ Vgl.: Janz: Kritischer Bericht, S. 343.

¹⁶⁴⁷ Heinrich Köselitz aus Venedig am 25. Oktober 1887 an Nietzsche in Nizza, KGB III 6, S. 92f.

¹⁶⁴⁸ Janz: Kritischer Bericht, S. 343.

„A i s erleichtert mich, ich kann Ihnen nicht helfen, es macht die Brücke zu der ‚süßen‘ Entschlossenheit der letzten Phrasierung. Ich würde a aushalten, wenn es den Anfang einer langen leidenschaftlichen, tragischen, auf- und abschwellenden C a d e n z (auf fis-moll), etwa mit einem Violinen-Unisono, machte; an sich allein steht es da, dürr, schmerzhaft, hoffnungslos. Auch bewegt sich in diesen Takten die Melodie in lauter k l e i n e n Sekunden: diese g r o ß e h—a klingt wie ein Widerspruch. – Sie sehen, ich komme über den m o r a l i s c h e n Q u e r s t a n d dieses a schlecht hinweg. –“¹⁶⁴⁹

Nietzsche setzt sich mit dieser Argumentation dem eigensinnigen Musicus gegenüber nicht durch. Bis zum 19. November 1887 hat er Verstärkung geholt: er beruft sich nun auf eine dritte Meinung, jener Gustav Krugs, der inzwischen zum „Kölner Regierungsrath“ promoviert ist, damit Gast den Fehler wenigstens händisch auf der bereits gedruckten Partitur korrigiere. Er „beschwört“ seinen Peter Gast,

„mein Gewissen in diesem im Punkte des problematischen a zu beruhigen; denn inzwischen hat Freund K r u g, der Kölner Regierungsrath, mir seine entschiedene Mißbilligung desselben ausgedrückt (es sei ‚sein einziger Anstoß‘: sein Brief, übrigens fast begeistert, auch hinsichtlich der Instrumentation, war bisher das schönste Erwiderungszeichen. Auch hat er die Aufführung in Cöln versprochen). Bitte, bitte, bitte und seien Sie so engelhaft und corrigiren Sie!!! damit ich in meinen Nächten vor der Clarinette Ruhe finde: als welche wie ein böses Gewissen bei mir umgeht.“¹⁶⁵⁰

Es hilft alles nichts. Gast rückt nicht davon ab, und so macht Nietzsche den Versuch sich mit der Bitte um Berichtigung an den Verleger der Partitur, Ernst Wilhelm Fritsch, nach Leipzig zu wenden.¹⁶⁵¹ Als Nietzsche sich am 15. September 1887 nach dem Stand der Produktion erkundigt – „Sind von der Partitur des Hymnus schon Exemplare fertig?“¹⁶⁵² – geht er offenbar von der Annahme aus, die gewünschte Änderung sei ausgeführt worden. Dies war jedoch nicht der Fall. Schließlich sieht sich er genötigt, einen Zettel „An alle Empfänger des Hymnus an das Leben“ zu adressieren, um sie über Folgendes zu informieren: „In der Partitur des Hymnus, den zu übersenden ich mir erlaubte, ist noch die letzte Note der Clarinette (aus S. 11) zu berichtigen: dieselbe muß cis lauten, n i c h t c.“¹⁶⁵³ Noch am 15. Juni 1888, als Nietzsche Gast beauftragt, den

¹⁶⁴⁹ eKGWB/BVN-1887,940 — Brief an Heinrich Köselitz: 27/10/1887.

¹⁶⁵⁰ eKGWB/BVN-1887,955 — Brief an Heinrich Köselitz: 19/11/1887.

¹⁶⁵¹ Vgl.: eKGWB/BVN-1887,943 — Brief an alle Empfänger des Hymnus an das Leben. Dieser Brief richtet sich eigentlich an Nietzsches Verleger Ernst Wilhelm Fritsch in Leipzig und wurde in der KGB/KSB nicht vollständig abgedruckt. Er ist Bestandteil der Sammlung Rosenthal-Levy in Nietzsche-Haus in Sils-Maria. Der Erstdruck inklusive Faksimile (Hs 43) bedindet sich in: Julia Rosenthal/Peter André Bloch/David Marc Hoffmann (Hg.): Friedrich Nietzsche. Handschriften, Erstausgaben und Widmungsexemplare. Die Sammlung Rosenthal-Levy im Nietzsche-Haus in Sils Maria. Basel: Schwabe-Verlag, 2009, S. 168f.

¹⁶⁵² eKGWB/BVN-1887,909 — Brief an Ernst Wilhelm Fritsch: 15/09/1887.

¹⁶⁵³ eKGWB/BVN-1887,943 — Brief an alle Empfänger des Hymnus an das Leben

Hymnus mit einer Widmung an Carl Spitteler zu schicken, vergisst er nicht hinzuzufügen: „Und r e c t i f i z i e r e n Sie die Clarinette, Freund! Ich habe sonst im Grabe keine Ruhe!“¹⁶⁵⁴

Musikalienbestand in Nietzsches Nachlass

Fast der gesamte Nachlass Nietzsches – auch der musikalische – befindet sich in seltener, weitgehender Vollständigkeit im Nietzsche-Archiv, heute Bestandteil des Goethe- und Schiller-Archivs in Weimar. Neben dem Weimarer Archiv befinden sich vereinzelt musikalische Autographen in der Universitätsbibliothek Basel sowie in Privatbesitz. Einige Kompositionen, deren Existenz in Nietzsches Aufzeichnungen oder Briefen bezeugt ist, sind bisher nicht bekannt geworden und müssen als verloren gelten.¹⁶⁵⁵

Editionen der Nietzsche-Musikalien

Was Nietzsches musikalischen Nachlass betrifft, wäre, laut Janz, Peter Gast der berufenste Herausgeber gewesen. Gast beteiligt sich nach Nietzsches geistigem Zusammenbruch an der Edition einer Gesamtausgabe des philosophischen Werks und Nachlasses, welches zunächst im Vordergrund stehen sollte. Aufgrund einer Auseinandersetzung mit Schwester Elisabeth, die sich zur allein maßgebenden Nachlassverwalterin erkoren hat, bricht er seine Mitarbeit schließlich ab. Im Laufe der Jahre wurde sich Elisabeth jedoch darüber klar, dass sie ohne Gasts Fähigkeit, Nietzsches schwer leserliche späte Handschrift zu entziffern, nicht durchkommen würde. Mit dem Auftrag, Nietzsches Kompositionen herauszugeben, kann sie ihn zu einer neuerlichen Mitarbeit im Nietzsche-Archiv ködern.¹⁶⁵⁶ Gast schreibt darüber am 15. November 1899 an Franz Overbeck in Basel:

*„Anfang Oktober kam ein Brief, der mir die Herausgabe von N[ietzsche]s Kompositionen ans Herz legte, in einer Weise, die mich diesmal weder zum Lachen noch zum Weinen brachte und mir thatsächlich akzeptabel schien.“*¹⁶⁵⁷

In der Folge kommt es zur Versöhnung zwischen Gast und Förster-Nietzsche, und als Resultat das für die Werk- und Briefausgaben so verhängnisvolle Einschwenken Gasts

¹⁶⁵⁴ eKGWB/BVN-1888,1046 — Brief an Heinrich Köselitz: 15/06/1888.

¹⁶⁵⁵ Janz: Kritischer Bericht, S. 319.

¹⁶⁵⁶ Vgl. Karl Schlechta: Nietzsche-Chronik. Daten zu Leben und Werk. München/Wien: Hanser, 1975, S. 125.

¹⁶⁵⁷ Heinrich Köselitz an Franz Overbeck, in: Overbeckiana. Übersicht über den Franz-Overbeck-Nachlaß der Universitätsbibliothek Basel, Teil 1: Die Korrespondenz Franz Overbecks. Hg. von Ernst Staehelin und Matthäus Gabathuler. Basel: Verlag von Helbing & Lichtenhahn. 1962, S. 196.

auf die bedenkliche Editionspraxis der Frau Förster. Sie setzt ihn allerdings restlos für die philosophische Edition ein, zur Edition des musikalischen Nachlasses kam es aber nie. Ob Gast¹⁶⁵⁸ allenfalls Vorarbeiten vorantreiben konnte, inwieweit die reichlichen, ja fast vollständigen Manuskript-Bestände des Archivs seinen Bemühungen zu verdanken sind, kann nicht mehr vollständig rekonstruiert werden. Konkrete Vorarbeiten Gasts hinsichtlich einer Herausgabe des gesamten musikalischen Nachlasses¹⁶⁵⁹ können, laut Janz, nicht festgestellt werden.¹⁶⁶⁰ Jedenfalls scheint Gast bald resigniert zu haben, denn er schrieb am 24. Februar 1904 an Ludwig Siedmair¹⁶⁶¹:

*„Herausgabe der Lieder Nietzsches – nun, das liegt noch ein bißchen in weitem Felde. Die Gründe für das Hinhalten kann ich Ihnen, als sehr privater Natur, augenblicklich nicht entwickeln.“*¹⁶⁶²

Auch Harry Graf Kessler¹⁶⁶³ unternimmt im Jahre 1895 einen Versuch, Nietzsches musikalischen Nachlass zu veröffentlichen. Mit dem *Vorhaben, Nietzsches „Hymnus*

¹⁶⁵⁸ Seit Mai 1881 taucht in den Briefen anstatt des Namens Heinrich Köselitz (1854-1918) auch der Künstlername Peter Gast auf, welchen Nietzsche ihm verpasste, da er dessen Nachnamen als slawische Bezeichnung für den „Ziegenhirten“ für einen Komponisten unpassend fand. Im Jahr 1900, nach seiner Rückkehr an das Nietzsche-Archiv, machte er das Pseudonym zum bürgerlichen Namen. Erst in den letzten Lebensjahren, nachdem er sich mit dem Archiv endgültig überworfen hatte, kehrte er zu „Köselitz“ zurück.

Nietzsche lernte Köselitz im Herbst 1875 als Studenten in Basel kennen, wo dieser u.a. bei ihm, Jacob Burckhardt und Overbeck Vorlesungen hört. Köselitz wird bald Nietzsches Vertrauter, später sein erster Leser der Manuskripte, ebenso Diktat- und Abschreiber, Korrektur- und Vorleser sowie Sanitäter. Als Musiker und Komponist verfasst Köselitz u.a. „Der Löwe von Venedig“ (Oper), „Scherz, List und Rache“ (Singspiel nach Goethe), Lieder und Septette. In seiner sächsischen Heimatstadt Annaberg ist man heutzutage stolz auf ihren großen Sohn; es wurde sowohl ein Köselitz-Platz als auch eine Peter-Gast-Straße nach ihm benannt. Auch sein Hauptwerk „Der Löwe von Venedig“ steht gelegentlich auf dem dortigen Theaterspielplan.

¹⁶⁵⁹ Dennoch kam es, während des Archiv-Regimes der Elisabeth Förster-Nietzsche, zu einigen Einzelpublikationen:

„Hymnus an das Leben“, Partitur und Stimmen, Leipzig, 1887.

„Das Kind auf der Puszta“ in: E. Förster-Nietzsche: das Leben Fr. Nietzsches, Band I nach S. 80 resp. S. 224, 1895.

„Junge Fischerin“ als Beigabe der Zeitschrift PAN, 1896.

„Ade! Ich muß nun gehen“ Marschlied, Facsimile und Druck als Beilage III zum „Kladderadatsch“, Februar, 1915.

„Musikalische Werke von Fr. Nietzsche“. Hg. im Auftrage des Nietzsche-Archivs von Georg Göhler. Erster Band: „Die Lieder“, Leipzig, 1924. In einem geplanten, aber nicht erschienenen zweiten Band sollte die „Manfred-Meditation“ ediert werden. Vgl. Max Ungers Ankündigung in: Die Musik. 1924, S. 828; als Notenbeilage erschien hier, in einem Nachdruck der Göhlerschen Ausgabe, das Lied „Beschwörung“. (Zit. nach Janz: Kritischer Bericht, S. 351.)

Einen Überblick über die wichtigsten Kompositionen Nietzsches bietet ein einführender Kommentar zu den auf einer Doppel-CD eingespielten Musikstücken: Cornelis Witthoefft: „Sie hätte singen sollen, diese Seele...“. Friedrich Nietzsches Denken und Musik. Zugleich eine Anleitung zum Hören nach Nietzsche. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft/der blaue reiter Verlag für Philosophie Siegfried Reusch, 2012: ISBN: 978-3-654-60329-2. Zum „Hymnus“ vgl. S. 19 und S. 28ff.

¹⁶⁶⁰ Vgl. Janz: Kritischer Bericht, S. 351.

¹⁶⁶¹ Janz: Kritischer Bericht, S. 351.

¹⁶⁶² Unveröffentlichter Brief, zitiert nach Janz: Kritischer Bericht, S. 351.

¹⁶⁶³ Harry Graf Kessler (23.5.1868 in Paris – 13.11.1937 in Lyon) machte sich als Diplomat, Schriftsteller und Weltreisender einen Namen. Seit 1902 lebte er in Weimar. Dort zählt er zu den Förderern und

an die Freundschaft“ in der von ihm mitherausgegebenen Kunstzeitschrift PAN¹⁶⁶⁴ **zu veröffentlichen**, besucht Kessler Elisabeth Förster-Nietzsche im Archiv in Naumburg, nachdem er durch ein Empfehlungsschreiben des Philosophen Raoul Richter eingeführt worden ist. Auch wenn der „Hymnus“ schließlich nicht in der Zeitschrift erscheinen wird, bleibt der Kontakt zwischen Förster-Nietzsche und Kessler trotz politischer Meinungsverschiedenheiten über die Jahrzehnte hinweg bestehen. Kesslers Tagebuch hält diesen ersten Besuch im Archiv mit all seinen Eindrücken und Komplikationen fest. Es ging darum, mit der herrischen Leiterin des Archiv „wegen der Publikation von Nietzsches musikalischen Werken im Pan [zu] verhandel[n]“. Außer ihr war auch Fritz Koegel, „ein grosser, dunkler Mann mit einem schönen ausdrucksvollen Kopf, dessen geniales Aussehen er aber etwas zu sehr durch wirre Frisur und ‚Schinn‘ nachhilft“ anwesend. Es handelte sich bei ihm um einen frühen Mitarbeiter an der Nietzsche-Gesamtausgabe¹⁶⁶⁵, der anstelle des damals vorübergehend entlassenen Peter Gast die Redaktionsarbeit leistete.

„Zuerst schienen sie beide nicht sehr bereit den Hymnus an die Freundschaft herzugeben; als ich ihnen aber mit Klinger¹⁶⁶⁶ und Weingartner¹⁶⁶⁷ kam, waren sie einverstanden. Im Archiv, einem mittelgrossen freundlichen Raum, der Nietzsches Bibliothek und Manuscripte enthält, spielte Kögel dann mehrere Male den Hymnus und einige Lieder von Nietzsche vor; der Hymnus, ein mächtiges, heroisch-herbes Werk im Styl zwischen Bach und der Neunten Symphonie stehend, ist eine echte musikalische Verkörperung der eigentlich Nietzsche-Zarathustrischen Affekte; das Merkwürdigste, dass dieses Werk, das 1873, in der Zeit der engsten Freundschaft zwischen Wagner und Nietzsche komponiert und selber ein Denkmal dieser Freundschaft ist, so garnicht (sic!) von Wagners musikalischem Styl berührt ist, während Nietzsches frühere Werke zum

Beratern des Nietzsche-Archivs. Seine Tagebücher – hg. von Günter Riederer und Jörg Schuster. Stuttgart: Klett-Cotta, 2004, 9 Bände – geben einen lebendigen Einblick in die Machenschaften des Nietzsche-Archivs.

¹⁶⁶⁴ Der PAN war das zentrale Organ der Nietzsche-Begeisterung, die Kessler mit vielen Vertretern seiner Generation teilte. Die Zeitschrift praktizierte einen „unverhüllte[n] Nietzsche-Kult“ (Jürgen Krause: „Martyrer“ und „Prophet“. Studien zum Nietzsche-Kult in der bildenden Kunst der Jahrhundertwende. Berlin/New York, 1984, S. 112.) Breits das erste Heft wurde 1895 programmatisch mit Nietzsches Fragment „Zarathustra vor dem Koenige“ und einer Zarathustra-Allegorie von Hans Thoma eröffnet. Bis zum letzten Jahrgang der Zeitschrift erschienen zahlreiche Beiträge von und zu Nietzsche. (Vgl. dazu: „Einleitung“, in: Harry Graf Kessler: Das Tagebuch. Zweiter Band 1892-1897. Hg. Von Günter Riederer und Jörg Schuster unter Mitarbeit von Christoph Hilse. Begonnen von Angelika Lochmann. Stuttgart: Klett-Cotta, 2004, 9. Bände, S. 54ff.)

¹⁶⁶⁵ Fritz Koegel gab von 1894 bis 1897 die 12 Bände der Nietzsche-Gesamtausgabe heraus (8 Werk- und 4 Nachlassbände). Er fertigte die sog. „Koegelexzerpte“, wobei es sich um geheime Abschriften von kritischen Äußerungen Nietzsches zu seiner Schwester handelte, da er im Laufe der Zusammenarbeit Misstrauen gegenüber der Archivleiterin schöpfte und die Vernichtung von unerwünschten Material befürchtete. Nach Differenzen wurde er am 1. Juni 1897 entlassen. (vgl. Nietzsche-Zeitgenossenlexikon, S. 110)

¹⁶⁶⁶ Max Klinger, 1857-1920, Maler, Radierer und Bildhauer

¹⁶⁶⁷ Paul Felix Edler Weingartner von Münzberg, 1863-1942, Dirigent und Komponist, 1891-98 Kapellmeister an der Kgl. Oper Berlin; 1908-27 Dirigent der Wiener Philharmoniker, 1914-19 Generalmusikdirektor in Darmstadt.

Teil sehr stark Wagnerisieren.“ (...) Abends sang dann Kögel auch eigene Kompositionen nach Nietzscheschen Gedichten, die Tauben von San Marco, der Albatros, Unendlichkeit etc.; ergreifend schöne Stimmungsentwicklungen aus den Nietzscheschen Worten. Beim Albatros konnte die Schwester die Thränen nicht zurückhalten.“¹⁶⁶⁸

Gustav Lenzewskis Editionsplan

Als sich nach dem Tode der Elisabeth Förster-Nietzsche das Regime im Archiv gelockert hatte, bemühte sich Gustav Lenzewski¹⁶⁶⁹ um Nietzsches musikalischen Nachlass. Ein Editionsplan zu Lenzewskis geplanter Ausgabe ist erhalten geblieben. Demnach sollten alle fragmentarischen Kompositionen in einem Ergänzungsband zur Historisch-Kritischen Gesamtausgabe veröffentlicht werden.¹⁶⁷⁰ Die abgeschlossenen Kompositionen waren als Einzelpublikationen in einer Mappe zusammengefasst, vorgesehen.¹⁶⁷¹

Im Zusammenhang mit seinem Editionsplan wurden 1945 einige fertigen Druckvorlagen¹⁶⁷² (darunter auch Nietzsche-Autographen) zum Druck nach Leipzig gegeben, wo sie bei einem Bombenangriff während des Kriegs verbrannten. Photokopien von den Originalen blieben in Weimar erhalten.¹⁶⁷³

Im Zuge seiner Arbeit hatte Lenzewski die musikalischen Nachlassbestände neu geordnet und signiert¹⁶⁷⁴ und somit wertvolle Vorarbeiten geleistet, woran Curt Paul Janz anschließen konnte. Janz wird im Jahre 1976 mit der Publikation „Nietzsche, Friedrich: Der musikalische Nachlaß“ Nietzsches musikalischen Nachlass zum ersten Mal vollständig vorlegen.

¹⁶⁶⁸ Harry Graf Kessler: Das Tagebuch. Zweiter Band 1892-1897, 404. Hg. Von Günter Riederer und Jörg Schuster unter Mitarbeit von Christoph Hilde. Begonnen von Angelika Lochmann. Stuttgart: Klett-Cotta, 2004, 9. Bände.

¹⁶⁶⁹ G. Lenzewski (1896-1988) war ein Violinist, Konzertmeister, der in Frankfurt am Main an der staatlichen Hochschule für Musik tätig war und das Lenzewski-Quartett gründete.

¹⁶⁷⁰ Der Mainzer Verlag B. Schott's Söhne sollte sie herstellen.

¹⁶⁷¹ Vgl. dazu den Bericht über die 14. Ordentliche Mitgliederversammlung der Gesellschaft der Freunde des Nietzsche-Archivs am 11. Dezember 1939. (Zitiert nach Janz: Kritischer Bericht, S. 352)

¹⁶⁷² Janz zufolge gibt es Hinweise, dass Lenzewski einige Stücke für die Druckvorlage überarbeitet haben dürfte. Die in Weimar verwahrten Werkverzeichnisse enthalten Hinweise von seiner Hand, wie z.B. ‚Revidieren‘, ‚wenig geglückt‘, ‚gut‘, ‚prüfen‘, ‚beachtlich‘, ‚zu lang‘; überarbeiten!‘ Auch die noch erhaltenen Abschriften Lenzewskis weisen Änderungen und Eingriffe in der originalen musikalischen Text auf. (Vgl. Janz: Kritischer Bericht, S. 352.)

¹⁶⁷³ Vgl. ebd. S. 319 und S. 352.

¹⁶⁷⁴ Die heutige Archivordnung folgt weitgehend diesen Signaturen. Vgl. Janz: Kritischer Bericht, S. 319.

Kapitel 8:

Nietzsches Politik der Trennung – Freundschaften brechen

„mein Princip (...) mich den Dingen und Menschen nicht länger hinzugeben, als bis ich sie kennen gelernt habe“

„Vielleicht hat noch nie jemand mit solchem Radikalismus *alles von sich weggelebt* wie Nietzsche“¹⁶⁷⁵, schreibt Stefan Zweig in seinem Nietzsche-Essay. Ein Blick auf seine Biographie bestätigt, dass er *mit allem und jedem brach*, was versuchte, in irgendeiner substantiellen Weise seiner habhaft zu werden. Die Liste der Trennungen ist beindruckend: Während seiner Studentenzeit bricht er mit der Bonner Burschenschaft „Franconia“, später, um seine Professur antreten zu können, legt er seine preußische Staatsbürgerschaft zurück¹⁶⁷⁶, zieht nach Basel um, wo er mit seiner akademischen Disziplin, der Philologie, bricht. Er bricht mit dem Deutschtum, er besteht darauf, dass er polnischer Herkunft sei¹⁶⁷⁷ und fühlt sich der französischen Schriftkultur¹⁶⁷⁸

¹⁶⁷⁵ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 288.

¹⁶⁷⁶ Nietzsche schreibt in seiner brieflichen „Vita“ an Brandes: „ich hatte nöthig, mein deutsches Heimatsrecht aufzugeben, da ich als Offizier („reitender Artillerist“) zu oft einberufen und in meinen akademischen Funktionen gestört worden wäre.“ (eKGWB/BVN-1888,1014 — Brief an Georg Brandes von: 10/04/1888). Vgl. dazu: Hecker, Hellmuth: „Nietzsches Staatsangehörigkeit als Rechtsfrage“, in: Neue Juristische Wochenschrift, Jg. 40 (1987), Nr. 23, S. 1388-1391 und Eduard His: „Friedrich Nietzsches Heimatlosigkeit“, in: Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde. Hg. von der Historischen und antiquarischen Gesellschaft zu Basel. 40. Band, 1941, S. 159-186 (Erstveröffentlichung). Reprint in: Beiträge zur Nietzsche Forschung. Basel: Schwabe & Co, 2002. Eduard His untersucht die Frage nach Nietzsches Staatsangehörigkeit basierend auf einer Recherche über die damaligen rechtlichen Verhältnisse des Kantons Basel-Stadt. Daraus geht hervor, dass die von Paul Deussen und Mazzino Montinari verbreitete Behauptung, Nietzsche wäre Schweizer Staatsbürger geworden, unrichtig gewesen ist.

¹⁶⁷⁷ „Er selbst sei Pole; sein Name heiße Niecki, der ‚Vernichter‘, ‚Nihilist‘, der ‚Geist, der stets verneint‘, was ihm Freude machte. Er werde auch noch häufig von Polen polnisch angesprochen auf sein Gesicht hin, unlängst hätte ihm einer dann gesagt, ‚die Rasse ist noch da, aber das Herz hat sich abgewandt‘.“ Mit „der Geist, der stets verneint“, zitiert Nietzsche Mephistopheles aus Goethes Faust I, (Vs. 1338). Dies erfahren wir aus Josef Paneths brieflichen Bericht über ein Treffen mit Nietzsche an seine Sophie Schwab am 19. Januar 1884, in: ders.: Vita Nuova. Ein Gelehrtenleben zwischen Nietzsche und Freud. Autobiographie. Essays. Briefe. Hg. und kommentiert von Wilhelm W. Hemecker. Graz: Leykam, 2007, S. 156. Vgl. auch Nietzsches unveröffentlichtes blaues Quartheft Mp V 32, welches zu den Jugendschriften zählt. Auf S. 58 steht „Fridrisk v Nietsky (alias) FW Nietzsche“. Ein Hinweis darauf findet sich im Nachbreicht zu BAW 2, S. 459. Ebenso: „Meine Vorfahren waren polnische Edelleute (Niězky)“ (eKGWB/BVN-1888,1014 — Brief an Georg Brandes von: 10/04/1888.) „In der Fremdenliste Nizza’s wurde ich als Polonais verzeichnet. (...) Etwas zum Singen: aber bloß für die durchlauchtigsten Ohren des Fürsten Bismarck: Noch ist Polen nicht verloren, – / Denn es lebt Nie[t]zky noch...“ (Vorstufe von §2 „Warum ich so gute Bücher schreibe“ für Ecce homo, KSA 14, S. 482f.; vgl. auch den Brief an Köselitz: eKGWB/BVN-1888,1013 — Brief an Heinrich Köselitz von: 07/04/1888.) Nietzsche paraphrasiert hier die Anfangsverse des „Polenlieds“ „Finis Poloniae“ (1831), welches vom vagabundierenden Dichter und „Naumburger Original“, Ernst Ortlepp, verfasst wurde (vgl. KSA 14, S. 484). Über Ortlepp vgl. Nietzsches Brief an W. Pinder: eKGWB/BVN-1864,432 — Brief an Wilhelm Pinder von: 04/07/1864. Vgl. dazu: Hans Gerald Hödl: „Der alte Ortlepp war es übrigens nicht ...“

zugehörig. Während seines Wanderlebens in der Schweiz und im Mittelmeerraum wechselt er seine „chambres garnies“ alle paar Monate. Anfang 1887 rechnet Nietzsche einundzwanzig Wohnungen nach, die er allein während [der] sieben Winter in Genua und Nizza bewohnt hat, wie er in einem Brief an Overbeck schreibt.¹⁶⁷⁹ Als philosophischer Lehrer rät er seinen Schülern und Lesern, ihm nicht verhaftet zu bleiben.¹⁶⁸⁰ Als Pastorensohn bricht er mit seiner Religion, als Unzeitgemäßer bricht er mit seiner Zeit, in seinem Werk mit dem Menschlichen, in seinem Versuch, eine Richtung zum Übermenschlichen zu weisen. Nietzsches Verhältnis zum Bruch, zur Trennung, ist signifikant. So konstatieren Marco Brusotti eine „*Kunst des Abschiednehmens*“¹⁶⁸¹, Jean Lacoste einen „*éternel départ*“¹⁶⁸² und Avital Ronell eine „*Politik der Trennung*“, welche unnachgiebig war.¹⁶⁸³

Einen aufschlussreichen Brief schreibt der zwanzigjährige Nietzsche in den Sommerferien nach seinem ersten Studienjahr an seinen Studienfreund Hermann Mushacke. Er denke „mit einem etwas unangenehmen Gefühl an Bonn zurück“. Dies bezieht er vor allem auf seinen zeitweilig intensiven Umgang mit der Burschenschaft „Frankonia“, deren Mitglied (als Fuchs) er geworden war: „Mein Verweilen in der Burschenschaft erscheint mir — offen gesagt — als ein faux pas (...) Damit gieng ich

Philologie für Spurenleser“, in: Nietzsche-Studien. Band 27 (1998), S. 440–445 und Hermann J. Schmidt: Der alte Ortlepp war's wohl doch. Aschaffenburg: Alibri-Verlag, 2004.

¹⁶⁷⁸ Vgl.: Nietzsche am 4. Oktober 1888 an Malwida von Meyenbug: „Diese Schrift gegen Wagner sollte man auch französisch lesen. Sie ist sogar leichter in's Französische zu übersetzen als ins Deutsche.“ (eKGWB/BVN-1888,1126 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 04/10/1888.) Ein vergleichbarer Anspruch findet sich in „Ecce homo“: „Mein alter Lehrer Ritschl behauptete sogar, ich concipirte selbst noch meine philologischen Abhandlungen wie ein Pariser romancier — absurd spannend. In Paris selbst ist man erstaunt über „toutes mes audaces et finesses“ — der Ausdruck ist von Monsieur Taine“ (eKGWB/EH-Bücher-2 — Ecce Homo: § 2. Druckfertig 02/01/1889).

¹⁶⁷⁹ Vgl. eKGWB/BVN-1887,788 — Brief an Franz Overbeck von: 04/01/1887.

¹⁶⁸⁰ „Ich selber suche keine „Anhänger“ (eKGWB/BVN-1880,1 — Brief an Otto Eiser von: Anfang Januar 1880.); „Erhebt euch und geht, Freunde, schon viel zu lange habt ihr mich reden lassen.“ (eKGWB/NF-1880,6[397] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1880.); „Vademecum — Vadetecum. / Es lockt dich meine Art und Sprach, / Du folgest mir, du gehst mir nach? / Geh nur dir selber treulich nach: — / So folgst du mir — gemach! gemach!“ (eKGWB/FWorspiel-7 — Die fröhliche Wissenschaft: § 7. Vademecum — Vadetecum. Erste Veröff. 10/09/1882.) Jacques Le Rider betont „l'effort nietzschéen de dépassement héroïque“. Zur Verdeutlichung dieses Anspruchs Nietzsches gegenüber seinen Lesern und Schülern, zitiert der Autor René Char: „Comme Nietzsche (...) après avoir tout exigé de nous, il nous demande de le ‚renvoyer‘. Dernière et essentielle exigence. Lui qui ne s'est satisfait de rien, comment pourrions-nous nous satisfaire de lui?“ (René Char: „Arthur Rimbaud“, in: Recherche de la base et du sommet, III : Grands astreignants ou la conversation souveraine, in: Œuvre complètes. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1983, S. 731ff. Zitiert nach: Jacques Le Rider: Nietzsche en France. Paris: P.U.F., 1999, S. 24.)

¹⁶⁸¹ Marco Brusotti: Die Leidenschaft der Erkenntnis. Philosophie und ästhetische Lebensgestaltung bei Nietzsche von Morgenröthe bis Also sprach Zarathustra. Berlin/New York: De Gruyter, 1997, S. 464.

¹⁶⁸² Jean Lacoste wählt diese Wendung als Titel seines Buches „Voyager avec Friedrich Nietzsche. L'éternel départ“. Louis Vuitton: Paris, 2014.

¹⁶⁸³ Vgl. Avital Ronell: „Der Liebesbeweis oder: Schlussmachen (Nietzsche und Wagner)“, in: Narziss und Eros. Bild oder Text? Herausgegeben von Eckart Goebel und Elisabeth Bronfen. Göttingen: Wallstein Verlag, 2009, S. 166–186, S. 181. (Original: „Testing Your Love, or: Breaking up“, in: Dies.: The Test Drive. University of Illinois Press, 2005, S. 277–326.) Im Folgenden zitiert als: Avital Ronell: Der Liebesbeweis.

über *mein Princip hinaus, mich den Dingen und Menschen nicht länger hinzugeben, als bis ich sie kennen gelernt habe.*“ Nietzsche lässt tief blicken, wenn er „sein Princip“ des Brechens hier offen ausspricht. Weiter erklärt er in diesem Brief, er sei „keiner der unbedingten Parteigänger der Frankonia (...) mit meiner vielfachen Zerrissenheit, mit *meinem wegwerfenden oft frivolen Urtheile*“.¹⁶⁸⁴

Nicht nur das vom jungen Nietzsche für sich aufgestellte Prinzip, sondern auch das angesprochene „wegwerfend[e] oft frivol[e] Urtheile[n]“ wird seinem Lebens- und Denkweg prägen. Nietzsche „braucht und verbraucht“ Urteile und Überzeugungen, „wirft wieder weg, was er gewinnt“¹⁶⁸⁵. An seinem Prinzip festhaltend, betrifft dieses *Sich-Nicht-länger-Hingeben nicht nur Überzeugungen, sondern auch Freunde*. Und diese, „sie spüren und wittern an seinem weit ausholenden kühnen Gang sofort sein Unverlässlichsein, das Nicht-treu-Bleiben an der Überzeugung, jene maßlose Freiheit, die der Freieste gegen alles, also auch gegen sich selber fühlt“¹⁶⁸⁶, so Stefan Zweig.

Was „Prinz Vogelfrei“¹⁶⁸⁷ am meisten fürchtet, ist, an Überzeugungen, an Weltanschauungen, an Menschen substantiell und dauerhaft gebunden zu sein. Diese innere Verfassung kommt auch in den Schlussworten eines Briefes vom 16. Januar 1869 an Erwin Rohde zum Ausdruck. Dort schreibt er: „Und so lebe wohl und verzeih, wenn Du kannst, *die Treulosigkeit Deines treusten Freundes*. S’giebt halt keine Treue auf der Welt.“¹⁶⁸⁸ Nietzsches „treue Treulosigkeit“ bewahrt ihn davor, ein „Definitives, ein Unwiedersprochenes“¹⁶⁸⁹ zu werden. Nietzsche will nie treu im herkömmlichen Sinne sein, aber immer wahrhaftig: „Wahrheit, wie Nietzsche sie versteht, ist eben keine starre, keine kristallene Form der Wahrheit, sondern der feurig glühende Wille zum Wahrsein und Wahrbleiben“¹⁶⁹⁰, so Zweig.

Um wahr zu bleiben, muss Nietzsche kontinuierlich *Freundschaften brechen*. Er müsse „durch viele Individuen hindurch“¹⁶⁹¹, besagt ein nachgelassenes Fragment aus dem Jahre 1881. Er sei ein Mensch, „der nichts mehr wünscht als täglich irgend einen beruhigenden Glauben zu verlieren“ und darin „sein Glück sucht und findet“¹⁶⁹², lässt er Louise Ott am 22. September 1876 wissen. Jeder Bruch entspricht einer „Häutung“, die vor dem geistigen Starrwerden schützt, wie der 573. Aphorismus aus der „Morgenröthe“ veranschaulicht: „Die Schlange, welche sich nicht häuten kann, geht zu Grunde.

¹⁶⁸⁴ eKGWB/BVN-1865,478 — Brief an Hermann Mushacke von: 30/08/1865.

¹⁶⁸⁵ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 276.

¹⁶⁸⁶ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 281.

¹⁶⁸⁷ eKGWB/IM-Prinz — Idyllen aus Messina : § Prinz Vogelfrei. Erste Veröff. 01/06/1882.

¹⁶⁸⁸ eKGWB/BVN-1869,608 — Brief an Erwin Rohde: 16/01/1869.

¹⁶⁸⁹ Stefan Zweig: Nietzsche. S. 281.

¹⁶⁹⁰ Stefan Zweig: Nietzsche. S. 276.

¹⁶⁹¹ eKGWB/NF-1881,11[197] — Nachgelassene Fragmente Frühjahr–Herbst 1881.

¹⁶⁹² eKGWB/BVN-1876,552 — Brief an Louise Ott von: 22/09/1876.

Ebenso die Geister, welche man verhindert, ihre Meinungen zu wechseln; sie hören auf, Geist zu sein.¹⁶⁹³

Nietzsche spricht hier von Menschen des Typus des „freien Geistes“, die, um „reif und süß“ zu werden, auf „Loslösungen“ angewiesen sind. Nietzsches „Princip“ des Sich-Nicht-Länger-Hingebens aus dem Jahre 1865 findet rund zwanzig Jahre später seine Entsprechung im Vorwort zur neuen Ausgabe von „Menschliches, Allzumenschliches“ aus dem Jahre 1886. In diesem Text wendet Nietzsche seinen Blick zurück auf die Zeit der Entstehung des Werkes „in Sorrent während eines Winteraufenthaltes (1876 auf 1877)“¹⁶⁹⁴. Hubert Treiber bezeichnet dieses Werk als Nietzsches „Häutungs-Urkunde“¹⁶⁹⁵ hinsichtlich seines Bruchs mit Richard Wagner. „Was bindet am festesten?“ – an diese Frage bzw. seiner Antwort und konkreten Umsetzung bewähren sich freie Geister:

„Man darf vermuthen, dass ein Geist, in dem der Typus „freier Geist“ einmal bis zur Vollkommenheit reif und süß werden soll, sein entscheidendes Ereigniss in einer grossen Loslösung gehabt hat, (...) Was bindet am festesten? welche Stricke sind beinahe unzerreissbar? Bei Menschen einer hohen und ausgesuchten Art werden es die Pflichten sein: jene Ehrfurcht, wie sie der Jugend eignet, jene Scheu und Zartheit vor allem Altverehrten und Würdigen, jene Dankbarkeit für den Boden, aus dem sie wuchsen, für die Hand, die sie führte, für das Heiligthum, wo sie anbeten lernten, — ihre höchsten Augenblicke selbst werden sie am festesten binden, am dauerndsten verpflichten.“

Für einen jungen, frei angelegten Geist kann ein solches Loslösen von dem, was am Festesten bindet, mit einer erschütternden Plötzlichkeit und heftigen Notwendigkeit einhergehen, begleitet von einem „frohlockende[n] Schaudern“, welches seine Stimmigkeit verrät:

*„Die grosse Loslösung kommt für solchermaassen Gebundene plötzlich, wie ein Erdstoss: die junge Seele wird mit Einem Male erschüttert, losgerissen, herausgerissen, — sie selbst versteht nicht, was sich begiebt. Ein Antrieb und Andrang waltet und wird über sie Herr wie ein Befehl; ein Wille und Wunsch erwacht, **fortzugehn, irgend wohin, um jeden Preis**; eine heftige gefährliche Neugierde nach einer unentdeckten Welt flammt und flackert in allen ihren Sinnen. „Lieber sterben als hier leben“ — so klingt die gebieterische Stimme und Verführung: und dies „hier“, dies „zu Hause“ ist Alles,*

¹⁶⁹³ eKGWB/M-573 — Morgenröthe: § 573. Erste Veröff. 31/07/1881.

¹⁶⁹⁴ eKGWB/MA-I-1878-Hinweis — Menschliches Allzumenschliches I: § [Hinweis Nietzsches zur Erstausgabe 1878] Erste Veröff. 07/05/1878.

¹⁶⁹⁵ Hubert Treiber: „Paul Rée – nicht nur ein Freund Nietzsches“, in: David Marc Hoffmann (Hg.): Nietzsche und die Schweiz. Zürich: Strauhof/Offizin, 1994, S. 69-93, S. 75.

*was sie bis dahin geliebt hatte! Ein plötzlicher Schrecken und Argwohn gegen Das, was sie liebte, ein Blitz von Verachtung gegen Das, was ihr „Pflicht“ hiess, ein aufrührerisches, willkürliches, vulkanisch stossendes **Verlangen nach Wanderschaft, Fremde, Entfremdung, Erkältung, Ernüchterung, Vereisung, ein Hass auf die Liebe**, vielleicht ein tempelschänderischer Griff und Blick rückwärts, dorthin, wo sie bis dahin anbetete und liebte, vielleicht eine Gluth der Scham über Das, was sie eben that, und ein Frohlocken zugleich, dass sie es that, ein trunkenes inneres **frohlockendes Schaudern**, in dem sich ein Sieg verräth — ein Sieg? über was? über wen? ein räthselhafter fragenreicher fragwürdiger Sieg, aber der erste Sieg immerhin: — dergleichen Schlimmes und Schmerzliches gehört zur Geschichte der grossen Loslösung. Sie ist eine Krankheit zugleich, die den Menschen zerstören kann, dieser **erste Ausbruch von Kraft und Willen zur Selbstbestimmung**, Selbst-Werthsetzung, dieser Wille zum freien Willen: und wie viel Krankheit drückt sich an den wilden Versuchen und Seltsamkeiten aus, mit denen der Befreite, Losgelöste sich nunmehr seine Herrschaft über die Dinge zu beweisen sucht!“¹⁶⁹⁶*

Wenn Nietzsche hier die erste „grosse Loslösung“ eines jungen Menschen beschreibt – Lou Andreas-Salomé hat darin Nietzsches Loslösungen von Schopenhauer und später von Wagner gelesen¹⁶⁹⁷ – so soll es nicht dabei bleiben. Viele weitere Loslösungen werden folgen. Nietzsches Philosophie des Bruches durchzieht sein ganzes Leben und nimmt an Radikalität zu. „**Man muss sich selber seine Proben geben**“ lautet ein weiteres Motto Nietzsches, mit dem bedeutsamen Zusatz „vor uns selber als Zeugen“. Er erläutert dies anhand eines sechsfachen imperativischen „**Nicht hängen Bleibens**“ im §41 von „Jenseits von Gut und Böse“:

*„Man muss sich selbst seine Proben geben, dafür dass man zur Unabhängigkeit und zum Befehlen bestimmt ist; und dies zur rechten Zeit. Man soll seinen Proben nicht aus dem Wege gehn, obgleich sie vielleicht das gefährlichste Spiel sind, das man spielen kann, und zuletzt nur Proben, die vor uns selber als Zeugen und vor keinem anderen Richter abgelegt werden. Nicht an einer **Person** hängen bleiben: und sei sie die geliebteste, — jede Person ist ein Gefängniss, auch ein Winkel. Nicht an einem **Vaterlande** hängen bleiben: und sei es das leidendste und hilfbedürftigste, — es ist schon weniger schwer, sein Herz von einem siegreichen Vaterlande los zu binden. Nicht an einem **Mitleiden** hängen bleiben: und gälte es höheren Menschen, in deren seltne Marter und Hülfllosigkeit uns ein Zufall hat blicken lassen. Nicht an einer **Wissenschaft** hängen bleiben: und locke sie Einen mit den kostbarsten, anscheinend gerade uns*

¹⁶⁹⁶ KGAberr WB/MA-I-Vorrede-3 — Menschliches Allzumenschliches I: § Vorrede. 3. Erste Veröff. 31/10/1886.

¹⁶⁹⁷ Vgl. Lou Andreas-Salomé: Friedrich Nietzsche in seinen Werken. Mit Anmerkungen von Thomas Pfeiffer. Herausgegeben von Ernst Pfeiffer. Frankfurt am Main/Leipzig: Insel Verlag, 1994, S. 116.

aufgesparten Funden. Nicht an seiner eignen Loslösung hängen bleiben, an jener wollüstigen Ferne und Fremde des Vogels, der immer weiter in die Höhe flieht, um immer mehr unter sich zu sehn: — die Gefahr des Fliegenden. Nicht an unsern eignen Tugenden hängen bleiben und als Ganzes das Opfer irgend einer Einzelheit an uns werden, zum Beispiel unsrer „Gastfreundschaft“: wie es die Gefahr der Gefahren bei hochgearteten und reichen Seelen ist, welche verschwenderisch, fast gleichgültig mit sich selbst umgehn und die Tugend der Liberalität bis zum Laster treiben. Man muss wissen, sich zu bewahren: stärkste Probe der Unabhängigkeit.“¹⁶⁹⁸

Die „wollüstige Ferne und Fremde des Vogels“ wird in den „Dionysos-Dithyramben“ vom Raubvogel versinnbildlicht, der zu Zarathustra „(grausam) höh[n]end“ spricht: „[M]an muss Flügel haben, wenn man den Abgrund¹⁶⁹⁹ liebt... man muss *nicht hängen bleiben*, wie du, Gehängter!“ Mit diesen Worten jagen die Raubvögel ihn in immer höhere Fernen der Selberkenntnis, welche mit weiteren Loslösungen einhergeht – „sie werden dich schon ‚lösen‘ / sie hungern schon nach deiner ‚Lösung‘“. Die unaufhörlichen Lösungen, Trennungen, Brüche, lassen Nietzsche schließlich zum Opfer der Raubvögel¹⁷⁰⁰ werden, welche um ihn „flattern“, bis sie, wie die Aasgeier, ihn schließlich „lösen“¹⁷⁰¹. Im §307 der „Fröhlichen Wissenschaft“ gilt Töten als Bedingung des Lebens.¹⁷⁰² Mit jeder Loslösung sterben alte Gewohnheiten und Meinungen:

„Dein neues Leben hat jene Meinung für dich getödtet (...): d u b r a u c h s t s i e n i c h t m e h r (...) es ist, wenigstens sehr oft, ein Beweis davon, dass lebendige treibende Kräfte in uns da sind, welche eine Rinde abstossen. Wir verneinen und müssen verneinen, weil Etwas in uns leben und sich bejahren w i l l , Etwas, das wir vielleicht noch nicht kennen, noch nicht sehen!“¹⁷⁰³

¹⁶⁹⁸ eKGWB/JGB-41 — Jenseits von Gut und Böse: § 41. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹⁶⁹⁹ „[W]enn man den Abgrund liebt“... Einerseits führt jedes tiefe Denken und Erkennen an einen Abgrund, andererseits ist der Abgrund die Schwerstarbeit des Grabens „im eignen Schachte gebückt arbeitend, dich selber eingehöhlt, dich selber angrabend“ wobei das Ich immer tiefer gräbt, zugleich sich auch untergräbt. (Vgl. eKGWB/DD-Raubvögel — Dionysos-Dithyramben: § Zwischen Raubvögeln. Druckfertig 03/01/1889 und Andreas Urs Sommer: Nietzsche-Kommentar zu den Dionysos-Dithyramben, a.a.O., S. 674.)

¹⁷⁰⁰ Es handelt sich dabei um genau zwei Raubvögel – um „Ich und Mich“ (eKGWB/Za-I-Freund — Also sprach Zarathustra I: § Vom Freund. Erste Veröff. 20/08/1883): „zwischen zwei Nichtse / eingekrümmt, / ein Fragezeichen, / ein müdes Räthsel — ein Räthsel für Raubvögel...“ (Vgl. dazu Wolfram Groddecks textgenetische Analyse: Friedrich Nietzsche „Dionysos-Dithyramben“. Band 2: Die „Dionysos-Dithyramben“: Bedeutung und Entstehung von Nietzsches letztem Werk. Berlin/New York: de Gruyter, 1991, S. 322.)

¹⁷⁰¹ eKGWB/DD-Raubvögel — Dionysos-Dithyramben: § Zwischen Raubvögeln. Druckfertig 03/01/1889.

¹⁷⁰² „Leben – das heisst: fortwährend Etwas von sich abstossen, das sterben will“. (eKGWB/FW-26 — Die fröhliche Wissenschaft: § 26. Erste Veröff. 10/09/1882.)

¹⁷⁰³ eKGWB/FW-307 — Die fröhliche Wissenschaft: § 307. Erste Veröff. 10/09/1882.

Der Gedanke des Abstoßens, um leben zu können, findet sich auch in Nietzsches *Philosophie der „achtfachen Freiheit von“*, die der „philosophus radicalis“ nötig hat. In einem Brief an Overbeck am 14. November 1886 gewährt Nietzsche Einblick:

*„Die Antinomie meiner jetzigen Lage und Existenzform liegt jetzt darin, daß alles das, was ich als philosophus radicalis nöthig habe — **Freiheit von Beruf, Weib, Kind, Gesellschaft, Vaterland, Glauben u.s.w. u.s.w.** ich als ebensoviele Entbehrungen empfinde (...). Ich muß hinzufügen, daß dieser Gegensatz von Nothwendigem und von Entbehrtem durch den abscheulichen Mangel einer auch nur mittelmäßig soliden Gesundheit auf die Spitze getrieben wird, — denn in Momenten der Gesundheit fühle ich jene Entbehrungen weniger hart. Auch weiß ich mir absolut nicht jene 5 Bedingungen zusammen zu bringen, auf denen eine erträgliche Mittlere meiner labilen Gesundheit herzustellen wäre; das Schlimmste aber wäre jedenfalls, wenn ich, um die 5 Bedingungen der Gesundheit zu schaffen, mich der **8 Freiheiten des philosophus radicalis** beraubte. — Dies scheint mir der objektivste Ausdruck meiner complizirten Lage... Verzeihung! Oder vielmehr: Du darfst Dich darüber lustig machen!“¹⁷⁰⁴*

Nietzsches notwendige Freiheiten von bzw. Brüche mit Beruf, Gesellschaft, Vaterland, Glauben bzw. der Verzicht auf Familie werden von ihm zugleich als Entbehrungen empfunden. Jedoch kann das Brechen mit Lebensweisen, Tagesordnungen, Lehren auch sanft vor sich gehen¹⁷⁰⁵, nämlich dann, wenn es sich um „Gewohnheiten“ handelt, die sich durch Kürze auszeichnen. Dauerhaftigkeit hat für Nietzsche eine tyrannische Natur. Gewohnheiten, wie Nietzsche sie liebt, erlauben es, „viele *Sachen und Zustände kennen zu lernen* (...) hinab bis auf den Grund ihrer Süßen und Bitterkeiten“ und schließlich sich ihnen *nicht länger hinzugeben*. Nietzsche betitelt den entsprechenden Aphorismus §295 der „Fröhlichen Wissenschaft“¹⁷⁰⁶ mit dem Oxymoron „Kurze Gewohnheiten“:

¹⁷⁰⁴ eKGWB/BVN-1886,775 — Brief an Franz Overbeck: 14/11/1886.

¹⁷⁰⁵ Indem wir aktiv das neue Leben leben, verlassen wir das alte, genauso sanft und natürlich wie der Baum seine Blätter verliert: „Indem wir thun, lassen wir“, formuliert Nietzsche seine „antreibende Moral“ im § 304 der „Fröhlichen Wissenschaft“: „*Etwas zu thun und wieder zu thun und von früh bis Abend, und Nachts davon zu träumen, und an gar Nichts zu denken als: diess gut zu thun, so gut als es eben mir allein möglich ist! Wer so lebt, von dem fällt fortwährend Eins um das Andere ab, was nicht zu einem solchen Leben gehört: ohne Hass und Widerwillen sieht er heute Diess und morgen Jenes von sich Abschied nehmen, den vergilbten Blättern gleich, welche jedes bewegtere Lüftchen dem Baume entführt: oder er sieht gar nicht, dass es Abschied nimmt, so streng blickt sein Auge nach seinem Ziele und überhaupt vorwärts, nicht seitwärts, rückwärts, abwärts.*“ (eKGWB/FW-304 — Die fröhliche Wissenschaft: § 304. Erste Veröff. 10/09/1882.)

¹⁷⁰⁶ Marco Brusotti weist darauf hin, dass „[d]er Abschied im allgemeinen Nietzsche oft in der *Fröhlichen Wissenschaft* (beschäftigt).“ (Ders.: Die Leidenschaft der Erkenntnis. Philosophie und ästhetische Lebensgestaltung bei Nietzsche von *Morgenröthe* bis *Also sprach Zarathustra*. Berlin/New York: de Gruyter, 1997, S. 462. Im Einklang mit dem Titel seiner Studie erkennt Brusotti in den „kurzen Gewohnheiten“ (FW §295) „ein Hauptmittel der Leidenschaft der Erkenntnis“. (Vgl. ebd. S. 463.)

„Ich liebe die kurzen Gewohnheiten und halte sie für das unschätzbare Mittel, viele Sachen und Zustände kennen zu lernen und hinab bis auf den Grund ihrer Süßen und Bitterkeiten; meine Natur ist ganz für kurze Gewohnheiten eingerichtet, selbst in den Bedürfnissen ihrer leiblichen Gesundheit und überhaupt soweit ich nur sehen kann: vom Niedrigen bis zum Höchsten. Immer glaube ich, diess werde mich nun dauernd befriedigen — **auch die kurze Gewohnheit hat jenen Glauben der Leidenschaft, den Glauben an die Ewigkeit**¹⁷⁰⁷ — und ich sei zu beneiden, es gefunden und erkannt zu haben: — und nun nährt es mich am Mittage und am Abende und verbreitet eine tiefe Genügsamkeit um sich und in mich hinein, sodass mich nach Anderem nicht verlangt, ohne dass ich zu vergleichen oder zu verachten oder zu hassen hätte. **Und eines Tages hat es seine Zeit gehabt:** die gute Sache scheidet von mir, nicht als Etwas, das mir nun Ekel einflösst — sondern friedlich und an mir gesättigt, wie ich an ihm, und wie als ob wir einander dankbar sein müssten und uns so die Hände zum Abschied reichten. Und schon wartet das Neue an der Thüre und ebenso mein Glaube — der unverwüstliche Thor und Weise! — diess Neue werde das Rechte, das letzte Rechte sein. So geht es mir mit **Speisen, Gedanken, Menschen, Städten, Gedichten, Musiken, Lehren, Tagesordnungen, Lebensweisen.** — Dagegen hasse ich die dauernden Gewohnheiten und meine, dass ein Tyrann in meine Nähe kommt und dass meine Lebensluft sich verdickt, wo die Ereignisse sich so gestalten, dass dauernde Gewohnheiten daraus mit Nothwendigkeit zu wachsen scheinen: zum Beispiel durch ein Amt, durch ein beständiges Zusammensein mit den selben Menschen, durch einen festen Wohnsitz, durch eine einmalige Art Gesundheit. Ja, ich bin allem meinem Elend und Kranksein, und was nur immer unvollkommen an mir ist, — im untersten Grunde meiner Seele erkenntlich gesinnt, weil dergleichen mir hundert Hinterthüren lässt, durch die ich den dauernden Gewohnheiten entrinnen kann. — Das Unerträglichste freilich, das eigentlich Fürchterliche, wäre mir ein Leben ganz ohne Gewohnheiten, ein Leben, das fortwährend die Improvisation verlangt: — diess wäre meine Verbannung und mein Sibirien.“¹⁷⁰⁸

Auch hinsichtlich der Gewohnheiten praktiziert Nietzsche seine **Politik der Trennung**. Jedoch das „Unerträglichste“, seine „Verbannung“, sein „Sibirien“, wäre ein Leben ganz ohne die Hingabe an Gewohnheiten, ganz ohne Bindungen, ganz ohne Freundschaften. Zwar würde Nietzsche sein Haus nicht in Sibirien bauen, wohl aber nahe dem Vesuv: „Baut eure Häuser an den Vesuv“,¹⁷⁰⁹ lautet seine Forderung. Nietzsche warnt vor den langen Gewohnheiten, die mit wachsender Bequemlichkeit einhergehen, denn „die Bequemlichkeit selber nimmt sich immer und wird immer mehr

¹⁷⁰⁷ „Die Liebe zum Leben ist beinahe der Gegensatz der Liebe zum Lang-Leben. Alle Liebe denkt an den Augenblick und die Ewigkeit — aber nie an ‚die Länge‘.“ (eKGWB/NF-1882,3[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1882.)

¹⁷⁰⁸ eKGWB/FW-295 — Die fröhliche Wissenschaft: § 295. Erste Veröff. 10/09/1882.

¹⁷⁰⁹ Stefan Zweig: Nietzsche. S. 277f.

sich nehmen!“ und „Wer sich stets viel geschont hat, der kränkelt zuletzt an seiner vielen Schonung“,¹⁷¹⁰ heißt es in einem nachgelassenen Fragment von Ende 1883. „Baut eure Städte an den Vesuv! Schickt eure Schiffe in unerforschte Meere! Lebt im Kriege mit Euresgleichen und mit euch selber!“,¹⁷¹¹ lautet Nietzsches Zuruf an die geistigen Menschen, denn der Grad an Gefährlichkeit, mit der ein Mensch mit sich selber lebt, ist, in den Worten Stefan Zweigs:

*„das einzige gültige Maß aller Größe. Nur wer das Ganze im erhabenen Spiel um das Ganze einsetzt, kann die Unendlichkeit gewinnen, nur wer sein eigenes Leben riskiert, seiner engen Erdenform den Wert einer Unendlichkeit geben. »Fiat veritas, pereat vita«, möge es uns das Leben kosten, wenn nur die Wahrhaftigkeit verwirklicht wird: die Leidenschaft ist mehr als das Dasein, der Sinn des Lebens mehr als das Leben selbst.“*¹⁷¹²

Nietzsches Politik des Brechens basiert auf dem von ihm postulierten **Zusammenhang zwischen eines Lebens Grad an Gefährlichkeit und seiner Größe bzw. seiner Fruchtbarkeit**. Erst „die Gefährlichkeit seiner Lage“ lässt es „in’s Ungeheure wachsen“¹⁷¹³, so im §44 in „Jenseits von Gut und Böse“. Auch der Aphorismus §283 in der „Fröhlichen Wissenschaft“ fordert „gefährdetere Menschen, fruchtbarere Menschen, glücklichere Menschen! Denn, glaubt es mir! — das Geheimniss, um die grösste Fruchtbarkeit und den grössten Genuss vom Dasein einzuernten, heisst: gefährlich leben!“¹⁷¹⁴

Alexander Garcia Düttmann weist darauf hin, dass dieser Gedanke wohl „vorgeprägt ist (...) in Hölderlins Vers vom Wachsen des Rettenden in der Nähe der Gefahr“¹⁷¹⁵, aber auch in der dialektischen Erkenntnis, das Leben des Geistes sei solches nur, weil es den Tod ertrage und sich in ihm erhalte.“¹⁷¹⁶ In Nietzsches „Streifzügen eines Unzeit-

¹⁷¹⁰ eKGWB/NF-1883,22[1] — Nachgelassene Fragmente Ende 1883.

¹⁷¹¹ eKGWB/FW-283 — Die fröhliche Wissenschaft: § 283. Erste Veröff. 10/09/1882.

¹⁷¹² Stefan Zweig: Nietzsche. S. 277f.

¹⁷¹³ eKGWB/JGB-44 — Jenseits von Gut und Böse: § 44. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹⁷¹⁴ eKGWB/FW-283 — Die fröhliche Wissenschaft: § 283. Erste Veröff. 10/09/1882.

¹⁷¹⁵ „Nah ist / Und schwer zu fassen der Gott. / Wo aber Gefahr ist, wächst / Das Rettende auch.“ (Druckfassung)

„Voll Gut ist; keiner aber fasset / Allein Gott. / Wo aber Gefahr ist, wächst / Das Rettende auch.“ (Spätere Fassung), in: Patmos (1803), in: Friedrich Hölderlin: Sämtliche Werke. Kleine Stuttgarter Ausgabe. Hg. von Friedrich Beissner. 6 Bände, Band 2, Stuttgart: W. Kohlhammer Verlag, 1953, S. 173-195, S. 173 bzw. S. 181, S. 187, S. 192.

Nietzsche war bereits als Jugendlicher von Hölderlin begeistert. In einem Brief an Erwin Rohde nennt er ihn seinen „Lieblin[g] aus der Gymnasialzeit“ (eKGWB/BVN-1869,28 — Brief an Erwin Rohde von: 03/09/1869.) Zu Nietzsches Hölderlin-Rezeption vgl.: Thomas H. Brobjer: Discussion and Source of Hölderlin’s Influence on Nietzsche, in: Nietzsche-Studien, Band 30 (2001), S. 397-412.

¹⁷¹⁶ Düttmann, Alexander García: Was Liebe heißt in allen Sprachen und Stummheiten der Welt. Nietzsche. Genealogie. Kontingen. o.O.: Klaus Boer Verlag, 1996, S. 30. Erschienen auch in der

gemässen“ ist es allein „die grosse Gefahr“, die es mit sich bringt, dass wir „unsre Hilfsmittel, unsre Tugenden, unsre Wehr und Waffen, unsern Geist erst kennen lern[en]“. Sie „zwingt (uns), stark zu sein“, woran Nietzsche einen „Grundsatz“ anschließt: „man muss es nöthig haben, stark zu sein: sonst wird man’s nie.“¹⁷¹⁷

Der Mensch der Gefahr, der das Rettende in Richtung des Übermenschlichen wachsen lässt, ist zugleich der „Mensch der Entsagung“: „Excelsior!“ wird Nietzsche den 285. Aphorismus¹⁷¹⁸ im fünften Buch der „Fröhlichen Wissenschaft“ nennen. Jenem kontinuierlich sich loslösenden, gefährlich lebenden Menschen, dessen „Herzen keine Ruhestatt mehr offen (steht)“, ihm wird es vielleicht gelingen, durch seine Entsagungen auch die rettende Kraft wachsen zu lassen, mit der die Entsagung selber ertragen werden kann.

*„Excelsior! — „Du wirst niemals mehr beten, niemals mehr anbeten, niemals mehr im endlosen Vertrauen ausruhen — du versagst es dir, vor einer letzten Weisheit, letzten Güte, letzten Macht stehen zu bleiben und deine Gedanken abzuschirren — du hast keinen fortwährenden Wächter und **Freund für deine sieben Einsamkeiten** — du lebst ohne den Ausblick auf ein Gebirge, das Schnee auf dem Haupte und Gluthen in seinem Herzen trägt — es giebt für dich keinen Vergelter, keinen Verbesserer letzter Hand mehr — es giebt keine Vernunft in dem mehr, was geschieht, keine Liebe in dem, was dir geschehen wird — deinem Herzen steht keine Ruhestatt mehr offen, wo es nur zu finden und nicht mehr zu suchen hat, du wehrst dich gegen irgend einen letzten Frieden, du willst die ewige Wiederkunft von Krieg und Frieden: — Mensch der Entsagung, in Alledem willst du entsagen? Wer wird dir die Kraft dazu geben? Noch hatte Niemand diese Kraft!“ — Es giebt einen See, der es sich eines Tages versagte, abzufließen, und einen Damm dort aufwarf, wo er bisher abfloss: seitdem steigt dieser See immer höher. **Vielleicht wird gerade jene Entsagung uns auch die Kraft verleihen, mit der die***

nordamerikanischen Zeitschrift „American Imago“, volume 50 (1993), No. 3 special editor: Thomas Keenan, The John Hopkins University.

¹⁷¹⁷ eKGWB/GD-Streifzüge-38 — Götzen-Dämmerung: § 38. Mein Begriff von Freiheit. Erste Veröff. 24/01/1889. Vgl. dazu auch Rainer Maria Rilkes: „Wir wissens ja oft nicht, die wir im Schweren sind, bis über die Kniee [sic], bis an die Brust, bis ans Kinn. Aber sind wir denn im Leichten froh, sind wir nicht fast verlegen im Leichten? Unser Herz ist tief, aber wenn wir nicht hineingedrückt werden, gehen wir nie bis auf den Grund. Und doch, man muß auf dem Grund gewesen sein. Darum handelt sich.“ (Rainer Maria Rilke aus Meudon-Val-Fleury (Seine et Oise) am 13. Dezember 1905 an Arthur Holitscher, in: Rainer Maria Rilke: Briefe aus den Jahren 1902-1906. Band 2. Hg. von Ruth Sieber-Rilke und Carl Sieber. Leipzig: Insel-Verlag, 1929, S. 284f.

¹⁷¹⁸ Zu Werner Stegmaiers Interpretation des „See[s] mit der Kraft der Entsagung“ vgl.: ders.: Nietzsches Befreiung der Philosophie. Kontextuelle Interpretation des V. Buchs der Fröhlichen Wissenschaft. Berlin/Boston: de Gruyter, 2012, S. 576ff. Stegmaier verweist auch auf Nietzsches Verwenung des „excelsior“ in einem Brief an Heinrich Romundt: „Ich verehere, sobald ich mir wiedergegeben bin, nur Eins stündlich und täglich, die moralische Befreiung und Insubordination und hasse alles Matt- und Skeptischwerden. Durch die tägliche Noth sich und andre höher heben, mit der Idee der Reinheit vor den Augen, immer als ein excelsior — so wünsche ich mein und meiner Freunde Leben.“ (eKGWB/BVN-1876,521 — Brief an Heinrich Romundt: 15/04/1876.)

Entsagung selber ertragen werden kann; vielleicht wird der Mensch von da an immer höher steigen, wo er nicht mehr in einen Gott ausfließt. ¹⁷¹⁹

Die Metapher des Sees, der sich das Abfließen *versagt* und so immer höher steigt, veranschaulicht, dass *Entsagung, Trennung und Loslösung* bei Nietzsche einhergehen mit *Überwinden, Steigen und Erhöhen*. Eine Trennung wird im Englischen als „Break-up“ ¹⁷²⁰ bezeichnet, ein Wort, welches bereits die Richtung andeutet, worum es hier geht, nämlich um die Bewegung eines Aufstiegs.

Nietzsches Trennungen sind philosophisch motiviert, es geht um den „Aufstieg“ zur Wahrheit, zum „über ihnen stehenden Ideale“ ¹⁷²¹. Die Notwendigkeit des Bruches wird gerade dort gedacht, wo man sich davor zu drücken versucht. ¹⁷²² Der Wille zur Wahrheit, zur Erkenntnis, bedarf des Muts, „Alles zu denken, was ich weiß“ ¹⁷²³, wie er 1887 in einem Brief an Overbeck schreibt. Ein anderer Name dafür ist Selbst-Überwindung, welche Nietzsche zufolge „im Grunde“ seine „stärkste Kraft“ ist: „ich dachte neulich einmal über mein Leben nach und fand, daß ich gar nichts weiter bisher gethan habe“ ¹⁷²⁴, lässt er Overbeck 1882 wissen. Alle seine bisherigen „Leistungen“ ordnet er dem Willen zur Selbst-Überwindung zu. Wenn man dies gelten lässt, dann sind große Leistungen das Resultat eines starken Willens zur Selbst-Überwindung. „Menschen, welche mich etwas angehen“, gehen durch Nietzsches Schule des „Stand-Haltens“:

*„Solchen Menschen, welche mich etwas angehn, wünsche ich Leiden, Verlassenheit, Krankheit, Mißhandlung, Entwürdigung, — ich wünsche daß ihnen die tiefe Selbstverachtung, die Marter des Mißtrauens gegen sich, das Elend des Überwundenen nicht unbekannt bleibt: ich habe kein Mitleid mit ihnen, weil ich ihnen das Einzige wünsche, was heute beweisen kann, **ob Einer Werth hat oder nicht — daß er Stand hält**... Ich habe noch keinen Idealisten, aber viele Lügner kennengelernt“* ¹⁷²⁵

Dieser radikalen Probe, „ob Einer Werth hat oder nicht“, bei der sich alles Lügnerische vom Idealen scheidet, unterzog sich Nietzsche kontinuierlich selbst. Der Philosoph wird

¹⁷¹⁹ eKGWB/FW-285 — Die fröhliche Wissenschaft: § 285. Erste Veröff. 10/09/1882. Dies ist das erste Mal, dass Nietzsche den Ausdruck der „ewige Wiederkunft“ verwendet. Er bezieht sich hier auf Henry Wadsworth Longfellow's (1807-1882) Gedicht „Excelsior“, welches Nietzsche im April 1876 kennenlernte und von dem er sich stark angezogen gefühlt zu hat, da er Rohde in Brief am 14. April 1876, explizit danach fragt, ob er dieses Gedicht kennt und den Begriff „Excelsior“ in drei weiteren Briefen erwähnt. Vgl. Thomas H. Brobjer: Nietzsche and the „English“. The Influence of British and American Thought on His Philosophy. New York: Humanities Books, 2008, S. 127.

¹⁷²⁰ Avital Ronell hat diesen Zusammenhang hergestellt. Vgl.: Der Liebesbeweis, S. 184.

¹⁷²¹ eKGWB/FW-14 — Die fröhliche Wissenschaft: § 14. Erste Veröff. 10/09/1882.

¹⁷²² Vgl. Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 185

¹⁷²³ eKGWB/BVN-1887,798 — Brief an Franz Overbeck von: 12/02/1887.

¹⁷²⁴ eKGWB/BVN-1882,366 — Brief an Franz Overbeck von: 31/12/1882.

¹⁷²⁵ eKGWB/NF-1887,10[103] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1887.

geradezu überwältigt von Lossagungen und Brüchen, die er überwiegend selbst inszeniert. Er wirft sich in sie hinein, um sie auszuführen und zu bejahen. „Es ist keine Übertreibung festzustellen, dass *Nietzsche brach wie niemand vor oder nach ihm.*“¹⁷²⁶

Parrhesia

Wie setzt Nietzsche nun seine Politik der Trennung um? Wie ist seine Vorgehensweise? Einem Bruch geht oft ein Angriff voraus bzw. kann ein Angriff zum Bruch führen. Trotz aller Radikalität in Nietzsches Brechen hat sein Angreifen selbst eine leise Gangart. Er folgt hier einem „Ethos der Zurückhaltung“. *Für Avital Ronell ist Nietzsche nicht nur der „dankbarste“, sondern auch der „am schürftesten zielende“ aller Philosophen.* Jedoch erkennt sie in Nietzsches Politik des Angriffs „einen traditionellen Zuschnitt“, insofern er „in einem bestimmten Verhältnis zur Wahrhaftigkeit“¹⁷²⁷ stehe. Nietzsche selbst riskiert sich im Moment des Angreifens.

Dies erinnert an das griechische Konzept der *Parrhesia*,¹⁷²⁸ welchem Michel Foucault in seinem Seminar „Diskurs und Wahrheit“ mehrere Einheiten widmet.¹⁷²⁹ Derjenige, der Parrhesia gebraucht, „verbirgt nichts, sondern öffnet den anderen Menschen durch seine Rede vollständig sein Herz und seinen Sinn.“¹⁷³⁰ Ein Aspekt der Parrhesia ist der Zusammenhang des freimütigen Wahrsprechens – „Er sagt, was er als wahr weiß.“¹⁷³¹ – und den damit verbundenen Risiken: Indem der griechische Parrhesiastes¹⁷³² offenherzig die Wahrheit sagt, nimmt er ein Risiko auf sich, denn der Tyrann könnte wütend werden, ihn möglicherweise bestrafen, ihn ins Exil schicken, ihn töten. Parrhesia ist mit *Mut* verbunden. Sie erfordert den Mut, sich zu exponieren, trotz einer bestehenden Gefahr, die Wahrheit zu sprechen.¹⁷³³ Die damit einhergehende „Pein“ spricht aus Nietzsches nachgelassenem Fragment aus dem Jahre 1880: „Wer die Pein erfahren hat, *die Wahrheit zu sagen trotz seiner Freundschaften und Verehrungen*, scheut sich gewiß vor neuen.“¹⁷³⁴

¹⁷²⁶ Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 181.

¹⁷²⁷ Ebd. S. 173. Vgl. auch die folgenden Seiten.

¹⁷²⁸ Das Wort „parrhesia“ taucht in der griechischen Literatur zum ersten Mal bei Euripides auf. Im Französischen wird Parrhesia gewöhnlich mit „franc-parler“, im Englischen mit „free speech“ und im Deutschen mit „Freimütigkeit“ übersetzt.

¹⁷²⁹ Michel Foucault: Diskurs und Wahrheit. Die Problematisierung der Parrhesia. Hg. von Joseph Pearson. Aus dem Englischen übersetzt von Mira Köller. Berlin: Merve Verlag, 1996. Es handelt sich um sechs Vorlesungen, welche Foucault 1983 auf Englisch an der Universität von Berkeley gehalten hat. (Im Folgenden zitiert als: Foucault: Diskurs und Wahrheit)

¹⁷³⁰ Ebd. S. 10.

¹⁷³¹ Ebd. S. 12.

¹⁷³² Derjenige, der „Parrhesia“ verwendet, derjenige, der die Wahrheit spricht.

¹⁷³³ Vgl. ebd. S. 14f.

¹⁷³⁴ eKGWB/NF-1880,1[20] — Nachgelassene Fragmente Anfang 1880.

Zusätzlich hat Parrhesia *eine kritische Funktion*, wobei der Parrhesiastes, also jener, der wahr spricht, eine weniger mächtige Stellung hat als derjenige, mit dem er spricht. Allerdings eignet sich nicht jeder zum Parrhesiastes, sondern nur derjenige, der aufgrund eines Status in dieses „Spiel“ eingebunden ist. Es ist ein Privileg, frei zu sprechen, dessen Verlust der Parrhesiastes riskiert, wenn er freimütig gegen eine geltende Meinung spricht.¹⁷³⁵ Dies war nicht erst Nietzsches Situation¹⁷³⁶ gegenüber Wagner, sondern bereits jene Platons gegenüber Dionysios, dem Tyrannen von Syrakus, wovon wir aus Platons Siebentem Brief¹⁷³⁷ wissen. Das **Risiko** der Parrhesia besteht darin, „dass die gesagte Wahrheit den Gesprächspartner verletzen oder verärgern kann.“¹⁷³⁸

Einen Freund oder den Souverän zu kritisieren ist ein Akt der Parrhesia, da es eine **Pflicht** ist, einem Freund zu helfen, der sein fehlerhaftes Handeln nicht bemerkt. Niemand zwingt ihn freimütig zu sprechen, aber er fühlt es als seine Pflicht es zu tun, insofern ist Parrhesia mit Freiheit und Pflicht verbunden.¹⁷³⁹ In den Worten Foucaults zusammengefasst ist die Parrhesia „eine verbale Tätigkeit, bei der der Sprecher seine persönliche Beziehung zur Wahrheit ausdrückt“. **Er riskiert sich (selbst) dabei, „weil er das Wahrsprechen als eine Pflicht erkennt**, um anderen Menschen (so wie sich selber) zu helfen oder sie zu verbessern.“¹⁷⁴⁰

Ein Beispiel eines von Nietzsche ausgeführten Aktes der Parrhesia gegenüber Wagner stellt sein Begleitschreiben anlässlich des Erscheinens seiner vierten Unzeitgemäßen Betrachtung „Richard Wagner in Bayreuth“ (1876) dar. In dieser Schrift deutet Nietzsche seine „**geheimnisvolle Gegnerschaft**“¹⁷⁴¹ mit Wagner an. Dem eigentlichen Brief zur Überreichung der „zwei Festexemplare“¹⁷⁴² an Cosima Wagner von Anfang Juli 1879 gehen drei Entwürfen als Anläufe voraus. Während die Entwürfe noch deutlich die parrhesiastische Intention erkennen lassen, ist sie im abgesendeten Brief bis zur Unkenntlichkeit kaschiert. Während der erste Entwurf dem definitiven Schreiben bereits nahe kommt, legen die beiden anderen Entwürfe Nietzsches Akt offen. Es „überkommt mich ein Schauer, wenn ich bedenke, was ich gewagt habe: es ist als ob ich wieder einmal mich selber aufs Spiel gesetzt hätte“. Er schließt „die Augen und ein

¹⁷³⁵ Vgl. Foucault: Diskurs und Wahrheit, S. 16f.

¹⁷³⁶ Die moralische Pflicht der Parrhesia-sprechende Person entspricht Nietzsches Haltung der „inneren Wahrhaftigkeit“ bzw. seiner intellektuellen Redlichkeit. Zu Nietzsche und die intellektuelle Redlichkeit bzw. Tugendhats Nietzsche-Rezeption vgl. Agnes Leyrer: Ernst Tugendhat und die intellektuelle Redlichkeit. Wien, Diplomarbeit betreut durch Elisabeth Nemeth, 2012, S. 97-101. Ebenso: Gerd-Günther Graus Artikel „Intellektuelle Redlichkeit“, in: Ottmann: Nietzsche-Handbuch, S. 308f.

¹⁷³⁷ Vgl. Foucault: Diskurs und Wahrheit, S. 15 sowie: Platon, Der Siebente Brief, insbes. 330a-b.

¹⁷³⁸ Foucault: Diskurs und Wahrheit, S. 16.

¹⁷³⁹ Vgl. ebd. S. 18.

¹⁷⁴⁰ Ebd. S. 19.

¹⁷⁴¹ eKGWB/WB-7 — Richard Wagner in Bayreuth: § 7. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹⁷⁴² eKGWB/BVN-1876,538 — Brief an Cosima Wagner von: Anfang Juli 1876.

Grausen überkommt mich hinterdrein¹⁷⁴³ und es „wird mir hinterdrein schwindlig und befangen zu Muthe“. Einerseits bittet er Wagner: „lassen Sie geschehen sein was geschehen ist und gewähren Sie einem, der sich nicht geschont hat, Ihr Mitleid und Ihr Schweigen“¹⁷⁴⁴, andererseits beruft er sich auf Wagners „allerersten Brief“ an ihn, wo er ihm „etwas vom Glauben an die deutsche Freiheit gesagt“ habe, wie er „auch nur aus ihm den Muth finden konnte, das zu thun, was (...) [er] gethan habe“¹⁷⁴⁵. Im abgeschickten Brief bittet Nietzsche schließlich darum, seine neuste Schrift „gütig“ aufzunehmen als einen „Versuch“, den er „heute *wage*“, Wagner „eine Freude zu machen“¹⁷⁴⁶ – eine Wendung, in der sich seine parrhesiastische Absicht nur mehr als Hauch versteckt.

Einen weiteren parrhesiastischen Akt begeht Nietzsche anlässlich der Veröffentlichung von „Menschliches Allzumenschliches“, welcher sich in einem Briefentwurf einschreibt. Jener wurde von Montinari auf Anfang 1878 datiert.¹⁷⁴⁷ Wenn in der zuletzt zitierten Schrift von einer „geheimnisvolle Gegnerschaft“¹⁷⁴⁸ die Rede war, so ist auch hier der Begriff des „Geheimniß“ mit Gegnerschaft konnotiert. Mit der Gabe seiner neuen Schrift an „R<ichard> W<agner> und Fr<au>“, so Nietzsche, „lege ich mein Geheimniß vertrauensvoll in Ihre und Ihrer edlen Gem<ahlin> Hände und nehme an daß es nunmehr auch Ihr Geh<eimnis> sei.“ In einer rührenden Geste fasst er sich schließlich ein Herz, wenn er schüchtern, fast flüsternd dem Meister sein „Geheimniß“ verrät: „**Dies Buch ist von mir**“. Mit diesem Buch bekennt Nietzsche Farbe, er „entrollt nun seine Fahne“¹⁷⁴⁹, „er sagt, was er als wahr *weiß*“¹⁷⁵⁰. So kann er schreiben: „ich habe meine innerste Empfind<ung> über menschliche Dinge darin ans Licht gebracht und zum ersten Male die Peripherie meines eigenen Denkens umlaufen.“ Hier steht er nun, er konnte nicht anders. Als Pflicht sich selbst gegenüber mußte er das Risiko auf sich nehmen, den Meister zu verärgern, denn es war „dies Buch mein Trostmittel, welches nicht versagte, wo alle anderen Trostm<ittel> versagten. Vielleicht lebe ich noch, weil ich seiner fähig war.“

¹⁷⁴³ eKGWB/BVN-1876,536 — Brief an Richard und Cosima Wagner von: Juli 1876.

¹⁷⁴⁴ eKGWB/BVN-1876,536 — Brief an Richard und Cosima Wagner von: Juli 1876.

¹⁷⁴⁵ eKGWB/BVN-1876,537 — Brief an Richard Wagner von: Juli 1876. Die Stelle, auf die sich Nietzsche beruft, stammt aus dem Einladungsschreiben vom 3. Juni 1869 aus Luzern nach Basel, dem allerersten Brief Wagners an den jungen Freund: „Nun lassen Sie sehen, wie Sie sind. Viel wonnige Erfahrungen habe ich noch nicht an deutschen Landsleuten gemacht. Retten Sie meinen nicht ganz unschwankenden Glauben an das, was ich – mit Göthe [sic] und einigen Andren – deutsche Freiheit nenne.“ (KGB II 2, Nr. 6, S. 14.)

¹⁷⁴⁶ eKGWB/BVN-1876,537 — Brief an Richard Wagner von: Juli 1876.

¹⁷⁴⁷ Die Datierung des Briefes wurde aufgrund von Nietzsches Bemerkung, „Menschliches, Allzumenschliches“ erscheine pseudonym, erschlossen.

¹⁷⁴⁸ eKGWB/WB-7 — Richard Wagner in Bayreuth: § 7. Erste Veröff. 10/07/1876.

¹⁷⁴⁹ eKGWB/BVN-1878,676 — Brief an Richard und Cosima Wagner: Anfang 1878. (Entwurf)

¹⁷⁵⁰ Foucault: Diskurs und Wahrheit, S. 12.

Gleichzeitig besinnt sich Nietzsche auf seine für sich erklärten Tugenden der Höflichkeit und der Zurückhaltung. Er lässt Wagner rasch wissen, dass er „die Wirkung“ seiner „früheren Schriften nicht stören“ möchte, deshalb „mußte <ein> Pseudon<ym> gewählt werden“. Tatsächlich sollte „Menschliches, Allzumenschliches“ ursprünglich unter Pseudonym erscheinen, allerdings weigerte sich der Verleger Schmeitzner bei Erhalt des Manuskripts Mitte Januar 1878, diesen Wunsch zu erfüllen.¹⁷⁵¹ Wenn auch Nietzsches Schreiben in der vorliegenden Form unabgeschickt¹⁷⁵² bleibt, ist seine Intention klar erkennbar: *Durch sein Bekenntnis zu diesem freimütigen Buch riskiert sich Nietzsche im Sinne der Parrhesia*. Dabei sei ihm „zu Muthe wie einem Offizier der eine Schanze gestürmt hat. Zwar verwundet — aber er ist oben und — entrollt nun seine Fahne. Mehr Glück, viel mehr als Leid, so furchtbar das Schauspiel rings herum ist.“¹⁷⁵³

Nietzsches Ehrenkodex

„Höflichkeit des Herzens“¹⁷⁵⁴ – dazu verpflichten sich Nietzsches Angriffe. Die Höflichkeit zählt zu Nietzsches „vier Cardinaltugenden“, welche er in §556 im fünften Buch der „Morgenröthe“ als „Die guten Vier“¹⁷⁵⁵ bezeichnet. In einem Fragment aus dem Jahr 1882 legt er für sich fest: „Redlich gegen uns selber und wer sonst uns freund ist, muthig gegen den Feind, großmüthig gegen den Besiegten, höflich gegen Alle.“¹⁷⁵⁶

Die *Maximen seiner „Kriegs-Praxis“* werden im Kapitel „Warum ich so weise bin“¹⁷⁵⁷ in „Ecce homo“ vorgestellt. „Ich bin meiner Art nach kriegerisch“, so Nietzsche, „Angreifen gehört zu meinen Instinkten. Feind sein können, Feind sein“. Ein Grundsatz, welcher seine parrhesiastische Haltung des Sich-Riskierens im Angreifen stützt, lautet: *„Ich greife nur (...) an, (...) wenn ich alleine stehe“*.¹⁷⁵⁸ Nur dort, wo er keine

¹⁷⁵¹ Vgl. Ernst Schmeitzner aus Chemnitz am 25. Januar 1878 an Nietzsche in Basel, KGB II 6/2, S. 796f.

¹⁷⁵² Eine Endfassung dieses Briefes ist nicht überliefert.

¹⁷⁵³ eKGWB/BVN-1878,676 — Brief an Richard und Cosima Wagner: Anfang 1878. (Entwurf)

¹⁷⁵⁴ eKGWB/AC-57 — Der Antichrist: § 57. Druckfertig 20/11/1888.

¹⁷⁵⁵ eKGWB/M-556 — Morgenröthe: § 556. Erste Veröff. 31/07/1881.

¹⁷⁵⁶ eKGWB/NF-1882,3[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1882; Ebenso: eKGWB/BVN-1884,487 — Brief an Fräulein Simon von: 06/02/1884. In „Jenseits von Gut und Böse“ (1886) erwähnt er „sein[e] vier Tugenden“ für den Umgang mit sich selbst: Er nennt die Tugend „des Muthes, der Einsicht, des Mitgeföhls, der Einsamkeit.“ (eKGWB/JGB-284 — Jenseits von Gut und Böse: § 284. Erste Veröff. 04/08/1886.)

¹⁷⁵⁷ eKGWB/EH-Weise-7 — Ecce Homo: § 7. Druckfertig 02/01/1889.

¹⁷⁵⁸ Eine merkwürdige Parallele zu Nietzsche lässt sich in *Sören Kierkegaards Prinzip des einsamen Angriffs* herstellen. Kierkegaard bringt in einer Tagebuch-Aufzeichnung aus dem Jahr 1851 zum Ausdruck, dass selbst jene Menschen, die nicht den Mut haben, einen Angriff alleine durchzuführen, indirekt die Überlegenheit einsamen Handelns anerkennen:

„Obwohl sie alle, wenn sie handeln sollen, sich mit „den andern“ absprechen usw. – so sagen sie doch wieder alle abschätzig von einem: das hat er nun vorweg mit „den andern“ abgesprochen. Also sie verraten selbst, daß sie wissen: *die wahren nachhaltigen Handlungen rühren von einem Einzelnen her und kommen aus Schweigsamkeit.*“ (Sören Kierkegaard, Die Tagebücher, Vierter Band, Düsseldorf-Köln 1970, S. 294.)

Gesinnungsgenossen und Freunde findet, nur dort „wo ich mich allein compromittire“, leistet er sich einen Angriff. Eine konkrete Anwendung dieses Prinzips ist im Moment der „grosse[n] Loslösung“ von Wagner erkennbar. In einem Briefentwurf an Cosima und Richard Anfang 1878 schreibt er im Hinblick auf „Menschliches, Allzumenschliches“, dass er „niemanden kenne, der jetzt noch“ sein „Gesinnungsgenosse“ sei. Das kriegerische Element findet sich im Ausdruck, ihm sei „zu Muthe wie einem Offizier der eine Schanze gestürmt hat“ und nun „seine Fahne entrollt“¹⁷⁵⁹.

Ein weiterer Grundsatz seiner Angriffspraxis lautet: **„ich greife nie Personen an“**. Avital Ronell fasst dieses Prinzip in folgende Worte:

„Nietzsche geht den Menschen nicht an die Gurgel – er zielt nicht auf ihre Einsamkeit, ihre Verlorenheit, ihre Singularität. Er springt sie an, sobald sie anfangen zu

Bereits ein Jahr davor, 1850, hatte Kierkegaard – ebenfalls in seinen Tagebüchern – ein „Rechenstück“ erdacht, das auf frappierende Weise seiner Überzeugung von der Superiorität des Einzelnen Ausdruck verleiht. Kierkegaard behauptet, dass fünf Menschen, die jeweils sechs Achtel ihrer geistigen Kraft einsetzen, nicht den Einen überflügeln können, der seine volle Kraft einsetzt:

„Ein Rechenstück, das über den Verstand geht.

Nimm eine Vereinigung von fünf, die jeder 6/8 ihrer Kräfte einsetzen, um nun im Verein für dieselbe Sache zu arbeiten – und nimm einen einzigen, der nicht mehr Kräfte hat als jeder dieser fünf, aber er setzt seine ganze Kraft ein: wer wird dann am meisten wirken?

*Alle Verstandesmenschen werden einstimmig auf die Vereinigung setzen, **ich setze auf den einen.***

Der volle Einsatz ist ein unendlicher Unterschied von einer hohen Summe von Bruchstück-Einsätzen, ist Weihe, ist Geist – das andere ist menschliche Pfuscheri.“ (Sören Kierkegaard, Die Tagebücher, Vierter Band, Düsseldorf-Köln 1970, S. 235.)

In seiner „Abschließenden unwissenschaftlichen Nachschrift zu den philosophischen Brocken“ schließlich bringt Kierkegaard den Einzelnen in einen Gegensatz zum „Wir“ der Presse:

*„Man hat das Menschsein abgeschafft, und jeder Spekulant verwechselt sich mit der Menschheit, wodurch er etwas unendlich Großes wird und zugleich gar nichts; er verwechselt sich selbst aus Distraction mit der Menschheit, ebenso wie die Oppositionspresse „wir“ sagt [...]. [...] wenn man gelernt hat, daß jeder kleine Schuljunge „wir“ sagen kann, dann lernt man, daß es doch etwas mehr bedeutet, **einer zu sein** [...].“*

(Sören Kierkegaard, Abschließende unwissenschaftliche Nachschrift zu den philosophischen Brocken, in: Ders., Gesammelte Werke, 16. Abteilung, übs. von Hans Martin Junghans, Gütersloh 1994, S. 117.)

Auch **Blaise Pascal**, den Nietzsche hoch achtet, erklärt in seinen gegen die zeitgenössischen Jesuiten gerichteten Provinzialbriefen, dass er nicht – wie diese von ihm dachten – für eine Gruppe spreche, sondern als Einzelner, „allein“, seinen Angriff führe. So heißt es im zwölften der Provinzialbriefe: *„En vérité, mes Pères, vous (...) êtes plus suspects [d'impostures] que moi. Car il n'est pas vraisemblable qu'étant seul comme je suis, sans force et sans aucun appui humain contre un si grand Corps, et n'étant soutenu que par la vérité et la sincérité, je me sois exposé à tout perdre, en m'exposant à être convaincu d'imposture.“* (Blaise Pascal : Les Provinciales. Douzième Lettre, in: Œuvres complètes, Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1954, S. 792f.)

Noch deutlicher unterstreicht Pascal im siebzehnten Brief sein Prinzip des einsamen Angriffs: *„je suis seul, (...), je ne suis point de Port-Royal (...) vous essayez en vain de m'attaquer en la personne de ceux auxquels vous me croyez uni. Je ne vous crains ni pour moi ni pour aucun autre, n'étant attaché ni à quelque Communauté ni à quelque particulier que ce soit. Tout le crédit que vous pouvez avoir est inutile à mon égard. Je n'espère rien du monde, je n'en appréhende rien, je n'en veux rien; je n'ai besoin par la grâce de Dieu ni du bien, ni de l'autorité de personne. Ainsi, mon Père, j'échappe à toutes vos prises.“* (Ebd. Dix-Septième Lettre, a.a.O., S. 867f.)

¹⁷⁵⁹ eKGWB/BVN-1878,676 — Brief an Richard und Cosima Wagner: Anfang 1878.

*verallgemeinern oder herrisch zu werden, springt sie an, wenn sie sich zu einer Idee aufblähen oder sich zur Ikone der Kultur verhärten.*¹⁷⁶⁰

Nietzsches Ehrenkodex verbietet einen Angriff auf den menschlichen-allzumenschlichen Einzelnen in seiner Individualität. Alleine jemandes Wahrheit oder Falschheit, jemandes Ideal, kann angegriffen werden. So greift er nicht Richard Wagner als Person an, sondern die „Instinkt-Halbschlächtigkeit“ der Kultur, für die er steht:

*„ich bediene mich der Person nur wie eines starken Vergrößerungsglases, mit dem man einen allgemeinen, aber schleichenden, aber wenig greifbaren Nothstand sichtbar machen kann. (...) So griff ich Wagnern an, genauer die Falschheit, die Instinkt-Halbschlächtigkeit unsrer „Cultur“, welche die Raffinirten mit den Reichen, die Späten mit den Grossen verwechselt.“*¹⁷⁶¹

Wagner als Fall

„Ich greife nie Personen an“ – doch man könnte geneigt sein anzunehmen, dass Wagner eine Person war. „Nicht wirklich, nicht immer und nur“¹⁷⁶², meint Ronell in ihrer Analyse. Nietzsche bedient sich der Person Wagners als „Vergrößerungsglas“, um den geistigen Zustand seiner Zeit, mit der Wagner verschmolzen war und den Nietzsche mit den Begriffen *décadence*, Ermüdung, Verarmung beschreibt, sichtbar werden zu lassen. Will man wiederum den Menschen Wagner hervorkehren, benötigt man im Gegenteil ein „Verkleinerungsglas“, wie Nietzsches Verleger Schmeitzner in einem Brief an Peter Gast am 26. Mai 1878 im Zusammenhang mit Wagners Todschweigen der neusten Nietzscheanischen Schrift festhält:

*„Wagner liest Nietzsche's Buch nicht.“*¹⁷⁶³ (...) *Wagner ist rücksichtslos und herrisch genug um Nietzsche vermeintlich tot zu schweigen. Mir sagte er daß man Nietzsche doch nur lese, soweit er sich an ihn (Wagner) anschmiege. Wagner ist ganz fabelhaft eingebildet. (...) Man muß Wagners Reden sehr mit dem Verkleinerungsglase ansehen“.*

Schmeitzner wundert sich, dass er kein Originalmanuskript von Wagner zu sehen bekommt, sondern nur Abschriften eines Jüngers, da Cosima alles, was ihren genialen

¹⁷⁶⁰ Avital Ronell : Der Liebesbeweis, S. 174.

¹⁷⁶¹ eKGWB/EH-Weise-7 — Ecce Homo: § 7. Druckfertig 02/01/1889.

¹⁷⁶² Avital Ronell : Der Liebesbeweis, S. 175.

¹⁷⁶³ In einem Brief Wagners an Franz Overbeck am 24. Mai 1878 schreibt er über den gemeinsamen Freund, dass eine längst befürchtete Katastrophe nicht ganz unerwartet eingetreten sei. Er habe für ihn die Freundschaft bewahrt, indem er entschied, sein Buch – nachdem er es beim Aufschneiden durchblättere – nicht zu lesen. (zit. nach Pauleikhoff: Wagner als Philosoph, S. 311.)

Mann betrifft, sammelt: „Diese hebt Alles sorgfältig auf. *Wie widerwärtig ist doch so ein Kultus mit einem lebenden Menschen!* Und wie schädlich für denselben!“¹⁷⁶⁴

Der Kult, den Wagner um seine Person inszeniert, lässt ihn seine Individualität, seine Wahrheit, seine Ideale verraten. Er entspricht immer mehr dem kultischen Bilde, das er von sich selbst entworfen hat. Er ist zu „einer übertriebenen *Dublette* seiner selbst geworden; er produzierte seinen Alias als eine Krankheit, als einen hysterischen Akteur, als ein Zeichen eben jener Zeit, mit der er koinzidierte.“¹⁷⁶⁵ Zuletzt verliert sich Wagner in seiner eigenen Inszenierung. „***Ist Wagner überhaupt ein Mensch?***“¹⁷⁶⁶ fragt sich Nietzsche in „Der Fall Wagner“. Mit dieser Frage zeigt Nietzsche, dass er seinem Prinzip treu bleibt: „Ich greife nie Personen an“.

Avital Ronell hebt hervor, dass Nietzsches Angriff in „Der Fall Wagner“ in Beziehung steht „zum Fallen, zum Verfall, zur *dédacence*. Nietzsche, der hart fiel, hat Wagner geliebt – diesen Punkt muss man sich einhämmern; er *musste* ihn aufgeben.“¹⁷⁶⁷ Im Vorwort zu „Der Fall Wagner“ bekennt Nietzsche:

„*Wagnern den Rücken zu kehren war für mich ein Schicksal; irgend Etwas nachher wieder gern zu haben ein Sieg. Niemand war vielleicht gefährlicher mit der Wagnerei verwachsen, Niemand hat sich härter gegen sie gewehrt, Niemand sich mehr gefreut, von ihr los zu sein.*“¹⁷⁶⁸

Ob Nietzsche die „Wagnerei“ je ganz „los“ geworden ist, bleibt fraglich. Die Existenz mehrerer Nachschriften zu „Der Fall Wagner“, wo er den Faden immer wieder aufnimmt und den Epilog fortsetzt, deutet vielmehr darauf hin, dass er trotz der härtesten Angriffe Wagner nie ganz zur Strecke bringen wird. Doch Nietzsche folgt beharrlich seinem Prinzip des Angreifens und Brechens. Trotz seiner hartnäckigen Liebe zu Wagner erfüllt er seine Pflicht und attackiert ihn – gemäß seinem Prinzip, keine Personen anzugreifen – ***als Fall*** im Sinne eines Falls für Psychologen.¹⁷⁶⁹

Historischer Bruch

Nietzsche liebt Wagner. Gerade deshalb stellt sich die Frage: Was bringt Nietzsche dahin, nach fast zehn Jahren die Freundschaft abzubrechen?¹⁷⁷⁰ ***Es ist kein privater***

¹⁷⁶⁴ Ernst Schmeitzner am 26. Mai 1878 an Peter Gast, in: KSA 15, S. 84f.

¹⁷⁶⁵ Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 172.

¹⁷⁶⁶ eKGWB/WA-Brief-5 — Der Fall Wagner: § 5. Erste Veröff. 22/09/1888.

¹⁷⁶⁷ Avital Ronell : Der Liebesbeweis, S. 153.

¹⁷⁶⁸ eKGWB/WA-Vorwort — Der Fall Wagner: § Vorwort. Erste Veröff. 22/09/1888.

¹⁷⁶⁹ Vgl. Avital Ronell : Der Liebesbeweis, S. 153.

¹⁷⁷⁰ Vgl. Avital Ronell : Der Liebesbeweis, S. 172.

Bruch, kein persönlicher Streit, sondern etwas Ethisches¹⁷⁷¹, jenseits alles Kontingenten. Es ist keine Stimmung, keine Laune, keine persönliche Beleidigung oder ein privates Fehlverhalten, welches den Bruch verursachte. Ronell zufolge „hatte alles herzlich wenig mit Herrn Wagner zu tun, denn was gehen uns Herr Wagner und seine schmutzigen kleinen Meinungen an?“¹⁷⁷² Jedoch gibt es bei Nietzsche keinen Raum für Gleichgültigkeit. Sein Brechen „bezieht seine *Kraft* daraus, *aus einer Differenz* zu entspringen, aus der Tatsache, dass man eine Differenz hat, dass man differiert“¹⁷⁷³.

„Er rempelte Wagner vorsätzlich an“, da er **eine Vorahnung der historischen Bedeutung** dieses Bruches hat. Es geht ihm darum, „ein besonderes Kapitel der Geschichte mit seinen undokumentierten Ereignissen zu beschleunigen.“¹⁷⁷⁴ Er sieht es als seine Aufgabe an, seine Differenzen mit Wagner „zu benennen, zu erläutern, sie auszuagieren, zu bejahen.“¹⁷⁷⁵ **Er will ihre gegenseitige Feindschaft forcieren** und er erwartet dies auch vom Gegner. Nach seiner „Exkommunikation“ von Bayreuth vernimmt Nietzsche über Freunde, „was hinter meinem Rücken geschieht“ und er bemerkt dazu in einem Brief an Köselitz: „Wagner hat eine große Gelegenheit, Größe des Charakters zu zeigen, unbenutzt gelassen.“¹⁷⁷⁶ Nietzsche geht es um den Stand zukünftiger Ideale.¹⁷⁷⁷ „Martin Heidegger betrachtete diesen Bruch als entscheidend – für uns alle – und als historisch.“¹⁷⁷⁸

Ein Bruch im Sinne Nietzsches ist „ein Engagement, eine Verpflichtung – ein Gelübde“¹⁷⁷⁹. Ein Bruch geht mit Verantwortung einher und zugleich mit der Forderung, den Bruch zu bejahen. Nietzsche selbst setzt sich dabei kontinuierlich „dem Test der Ewigen Wiederkunft“ aus. Ronell verweist auf die Nietzscheanische Korrelation zwischen der Größe einer Liebe¹⁷⁸⁰ und der Notwendigkeit zum Bruch:

¹⁷⁷¹ Auch Bernhard Pauleikhoff erkennt im Bruch „Motiv[e] (...) philosophisch-ethischer Art“. (Pauleikhoff: Wagner als Philosoph, S. 320)

¹⁷⁷² Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 172.

¹⁷⁷³ Ebd. S. 185.

¹⁷⁷⁴ Ebd. S. 175.

¹⁷⁷⁵ Ebd. S. 186.

¹⁷⁷⁶ eKGWB/BVN-1878,723 — Brief an Heinrich Köselitz von: 31/05/1878.

¹⁷⁷⁷ Pauleikhoff zufolge hat die „einstige Freundschaft“ zwischen Nietzsche und Wagner eine „bis in unsere Zeit reichende Auswirkung“. Es spiegelt sich darin „der gewaltige Zwiespalt des 19. Jahrhundert und unserer Zeit“ wider: „Wenn Nietzsche bei der Abkehr von seinem Freund die Umkehr zu seinem eigenen Wesen und seinem höheren Selbst mit neuen Einsichten in das Reich der Werte als ihre Ent- und Umwertung erfährt, handelt es sich *nicht lediglich um ein persönliches Erlebnis*, kristallisiert sich tatsächlich in diesem Ereignis der radikale Umbruch einer ganzen Epoche.“ (Pauleikhoff: Richard Wagner als Philosoph, S. 320.)

¹⁷⁷⁸ Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 180. Auch Mazzino Montinari bezeichnet den Bruch zwischen Nietzsche und Wagner als ein „ganz entscheidende[s] Ereignis in der deutschen Geistesgeschichte“. (Ders.: „Nietzsche und Wagner vor hundert Jahren“, in: Nietzsche-Studien 7 (1978), S. 288-307, S. 305.)

¹⁷⁷⁹ Avital Ronell: Der Liebesbeweis, 185

¹⁷⁸⁰ Nach einer nicht angegebenen Quelle berichtet Sophie Németh folgende Geschichte: An einem seiner letzten Tage vor dem Tode habe die Schwester Elisabeth ihrem Bruder Friedrich etwas vorgelesen, in dem der Name Richard Wagner vorkam. Der Kranke sei plötzlich aufgewacht und habe gesagt: „Nicht

„Wäre das **Verlangen nach Verschmelzung** nicht so gewaltig gewesen, hätte Nietzsche keinen Test ersinnen (...) müssen, um aus dem Schlamassel wieder herauszukommen. Er war derart mit Wagner identifiziert, dass er für eine lange Zeit Cosima an sich ziehen wollte – er entwarf Kompositionen ihr zu Ehren, und nahm verschiedene andere Wege, um Richards Begehren begehren zu können. Indem er Richard Wagner wurde, fing er mit der Arbeit des Bruches an.“¹⁷⁸¹

Wie sehr er Wagners Begehren begehrte, wie sehr er „Wagner geworden war“, zeigen die Briefentwürfe an Cosima Wagner¹⁷⁸² – „Prinzeß Ariadne¹⁷⁸³, meine Geliebte“ – aus den ersten Tagen nach seinem geistigen Zusammenbruch: „Es ist ein Vorurtheil, daß ich ein Mensch bin. (...) Ich bin unter Indern Buddha, in Griechenland Dionysos gewesen, — Alexander und Caesar sind meine Inkarnationen, insgleichen der Dichter des Shakespeare Lord Bacon. Zuletzt war ich noch Voltaire und Napoleon, *vielleicht auch Richard Wagner*...“¹⁷⁸⁴ Ebenso ist ein Ausspruch überliefert, dem man in der Nervenlink in Jena notiert: „Meine Frau Cosima Wagner hat mich hierher gebracht.“¹⁷⁸⁵

Break-up – Fall nach oben

Trotz aller „geistigen Liebesglut [, von der] die ganze Seele durchdrungen war“¹⁷⁸⁶ und obwohl „die Loslösung von Wagner eine klaffende, beinahe tödliche Wunde [...] [ist,] die sich nie mehr schließt und nie völlig vernarbt“¹⁷⁸⁷ – so wörtlich Stefan Zweig – sollte Nietzsche dennoch nie aufhören, den Bruch zu bejahen. „[E]r kehrt zu ihm zurück oder dreht ihn um seine Achse, um seine unterschiedlichen Facetten sichtbar zu machen.“ *Er „verlässt Wagner nie und erneuert doch immer wieder die Verpflichtung*

wahr? Den habe ich doch sehr geliebt!“ (Vgl.: Sophie Németh: Die Probleme der „Sternenfreundschaft“. Dissertation. Universität Wien, 1944, S. 63.) Némeths Dissertation nimmt Nietzsches Aphorismus „Sternen-Freundschaft“ als Ausgangspunkt und wendet die Inhalte des Aphorismus (eher essayistisch und schmückend) auf berühmte Freundespaare (Kleist – Goethe, Hölderlin – Schiller, Wagner – Nietzsche) an. Für Németh ist „jede Freundschaft eine Harmonie zwischen zwei Seelen“. Sternen-Freundschaft sei „das schicksalhafte Aufhören der Harmonie und damit der Freundschaft“ (ebd. S. 2).

¹⁷⁸¹ Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 183f.

¹⁷⁸² Vgl. eKGWB/BVN-1889,1241 — Brief an Cosima Wagner von: 03/01/1889; eKGWB/BVN-1888,1211 — Brief an Franz Overbeck von: 26/12/1888.

¹⁷⁸³ Zu Thema der Ariadne zwischen Theseus (Verneinung) und Dionysos (Bejahung des Lebens) vgl. Gilles Deleuze: „Mystère d’Ariane“, in: Le Magazine littéraire. Avril 1992, nr. 298, S. 21-24. Zum „Ariadne-Problem“ und zu Nietzsches Adaptierung des Ariadne-Mythos vgl.: Hans Gerald Hödl: Der letzte Jünger des Philosophen Dionysos. Studien zur systematischen Bedeutung von Nietzsches Selbstthematisierungen im Kontext seiner Religionskritik. Berlin/New York: de Gruyter, 2009, S. 577ff.

¹⁷⁸⁴ eKGWB/BVN-1889,1241 — Brief an Cosima Wagner von: 03/01/1889.

¹⁷⁸⁵ Vgl. dazu: Jörg Salaquarda: „Noch einmal Ariadne – die Rolle Cosima Wagners in Nietzsches literarischem Rollenspiel“, in: Nietzsche-Studien 25 (1996), S. 99–125, S. 109.

¹⁷⁸⁶ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 283f.

¹⁷⁸⁷ Ebd. S. 284.

zum *Bruch*.“¹⁷⁸⁸ So wie die leidenschaftliche Begegnung mit Richard Wagner¹⁷⁸⁹ die „Spannkraft seines Gefühls ins Unendliche erweitert“¹⁷⁹⁰ hat, so skizziert noch sein Bruch der Freundschaft die Bewegung eines Aufstiegs, denn wie die englische Sprache weiß, „verzeichnet der Bruch einen Fall nach oben, es ist ein *Break-up*“.¹⁷⁹¹

Bruch macht Flügel

Ein nachgelassenes Fragment aus dem Frühjahr 1884 befestigt das Bild vom Bruch als Fall nach oben. Durch jedes Losreißen gelangt Nietzsche zu einer freieren Schau: „Das Abschneiden jedes einzelnen Bandes ist hart, aber ein Flügel wächst mir statt jedes Bandes“. Er nimmt Brüche, Verkennungen, Verunglimpfungen auf sich: „Ich will es so schwer haben, wie nur irgend ein Mensch es hat“¹⁷⁹², schreibt Nietzsche am 28. Mai 1883 an Marie Baumgartner, denn „erst unter diesem Drucke gewinne ich das gute Gewissen dafür, etwas zu besitzen, das wenige Menschen haben und gehabt haben: *Flügel* — um im Gleichnisse zu reden.“¹⁷⁹³

„Oh Vogel Albatross! Zur Höhe treibt's mit ew'gem Triebe mich“¹⁷⁹⁴, lautet ein Vers aus Nietzsches Gedicht mit demselben Titel aus den „Idyllen aus Messina“. *Nietzsche-Albatross verbessert mit jedem Freundschaftsbruch seine Flugkünste*. Jeder Bruch gibt ihm neuen Auftrieb. Immer höher, immer näher, will er der *einen* Erkenntnis kommen, durch alle Erkenntnisse, durch alle Brüche hindurch. Auch hier kommt Nietzsches im Jahre 1865 aufgestelltes „Princip“ zum Tragen: „*mich den Dingen und*

¹⁷⁸⁸ Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 186.

¹⁷⁸⁹ Nietzsche, „der im landläufigen Sinn nie lieben konnte“, so Gregor-Dellin, „ergriff eine Leidenschaft, von der es keine Heilung gab. Einmal, hier, liebte er wirklich, mit der Radikalität des Alles oder Nichts, die seinem Leben und Denken eignete und die ihn vorwärtstrieb bis in die äußerste, krasseste Herausforderung des Jahrhunderts.“ (Gregor-Dellin: Wagner, S. 590)

¹⁷⁹⁰ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 283.

¹⁷⁹¹ Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 184: Sie macht darauf aufmerksam, dass man Nietzsches „Morgenröthe“ im Einklang mit dem Wort als „*Day-Break*“ übersetzt hat.

¹⁷⁹² Auch Rainer Maria Rilke, ein passionierter Nietzsche-Leser, weiß vom Schweren und vom unsicheren Boden, auf dem alle unsere Bündnisse und Freundschaften ruhen. In einem einem Brief an Franz Xaver Kappus vom 14. Mai 1904 schreibt er: „*Wir wissen wenig, aber dass wir uns zu Schwerem halten müssen, ist eine Sicherheit, die uns nicht verlassen wird; es ist gut einsam zu sein, denn Einsamkeit ist schwer; dass etwas schwer ist, muss uns ein Grund mehr sein, es zu tun. Auch zu lieben ist gut: denn Liebe ist schwer. Liebhaben von Mensch zu Mensch: das ist vielleicht das Schwerste was uns aufgegeben ist, das Äußerste, die letzte Probe und Prüfung, die Arbeit, für die alle andere Arbeit nur Vorbereitung ist.*“ (Rainer Maria Rilke: „Brief an einen jungen Dichter“, in: ders.: Von Kunst und Leben. Schriften. Gesammelte Werke in neun Bänden. Frankfurt am Main/Leipzig: Insel Verlag, 2001, S. 125-167, S. 150f.) Und Nietzsche: „*Und wahrlich, das ist kein Gebot für Heute und Morgen, sich lieben l e r n e n. Vielmehr ist von allen Künsten diese die feinste, listigste, letzte und geduldsamste.*“ (eKGWB/Za-III-Geist-2 — Also sprach Zarathustra III: § 2. Erste Veröff. 10/04/1884.) Zu Nietzsche und Rilke vgl. Katja Brunkhorst: „Verwandt-Verwandelt“. Nietzsche's Presence in Rilke. München: Iudicium Verlag, 2006.

¹⁷⁹³ eKGWB/BVN-1883,421 — Brief an Marie Baumgartner: 28/05/1883.

¹⁷⁹⁴ eKGWB/FW-Lieder-6 — Die fröhliche Wissenschaft: § Liebeserklärung (bei der aber der Dichter in eine Grube fiel —). Erste Veröff. 10/09/1882.

Menschen¹⁷⁹⁵ [und einer Erkenntnis] nicht länger hinzugeben, als bis ich sie kennen gelernt habe¹⁷⁹⁶.

In Anspielung auf Nietzsches 327. Aphorismus in der „Morgenröthe“ vergleicht Stefan Zweig Nietzsche mit der Figur des Don Juan¹⁷⁹⁷:

„Niemand zieht er eine Erkenntnis dauernd an sich und macht sie mit Eid und Treuschwur zu seinem Weibe, zu seinem ‚System‘, zu seiner ‚Lehre‘. Alle reizen ihn an, und keine kann ihn halten. Sobald ein Problem die Jungfräulichkeit, den Reiz und das Geheimnis der erbrochenen Scham verloren hat, läßt er es mitleidslos, eifersuchtslos den andern nach ihm, so wie Don Juan, sein Bruder im Triebe, seine mille e tre [tausendunddrei], ohne sich weiter um sie zu bekümmern. Denn wie jeder große Verführer durch alle Frauen hindurch die Frau, so sucht Nietzsche durch alle Erkenntnis hindurch die Erkenntnis, die ewig irreal und nie ganz erreichbare¹⁷⁹⁸.

Sobald Nietzsche ein „Ding oder einen Menschen“ „erkennt“ hat, bricht er innerlich mit ihm bzw. damit bereits wieder. „Ihm fehlt die Liebe zu den Dingen¹⁷⁹⁹, welche er erkennt“, sie hätten „ihn enttäuscht, wie alles Erkannte“, heißt es in der weiter unten zitierten „Fabel“ vom „Don Juan der Erkenntnis“. ¹⁸⁰⁰ Jeder Erkenntnisakt, jede „Besitzergreifun[g] mit heißem Geist“ ist noch lange kein „zu-Ende-kennen“, denn er weiß, dass sich „Wahrheit im letzten Sinn nicht besitzen lässt“¹⁸⁰¹, denn „[w]er da

¹⁷⁹⁵ Franz Overbeck erkennt in Nietzsches „Gabe der Seelenanalyse“ das „ungewöhnlichste“ seiner „Talente“. Über diese Gabe fügt er hinzu, dass sie „ihm denn auch selbst, da er sie vornehmlich an sich übte, so tödtlich gefährlich wurde und ihn ‚entseelte‘ lange ehe er starb.“ (Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. Band 7/2: Autobiographisches „Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde“. Hg. von Barbara von Reibnitz und Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999, S. 25)

¹⁷⁹⁶ eKGWB/BVN-1865,478 — Brief an Hermann Mushacke von: 30/08/1865.

¹⁷⁹⁷ Zu Nietzsches Interpretation der Figur des Don Juan siehe auch Marco Brusotti: Die Leidenschaft der Erkenntnis. Philosophie und ästhetische Lebensgestaltung bei Nietzsche von Morgenröthe bis Also sprach Zarathustra. Berlin/New York: De Gruyter, 1997, S. 295-298.

¹⁷⁹⁸ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 261.

¹⁷⁹⁹ Im Sinne von Stendhals Gegenüberstellung von Don Juan und Werther (Stendhal: De l’amour. Paris: Garnier-Flammarion, 1965, Chapitre LIX, S. 234-242) stellt Nietzsche die kalte Leidenschaft der Erkenntnis eines Don Juan über die sensible Leidenschaft der Liebe einer Werther-Figur. Im Phänomen der Kristallisation, welches mit der leidenschaftlichen Liebe (amour-passion) einhergeht, liege Unredlichkeit: „Aber wenn wir unsere Leidenschaften wachsen lassen, so damit auch, wie wir wissen, die ‚Cristallisation‘: ich meine, wir werden unredlich und begeben uns freiwillig in den Irrthum?“ (eKGWB/NF-1880,8[40] — Nachgelassene Fragmente Winter 1880–81.) Vgl. dazu Stendhal: „Au lieu de se perdre dans les rêveries enchanteresses de la cristallisation, il [le Don Juan] pense comme un général au succès de ses manœuvres, et en un mot, tue l’amour au lieu d’en jouir plus qu’un autre.“ (Ebd. S. 236.) Nietzsches Typologie der Liebe – er nennt: amour-passion, amour-physique, amour-vanité, amour-plaisir – ist von Stendhal inspiriert. Bei Nietzsche siehe: eKGWB/FW-123 — Die fröhliche Wissenschaft: § 123. Erste Veröff. 10/09/1882 sowie eKGWB/NF-1880,4[81] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1880.

¹⁸⁰⁰ eKGWB/M-327 — Morgenröthe: § 327. Erste Veröff. 31/07/1881.

¹⁸⁰¹ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 261f.

empfindet „ich bin im Besitz der Wahrheit“, wie viel Besitzthümer lässt der nicht fahren“¹⁸⁰², heißt es in der „Fröhlichen Wissenschaft“.

Tragische Complexion

Jeder Freundschaftsbruch gleicht für Nietzsche einem geistigen Abenteuer, einem „Kitzel und Genuss“.¹⁸⁰³ Jedoch hat sein abenteuerlicher Wille zu Erkenntnis zugleich eine tragische, dämonische Färbung. In einem Brief an Heinrich von Stein von Anfang Dezember 1882 verwünscht Nietzsche seine „tragische‘ Complexion“ und nennt sie eine „Thierquälerei“. Seine „Erlebnisse im Kleinen und Großen, nehmen immer den gleichen Verlauf“.¹⁸⁰⁴ Für Nietzsche gibt es kein längeres Ausruhen mehr – auch nicht in Freundschaften –, sondern „immer neues Losreißen und neue Bitterkeiten des Herzens“, so heißt es im §309 der „Fröhlichen Wissenschaft“:

*„Ich muß den Fuß heben, den müden, verwundeten Fuß, und weil ich muß, so habe ich oft für das Schönste, das mich nicht halten konnte, einen grimmigen Rückblick – **w e i l es mich nicht halten konnte!**“¹⁸⁰⁵*

Seine „tragische Complexion“ fordert auch im Umgang mit Freunden ihren Tribut: „Nicht dass du mich belogst, sondern dass ich dir nicht mehr glaube, hat mich erschüttert“¹⁸⁰⁶, hält er in §183 in „Jenseits von Gut und Böse“ fest. Diesem ewigen „Don Juan der Erkenntnis“ „diesem Hungrigen“, wie es in der erwähnten Fabel heißt, hat „die ganze Welt der Dinge [...] keinen Bissen mehr zu reichen“:

„Eine Fabel. — Der Don Juan der Erkenntnis: [...] Ihm fehlt die Liebe zu den Dingen, welche er erkennt, aber er hat Geist, Kitzel und Genuss an Jagd und Intriguen der Erkenntnis — bis an die höchsten und fernsten Sterne der Erkenntnis hinauf! — bis ihm zuletzt Nichts mehr zu erjagen übrig bleibt, als das absolut Wehethuende der Erkenntnis, gleich dem Trinker, der am Ende Absinth und Scheidewasser¹⁸⁰⁷ trinkt. So gelüstet es ihn am Ende nach der Hölle, — es ist die letzte Erkenntnis, die ihn verführt. Vielleicht, dass auch sie ihn enttäuscht, wie alles Erkannte! Und dann müsste er in alle

¹⁸⁰² eKGWB/FW-13 — Die fröhliche Wissenschaft: § 13. Erste Veröff. 10/09/1882.

¹⁸⁰³ eKGWB/M-327 — Morgenröthe: § 327. Erste Veröff. 31/07/1881.

¹⁸⁰⁴ eKGWB/BVN-1882,342 — Brief an Heinrich von Stein von: Anfang Dezember 1882.

¹⁸⁰⁵ eKGWB/FW-309 — Die fröhliche Wissenschaft: § 309. Erste Veröff. 10/09/1882.

¹⁸⁰⁶ eKGWB/JGB-183 — Jenseits von Gut und Böse: § 183. Erste Veröff. 04/08/1886.

¹⁸⁰⁷ „[A]uf Alles gießt er sein Scheidewasser“, so Josef Paneth, „was ihm nicht widersteht, mag verschwinden.“ (Josef Paneth am 4.2.1884 an Onkel Sigmund, in: ders.: Vita Nuova. Ein Gelehrtenleben zwischen Nietzsche und Freud. Autobiographie. Essays. Briefe. Hg. und kommentiert von Wilhelm W. Hemecker. Graz: Leykam, 2007, S. 214.)

Ewigkeit stehen bleiben, an die Enttäuschung festgenagelt [...] — denn die ganze Welt der Dinge hat diesem Hungrigen keinen Bissen mehr zu reichen. ¹⁸⁰⁸

Was auch seine Lust war, schließlich wird sie ihm zur Qual; was ihm alleine bleibt, ist „das absolut Wehethuende der Erkenntniss“. In dem schon erwähnten Brief an Heinrich von Stein beschreibt Nietzsche seine „tragische Complexion“, sein Getriebensein von seinem tyrannischen „höheren Selbst“:

„Man gewinnt etwas lieb: und kaum ist es Einem von Grund aus lieb geworden, so sagt der Tyrann in uns (den wir gar zu gerne „unser höheres Selbst“ nennen möchten): „Gerade das gieb mir zum Opfer.“ Und wir geben’s auch — aber es ist Thierquälerei dabei und Verbranntwerden mit langsamem Feuer. ¹⁸⁰⁹

Nietzsche beschreibt hier den Zustand des „heroischen Mensch[en]“, dessen „wilder Wahrheitstrieb die ihm nächste und geliebteste Gestalt (erdrosselt)“¹⁸¹⁰, so in der Formulierung Zweigs. Umgekehrt betrachtet, bedeutet dies, wie oben bereits einmal zitiert: „Dem Wehethun, den wir lieben“ – so ein Fragment aus dem Jahre 1882 – das sei „die eigentliche Teufelei. In Bezug auf uns selber ist es der Zustand des heroischen Menschen — die **höchste Vergewaltigung**.“¹⁸¹¹ „Aber je gewaltsamer, desto lieber, je mehr Blut, je mehr Schmerz, je mehr Grausamkeit Nietzsche eine seiner ‚Überwindungen‘ kostet, um so lustvoller genießt sein Ehrgeiz die **Probe auf die eigene Willenskraft**.“¹⁸¹²

Nietzsches Gedicht „Einsiedlers Sehnsucht“, welches er in einem Brief an Heinrich von Stein sendet und welches er als „Nachgesang“ in „Jenseits von Gut und Böse“ aufnehmen wird, beinhaltet Verse, die davon erzählen:

*„Ein Ringer, der zu oft sich selbst bezwungen?
Zu oft sich gegen eigne Kraft gestemmt,
Durch eignen Sieg verwundet und gehemmt?“* ¹⁸¹³

Nietzsches zügelloser (Selbst)erkenntnistrieb wird allmählich zum Selbstzerstörungs-

¹⁸⁰⁸ eKGWB/M-327 — Morgenröthe: § 327. Erste Veröff. 31/07/1881.

¹⁸⁰⁹ eKGWB/BVN-1882,342 — Brief an Heinrich von Stein von: Anfang Dezember 1882.

¹⁸¹⁰ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 289.

¹⁸¹¹ eKGWB/NF-1882,1[70] — Nachgelassene Fragmente Juli–August 1882.

¹⁸¹² Stefan Zweig: Nietzsche, S. 289.

¹⁸¹³ eKGWB/JGB-Nachgesang — Jenseits von Gut und Böse: § Nachgesang Erste Veröff. 04/08/1886 (Aus hohen Bergen. Nachgesang); eKGWhB/BVN-1884,562 — Brief an Heinrich von Stein von: Ende November 1884.

trieb.¹⁸¹⁴ Als „**Selbstkenner**“ wird er immer mehr sein eigener Widerpart – nämlich als „**Selbstenker**“¹⁸¹⁵. „**Ich und Mich sind immer zu eifrig im Gespräch**“¹⁸¹⁶, sie befinden sich in einem Verhältnis wie „Zwischen Raubvögeln“, die sich langsam zerfressen, wie der Titel eines „Dionysos-Dithyrambus“ lautet, von dem hier eine Strophe zitiert werden soll:

„Jetzt —
 einsam mit dir,
 zwiesam im eignen Wissen,
 zwischen hundert Spiegeln
 vor dir selber falsch,
 zwischen hundert Erinnerungen
 ungewiss,
 an jeder Wunde müd,
 an jedem Froste kalt,
 in eignen Stricken gewürgt,
 Selbstkenner!
 Selbstenker!“¹⁸¹⁷

„**[I]n eignen Stricken gewürgt**“ – Nietzsches Verhältnis zur Erkenntnis, welche bei ihm immer Selbsterkenntnis ist, hat etwas Selbstmörderisches. Dies gesteht er in einem Brief von Anfang Dezember 1882 an Hans von Bülow: „Meine Natur ist gemacht, sich lange quälen zu lassen und wie mit langsamem Feuer verbrannt zu werden“, jedoch, und das soll hier unterstrichen werden „ich verstehe mich nicht einmal auf die Klugheit, den Verstand dabei zu verlieren.“¹⁸¹⁸ Nietzsche behält seinen überragenden Verstand – jedenfalls sehr lange – und hinterlässt kristallklare Analysen beruhend auf einem „Apostolats der Redlichkeit“¹⁸¹⁹, einer kompromisslosen „extreme[n] Lauterkeit“¹⁸²⁰.

¹⁸¹⁴ Nietzsche grenzt sich hier bewusst vom sokratischen Verständnis der Selbsterkenntnis als etwas Glücksträchtigem ab. In „Das Problem des Sokrates“ in der „Götzen-Dämmerung“ nennt Nietzsche „jene sokratische Gleichsetzung von Vernunft = Tugend = Glück“ bizarr. (eKGWB/GD-Sokrates-4 — Götzen-Dämmerung: § 4. Erste Veröff. 24/01/1889.) Vgl.: Andreas Urs Sommer: Stellenkommentar zu den „Dionysos-Dithyramben“, a.a.O., S. 676.

¹⁸¹⁵ In Sommers Stellenkommentar findet man den Hinweis, dass der Begriff des „Selbstenkers“ im frühen 19. Jahrhundert zur Charakterisierung eines falsch verstandenen monastischen Ideals, eines selbstquälerischen Lebens im Kloster Verwendung findet. (Vgl. Andreas Urs Sommer: Stellenkommentar zu den „Dionysos-Dithyramben“, a.a.O., S. 676.)

¹⁸¹⁶ eKGWB/Za-I-Freund — Also sprach Zarathustra I: § Vom Freund. Erste Veröff. 20/08/1883.

¹⁸¹⁷ eKGWB/DD-Raubvögeln — Dionysos-Dithyramben: § Zwischen Raubvögeln. Druckfertig 03/01/1889. Dies erinnert an Francis Bacon, der in seinem Essay über Freundschaft, denjenigen, der ohne Freunde lebt, „a cannibal of his own heart“ nennt. (Zit. nach Paul van Tongeren: „On Friends in Nietzsche’s Zarathustra“, in: New Nietzsche Studies. Volumes 5: 3/4 and 6: 1/2, Winter 2003/Spring 2004, S. 73-87, S. 87.)

¹⁸¹⁸ eKGWB/BVN-1882,344 — Brief an Hans von Bülow von: Anfang Dezember 1882.

¹⁸¹⁹ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 275.

¹⁸²⁰ eKGWB/BVN-1887,868 — Brief an Heinrich Köselitz: 27/06/1887.

„An Niemanden mehr anbinden“ als Apostolat der Redlichkeit

Nietzsches „ungewöhnliche und schwere Aufgabe“ geht einher mit einem radikalen Redlichkeitsverlangen, welches ihm eine dauerhafte Anbindung an Menschen, eine Freundschaft unmöglich macht. *Er „schüttele (...) ab, was nicht zu mir gehört“*, schreibt Nietzsche an Mathilde Maier im Sommer 1878, *„Menschen, als Freunde und Feinde, Gewohnheiten Bequemlichkeiten Bücher“*¹⁸²¹. Er fühle sich zu einer „Einsamkeit und Burg verurtheilt“, so im Sommer 1887 an Köselitz, „[d]a giebt es keine Wahl mehr“, und weiter:

*„Das, was mich noch leben heißt, eine ungewöhnliche und schwere Aufgabe, heißt mich auch den Menschen aus dem Wege zu gehn und mich **an Niemanden mehr anzubinden**. Es mag die extreme Lauterkeit sein, in die mich eben jene Aufgabe gestellt hat, daß ich nachgerade „die Menschen“ nicht mehr riechen kann.“*¹⁸²²

Seine radikale Haltung hat Nietzsche „nicht geschenkt bekommen vom Schicksal“, weiß Stefan Zweig, er hat sie „erkauft um den Preis seines ganzen Lebens, seiner Ruhe, seines Schlafes, seiner Bequemlichkeit“¹⁸²³, seiner Freundschaften. In seinem kompromissloses Streben nach Selbsterkenntnis und idealistischem Höherstreben setzt er einen schmerzhaften Prozess der Askese und Selbstüberwindung¹⁸²⁴ in Gang. „Er sei kein harter Mensch“, so Nietzsche im Gespräch mit Josef Paneth in Nizza, „er dürfe seinem Gefühl nicht viel zumuten“.¹⁸²⁵ Mit der kontinuierlichen Überwindung seiner „weiche[n], gütige[n], umgängliche[n], eher heitere[n] und durchaus wohlgesinnte[n] Natur“

*„brennt Nietzsche auch alles Menschliche aus, das ihn mit den Menschen verbindet; **er verdirbt sich seine Freundschaften, seine Beziehungen, seine Bindungen, und sein letztes Stück Leben wird allmählich so heiß, so weißglühend in der eigenen Flamme, daß jeder sich die Hand verbrennt, der an ihn rühren will. So wie man mit Höllenstein eine Wunde ätzt, um sie rein zu erhalten, so beißt Nietzsche sein Gefühl gewaltsam aus, um es rein, um es redlich zu bewahren**“*¹⁸²⁶

¹⁸²¹ eKGWB/BVN-1878,734 — Brief an Mathilde Maier: 15/07/1878.

¹⁸²² eKGWB/BVN-1887,868 — Brief an Heinrich Köselitz: 27/06/1887.

¹⁸²³ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 274.

¹⁸²⁴ Zu Nietzsches „außerordentlichen Fähigkeit, sich immer wieder in die härteste Selbstüberwindung einzuleben“ vgl. auch: Lou Andreas-Salomé: Friedrich Nietzsche in seinen Werken. Mit Anmerkungen von Thomas Pfeiffer. Hg. von Ernst Pfeiffer. Frankfurt am Main/Leipzig: Insel Verlag, 1994, S. 46ff.

¹⁸²⁵ Brief von Josef Paneth an Sophie Schwab am 29. Januar 1884, in: Josef Paneth: Vita Nuova. Ein Gelehrtenleben zwischen Nietzsche und Freud. Autobiographie. Essays. Briefe. Hg. und kommentiert von Wilhelm W. Hemecker. Graz: Leykam, 2007, S. 160.

¹⁸²⁶ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 274.

Sein „Will[e] zur äußersten Wahrhaftigkeit“ verlangt, dass er mit allem und jedem bricht, dass

*„er alles preis (gibt), was er liebt, selbst Richard Wagner, dessen Freundschaft ihm heiligste Begegnung gewesen; er macht sich arm, er macht sich menscheinsam und verhaßt, einsiedlerisch und unglücklich, nur um wahr zu bleiben, nur um das Apostolat der Redlichkeit vollkommen zu erfüllen.“*¹⁸²⁷

Nietzsche weiß von keinem „Um zu“, in ihm „genießt eine übermächtige Leidenschaft zur Wahrheit sich selbst.“ Sie ist „Selbstzweck, Selbstgenuß, eine ganz private, ganz individuelle, eine vollkommen selbstsüchtige und elementare Wollust“.¹⁸²⁸ **Diese Wahrheitsleidenschaft löst Nietzsche gewaltsam aus dem sozialen Netz menschlicher Bindungen**, welche ihrem Wesen nach immer Kompromisse verlangen. Nietzsche verlangt danach, nicht mehr „mitkonzilient, mitoberflächlich, mitnachgiebig“¹⁸²⁹ zu sein und zerbricht damit unweigerlich mit alle seine Freundschaften.

„[E]s ist nicht zu ändern: **ich muß allen meinen Freunden Noth machen**“ schreibt Nietzsche am 15. Juli 1878 an Mathilde Maier. Er weiß um den Konflikt zwischen seiner „übermenschlichen“ philosophischen Lebensaufgabe¹⁸³⁰ und seinen Freundschaften. Seine menschliche Seite lässt sich seine „übermenschliche“ gleichsam verzeihen, wenn er Mathilde Maier darum bittet: „Wollen Sie mir, trotz alledem, so gut bleiben, wie Sie mir waren oder vielmehr, werden Sie es können?“. Nietzsche weiß von seiner anspruchsvollen Forderung, jedoch er kann nicht anders. Er, der dem Ideal so nahegekommen ist, wie nur selten ein Mensch, er muss die höchsten Ansprüche auch an Freundschaften stellen. Trotz allem sehnt er sich danach, den Menschen wenigstens ein Stückweit verbunden zu bleiben. Nietzsche versucht sich zu erklären:

*„Sie sehen, ich bin auf einen Grad der Ehrlichkeit angelangt, wo ich **nur die allerreinlichsten menschlichen Beziehungen** ertrage. Halben Freundschaften und gar Parteischaften weiche ich aus, Anhänger will ich nicht. Möge Jeder (und Jede) nur sein eigener wirklicher Anhänger sein!“*¹⁸³¹

¹⁸²⁷ Ebd. S. 275.

¹⁸²⁸ Ebd.

¹⁸²⁹ Ebd. S. 277.

¹⁸³⁰ Das Thema einer Lebensaufgabe wird im Zusammenhang mit der Frage nach der Verwandtschaft des Genies mit dem Wahnsinn in den Gesprächen Nietzsches mit Josef Paneths in Nizza berührt: „wir versuchten, darüber eine Theorie aufzustellen, die einfach dahin geht, daß, um große Wirkungen hervorzubringen, durchaus die gesamte Denkkraft eines Menschen von einem Ziel, also ähnlich einer *Wahnidee* beherrscht, sein müßte.“ (Brief von Josef Paneth an Sophie Schwab am 15. Februar 1884, in: Josef Paneth: Vita Nuova. Ein Gelehrtenleben zwischen Nietzsche und Freud. Autobiographie. Essays. Briefe. Hg. und kommentiert von Wilhelm W. Hemecker. Graz: Leykam, 2007, S. 170.

¹⁸³¹ eKGBW/BVN-1878,734 — Brief an Mathilde Maier: 15/07/1878.

„[E]in armes Menschenleben“ soll diesem Ideal und Ziel „genügen“, dessen Erfüllung von der weiter oben erwähnten **„achtfachen Freiheit“** des **„philosophus radicalis“** abhängt. In einem Brief an Reinhart von Seydlitz vom 13. Mai 1878 erwähnt er die Einsamkeit als Freiheit von Beruf und *Freiheit von Freundschaften*. Er hofft, dass sein Freund diesen „Wink“ „ohne Erörterung“ verstehen wird:

*„Heute nur einen Wink, den ein Freund verstehen wird. Können Sie mir jenes Gefühl — das unvergleichbare — nachfühlen, zum ersten Male öffentlich ein Ideal und sein Ziel bekannt zu haben, das Keiner sonst hat, das fast Niemand verstehen kann und dem nun ein armes Menschenleben genügen soll — so werden Sie mir auch nachfühlen, warum ich in diesem Jahre, sobald mein Beruf mich frei giebt, Einsamkeit brauche. **Keinen Freund — Niemanden will ich dann, es ist so nöthig.** Nehmen Sie dies, bitte, ohne Erörterung hin.“*¹⁸³²

Die Umsetzung des Einsamkeitsprojekts gelingt, aber Nietzsche ist unersättlich und plant weitere radikale Projekte, in die er seine Schwester durch eine Postkarte vom 12. Juli 1879 einweicht: „Niemand“ soll von „meinen Winter-Projekten“ etwas erfahren „außer Dir“. Im Vordergrund stehen für ihn „sehr viel sonnige Tage“ und „viel Spaziergänge“ und vor allem die erwähnte Freiheit von Freundschaften: **„allein sein bringt mich mehr vorwärts als der Verkehr mit Kö<elitz> oder Rée, das sehe ich jetzt ein“**.¹⁸³³

Beschleunigung der Brüche – Wandlungen

Im Verlaufe seines Lebens beschleunigen sich Nietzsches Brüche und Trennungen. Jeder Freundschaftsbruch geht mit einer geistigen Wandlung einher. Nietzsches Wandlungen werden „immer geschwinder, freier, flughafter, vielfältiger, spannkraftiger, boshafter, zynischer (...) nirgends findet er mehr einen ‚Standpunkt‘ für seinen eilenden Geist.“¹⁸³⁴ Diesem Zustand der kontinuierlichen Häutung ist im Vorspiel zur „Fröhlichen Wissenschaft“ ein Gedicht mit folgenden Eingangsversen gewidmet:

*„Schon krümmt und bricht sich mir die Haut,
Schon giert mit neuem Drange,
So viel sie Erde schon verdaut,*

¹⁸³² eKGWB/BVN-1878,721 — Brief an Reinhart von Seydlitz: 13/05/1878.

¹⁸³³ eKGWB/BVN-1879,866 — Brief an Elisabeth Nietzsche: 12/07/1879.

¹⁸³⁴ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 287.

Nach Erd' in mir die Schlange. ¹⁸³⁵

Die sich häutende Schlange verlangt nach immer neuer Erdenkost, welche sie nicht aufhört zu bejahren. Nietzsches unablässige Häutungen nehmen allmählich ein hitziges, „kinematographisches Tempo“ an, so Zweig, „wo das Bild ständig zittert und verflirrt.“¹⁸³⁶ Schließlich „*saust [er] an allen Menschen*, an allen Erscheinungen *gleichsam nur vorüber*“¹⁸³⁷ und „kommt er seinem eigenen Leben gar nicht mehr nach mit seinem Sich-selbst-Erleben“.¹⁸³⁸

Lieb' und Grausen

Seine Freunde haben allesamt ein Rätsel an ihm zu lösen, sie „staunen ihn immer fremder (an) von Begegnung zu Begegnung“¹⁸³⁹, so Zweig. Nietzsches Gedicht „Einsiedlers Sehnsucht“ fasst diese Empfindung in folgenden Vers: „*Da s e i d i h r Freunde!* — Weh, doch i c h bins' nicht (...) Ihr alten Freunde! Seht! Nun blickt ihr bleich, / Voll Lieb' und Grausen!“¹⁸⁴⁰ Seine langjährigen Freunde sind für gewöhnlich den umgekehrten Lebenspfad gegangen. Sie reüssierten in Beruf und profanen Angelegenheiten und sitzen nun „festgenagelt“¹⁸⁴¹ in ihren Posten, während Nietzsche bereits in jungen Jahren seinen Beruf hinter sich ließ und sein Leben immer freier, jünger und radikaler gestaltet. Für Nietzsche sind sie „*Freunds-Gespenster*“¹⁸⁴² geworden, denn sie haben sich nicht gewandelt: „Nur wer sich wandelt, bleibt mit mir verwandt.“¹⁸⁴³ Mit „Lieb und Grausen“ sind seine Freunde konfrontiert, wenn sie ihm einen Besuch an einem seiner einsiedlerischen Aufenthaltsorte abstatten:

„Erschreckt sehen sie in seinem immer mehr verjugendlichten geistigen Gesicht neue Züge, die auf nichts Früheres zurückdeuten; und ihm selbst, dem immerzu Verwandelten, kommt es geradezu gespenstig vor, wenn er seinen eigenen Titel hört, wenn er mit jenem »Professor Friedrich Nietzsche in Basel«, dem Philologen,

¹⁸³⁵ eKGWB/FWorspiel-8 — Die fröhliche Wissenschaft: § 8. Bei der dritten Häutung. Erste Veröff. 10/09/1882.

¹⁸³⁶ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 287.

¹⁸³⁷ Ebd. S. 288.

¹⁸³⁸ Ebd. S. 287.

¹⁸³⁹ Ebd. S. 288.

¹⁸⁴⁰ eKGWB/BVN-1884,562 — Brief an Heinrich von Stein von: Ende November 1884. Auch: eKGWB/JGB-Nachgesang — Jenseits von Gut und Böse: § Nachgesang Erste Veröff. 04/08/1886.

¹⁸⁴¹ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 287

¹⁸⁴² Zu Nietzsches Thema der „Gespenster-Freundschaft“ vgl. §242 in „Vermischte Meinungen und Sprüche“: „Die Freunde als Gespenster. — Wenn wir uns stark verwandeln, dann werden unsere Freunde, die nicht verwandelten, zu Gespenstern unserer eigenen Vergangenheit: ihre Stimme tönt schattenhaft-schauerlich zu uns heran — als ob wir uns selber hörten, aber jünger, härter, ungereifter.“ (eKGWB/VM-242 — Menschliches Allzumenschliches II: § VM — 242. Erste Veröff. 20/03/1879.)

¹⁸⁴³ eKGWB/JGB-Nachgesang — Jenseits von Gut und Böse: Nachgesang. Erste Veröff. 04/08/1886.

»verwechselt« wird,¹⁸⁴⁴ mit diesem greisen und weisen Mann, der er selbst einmal vor zwanzig Jahren gewesen zu sein sich nur mühsam erinnert!“¹⁸⁴⁵

„**Verwechselt mich vor Allem nicht!**“, wird Nietzsches Eröffnungsplädoyer in seiner autobiographischen Schrift „Ecce homo“ lauten. Ein nachgelassenes Fragment verdeutlicht, dass Nietzsche es als die „Ehren-Sache meiner Freunde“ ansieht, „für meinen Namen, Ruf (...) thätig zu sein und mir eine Burg zu bauen, wo ich gegen die grobe Verkennung bewahrt bin“.¹⁸⁴⁶ Er selber wolle dafür keinen Finger rühren. Jedoch weiß Nietzsche um das „Missverhältniss (...) zwischen der Grösse meiner Aufgabe und der Kleinheit meiner Zeitgenossen“.¹⁸⁴⁷ In dieser Diskrepanz sind seine Freunde verbunden gewesen, sie hätten „an ihm ein und dieselbe ‚Nuß‘ zu knacken gehabt“, weiß Franz Overbeck als einer der Betroffenen:

*„Die wirklichen Freunde N[ietzsche]s (...) haben an ihm ein und dieselbe ‚Nuß zu knacken‘ gehabt, sind in diesem Problem verbunden gewesen und können auch in Hinsicht auf den Erfolg, der ihnen dabei zuteil geworden, unter einander allein beurtheilen u[nd] abschätzen.“*¹⁸⁴⁸

Geister seiner Art sind geradezu prädestiniert dazu, „missverstanden, verkannt, verwechselt, verleumdet, verhört und überhört zu werden“. Aber auch hier gilt für jene „geistigen“ Menschen, dass das Rettende in der Gefahr wächst und sie an Größe, Höhe und Kraft zunehmen lässt, wie Nietzsche im §371 mit dem Titel „Wir Unverständlichen“ in der „Fröhlichen Wissenschaft“ festhält:

*„Man verwechselt uns — das macht, wir selbst wachsen, wir wechseln fortwährend, wir **stossen alte Rinden ab**, wir häuten uns mit jedem Frühjahre noch, wir werden immer jünger, zukünftiger, höher, stärker“*¹⁸⁴⁹

Das Brechen und Abstoßen der alten Rinden lässt sie in die Höhe wachsen, gleich Bäumen. „Glaube es mir nur, ich bin wirklich noch Dein alter Freund“, beschwichtigt Nietzsche in einem Brief vom 18. Dezember 1882 Carl von Gersdorff, und er macht ein Versprechen, womit er ihm zu dienen hofft:

¹⁸⁴⁴ „Es ist der Humor meiner Lage, daß ich verwechselt werde — mit dem ehemaligen Basler Professor Herrn Dr. Friedrich Nietzsche. Zum Teufel auch! Was geht mich dieser Herr an!“ (eKGWB/BVN-1885,587 — Brief an Malwida von Meysenbug von: 26/03/1885.)

¹⁸⁴⁵ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 288.

¹⁸⁴⁶ eKGWB/NF-1885,2[209] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1885 — Herbst 1886.

¹⁸⁴⁷ eKGWB/EH-Vorwort-1 — Ecce Homo: § Vorwort. 1. Druckfertig 02/01/1889.

¹⁸⁴⁸ Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. Band 7/2: Autobiographisches „Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde“. Hg. von Barbara von Reibnitz und Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999, S. 59f.

¹⁸⁴⁹ eKGWB/FW-371 — Die fröhliche Wissenschaft: § 371. Erste Veröff. 10/09/1882.

„ich werde Dir **fürderhin ein besserer Freund** sein können als ich es früher war — das ist eine Frucht der letzten schweren seltsamen entscheidenden Jahre! Viel Wetter und Unwetter sind uns Beiden über den Kopf (und über das Herz) gegangen, **manche Rinde mußte brechen**“.¹⁸⁵⁰

Nietzsche hofft die „Früchte“ seiner „letzten schweren seltsamen entscheidenden Jahre“ seinen Freunden als seltene, erlesene Köstlichkeit darbieten zu können, aber nur selten ist eine seiner geistigen Früchte nach dem Geschmack seiner kostverachtenden Freunde. Vielmehr im Gegenteil: „Wie Alles davon läuft! Wie Alles auseinander läuft! Wie still das Leben wird!“¹⁸⁵¹ so am 14. April 1888 an Carl Fuchs. Neue Morgenröten, neue Sonnen entdeckt er seinen Freunden, er beschenkt sie „mit sich“; **er will ihnen dienen, um ihnen künftig ein besserer Freund sein** zu können. Jedoch „keine Antwort, keinen Laut Antwort“¹⁸⁵² so an Malwida, erreicht ihn als Lohn. Daher rühren viele Missverständnisse und gegenseitige Täuschungen. **Nietzsche überschätzt seine Freunde maßlos** und jene merken oft nicht die Kluft, die sich zwischen ihnen selbst und Nietzsches Ansprüchen aufgetan hat.

Jedes Buch kostet einen Freund

Wenn nun der **Freund „der Sinn aller seiner Schriften“** und „der Inhalt und das Ziel seiner Philosophie“¹⁸⁵³ sei, wie der frühe Nietzsche-Interpret Leo Berg feststellt, „weshalb hat nun dieser seltene Mensch, [...] dieser in und für Freundschaft so leidenschaftlich bewegte Philosoph so viele Tragödien mit Freunden erlebt, von denen alle seine Bücher nachzittern? Zwischen den Zeilen seiner Aphorismen und Philosopheme steht immer die Geschichte oder Tragödie einer Freundschaft geschrieben.“¹⁸⁵⁴

Im Jahre 1878 richtet er frohgemute, heitere Worte an seine Freunde, mit denen er um freundliche Aufnahme seines neuen, „unvernünft’gen“ Werkes „Menschliches, Allzumenschliches“ bittet:

„Kein Entschuld’gen! Kein Verzeihen!

Gönnt ihr Frohen, Herzens-Freien

Diesem unvernünft’gen Buche

¹⁸⁵⁰ eKGWB/BVN-1881,179 — Brief an Carl von Gersdorff: 18/12/1881.

¹⁸⁵¹ eKGWB/BVN-1888,1018 — Brief an Carl Fuchs von: 14/04/1888.

¹⁸⁵² eKGWB/BVN-1888,1078 — Brief an Malwida von Meysenbug von: Ende Juli 1888.

¹⁸⁵³ Leo Berg: Heine – Nietzsche – Ibsen. Berlin: Concordia Deutsche Verlagsanstalt, 1908, S. 31. Leo Berg ist einer der Ersten, der eine systematische Darstellung von Nietzsches Denken und Leben versuchte.

¹⁸⁵⁴ Ebd. S. 34.

*Ohr und Herz und Unterkunft!*¹⁸⁵⁵

Diese Anfangsverse der zweiten Strophe des Epilogs „Ein Nachspiel“, welcher den Titel „Unter Freunden“ trägt, sprechen direkt Nietzsches Freunde an. Er bittet sie weder um Entschuldigung noch um Verzeihung, sondern um Gastfreundschaft, um „Unterkunft“. Sie mögen sein Werk willkommen heißen und ihm Gunst und Gehör schenken, so Nietzsches Wunsch und Hoffnung, und doch ahnt er bereits im Jahr 1875 seiner Freunde diesbezügliche Scheu und Ängstlichkeit¹⁸⁵⁶:

*„Es steht mir noch bevor, Ansichten zu äußern, welche als schmähtlich für den gelten, welcher sie hegt; da werden auch die Freunde und Bekannten scheu und ängstlich werden. Auch durch dies Feuer muß ich hindurch. Ich gehöre mir dann immer mehr.“*¹⁸⁵⁷

Um die Scheu zu vertreiben, spricht Nietzsche seinem „liebste[n] Freund“ Erwin Rohde in einem Brief vom 16. Juni 1878 Mut zu: „wir zusammen stehen doch noch nicht auf einem thönernen Gestell, das ein Buch gleich umwerfen möchte.“ Auch Nietzsches andere Freunde zeigen sich wasserscheu und erweisen sich als keine guten Schwimmer in seinem stürmischen Gedankenmeer. Er berichtet über „freundschaftsgefährliche“ Folgen:

*„Ich warte diesmal in Ruhe ab, wie die Wellen, in denen meine armen Freunde herum plätschern, sich allmählich legen: habe ich sie in diese Wellen hineingestossen — lebensgefährlich ist's nicht, das weiss ich aus Erfahrung; und wenn's freundschaftsgefährlich hier und da sein sollte — nun, so wollen wir der Wahrheit dienen und sagen: ‚wir liebten bisher aneinander eine Wolke‘.“*¹⁸⁵⁸

In einem Briefentwurf an Richard Wagner aus dem Juli 1876 äußert er sich zu dieser „**unangenehmen Folge**“ seiner „**Schriftstellerei**“, nämlich „daß jedesmal, wenn ich eine Schrift veröffentlicht habe irgend etwas in meinen persönlichen Verhältnissen in Frage gestellt wird und erst wieder, mit einem Aufwand von Humanität, eingerenkt werden muß.“¹⁸⁵⁹

¹⁸⁵⁵ eKGWB/MA-I-Nachspiel-2 — Menschliches Allzumenschliches I: § Nachspiel. 2. Erste Veröff. 07/05/1878.

¹⁸⁵⁶ Vgl.: „Man muß nur etwas Gutes und Neues vollbringen: dann erlebt man an seinen Freunden, was es heißt: zum guten Spiele eine böse Miene machen.“ (eKGWB/NF-1878,30[142] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1878.)

¹⁸⁵⁷ eKGWB/NF-1875,5[190] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.

¹⁸⁵⁸ eKGWB/BVN-1878,727 — Brief an Erwin Rohde von: kurz nach dem 16. Juni 1878.

¹⁸⁵⁹ eKGWB/BVN-1876,537 — Brief an Richard Wagner von: Juli 1876.

Trotz aller „Humanität“ lassen sich die Freundschaften oft nicht mehr einrenken. Einerseits ist die Freundschaftsthematik der Ausgangspunkt von Nietzsches Philosophieren, andererseits ist es **„gewöhnlich das persönliche Schlußergebniß eines Buches (...) daß ein Freund mich gekränkt verließ“**¹⁸⁶⁰, so Nietzsche am 28. Dezember 1881 an Erwin Rohde. Tatsächlich ist der bittere Preis einer jeden seiner geistigen Wandlungen, dass eine Freundschaft zerbricht. ***Nietzsches trennungsreicher Weg führt von den Philologen über den geistigen Kreis um Wagner bis zuletzt zu seinen Jugendfreunden.*** „Sie errathen gewiß, daß mir von Menschen fast Nichts übrig geblieben“¹⁸⁶¹ ist, schreibt Nietzsche am 1. April 1887 an seine einstweilen noch übriggebliebene Freundin Malwida von Meysenbug.

Ähnlich seiner Freundschaften schwindet auch das Interesse an seinen philosophischen Produktionen. „Kein Mensch, der mich kannte, weit und breit,“¹⁸⁶² schreibt Nietzsche an Carl Fuchs. Auch seitens des Verlages gerät er aufgrund des geringen Verkaufserfolgs seiner bisherigen Bücher in Schwierigkeiten. Bei „Jenseits von Gut und Böse“ ist Nietzsche genötigt, das Werk 1886 auf eigene Kosten drucken zu lassen. Obwohl es sich damit um einen Privatdruck handelt, lässt er auf das Titelblatt „Druck und Verlag von C. G. Naumann“ setzen.¹⁸⁶³

Es sei „doch sehr schön, daß wir und uns durch die letzten Jahre nicht fremd geworden sind, und sogar, wie es scheint, durch den Zarathustra nicht“¹⁸⁶⁴, schreibt Nietzsche in Mai 1884 an Franz Overbeck. ***Um den allerletzten seiner Freunde nicht zu verlieren, muss er sich entschuldigen, dass er solche Bücher schreibt.*** Auch „Jenseits von Gut und Böse“, lässt er sich gleichsam verzeihen. Mit der Bitte gleichsam um Begnadigung wendet er sich am 5. August 1886 an den „alte[n] Freund“ – man vernimmt geradezu den ängstlichen Ton seiner Stimme, man sieht das verstörte Gesicht, die aufgehobenen Hände, die Geste eines Zurückgestoßenen, der eine neue Enttäuschung fürchtet¹⁸⁶⁵ – wenn er Overbeck bittet, all seine Geduld, all sein Wohlwollen für ihn zusammenzunehmen:

„alter Freund, lies es, von vorne nach hinten, und laß Dich nicht erbittern und entfremden — „nimm alle Kraft zusammen“, alle Kraft Deines Wohlwollens für mich,

¹⁸⁶⁰ eKGWB/BVN-1879,920 — Brief an Erwin Rohde: 28/12/1879.

¹⁸⁶¹ eKGWB/BVN-1887,825 — Brief an Malwida von Meysenbug: 01/04/1887.

¹⁸⁶² eKGWB/BVN-1888,1018 — Brief an Carl Fuchs von: 14/04/1888.

¹⁸⁶³ Über das verlegerische wirtschaftliche Risiko von C. G. Naumann vgl. Ralf Eichberg: *Freunde, Jünger und Herausgeber: zur Geschichte der ersten Nietzsche-Editionen.* Frankfurt am Main: Peter Lang Verlag, 2009, S. 40. Nietzsche schreibt darüber an seinen alten Verleger E.W. Fritzsche in Leipzig: „Zuletzt eine Bemerkung über ‚Jenseits von Gut und Böse‘, aber ganz unter uns. Thatsächlich giebt C. G. Naumann seinen guten Namen dazu her (...) Die Kosten der ganzen Herausgabe und ihr Risiko trage ich allein.“ (eKGWB/BVN-1886,733 — Brief an Ernst Wilhelm Fritzsche von: 16/08/1886.)

¹⁸⁶⁴ eKGWB/BVN-1884,507 — Brief an Franz Overbeck von: Mai 1884.

¹⁸⁶⁵ Vgl. Stefan Zweig: Nietzsche, S. 309f.

Deines geduldigen und hundertfach bewährten Wohlwollens, — ist Dir das Buch unerträglich, so doch vielleicht hundert Einzelheiten nicht!“¹⁸⁶⁶

In einer solch demütigen Haltung reicht „der größte Geist des Jahrhunderts seinen Zeitgenossen die größten Bücher der Zeit“, so Zweig, „eine solche Belastungsprobe, eine solche Peinlichkeit ist Nietzsches Schaffen für seine nächsten Menschen geworden“¹⁸⁶⁷. Nietzsche versucht, die „Unverständlichkeit“ seines Schaffens mit seiner radikalen Einsamkeit¹⁸⁶⁸ zu entschuldigen, welche ihn bereits in jungen Jahren herauslöst von der Verwandtschaft zu anderen Menschen. So heißt es weiter im Brief an Overbeck:

*„Vielleicht auch, daß es dazu beiträgt, ein paar erhellende Lichter auf meinen Zarathustra zu werfen: der deshalb ein unverständliches Buch ist, weil er auf **lauter Erlebnisse zurückgeht, die ich mit Niemandem theile**. Wenn ich Dir einen Begriff meines Gefühls von Einsamkeit geben könnte! Unter den Lebenden so wenig als unter den Todten habe ich Jemanden, mit dem ich mich verwandt fühlte. Dies ist unbeschreiblich schauerlich; und nur die Übung im Ertragen dieses Gefühls und eine schrittweise Entwicklung desselben von Kindesbeinen an macht mir's begreiflich, daß ich daran noch nicht zu Grunde gegangen bin. — Im Übrigen liegt die Aufgabe, um deren willen ich lebe, klar vor mir — als ein factum von unbeschreiblicher Traurigkeit, aber verklärt durch das Bewußtsein, daß Größe darin ist, wenn je der Aufgabe eines Sterblichen Größe eingewohnt hat. —“¹⁸⁶⁹*

Nietzsches Aufgabe,¹⁸⁷⁰ der er sein Leben gewidmet hat, schafft eine „unüberbrückbar[e] (...) Distanz seines Genies zur Inferiorität der Zeit. Immer dünner wird die Luft um seinen Atem, immer stiller, immer leerer.“¹⁸⁷¹ Nietzsche wird nicht aufhören, seinem letzten Freund aus frühen Jahren, Franz Overbeck, „Verehrung und Dankbarkeit“ darzubringen, dafür, dass er der dünnen Luft trotzend, ihm beisteht, wenigstens in allen praktischen Dingen. Für Nietzsche fungiert er als „der Postmeister, der Kommissionär, der Bankier, der Arzt, der Vermittler, der Nachrichtenbringer, der

¹⁸⁶⁶ eKGWB/BVN-1886,729 — Brief an Franz Overbeck von: 05/08/1886.

¹⁸⁶⁷ Vgl. Stefan Zweig: Nietzsche, S. 310.

¹⁸⁶⁸ „Die fünfzehn Jahre dieser äußersten Einsamkeit wahrhaftig darzustellen, wird zu gefährlicher und fast schmerzhafter Aufgabe für die Phantasie“, so Stefan Zweig in seinem kurzen Text: „Nietzsche und der Freund“, in: Insel Almanach auf das Jahr 1919. Leipzig: Insel-Verlag, 1919, S. 111-123, S. 111.

¹⁸⁶⁹ eKGWB/BVN-1886,729 — Brief an Franz Overbeck von: 05/08/1886.

¹⁸⁷⁰ „Und dann erzählte er mir“, so Josef Paneth, „aber ohne die mindeste Affektation und Selbstbewußtsein, daß er sich immer als Träger einer Aufgabe fühle und nun, soweit es ihm seine Augen gestatten, das, was in ihm sei, ausarbeiten wolle.“ (Josef Paneth an Sophie Schwab am 26.12.1883, in: ders.: Vita Nuova. Ein Gelehrtenleben zwischen Nietzsche und Freud. Autobiographie. Essays. Briefe. Hg. und kommentiert von Wilhelm W. Hemecker. Graz: Leykam, 2007, S. 143.)

¹⁸⁷¹ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 310

ewige Tröster, der sanfte Beruhiger“,¹⁸⁷² so Zweig in seinem kurzen Text „Nietzsche und der Freund“. Wiederholt versichert Nietzsche Overbeck seine Dankbarkeit dafür, dass ihre Freundschaft Bestand hat – nicht durch, sondern *trotz* seiner Werke – so auch in einem Brief von Ende 1887. Er überbringt ihm

*„vor Allem den Ausdruck meiner Verehrung und **Dankbarkeit für die unwandelbare Treue**, die Du mir in der härtesten und **unverständlichsten Zeit** meines Lebens bewiesen hast. [...] Mein Freund Overbeck abgerechnet (und drei Menschen noch dazu) hat sich in den letzten zehn Jahren fast Jedermann, den ich kenne, mit irgend einer Absurdität an mir vergriffen, sei es mit empörenden Verdächtigungen, sei es mindestens in der Form schnöder Unbescheidenheit (...) Das hat mich, um das Beste davon zu sagen, unabhängiger gemacht; aber auch härter vielleicht und menschenverachtender als ich selbst wünschen möchte.“¹⁸⁷³*

Nietzsche kennt all die „empörenden Verdächtigungen“, all die „schnöde[n] Unbescheidenheit[en]“, mit der sich seine Freunde an ihm vergreifen; sie haben ihn „unabhängiger“, „härter“, „menschverachtender“ gemacht. Am 3. Mai 1888 äußert sich Nietzsche diesbezüglich gegenüber Overbeck: „Man soll jetzt nicht von mir ‚schöne Sachen‘ erwarten: so wenig man einem leidenden und verhungerten Thiere zumuthen soll, daß es mit Anmuth seine Beute zerreißt.“¹⁸⁷⁴

Defensiv-Ausgaben

Nietzsches Politik der Trennung bleibt scharf. Nietzsche warnt vor Situationen, die eine „zu negativen Zwecken verschwendete Kraft“ verlangen. Gerät man im Umgang mit bestimmten Freunden ständig in eine Abwehrhaltung, will man ihnen ständig ein Nein entgegenbringen, so empfiehlt Nietzsche die Trennung. Sogenannte „Defensiv-Ausgaben, selbst noch so kleine“, bringen eine unnötige Verarmung mit sich. Mit einem Imperativ warnt Nietzsche in „Ecce homo“ vor dem Risiko einer bloß reaktiven Umgangsweise mit Freunden:

*„Sein Imperativ befiehlt nicht nur Nein zu sagen, wo das Ja eine „Selbstlosigkeit“ sein würde, sondern auch so **wenig als möglich Nein zu sagen**. Sich trennen, sich abscheiden von dem, wo immer und immer wieder das Nein nöthig werden würde. Die Vernunft darin ist, dass Defensiv-Ausgaben, selbst noch so kleine, zur Regel, zur Gewohnheit werdend, eine ausserordentliche und vollkommen überflüssige Verarmung*

¹⁸⁷² Stefan Zweig „Nietzsche und der Freund“, in: Insel Almanach auf das Jahr 1919. Leipzig: Insel-Verlag, 1919, S. 111-123, S. 118.

¹⁸⁷³ eKGWB/BVN-1887,951 — Brief an Franz Overbeck: 12/11/1887.

¹⁸⁷⁴ eKGWB/BVN-1888,984 — Brief an Franz Overbeck von: 03/02/1888.

bedingen. Unsre grossen Ausgaben sind die häufigsten kleinen. Das Abwehren, das Nicht-heran-kommen-lassen ist eine Ausgabe — man täusche sich hierüber nicht —, eine zu negativen Zwecken verschwendete Kraft. Man kann, bloss in der beständigen Noth der Abwehr, schwach genug werden, um sich nicht mehr wehren zu können. (...) Eine andre Klugheit und Selbstvertheidigung besteht darin, dass man so selten als möglich reagirt und dass man sich Lagen und Bedingungen entzieht, wo man verurtheilt wäre, seine „Freiheit“, seine Initiative gleichsam auszuhängen und ein blosses Reagens zu werden.“¹⁸⁷⁵

In einem ähnlichen Kontext steht folgendes nachgelassenes Fragment. Nietzsche rät dazu, solche Freundschaften zu lösen, die beständig „kleinliche Erregungen“ hervorrufen, da sie einen verderben können. Anzustreben sei ein Zustand der „[m]achtvollen Milde“, gegebenenfalls in der Einsamkeit:

„Man soll durchaus nicht in Verhältnissen bleiben, wo unsere kleinlichen Erregungen täglich geübt werden — es ist der stärkste Grund, eine Ehe, eine Partei, eine Freundschaft zu lösen, ein Amt aufzugeben. Wenn du in der Einsamkeit groß bist, so wisse, daß du dich anderwärts verdirbst. Machtvolle Milde — wo diese Stimmung dich ergreift, da bist du in dir — und dort gründe dein Haus!“¹⁸⁷⁶

Freundschaft als Vertrag und ethische Verpflichtung

Nietzsche verwahrt sich dagegen, in Freundschaften ein „blosses Reagens“ zu sein. Er entscheidet sich für **die aktive Rolle, auch im Falle einer Trennung**: So übernimmt er die Initiative, er kündigt seine Brüche an, er versteckt sich nicht und vergisst sie auch nicht. Überwiegend gingen die Freundschaftsbrüche von Nietzsches Seite aus, und er ist es auch, der die Verantwortung dafür übernimmt. *Für Nietzsche gleicht der Bruch einem Vertrag, der eine ethische Verpflichtung nach sich zieht.*¹⁸⁷⁷

Diese ethischen Fragestellungen werden am deutlichsten und dramatischsten in seinem Freundschaftsbruch mit Richard Wagner reflektiert und praktiziert. „Der Fall Wagner (...) wurde nicht angezettelt von jemandem, für den Freundschaft etwas Fremdes oder Fernes war.“ Hervorzuheben ist, dass **Freundschaft „für Nietzsche und sein Werk nichts Kontingentes (ist), etwas, das man tun oder auch lassen kann**, wie etwa die Länge von Telefonaten begrenzen oder festzulegen, dass man nur zweimal in der Woche zusammen ausgeht“¹⁸⁷⁸, so in einem Beispiel von Avital Ronell.

¹⁸⁷⁵ eKGWB/EH-Klug-8 — Ecce Homo: § 8. Druckfertig 02/01/1889.

¹⁸⁷⁶ eKGWB/NF-1880,6[205] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1880.

¹⁸⁷⁷ Vgl. Avital Ronell : Der Liebesbeweis, S. 181f.

¹⁸⁷⁸ Avital Ronell : Der Liebesbeweis, S. 183.

Mit Stefan Zweig könnte man festhalten, dass Nietzsche „an einer Freundschaft (...) nichts Heroischeres zu rühmen [weiß], als daß sie nichts hätte zerstören können“¹⁸⁷⁹. Denn „Nietzsche wusste, was Freundschaft ist, verstand und nährte sie, artikulierte sie, lebte sie, und eben das ist der *Grund, warum seine Politik des Schlussmachens so scharf ist.*“¹⁸⁸⁰

Friedrich Nietzsche lehrt *die vollkommene Unabhängigkeit, auch die vom Freunde*, so Ruth Abbey in ihrer Studie.¹⁸⁸¹ In einer Planskizze aus dem Jahre 1873, in welchem Nietzsche Stichworte für eine geplante „Dreizehnte Unzeitgemässe“¹⁸⁸² mit dem Titel „Der Weg zur Freiheit“ sammelt, listet er als letzte „Stufe“ zur Freiheit die „Freunde“¹⁸⁸³ auf. Eine weitere solche Skizze, diesmal aus dem Jahre 1878, betitelt sich „Allmähliches Aufgeben vom“ – wobei das Wort „Aufgeben“ von Nietzsche im Manuskript mit einer doppelten Unterstreichung versehen ist – und sie listet neben dem „Verband der Nation“ und „der Partei“, auch den „Verband der Freundschaft“¹⁸⁸⁴ auf. In einem nachgelassenen Fragment zum dritten Buch des Zarathustra aus dem Jahre 1883 „erkennt“ Zarathustra, „daß er auch nicht für seine Freunde da ist“ und er fragt bei sich: „Wer sind meine Freunde!“ So setzt er die Aufzählung fort: „Weder fürs Volk, noch für Einzelne! Weder für Viele noch für Wenige!“ Es gelte: „Die Freundschaft zu überwinden!“¹⁸⁸⁵

Der „Erzfreie“¹⁸⁸⁶, wie Zweig ihn nennt und über den Jacob Burckhardt sagte, dass er die „Unabhängigkeit in der Welt“¹⁸⁸⁷ vermehrt habe, richtet sein Konzept der Freundschaft an der Freiheit¹⁸⁸⁸ aus. Reinhart von Seydlitz gesteht er, wie viel es ihm

¹⁸⁷⁹ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 310.

¹⁸⁸⁰ Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 183.

¹⁸⁸¹ Vgl. Ruth Abbey: Nietzsche's Middle Period. Oxford u.a.: Oxford University Press, 2000, S. 40.

¹⁸⁸² Nietzsches Unternehmen der „Unzeitgemäße Betrachtungen“, welches sich von 1873 bis 1876 erstreckt, sieht anfangs dreizehn, dann zwölf, später zehn Betrachtungen vor, und begnügt sich schließlich mit vier unzeitgemäßen Stellungnahmen. Eine Fünfte „Wir Philologen“ war in konkreter Planung. (Vgl. eKGWB/BVN-1875,490 — Brief an Erwin Rohde von: 07/10/1875.) Nietzsches diesbezügliche fragmentarische Vorarbeiten befinden sich vor allem in seinem Quartheft U II 8. Ergänzend im Oktavheft N I 3. Eine zwanzigseitige Reinschrift von Gersdorffs Hand mit Ergänzungen Nietzsches findet sich in auf Quartblättern in der Mappe: Mp XIII 6. Vgl. die Faksimiles der losen Blätter auf: <http://www.nietzschesource.org/facsimiles/DFGA/Mp-XIII-6b>. Die Notizen zu „Wir Philologen“ finden sich in: eKGWB/NF-1875,2[1] — Nachgelassene Fragmente Bis Anfang März 1875 bis eKGWB/NF-1875,8[8] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1875. (KSA 8, S. 11-130)

¹⁸⁸³ eKGWB/NF-1873,29[229] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1873. Vgl. das Fragment „Weg zur geistigen Freiheit. Stufen der Erziehung.“ Auch hier plante Nietzsche die Thematik der „Freunde“ zu behandeln. (eKGWB/NF-1876,17[21] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1876.)

¹⁸⁸⁴ eKGWB/NF-1878,30[113] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1878.

¹⁸⁸⁵ eKGWB/NF-1883,16[37] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1883.

¹⁸⁸⁶ Stefan Zweig: Nietzsche, S. 295.

¹⁸⁸⁷ eKGWB/BVN-1878,723 — Brief an Heinrich Köselitz von: 31/05/1878.

¹⁸⁸⁸ Vgl. Karl Jaspers: „Dieses Denken fordert eine hohe Freiheit des Menschen, aber nicht die leere Freiheit, welche nur alles abgeworfen hat, sondern die erfüllte Freiheit, die aus der geschichtlichen Tiefe des Menschen, ihm selber unbegreiflich, als ein Sich-geschentk-werden ihm entgegenkommt.“ (K. Jaspers: „Nietzsche und das Christentum“, in: Wahrheit und Leben. Ausgewählte Schriften. Zürich: Buchclub Ex Libris, o.J., S. 355-417, S. 417.)

bedeutet, „einen wahren Freund mehr zu gewinnen“, jedoch wolle er Freunde nicht zur „Sclaverei, sondern um mich mit ihnen in die Freiheit zu verkaufen“,¹⁸⁸⁹ so Nietzsche im entsprechenden Brief vom 24. September 1876. Auch und gerade die Freundschaft steht in der Pflicht, die Freiheit zu vermehren. Wie weit die diesbezügliche Pflicht der Freundschaft führen kann, dies erfährt in §98 der „Fröhlichen Wissenschaft“ unter dem Titel „Zum Ruhme Shakespeare’s“ eine drastische Verdeutlichung:

*Zum Ruhme Shakespeare’s. — Das Schönste, was ich zum Ruhme Shakespeare’s, des Menschen, zu sagen wüsste, ist diess: er hat an Brutus geglaubt und kein Stäubchen Misstrauens auf diese Art Tugend geworfen! Ihm hat er seine beste Tragödie¹⁸⁹⁰ geweiht — sie wird jetzt immer noch mit einem falschen Namen¹⁸⁹¹ genannt —, ihm und dem furchtbarsten Inbegriff hoher Moral. Unabhängigkeit der Seele! — das gilt es hier! Kein Opfer kann da zu gross sein: **seinen liebsten Freund selbst muss man ihr opfern können**, und sei er noch dazu der herrlichste Mensch, die Zierde der Welt, das Genie ohne Gleichen, — wenn man nämlich die Freiheit als die Freiheit grosser Seelen liebt, und **durch ihn dieser Freiheit Gefahr droht**: — derart muss Shakespeare gefühlt haben! Die Höhe, in welche er Cäsar stellt, ist die feinste Ehre, die er Brutus erweisen konnte: so erst erhebt er dessen inneres Problem in’s Ungeheure und ebenso die seelische Kraft, welche diesen Knoten zu zerhauen vermochte! — Und war es wirklich die politische Freiheit, welche diesen Dichter zum Mitgefühl mit Brutus trieb, — zum Mitschuldigen des Brutus machte? Oder war die politische Freiheit nur eine **Symbolik für irgend etwas Unaussprechbares**? Stehen wir vielleicht vor irgend einem unbekannt gebliebenen dunklen Ereignisse und Abenteuer **aus des Dichters eigener Seele**, von dem er nur durch Zeichen reden mochte? (...) Vielleicht hatte auch er seine finstere Stunde und seinen bösen Engel, gleich Brutus!¹⁸⁹²*

Noch der „liebst[e] Freund“ wird von der „Freiheit grosser Seelen“ als Tribut, als Opfer eingefordert, wenn „durch ihn dieser Freiheit Gefahr droht“. Cäsar, „der beste Freund des Brutus“, wie Nietzsche den römischen Diktator in einer Vorstufe¹⁸⁹³ des zitierten

¹⁸⁸⁹ eKGWB/BVN-1876,554 — Brief an Reinhart von Seydlitz von: 24/09/1876.

¹⁸⁹⁰ Nietzsche meint „The Tragedy of Julius Caesar“, eine Tragödie in fünf Akten, 1599 entstanden.

¹⁸⁹¹ Nietzsche steht mit dieser Meinung nicht alleine da. Auch Goethe wurde mit diesem Gedanken bekannt gemacht: Vgl. dazu Zelters Brief Ende März 1830 an Goethe: „Voß behauptet geradezu: das Stück müsse nicht Jul[ius] Cäs[ar] sondern *Brutus* heißen; Brutus, dieser letzte Römer und Liebling des Dichters sei die Hauptperson“. (Zelter aus Berlin, nach dem 24. bis 30. März 1830 an Goethe in Weimar. Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens. Münchner Ausgabe. Hg. von Karl Richter u.a., Bd. 20.2: Briefwechsel zwischen Goethe und Zelter in den Jahren 1799 bis 1832. München/Wien: Carl Hanser Verlag, 1985-1999, Nr. 732, S. 1340.)

¹⁸⁹² eKGWB/FW-98 — Die fröhliche Wissenschaft: § 98. Erste Veröff. 10/09/1882.

¹⁸⁹³ Vorstufe zu §98 der „Fröhlichen Wissenschaft“: „Wie hoch Shakespeare von Brutus dachte, zeigt sich darin, wie er Cäsar gezeichnet hat ‚der beste Freund des Brutus‘ – einen solchen und noch dazu ein herrliches Genie, die Zierde der Welt muß man umbringen, wenn er der Freiheit nachtheilig ist – so denkt Shakespeare: die Tragödie muß Brutus heißen: es ist der Glaube Shakesp<ea>re’s an große Menschen.“ Diese Vorstufe ist in KSA 14, S. 251f. abgedruckt.

Aphorismus – siehe Fußnote – nennt, jenes „herrlich[e] Genie, die Zierde der Welt“, wird von seinem Freund als Freiheitsopfer dargebracht. Nietzsche interessiert die Rolle des Freundes Cäsars namens Brutus und dessen ins Ungeheure erhobenes „inneres Problem“ und die „seelische Kraft“, welcher es bedurfte, diese Tat auszuführen. Shakespeare, der dichterische Urheber der Tragödie, bedenkt seinen Helden Brutus¹⁸⁹⁴ mit einer tiefen einfühlenden Sympathie, sodass die Tragödie eigentlich nach ihm und nicht nach Cäsar benannt hätte werden müssen. Nietzsches Spekulation über einen persönlichen Hintergrund „aus des Dichters eigener Seele“ hat seine Grundlage vermutlich in des Philosophen eigener Seele.

So wie Brutus seinen „besten“ und „liebsten“ Freund im Namen der Freiheit opfert, so hat auch Nietzsche „seine finstere Stunde und seinen bösen Engel“ in Freund Wagner. „An Richard Wagner“ lautet ein nachgelassenes Gedicht an den großen Freund mit folgendem Vers: „**Auch du! Auch du — ein Überwundener!**“¹⁸⁹⁵ Hat dieser Vers und sein durch eine Verdoppelung hervorgehobenes „Auch du“ sein Vorbild an Cäsars angeblich letzten Worten? Dies würde dann hier freilich eher eine Identifikation Nietzsches mit Cäsar implizieren: „Tu quoque, Brute!“ – „Auch du, Brutus!“ Cäsar stirbt maßlos erschüttert über seines Freundes Brutus‘ Verrat. Hat Nietzsche Wagner verraten, oder war es umgekehrt? Nietzsche jedenfalls hielt sich für den Verratenen.¹⁸⁹⁶ Wagner, der so ganz nach Nietzsches Herzen war – „so unmoralisch, atheistisch, anti-nomistisch, welcher einsam lief“¹⁸⁹⁷ – er verriet ihre teure Gemeinschaft der Unzeitgemäßen. Nietzsche fühlte sich verraten, geopfert, ihr einstmaliges gemeinsames Ideal sah er über Bord geworfen.¹⁸⁹⁸

„Verräther seiner Freunde, Freund seiner Feinde“¹⁸⁹⁹

Unabhängig davon, wem nun die Rolle des Verräters zukommt, Nietzsche erfüllt seine Freundschaftspflichten mit Stringenz. *Seine Brüche sind philosophisch motiviert; immer geht es um das verstandesmäßige „Urtheil[en]“*. Die „Empfindung“ kann sich dem „Urtheil“ wohl widersetzen und sich im Moment des „Abschied[s]“ geradezu

¹⁸⁹⁴ Marcus Junius Brutus (85-42 v. Chr.) gilt als einer der Anführer der Verschwörung gegen Cäsar und seiner Ermordung in den Iden des März des Jahres 44.

¹⁸⁹⁵ eKGWB/NF-1884,28[48] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1884.

¹⁸⁹⁶ Laut Hans Gerald Hödl kann man mit gutem Recht behaupten, „dass Nietzsche als der ‚Zerbrecher der Werte‘ vom bürgerlichen Tristan Wagner und Cosima *hintergangen* wird, die zu den alten Werten ‚condescendiren‘.“ (Ders.: Der letzte Jünger des Philosophen Dionysos. Studien zur systematischen Bedeutung von Nietzsches Selbstthematizierungen im Kontext seiner Religionskritik. Berlin/New York: de Gruyter, 2009, S. 572)

¹⁸⁹⁷ eKGWB/NF-1885,34[254] — Nachgelassene Fragmente April–Juni 1885.

¹⁸⁹⁸ Vgl. Leo Berg: Heine – Nietzsche – Ibsen. Berlin: Concordia Deutsche Verlagsanstalt, 1908, S. 37f.

¹⁸⁹⁹ eKGWB/NF-1884,25[194] — Nachgelassene Fragmente Frühjahr 1884.

dagegen aufbäumen, was uns einer geliebten Person „am nächsten“ bringen kann, vielleicht so nah wie nie zuvor, wie es ein Fragment aus dem Jahre 1878 beschreibt:

*„Jener Abschied, wo man endlich sich trennt, weil die Empfindung <und> das Urtheil nicht mehr zusammen gehen wollen, bringt uns einer Person am nächsten und wir schlagen gewaltsam gegen die Mauer, welche die Natur zwischen ihr und uns errichtet hat.“*¹⁹⁰⁰

Ein Akt der Gewalt und des „Verrath[s]“¹⁹⁰¹ liegt auch in Zarathustras *Freundesopfer*, welches anhand der nachgelassenen fragmentarischen Vorarbeiten aus dem Herbst 1883 im Folgenden rekonstruiert werden soll. Das Problem findet seinen Ausgang in folgender Exklamation: „Aber du verliebst dich in deine Freunde und dich selber! Der Gedanke brachte uns eine Last“¹⁹⁰². Am Ende des zweiten Buches von „Also sprach Zarathustra“ „überfiel“ den Protagonisten „die Gewalt des Schmerzes und die Nähe des Abschieds von seinen Freunden“. „Die Liebe zu den Freunden möchte Zarathustra zwingen, seine große Wahrheit zurückzuhalten“¹⁹⁰³, es sei sein „schwerste[s] Leid (...) daß seine Liebsten an seiner Lehre verbluten.“¹⁹⁰⁴ Zarathustra gelten seine Freunde „als letztes Gegen-Argument“, als „der stärkste Feind“ der „Selbst-Überwindung“, wovon der „dritte Theil“¹⁹⁰⁵ (1883) des Werkes handelt. Er „opfert die, welche er liebt, seinem Ideale“¹⁹⁰⁶.

Zarathustra befindet sich in einer „Einsamkeit ohne Freunde, ja mit dem Bewußtsein, die Freunde zu opfern“ Seine Einsamkeit hat viele Gesichter. Wenn sie sich nicht als „Einsamkeit mit den Versuchungen“ zeigt, dann ist sie einerseits die „Einsamkeit, der alle alten Trostgründe abhanden gekommen sind“ und andererseits die „Einsamkeit des Kranken“¹⁹⁰⁷, in der ihm „seine heftige Liebe zu seinen Freunden [...] als Krankheit“ erscheint. In solchen Momenten „[flog] [d]as Menschliche [...] mich an“ und der Liebe „Schatten lag um mich, da fühlte ich Schwäche.“¹⁹⁰⁸ Oh „wie süß ist es zu lieben und zu hassen!“¹⁹⁰⁹ – Zarathustra kennt das Menschliche-Allzumenschliche, seine Süße wie seine „Schatten“. Jedoch, nur „[e]ins liegt ihm am Herzen, dem opfert er Alles Andere.“¹⁹¹⁰

¹⁹⁰⁰ eKGWB/NF-1878,34[18] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1878.

¹⁹⁰¹ eKGWB/NF-1883,22[2] — Nachgelassene Fragmente Ende 1883.

¹⁹⁰² eKGWB/NF-1883,16[83] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1883.

¹⁹⁰³ eKGWB/NF-1883,16[52] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1883.

¹⁹⁰⁴ eKGWB/NF-1883,16[51] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1883.

¹⁹⁰⁵ eKGWB/NF-1883,16[65] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1883.

¹⁹⁰⁶ eKGWB/NF-1883,16[52] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1883.

¹⁹⁰⁷ eKGWB/NF-1883,16[64] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1883.

¹⁹⁰⁸ eKGWB/NF-1883,16[85] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1883.

¹⁹⁰⁹ eKGWB/NF-1883,22[1] — Nachgelassene Fragmente Ende 1883.

¹⁹¹⁰ eKGWB/NF-1884,25[194] — Nachgelassene Fragmente Frühjahr 1884.

In guten Momenten, in denen „er wieder ruhig [ist]“,¹⁹¹¹ zeigt die Einsamkeit ein anderes Gesicht, nämlich als „Einsamkeit der höchsten Verantwortlichkeit“ und als „Einsamkeit in der Ewigkeit, jenseits der Moral: der Schöpferische und die Güte“¹⁹¹². Als die Skizzierung der Zarathustragedanken allmählich Form annimmt, hält Nietzsche Folgendes als „Recapitulation“ fest: den „Übermensch auf alle Weise zu schaffen“¹⁹¹³. „Ganz vereinsamt und eisig“ wird Zarathustra dies umsetzen müssen, als „**Verräther seiner Freunde, Freund seiner Feinde**“¹⁹¹⁴. Denn „[e]s giebt keine Lösung als ein anderes Wesen zu schaffen, das nicht so leidet wie wir.“¹⁹¹⁵

Auch mit der Wahrheit wollen wir es menschlich treiben

„[D]as nicht so leidet wie wir“ – hier lässt Nietzsche seine eigene lebensweltliche Erfahrung miteinfließen. In einem ergreifenden Brief vom 20. August 1880 verrät er Heinrich Köselitz sein „härtestes Opfer“, welches er sich bisher auferlegt hat, welches ihm „durch nichts [...] ausgeglichen werden“ kann, nämlich

*„daß ich in den letzten Jahren der Sympathie Wagners verlustig gegangen bin. Wie oft träume ich von ihm, und immer im Stile unsres damaligen vertraulichen Zusammenseins! Es ist nie zwischen uns ein böses Wort gesprochen worden, auch in meinen Träumen nicht, aber sehr viele ermuthigende und heitere, und mit niemanden habe ich vielleicht so viel zusammen gelacht. Das ist nun vorbei — und was nützt es, in manchen Stücken gegen ihn Recht zu haben! Als ob damit diese verlorne Sympathie aus dem Gedächtniß gewischt werden könnte! — Und Ähnliches habe ich schon vorher erlebt, und werde es vermuthlich wieder erleben. Es sind die härtesten Opfer, die mein Gang im Leben und Denken von mir verlangt hat — **noch jetzt schwankt nach einer Stunde sympathischer Unterhaltung mit wildfremden Menschen meine ganze Philosophie, es scheint mir so thöricht, Recht haben zu wollen um den Preis von Liebe, und sein Werthvollstes nicht mittheilen zu können, um nicht die Sympathie aufzuheben. Hinc meae Iacrimae.** —“¹⁹¹⁶*

Nietzsche beschreibt hier das tränenreiche Dilemma zwischen seiner nach wie vor bestehenden Liebe zum singulären Individuum Wagner und dem „Werthvollste[n]“ seiner eigenen Philosophie, seiner Wahrheit, seinem Ideal, für das er steht. Die Liebe steht in Opposition zu „dem Recht haben“, zur Wahrheit. Ein nachgelassenes Fragment aus dieser Zeit bezeichnet dies als „sacrificium intellectus propter amorem“ bzw. als

¹⁹¹¹ eKGWB/NF-1883,16[85] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1883.

¹⁹¹² eKGWB/NF-1883,16[64] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1883.

¹⁹¹³ eKGWB/NF-1883,16[83] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1883.

¹⁹¹⁴ eKGWB/NF-1884,25[194] — Nachgelassene Fragmente Frühjahr 1884.

¹⁹¹⁵ eKGWB/NF-1883,16[64] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1883.

¹⁹¹⁶ eKGWB/BVN-1880,49 — Brief an Heinrich Köselitz von: 20/08/1880.

eine „Fälschung der Wahrheit zu Gunsten der Dinge, die wir lieben“¹⁹¹⁷. Wenn eine sympathisch[e] Unterhaltung“ mit „wildfremden Personen“ genügt, um seine idealste Philosophie schwanken zu lassen, dann fordert hier das Menschliche-Allzumenschliche seinen Tribut.¹⁹¹⁸ Ein weiteres nachgelassenes Fragment, welches wenige Monate später niedergeschrieben wurde, räumt dem Menschlichen einen gewissen Spielraum ein. Seine „paar Tugenden“, seine paar Ideale, will er nicht ständig vor seinen Freunden hochhalten und sie damit „zwicken und plagen“:

*„Wie grausam wir unsere paar Tugenden den anderen Menschen anrechnen und sie auf diesem Punkte zwicken und plagen! Ich will's auch **mit dem Sinn für Wahrheit menschlich treiben** NB. Sobald wir es mit ihm übertreiben und ihn wie im Treibhaus schnell wachsen lassen, so verdirbt uns das Leben, und die Menschen werden uns ekelhaft, ja wir uns selber!“¹⁹¹⁹*

Dieser Gedanke beschäftigt Nietzsche auch in einem Entwurf zum gewissermaßen letzten Briefe an den „Treusten der Treuen“,¹⁹²⁰ Freund Overbeck, am 29. Dezember 1888. Den allerletzten vom 4. Januar 1889,¹⁹²¹ einen sogenannten Wahnsinnszettel, wird er bereits als „Dionysos“ signieren:

*„Lieber Freund, Dein Brief überrascht mich nicht. Ich rechne es Niemandem an, wenn er nicht weiß, wer ich bin; es steht Niemandem frei, das zu wissen. **Es stünde schlimm um mich, wenn ich meine paar menschl<ichen> Beziehungen mir mit absurden Ansprüchen verdorben hätte.** Ich habe keinen Augenblick in meinem Leben gegen Dich irgend ein Mißtrauen oder auch nur Verstimmung verspürt: Du bist sogar einer der ganz Wenigen, — gegen die ich tief verpflichtet bin.“¹⁹²²*

Bis zum bitteren Schluss hat die Freundschaftsthematik Nietzsches Denken und Leben geprägt. Seine hochfliegenden, anspruchsvollen Freundschaftsideale aus jungen Jahren weichen der späteren Erkenntnis, dass er in mancherlei Hinsicht seine Freunde mit „absurden Ansprüchen“ überfordert hat. Nietzsche will darin eine gewisse „Grausamkeit“ erkennen. Franz Overbeck hält in seinen nachgelassenen Aufzeichnungen über

¹⁹¹⁷ eKGWB/NF-1880,5[14] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1880. Masoud P. Tochahi ist den Wechselwirkungen zwischen Wahrheit und Liebe in seinem Aufsatz „Par-delà la raison et l'amour: la question de l'amour dans les écrits de Nietzsche“ (im Druck) nachgegangen.

¹⁹¹⁸ Vgl. dazu die „Rache des Menschlichen“ in Kapitel 5 der vorliegenden Arbeit.

¹⁹¹⁹ eKGWB/NF-1880,6[411] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1880.

¹⁹²⁰ Stefan Zweig: „Nietzsche und der Freund“, in: Insel Almanach auf das Jahr 1919. Leipzig: Insel-Verlag, 1919, S. 111-123, S. 117. Zweig über Overbeck: „Alles ist er für Nietzsche: der Postmeister, der Kommissionär, der Bankier, der Arzt, der Vermittler, der Nachrichtenbringer, der ewige Tröster, der sanfte Beruhiger“. (Ebd. S. 118) – Der „Treueste der Treuen“ wird in Wagners Oper „Tristan und Isolde“ der Held, Tristan, genannt.

¹⁹²¹ eKGWB/BVN-1889,1249 — Brief an Franz Overbeck von: um den 4. Januar 1889.

¹⁹²² eKGWB/BVN-1888,1221 — Brief an Franz Overbeck: 29/12/1888.

Nietzsche fest, er habe „die Freunde, die er hatte[,] thatsächlich doch nicht auf dem Altar seiner Forderungen an sie geschlachtet“¹⁹²³. In Freundschaften wie im Leben wollen wir es daher „mit dem Sinn für Wahrheit menschlich zu treiben“, so Nietzsches Ratschlag. „N[ota] B[ene]“!

¹⁹²³ Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. Band 7/2: Autobiographisches „Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde“. Hg. von Barbara von Reibnitz und Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999, S. 160.

Kapitel 9:

Sternen-Freundschaft – Amitié-des-astres

Der Aphorismus §279 „Sternen-Freundschaft“ aus dem Vierten Buch („Sanctus Januarius“) der „Fröhlichen Wissenschaft“ zählt zu den kurzen, doch großen Freundschaftstexten der (europäischen) Kultur- und Philosophiegeschichte, und ist zweifellos der berühmteste von Nietzsches Freundschaftsaphorismen. Ihm wollen wir uns im vorliegenden Kapitel zuwenden. Nietzsche erzählt hier die *Geschichte von einstmaligen Freunden, die einander fremd geworden sind – ohne dass dies Grund zur Klage geben sollte*. Der Aphorismus versucht gerade die Fremdheit zu bejahen und zur aufrichtigen Anerkennung der Entfernung zu gelangen und belohnt dafür mit der Aussicht auf eine erhabene Freundschaft:

„S t e r n e n – F r e u n d s c h a f t. — Wir waren Freunde und sind uns fremd geworden. Aber das ist recht so und wir wollen's uns nicht verhehlen und verdunkeln, als ob wir uns dessen zu schämen hätten. Wir sind zwei Schiffe, deren jedes sein Ziel und seine Bahn hat; wir können uns wohl kreuzen und ein Fest miteinander feiern, wie wir es gethan haben, — und dann lagen die braven Schiffe so ruhig in Einem Hafen und in Einer Sonne, dass es scheinen mochte, sie seien schon am Ziele und hätten Ein Ziel gehabt. Aber dann trieb uns die allmächtige Gewalt unserer Aufgabe wieder auseinander, in verschiedene Meere und Sonnenstriche und vielleicht sehen wir uns nie wieder, — vielleicht auch sehen wir uns wohl, aber erkennen uns nicht wieder: die verschiedenen Meere und Sonnen haben uns verändert! Dass wir uns fremd werden müssen, ist das Gesetz ü b e r uns: ebendadurch sollen wir uns auch ehrwürdiger werden! Ebendadurch soll der Gedanke an unsere ehemalige Freundschaft heiliger werden! Es giebt wahrscheinlich eine ungeheure unsichtbare Curve und Sternenbahn, in der unsere so verschiedenen Strassen und Ziele als kleine Wegstrecken e i n b e g r i f f e n sein mögen, — erheben wir uns zu diesem Gedanken! Aber unser Leben ist zu kurz und unsere Sehkraft zu gering, als dass wir mehr als Freunde im Sinne jener erhabenen Möglichkeit sein könnten. — Und so wollen wir an unsere Sternen-Freundschaft g l a u b e n, selbst wenn wir einander Erden-Feinde sein müssten.“¹⁹²⁴

Aufgrund der Bedeutsamkeit dieses Aphorismus für den Begriff der Freundschaft bei Nietzsche soll im Folgenden seine Genese anhand der textlichen Vorstufen erschlossen werden. Wenn wir einen Blick in Nietzsches handschriftliche Notizbücher aus dem Nachlass werfen, zeigt sich, dass der Endgestalt des Aphorismus zumindest drei

¹⁹²⁴ eKGWB/FW-279 — Die fröhliche Wissenschaft: § 279. Erste Veröff. 10/09/1882.

Textstufen vorausgehen. Die ersten handschriftlichen Versionen des Aphorismus, welche Mazzino Montinari als „Vorstufen“ zum gedruckten Text klassifiziert hat,¹⁹²⁵ sind – mit einer Ausnahme – **bisher unveröffentlicht**. Die textgenetischen Änderungen der verschiedenen Fassungen (vgl. Faksimiles der Handschriften im Anhang) werden in den dazugehörigen Fußnoten beschrieben.

Die erste Vorstufe der „Sternen-Freundschaft“ datiert vom Herbst 1881 und wurde von Nietzsche in Genua niedergeschrieben. Sie befindet sich im Oktavheft mit der Signatur N V 7, S. 170 und lautet: *„Wir sind uns fremd geworden – das schadet nichts. Wir haben Jeder seinen Curs. Aber fremder und uns ehrwürdiger!“*¹⁹²⁶

Eine weitere Vorstufe – im Quartheft¹⁹²⁷ M III 5, S. 77, welches aus derselben Zeit stammt – nähert sich bereits in großen Schritten der Endgestalt des Aphorismus an:

*„Wir waren Freunde und sind uns fremd geworden. Aber das ist recht so, und wir wollens nicht verhehlen und verdunkeln, als ob wir uns dessen zu schämen hätten. Wir sind zwei Schiffe, deren jedes seinen **Curs** hat, wir können uns kreuzen und ein Fest feiern, wie wir es gethan haben – aber dann treibt uns die allmächtige Gewalt unsrer Aufgaben wieder auseinander, in verschiedene **Meere und Länder**¹⁹²⁸, dass wir uns nicht mehr sehen – ja es kann vorkommen, dass wir uns wiedersehen, aber nicht wiedererkennen! Die verschiedenen **Meere und Länder** haben uns verändert. **Ja, wir wollten uns fremd werden, und ebendadurch auch nur ehrwürdiger!“***

Die Reinschrift mit erweitertem Schluss findet sich Quartheft¹⁹²⁹ M III 6, S. 144-145, welches Nietzsche im Frühjahr 1882 verwendet:

„Wir waren Freunde und sind uns fremd geworden – aber das ist recht so¹⁹³⁰ und wir wollens uns nicht verhehlen und verdunkeln, als ob wir uns dessen zu schämen hätten.

¹⁹²⁵ Zu diesem Thema vgl. Wolfram Groddeck: „Vorstufe“ und „Fragment“. Zur Problematik einer traditionellen textkritischen Unterscheidung in der Nietzsche-Philologie, in: Martin Stern (Hg.), Textkonstitution bei schriftlicher und mündlicher Überlieferung, Tübingen 1991, S. 165-175.

¹⁹²⁶ Diese Vorstufe wurde von Montinari in der provisorischen Version des Nachberichts zur „Fröhlichen Wissenschaft“ veröffentlicht: KSA 14, S. 263. Sie befindet sich in einem deckellosen Oktavheft (11x17) mit der Signatur N V 7 mit 202 fast durchweg beschriebene Seiten, wobei es sich im Wesentlichen um Aphorismen aus dem Gedankenkreise der „Fröhlichen Wissenschaft“ handelt. Zur Datierung des Heftes vgl. die „Vorbemerkung der Herausgeber“ in: KGW V 2, S. VII.

Die Beschreibungen der Notizhefte und –bücher Nietzsches folgen den Angaben Hans Joachim Mettes in: Der handschriftliche Nachlass Friedrich Nietzsches. Sechste Jahressgabe der Gesellschaft der Freunde des Nietzsche-Archivs, Richard Hadl, Leipzig, 1932, hier S. 66.

¹⁹²⁷ Schwarzes Quartheft (16cm x 19,5cm), 78 zum großen Teil nur in der Geraden beschriebene, linierte Seiten; Vorstufen zur „Fröhlichen Wissenschaft“. (Ebd. S. 58)

¹⁹²⁸ „Länder“: über der Zeile ergänzt

¹⁹²⁹ In beigefarbenen Deckel gebundenes Quartheft (17,5x21,5), 276 von hinten nach vorn, fast durchweg in der Geraden, beschriebene, linierte Seiten (die geraden Seiten 274-2 sind von Nietzsche als 1-127 und 129-138 durchpaginiert); Vorstufen zur „Fröhlichen Wissenschaft“. (Mette, a.a.O., S. 58)

*Wir sind zwei Schiffe, deren jedes sein Ziel und seine Bahn hat – wir können uns wohl kreuzen und ein Fest miteinander feiern, wie wir es gethan haben – und dann lagen die beiden Schiffe so ruhig in Einem Hafen und in Einer Sonne, dass es scheinen mochte, sie seien schon am Ziele und hätten Ein Ziel gehabt. Aber dann trieb uns die allmächtige Gewalt unsrer Aufgabe wieder auseinander, in verschiedene Meere und Sonnenstriche und vielleicht sehen wir uns nie wieder – vielleicht auch sehen wir uns wohl, aber erkennen uns nicht wieder: die verschiedenen Meere und Sonnen haben uns verändert! Dass wir uns fremd werden müssen¹⁹³¹, ist das Gesetz über uns: ebendadurch sollen wir uns auch ehrwürdiger werden! Ebendadurch soll der Gedanke an¹⁹³² unsere ehemalige¹⁹³³ Freundschaft heiliger werden! Es giebt wahrscheinlich¹⁹³⁴ eine ungeheure und¹⁹³⁵ unsichtbare¹⁹³⁶ Curve und Sternbahn, in der **unsre** so verschiedenen Strassen¹⁹³⁷ und Ziele als kleine Wegstrecken einbegriffen sein mögen – erheben wir uns zu diesem¹⁹³⁸ Gedanken! Aber¹⁹³⁹ unser Leben ist zu kurz und unsre Sehkraft zu gering¹⁹⁴⁰, als dass wir mehr als Freunde in diesem Sinne¹⁹⁴¹ sein könnten.“*

Rée oder Wagner?

Ein Aspekt, der die bisherigen Kommentatoren beschäftigt hat, ist der biographische Hintergrund des Aphorismus. Abgesehen von der Universalität der philosophischen Reflexion einer Sternen-Freundschaft werden die Namen Richard Wagner, Paul Rée¹⁹⁴² und Lou von Salomé¹⁹⁴³ als mögliche lebensweltliche Referenzen genannt. Aus

¹⁹³⁰ „so“: über der Zeile ergänzt

¹⁹³¹ „müssen“: über der Zeile ergänzt

¹⁹³² „an“: über der Zeile ergänzt

¹⁹³³ „ehemalige“: über der Zeile ergänzt

¹⁹³⁴ „wahrscheinlich“: über der Zeile ausgebessert aus „wohl“

¹⁹³⁵ „und“: über der Zeile ergänzt, gestrichen

¹⁹³⁶ „unsichtbare“: über der Zeile ergänzt

¹⁹³⁷ „Strassen“: über der Zeile korrigiert aus „Bahnen“

¹⁹³⁸ „diesem“: über der Zeile korrigiert aus „dem“

¹⁹³⁹ „Aber“: über der Zeile korrigiert aus „dass“

¹⁹⁴⁰ „und unsre Sehkraft zu gering“: nachträglich weiter oben eingefügt

¹⁹⁴¹ „in diesem Sinne“: gestrichen, Streichung aber wieder rückgängig gemacht

¹⁹⁴² Joachim Köhler – im Kapitel „Sternen-Freundschaft“ in: Zarathustras Geheimnis. Friedrich Nietzsche und seine verschlüsselte Botschaft. Nördlingen: Greno Verlag, 1989, S. 245-266 – will

in Paul Rée den „Stern“ des Freundschaftsaphorismus erkennen, indem er Nietzsche eine homophile Liebesbeziehung mit Rée unterstellt. In dieser Argumentationslinie will der Autor auch ein von Nietzsche nachgelassenes Gedicht von 1888 als „Nachruf“ (ebd. S. 266) auf Rée verstanden wissen: „wohin er gieng? wer weiß es?! aber gewiß ist, daß er untergieng. / Ein Stern erlosch im öden Raum: / ö d e ward der Raum...“ (eKGWB/NF-1888,20[82] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1888.) In dieser Interpretationslinie steht auch Gregor-Dellin, der die Bedeutung der Freundschaft zwischen Nietzsche und Wagner unterschätzt, was sich auch in seiner Festlegung zeigt, dass „der strittige Begriff ‚Sternenfreundschaft‘ in Wahrheit wohl auf Paul Rée gemünzt war und gar nicht auf Wagner“. (Gregor-Dellin: Wagner, S. 623)

¹⁹⁴³ Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, S. 121.

naheliegenden Gründen¹⁹⁴⁴ wird der Aphorismus zumeist auf Wagner bezogen. Seit jedoch Lou Andreas-Salomé in einer Fußnote in ihrem Nietzschebuch (1894) die Sternen-Freundschaft Paul Rée zuschreibt – als „die schönen Worte, mit denen Nietzsche damals von dieser geistigen Genossenschaft Abschied nahm“¹⁹⁴⁵ – herrscht Spielraum für Zweifel.

Robin Small¹⁹⁴⁶ geht davon aus, dass beide Interpretationen zutreffen könnten. Salomé's Version basiere immerhin auf der persönlichen Kenntnis beider Personen. Erich Podach berichtet von seinem Besuch bei Lou von Salomé in Göttingen aus dem Jahre 1932. Sie erzählte, dass sie Nietzsche direkt gefragt habe, „ob er unter ‚Sternenfreund‘ Rée meine“, was er, Salomé zufolge, bestätigte. „Die Bestätigung“, so Podach, „wird möglicherweise darin bestanden haben, dass er es nicht in Abrede stellte.“¹⁹⁴⁷ Podach schlägt vor, dass dies nur heiße, dass Nietzsche es nicht eindeutig verneint habe,¹⁹⁴⁸ und der Gedanke demnach jenseits der biographischen Deutungen allgemeine Gültigkeit besitze.

*„Man hat es für einen Lapsus, eine fast peinliche Fehleinschätzung der freundschaftlichen Nähe Nietzsches zu Paul Rée gehalten, dass Lou A.-S. in ihrem Nietzschebuch den Ausdruck ‚Sternen-Freundschaft‘ aus der ‚Fröhlichen Wissenschaft‘ als auf Rée bezogen versteht, während er Richard Wagner betraf“*¹⁹⁴⁹, so Ernst Pfeiffer als Salomé's Nachlassverwalter und Herausgeber ihrer (nachgelassenen) Schriften.

Um einer Lösung des Rätsels näherzukommen, soll auch Reinhard von Seydlitz zu Wort kommen, der aus seinen Erinnerungen an die gemeinsam mit Nietzsche in Sorrent verbrachte Zeit Folgendes berichtet:

„Musikalisch stand er damals wohl noch ganz im Banne Wagners, dem er jedoch in allen anderen Beziehungen bereits entwuchs. Auch dies einst so herrlich-harmonisch

¹⁹⁴⁴ Hans Gerald Hödl unterstreicht, dass „zu diesem Zeitpunkt wohl nur Wagner in Nietzsches Biographie eine derart herausragende Bedeutung (hat)“. Dafür spreche „auch die Bedeutung, die Nietzsche der Freundschaft mit Wagner noch in EH beilegt“ (ders.: Der letzte Jünger des Philosophen Dionysos. Studien zur systematischen Bedeutung von Nietzsches Selbstthematisierungen im Kontext seiner Religionskritik. Berlin/New York: de Gruyter, 2009, S. 60). „Daß hier primär Wagner gemeint ist“, sei „kaum zu bezweifeln“, so auch Marco Brusotti in seiner Studie „Die Leidenschaft der Erkenntnis“ (a.a.O., S. 463, Anm. 148).

¹⁹⁴⁵ Lou Andreas-Salomé: Friedrich Nietzsche in seinen Werken. Frankfurt am Main/Leipzig: Insel Verlag, 1994, S. 173.

¹⁹⁴⁶ Vgl. Seite v des „Preface“ von Robin Small: Nietzsche and Rée. A Star Friendship. Oxford/New York: Oxford University Press, 2005.

¹⁹⁴⁷ Zit. nach: Friedrich Nietzsche/Paul Rée/Lou von Salomé. Die Dokumente ihrer Begegnung. Auf der Grundlage der einstigen Zusammenarbeit mit Karl Schlechta und Erhart Thierbach herausgegeben von Ernst Pfeiffer. Frankfurt/Main: Insel Verlag, 1970, Erläuterungen, S. 365.

¹⁹⁴⁸ Vgl.: Erich F. Podach: Ein Blick in Notizbücher Nietzsches. Heidelberg: Wolfgang Rothe Verlag, 1963, S. 212; vgl. auch S. 159.

¹⁹⁴⁹ Erbst Pfeiffer (Hg.): Die Dokumente ihrer Begegnung, a.a.O., Erläuterungen, S. 365.

begonnene Freundesverhältnis war eben nichts als eine „Sternfreundschaft“ für ihn – die bedeutendste freilich, deren Ende ihm die schwersten Stunden bereitet haben mag. ¹⁹⁵⁰

Diese Aussage spricht für Podachs Argument, dass die Sternen-Freundschaft mehrere Personen in unterschiedlicher Weise betreffen könne. Allerdings klärt von Seydlitz' Argument nicht, an wen Nietzsche dachte, als er den Aphorismus niederschrieb oder ob er niemand Bestimmten im Sinn hatte. ¹⁹⁵¹

Folgt man der Argumentation in Elisabeth Förster-Nietzsches schwesterlicher Biographie, so hätte ihre „Todfeindin“ ¹⁹⁵² Salomé – dies ist Nietzsches Charakterisierung seiner Schwester in ihrem Verhältnis zu Lou – die Deutung des Aphorismus auf Rée hin „mit absichtlicher Fälschung“ betrieben, „obwohl sie genau wusste, daß er sich auf Wagner und Nietzsche bezog und *ein Jahr vor dem Bruch mit Rée* geschrieben wurde!“ Ausnahmsweise soll hier der Stimme Förster-Nietzsches Gewicht gegeben werden, weil sie mit Recht darauf hinweist, dass „Die Fröhliche Wissenschaft“ (erste Auflage mit dem Büchern eins bis vier, der Aphorismus befindet sich im vierten Buch) im *August 1882* bereits fertiggestellt war und sich bereits im Druck befand. ¹⁹⁵³ Zum Zeitpunkt, als der Aphorismus verfasst wurde, war die Freundschaft mit Rée ¹⁹⁵⁴ noch intakt.

Förster-Nietzsches zweite diesbezügliche Aussage, „Nie hätte mein Bruder Rée als Stern bezeichnet!“ ¹⁹⁵⁵, ist weniger überzeugend. Immerhin beschreibt er Rée in

¹⁹⁵⁰ Reinhard von Seydlitz: „Friedrich Nietzsche: Briefe und Gespräche“, in: Neue deutscher Rundschau 10 (1899) S. 617-628. Zitiert nach: Gilman L. Sander (Hg.): Begegnungen mit Friedrich Nietzsche. Bonn: Bouvier Verlag Herbert Grundmann, 1985, S. 336-340, S. 337.

¹⁹⁵¹ Vgl. Seite v des „Preface“ von Robin Small: Nietzsche and Rée. A Star Friendship. Oxford/New York: Oxford University Press, 2005.

¹⁹⁵² eKGWB/BVN-1882,301 — Brief an Franz Overbeck von: 09/09/1882.

¹⁹⁵³ Das Druckmanuskript wird in mehreren Sendungen vom 19. Juni bis 3. Juli an den Verleger geschickt. Köselitz und Nietzsche lesen die Korrekturen zwischen dem 29. Juni und 3. August 1882. Das Werk selbst erscheint in erster Auflage am 26. *August 1882* als:

Die / fröhliche Wissenschaft. / Von / Friedrich Nietzsche. / Dem Dichter und Weisen sind alle Dinge be- / freundet und geweiht, alle Erlebnisse nützlich, / alle Tage heilig, alle Menschen göttlich. / Emerson. / ~ / Chemitz 1882. / Verlag Ernst Schmeitzner. // Paris / C. Kincksiek / **11 Rue de Lille** // St. Petersburg / H. Schmitzdorff / (C. Roettger) / Kais. Hof-Buchhandlung / 5 Newsky Prospect. // Turin / Florenz, Rom / Loescher & Co./ 307 Via del Corso. // New-York / E. Steiger / 22 u. 24 Frankfort Street. // London / Williams & Norgate / 14 Henrietta Street, / Covent Garden.

1 Bl. = Zwischentitel (Scherz, List und Rache) / ~ / Vorspiel in deutschen Reimen. + (5]-255, 8°; hellblauer Kartonumschlag. Gedruckt von B. G. Teubner in Leipzig zu 1000 Exemplaren; Verkaufspreis: 6,40 Mark.

Die 1. Ausgabe beinhaltet die „Idyllen aus Messina“, „Scherz, List und Rache. Vorspiel in deutschen Reimen“ und Buch 1-4. Das 5. Buch, die Vorrede zur 2. Auflage und als Anhang „Die Lieder des Prinzen Vogelfrei“ erscheinen erst in zweiter Auflage 1887.

¹⁹⁵⁴ Dieselbe Frage könnte man bezüglich des Aphorismus §16 „Ueber den Steg“ im ersten Buch der „Fröhlichen Wissenschaft“ stellen, der sich auch auf Rée beziehen könnte.

¹⁹⁵⁵ Elisabeth Förster-Nietzsche: Das Leben Friedrich Nietzsche's. Leipzig: C. G. Naumann, Bd. II/2, 1904, S. 410. und: dies.: Der einsame Nietzsche. Leipzig: Alfred Kröner Verlag, 1914, S. 201. Elisabeths

„Menschliches, Allzumenschliches“ als „eine[n] der kühnsten und kältesten Denker“¹⁹⁵⁶ und vergleicht ihn mit einem „scharf zielenden Schützen, welche[r] immer und immer wieder in's Schwarze“ treff[e]“¹⁹⁵⁷.

Abgesehen von den biographischen Aspekten gibt es *auch textliche Evidenzen, die einen Bezug auf Wagner plausibel erscheinen lassen*. So entwirft Nietzsche bereits 1876 in seiner vierten „unzeitgemäßen“ Schrift „Richard Wagner in Bayreuth“¹⁹⁵⁸ ein Bild, welches jenem der Sternen-Freundschaft ähnelt: Wagners Leben wird als Universum mit „Monden Sternen und Kometenbahnen“ gezeichnet. Besonders prägnant kommt dieser Vergleich in einer Vorstufe zum letzten Kapitel der „Betrachtung“ zum Ausdruck:

*„Wer in Wagners Leben etwas von dem seinigen wiederfindet, indem er hinauf in dieses große Gewölbe von Monden Sternen und Kometenbahnen blickt: wer kann es wagen, sein eignes Sternbild darin zu finden?“*¹⁹⁵⁹

„Wir waren Freunde“¹⁹⁶⁰ – die einstimmenden Worte des Aphorismus der „Sternen-Freundschaft“ finden sich fast identisch im 287. Aphorismus der „Morgenröthe“:

*„Zwei Freunde. — Es waren Freunde, aber sie haben aufgehört, es zu sein, und sie knüpften von beiden Seiten zugleich ihre Freundschaft los, der Eine, weil er sich zu sehr verkannt glaubte, der Andere, weil er sich zu sehr erkannt glaubte — und Beide haben sich dabei getäuscht! — denn Jeder von ihnen kannte sich selber nicht genug.“*¹⁹⁶¹

Biographien sind mit Vorsicht zu genießen, da sie nicht davor zurückschreckte zu beschönigen, zu arrangieren oder gar zu fälschen. Elisabeths Abneigung gegen Rée war ursprünglich Zuneigung, wie eine Briefstelle kurz nach den ersten Bayreuther Festspielen zeigt. Sie schreibt an ihren Bruder, dass sie sich gemeinsam mit Rohde an seinem Buch „immer erfreuten“. „Die Beobachtungen sind zu ausgezeichnet, Rée wird mir ordentlich unheimlich, daß er dieselben gemacht hat (...) Wenn Du mir ein vorläufiges Weihnachtsgeschenk machen willst bitte laß es Rée's Buch sein. Grüße ihn vielemal. (...) Bitte schenke mir das Buch von Rée, bitte bitte“. (Elisabeth Nietzsche aus Naumburg am 30. August 1876 an Nietzsche in Basel, KGB II 6/1 Nr. 818, S. 377 bzw. Elisabeth Nietzsche am 30. August 1876 an Nietzsche, in: „Das Leben Friedrich Nietzsches in den Jahren 1875-1879“, KGW IV/4, S. 25.)

¹⁹⁵⁶ eKGWB/MA-37 — Menschliches Allzumenschliches I: § 37. Erste Veröff. 07/05/1878.

¹⁹⁵⁷ eKGWB/MA-36 — Menschliches Allzumenschliches I: § 37. Erste Veröff. 07/05/1878.

¹⁹⁵⁸ Friedrich Nietzsche: Unzeitgemäße Betrachtungen. Viertes Stück. Richard Wagner in Bayreuth. Schloss-Chemnitz: Verlag von Ernst Schmeitzner, 1876.

¹⁹⁵⁹ KSA 14, S. 98. Vgl. die veröffentlichte Version: „Habt ihr den Muth, mit eurer Hand auf die Sterne dieses ganzen Himmelsgewölbes von Schönheit und Güte zu zeigen und zu sagen: es ist unser Leben, das Wagner unter die Sterne versetzt hat?“ (eKGWB/WB-11 — Richard Wagner in Bayreuth: § 11. Erste Veröff. 10/07/1876.)

¹⁹⁶⁰ Interessanterweise verwendet Nietzsche diese Wendung auch für Lou von Salomé, nämlich zur Zeit ihrer Freundschaft und deshalb im Präsens: „Wir sind Freunde und ich werde dieses Mädchen und dieses Vertrauen zu mir heilig halten.“ (eKGWB/BVN-1882,263 — Brief an Heinrich Köselitz von: 13/07/1882.)

¹⁹⁶¹ eKGWB/M-287 — Morgenröthe: § 287. Erste Veröff. 31/07/1881.

Wenn man so will, liefert Wagners Reaktion auf die bereits genannte Schrift über Bayreuth einen Schlüssel zum Verständnis des Aphorismus: „Wo haben Sie nur die Erfahrung von mir her?“¹⁹⁶² staunt Wagner im Dankesbrief nach Erhalt der Schrift über Nietzsches feines psychologisches *Erkenntnis*vermögen. Gleichzeitig *verkennt* Wagner Nietzsches leise Kritik und dessen eigenen Intentionen, die er mit dieser Schrift verfolgt: Ein Erkannter als sich Verkennender.

Noch im Jahre 1884 – ein Jahr nach Wagners Tod – lassen Nietzsche die Festspiele keine Ruhe und er spielt mit dem Gedanken einer Teilnahme. Denn die Gesellschaft Heinrich von Steins, der dem Bayreuther Kreis angehört und der – laut Nietzsches Aussage im Brief vom 22. Mai an den Genannten – zu seinen großen „Hoffnungen“ zählt, wäre ihm lieb, aber „auch jetzt wieder habe ich Zweifel daran, ob ich hinkommen darf. Nämlich: *das Gesetz, das über mir ist, meine Aufgabe, läßt mir keine Zeit dafür.*“¹⁹⁶³ Wieder zeichnet Nietzsche im Gedanken an Wagner das bekannte Bild: jedes Schiff hat sein Ziel, jeder Stern seine Bahn.

Zusammenfassend kann zur Frage „Rée oder Wagner“ als der Bezugsperson von Nietzsches Konzept einer Sternen-Freundschaft gesagt werden, dass zwar sehr viel für Wagner als (primäre) Bezugsperson des Gedankens spricht, aber doch keine endgültige Entscheidung möglich ist.

Von Weggefährten und Lebensbahnen

Gedankenfiguren und Metaphern der Idee einer Sternen-Freundschaft durchziehen Nietzsches Werk und kommen vor allem in seiner Korrespondenz (bevorzugt in den Geburtstagsbriefen) zum Vorschein. Folgende ausgewählte Stellen sollen nach Art einer impressionistischen Kollage einen Eindruck vermitteln:

In einem Brief von Mitte November 1872 an den „geliebten Meister“ schreibt Nietzsche, dass er kein Recht habe, „missmuthig“ zu sein, sondern dankbar, denn „denn ich lebe wirklich inmitten eines *Sonnensystems von Freundesliebe*“¹⁹⁶⁴.

In einem andächtigen Geburtstagsbrief — Andacht im Sinne von Erinnerung bzw. Andenken und Danken — an den „threuen Freund“ Carl von Gersdorff vom 23. Dezember 1872 vergleicht er ihrer beider „Lebenspfade und Lebensziele“ mit zwei Bächen, die „in einem Strom und zu einem Meere hin zusammen (...) fließen“. Er weiß, dass ihre Freundschaft bereits ein erobertes Glück ist, dass dieser Freundschaftsbund

¹⁹⁶² Richard Wagner aus Bayreuth am 13. Juli 1876 an Nietzsche in Basel. KGB II 6/1, S. 362.

¹⁹⁶³ eKGWB/BVN-1884,514 — Brief an Heinrich von Stein von: 22/05/1884.

¹⁹⁶⁴ eKGWB/BVN-1872,274 — Brief an Richard Wagner: Mitte November 1872.

„verbrieft und besiegelt“ ist, dass er einer unveränderlichen Sternbahn gleicht. Nietzsche fordert Gersdorff auf, anlässlich seines Geburtstages am 26. Dezember, sich auch ihrer beider Freundschaft zu erfreuen:

*„Wenn ich mich erinnere, wie näher und immer näher sich die **Lebenspfade und Lebensziele** von uns Beiden verschlungen haben — oder um genauer zu reden, wie sie sich immer mehr genähert haben und endlich in Eins zusammengeflossen sind, wie **zwei Bäche**, die in einen Strom und zu einem Meere hin zusammen zu fließen den kaum bewußten Willen haben — wenn ich mir das vorhalte, Pforte Universitätszeit Leipzig Kriegsjahre Tribschen so weiß ich daß das letzte Jahr auf diesen Freundschaftsbund Siegel auf Siegel gedrückt hat und daß von nun an unsre Zueinander-Gehörigkeit als wohl **verbrieft und versiegelt** unsern Lebensrest durchdauern wird. Also lieber alter Freund, freuen wir uns **heute** auch unserer Freundschaft ich wünsche mir heute das Beste, wenn ich es Dir wünsche.“¹⁹⁶⁵*

Auch der Geburtstagsbrief aus dem Jahre 1875, genau drei Jahre später, an den nunmehr bereits „alte[n] treuen[n] Freund Gersdorff“, wird im selben Duktus verfasst: Sie beide hätten „ein gutes Stück Jugend, Erfahrung, Erziehung, Neigung Haß Bestrebung Hoffnung mit einander bis jetzt gemein gehabt“. Nietzsche streift hier den Aspekt des „Glaubens“, der im Aphorismus der Sternen-Freundschaft eine entscheidende Rolle spielen wird: Nietzsche ist der Meinung, „wir brauchen uns nichts zu versprechen und geloben, weil wir einen recht guten Glauben zu einander haben.“¹⁹⁶⁶

Ein anderes Motiv der Sternen-Freundschaft, die Schifffahrt-Metapher, taucht in einem Brief an Paul Rée, am 3. März 1876, auf. Nietzsche *dankt* dem Freund für seinen Besuch, und er hofft, dass Rée Gelegenheit finden werde, „wieder einmal in Basel länger **vor Anker zu liegen**“¹⁹⁶⁷.

Es sollte auch dazu kommen. In einem Brief von Ende Januar 1880 schreibt Nietzsche an Rée: „Ich gestehe Ihnen, ich hoffe nicht mehr auf ein Wiedersehen“, womit er einerseits seinen eigenen problematischen Gesundheitszustand, andererseits die Rarität eines gelingenden Zusammentreffens anspricht. Auch wird er geradezu von einer Vorahnung über die Verlaufskurve seiner Réeschen Freundschaft erfasst. Nietzsche beweist zudem ein *waches Bewusstsein für die Veränderlichkeit der Freundschaft*: „ich habe Sie noch einmal gesehen und so gefunden, wie mein Herz mir die Erinnerung bewahrt hatte“. Rée als „lieber, außerordentlich lieber Freund“, steht exemplarisch für

¹⁹⁶⁵ eKGWB/BVN-1872,284 — Brief AN Carl von Gersdorff: 23/12/1872.

¹⁹⁶⁶ eKGWB/BVN-1875,495 — Brief an Carl von Gersdorff: 13/12/1875. (Geburtstagsbrief für Gersdorff)

¹⁹⁶⁷ eKGWB/BVN-1876,505 — Brief an Paul Rée: 03/03/1876.

das von Nietzsche gekannte Emersonsche Konzept des Freundes als „eine Art Paradoxon in der Natur“¹⁹⁶⁸, als etwas, das es eigentlich nicht geben dürfte. Damit einher geht Nietzsches geschärftes Bewusstsein für die Rauschhaftigkeit und Vergänglichkeit des Freundesglücks; umso größer ist seine Dankbarkeit für die erlebten Momente mit Rée: „wie ein beständiger angenehmer Rausch war‘s, diese 6 Tage hindurch. (...) So preise ich denn, Sie gehabt zu haben“¹⁹⁶⁹.

Wenn sich einen Augenblick lang ihre „Sternenkurven gekreuzt“ und sie ein „Fest miteinander gefeiert“ haben, so schrammen sie im August 1881 knapp aneinander vorbei. Im entsprechenden Brief hält Nietzsche Paul Rée dazu an, seine eigene „Bahn“ zu verfolgen, womit eine Entsagung seinerseits einhergeht. Er entschließt sich, „auf das Wiedersehen mit Ihnen zu verzichten und Ihnen dringend ans Herz <zu> legen, für die eigne Wohlfahrt (...) bei dem Entwurfe des Reiseplanes zu sorgen.“ Angesichts dieser tieferen Notwendigkeit spricht Nietzsche sich selbst und seinem „liebe[n] Freund Rée“ Mut zu:

*„bleiben wir zusammen auf den Höhen tapferer Gesinnung, hellen Schauens, fliegen wir miteinander durch Vergangnes und Zukünftiges und seien wir, im Wohlgeföhle dieser Gemeinsamkeit, **nicht dem Schicksale zu gram, wenn es uns von einander hält** — wie es jetzt wieder zu thun scheint!“*¹⁹⁷⁰

Wiederum ist ein Geburtstagsbrief, dieses Mal an Franz Overbeck am 14. November 1881, ein reichhaltiges Dokument an Motiven zur „Sternen-Freundschaft“:

*„Mein lieber Freund, was ist dies unser Leben? Ein **Kahn**, der im Meere schwimmt, von dem man nur dies mit Sicherheit weiß, daß er eines Tages umschlagen wird. Da sind wir nun zwei alte gute Kähne, die sich **treulich Nachbarschaft** gehalten haben, und namentlich hat Deine Hand redlich dabei geholfen, mich vor dem „Umschlagen“ zu behüten! So wollen wir denn unsere Fahrt fortsetzen und einer um des Andern Willen recht lange! recht lange! — wir würden uns so vermessen! Einigermaßen **glatte See und gute Winde und vor allem Sonne** — was ich mir wünsche, wünsche ich auch Dir; und*

¹⁹⁶⁸ Ralph Waldo Emerson: „Freundschaft“, in: ders.: Versuche. Nach der Übersetzung von G. Fabricius hg. von Mario Spiro. Berlin: Deutsche Bibliothek. o.J., S. 132-152, S. 142. Vgl. Emerson: „A friend therefore is a sort of paradox of nature.“ (Ders.: Essay „Friendship“, in: The Complete Essays and other writings of Ralph Waldo Emerson. Edited with a biographical introduction by Brooks Atkinson New York: Random House, 1940, S. 222-236, S. 229). Vgl. dazu auch: „Friends such as we desire are dreams and fables.“ (Ebd. S. 234)

¹⁹⁶⁹ eKGWB/BVN-1880,5 — Brief an Paul Rée: Ende Januar 1880.

¹⁹⁷⁰ eKGWB/BVN-1881,144 — Brief an Paul Rée: Ende August 1881.

*traurig, daß meine Dankbarkeit sich eben nur in einem solchen Wunsche äußern kann und daß sie gar nichts über Wind und Wetter vermag!*¹⁹⁷¹

Nietzsche und Overbeck ziehen als zwei Kähne ihre Bahnen im Meer, bisher „in treulicher Nachbarschaft“. Das gegenseitige Wohlwollen der beiden Freunde, vor allem aber die Gunst der Umstände, haben ihnen „einigermaßen glatte See und gute Winde und vor allem Sonne“ zuteilwerden lassen, was die Kähne bisher vor dem „Umschlagen“ bewahrt hat. Dies gewinnt an Geltung, insofern gewiss ist, dass das Leben wie die *Freundschaft als kontingente Gabe des Lebens* irgendwann einmal „umschlagen“ wird. Im Moment des Innehaltens und der Andacht anlässlich Overbecks Geburtstags äußert Nietzsche seine Dankbarkeit über die bisher einträchtige Fahrt der beiden Freundeskähne und drückt auch sein menschliches-allzumenschliches Bedauern darüber aus, dass seine Dankbarkeit und seine Wünsche „gar nichts über Wind und Wetter“ vermögen.

Der unvermeidlichen Kontingenz der Lebensbahnen gedenkt Nietzsche auch in einem Brief vom 19. Januar 1882 an Overbecks Frau, Ida, wenn er den Wunsch ausspricht: „möge uns! das Leben noch viele Gemeinsamkeiten schenken!“¹⁹⁷² Dasselbe Bewusstsein drückt sich in einem Einladungsschreiben an Köselitz vom 2. Dezember 1882 aus, wenn er ihn auffordert: „Kommen Sie ja diesmal über Genua — wir treffen es im Leben nicht wieder so.“¹⁹⁷³ Ebenso weiß Nietzsche vom „*Zufall (...)* freundschaftl[icher] Beziehungen“¹⁹⁷⁴, der ihn mit einem anderen Freund, Erwin Rohde, verbindet, wie er sich brieflich Overbeck gegenüber am 25. Dezember 1882 ausdrückt.

In einem Brief an Paul Rées Mutter, Jenny Réé, vom 16. September 1882, greift Nietzsche auf sein beliebtes Motiv der (Sternen-) Bahnen zurück, wenn er über sich

¹⁹⁷¹ eKGWB/BVN-1881,167 — Brief an Franz Overbeck: 14/11/1881- Geburtstagsbrief 16.11. Die Metapher des Lebenswegs als Fahrt auf dem Meer wird auch von Overbeck verwendet, wie eine nachgelassene Textstelle über Nietzsche zeigt: „Nietzsche’s Versuch ist ein *ernster* Versuch, die *Welt* verständig zu begreifen [,] nicht, oder doch nur einer, den die Verzweiflung auf der Fahrt gepackt und der sein Fahrzeug selbst dabei preisgegeben hat (...). Ans Ziel gelangt ist auf der Fahrt, die ich hier meine, noch niemand, und insofern ist auch N[ietzsche] darauf nicht mehr misslungen als Anderen. Was sich ihm versagte, war nur das Glück, das Anderen Glücklicheren, dgl. ich gekannt, günstig gewesen ist. Gescheitert ist *er* freilich, aber doch nur so, dass er gegen die unternommene Fahrt als Argument nur so gut und so schlecht dienen kann, wie die Schiffbrüchigen gegen das Beschißen des Meeres, Wie wer einen Hafen erreicht hat seinen schiffbrüchigen Vorgänger als einen Schicksalgenossen anzuerkennen sich am allerwenigsten weigern wird, so auch nicht die glücklicheren Meerfahrer, die sich auf ihrer ziellosen Fahrt wenigstens mit ihrem Fahrzeug zu behaupten vermocht haben, in Hinsicht auf Nietzsche.“ (Franz Overbeck: Artikel „Rationalismus (Allgemeines)“, in: ders.: Werke und Nachlaß. Kirchenlexicon. Artikel J-Z. In Zusammenarbeit mit Marianne Stauffacher-Schaub hg. von Barbara von Reibnitz. Stuttgart/Weimar: J.B. Metzler, 1995, Bd. 5, S. 267f.

¹⁹⁷² eKGWB/BVN-1882,188 — Brief an Ida Overbeck: 19/01/1882.

¹⁹⁷³ eKGWB/BVN-1882,343 — Brief an Heinrich Köselitz von: 03/12/1882.

¹⁹⁷⁴ eKGWB/BVN-1882,365 — Brief an Franz Overbeck: 25/12/1882.

selbst und ihren Sohn Paul schreibt, dass sie sich „nun eine gute Strecke Zeit <einander> lieb geblieben“¹⁹⁷⁵ sind. Nietzsche hofft auf eine Fortsetzung der gemeinsamen Fahrt, wenn er Carl von Gersdorff Ende Juni 1883 brieflich auffordert: „Bleib mir gut und treu! — wir sind alte Kameraden und haben *Manches gemeinsam gehabt!*“¹⁹⁷⁶

Auch mit Lou von Salomé hat Nietzsche so manches gemeinsam gehabt, wie oben ausführlich geschildert wurde. So gut ihre Begegnung auch begann, in deren Eröffnungsworten wiederum das Motiv der „Sternen-Freundschaft“ auftaucht – „Von welchen Sternen sind wir uns hier einander zugefallen?“¹⁹⁷⁷ –, so trennen sich doch bald wieder ihre Lebenskurven. Zu dieser fehlgeschlagenen Freundschaftsbeziehung mag folgendes nachgelassene Fragment Nietzsches aus dem Jahre 1883 passen: „Und wenn dir nicht die Sterne vom Himmel fallen wollen, so wirf deine Sterne nach dem Himmel: das sei deine ganze Bosheit.“¹⁹⁷⁸ Im selben Gedankenkreis steht folgender Vers aus dem Gedicht „Sternen-Moral“ aus dem „Vorspiel“ zur „Fröhlichen Wissenschaft“: „Vorausbestimmt zur Sternenbahn, / Was geht dich, Stern, das Dunkel an?“¹⁹⁷⁹.

Nietzsches beständige gedankliche Arbeit an einer Sternen-Topographie hat für ihn als vorrangiges Resultat ein Bewusstsein der Dankbarkeit, wie er seiner Schwester in einem Brief vom 29. August 1882 zu verstehen gibt:

*„Was liegt an diesen Rées und Lou's! (...) Und wenn sie mir Schaden gethan haben — ich habe genug Nutzen von ihnen gehabt und gerade darin, daß es so ganz verschiedene Arten Menschen sind als ich bin: darin liegt für mich eine reichliche Compensation, ja eine **Aufforderung zur Dankbarkeit** gegen die Beiden. Es sind beides originale Menschen, und keine Kopien: deshalb hielt ich es mit ihnen aus, so sehr sie mir wider den Geschmack giengen.“*¹⁹⁸⁰

Daraufhin ergibt sich Nietzsche seiner heimatlosen Einsiedelei ganz nach seinem Motto: „Bist du ein Stern? So mußt du auch wandern wollen, du Unstätter, und ohne Heimat sein.“¹⁹⁸¹ Er kennt sein Los des Unsteten und nimmt es willig auf sich, wenn

¹⁹⁷⁵ eKGWB/BVN-1882,304 — Brief an Jenny Réé: 16/09/1882.

¹⁹⁷⁶ eKGWB/BVN-1883,427 — Brief an Carl von Gersdorff: Ende Juni 1883.

¹⁹⁷⁷ Lou Andreas-Salomé: Lebensrückblick, S. 80.

¹⁹⁷⁸ eKGWB/NF-1883,13[3] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1883. Vgl. eKGWB/NF-1883,16[7] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1883 und eKGWB/NF-1884,31[36] — Nachgelassene Fragmente Winter 1884–1885.

¹⁹⁷⁹ eKGWB/FWorspiel-63 — Die fröhliche Wissenschaft: § 63. Sternens-Moral. Erste Veröff. 10/09/1882.

¹⁹⁸⁰ eKGWB/BVN-1883,459 — Brief an Elisabeth Nietzsche: 29/08/1883.

¹⁹⁸¹ eKGWB/NF-1883,13[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1883.

auch nicht ohne Trauer, besonders dann, wenn ihn ein Brief Erwin Rohdes mit einem „liebliche[n] Kinder-Bild“ in seiner Einsamkeit erreicht. Beim Lesen der an ihn gerichteten Zeilen, „da war mir’s, als ob Du mir die Hand drücktest und mich dabei schwermüthig ansähest: schwermüthig als ob Du sagen wolltest „Wie ist es nur möglich, daß wir so wenig noch gemein haben **und wie in verschiedenen Welten leben! Und einstmals** — —“, antwortet er seinem langjährigen, nunmehr zum „Gespenst“¹⁹⁸² gewordenen Freund am 22. Februar 1884. Das Gesetz ihrer Aufgabe lässt sie „in verschiedenen Welten leben“, sie haben nur mehr wenig mit einander gemein, weil die verschiedenen Meere, auf denen sie unterwegs waren und die verschiedenen Sonnen, denen sie ausgesetzt waren, sie einander haben fremd werden lassen.

Aber vielleicht ergibt sich Gelegenheit für „Pläne, Möglichkeiten, Unmöglichkeiten“, die es möglich machen, dass zwischen den beiden einstigen Freunden wieder „ein Brückchen [ge]bau[t] [werden] darf“¹⁹⁸³, so wie Nietzsche es auch für sich und Freund Köselitz wünscht, was er im Brief vom 2. September 1886 zu erkennen gibt. Doch Nietzsche bejaht Beziehungen nach Art der „Sternen-Freundschaft“, denn, wie er im „Vorspiel“ zur „Fröhlichen Wissenschaft“ festhält: „Nah hab ich den Nächsten nicht gerne: / Fort mit ihm in die Höh und Ferne! / Wie würd‘ er sonst zu meinem Sterne?“¹⁹⁸⁴

Eine Gabe des Lebens selbst

Nietzsches Aphorismus der „Sternen-Freundschaft“ erzählt die Geschichte von einstmaligen Freunden, die einander fremd geworden sind. Als solcher kontrastiert er mit einer Idee, welche mit dem Konzept der Freundschaft seit den Schriften der Antike verbunden ist, nämlich der Beständigkeit. Beständigkeit gilt als eine Voraussetzung von wahrer Freundschaft. Diese währt und dauert aufgrund des beständigen Charakters der Freunde. Beständigkeit gilt als eine Tugend. Um diese innere Beständigkeit zu stärken, erachtet Aristoteles in seiner „Nikomachischen Ethik“ eine gewisse äußere Kontinuität im Zusammensein der Freunde als notwendig; lange Trennungen seien der Freundschaft abträglich. Selbst für die tugendhaftesten Freunde sei es schwer, die Ferne zu überbrücken.¹⁹⁸⁵

¹⁹⁸² Zu Nietzsches Thema der „Gespenster-Freundschaft“ vgl. folgenden Brief an Paul Rée „In diesem Leben, wo Menschen wie wir so leicht zu Gespenstern werden, vor denen man sich fürchtet, wollen wir uns an einander freuen und uns Freude zu machen suchen“ (eKGWB/BVN-1882,303 — Brief an Paul Rée: 15/09/1882.)

¹⁹⁸³ eKGWB/BVN-1886,742 — Brief an Heinrich Köselitz: 02/09/1886.

¹⁹⁸⁴ eKGWB/FW-Vorspiel-30 — Die fröhliche Wissenschaft: § 30. Der Nächste. Erste Veröff. 10/09/1882.

¹⁹⁸⁵ Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, S. 210, sowie Aristoteles: Nikomachische Ethik, VIII 6, 1157b 10: „Denn die örtliche Trennung hebt nicht die Freundschaft, sondern ihre Betätigung auf. Dauert aber die

Trotz des Bemühens um Beständigkeit scheint das, „[w]as Nietzsche an Freundschaften dauernd bleibt“, sich gerade nicht „in der Dauer“ einer Freundschaft messen zu lassen,¹⁹⁸⁶ weiß Karl Jaspers. Die Erfahrung des Endes einer Freundschaft, wie Nietzsche sie im Aphorismus der „Sternen-Freundschaft“ erzählt, ist universell. Ein Freund kann nicht nur durch ein äußeres Ereignis verschwinden, sondern die Beziehung kann auch durch ein inneres Ereignis zerbrechen. Nietzsche beschreibt die häufige Erfahrung, dass die Ziele der Freunde divergieren, dass die Betroffenen nicht mehr den Freund im Anderen zu erkennen vermögen und so die Freundschaftsbeziehung auseinandergeht. Nietzsche erkennt, dass Freundschaft keine in sich stabile Substanz ist, sondern von vielfältigen *Hetero- und Homogenitäten* durchsetzt ist. Wäre Nietzsche der Auffassung, dass eine Freundschaft fähig sei, sich von selbst zu erhalten, so hätte es nicht all der besonderen Aufmerksamkeit bedurft, die er aufzubringen bereit war.

Der Verlauf einer Freundschaft ist gezeichnet von Wendungen und Wandlungen, kurz, Freundschaft ist eine Gabe des Lebens selbst. Als solche ist sie eine Erfahrung der Zeitlichkeit. *Das Ende ist der Freundschaft eingeschrieben als deren eigenste Möglichkeit und endlicher Grund.*¹⁹⁸⁷ Dass die Freundschaft immer schon im Kern ihr Ende in sich trägt, tut ihrer Realität keinen Abbruch. Vielmehr ist Endlichkeit unsere *conditio humana*, wobei diese Endlichkeit auch die Freundschaft einschließt. Gerade deshalb erklärt sie Nietzsche zum Ort der Feier des Lebens, hier und jetzt.¹⁹⁸⁸

„Sternen-Freundschaft“ oder: Freundschaft *des astres*

Dass das Wesen der Freundschaft geprägt ist von Unwägbarkeiten, Veränderungen, welche unter Umständen die Gemeinschaft gefährden und unsicher machen, darauf reflektiert auch Jacques Derrida. In Anspielung auf Maurice Blanchots „L’amitié“¹⁹⁸⁹ und dessen „L’écriture du désastre“¹⁹⁹⁰ nimmt Derrida eine originelle Übersetzung des Nietzscheanischen Begriffes der „Sternen-Freundschaft“ vor, nämlich als „amitié-des-astres“ – „Sternen-Freundschaft, Freundschafts-Desaster“. Es geht ihm nicht um „ein Desaster für die Freundschaft“, sondern vielmehr um „das Desaster [, welches] ist, ohne das es keine Freundschaft gibt, das Desaster im Herzen der Freundschaft, das Desaster

Trennung lange, so mag sie auch die Freundschaft in Vergessenheit bringen“ (nach der Übersetzung von Eugen Rolfes).

¹⁹⁸⁶ Karl Jaspers: Nietzsche: Einführung in das Verständnis seines Philosophierens. Berlin/New York: de Gruyter, 1981, S. 78.

¹⁹⁸⁷ Vgl. Dimitri El Murr: L’amitié. Textes choisis et présentés. Paris: GF Flammarion, 2001, S. 210; Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 183.

¹⁹⁸⁸ Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, S. 122.

¹⁹⁸⁹ Maurice Blanchot: L’amitié. Paris: Gallimard, 1971. (dt. Übersetzung: Die Freundschaft. Aus dem Französischen von Ulrich Kunzmann, Uli Menke, u.a. Berlin: Matthes & Seitz, 2011.)

¹⁹⁹⁰ Maurice Blanchot: L’Écriture du désastre, Paris, Gallimard, 1983. (dt. Übersetzung : Die Schrift des Desasters. Aus dem Französischen von Gerhard Poppenberg und Hinrich Weidemann. München: Wilhelm Fink Verlag, 2005.)

der Freundschaft oder als Freundschaft. *Amitié-des-astres (Sternen-Freundschaft, Freundschafts-Desaster)*.¹⁹⁹¹

Das Wesen der Freundschaft – ihr desaströses Herz – findet ihren Grund darin, Teil des Ganzen zu sein. Die Fatalität ihres Wesens ist nicht zu trennen von der Fatalität des Ganzen, welches man sich hüten wird, zu beurteilen. Freundschaft ist ein Verhängnis, wie der Mensch selbst, zu dem sie gehört, was Nietzsche in der „Götzendämmerung“ festhält:

*„Niemand ist dafür verantwortlich, dass er überhaupt da ist, dass er so und so beschaffen ist, dass er unter diesen Umständen, in dieser Umgebung ist. Die **Fatalität** seines Wesens ist nicht herauszulösen aus der Fatalität alles dessen, was war und was sein wird. Er ist nicht die Folge einer eignen Absicht, eines Willens, eines Zwecks (...), es ist absurd, sein Wesen in irgend einen Zweck hin *a b w ä l z e n* zu wollen. Wir haben den Begriff „Zweck“ erfunden: in der Realität *f e h l t* der Zweck... Man ist nothwendig, man ist ein Stück Verhängniss, **man gehört zum Ganzen, man ist im Ganzen**, — **es giebt Nichts, was unser Sein richten, messen, vergleichen, verurtheilen könnte**, denn das hiesse das Ganze richten, messen, vergleichen, verurtheilen... *A b e r e s giebt Nichts ausser dem Ganzen!*“¹⁹⁹²*

Vom Freund zum Fremden über den Feind bis zum Sternen-Freund

In der Realität, selbst in der Freundschaftsrealität, fehlt also jeder Zweck – Nietzsche hält sich nicht damit auf, den Ursachen des Verschwindens von Freundschaft nachzugehen. Er fragt sich, was aus dieser alten Freundschaft zu machen sei, wie er sich noch das Auseinandergehen, den Bruch nützlich machen könne, ganz im Sinne des Emersonschen Mottos der ersten Ausgabe der „Fröhlichen Wissenschaft“: „Dem Dichter und Weisen sind alle Dinge befreundet und geweiht, alle Erlebnisse nützlich, alle Tage heilig, alle Menschen göttlich.“¹⁹⁹³ Auch ein Bruch mit einem Freund mag zu dem zählen, was einem Menschen, besonders einem Dichter, nützlich ist. Auch hierzu ein Nietzsche bekanntes Emerson-Zitat: „thus we part only to meet again on a higher platform, and only be more each other’s, because we are more our own“.¹⁹⁹⁴

¹⁹⁹¹ Jacques Derrida: Politik der Freundschaft („Politiques de l’amitié“. Paris: Éditions Galilée, 1994) Aus dem Französischen von Stefan Lorenzer. Frankfurt: Suhrkamp, 2009, S. 395f. Im Folgenden zitiert als: Derrida: Politik der Freundschaft.

¹⁹⁹² eKGWB/GD-Irrthümer-8 — Götzen-Dämmerung: § 8. Erste Veröff. 24/01/1889.

¹⁹⁹³ eKGWB/FW-[Motto1882] — Die fröhliche Wissenschaft: § [Motto der Ausgabe 1882] Erste Veröff. 10/09/1882.

¹⁹⁹⁴ Ralph Waldo Emerson: Essay „Friendship“, in: The Complete Essays and other writings of Ralph Waldo Emerson. Edited with a biographical introduction by Brooks Atkinson New York: Random House, 1940, S. 222-236, S. 235. Wie zentral Emersons Einfluss auf Nietzsches Begriff der Freundschaft ist, hat Benedetta Zavatta beispielhaft analysiert: vgl: dies: „Nietzsche and Emerson on Friendship and Its

Nüchtern betrachtet gibt es nach dem Brechen einer Freundschaft eindeutige mögliche Folgen: Hass, Bitterkeit, Leid, Gleichgültigkeit. In dieser Sichtweise würde es im Falle des Fremdwerdens eines Freundes aufgrund von Gefühlen des Ressentiments dazu kommen, die glücklichen Erinnerungen der Vergangenheit zu verdrängen. Ganz anders Nietzsche, der zeigt, dass man auf die verlorene Freundschaft auch mit **Zustimmung** – dem Ressentiment entgegengesetzt – und mit **Glauben** – dem Vergessen entgegengesetzt – mit einer anderen Freundschaft¹⁹⁹⁵ antworten kann, nämlich mit einer solchen, welche die **Notwendigkeit** rechtfertigt, dass aus der „Erden-Freundschaft“ eine „Sternen-Freundschaft“ werden musste. Der im Aphorismus nachgezeichnete Weg geht vom Freund über den Fremden bis zum Feind hin zum Sternen-Freund.

Freundschaft als Aufgabe

Es handelt sich nicht um Versöhnung. Dabei kommt ein Gedanke aus „Also sprach Zarathustra“ ins Spiel, demzufolge die echte Freundschaft eine **Gemeinschaft von zwei Willen** ist, die sich einem gemeinsamen Ziel unterwerfen (in einem Streben Richtung Übermensch). Freundschaft ist immer eine Gemeinschaft der Aufgaben. Es ist jedoch möglich, dass einer der Freunde sich vom gemeinsamen Werke zurückzieht, wofür Nietzsche im §16 der „Fröhlichen Wissenschaft“¹⁹⁹⁶ das einprägsame **Bild der Überquerung eines Steges** findet:

„Wir sind uns Einmal im Leben so nahe gewesen, dass Nichts unsere Freund- und Bruderschaft mehr zu hemmen schien und nur noch ein kleiner Steg zwischen uns war. Indem du ihn eben betreten wolltest, fragte ich dich: „willst du zu mir über den

Ethical-Political Implications“, in: Herman W. Siemens und Vasti Roodt, (Hg.): Nietzsche, Power and Politics. Rethinking Nietzsche’s Legacy for Political Thought, Berlin/New York 2008, S. 511-540.

¹⁹⁹⁵ Jean-Paul Sartres Reaktion drei Tage nach den Tod seines einstmaligen Freundes Albert Camus veranschaulicht diese „andere Freundschaft“, welche nach ihrem historischen Bruch im Sinne einer „Sternen-Freundschaft“ fortbesteht: „*Nous étions brouillés lui et moi: une brouille, ce n'est rien – dût-on ne jamais se revoir – tout juste une autre manière de vivre ensemble et sans se perdre de vue dans le petit monde étroit qui nous est donné. Cela ne m'empêchait pas de penser à lui, de sentir son regard sur la page du livre, sur le journal qu'il lisait et de me dire: 'Qu'en dit-il? Qu'en dit-il EN CE MOMENT?'*“ (Texte publié le 7 janvier 1960 dans „France-Observateur“ n° 505; repris „Nouvel Observateur“, 15 juin 1994 und Jean-Paul Sartre: „Albert Camus“, in: ders.: Situations IV. Portraits. Paris: Gallimard, 1964, S. 126-129.)

¹⁹⁹⁶ Eine Vorstufe befindet sich im Nietzsche Oktavheft N V 7, S. 62 und lautet „Komm über den Steg!“ (KSA 14, S. 241) Eine bisher *unveröffentlichte* Vorstufe befindet sich im selben Heft auf S. 106. Sie weist leichte – unten kursiv markierte - Abweichungen zur Letztversion auf (vgl. Faksimile im Anhang): „Wir sind uns nicht *3 mal* im Leben so nahe gewesen, dass *nichts* unsere Freundschaft mehr zu hemmen schien und nur ein kleiner Steg noch zwischen uns war. Indem du *ihn betreten* wolltest, fragte ich dich: ‚willst du zu mir über den Steg?‘ – *aber* da wolltest du nicht mehr; und als ich noch einmal bat, schwiegst du. *Jetzt* sind Berge und *reißende* Ströme, und was nur trennt und fremd macht, zwischen uns geworfen, und wenn wir auch zu einander wollten, wir könnten es nicht mehr – *gedenkst* du aber jenes kleinen Steges, so hast du nicht Worte mehr, nur noch *Schluchzen*.“

Die Reinschrift der definitiven Version dieses Aphorismus, welche bis auf eine irrtümliche Wortverdoppelung mit der Druckfassung identisch ist, befindet sich im Quartheft M III 6, S. 188.

Steg?“ — Aber da wolltest du nicht mehr; und als ich nochmals bat, schwiegst du. Seitdem sind Berge und reissende Ströme, und was nur trennt und fremd macht, zwischen uns geworfen, und wenn wir auch zu einander wollten, wir könnten es nicht mehr! Gedenkst du aber jetzt jenes kleinen Steges, so hast du nicht Worte mehr, — nur noch Schluchzen und Verwunderung.“¹⁹⁹⁷

Die Nähe kann sich unverhofft in Distanz verwandeln, möglicherweise in eine so große Distanz, dass das Freundschaftsband aufhört sichtbar zu sein. „Nichts verbindet uns“, so beginnt ein nachgelassenes Fragment aus dem Jahre 1878, welches den Titel „Freunde“ trägt, „aber wir haben Freude an einander, bis zu dem Grade, dass der Eine des Anderen Richtung fördert, selbst wenn sie schnurstracks der seinen entgegenläuft.“¹⁹⁹⁸ Die Wege der Freunde können so ungleiche Kurven annehmen, dass sie einander entgegensetzen scheinen und nahezu im Verhältnis einer Feindschaft zueinander zu stehen kommen. Das soll uns nicht bekümmern. Immer geht es nach Nietzsche darum, **„unser eigenes Ideal durch ein anderes Ideal zu stärken“¹⁹⁹⁹, dass ein Schaffender einem anderen Schaffenden Mut macht, es geht um ein geteiltes Schicksal in einer seltsamen Ferne.** Fern und sich doch mehr Freund als die sichtbaren Freunde. Winzige Sterne in unterschiedlichen Galaxien, solange bis eines Tages sich die Bahnen wieder treffen. Vielleicht.²⁰⁰⁰

Gesetz – Kategorischer Imperativ

Der Ton, der im Aphorismus §279 anklingt, lässt keinen Zweifel übrig, dass Nietzsche auf einem Punkt beharrt: Es ist zu akzeptieren, dass Freundschaften enden können. Über jedem Einzelnen steht das Gesetz der eigenen Aufgabe, der kontinuierlichen Wandlung, die zur Fremdheit führen kann.²⁰⁰¹ Dem verlorenen Freundschaftsglück darf niemals mit Ressentiment begegnet werden, denn die Freundschaft wählt nicht aus, sie gehorcht einem „Gesetz über uns“, welches unser Geschick lenkt. Damit ruft der Aphorismus den Schluss von Kants *„Kritik der praktischen Vernunft“* ins Gedächtnis:

¹⁹⁹⁷ eKGWB/FW-16 — Die fröhliche Wissenschaft: § 16. Erste Veröff. 10/09/1882.

¹⁹⁹⁸ eKGWB/NF-1878,27[95] — Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1878.

¹⁹⁹⁹ Vgl.: „Eine Ehe eine Freundschaft sollte das Mittel sein, das seltene!! unser eigenes Ideal durch ein anderes Ideal zu stärken: wir sollten das Ideal des Anderen auch sehen und von ihm aus das unsrige!“ (eKGWB/NF-1880,6[191] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1880) Im dritten Buch des „Zarathustra“ parallelisiert Nietzsche den Gefährten und den Mitschaffenden: „dass er einst mein Gefährte werde und ein Mitschaffender und Mitfeiernder Zarathustra’s“. (eKGWB/Za-III-Seligkeit — Also sprach Zarathustra III: § Von der Seligkeit wider Willen. Erste Veröff. 10/04/1884.)

²⁰⁰⁰ Vgl.: Georges Morel: Nietzsche. Introduction à une première lecture. Paris: Edition Aubier-Montaigne, 1985, S. 558-563 und S. 722-726, hier S. 724 und S. 726.

²⁰⁰¹ Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, S. 122.

„Zwei Dinge erfüllen das Gemüt mit immer neuer und zunehmender Bewunderung und Ehrfurcht, je öfter und anhaltender sich das Nachdenken damit beschäftigt: Der bestirnte Himmel über mir, und das moralische Gesetz in mir.“²⁰⁰²

Und tatsächlich geht es hier um ein Gesetz, das zur Trennung führt, welche sich bereits im Titel ankündigt: in dem ***Bindestrich, der die Sterne und die Freundschaft gleichzeitig miteinander verbindet und voneinander trennt.***²⁰⁰³ Gerade das Trennende, zur Fremdheit Führende wird zum Gütezeichen der Freundschaft. Es beweist, dass jeder der Freunde seinen je eigenen Weg weitergegangen ist. Vielleicht teilen die Freude auch weiterhin ein gemeinsames Ziel, ein gemeinsames Ideal, aber keiner darf dem anderen Ideal sein. ***„Fremdheit, Trennung, Ferne, Feindschaft*** – all jenes, was seit der Antike das Gegenteil von Freundschaft bedeutet, mündet hier in das ***Postulat der Freundschaft.***²⁰⁰⁴

Dieser hohe Begriff von Freundschaft findet seinen Ausdruck in der stellaren Erhabenheit, in der „*altitudo des moralischen Gesetzes*“. Nach Jacques Derrida entspräche die Sternen-Freundschaft insofern der Höhe des moralischen Gesetzes, als in der „Geschichte der brüderlichen Freundschaft (...) [die] Geschichte eines „*Aufstiegs* – nicht eines Fortschritts, sondern einer Erhebung, einer Sublimierung“²⁰⁰⁵ liege. Diesen Aufstieg in der „Geschichte der Brüderlichkeit“ präzisiert Derrida „als Geschichte einer Humanisierung, einer Vermenschlichung des Menschen, die sich als Fraternalisierung, als Verbrüderung reflektiert.“²⁰⁰⁶ Die Freundschaftsgeschichte gilt Derrida als Veranschaulichung, als Beispiel für „das moralische Gesetz in mir“ – den kategorischen Imperativ also – die Maxime der Brüderlichkeit wird zum allgemeinen Gesetz erhoben:

*„Die Humanität, die Menschheit und Menschlichkeit nicht verraten. Der ‚an der Menschheit verübte Hochverrat‘, das ist der höchste Meineid, das Verbrechen der Verbrechen, die Sünde wider den ursprünglichen Schwur. Die Menschheit verraten, hieße schlicht und einfach an der Tugend, und das heißt: an der Tugend der Brüderlichkeit sich vergehen. Niemals darf man, in dieser Menschheit mit ihrer Menschlichkeit, seinen Bruder verraten. Ihn verfemen oder verleumden. Anders gesagt: **Verraten kann man einzig seinen Bruder.**“²⁰⁰⁷*

²⁰⁰² Immanuel Kant: Kritik der praktischen Vernunft. Herausgegeben von Wilhelm Weischedel. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1974, A 289, 290, 300. bzw. Band VII der Werkausgabe, S. 300.

²⁰⁰³ Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, S. 121.

²⁰⁰⁴ Vgl. ebd. S. 122.

²⁰⁰⁵ Derrida: Politik der Freundschaft, S. 362.

²⁰⁰⁶ Ebd. S. 363.

²⁰⁰⁷ Ebd. S. 364f.

So geht es im Aphorismus der „Sternen-Freundschaft“ auch um Achtung und Reverenz vor der Bruderschaft der „Menschheit und Menschlichkeit“. In einem Fragment aus dem ersten Halbjahr 1883 schreibt Nietzsche: „Es giebt Handlungen, die wir niemals uns erlauben werden (...) z.B. Verrath eines Freundes.“²⁰⁰⁸ „Den, der seinen Freund verräth“, hält er noch im Herbst desselben Jahres fest, den „sollst du nicht einmal mit dem Fuße treten.“²⁰⁰⁹

Keine Himmels-Freundschaft

Nietzsche beharrt auf der Achtung vor dem Gesetz der Freundschaft und erinnert daran, dass unsere eigene „Sehkraft gering“ und „unser Leben kurz“ ist, um die Freundschaftsbeziehung als das zu sehen, was sie ist und sein muss. Erst ein anderer, „übermenschlicher“ Blick würde uns zu sehen erlauben, auf welche Weise sich die zerbrochene Freundschaft als Wegstrecke einer Bahn in eine Sternen-Topographie einfügt.

Nietzsche stellt der Erden-Freundschaft nicht die Himmels-Freundschaft gegenüber, sondern die Sternen-Freundschaft, denn es handelt sich nicht – wie seiner Auffassung nach in der christlichen Tradition – darum, die erste zugunsten der letzteren zu entwerten. Es handelt sich um eine andere Perspektive auf die gleichen Freundschaften: In einer kosmischen Perspektive kann man die Sterne *entweder* atomistisch vereinzelt wahrnehmen *oder* sie als untereinander verbunden betrachten.

„als dass wir *mehr* als Freunde im Sinne jener erhabenen Möglichkeit sein könnten“

Nietzsche flößt der „erhabenen Möglichkeit“ von Freundschaft Mut ein und bestärkt sie in ihrer Idealität. Im Aphorismus 551 aus der „Morgenröthe“ beschwört er bisher noch unverwirklichte Tugenden und erinnert an die Dichter, „die uns Etwas von dem Möglichen erzählen“:

„Oh, wollten doch die Dichter wieder werden, was sie einstmals gewesen sein sollen: — Seher, die uns Etwas von dem Möglichen erzählen! (...) Wollten sie uns von den zukünftigen Tugenden Etwas vorausempfinden lassen! Oder von Tugenden, die nie auf Erden sein werden, obschon sie irgendwo in der Welt sein könnten, — von

²⁰⁰⁸ eKGWB/NF-1883,7[241] — Nachgelassene Fragmente Frühjahr–Sommer 1883.

²⁰⁰⁹ eKGWB/NF-1883,16[13] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1883.

*purpurnglühenden Sternbildern und ganzen Milchstrassen des Schönen! Wo seid ihr, ihr Astronomen des Ideals?*²⁰¹⁰

Die „Astronomen des Ideals“ sollen Ausschau halten nach neuen, künftigen Tugenden, unter welche die echte brüderliche Freundschaft zu zählen wäre. In ihr sieht Nietzsche die Möglichkeit einer **Überwindung des Menschlichen**: „als dass wir *mehr* als Freunde im Sinne jener erhabenen Möglichkeit sein könnten.“

Dass diese Möglichkeit uns gegeben ist, ändert nichts an der Tatsache, dass ein Imperativ fortbesteht: dass wir wenigstens *daran glauben* müssen.²⁰¹¹ Die Freundschaft im Modus des Glaubens und der Hoffnung beinhaltet eine kosmologische Dimension. Indem Nietzsche sprachlich den Text ins Hypothetische gleiten lässt, hält er inhaltlich die Potentialität einer neuerlichen Berührung der getrennten Bahnen an einem unbekanntem Punkt im Universum fest.²⁰¹² An die Sternen-Freundschaft zu glauben, auf neue Gemeinsamkeiten zu hoffen, ist vielleicht die einzige Art und Weise zu akzeptieren, was die antiken philosophischen Freundschaftstraktate nie gelten ließen, dass Freundschaft enden kann.²⁰¹³ „Am Ende, nach dem Ende“, weiß Elke Siegel, „steht dann doch die Freundschaft, die selbst noch als Möglichkeit in der Feindschaft gegeben ist – eine Freundschaft, die bestehen mag sogar ohne Wissen der Beteiligten.“²⁰¹⁴

„Ich möchte dem menschlichen Dasein etwas von seinem herzbrecherischen und grausamen Charakter nehmen“²⁰¹⁵, erklärt Nietzsche Anfang Dezember 1882 in einem Brief an Heinrich von Stein. Um einen solchen „herzbrecherischen“ Freundschaftsbruch besser ertragen zu können, **übersetzt Nietzsche die einstmalige Freundschaft in die Form eines Gedankens**. Die Freundschaft wird gedanklich inszeniert, ihr wird eine Form gegeben und sie wird in eine größere Ordnung eingefügt. Der Gedanke der Sternen-Freundschaft drängt zur Erkenntnis, dass ich auch im Freundschaftsverlust etwas gewonnen habe, immer ist hier die **Freundschaft ein bereits erobertes Glück**.

Dies befestigt eine Beobachtung von Siegel: Im Aphorismus der Sternen-Freundschaft verwendet Nietzsche durchgängig das Pronomen „wir“, und das in einer Geschichte, die von Ende und Trennung handelt. **Gegen alle möglichen Einsprüche und Einwände**

²⁰¹⁰ eKGWB/M-551 — Morgenröthe: § 551. Erste Veröff. 31/07/1881.

²⁰¹¹ Dieter Borchmeyer unterstreicht „Nietzsches *Glaube* an eine solche „Sternen-Freundschaft“ zwischen ihm und Wagner“, denn sie „decouvriert alle Versuche, in ihrer epochalen Begegnung einseitig Partei zu ergreifen, als allzu ‚irdisch‘, als zelotische Befangenheit, die mit den geistigen Dimensionen dieser Freund-Feindschaft kümmerlich kontrastiert.“ (Dieter Borchmeyer: „Richard Wagner und Nietzsche“, in: Ulrich Müller/Peter Wapnewski (Hg.): Richard-Wagner-Handbuch. Stuttgart: Kröner, 1986, S. 114-136, S. 135.)

²⁰¹² Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, S. 122.

²⁰¹³ Vgl. Dimitri El Murr: L’amitié. Textes choisis et présentés. Paris: GF Flammarion, 2001, S. 210.

²⁰¹⁴ Siegel: Entfernte Freunde, S. 122.

²⁰¹⁵ eKGWB/BVN-1882,342 — Brief an Heinrich von Stein von: Anfang Dezember 1882.

*wird hier die Freundschaft gerettet und postuliert, in einer Ansprache von großer Überzeugungskraft.*²⁰¹⁶ Den Gedanken einer Freundschaft als ein in jedem Falle erobertes, gefeites Glück spiegelt sich auch in einem Brief Nietzsches vom 3. Juni 1872 an Carl von Gersdorff wider:

*„Diese heilig ernsten Erinnerungen wird uns Niemand rauben können. Durch sie gefeit und für sie kämpfend müssen wir nun durchs Leben gehen und vor Allem bestrebt sein, in allen unsern Hauptschritten so ernst und kräftig als möglich zu sein, um uns jener großen Erlebnisse und Auszeichnungen würdig zu erweisen.“*²⁰¹⁷

Um einer großen Freundschaft sich als würdig zu erweisen, muss man **mehr als Freunde sein wollen**. Um dies umzusetzen, um einen Pfeil in Richtung dieses „Mehr“²⁰¹⁸, jener erhabenen Möglichkeit des Übermenschen abzusenden, kann es paradoxerweise nötig sein, Freundschaften gegebenenfalls abzuschließen. Avital Ronell erinnert an *Nietzsches Bild des Pfeils Richtung Übermensch*: „Das Abschicken und Abschießen ist hier entscheidend, denn es kann die Flugbahn von Brief und Pfeil verfolgen (...) und damit wird die Gewalt des Ziels eine Sache, die Nietzsche besorgt, wird sie zum Gegenstand einer schicksalhaften Sorge.“²⁰¹⁹ Die Gewalt unseres Ziels, unserer Pflicht uns selbst gegenüber, nimmt dem Freundschaftsbruch seine Freiwilligkeit. Die eingeforderte Achtung vor dem „Gesetz über uns“ gibt ihm seine gedankenschwere Notwendigkeit.

Dankbarkeit

Der Gedanke der Sternen-Freundschaft erlaubt „ein ideelles Fortleben einer Beziehung, auch nachdem sie (...) abgebrochen, und der Aktus des Gebens und Empfangens längst abgeschlossen ist“²⁰²⁰, so der Soziologe Hubert Treiber. Damit wird die Thematik der Dankbarkeit ins Spiel gebracht, welche im Aphorismus der „Sternen-Freundschaft“ eine zentrale Rolle spielt. Im Folgenden soll die Dankbarkeit bei Nietzsche untersucht werden, wobei Avital Ronells Analyse zu dieser Frage entscheidende Anregungen

²⁰¹⁶ Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, S. 122.

²⁰¹⁷ eKGWB/BVN-1872,226 — Brief an Carl von Gersdorff: 03/06/1872.

²⁰¹⁸ Unweigerlich wird man hier an Verse des Nietzsche-Lesers Rainer Maria Rilke erinnert: „Ist es nicht Zeit, daß wir liebend uns vom Geliebten befreien und es bebend bestehn: wie der Pfeil die Sehne besteht, um gesammelt im Absprung *mehr* zu sein als er selbst. Denn Bleiben ist nirgends.“ (Die erste Elegie. Duineser Elegien, in: Rilke, Rainer Maria: Duineser Elegien. Die Sonette an Orpheus. Gesammelte Werke in neun Bänden. Frankfurt am Main/Leipzig: Insel Verlag, 2001, S. 7-46, S. 10f.) Im privaten Rilke-Archiv in Gernsbach befinden sich zwei Exemplare des „Zarathustra“ mit Lesespuren Rilkes, welche von Hella Sieber-Rilke, der Ehefrau von Rilkes Enkel Christoph, auf Nachfrage einer jungen Forscherin entdeckt wurden. Auf diesen empirischen Beweisstücken hat Katja Brunkhorst in der Folge ihre Studie aufgebaut. Vgl.: „Verwandt-Verwandelt“. Nietzsche's Presence in Rilke. München: Iudicium Verlag, 2006, S. 13.

²⁰¹⁹ Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 170.

²⁰²⁰ Hubert Treiber: In der Schule bei Simmel, ebd. S. 663.

liefern wird. Von ihr erfahren wir nicht nur, warum *Nietzsche der „dankbarste aller Philosophen“*²⁰²¹ ist, sondern auch, warum die Dankbarkeit zu seinen schärfsten Waffen zählt.

Besonders deutlich kommt die Dankbarkeit bei Nietzsche in Momenten des Einstands und der Erinnerung zum Tragen, wofür der Aphorismus der Sternen-Freundschaft ein Paradebeispiel darstellt. Wie weit Nietzsche mit seinem Dank zu gehen bereit ist, zeigt sich zum Beispiel in dem Brief, den er am 2. Januar 1872 Wagners Widmungsexemplar der „Geburt der Tragödie“ beilegt:

*„Auf jeder Seite werden Sie finden, dass ich Ihnen nur zu danken suche, für Alles das, was Sie mir gegeben haben: und nur der Zweifel beschleicht mich, ob ich immer recht empfangen habe, was sie [sic] mir gaben.“*²⁰²²

Dominant tritt die Dankbarkeit in Geburtstags- und anderen Gratulationsbriefen an seine Briefpartner hervor. ***Dankbarkeit bei Nietzsche geht einher mit einer Bejahung des Lebens.*** Zur Veranschaulichung sollen die eröffnenden Worte seiner autobiographischen Schrift „Ecce homo“ zitiert werden. Erwähnenswert ist, dass er sie an seinem Geburtstag, dem vierundvierzigsten, niederschreibt und mit dieser Geste Abschied nimmt vom vergangenen Jahr:

*„An diesem vollkommenen Tage, wo Alles reift und nicht nur die Traube braun wird, fiel mir eben ein Sonnenblick auf mein Leben: ich sah rückwärts, ich sah hinaus, ich sah nie so viel und so gute Dinge auf einmal. Nicht umsonst begrub ich heute mein vierundvierzigstes Jahr, ich durfte es begraben, — was in ihm Leben war, ist gerettet, ist unsterblich. (...) Wie sollte ich nicht meinem ganzen Leben dankbar sein? Und so erzähle ich mir mein Leben.“*²⁰²³

In solch gelösten Augenblicken äußert Nietzsche Dankbarkeit seinem Leben gegenüber, und dies immer kurz bevor er „erneut die Maschinerie kritischer Selbstprüfung in Gang bringt.“ Wenn Nietzsche sich eine Pause von seinem unerbittlichen, selbstzerfleischenden Erkenntnisstreben gönnt, dann kommt es also vor, dass er sich Momenten der Andacht und Dankbarkeit hingibt. Wie setzt Nietzsche die Dankbarkeit ein? Ronell weist darauf hin, dass sie Nietzsche „als Einsatz“ dient, um zur Selbstüberwindung überhaupt fähig zu werden, um „ohne jeden dialektischen Beistand weiterzugehen“. Auch im Aphorismus der „Sternen-Freundschaft“ hängt das Gelingen der Loslösung vom Freund vom Einsatz der Dankbarkeit ab.

²⁰²¹ Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 169.

²⁰²² eKGWB/BVN-1872,185 — Brief an Richard Wagner: 02/01/1872.

²⁰²³ eKGWB/EH-[Vorbemerkung] — Ecce Homo: § [Vorbemerkung] Druckfertig 02/01/1889.

Andenken

Die Möglichkeit, den Gedanken der „Sternen-Freundschaft“ zu denken, ist abhängig von der Dankbarkeit. Ronell zufolge gehört die *„Dankbarkeit zur Ermöglichung von Denken“* hinzu: als Pantomime des Gebets²⁰²⁴ hält Dankbarkeit den Gedanken fest und aufrecht.²⁰²⁵ Nietzsches Akt der Dankbarkeit erinnert an Heideggers Verknüpfung von Danken und Denken.²⁰²⁶ Diese Ähnlichkeit kommt dann zum Tragen, wenn man festhält, dass „die Aufmerksamkeit, die in der Dankbarkeit liegt, auch Erinnerung bedeutet, ein Andenken, mit anderen Worten: eine bestimmte Erfahrung des Trauerns.“²⁰²⁷ *Dankbarkeit ist bei Nietzsche mit Loslassen*²⁰²⁸ *verbunden* – ohne dass damit die Entwertung einer zu Ende gegangenen Geschichte einherginge. Wie in der „Sternen-Freundschaft“.

Das Loslassen geht bei Nietzsche einher mit Dankbarkeit. Sie ist das Signal eines „Wechsels des Adressaten“, was seinen Preis hat. Für Nietzsche, der nie aufhört zu danken, der mitunter die *Dankbarkeit bis zur Maßlosigkeit* betreibt, ist „Dank abstaten kostbar, kostspielig (...) Es ist das große, maßlose Wegschenken, das einem erlaubt, bei Null anzufangen, zu annullieren. Es gehört ins Repertoire der Gewalt bei Nietzsche.“²⁰²⁹ Damit einher geht Ronells Hinweis, dass der Exzess von Dankbarkeit in Nietzsches Werk mit der Rache in enger Verbindung steht.²⁰³⁰ So nennt er zum Beispiel im Aphorismus §260 in „Jenseits von Gut und Böse“ „[d]ie Fähigkeit und Pflicht zu langer Dankbarkeit und langer Rache“ in einem Atemzug.

²⁰²⁴ Da die Freundschaft für Jacques Derrida „niemals etwas gegenwärtig Gegebenes“ ist und sie „zur Erfahrung des Wartens, des Versprechens (...) der Verpflichtung“ gehöre, sei ihre Form des Diskurses „diejenige ‚des Gebets‘.“ (Vgl. ders: Politik der Freundschaft, S. 316.)

²⁰²⁵ Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 169.

²⁰²⁶ Vgl.: „Aller Dank gehört zuerst und zuletzt in den Wesensbereich des Denkens.“ So Martin Heidegger in seiner 1951/52 gehaltene Vorlesung „Was heißt denken?“ (Gesamtausgabe. I. Abteilung: Veröffentlichte Schriften 1910-1976. Frankfurt am Main: Vittorio Klostermann, Band 8. Hg. von Paola-Ludovika Coriando. 2002, S. 146.) Vgl. auch „Der Forscher: So wäre das Denken ein Danken?“ (Martin Heidegger: „Ἀρχιβασιῶν. Ein Gespräch selbsttritt auf einem Feldweg zwischen einem Forscher, einem Gelehrten und einem Weisen“, in: Gesamtausgabe. III. Abteilung Unveröffentlichte Abhandlungen. Vorträge – Gedachtes. Frankfurt am Main: Vittorio Klostermann, Band 77: Feldweg-Gespräche (1944/45). Hg. von Ingrid Schüßler, 1995, S. 3-157, S. 100.)

²⁰²⁷ Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 170.

²⁰²⁸ Eine bewegende Geste des Abschieds findet sich auch in Kierkegaards Brief vom 5.5.1841 an seine Verlobte. Darin fällt – fünf Monate vor Auflösung der Verlobung – eine vielsagende Häufung von Dankesworten auf. Zugleich markiert dieser Brief den Beginn einer lebenslangen philosophischen Auseinandersetzung mit dem Bruch. Der Brief an „Kierkegaards Wagner“ beginnt so: „Meine Regine! Dank für alle die Zeit, die Du an die Briefftasche gewandt hast; Dank für alle die Gedankenstickerei, die Dein Sinn hervorgezaubert hat (...); Dank für die Briefftasche; Dank für Deinen Wunsch Sonntagnachmittag; Dank für Deinen Wunsch Dienstagmorgen; Dank dafür, daß Du gekommen bist; Dank dafür, daß Du früh gekommen bist; Dank dafür, daß Du allein gekommen bist; Dank für Deine Freude; Dank für Deine Angst.“ (Sören Kierkegaard: Briefe. Unter Mitarbeit von Rose Hirsch ausgewählt, neu geordnet und aus dem Dänischen übersetzt von Emanuel Hirsch. Eugen Diederichs Verlag, Köln 1955, S. 54.)

²⁰²⁹ Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 170.

²⁰³⁰ Vgl. ebd. S. 169.

Ein anderes Beispiel für den *Zusammenhang von Dankbarkeit und Rache* findet sich in den an den Meister gerichteten doppelbödigen Zeilen anlässlich seines 63. Geburtstags am 22. Mai 1876, wenige Monate vor den ersten Bayreuther Festspielen. Nietzsche beruft sich auf „das bescheidenste Wort des Einzelnen“, denn an einem solchen Tage habe „nur die allpersönlichste Äußerung ein Recht“. Seit „ziemlich genau sieben Jahre[n]“ feiere auch er jenen Tag als seinen „geistigen Geburtstag“, denn seither wirke Wagner in ihm „als ein ganz neuer Tropfen Bluthes“²⁰³¹, welchen er früher nicht in sich hatte.

*„Dieses Element, das aus Ihnen seinen Ursprung hat, treibt, beschämt, ermuthigt, stachelt mich und hat mir keine Ruhe mehr gelassen, sodaß ich beinahe Lust haben könnte, Ihnen wegen dieser ewigen Beunruhigung zu zürnen, wenn ich nicht ganz bestimmt fühlte, daß diese Unruhe mich gerade zum Freier- und Besserwerden unaufhörlich antreibt. So muß ich dem, welcher Sie erregte, mit dem allertiefsten Gefühle des Dankes dankbar sein.“*²⁰³²

Wie ambivalent es ist, Dank abzustatten, verrät Nietzsches in der Wortwahl der „Beunruhigung“ und des „Zürnens“. Ist jemand, der „mit dem Gefühle des Dankes dankbar“ ist, nicht vor allem stolz darauf, dass er dazu fähig ist, und spricht sich darin nicht zugleich eine gegenteilige Regung aus?

Im Folgenden soll weiter der Frage der Gewalt, der sich Nietzsche in seiner maßlosen Dankbarkeit ausliefert, nachgegangen werden. Ronells These lautet, dass sich Nietzsche *„durch den Akt des Dankens fortgesetzt selbst prüfen wollte.“*²⁰³³ Wie schon der Titel ihres Buches „Test Drive“ andeutet, geht es darum, dem „Testtrieb“ in Nietzsches Werk nachzuspüren. In dieser Terminologie wäre Nietzsche selbst das „Testgelände“²⁰³⁴. Alles wird bei Nietzsche diesem „Test“ unterzogen, keine seiner Überzeugungen wird davon verschont.

²⁰³¹ eKGWB/BVN-1876,527 — Brief an Richard Wagner von: 21/05/1876.

²⁰³² Ebd. Seltsamerweise scheint sich Wagners letzte überlieferte Äußerung über Nietzsche darauf zu beziehen, wenn Cosimas Tagebuch neun Tage vor seinem Tode notiert: „R. sagt zu mir schließlich: Nietzsche habe gar keine eignen Gedanken gehabt, kein eignes Blut, alles sei fremdes Blut, welches ihm eingegossen worden sei.“ (Cosima Wagner: Die Tagbücher. Eintrag vom 4. Februar 1883, Band IV, S. 1106)

²⁰³³ Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 170.

²⁰³⁴ Ebd. S. 171.

Widerrufbarkeit – in die Höhe fallen

Ronell entwickelt in der Folge einen „Begriff von Widerrufbarkeit“. Nietzsche testet an sich die Widerrufbarkeit von allem und jedem. „Etwas wird zurückgenommen, disqualifiziert, und verlässt die Szene dennoch nicht. Etwas wird mit entschiedener Geste widerrufen und ist nichtsdestotrotz von langer und *exquisiter Haltbarkeit*.“²⁰³⁵

Durch Haltbarkeit zeichnet sich auch die „Sternen-Freundschaft“ aus. Exquisit ist gewiss auch sein biographischer Bezug auf Wagner. Nietzsche liebte Wagner – wie dargestellt wurde –, er war verhängnisvoll mit ihm verstrickt. Ihre Beziehung hatte etwas Unzerstörbares, deshalb konnte dieser Freundschaft der Test der Widerrufbarkeit nicht erspart bleiben. Ronell zufolge „verfiel“ Nietzsche Wagner und seiner Musik: „Er fiel hart.“ Aber, und nun zitiert sie Hölderlin: „Man kann auch in die Höhe fallen“²⁰³⁶. Nietzsche fiel in die Höhe: „Das ist der Sturz oder die Schräge, den die Sprache uns mit Liebe assoziieren lässt.“ Wenn man die (Sternen-) Verlaufskurve seiner Beziehung zu Wagner nachzeichnet, mag man an ihr erkennen, dass Nietzsche nach oben gestürzt war, ein Sturz in die Höhe, der sich erst in ihrer „Sternen-Freundschaft“ vollenden sollte.

Dankbarkeit als Rüstung für Angriff

Nietzsches Verfallensein, seine Verschmolzenheit mit Wagner, reizt ihn zum Test der Widerrufbarkeit. Es ist einer seiner schwersten und es ist fraglich, ob er ihn je ganz bestehen wird. Um ihn anzutreten, „rüstet er sich mit Dankbarkeit“. Tatsächlich ist „sein Angriff gewappnet mit Dankbarkeit, die ihm, in gewissem Sinn, die Hand führt.“²⁰³⁷

Georg Simmel spricht vom „*eigentümlich Unlösbare[n] der Dankbarkeit*“²⁰³⁸. Es handelt sich um eine Verhaltensweise, die das Abreißen einer einmal geknüpften Beziehung verhindern will. Dankbarkeit bedeutet „ein ideelles Fortleben einer Beziehung, auch nachdem sie etwa abgebrochen, und der Aktus des Gebens und

²⁰³⁵ Ebd.

²⁰³⁶ Vgl. „Man kann auch in die Höhe fallen, so wie in die Tiefe“ (Friedrich Hölderlin: Reflexion. (1799), in: Friedrich Hölderlin: Sämtliche Werke. Kleine Stuttgarter Ausgabe. Hg. von Friedrich Beissner. 6 Bände, Band 4, Stuttgart: W. Kohlhammer Verlag, 1962, S. 243-247, S. 243.)

²⁰³⁷ Avital Ronell: Der Liebesbeweis, S. 173.

²⁰³⁸ Georg Simmel: Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung, in: Gesamtausgabe. Bd. 11. Hg. von Otthein Rammstedt. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1992, S. 670.

Empfangens längst abgeschlossen ist“.²⁰³⁹ Sie ist der Treue ähnlich, die Simmel zufolge ein „Beharrungsvermögen der Seele“²⁰⁴⁰ darstellt.

Auch nach dem befreienden Angriff, wenn „sich ein *Loslassen* [...] ereignet [...] oder sich vollzieht, [...] dann wird ein *Dank entboten* [...], fähig gewesen zu sein, sich zu lösen“, so Ronell. Die Dankbarkeit äußert sich dahingehend, „dass man die härtesten Tests überstanden hat, dass man die Stellung hat halten können (...) oder die Erfahrung einer Verschmelzung überlebt hat“.²⁰⁴¹

Nietzsches siegreiches Zeugnis, dass er gegenüber seinem Überfreund Stand gehalten hat, ist sein Werk „*Menschliches, Allzumenschliches*“. Sein unerhörtes Sich-Befreien²⁰⁴², das ihm mit diesem Werk gelingt, will er sich von Wagner „verzeihen“ lassen, wovon ein Briefentwurf an Richard und Cosima vom Anfang des Jahres 1878 zeugt. Zugleich kündigt er von Nietzsches Dankbarkeit über die gelungene Loslösung. „Vielleicht lebe ich noch, weil ich seiner fähig war“, schreibt Nietzsche über dieses *Dokument des bestandenen Selbstüberwindungstests*. Sein Kampf war verlust- und entbehrungsreich, jedoch – man meint fast das stolze Zittern in seiner Stimme zu vernehmen – „er ist oben“ und „entrollt nun seine Fahne“:

„*Mir ist zu Muthe wie einem Offizier der eine Schanze gestürmt hat. Zwar verwundet — aber er ist oben und — entrollt nun seine Fahne. Mehr Glück, viel mehr als Leid, so furchtbar das Schauspiel rings herum ist.*“²⁰⁴³

Nietzsches kontinuierliches Sich-selbst-Riskieren entspricht einer Art von Bewährungsprobe der Ewigen Wiederkehr in der eigenen Zeitlichkeit. Nietzsches kategorischer Imperativ würde demnach lauten: Handle so, dass du wollen kannst, dass du dir selbst immer wiederkehrst. Damit ich mir beständig selbst wiederkehren kann, muss ich mich kontinuierlich riskieren, mich aus allen Zusammenhängen und Einbettungen herausbrechen, um also unweigerlich und notwendig immer wieder auf mich selbst – oft hart – zurückzustürzen – in diesem Sinne ein „Fall zurück zu dir“.

²⁰³⁹ Ebd. S. 663.

²⁰⁴⁰ Georg Simmel: *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*. Gesamtausgabe. Band 11. Hg. von Otthein Rammstedt. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1992, S. 653.

²⁰⁴¹ Avital Ronell: *Der Liebesbeweis*, S. 173.

²⁰⁴² Cosimas Tagebuch hält am 6. April 1880 eine entsprechende Äußerung Wagners über Nietzsche fest: „Nur, um von mir sich zu befreien, ergibt er sich allen Platitüden.“ (Cosima Wagner: *Tagebücher*, Band III, S. 517. Eintrag vom 6. April 1880.)

²⁰⁴³ eKGWB/BVN-1878,676 — Brief an Richard und Cosima Wagner: Anfang 1878.

Lukrez und Demokrit – Freunde als fallende Atome im leeren Raum

Nietzsches Gedanke einer „Sternen-Freundschaft“, angereichert mit einer Gedankenbrise „Ewiger Wiederkehr“, lässt in gewisser Weise an den antiken Materialismus eines Lukrez²⁰⁴⁴ denken. In dieser Analogie würden die menschlichen Beziehungen den Verhältnissen der Atome untereinander entsprechen. Die Atome, welche Lukrez als fest, ewig und unteilbar denkt, bewegen sich aufgrund ihres Eigengewichts – „vom eignen Gewicht bewegt“ – permanent fallend im leeren Raum. Durch Abweichungen („clinamen“, „declinatio“) ihrer Fallbewegung kommt es zu Kollisionen mit anderen Atomen – „von ihren Schlägen gestoßen“ –, bei denen die Atome Verbindungen eingehen, woraus alles, was ist, entsteht. Sie formen etwas Bestimmtes, gehen einen Teil des Weges zusammen, bis das, was sie geformt haben, sich in der Zeit auflöst. Schließlich gehen sie andere Verbindungen ein, wobei durch die „mächtige Zeit hindurch (...) jede Art Verbindung sie (...) erproben“ und „zum Anfang werden sodann gewaltiger Dinge“. So lauten die einschlägigen Verse bei Lukrez:

*„Denn es haben gewiß mit Vernunft nicht der Dinge Atome
jedes in Reih und Glied sich mit scharfem Spürsinn geordnet,
nicht, in der Tat, vereinbart, welche Bewegung sie machten,
sondern dieweil auf vielfache Art viele Samen der Dinge [d.h. die Atome]
seit unendlicher Zeit schon, von ihren Schlägen gestoßen
und vom eignen Gewicht bewegt, zu eilen gewohnt sind
und sich zu einen auf jegliche Art und alles zu [„]prüfen[“],
was zu schaffen imstand unter sich sie wären vereinigt,
darum geschieht's, daß, die mächtige Zeit hindurch sich verbreitend,
jeder Art Verbindungen sie und Bewegung erproben
und am Ende so die sich vereinen, die plötzlich geschleudert,
häufig zum Anfang werden sodann gewaltiger Dinge,
dieser Erde, des Meeres und Himmels, des Stamms der Belebten.“²⁰⁴⁵*

Ein weiterer antiker Atomist mit einer ähnlichen Lehre, bei dem, trotz vermutlich reichen Schaffens²⁰⁴⁶, die Überlieferungslage weit dürftiger ausfällt, ist Demokrit. Der Altphilologe Nietzsche hat ihn eingehend studiert, geschätzt und er plante, eine „Demokritarbeit“²⁰⁴⁷ zu verfassen. Demokrit lehrt bewegte Atome im leeren Raum, wie

²⁰⁴⁴ Titus Lucretius Carus, geb. zwischen 99 und 94, gest. 55 v. Chr. Geb.

²⁰⁴⁵ Lukrez: De rerum natura, 5. Buch, Verse 419-431.

²⁰⁴⁶ Nietzsche macht sich Gedanken „über die verlorn<en> Schrif<t>en Demokrits“ (KGW I 4, 57[39], S. 403) bzw. deren „Vernichtung“ (BAW 3, S. 348). Vgl. auch Hermann Diels: Die Fragmente der Vorsokratiker. Nach der von Walther Kranz hgg. achten Auflage. Rowohlt, 1964, S. 98.

²⁰⁴⁷ Demokrit kann als ein entfernter Vorläufer von Nietzsches Figur des Freigeistes gesehen werden. So bezeichnet er ihn als Leipziger Student als „Vater aller aufklärenden, rationalistischen Tendenzen“

eines seiner Fragmente erkennen lässt: „Die Atome (...), sie würden in den Leeren umhergespritzt.“²⁰⁴⁸ Diese herumwirbelnden Atome unterscheiden sich in Größe, Gestalt, Lage und Anordnung. Einerseits stoßen sie sich wie Billardkugeln, andererseits verursacht eine (Anziehungs)kraft, dass sich ähnliche mit ähnlichen zusammenschließen. Daraus entstehen alle Dinge und Wesen. Seele, Geist und Denkvorgänge führt Demokrit auf Feueratome von winziger, runder Gestalt zurück. „Nichts existiert, als die Atome und der leere Raum, alles andere ist Meinung“²⁰⁴⁹, so Georg Friedrich Langes Interpretation der Fragmente Demokrits, dessen Hauptwerk „Geschichte des Materialismus“ von Nietzsche begeistert studiert wurde und welches sich noch heute in Nietzsches persönlicher Bibliothek²⁰⁵⁰ befindet. Im Lichte der Philosophie Demokrits zeigt sich dem wahrhaft Erkennenden ein atomistisches, kaltes Universum von erhabener Gleichgültigkeit, welches dem Menschen kein Zuhause bietet und keinen Anteil nimmt an seinem Geschick, seinen Freundschaften. *Allein der triumphierende Gedanke einer Sternen-Freundschaft kann uns die „demokritische Entzauberung“²⁰⁵¹ ertragen lassen.*

Horaz

Hans-Heinrich Klaus²⁰⁵² vertritt die These, dass eine Horazische Ode als Vorlage der Sternen-Freundschaft gedient habe. In seiner zweiten Ode, welcher der antike Dichter Gaius Cilnius Maecenas widmet, heißt es: „Für uns beide, auf unglaubliche Art, stimmt überein das Gestirn“ („Utrumque nostrum incredibili modo / consentit astrum“)²⁰⁵³. Trotz aller Nähe Nietzsches zu Horaz, an dessen Oden er, wie in der „Götzendämmerung“ schreibt, ein mit keinem anderen Dichter vergleichbares „artistisches Entzücken“²⁰⁵⁴ empfunden hat, ist diese Referenz mit Vorsicht zu

(BAW, Bd. 3, S. 347). Als junger Professor wollte er der „bedeutenden Persönlichkeit Demokrits“ eine „Demokritarbeit“ widmen. (eKGWB/BVN-1868,562 — Brief an Carl von Gersdorff von: 16/02/1868.) In Nietzsches Vorlesung „Die vorplatonischen Philosophen“, welche er erstmals im SS 1872 hält, geht er auch auf diese große Gestalt des griechischen Denkens ein. (KGW II 4, S. 207-365) Für Aufzeichnungen zu Demokrit aus Nietzsches Militärzeit (1868) siehe BAW 3, S. 345-350. Zu Nietzsche und Demokrit vgl. Rüdiger Safranski: Nietzsche. Biographie seines Denkens. Frankfurt am Main: Fischer, 2003, S. 149-154.

²⁰⁴⁸ Hermann Diels: Die Fragmente der Vorsokratiker. Nach der von Walther Kranz hgg. achten Auflage. Rowohlt, 1964, Fragment 168, S. 108.

²⁰⁴⁹ Friedrich Albert Lange: Geschichte des Materialismus. Zwei Bände. Suhrkamp: Frankfurt am Main, 1974, Band 1, S. 18. Zu Nietzsches Lektüre von Lange und zu Demokrit: vgl. Jörg Salaquarda: „Nietzsche und Lange“, in: Nietzsche-Studien 7 (1978), S. 236–260.

²⁰⁵⁰ Nietzsches persönliche Bibliothek (NB). Hg. von Giuliano Campioni/Paolo D'Iorio/Maria Christina Fornari/Francesco Fronterotta/ Andrea Orsucci. Unter Mitarbeit von Renate Müller-Buck. Berlin/New York: de Gruyter, 2003, S. 344.

²⁰⁵¹ Rüdiger Safranski: Nietzsche. Biographie seines Denkens. Frankfurt am Main: Fischer, 2003, S. 152.

²⁰⁵² Hans-Heinrich Klaus: Die schaffende Seele. Nietzsches Nähe zu Horaz. Technische Universität Carolo-Wilhelmina zu Braunschweig, 2009, S. 46.

²⁰⁵³ Horaz: carmen II, 17, 21f.

²⁰⁵⁴ „Bis heute habe ich an keinem Dichter dasselbe artistische Entzücken gehabt, das mir von Anfang an eine Horazische Ode gab. In gewissen Sprachen ist Das, was hier erreicht ist, nicht einmal zu wollen.“

genießen, da sich der Horazische Vers und sein „consentire“ auch – oder vor allem – auf die Erden-Freundschaft zu beziehen scheint, die jedoch im Nietzscheanischen Aphorismus nicht mehr „übereinstimmt“, sondern auseinandergeht.

Ordnung

Nietzsche ist fasziniert vom Gedanken einer Ordnung auch nach dem Tod Gottes, der die Welt ihres „Sinnes“ – in Orientierung und Bedeutung – beraubt hat. Nicht dass er danach streben würde, einen neuen Gott bzw. eine neue Sonne zu errichten, sondern aus den alten Trümmern will er eine neue Welt bauen.²⁰⁵⁵ *Es soll eine Sternen-Topographie gezeichnet werden, welche eine ästhetische²⁰⁵⁶ Ordnung restauriert.* Dies ist Nietzsches Versuch, dem metaphysischen Grauen zu entgehen, von dem auch einer seiner Lieblingsautoren, Blaise Pascal,²⁰⁵⁷ spricht: „Wenn ich bedenke, dass (...) der Mensch (...) sich selbst überlassen ist wie ein Verirrter in diesem Winkel des Weltalls (...) dann überkommt mich ein Grauen“.²⁰⁵⁸

Bereits zehn Jahre vor der Publikation des berühmt gewordenen Aphorismus §279 der „Fröhlichen Wissenschaft“ taucht in einem frühen Aufsatz Nietzsches „Die Philosophie im tragischen Zeitalter der Griechen“ aus dem Jahre 1872 die Wendung des „erhabene[n] Gedanke[s]“ der „erstaunenswürdig[e] Einrichtung der Sternenbahnen“ auf, welche ohne göttliches Zutun – ohne die „eingreifenden Hände eines (...) [G]ottes“ eine Ordnung erzeugt, welche „nothwendig und bestimmt“ sowie „zweckmäßig“ ist:

Dies Mosaik von Worten, wo jedes Wort als Klang, als Ort, als Begriff, nach rechts und links und über das Ganze hin seine Kraft ausströmt, dies minimum in Umfang und Zahl der Zeichen, dies damit erzielte maximum in der Energie der Zeichen — das Alles ist römisch und, wenn man mir glauben will, vornehm par excellence. Der ganze Rest von Poesie wird dagegen etwas zu Populäres, — eine blosse Gefühls-Geschwätzigkeit...“ (eKGWB/GD-Alten-1 — Götzen-Dämmerung: § Was ich den Alten verdanke. 1. Erste Veröff. 24/01/1889.)

²⁰⁵⁵ Vgl. Josef Paneth am 4. 2.1884 an Onkel Samuel Altschul, in: ders.: Vita Nuova. Ein Gelehrtenleben zwischen Nietzsche und Freud. Autobiographie. Essays. Briefe. Hg. und kommentiert von Wilhelm W. Hemecker. Graz: Leykam, 2007, S. 213.

²⁰⁵⁶ Vgl. „denn nur als aesthetisches Phänomen ist das Dasein und die Welt ewig gerechtfertigt“ (eKGWB/GT-5 — Die Geburt der Tragödie: § 5. Erste Veröff. 02/01/1872.) Vgl. auch: eKGWB/NF-1878,30[51] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1878.

²⁰⁵⁷ Vgl. „Dass ich Pascal nicht lese, sondern l i e b e“ (eKGWB/EH-Klug-3 — Ecce Homo: § 3. Druckfertig 02/01/1889.) „Pascal et ses immenses travaux“ (eKGWB/NF-1884,25[27] — Nachgelassene Fragmente Frühjahr 1884.)

²⁰⁵⁸ Blaise Pascal: Über die Religion und über einige andere Gegenstände (Pensées). Übertragen und herausgegeben von Ewald Wasmuth. 7. Auflage: Neudruck der fünften, vollständig neu bearbeiteten und textlich erweiterten Auflage von 1954. Heidelberg: Verlag Lambert Schneider, 1972, 318. (Fragment 693) Eine verwandte Stelle lautet: „*Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédente et suivante, le petit espace que je remplis, et même que je vois, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là (...)* Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.“ (Blaise Pascal: Pensées, in: Œuvres complètes, Texte établi, présenté et annoté par Jacques Chevalier, Paris: Gallimard, 1954, Fragment 91, S. 1112f.) : „[V]erschlungen von der unendlichen Weite der Räume, von denen ich nichts weiß und die von mir nichts wissen, dann erschauere ich (...) Das ewige Schweigen dieser unendlichen Räume macht mich schauern“. (Fragment 205 und 206, a.a.O., S. 114f.)

„Ist es doch ein **erhabener Gedanke**, jene Herrlichkeit des Kosmos und **die staunenswürdige Einrichtung der Sternenbahnen** durchaus auf eine einfache rein mechanische Bewegung und gleichsam auf eine bewegte mathematische Figur zurückzuführen, also **nicht auf Absichten und eingreifende Hände eines Maschinengottes**, sondern nur auf eine Art der Schwingung, die, wenn sie nur einmal angefangen hat, in ihrem Verlaufe **nothwendig und bestimmt** ist und Wirkungen erzielt, die der weisesten Berechnung des Scharfsinns und der **durchdachtsten Zweckmäßigkeit** gleichen, ohne sie zu sein. „Ich genieße das Vergnügen, sagt Kant, ohne Beihülfe willkürlicher Erdichtungen, unter der Veranlassung ausgemachter Bewegungsgesetze, sich ein **wohlgeordnetes Ganze** erzeugen zu sehen, welches demjenigen Weltsysteme, das das unserige ist, so ähnlich sieht, daß ich mich nicht entbrechen kann, es für dasselbe zu halten. Mich dünkt, man könnte hier, in gewissem Verstande, ohne Vermessenheit sagen: *gebt mir Materie, ich will eine Welt daraus bauen!*“²⁰⁵⁹

Batailles Sterne

Mit Rückgriff auf Nietzsche macht sich Georges Bataille Gedanken über die Bedeutung der Sterne für die Freundschaft. In seinem Text „Über die Freundschaft“ ist die **„Sternen-Freundschaft“ als „kosmisch[er] Dimension der Resakralisierung“**²⁰⁶⁰ zu verstehen. Wie wir sehen werden, knüpft Bataille an einige wesentliche Aspekte von Nietzsches Freundschaftsbegriff an und expliziert diese, sodass es sich lohnt, seine Ausführungen etwas näher zu betrachten.

Laut Gerd Bergfleth sind **„Batailles Sterne** [...] keine toten Substanzen, sondern **Faktoren eines tobenden Universums**, das das schlechthin Ungeheure ist, das der Mensch niemals beherrschen wird.“²⁰⁶¹ Obwohl eine wirkliche, wechselseitige Kommunikation mit dem Ungeheuren niemals möglich ist – „Jeder Mensch ist dem Universum fremd“²⁰⁶², so Bataille – gefällt sich der Mensch im „Allesseinwollen“ und er beliebt sich zu verwechseln: „Jeder beliebige (...) verwechselt sich hinterhältig mit

²⁰⁵⁹ eKGWB/PHG-17 — Die Philosophie im tragischen Zeitalter der Griechen: § 17. Abgeschlossen 05/04/1873.

eKGWB/NF-1872,19[115] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1872 — Anfang 1873.

²⁰⁶⁰ Gerd Bergfleth: „Die Resakralisierung der Welt“ (Nachwort), in: Georges Bataille: Die Freundschaft. Atheologische Summe II. Das theoretische Werk in Einzelbänden. München: Matthes & Seitz, 2002, S. 257-302, S. 294.

²⁰⁶¹ Ebd. S. 297.

²⁰⁶² Georges Bataille: Die Freundschaft. Atheologische Summe II. Das theoretische Werk in Einzelbänden. München: Matthes & Seitz, 2002, S. 17-188, S. 64.

dem Ganzen des Universums und beurteilt jede Sache so, als ob er das Universum wäre.“²⁰⁶³

*„Wer sich dem Unermeßlichen anvertraut, der ist vielmehr verloren, denn die einzige Rückwirkung, die er verspürt, ist die, daß **das Unermeßliche das menschliche Maß vernichtet**, es wenigstens auf Augenblicke außer Kraft setzt. **Der Mensch der Sternensfreundschaft wird sich selber fremd, er wird aus seiner Egoität herausgerissen und in eine innere Abwesenheit versetzt, die er bei seinem Erwachen nur heilig nennen kann, so heilig, daß er nicht anders kann, als auch das Unermeßliche heiligzusprechen.**“*²⁰⁶⁴

Mit Rückgriff auf Nietzsche basiert Bataille sein Verständnis der Freundschaft auf zwei Voraussetzungen: „die Abwesenheit Gottes, die die Unermeßlichkeit eröffnet, und die Unvollendbarkeit der Erkenntnis“. Zusammengefasst heißt dies: „der Tod Gottes macht das Universum zum Weltengrund, in dem alles Bestimmte versinkt“²⁰⁶⁵.

Bei Bataille haben „[d]ie Sterne (...) im Rahmen der >Freundschaft< noch eine besondere Funktion: sie treten ein für *eine Neubestimmung der Freundschaft, die die menschliche Enge und Nestwärme nicht erträgt, sondern Fremdheit erfordert.*“²⁰⁶⁶ Hierzu schreibt Bataille:

*„Es ist die härteste, die befreiendste Prüfung: ein Zustand tiefer Freundschaft will, dass ein Mensch von allen seinen Freunden verlassen ist, **die freie Freundschaft ist losgelöst von engen Banden.** Weit jenseits davon die Haltlosigkeiten von nahen Freunden oder Lesern, ich suche jetzt die Freunde, die Leser, die ein Toter finden kann, und ich sehe sie im voraus, treu, zahllos, stumm: Sterne des Himmels! mein [sic] Gelächter, meine Tollheit enthüllen euch und mein Tod wird euch wiederfinden.“*²⁰⁶⁷

²⁰⁶³ Georges Bataille: Die innere Erfahrung. Atheologische Summe I. Das theoretische Werk in Einzelbänden. Band 1. Aus dem Französischen übersetzt von Gerd Bergfleth. Mit einem Nachwort von Maurice Blanchot. München: Matthes & Seitz, 1999, S. 7-48, S. 10. (Originalausgabe: L'Expérience Intérieure (Somme Athéologique I) Paris: Gallimard, 1954.)

²⁰⁶⁴ Gerd Bergfleth: „Die Resakralisierung der Welt“ (Nachwort), in: Georges Bataille: Die Freundschaft. Atheologische Summe II. Das theoretische Werk in Einzelbänden. München: Matthes & Seitz, 2002, S. 257-302, S. 297f.

²⁰⁶⁵ Ebd. S. 295.

²⁰⁶⁶ Gerd Bergfleth: „Die Resakralisierung der Welt“ (Nachwort), in: Georges Bataille: Die Freundschaft. Atheologische Summe II. Das theoretische Werk in Einzelbänden. München: Matthes & Seitz, 2002, S. 257-302, S. 297.

²⁰⁶⁷ Im Original: „C'est l'épreuve la plus dure, la plus délivrante : un état d'amitié profonde veut qu'un homme soit abandonné de tous ses amis, l'amitié libre est détachée de liens étroits. Loin par-delà les défaillances d'amis ou de lecteurs *proches*, je cherche maintenant les amis, les lecteurs qu'un mort peut trouver et, d'avance, je les vois fidèles, innombrables, muets: étoiles du ciel! mes rires, ma folie vous révèlent et ma mort vous rejoindra.“ (frz. Werkausgabe: Le Coupable. Somme Athéologique I. Œuvres complètes. Tome V. Paris: Éditions Gallimard, 1973, S. 299) Die deutsche Übersetzung erscheint als: Georges Bataille: Die Freundschaft. Atheologische Summe II. Aus dem Französischen übersetzt und mit einem Nachwort versehen von Gerd Bergfleth. Das theoretische Werk in Einzelbänden. Matthes & Seitz, 2002, S. 17-188, S. 62.

Georges Bataille war mit Maurice Blanchot befreundet. Jener griff den Gedanken seines Freundes auf, indem er ihn folgendermaßen formulierte:

*„Die Freundschaft, diese Beziehung ohne Abhängigkeit, ohne Episoden, in die dennoch die ganze Einfachheit des Lebens einhergeht, nimmt ihren Weg über **die Anerkennung der gemeinsamen Fremdheit**, die es uns nicht erlaubt, von unseren Freunden, sondern nur zu ihnen zu sprechen; die uns gebietet (...), die Bewegung des Einverständnisses zu vollziehen, in der sie, zu uns sprechend, noch in der **größten Vertrautheit die unendliche Distanz** aufrechterhalten, jene fundamentale Trennung, in der **das Trennende zur Beziehung selbst wird.**“²⁰⁶⁸*

Wie Nietzsche hält Bataille die „Komplizenschaft“ hoch, aber beide können das nur, weil sie „sich zuvor mit den Sternen gemessen“²⁰⁶⁹ haben:

*„Die Sternenfreundschaft ist eigentlich die Freundschaft des Einsamen, der sich **von dieser Todeshöhe aus mit allem Irdisch-Beschränkten versöhnen** und sogar das Böse entschulden kann. (...) In diesem Sinne fließt die **komplizenhafte Freundschaft**, die er den anderen Menschen entgegenbringt, aus der Sternenfreundschaft.“²⁰⁷⁰*

„Selbst wenn wir einander Erden-Feinde sein müssten“²⁰⁷¹ – Nietzsche und Blake²⁰⁷²

Der „erhabene Gedanke“²⁰⁷³ der Sternen-Freundschaft verwirklicht sich auch zwischen einem anderen Freundschaftspaar, nämlich zwischen dem Dichter der englischen Romantik, William Blake (1757–1827) und seinem Freund und Mäzen, William Hayley (1745–1820).²⁰⁷⁴ In der Geschichte ihrer Freundschaft kommt es zu einem Moment, wo sich Blake von seinem Freund Hayley verraten glaubt. Tief ins Herz getroffen und

²⁰⁶⁸ Maurice Blanchot: Die Freundschaft (Nachwort), in: Bataille: Abbé C. München: Matthes & Seitz, 1990, S. XII f. (Zitiert nach: Gerd Gergfleth: „Die Resakralisierung der Welt“ (Nachwort), in: Die Freundschaft. S. 257-302, S. 297.)

²⁰⁶⁹ Gerd Bergfleth: „Die Resakralisierung der Welt“ (Nachwort), in: Georges Bataille: Die Freundschaft. Atheologische Summe II. Das theoretische Werk in Einzelbänden. München: Matthes & Seitz, 2002, S. 257-302, S. 297.

²⁰⁷⁰ Ebd. S. 298.

²⁰⁷¹ Vgl.: „Und so wollen wir an unsere Sternen-Freundschaft g l a u b e n, selbst wenn wir einander Erden-Feinde sein müssten.“ (eKGWB/FW-279 — Die fröhliche Wissenschaft: § 279. Erste Veröff. 10/09/1882.)

²⁰⁷² Zu Nietzsche und Blake vgl.: Brendan Donnellan: „Blake and Nietzsche“, in: Nietzsche Studien (1985) Band 14, S. 269–280.

²⁰⁷³ eKGWB/PHG-17 — Die Philosophie im tragischen Zeitalter der Griechen: § 17. Abgeschlossen 05/04/1873.

eKGWB/NF-1872,19[115] — Nachgelassene Fragmente Sommer 1872 — Anfang 1873.

²⁰⁷⁴ William Hayley, (1745-1820) war ein englischer Dichter, Biograph und Kunstmäzen. Heute ist er vor allem aufgrund seiner einstigen Freundschaft mit William Blake bekannt. (In der deutschen Übersetzung von Derridas Buch „Politik der Freundschaft“ heißt er irrtümlicherweise „Haley“.)

maßlos enttäuscht von der Freundschaft, verfasst der Dichter Verse, worin er seinen Freund auffordert:

*„Thy friendship oft has made my heart to ache.
Do be my enemy – for friendship’s sake.“*²⁰⁷⁵

Jacques Derrida²⁰⁷⁶ weist darauf hin, dass dieser Satz *imperativisch* verfasst ist: Blake „befiehlt“ seinem Freund, sein Feind zu werden – „Do be my enemy“ – im Namen der Freundschaft, aus Liebe zur Freundschaft – „for friendship’s sake“ – und im Namen der Wahrheit. In Nietzsches Briefwechsel über seine Freundschaft zu Wagner findet sich ein vergleichbarer Imperativ, wenn er in einem Brief vom 14. Januar 1880 an Malwida von Meysenbug über Wagner schreibt: *„Man hat mir erzählt, daß er gegen mich schreibe. Möge er damit fortfahren: es muß die Wahrheit auf jede Art an’s Licht kommen!“*²⁰⁷⁷

Wer den Feind auffordert, wahrhaft Feind zu sein, verhält sich zu ihm wie ein Freund. Ein Feind, der sich zu seiner Feindschaft bekennt, bleibt dem ehemaligen Freund treuer, anhänglicher als einem untreuen Freund. Es gibt auch Treue in der Feindschaft. In der Anspannung der bekennenden Feindschaft liegt Freundschaft, Aufmerksamkeit, Gegenwärtigkeit: „Sei wenigstens mein Feind“²⁰⁷⁸ schreibt Nietzsche, darum wissend, in sein Sentenzenbuch von 1882, welches später in den Zarathustra Eingang findet.

In Nietzsches Denken einer höheren Freundschaft kann der beste Freund der Feind sein. Wenn er mich hasst und *meinen* Tod will, nun, dann will er zumindest den meinen, so will er den Tod meiner unersetzlichen Singularität. Derrida weist darauf hin, dass sich *Nietzsches Begriffe von Freund und Feind kreuzen*. Darin zeigt sich auch Nietzsches Widerstand gegen den „Glaube[n] an die Gegensätze der Werthe“. Dies wirft er in „Jenseits von Gut und Böse“ den „Metaphysikern aller Zeiten“ vor, welche in diesem

²⁰⁷⁵ „On H[ayley]’s Friendship“ und „To H[ayley]“: „Miscellaneous Notebook Verses c. 1807-9“, in: W. H. Stevenson (Ed.): *The Poems of William Blake*. Text by David V. Erdman. London: Longman, 1971, S. 593-619, S. 597f. Vgl. auch: „To forgive Enemies H[ayley] does pretend /Who never in his life forgave a friend“ (ebd. S. 597). Obwohl es meines Wissens bisher keinen Nachweis gibt, dass Nietzsche Blake tatsächlich gelesen hat oder ihm auch nur über eine Sekundärquelle mit seinen Gedanken bekannt wurde, gibt es verblüffende Parallelen zwischen dem Dichter und dem Philosophen. So ist Nietzsches öfter vorgebrachte Satz: „Es ist leichter seinem Feinde zu vergeben als seinem Freunde.“ (eKGWB/NF-1882,3[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1882 und eKGWB/NF-1882,5[33] — Nachgelassene Fragmente November 1882 — Februar 1883.) geradezu eine Übersetzung von Blakes: „It is easier to forgive an enemy than to forgive a friend“ zu sein (William Blake: „Jerusalem, Emanation of the Giant Albion. Chapter Four, Plate 91, a.a.O., S. 827.) Auch in einem Briefentwurf an Rée und Salomé aus dem Jahre 1882 wiederholt Nietzsche diesen Gedanken in leicht abgewandelter Satzstellung: „Man vergibt seinen Freunden viel schwerer als seinen Feinden.“ (eKGWB/BVN-1882,360 — Brief an Paul Rée und Lou von Salomé von: gegen den 20. Dezember 1882.)

²⁰⁷⁶ Vgl. Derrida: *Politik der Freundschaft*, S. 110f. und Siegel: *Entfernte Freunde*, S. 131.

²⁰⁷⁷ eKGWB/BVN-1880,2 — Brief an Malwida von Meysenbug: 14/01/1880.

²⁰⁷⁸ eKGWB/NF-1882,3[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1882.

„typische[n] Vorurtheil“ und „Grundglaube[n]“ verharren würden. Nietzsche zweifelt, „ob es Gegensätze überhaupt giebt“.²⁰⁷⁹ Die traditionellen Gegensätze von Freund und Feind tauschen also ihre Plätze und gehen Verflechtungen ein: „Ein Begriff trägt so stets das Gespenst des anderen bei sich. Der Freund den Feind, der Feind den Freund. Der Freund: der Feind der Feind: der Freund.“²⁰⁸⁰

Derrida betont, dass es um ein *Erklären der Feindschaft* geht. Sowohl Nietzsches „Sei wenigstens mein Feind“²⁰⁸¹ als auch Blakes „Do be my Enemy“ fordern eine erklärte, offengelegte, deklarierte Feindschaft. *Der rechte Feind ist ein besserer Freund als der untreue Freund*. Nietzsche geht es auch in Freundschaften um den Wahrheitsanspruch. Wenn sich Feinde im Namen der Freundschaft – „for Friendship’s sake“ – hassen und bekriegen, wenn sie dem „rechte[n] Name[n] der Freundschaft“²⁰⁸² Achtung entgegenbringen, werden sie auch ihren jeweiligen Eigennamen und den singulären Einzelnen, der ihn trägt, achten.²⁰⁸³ Der Feind hält den Namen des einstigen Freundes in Ehren, er achtet ihn in der Entfernung, die die „Erden-Feindschaft“ schafft. Eine unwürdige Freundschaft würde sich am Namen, an der individuellen Singularität versündigen. *„Es geht um die Referenz und die Achtung*. Es geht je wieder um das, was deklarieren: offenlegen, erklären, einbekennen heißt, was es bedeutet, jemandem den Krieg, seine Liebe, seine Freundschaft zu erklären.“²⁰⁸⁴

²⁰⁷⁹ Vgl.: „Diese Art zu urtheilen macht das *typische Vorurtheil* aus, an dem sich die *Metaphysiker aller Zeiten* wieder erkennen lassen; diese Art von Werthschätzungen steht im Hintergrunde aller ihrer logischen Prozeduren; aus diesem ihrem ‚Glauben‘ heraus bemühen sie sich um ihr ‚Wissen‘, um Etwas, das feierlich am Ende als ‚die Wahrheit‘ getauft wird. Der *Grundglaube der Metaphysiker* ist der *Glaube an die Gegensätze der Werthe*. Es ist auch den Vorsichtigsten unter ihnen nicht eingefallen, hier an der Schwelle bereits zu zweifeln, wo es doch am nöthigsten war: selbst wenn sie sich gelobt hatten ‚de omnibus dubitandum‘. Man darf nämlich zweifeln, erstens, ob es Gegensätze überhaupt giebt, und zweitens, ob jene volksthümlichen Werthschätzungen und Werth-Gegensätze, auf welche die Metaphysiker ihr Siegel gedrückt haben, nicht vielleicht nur Vordergrunds-Schätzungen sind, nur vorläufige Perspektiven, vielleicht noch dazu aus einem Winkel heraus, vielleicht von Unten hinauf, Frosch-Perspektiven gleichsam, um einen Ausdruck zu borgen, der den Malern geläufig ist?“ (eKGWB/JGB-2 — Jenseits von Gut und Böse: § 2. Erste Veröff. 04/08/1886.)

²⁰⁸⁰ Derrida: Politik der Freundschaft, S. 111.

²⁰⁸¹ eKGWB/NF-1882,3[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1882.

²⁰⁸² Vgl.: „Ihr rechter Name ist Freundschaft.“ (eKGWB/FW-14 — Die fröhliche Wissenschaft: § 14. Erste Veröff. 10/09/1882.)

²⁰⁸³ Arno Böhler zitiert Jean-François Lyotards Apell: „zeugen wir für das Nicht-Darstellbare, aktivieren wir die Differenzen, retten wir die Differenzen, retten wir die Ehre des Namens.“ (Jean-François Lyotard: „Beantwortung der Frage: Was ist postmodern“, in: Peter Engelmann (Hg.): Postmoderne und Dekonstruktion. Texte französischer Philosophen der Gegenwart. Reclam: Stuttgart, 1990, S. 48; zit. nach A. Böhler: Unterwegs zu einer Sprache der Freundschaft. DisTanzen: Nietzsche – Deleuze – Derrida. Wien: Passagen Verlag, 2000, S. 65.)

²⁰⁸⁴ Derrida: Politik der Freundschaft, S. 111. Vgl.: „Il y va de la référence et du respect. Il y va chaque fois de ce que *déclarer* veut dire: la guerre, l’amour, l’amitié.“ (Ders.: Politiques de l’amitié. Paris: Éditions Galilée, 1994, S. 91f.)

Auch bei Emerson, der Nietzsche sehr nahe stand²⁰⁸⁵ und dessen Lektüre er immer wieder aufnahm²⁰⁸⁶, ist Achtung und „reverence“ eine wesentliche Haltung in Freundschaften. In der Übersetzung von Fabricius aus dem Jahre 1858, welche Nietzsche las und in seinem heute noch erhaltenen Exemplar mit Anstreichungen versah, heißt es: „Ehrfurcht ist ein großer Hauptbestand in der Freundschaft.“²⁰⁸⁷ Im englischen Original heißt es: „**Reverence is a great part of it.**“²⁰⁸⁸ Die Achtung vor der Ehre des Anderen, die *Ehrfurcht*, steht auch im Zentrum von Nietzsches Begriff der Freundschaft. Will man „wahre Ehrfurcht“ vor dem Anderen zeigen, ist es unabdingbar, die Möglichkeit des Feindseins offenzuhalten: „Sei wenigstens mein Feind!“ – so spricht die wahre Ehrfurcht, die nicht um Freundschaft zu bitten wagt²⁰⁸⁹, spricht Zarathustra. Hier wird auch der Aspekt des Mutes angesprochen, der einem abverlangt wird, wenn man jemanden um Freundschaft „zu bitten wagt“. Dieser Mut wird auch in der Bitte um Feindschaft nötig. *Im Verhältnis zur Freundschaft ist die Feindschaft das zweitbeste Verhältnis zum Anderen – besser als keines.*

Man solle „in seinem Freunde noch den Feind ehren. Kannst du an deinen Freund dicht herantreten, ohne zu ihm überzutreten?“²⁰⁹⁰ fragt Zarathustra im Gleichnis „Vom Freunde“. Damit wird deutlich, dass **Freund und Feind nicht in einem Verhältnis des Gegensatzes** zueinander stehen. Der Feind steht für ein Verhältnis zum Anderen, das

²⁰⁸⁵ Vgl.: „Emerson / Ich habe mich nie in einem Buch so zu Hause und in meinem Hause gefühlt als — ich darf es nicht loben, es steht mir zu nahe.“ (eKGWB/NF-1881,12[68] — Nachgelassene Fragmente Herbst 1881.) Vgl.: Charles Andler: „Emerson fut un de ces auteurs aimés, dont Nietzsche a absorbé la pensée jusqu'à ne plus toujours la distinguer de la sienne.“ (Ders.: Nietzsche, sa vie et sa pensée. Les Précurseurs de Nietzsche. Paris: Bossard, 1920, S. 346.)

²⁰⁸⁶ Laut Eduard Baumgarten beschäftigte sich Nietzsche in mindestens drei Perioden seines Leben mit Emerson:

1.) als Pforta-Schüler; 2.) in der Zeit, als er die „Unzeitgemäßen Betrachtungen“ schreibt; 3.) im Jahre 1881, als er sich mit „Emersons Evangelium radikalster Selbstbejahung und ‚Höchster Macht‘“ auseinandersetzte. (Vgl. Baumgarten, Eduard: „Mitteilungen und Bemerkungen über den Einfluss Emersons auf Nietzsche“, in: Jahrbuch für Amerikastudien. Im Auftrag der Deutschen Gesellschaft für Amerikastudien. Hg. Von Walther Fischer. Band 1. Heidelberg: Carl Winter Universitätsverlag, 1956, S. 93-152, S. 98.)

²⁰⁸⁷ In Nietzsches Emerson-Ausgabe, die sich heute noch in seiner persönlichen Bibliothek befindet, findet sich das angeführte Zitat an folgender Stelle: Ralph Waldo Emerson: Versuche. Aus dem Engl. von G. Fabricius. Hannover: Meyer, 1858, S. 155. (NB) Obwohl es auf der zitierten Seite sichtbare Lesespuren gibt (Unterstreichungen und Anstreichungen am Rand) wurde der zitierte Satz von Nietzsche nicht markiert. Die meines Wissens historisch erste Arbeit, die Nietzsches Verhältnis zu Emerson bekannt machte, ist: Eduard Baumgarten: Das Vorbild Emersons im Werk und Leben Nietzsches, in: Jahrbuch für Amerikastudien. Heidelberg: C. Winter., Bd. 1, 1956, S. 93-152. Weitere ausgewählte Studien sind: Benedetta Zavatta: La sfida del carattere: Nietzsche lettore di Emerson. Roma: Editori Riuniti, 2006; Vivetta Vivarelli: Nietzsche und Emerson. Über einige Pfade in Zarathustras metaphorischer Landschaft, in: Nietzsche-Studien 16 (1987), S. 227–263; George J. Stack: Nietzsche and Emerson. An elective affinity. Athens: Ohio University Press, 1992; Stanley Hubbard: Nietzsche und Emerson. Basel: Verlag für Recht und Gesellschaft, 1958.

²⁰⁸⁸ Emerson, Ralph Waldo: Essay „Friendship“, in: The Complete Essays and other writings of Ralph Waldo Emerson. Edited with a biographical introduction by Brooks Atkinson New York: Random House, 1940, S. 222-236, S. 232.

²⁰⁸⁹ eKGWB/Za-I-Freund — Also sprach Zarathustra I: § Vom Freund. Erste Veröff. 20/08/1883; eKGWB/NF-1882,3[1] — Nachgelassene Fragmente Sommer–Herbst 1882.

²⁰⁹⁰ eKGWB/Za-I-Freund — Also sprach Zarathustra I: Vom Freund. Erste Veröff. 20/08/1883.

Grenzen setzt, das weder den Freund „übertritt“ noch mich zum Freund „übertreten“ lässt. In diesem Verhältnis ist der Anspruch auf Freiheit gewahrt, worin ich dem Freund Achtung und Ehre entgegenbringe.²⁰⁹¹

„**Gegensätzlichkeit ist wahre Freundschaft**“²⁰⁹², weiß auch William Blake, wodurch sich eine weitere merkwürdige Parallele²⁰⁹³ zu Friedrich Nietzsche auftut. Mit einer Änderung in den Voraussetzungen, unter denen die Freundschaft traditionellerweise gedacht wurde, wird ein Freundbleiben im Sinne einer „Sternen-Freundschaft“ nach dem Ende der Freundschaft möglich. Auch ohne jene von Aristoteles konzipierte „wahre“ Freundschaft der „Guten“ zu sein, bleibt die Freundschaft ein würdiger Gegenstand des Denkens.²⁰⁹⁴

²⁰⁹¹ Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, S. 140f.

²⁰⁹² „Opposition is True Friendship“. (Vgl. „The Marriage of Heaven and Hell“ in: W. H. Stevenson (Ed.): The Poems of William Blake. Text by David V. Erdman. London: Longman, 1971, S. 101-124, Plate 20, S. 119.)

²⁰⁹³ Inhaltlich trifft dies in gleichem Maße auf Blakes Satz „The bird a nest, the spider a web, man friendship.“ (William Blake: „The Marriage of Heaven and Hell“, in: ders.: a.a.O., Plate 8, S. 109). „The man who never alters his opinion is like standing water, and breeds reptiles of the mind.“ (Plate 19, ebd. S. 118), „Expect poison from the standing water.“ (Plate 9, ebd. S. 110) und „Freunde schwängern, Schmerzen gebären“. Auf letzteres Zitat und seine Verwandtschaft zu Nietzsches Gedankengut hat bereits Walter Kaufmann hingewiesen. (Vgl.: Walter Kaufmann: Nietzsche. Philosoph – Psychologe – Antichrist. Aus dem Amerikanischen von Jörg Salquarda. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1982, S. 300.)

²⁰⁹⁴ Vgl. Siegel: Entfernte Freunde, S. 131.

Bibliographie

A) Nietzsche-Ausgaben; einzelne Werke Nietzsches

Friedrich Nietzsche Werke. Kritische Gesamtausgabe. Begründet von Giorgio Colli und Mazzino Montinari. Fortgeführt von Volker Gerhardt, Norbert Miller, Wolfgang Müller-Lauter, Karl Pestalozzi. Berlin/New York: Walter de Gruyter, 1967ff. Dzt. 44 Bde. in 9 Abteilungen. (Zitiert als: KGW)

Friedrich Nietzsche Briefwechsel. Kritische Gesamtausgabe. Begründet von Giorgio Colli und Mazzino Montinari. Fortgeführt von Norbert Miller und Annemarie Pieper. Berlin/New York: Walter de Gruyter, 1975ff. 24 Bände in 3 Abteilungen. (Zitiert als: KGB)

Friedrich Nietzsche: Kritische Studienausgabe in 15 Einzelbänden. Hg. von Giorgio Colli und Mazzini Montinari. München: dtv und Berlin/New York: Walter de Gruyter, 1988. (Zitiert als: KSA)

Friedrich Nietzsche: Sämtliche Briefe. Kritische Studienausgabe in 8 Bänden. Hg. von Giorgio Colli und Mazzini Montinari. München: dtv und Berlin/New York: Walter de Gruyter, 1986. (Zitiert als: KSB)

Digitale Kritische Gesamtausgabe von Nietzsches Werken und Briefen. Hg. von Paolo D'Iorio und publiziert von „Nietzsche Source“. (Zitiert als: eKGWB)

Digitale Faksimile Gesamtausgabe nach Originalmanuskripten und Originaldrucken der Bestände der Klassik Stiftung Weimar. Hg. von Paolo D'Iorio und publiziert von „Nietzsche Source“. (Zitiert als: DFGA)

Friedrich Nietzsche: Werke und Briefe. Historisch-kritische Gesamtausgabe. Briefe. Hg. von Wilhelm Hoppe. 4 Bände erschienen, dann abgebrochen. München: Beck, 1938-1942. (Zitiert als: Becksche Ausgabe)

Friedrich Nietzsche: Werke und Briefe. Historisch-kritische Gesamtausgabe. Werke. Hg. von Hans Joachim Mette, Carl Koch und Karl Schlechta. München: Beck, 1933-1940 (nach fünf Bänden abgebrochen). Mit einer editorischen Vorbemerkung von Rüdiger Schmidt zum Nachdruck der Ausgabe als „Frühe Schriften 1854-1869“ neu herausgegeben. München: dtv, 1994. (Zitiert als: BAW)

Nietzsches Briefe. Ausgewählt und herausgegeben von Richard Oehler. Leipzig: Insel Verlag, 1911.

Nietzsche, Friedrich: *Ecce homo*. Faksimileausgabe der Handschrift. Kommentar von Karl-Heinz Hahn und Mazzino Montinari. Leipzig: Edition Leipzig, 1985.

„Zwei Briefe Friedrich Nietzsches an Mutter und Schwester“, in: *Insel-Almanach auf das Jahr 1909*. Leipzig: Insel-Verlag, 1909, S. 118-123.

Nietzsche, Friedrich: *Verzeichnis des Briefwechsels 1847 - 1900*. Herausgegeben von der Klassik Stiftung Weimar/Goethe- und Schiller-Archiv Bearbeitet von Wolfgang Ritschel (<http://ora-web.swkk.de/swk-db/niebrief/index.html>)

Nietzsche, Friedrich: *Der musikalische Nachlass*. Hg. im Auftrag der Schweizerischen Musikforschenden Gesellschaft von Curt Paul Janz. Basel: Bärenreiter Verlag, 1976.

Nietzsche, Friedrich: *Lieder-Klavierwerke-Melodrama*. Dietrich Fischer-Dieskau (voice/piano), Aribert Reimann (piano), Elmar Budde (piano). Phillips CD. Nr. 4268632, 1996.

B) Sonstige Werk- und Einzelausgaben sowie Brief-Editionen

Aristoteles: *Eudemische Ethik*. Übs. von Franz Dirlmeier. Berlin: Akademie Verlag, 1962.

Aristoteles: *Nikomachische Ethik*. Auf der Grundlage der Übersetzung von Eugen Rolfes hg. von Günther Bien. Hamburg: Meiner, 1985.

Baudelaire, Charles: *Richard Wagner et Tannhäuser à Paris*, in: Charles Baudelaire: *Œuvres complètes*. Texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. II, 1976.

Cicero, Marcus Tullius: *Laelius. Über die Freundschaft*. Übersetzung, Anmerkungen und Nachwort von Robert Feger. Stuttgart: Reclam, 1986.

Diels, Hermann: *Die Fragmente der Vorsokratiker*. Nach der von Walther Kranz hgg. achten Auflage. Rowohlt: Hamburg, 1964.

Diogenes Laertius: Leben und Meinungen berühmter Philosophen. In der Übs. von Otto Apelt unter Mitarbeit von Hans Günter Zekl. 2 Bde. Hamburg: Meiner, 2008.

Emerson, Ralph Waldo: Freundschaft, in: Ders.: Versuche. Nach der Übersetzung von G. Fabricius hg. von Mario Spiro. Berlin: Deutsche Bibliothek. o.J., S. 132-152.

Emerson, Ralph Waldo: Essay „Friendship“, in: ders.: The Complete Essays and other writings of Ralph Waldo Emerson. Edited with a biographical introduction by Brooks Atkinson. New York: Random House, 1940, S. 222-236.

Epikur: „Maßgebende Sätze“, in: Wege zum Glück Aus dem Griech. und Latein. übers. und hg. von Rainer Nickel. Mannheim: Artemis & Winkler, 2010.

Feuerbach, Ludwig: Vorlesungen über das Wesen der Religion. Nebst Zusätzen und Anmerkungen. Gesammelte Werke. Band 6. Hg. von Werner Schuffenhauer. Berlin: Akademie-Verlag, 1984.

Feuerbach, Ludwig: Grundsätze der Philosophie der Zukunft. Gesammelte Werke. Band 9: Kleinere Schriften II (1839-1846). Hg. von Werner Schuffenhauer. Berlin: Akademie-Verlag, 1990, 264-341.

Gellius, Aulus: Noctes Atticae. Hg. von Peter K. Marshall. 2 Bände, Oxford 1968.

Goethe, Johann Wolfgang von: Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens. Münchner Ausgabe (MA). Hg. von Karl Richter u.a. München/Wien: Carl Hanser Verlag, 1985-1999. 20 Bänden, aufgeteilt in 32 Teilbände mit einem Registerband.

Heidegger, Martin: Was heißt denken? Gesamtausgabe. I. Abteilung: Veröffentlichte Schriften 1910-1976. Band 8. Hg. von Paola-Ludovika Coriando, Frankfurt am Main: Vittorio Klostermann, 2002.

Heidegger, Martin: „Der Forscher: So wäre das Denken ein Danken? Ein Gespräch selbstdritt auf einem Feldweg zwischen einem Forscher, einem Gelehrten und einem Weisen“, in: Gesamtausgabe. III. Abteilung: Unveröffentlichte Abhandlungen. Vorträge – Gedachtes. Band 77: Feldweg-Gespräche (1944/45). Hg. von Ingrid Schüßler, Frankfurt am Main: Vittorio Klostermann, 1995, S. 3-157.

Hölderlin, Friedrich: Sämtliche Werke. Kleine Stuttgarter Ausgabe. Hg. von Friedrich Beissner. 6 Bände, Stuttgart: W. Kohlhammer Verlag, 1944-62.

Jaspers, Karl: Über Vernunft und Existenz. Fünf Vorlesungen. Bremen: Johs. Storm Verlag, 1949.

Kant, Immanuel: Die Religion innerhalb der Grenzen der bloßen Vernunft. Königsberg Friedrich Nicolovius, 1794.

Kant, Immanuel: Metaphysik der Sitten. Königsberg: Friedrich Nicolovius, 1797.

Kierkegaard, Sören: Die Tagebücher. Übersetzung von Theodor Haecker: 2 Bde., Innsbruck: Brenner-Verlag, 1923.

Kierkegaard, Sören: Die Tagebücher. Übersetzung von Hayo Gerdes. 5 Bände, Düsseldorf-Köln: Eugen Diederichs Verlag, 1962ff.

Kierkegaard, Sören: Briefe. Unter Mitarbeit von Rose Hirsch ausgewählt, neugeordnet und aus dem Dänischen übersetzt von Emanuel Hirsch. Köln: Eugen Diederichs Verlag, 1955.

Kierkegaard, Sören: Der Liebe Tun. Aus dem Dänischen übersetzt von Hayo Gerdes. Gütersloh: Gütersloher Verlagshaus Gerd Mohn, 2. Aufl., 1992.

Kierkegaard, Sören: Abschließende unwissenschaftliche Nachschrift zu den philosophischen Brocken, in: Gesammelte Werke. 16. Abteilung, übs. von Hans Martin Junghans. Gütersloh: GTB, 1994.

Kierkegaard, Sören: Deutsche Sören Kierkegaard Edition, Band 2: Journale und Aufzeichnungen. Journale EE . FF. GG . HH. JJ. KK. Hg. von Richard Purkarthofer und Heiko Schulz. Berlin/New York: de Gruyter 2008.

Kierkegaard, Sören: Søren Kierkegaards Skrifter. elektronisk version 1.8.1. Redaktion Niels Jørgen Cappelørn, Joakim Garff, Johnny Kondrup, Karsten Kynde, Tonny Aagaard Olesen og Steen Tullberg. Søren Kierkegaard Forskningscenteret, København 2014. (<http://www.sks.dk>)

Köselitz, Heinrich (Peter Gast): siehe Overbeck, Franz.

Lemke, Harald: Artikel: „Freundschaft“, in: Henning Ottmann (Hg.): Nietzsche-Handbuch. Leben – Werk – Wirkung. Stuttgart/Weimar: Verlag J.B. Metzler, 2000, 237f.

Lukrez: De rerum natura / Welt aus Atomen. Lateinisch-Deutsch. Stuttgart: Reclam, 1986.

Montaigne, Michel Eyquem de: „De l’Amitié“, in: Les Essais (1595). Édition établie par Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin. Paris: Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade, 2007, Premier Livre. Chapitre 27, S. 189-201.

Montaigne, Michel Eyquem de: „Von der Freundschaft“, in: Essais. Auswahl und Übersetzung von Herbert Lüthy. Zürich: Manesse Verlag, 1953, S. 219-229.

Overbeck, Franz: Werke und Nachlaß. In Zusammenarbeit mit Marianne Stauffacher-Schaub hg. von Ekkehard W. Stegemann und Niklaus Peter. 9 Bände, Stuttgart/Weimar: J.B. Metzler, 1994.

Overbeck, Franz: Franz Overbeck – Erwin Rohde, Briefwechsel. Hg. und kommentiert von Andreas Patzer. Mit einer Einführung von Uvo Hölscher. Berlin/New York: de Gruyter, 1990.

Overbeck, Franz: Franz Overbeck – Heinrich Köselitz (Peter Gast) Briefwechsel 1877-1905. Hg. und kommentiert von David M. Hoffmann, Niklaus Peter und Theo Salfinger. Berlin/New York: de Gruyter, 1998.

Overbeckiana. Übersicht über den Franz-Overbeck-Nachlaß der Universitätsbibliothek Basel, Teil 1: Die Korrespondenz Franz Overbecks. Hg. von Ernst Staehelin und Matthäus Gabathuler. Basel: Verlag von Helbing & Lichtenhahn. 1962.

Overbeckiana. Übersicht über den Franz-Overbeck-Nachlass der Universitätsbibliothek Basel, Teil 2: Der wissenschaftliche Nachlass Franz Overbeck. Beschrieben von Martin Tetz. Basel: Verlag von Helbing & Lichtenhahn, 1962.

Pascal, Blaise: Les Provinciales, in: Œuvres complètes, Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1954.

Pascal, Blaise: Über die Religion und über einige andere Gegenstände (Pensées). Übertragen und herausgegeben von Ewald Wasmuth. 7. Auflage: Neudruck der fünften, vollständig neu bearbeiteten und textlich erweiterten Auflage von 1954. Heidelberg: Verlag Lambert Schneider, 1972.

Plutarch: Moralia.

Rabelais, François: Gargantua. Édition établie, annotée et préfacée par Guy Demerson. Paris: Éditions du Seuil, 1996.

Rée, Paul: Der Ursprung der moralischen Empfindungen. Chemnitz: Verlag von Ernst Schmeitzner, 1877.

Rilke, Rainer Maria: Briefe an einen jungen Dichter, in: Von Kunst und Leben. Schriften. Gesammelte Werke in neun Bänden. Frankfurt am Main/Leipzig: Insel Verlag, 2001, S. 125-167.

Rilke, Rainer Maria: Duineser Elegien. Die Sonette an Orpheus. Gesammelte Werke in neun Bänden. Frankfurt am Main/Leipzig: Insel Verlag, 2001.

Rilke, Rainer Maria: Briefe aus den Jahren 1902-1906. Band 2. Hg. von Ruth Sieber-Rilke und Carl Sieber. Leipzig: Insel-Verlag, 1929.

Rohde, Erwin: siehe Overbeck, Franz.

Sartre, Jean-Paul: „Albert Camus“, in: France-Observateur, n° 505, 7 janvier 1960. (Wiederabdruck in: Sartre, Jean-Paul: „Albert Camus“, in: ders.: Situations IV. Portraits. Paris: Gallimard, 1964, S. 126-129.)

Schiller, Friedrich: Gedichte/Dramen I. Sämtliche Werke. Erster Band. Auf Grund der Originaldrucke herausgegeben von Gerhard Fricke und Herbert G. Göpfert. München: Carl Hanser Verlag, 1973.

Stendhal: De l'amour. Paris: Garnier-Flammarion, 1965.

Stevenson, W.H. (Ed.): The Poems of William Blake. Text by David V. Erdman. London: Longman, 1971.

Wagner, Cosima: Die Tagebücher. 4 Bände. Ediert und kommentiert von Martin Gregor-Dellin und Dietrich Mack. München/Zürich: R. Piper & Co., 1976. (Zitiert als: Cosima Wagner: Die Tagebücher)

Wagner, Richard: Gesammelte Schriften und Dichtungen. 10 Bände, Leipzig: E. W. Fritsch, 3. Auflage, 1897-1898.

Wagner, Richard: Das Bühnenfestspielhaus zu Bayreuth. Nebst einem Berichte über die Grundsteinlegung desselben. Gesammelte Schriften und Dichtungen. Neunter Band.

Mit 6 Plänen zu dem provisorischen Festspielhause zu Bayreuth. Leipzig: E. W. Fritsch, 1898, S. 322-344.

Wagner, Richard: Epilogischer Bericht über die Umstände und Schicksale, welche die Ausführung des Bühnenfestspieles ‚Der Ring des Nibelungen‘ bis zur Veröffentlichung der Dichtung desselben begleiteten“. Gesammelte Schriften und Dichtungen. Sechster Band. Leipzig: E. W. Fritsch, 1898, S. 257-272.

Wagner, Richard: „Das Künstlertum der Zukunft (1849)“, in: Julius Kapp (Hg.): Richard Wagners Gesammelte Schriften. Band X: Grundlegende theoretische Schriften I. Leipzig: Hesse & Becker, 1914, S. 20-213.

Wagner, Richard: „Die Kunst und die Revolution (1849)“, in: Julius Kapp (Hg.): Richard Wagners Gesammelte Schriften. Band X: Grundlegende theoretische Schriften. Leipzig: Hesse & Becker, 1914, S. 11-47.

Wagner, Richard: Mein Leben. Einzige vollständige Ausgabe. Hg. von Martin Gregor-Dellin. München: List-Verlag, 1969.

Wagner, Richard und König Ludwig II. von Bayern: Briefwechsel. Hg. von Hannelore und Heinz Schlaffer. Auswahl, Anmerkungen und Nachwort von Kurt Wölfel. Stuttgart: Verlag Gerd Hatje, 1993.

C) Sekundärliteratur

Abbey, Ruth: Nietzsche's Middle Periode. Oxford u.a.: Oxford University Press, 2000.

Andler, Charles: Nietzsche, sa vie et sa pensée. Les Précurseurs de Nietzsche. Paris: Bossard, 1920.

Andreas-Salomé, Lou: Mein Dank an Freud. Offener Brief an Professor Sigmund Freud zu seinem 75. Geburtstag. Wien: Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1931.

Andreas-Salomé, Lou: Fenitschka. Eine Ausschweifung. Neu hg. und mit einem Nachwort versehen von Ernst Pfeiffer. Frankfurt, Main u.a.: Ullstein, 1983.

Andreas-Salomé, Lou: Lebensrückblick. Grundriß einiger Lebenserinnerungen. Aus dem Nachlass herausgegeben von Ernst Pfeiffer. Neu durchgesehene Ausgabe mit

einem Nachwort des Herausgebers. Frankfurt am Main: Insel Verlag, 1968. (Zitiert als: Andreas-Salomé: Lebensrückblick)

Andreas-Salomé, Lou: Friedrich Nietzsche in seinen Werken. Mit Anmerkungen von Thomas Pfeiffer. Herausgegeben von Ernst Pfeiffer. Frankfurt am Main/Leipzig: Insel Verlag, 1994. (Ursprüngliche Ausgabe: Wien: Verlag von Carl Konegen, 1896.)

Andreas-Salomé, Lou: „Tagebuch für Paul Rée“, in: Pfeiffer, Ernst (Hg.): Friedrich Nietzsche/Paul Rée/Lou von Salomé. Die Dokumente ihrer Begegnung. Auf der Grundlage der einstigen Zusammenarbeit mit Karl Schlechta und Erhart Thierbach herausgegeben von Ernst Pfeiffer. Frankfurt/Main: Insel Verlag, 1970, S. 181-190. (Zitiert als: Andreas-Salomé: Tagebuch für Paul Rée)

Arndt, Martin: „Die Basler Syntroglodyten Overbeck und Nietzsche: Eine Freundschaft im Dissens“, in: Zeitschrift für Religions- und Geistesgeschichte. 53. Jahrg., Heft 3 (2001), S. 193-226.

Ascheim, Steven E.: The Nietzsche Legacy in Germany. 1890-1990. University of California Press, 1992.

Assoun, Paul-Laurent: Freud et Nietzsche. Paris: Quadrige/PUF, 1980.

Astor, Dorian: Nietzsche. Paris: Éditions Gallimard, 2011.

Back Roads. Northern & Central Italy. London: Dorling Kindersley, 2015.

Babich, Babette E.: „Sexualität“, in: Stefan Lorenz Sorgner/H. James Birx/Nikolaus Knoepffler (Hg.): Wagner und Nietzsche. Kultur – Werk – Wirkung. Ein Handbuch. Reinbek bei Hamburg: Rowohlt, 2008, S. 323-341.

Bataille, Georges: Die innere Erfahrung. Atheologische Summe I. Das theoretische Werk in Einzelbänden. Band 1. Aus dem Französischen übersetzt von Gerd Bergfleth. Mit einem Nachwort von Maurice Blanchot. München: Matthes & Seitz, 1999. Originalausgabe: L'Expérience Intérieure (Somme Athéologique I) Paris: Éditions Gallimard, 1954.

Bataille, Georges: Die Freundschaft. Atheologische Summe II. Das theoretische Werk in Einzelbänden. München: Matthes & Seitz, 2002.

Baumgarten, Eduard: „Mitteilungen und Bemerkungen über den Einfluss Emersons auf Nietzsche“, in: Jahrbuch für Amerikastudien. Im Auftrag der Deutschen Gesellschaft für Amerikastudien. Hg. Von Walther Fischer. Band 1. Heidelberg: Carl Winter Universitätsverlag, 1956, S. 93-152.

Benders, Raymond / Oettermann, Stephan (Hg.): Friedrich Nietzsche. Chronik in Bildern und Texten. Im Auftrag der Stiftung Weimarer Klassik zusammengestellt von Raymond J. Benders und Stephan Oettermann unter Mitarbeit von Hauke Reich und Sibylle Spiegel. München/Wien: Carl Hanser Verlag, 2000. (Zitiert als: Nietzsche-Chronik).

Berg, Leo: Heine – Nietzsche – Ibsen. Berlin: Concordia Deutsche Verlagsanstalt, 1908.

Bergfleth, Gerd: „Die Resakralisierung der Welt“ (Nachwort), in: Georges Bataille: Die Freundschaft. Atheologische Summe II. Das theoretische Werk in Einzelbänden. München: Matthes & Seitz, 2002, S. 257-302.

Bernhard, Thomas: Der Untergeher. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1983.

Bernoulli, Carl Albrecht: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908.

Binion, Rudolph: Frau Lou. Nietzsche's Wayward Disciple. Princeton: Princeton University Press, 1968.

Blanchot, Maurice: La Communauté inavouable, Paris 1989 (dt. Übs.: Die uneingestehbare Gemeinschaft, Berlin 2007).

Blanchot, Maurice: L'Écriture du désastre, Paris, Gallimard, 1983. (dt. Übersetzung : Die Schrift des Desasters. Aus dem Französischen von Gerhard Poppenberg und Hinrich Weidemann. München: Wilhelm Fink Verlag, 2005.)

Blanchot, Maurice: L'amitié. Paris: Gallimard, 1971. (dt. Übersetzung: Die Freundschaft. Aus dem Französischen von Ulrich Kunzmann, Uli Menke, u.a. mit einem Nachwort von Gerhard Poppenberg. Berlin: Matthes & Seitz, 2011.)

Bloch, Peter André: „Nietzsches Verzauberung durch Venedig“, in: A. T. Schaefer: Nietzsche. Süden. Innsbruck: Haymon-Verlag, 2000.

Bloch, Peter André: „Paradoxe Heiterkeit“, in: Peter André Bloch / Martin Schwarz: Das Nietzsche-Haus in Sils-Maria als Kunst- und Wunderkammer. Ein Kaleidoskop von Texten, Bildern, Träumen, Dokumenten. Winterthur: EigenArt-Verlag, 2011, S. 86-87.

Böhler, Arno: Unterwegs zu einer Sprache der Freundschaft. DisTancen: Nietzsche – Deleuze – Derrida. Wien: Passagen Verlag, 2000.

Borchmeyer, Dieter: „Richard Wagner und Nietzsche“, in: Ulrich Müller / Peter Wapnewski (Hg.): Richard-Wagner-Handbuch. Stuttgart: Kröner, 1986, S. 114-136.

Borchmeyer Dieter / Salaquarda, Jörg (Hg.): Nietzsche und Wagner. Stationen einer epochalen Begegnung. 2 Bände, Frankfurt/Main und Leipzig: Insel Verlag, 1994.

Brändle, Rudolf / Stegemann, Ekkehard W. (Hg.): Franz Overbecks unerledigte Anfragen an das Christentum, München, 1988, S. 91-107.

Brobjer, Thomas H.: Discussion and Source of Hölderlin's Influence on Nietzsche. Nietzsche-Studien, Band 30 (2001), S. 397-412.

Brobjer, Thomas H.: Nietzsche and the "English". The Influence of British and American Thought on His Philosophy. New York: Humanities Books, 2008.

Brown, Malcolm B.: Nietzsche und sein Verleger Ernst Schmeitzner. Eine Darstellung ihrer Beziehung. Frankfurt am Main: Buchhändler-Vereinigung, 1987.

Brunkhorst, Katja: „Verwandt-Verwandelt“. Nietzsche's Presence in Rilke. München: Iudicium Verlag, 2006.

Brusotti, Marco: Die Leidenschaft der Erkenntnis. Philosophie und ästhetische Lebensgestaltung bei Nietzsche von *Morgenröthe* bis *Also sprach Zarathustra*. Berlin/New York: de Gruyter, 1997.

Burckhardt, Jacob: Griechische Culturgeschichte in 4 Bänden. Gesamtausgabe. 14 Bde. Hg. von Felix Stähelin und Samuel Merian. Berlin/Leipzig, 1924-1934.

Cave, Ferruccio delle / Huber, Bertrand (Hg.): Meran im Blickfeld deutscher Literatur. Eine Dokumentation von der Mitte des 19. Jahrhunderts bis zur Gegenwart. Bozen: Verlangsanstalt Athesia, 1988.

Campioni, Giuliano: Les lectures françaises de Nietzsche. Paris: PUF, 2001.

Campioni, Giuliano / D'Iorio, Paolo / Fornari, Maria Christina / Fronterotta, Francesco / Orsucci, Andrea (Hg.): Nietzsches persönliche Bibliothek. Hg. unter Mitarbeit von Renate Müller-Buck. Berlin/New York: de Gruyter, 2003. (Zitiert als: NB)

Cancik, Hubert: Nietzsches Antike: Vorlesung. Stuttgart: Metzler, 2000.

Cancik, Hubert / Cancik-Lindemaier, Hildegard: „Das Thema ‚Religion und Kultur‘ bei Friedrich Nietzsche und Franz Overbeck“, in: dies.: Philolog und Kultfigur. Friedrich Nietzsche und seine Antike in Deutschland. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999, S. 51-68.

Corbier, Christophe: „Alogia et eurythmie chez Nietzsche“, in: Nietzsche-Studien 38 (2009), S. 1-38.

Crépon, Marc: „Amitié, lecture et écriture“ (postface), in: Friedrich Nietzsche : Premiers écrits, trad. et préf. Jean-Louis Backès; Ecrits autobiographiques 1856-1869, trad. et notes Marc Crépon, suivi de Fatum et histoire et Liberté de la volonté et fatum, trad. Marc Marcuzzi. Paris: Presses universitaires de France, 1994, S. 199-234.

Crescenzi, Luca: „Verzeichnis der von Nietzsche aus der Universitätsbibliothek in Basel entliehenen Bücher (1869-1879)“, in: Nietzsche Studien, Band 23 (1994), S. 388-422.

Dahms, Walter: Die Offenbarung der Musik. Eine Apotheose Friedrich Nietzsches. (Schriften der Nietzsche-Gesellschaft). München: Musarion-Verlag, 1922.

Decker, Kerstin: Lou Andreas-Salomé: Der bittersüße Funke Ich. Berlin: Propyläen / Ullstein, 2011.

Decker, Gunnar: Hermann Hesse. Der Wanderer und sein Schatten. Biographie. Berlin: Suhrkamp, 2013.

Deleuze, Gilles / Guattari, Félix: Was ist Philosophie? Aus dem Französischen von Bernd Schwibs und Joseph Vogl. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1996.

Deleuze, Gilles: „Mystère d'Ariane“, in: Le Magazine littéraire. Avril 1992, nr. 298, S. 21-24.

Derrida, Jacques: Politik der Freundschaft. Aus dem Französischen von Stefan Lorenzer. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 2009. (Frz. Original: „Politiques de l'amitié“. Paris: Éditions Galilée, 1994.) (Zitiert als: Derrida: Politik der Freundschaft)

Deussen, Paul: *Mein Leben*. Hg. von Erika Rosenthal-Deussen, Leipzig: F.A. Brockhaus, 1922.

Diethel, Carol: *Vergiss die Peitsche. Nietzsche und die Frauen*. Hamburg/Wien: Europa Verlag, 2000.

D'Iorio, Paolo: „La superstition des philosophes critiques. Nietzsche et Afrikan Spir“, in: *Nietzsche-Studien*, Band 22 (1993), S. 257-294.

D'Iorio, Paolo: „Les images des philosophes préplatoniciens chez le jeune Nietzsche“, in: Borsche, Tilman / Gerratana, Federico / Venturelli, Aldo (Hg.): „Centauren-Geburten“ *Wissenschaft, Kunst und Philosophie beim jungen Nietzsche*. Berlin/New York: de Gruyter, 1994, S. 383-417.

D'Iorio, Paolo: *Le voyage de Nietzsche à Sorrente*. Paris: CNRS Éditions, 2012.

Donnellan, Brendan: *Friedrich Nietzsche and Paul Rée: Cooperation and Conflict*. *Journal of the History of Ideas*. Vol. 43. No. 4 (1982), S. 595-612.

Dufour, Éric: *L'esthétique musicale de Nietzsche*. Lille: Presses Universitaire du Septentrion, 2005.

Düttmann, Alexander García: *Was Liebe heißt in allen Sprachen und Stummheiten der Welt. Nietzsche. Genealogie. Kontingenz*. O.O.: Klaus Boer Verlag, 1996.

Eger, Manfred: „Wenn ich Wagnern den Krieg mache...“ *Der Fall N. und das Menschliche, Allzumenschliche*, Wien: Paul Neff Verlag, 1988.

Eichberg, Ralf: *Freunde, Jünger und Herausgeber: Zur Geschichte der ersten Nietzsche-Editionen*. Frankfurt am Main: Peter Lang Verlag, 2009.

Emden, Christian J.: *Friedrich Nietzsche and the Politics of History*. Cambridge University Press, 2008.

Fabre, Florence: *Nietzsche musicien. La musique et son ombre*, Préface de Michel Guiomar. Presses universitaires de Rennes, 2006.

Feldhoff, Heiner: *Nietzsches Freund. Die Lebensgeschichte des Paul Deussen*. Köln/Wien/Weimar: Böhlau, 2008.

Fest, Joachim: Über Richard Wagner. Eine Skizze nach den Tagebüchern Cosimas. In: Frankfurter Allgemeine Zeitung. Nr. 82. 22. April 1978.

Figl, Johann: Interpretation als philosophisches Prinzip. Berlin/New York: de Gruyter, 1982.

Figl, Johann: Nietzsche-Meditationen. Das Kloster, das Meer und die „neue“ Unendlichkeit. Wien: LIT-Verlag, 2007.

Figl, Johann: Nietzsche und die Religionen. Transkulturelle Perspektiven seines Bildungsweges. Berlin: de Gruyter, 2007.

Figl, Johann / Borchmeyer Dieter: „Wagner und das Judentum“, in: Stefan Lorenz Sorgner / H. James Birx / Nikolaus Knoepffler (Hg.): Wagner und Nietzsche. Kultur – Werk – Wirkung. Ein Handbuch. Reinbek bei Hamburg: Rowohlt, 2008, S. 164-192.

Fischer, Martina: „Die gefälschten Briefe der Elisabeth Förster-Nietzsche“, in: <http://blog.klassik-stiftung.de/die-gefaelschten-briefe-der-elisabeth-foerster-nietzsche/>

Förster-Nietzsche, Elisabeth: Das Leben Friedrich Nietzsche's. 3 Bände, Leipzig: Constantin Georg Naumann, Bd. I: 1895, Bd. II/1: 1897, Bd. II/2: 1904.

Förster-Nietzsche, Elisabeth: Der einsame Nietzsche. Leipzig: Alfred Kröner Verlag, 1914.

Förster-Nietzsche, Elisabeth: „Der ‚Hymnus an das Leben‘“, in: Das Inselschiff. Eine Zweimonatsschrift. Erster Jahrgang/Fünftes Heft. Juni 1920, S. 209-216

Förster-Nietzsche, Elisabeth: „Mazzini und Nietzsche“, in: Neue Freie Presse, 10. Februar 1921.

Foucault, Michel: Diskurs und Wahrheit. Die Problematisierung der Parrhesia. Hg. von Joseph Pearson. Aus dem Englischen übersetzt von Mira Köller. Berlin: Merve Verlag, 1996. (Zitiert als: Foucault: Diskurs und Wahrheit)

Freund, Julien: „Der Dritte in Simmels Soziologie“, in: Böhringer, Hannes/Gründer Karlfried (Hg.): Ästhetik und Soziologie um die Jahrhundertwende: Georg Simmel. Frankfurt/Main: Klostermann, 1976, S. 90-101.

Fuchs, Karl Wilhelm C.: Vulkane und Erdbeben. Leipzig, Brockhaus, 1875.

Glaserapp, Carl Friedrich (Hg.): Familienbriefe von Richard Wagner 1832-1874. Bremen: Dogma, 2012.

Görner, Rüdiger: „Richard Wagner in Bayreuth“, in: Stefan Lorenz Sorgner / H. James Birx / Nikolaus Knoepffler (Hg.): Wagner und Nietzsche. Kultur – Werk – Wirkung. Ein Handbuch. Reinbek bei Hamburg: Rowohlt, 2008, S. 428-434.

Grau, Gerd-Günther: Artikel „Intellektuelle Redlichkeit“, in: Nietzsche-Handbuch. Leben –Werk – Wirkung. Hg. von Henning Ottmann. Stuttgart/Weimar, 2000.

Gregor-Dellin, Martin: Richard Wagner. Sein Leben, sein Werk, sein Jahrhundert. München: Pieper, 1980. (Zitiert als: Gregor-Dellin: Wagner)

Groddeck, Wolfram. „„Vorstufe“ und „Fragment“. Zur Problematik einer traditionellen textkritischen Unterscheidung in der Nietzsche-Philologie“, in: Martin Stern (Hg.), Textkonstitution bei schriftlicher und mündlicher Überlieferung, Tübingen 1991, S. 165-175.

Groddeck, Wolfram: Friedrich Nietzsche „Dionysos-Dithyramben“. Bd. 2: Die „Dionysos-Dithyramben“: Bedeutung und Entstehung von Nietzsches letztem Werk. Berlin/New York: Walter de Gruyter, 1991.

Groddeck, Wolfram / Morgenthaler, Walter: „Nietzsches Begegnung mit Gottfried Keller. Dokumente und Lektüren“, in: David Marc Hoffmann (Hg.): Nietzsche und die Schweiz. Zürich: Offizin Strauhof, 1994, S. 102-121.

Guanti, Giovanni (Hg.): La Musica di Nietzsche – Nel centenario della morte del filosofo. Firenze: LoGisma editore, settembre-dicembre 2000.

Gutzwiller, Hans: Friedrich Nietzsches Lehrtätigkeit am Basler Pädagogium 1869-1876. Hg. von David Marc Hoffmann: Beiträge zu Friedrich Nietzsche. Quellen, Studien und Texte zu Leben, Werk und Wirkung Friedrich Nietzsches. Band 5. Basel: Schwabe, 2002, S. 147-224.

Günther, Richard: „Richard Wagner und die Antike“, in: Neue Jahrbücher für das klassische Altertum 16 (1913), S. 323-337.

Haar, Michel: Nietzsche et la métaphysique. Paris: Gallimard. 1993.

Hadot, Pierre: Philosophie als Lebensform. Geistige Übungen in der Antike. Berlin: Mathias Gatzka. 1991. (Teilübersetzung von: Exercices spirituels et philosophie antique. Paris: Études Augustiniennes, 1987.)

Hartwich, Wolf-Daniel: „Kunst und Religion der Zukunft. Richard Wagners theoretische Schriften und dramatische Entwürfe von 1848/49“, in: Richard Faber/Volkhard Krech (Hg.): Kunst und Religion: Studien zur Kultursoziologie und Kulturgeschichte. Würzburg: Königshausen & Neumann, 1999, S. 227-254.

Hecker, Hellmuth: „Nietzsches Staatsangehörigkeit als Rechtsfrage“, in: Neue Juristische Wochenschrift, Jg. 40, 1987, Nr. 23, S. 1388–1391.

Hirsch, Emanuel: „Nietzsche und Luther“, in: Jahrbuch der Luthergesellschaft 2 (1921), S. 61-106. Wiederabgedruckt in: Nietzsche Studien, Band 15 (1986), S. 398-439.

His, Eduard: „Friedrich Nietzsches Heimatlosigkeit“ in: Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde. Hg. von der Historischen und antiquarischen Gesellschaft zu Basel. 40. Band, 1941, S. 159-186 (Erstveröffentlichung). Reprint in: Hg. von David Marc Hoffmann: Beiträge zu Friedrich Nietzsche. Quellen, Studien und Texte zu Leben, Werk und Wirkung Friedrich Nietzsches. Band 5. Basel: Schwabe, 2002.

Hödl, Hans Gerald: „Der alte Ortlepp war es übrigens nicht ... Philologie für Spurenleser“, in: Nietzsche-Studien. Band 27, 1998, S. 440-445.

Hödl, Hans-Gerald: Der letzte Jünger des Philosophen Dionysos. Studien zur systematischen Bedeutung von Nietzsches Selbstthematisierungen im Kontext seiner Religionskritik. Berlin/New York: de Gruyter, 2009.

Hoffmann, David Marc: Zur Geschichte des Nietzsche-Archivs. Berlin/New York: de Gruyter, 1991.

Hoffmann, David Marc (Hg.): Nietzsche und die Schweiz. Zürich: Offizin Strauhof, 1994.

Hoffmann, David Marc: „Heilung durch den Süden? Nietzsches erste Erlebnisse jenseits der Alpen im Frühjahr 1871“, in: A. T. Schaefer: Nietzsche. Süden. Innsbruck: Haymon-Verlag, 2000.

Hofmann, Franck: Sprachen der Freundschaft. Rudolf Borchardt und die Arbeit am ästhetischen Menschen. München: Wilhelm Fink Verlag, 2004.

Holst, Jonas: „Ethik der Freundschaft. Über eine nachgelassene Idee im Werk Friedrich Nietzsches“, in: Nietzscheforschung. Band 20, Heft 1 (2013), S. 379-389.

Hubbard, Stanley: Nietzsche und Emerson. Basel : Verlag für Recht und Gesellschaft, 1958.

Hutter, Horst: „Recomposing the Soul: Nietzsche's Soulcraft“, in: Tabachnick, David/Koivukoski, Toivo (ed.): Globalization, Technology and Philosophy. Albany: State University of New York Press; 2004, S. 191-220.

Janz, Curt Paul: „Kritischer Bericht“, in: Nietzsche, Friedrich: Der musikalische Nachlaß. Hg. im Auftrag der Schweizerischen Musikforschenden Gesellschaft von C. P. Janz, Bärenreiter-Verlag, Basel, 1976, S. 317-352. (Zitiert als: Janz: Kritischer Bericht)

Janz, Curt Paul: „Die ‚tödliche Beleidigung‘. Ein Beitrag zur Wagner-Entfremdung Nietzsches“, in: Nietzsche Studien, Band 4 (1975), S. 263-323.

Janz, Curt Paul: Friedrich Nietzsche. Biographie. 3 Bände. München: dtv, 1981. (Zitiert als: Janz: Nietzsche)

Janz, Curt Paul: „Die Musik im Leben Friedrich Nietzsches“, in: Nietzsche Studien, Band 26 (1997), S. 72-86.

Jaspers, Karl: Nietzsche: Einführung in das Verständnis seines Philosophierens. Berlin/New York: de Gruyter, 1981.

Jaspers, Karl: „Nietzsche und das Christentum“, in: Wahrheit und Leben. Ausgewählte Schriften. Zürich: Buchclub Ex Libris, o.J., S. 355-417.

Jaspers, Karl: Über Vernunft und Existenz. Fünf Vorlesungen. Aula-Vordrachten gehalten an der Universität Groningen, Holland im Jahre 1935. Bremen: Johs. Storm Verlag, 1949.

Kaufmann, Walter: Nietzsche. Philosoph – Psychologe – Antichrist. Aus dem Amerikanischen von Jörg Salaquarda. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1982.

Kessler, Harry Graf: Das Tagebuch. Hg. Von Günter Riederer und Jörg Schuster unter Mitarbeit von Christoph Hilse. Begonnen von Angelika Lochmann. 9 Bde., Stuttgart: Klett-Cotta, 2004.

Klaus, Hans-Heinrich: Die schaffende Seele. Nietzsches Nähe zu Horaz. Technische Universität Carolo-Wilhelmina zu Braunschweig, 2009.

Kloss, Erich: Wagner-Anekdoten. Aus den besten Quellen geschöpft. Schuster & Loeffler, Berlin/Leipzig: 1908.

Kloss, Erich (Hg.): Richard Wagner an seine Künstler. Zweiter Band der „Bayreuther Briefe“ (1872-1883) Berlin/Leipzig: Schuster & Loeffler, 1908.

Köhler, Joachim: Kapitel „Sternen-Freundschaft“, in: Zarathustras Geheimnis. Friedrich Nietzsche und seine verschlüsselte Botschaft. Nördlingen: Greno Verlag, 1989.

Kracauer Siegfried: Aufsätze 1915-1926. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1971.

Krell, David Farrel / Bates, Donald L.: The Good European. Nietzsche's Work Sites in Word and Image. Chicago/London. University of Chicago Press, 1997.

Lacoste, Jean: Voyager avec Friedrich Nietzsche. L'éternel départ. Louis Vuitton: Paris, 2014.

Lämmert, Eberhard: Nietzsches Apotheose der Einsamkeit. Nietzsche-Studien, Band 16 (1987), S. 47-69.

Lange, Friedrich Albert: Geschichte des Materialismus. Zwei Bände. Suhrkamp: Frankfurt am Main, 1974.

Le Rider, Jacques: „Lou Andreas-Salomé ou la fidélité à soi-même“ (préface), in : Lou Andreas-Salomé: Carnets intimes des dernières années. Édition posthume par Ernst Pfeiffer. Traduit de l'allemand et préfacé par Jacques Le Rider. Notes de Jacques le Rider et Ernst Pfeiffer. Paris: Hachette, 1983, S. 7-64.

Le Rider, Jacques: „La vie, l'histoire et la mémoire dans la ‚Seconde Considération inactuelle‘ de Nietzsche“, in: Littérature et nation. Revue d'histoire des représentations littéraires et artistiques, n° 21 (1999) „La philosophie de l'histoire: héritage des Lumières dans l'idéalisme allemand?“, sous la dir. de Myriam Bienenstock, S. 159-186.

Le Rider, Jacques: „Oubli, mémoire, histoire dans la Deuxième Considération inactuelle“, in: Nietzsche moraliste, Revue Germanique Internationale, n° 11 (janvier 1999), S. 207-225.

Le Rider, Jacques: Nietzsche en France. Paris: Presses universitaires de France, 1999.

Le Rider, Jacques: „Erinnern, Vergessen und Vergangenheitsbewältigung. Zur Aktualität der Zweiten Unzeitgemässen Betrachtung“, in: Zeitenwende – Wertewende. Internationaler Kongreß der Nietzsche-Gesellschaft zum 100. Todestag Friedrich Nietzsches vom 24.-27. August 2000 in Naumburg. Renate Reschke (Hg.): Berlin, Akademie Verlag, 2001, S. 97-109.

Le Rider, Jacques: „Histoire et mémoire selon Nietzsche. L’actualité de la Deuxième Considération inactuelle. De l’utilité et de l’inconvénient de l’histoire pour la vie“, in: Francia, vol. 29/3 (2002) S. 179-183.

Le Rider, Jacques: „Nietzsche und die europäische Erinnerungs(un)kultur. Zur Aktualität der II. Unzeitgemässen Betrachtung“, in: Georges Goedert / Uschi Nussbaumer-Benz (Hg.): Nietzsche und die Kultur – Ein Beitrag zu Europa? Hildesheim/Zürich/New York: Georg Olms, 2002, S. 90-111.

Le Rider, Jacques: „Friedrich Nietzsche et Malwida von Meysenbug“, in: Sandro Barbera / Paolo D’Iorio / Justus H. Ulbricht (Hg.): Friedrich Nietzsche. Rezeption und Kultus. Pisa: Edizioni ETS, 2004, S. 7-27.

Le Rider, Jacques: „Nietzsche entre Malwida von Meysenbug et Lou von Salomé“, in: Annette Runte / Eva Werth (Hg.): Feminisierung der Kultur? Féminisation de la civilisation? Krisen der Männlichkeit und weibliche Avantgarden. Crises de la masculinité et avant-gardes féminines. Würzburg: Königshausen & Neumann, 2007, S. 69-82.

Le Rider, Jacques: Malwida von Meysenbug (1816-1903). Une Européenne du XIXe siècle. Paris: Bartillat, 2005.

Le Rider, Jacques: „Nietzsche und Schiller. Produktive Differenzen“, in: Walter Hinderer (Hg.): Friedrich Schiller und der Weg in die Moderne. Würzburg: Königshausen & Neumann, 2006, S. 435-473.

Le Rider, Jacques: L’Allemagne au temps du réalisme. De l’espoir au désenchantement 1848-1890. Paris: Albin Michel, 2008.

Le Rider, Jacques: Fritz Mauthner. Scepticisme linguistique et modernité. Une biographie intellectuelle. Paris: Bartillat, 2012.

Le Rider, Jacques: Les Juifs Viennois à la Belle Époque. Paris: Albin Michel, 2013.

Lévy, Albert: Nietzsche et Stirner. Paris: Société Nouvelle de Librairie et d'Édition, 1904.

Leyrer, Agnes: Ernst Tugendhat und die intellektuelle Redlichkeit. Diplomarbeit, Universität Wien, 2012.

Liébert, Georges: „Nietzsche et la musique“, in: Perspectives germaniques. Collection dirigée par Jacques Le Rider. Paris: Presses universitaires de France, 1995.

Lohberger, Hans: „Friedrich Nietzsche und Resa von Schirnhofer“, in: Zeitschrift für philosophische Forschung, Band 22 (1969), S. 250-260.

Love, Frederic: Nietzsche's Saint Peter. Genesis and Cultivation of an Illusion. Berlin, 1981.

Jean-François Lyotard: „Beantwortung der Frage: Was ist postmodern“, in: Peter Engelmann (Hg.): Postmoderne und Dekonstruktion. Texte französischer Philosophen der Gegenwart. Reclam: Stuttgart, 1990.

Malter, Rudolf (Hg.): Immanuel Kant in Rede und Gespräch. Hamburg: Meiner, 1990.

Mandel, Siegfried: Nietzsche & the Jews: Exaltation & Denigration. Amherst, New York: Prometheus Books, 1998.

Mann, Thomas: „Nietzsches Philosophie im Lichte unserer Erfahrung“, in: Reden und Aufsätze. Gesammelte Werke in zwölf Bänden. Band IX: Aufsätze und Reden. S. Fischer Verlag, 1960, S. 675-712.

Marschall, Gottfried R.: Artikel „Wagner“, in: Dictionnaire du monde germanique. Sous la direction de Élisabeth Décultot, Michel Espagne et Jacques Le Rider. Paris: Bayard, 2007, S. 1197-1199.

Mayer, Hans: „Das demokratische Fest fand nicht statt. Hans Mayer über Richard Wagner und Bayreuth“, in: Der Spiegel (31/1976), 26.07.1976, S. 117-124.

McEvoy, James: „Too Many Friends or None at All? A ‚Difference‘ Between Aristotle and Postmodernity“, in: American Catholic Philosophical Quarterly. 2003, Vol. 77, No.1, S. 1-19.

Mette, Hans Joachim: „Der handschriftliche Nachlass Friedrich Nietzsches“, in: Sechste Jahrgabe der Gesellschaft der Freunde des Nietzsche-Archivs, Leipzig: Richard Hadl, 1932.

Meyer, Katrin / von Reibnitz, Barbara: „Einleitung“, in: Friedrich Nietzsche/Franz und Ida Overbeck. Stuttgart/Weimar: J.B.Metzler, 2000.

Martin, Alfred von: Nietzsche und Burckhardt. Zwei geistige Welten im Dialog. München: Erasmus-Verlag, 1947.

Meysenbug, Malwida von: Individualitäten. Berlin: Schuster & Loeffler, 1901.

Meysenbug, Malwida von: Memoiren einer Idealistin. Hg. von Berta Schleicher. Stuttgart/Berlin/Leipzig: Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, Band 1: Memoiren einer Idealistin (Teil I und II), Band 2: Memoiren einer Idealistin (Teil III) und Der Lebensabend einer Idealistin. Nachtrag zu den Memoiren einer Idealistin.

Meysenbug, Malwida von: Im Anfang war die Liebe. Briefe an ihre Pflgetochter. Hg. von Berta Schleicher. München: Beck, 1926.

Meysenbug, „Malwida von: Erinnerungen an Joseph Mazzini aus den Jahren 1856 bis 1857 und 1858 bis 1859“, in: Cosmopolis. Internationale Revue. Hg. von F. Ortman. Berlin: Rosenbaum & Hart/ Wien: Hartleben. Bd.7 (Juli-Sept.) 1897, S. 820-840. Wiederabdruck in: Malwida von Meysenbug: Gesammelte Werke. Bd. 3: Gestalten, S. 479-505.

Meysenbug, Malwida von: Briefe von und an Malwida von Meysenbug. Hg. von Berta Schleicher. Berlin: Schuster & Loeffler, 1920.

Michels, Volker (Hg.): Materialien zu Hermann Hesse. Siddhartha. 2 Bände, Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1976.

Miner, Robert C.: „Nietzsche on Friendship“, in: Journal for Nietzsche Studies. Issue 40 (2010), Pennsylvania: Penn State University Press, S. 47-69.

Montinari, Mazzino: „Nietzsche lesen“, in: ders.: Nietzsche lesen. Berlin/New York: de Gruyter, 1982, S. 1-9.

Montinari, Mazzino: „La volonté de puissance“ n'existe pas. Édition préparée et postfacée par Paolo D'Iorio. Traduit de l'italien par Patricia Farazzi et Michel Valensi. Paris: l'Eclat, 1996.

Montinari, Mazzino: „Nietzsche und Wagner vor hundert Jahren“, in: ders.: Nietzsche lesen. Berlin/New York: De Gruyter, 1982, 38-55 (auch in: Nietzsche Studien, Band 7 (1978), S. 288-302).

Montinari, Mazzino: „Nietzsche – Wagner im Sommer 1878“, in: Nietzsche Studien, Band 14 (1985), S. 13-21.

Montinari, Mazzino: „Zu Nietzsches Begegnung mit Lou Andreas-Salomé“, in: Rilke-Gesellschaft (Hg.): Lou Andreas-Salomé. Karlsruhe: von Loeper Verlag GmbH, 1986, S. 15-22.

Morché, Pascal: „Salzburg und Bayreuth“, in: crescendo. Das Magazin für klassische Musik und Lebensart. Ausgabe vom 7. Juli 2008.

Morel, Georges: Nietzsche. Introduction à une première lecture. Paris: Edition Aubier-Montaigne, 1985.

Moritz, Benjamin T.: The Music and Thought of Friedrich Nietzsche. Diss., Dept. of Music, Northwestern University, Evanston/Illinois, 2003, (Dissertation online: <http://brahms.emu.edu.tr/music/dept/nietzsche.htm>)

Müller, Ulrich / Wapnewski, Peter (Hg.): Richard-Wagner-Handbuch. Stuttgart: Kröner, 1986.

Müller-Buck, Renate: „Immer wieder kommt einer zur Gemeinde hinzu‘. Nietzsches junger Basler Freund und Schüler Albert Brenner. Mit einem unveröffentlichten Brief Friedrich Nietzsches“, in: Tilman Borsche / Federico Gerratana / Aldo Venturelli (Hg.): Centauren-Geburten. Berlin/New York: de Gruyter, 1994, S. 418-432.

Nancy, Jean-Luc: La Communauté désœuvrée, Paris, 1986 (dt. Übs.: Die undarstellbare Gemeinschaft, Stuttgart 1988).

Nehamas, Alexander: „For whom the Sun shines. A reading of Also sprach Zarathustra“, in: Volker Gerhardt (Hg.) Friedrich Nietzsche: Also sprach Zarathustra. (Reihe: Klassiker auslegen) Berlin/New York: de Gruyter, 2012, S. 165-190.

Németh, Sophie: Die Probleme der „Sternenfreundschaft“. Dissertation. Universität Wien, 1944.

Oehler, Richard: Friedrich Nietzsche und die Vorsokratiker. Leipzig: Verlag der Dürr'schen Buchhandlung, 1904.

Ottmann, Henning: Philosophie und Politik bei Nietzsche. Berlin/New York: de Gruyter, 1987.

Ottmann, Henning: Nietzsche-Handbuch. Leben –Werk – Wirkung. Stuttgart/Weimar: Metzler, 2000.

Overbeck, Franz: Werke und Nachlaß. Kirchenlexicon. Band 4: Ausgewählte Artikel A-I. In Zusammenarbeit mit Marianne Stauffacher-Schaub hg. von Barbara von Reibnitz. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1995.

Overbeck, Franz: Werke und Nachlaß. Band 5: Kirchenlexicon. Ausgewählte Artikel J-Z. In Zusammenarbeit mit Marianne Stauffacher-Schaub hg. von Barbara von Reibnitz. Stuttgart/Weimar: J.B. Metzler, 1995.

Overbeck, Franz: Werke und Nachlaß. Band 7/2: Autobiographisches. Meine Freunde Treitschke, Nietzsche und Rohde. Hg. von Barbara von Reibnitz und Marianne Stauffacher-Schaub. Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999.

Overbeck, Ida: „Erinnerungen von Frau Ida Overbeck“, in: Carl Albrecht Bernoulli: Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten und im Zusammenhang mit der bisherigen Forschung dargestellt. Zwei Bände. Jena: Eugen Diederichs, 1908, Erster Band, S. 234-251.

Paneth, Josef: Vita Nuova. Ein Gelehrtenleben zwischen Nietzsche und Freud. Autobiographie. Essays. Briefe. Hg. und kommentiert von Wilhelm W. Hemecker. Graz: Leykam, 2007.

Pauleikhoff, Bernhard: Richard Wagner als Philosoph. Denn Raum und Zeit sind an sich nichts, und werden erst etwas dadurch, daß sie von etwas Wirklichem, einer menschlichen Handlung und ihrer natürlichen Umgebung, verneint werden. Hürtgenwald: Guido Pressler Verlag, 1997. (Zitiert als: Pauleikhoff: Wagner als Philosoph)

Pestalozzi, Karl: „Overbecks ‚Schriftchen‘ ‚Über die Christlichkeit unserer heutigen Theologie‘ und Nietzsches ‚Erste Unzeitgemässe Betrachtung: David Strauss, Der Bekenner und der Schriftsteller‘“, in: Rudolf Brändle, Ekkehard W. Stegemann (Hg.): Franz Overbecks unerledigte Anfragen an das Christentum, München, 1988, S. 91-107. (Zitiert als: Pestalozzi: Overbecks Schriftchen)

Pestalozzi, Karl: „Sorrento – Geburtsort des ‚freien Geistes‘“, in: A. T. Schaefer: Nietzsche. Süden. Innsbruck: Haymon-Verlag, 2000, S. 28-31.

Peter, Niklaus: „Einleitung“, in: Franz Overbeck: Werke und Nachlaß. In Zusammenarbeit mit Marianne Stauffacher-Schaub hg. von Ekkehard W. Stegemann und Niklaus Peter. 9 Bände, Stuttgart/Weimar: J.B. Metzler, 1994, Bd. 1, S. 155-165.

Peters, H. F.: Zarathustras Schwester. Fritz und Lieschen Nietzsche – ein deutsches Trauerspiel. München: Kindler Verlag, 1983.

Pfeiffer, Ernst (Hg.): Friedrich Nietzsche / Paul Rée / Lou von Salomé. Die Dokumente ihrer Begegnung. Auf der Grundlage der einstigen Zusammenarbeit mit Karl Schlechta und Erhart Thierbach herausgegeben von Ernst Pfeiffer. Frankfurt/Main: Insel Verlag, 1970.

Pieper, Annemarie: „Ein Seil geknüpft zwischen Tier und Übermensch“. Philosophische Erläuterungen zu Nietzsches ersten „Zarathustra“. Stuttgart: Klett-Cotta, 1990.

Podach, Erich F.: Friedrich Nietzsche und Lou Salomé. Ihre Begegnung 1882. Zürich/Leipzig, 1937.

Podach, Erich F.: Ein Blick in Notizbücher Nietzsches. Heidelberg: Wolfgang Rothe Verlag, 1963.

Ponton, Olivier: Nietzsche. Philosophie de la légèreté. Berlin-New York, Walter de Gruyter, 2007.

Pourahmadali Tochahi, Masoud: Par delà la raison et l'amour: la question de l'amour dans les écrits de Nietzsche. (im Druck)

Reich, Hauke: Nietzsche-Zeitgenossenlexikon. Verwandte und Vorfahren, Freunde und Feinde, Verehrer und Kritiker von Friedrich Nietzsche. Basel: Schwabe Verlag, 2004.

Reibnitz, Barbara von: „Ich verdanke Dir soviel, lieber Freund...“, in: David Marc Hoffmann (Hg.): Nietzsche und die Schweiz. Zürich: Offizin Strauhof, 1994, S. 47-54.

Renan, Ernest: Souvenir d'enfance et de jeunesse 2e édition, Paris 1883. Auch in: Revue des Deux Mondes (1882) tome 54, S. 240-261.

Ries, Wiebrecht: „Nietzsches Beiträge zu einer ‚Phänomenologie der Liebe‘“, in: Gerlach / Hans-Martin / Renate Reschke (Hg.): Nietzscheforschung. Ein Jahrbuch, Band 3. Berlin: Akademie Verlag, 1995, S. 221-232.

Rohde, Erwin: Briefe aus dem Nachlass. Band 1: Briefe zwischen 1865 und 1871. Hildesheim: Georg Olms Verlag, 2015.

Romundt, Heinrich: Kants philosophische Religionslehre. Eine Frucht der gesamten Vernunftkritik. Gotha: E.F. Thienemann, 1902.

Ronell, Avital: „Der Liebesbeweis oder: Schlussmachen (Nietzsche und Wagner)“, in: Narziss und Eros. Bild oder Text? Herausgegeben von Eckart Goebel und Elisabeth Bronfen. Göttingen: Wallstein Verlag, 2009. (Original: „Testing Your Love, or: Breaking up“, in: Dies.: The Test Drive. University of Illinois Press, 2005, S. 277-326.) (Zitiert als: Avital Ronell : Der Liebesbeweis)

Rosenthal, Julia / Bloch, Peter André / Hoffmann, David Marc (Hg.): Friedrich Nietzsche. Handschriften, Erstaussagen und Widmungsexemplare. Die Sammlung Rosenthal-Levy im Nietzsche-Haus in Sils Maria. Basel: Schwabe, 2009.

Rosenthal-Levy, Albi und Maud: „Betrachtungen über unsere Nietzsche-Sammlung“, in: Rosenthal, Julia / Bloch, Peter André / Hoffmann, David Marc (Hg.): Friedrich Nietzsche. Handschriften, Erstaussagen und Widmungsexemplare. Die Sammlung Rosenthal-Levy im Nietzsche-Haus in Sils Maria. Basel: Schwabe, 2009, S. 13-23.

Ross, Werner: Der ängstliche Adler. Friedrich Nietzsches Leben. Stuttgart: Deutsche Verlags-Anstalt, 1980.

Ruehl, Martin A.: „Basel and Nietzsche“, in: Nietzsche Studien, Band 30 (2001), S. 499-503.

Safranski, Rüdiger: Nietzsche. Biographie seines Denkens. Frankfurt am Main: Fischer, 2003.

Salaquarda, Jörg: „Nietzsche und Lange“, in: Nietzsche Studien, Band 7 (1978), S. 236-260.

Salaquarda, Jörg: „Noch einmal Ariadne. Die Rolle Cosima Wagners in Nietzsches literarischem Rollenspiel“, in: Nietzsche-Studien 25 (1996), S. 99-125.

Salaquarda, Jörg: „Wagner als Heilmittel und Gift. Nietzsches geplante ‚Mittheilung an die Freunde‘ vom Sommer 1878“, in: Andreas Schirmer / Rüdiger Schmidt (Hg.): Entdecken und Verraten. Zu Leben und Werk Friedrich Nietzsches. Weimar: Böhlau, 1999, S. 132-147. (Zitiert als: Salaquarda: Wagner als Heilmittel)

Salaquarda, Jörg: „L’enseignant de l’humanité“, in: Nietzsche moraliste. Revue Germanique Internationale. Dirigée par Michel Espagne et Jacques Le Rider. Paris: PUF, 11/1999.

Sander, Gilman L. (Hg.): Begegnungen mit Friedrich Nietzsche. Bonn: Bouvier Verlag Herbert Grundmann, 1985.

Schaberg, William H.: The Nietzsche Canon. A Publication History and Bibliography. Chicago/London: The University of Chicago Press, 1996.

Schadewaldt, Wolfgang: „Richard Wagner und die Griechen“, in: Wieland Wagner (Hg.): Richard Wagner und das neue Bayreuth. München, 1962, S. 149-173.

Schelkshorn Hans: Entgrenzungen. Ein europäischer Beitrag zum philosophischen Diskurs der Moderne. Weilerswist: Velbrück Wissenschaft, 2009.

Schellong, Dieter: „Zwischen griechischem Altertum und Richard Wagner. Verschlungene Denkwege des frühen Nietzsche“, in: Andreas Schirmer / Rüdiger Schmidt (Hg.): Entdecken und Verraten. Zu Leben und Werk Friedrich Nietzsches. Weimar: Böhlau, 1999, S. 93-110.

Schellong, Dieter: Artikel „Die Kompositionen“, in: Nietzsche-Handbuch. Leben – Werk – Wirkung. Hg. von Henning Ottmann. Stuttgart/Weimar, 2000, S. 179-181.

Schlechta, Karl: Nietzsche Chronik. Daten zu Leben und Werk. München/Wien: Carl Hanser, 1975.

Schmid, Wilhelm: „Uns selbst gestalten. Zur Philosophie der Lebenskunst bei Nietzsche“, in: Nietzsche Studien, Band 21 (1992), S. 50-62.

Schmidt, Hermann J.: Der alte Ortlepp war's wohl doch. Aschaffenburg: Alibri-Verlag, 2. erw. Aufl., 2004.

Schopenhauer, Arthur: Die Welt als Wille und Vorstellung. Nach den Ausgaben letzter Hand herausgegeben von Ludger Lütkehaus. München: dtv, 2002.

Schopenhauer, Arthur: Parerga und Paralipomena 1. Sämtliche Werke. Fünfter Band. Nach der ersten, von Julius Frauenstädt besorgten Gesamtausgabe neu bearbeitet und herausgegeben von Arthur Hübscher. Leipzig: Brockhaus, 1938.

Seydlitz, Reinhard von: „Friedrich Nietzsche: Briefe und Gespräche“, in: Neue deutscher Rundschau 10 (1899), S. 617-628.

Seydlitz, Reinhard von: „Wo die Sonne scheint. Ziellose Reisebriefe eines Malers“, in: Die Kunst für Alle. Hg. von Friedrich Pecht. München: Verlagsanstalt für Kunst und Wissenschaft. Dritter Jahrgang 1887-1888, S. 203-205. Faksimile: http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/kfa1887_1888/0264/scroll?sid=e6aa82c17942ab9b06e358a2397f8bdb

Siegel, Elke: Entfernte Freunde. Nietzsche, Freud und die Freundschaft der Moderne. Würzburg: Königshausen & Neumann, 2009.

Simmel, Georg: Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Gesamtausgabe. Band 11. Hg. von Otthein Rammstedt. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1992.

Simon, Josef: „Grammatik und Wahrheit – Über das Verhältnis Nietzsches zur spekulativen Satzgrammatik der metaphysischen Tradition“, in: Nietzsche Studien, Band 1 (1972), S. 1-26.

Small, Robin: Nietzsche and Rée. A Star Friendship. Oxford/New York: Oxford University Press, 2005.

Sommer, Andreas Urs: Der Geist der Historie und das Ende des Christentums. Zur „Waffengenossenschaft“ von Friedrich Nietzsche und Franz Overbeck. Mit einem Anhang publizierter Texte aus Overbecks „Kirchenlexikon“. Berlin: Akademie Verlag, 1997.

Sommer, Andreas Urs: Kommentar zu Nietzsches *Der Fall Wagner*. *Götzendämmerung*. Historischer und kritischer Kommentar zu Friedrich Nietzsches Werken, Bd. 6/1. Berlin/Boston: de Gruyter, 2012.

Sommer, Andreas Urs: Kommentar zu Nietzsches *Der Antichrist*. *Ecce homo*. *Dionysos-Dithyramben*. *Nietzsche contra Wagner*. Historischer und kritischer Kommentar zu Friedrich Nietzsches Werken, Bd. 6/2. Berlin/Boston: de Gruyter, 2013.
Spir, Afrikan: *Vorschlag an die Freunde einer vernünftigen Lebensführung*. Leipzig: J.G. Findel, 1869.

Stack, George J.: *Nietzsche and Emerson. An elective affinity*. Athens: Ohio University Press, 1992.

Stegmaier, Werner: *Nietzsches Befreiung der Philosophie. Kontextuelle Interpretation des V. Buchs der Fröhlichen Wissenschaft*. Berlin/Boston: de Gruyter, 2012.

Stummann-Bowert, Ruth: *Malwida von Meysenbug – Paul Rée. Briefe an einen Freund*. Königshausen & Neumann, Würzburg, 1998.

Stummann-Bowert, Ruth: „Friedrich Nietzsche, Malwida von Meysenbug, Paul Rée und Albert Brenner: Eine Wohngemeinschaft in Sorrent“, in: Vera Leuschner / Ruth Stummann-Bowert (Hg.): *Malwida von Meysenbug zum 100. Todestag 2003. Jahrbuch 2002*, Band 8. Kassel: Winfried Jenior Verlag, 2002, S. 171-191.

Stummann-Bowert, Ruth: „Emigranten in London und Malwida von Meysenbug – Alexander Herzen, Guiseppe Mazzini, Stanislaw Worcell und andere“, in: Vera Leuschner / Ruth Stummann-Bowert (Hg.): *Malwida von Meysenbug zum 100. Todestag 2003. Jahrbuch 2002*, Band 8. Kassel: Winfried Jenior Verlag, 2002, S. 151-160.

Szabó, László V.: *Der Einfluss Friedrich Nietzsches auf Hermann Hesse: Formen des Nihilismus und seiner Überwindung bei Nietzsche und Hesse*. Wien: Praesens Verlag, 2007.

Treiber, Hubert: „Gruppenbilder mit einer Dame (Lou Andreas-Salomé, F. Nietzsche, P. Rée u. F. Tönnies)“, in: *Forum*, H. 409/410, Wien 1988, S. 40-54.

Treiber, Hubert: „Nietzsches ‚Kloster für freiere Geister‘, Nietzsche und Weber als Erzieher“, in: Peter Antes / Donata Pahnke (Hg.): *Die Religion von Oberschichten*, Marburg, 1989, S. 117-161.

Treiber, Hubert: „Wahlverwandtschaften zwischen Nietzsches Idee eines ‚Klosters für freiere Geister‘ und Webers Idealtypus der puritanischen Sekte. Mit einem Streifzug durch Nietzsches ‚ideale Bibliothek‘“, in: Nietzsche-Studien, Band 21 (1992), S. 326-362.

Treiber, Hubert: „Paul Rée – nicht nur ein Freund Nietzsches“, in: David Marc Hoffmann (Hg.): Nietzsche und die Schweiz. Zürich: Offizin Strauhof, 1994, S. 69-84.

Treiber, Hubert (Hg.): Paul Rée: Gesammelte Werke 1875-1885, mit einer Einleitung und einem Kommentar. Berlin/New York: de Gruyter 2004.

Treiber, Hubert: „In der Schule bei Simmel. Formierung und Erosion der ‚heiligen Dreieinigkeit‘ von Lou von Salomé, Friedrich Nietzsche und Paul Rée“, in: Cécile Rol/Christian Papilloud (Hg.): Soziologie als Möglichkeit. 100 Jahre Georg Simmels Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2009, S. 249-279.

Treiber, Wilhelm: Malwida von Meysenbug und das Erziehungssystem, Diss. phil., Universität Erlangen (1937), Forchheim: Otto Mauser, 1938.

Tongeren, Paul van: „Das Maass für Ehrlichkeit und Maskierung. Nietzsche über Freundschaft“, in: Gerd Schank / Paul van Tongeren: Freunde und Gegner. Nietzsches Schreibmoral in seinen Briefen und seine philosophische „Kriegs-Praxis“. Würzburg: Königshauen & Neumann, 1999, S. 75-86.

Tongeren, Paul van: „On Friends in Nietzsche’s Zarathustra“, in: New Nietzsche Studies. Volumes 5: 3/4 and 6: 1/2 (Winter 2003/Spring 2004), S. 73-87.

Tongeren, Paul van: „Politics, Friendship and Solitude (Confronting Derridas' Reading of Nietzsche in ‚Politics of Friendship‘)“, in: South African Journal of Philosophy (2000), 19(3), S. 209-222.

Vetter, Walther: „Friedrich Nietzsches musikalische Geistesrichtung“, in: Die Musik XVII/5.Februar 1925, S. 321-334.

Vivarelli, Vivetta: „Nietzsche und Emerson. Über einige Pfade in Zarathustras metaphorischer Landschaft“, in: Nietzsche Studien, Band 16 (1987), S. 227-263.

Vogel, Martin: Apollinisch und Dionysisch. Geschichte eines genialen Irrtums. Regensburg: Gustav Bosse Verlag, 1966.

Wagner, Nike: Wagner Theater. Frankfurt am Main: Insel Verlag, 1998.

Wilamowitz-Möllendorff, Ulrich von: Zukunftsphilologie – eine erwidern auf Friedrich Nietzsches „geburt der tragödie“ (sic). Berlin: Gebrüder Bornträger 1872. Nachdruck in: Der Streit um Nietzsches „Geburt der Tragödie“. Zusammengestellt und eingeleitet von Karlfried Gründer. Hildesheim: 1969, S. 27-55.

Witthoefft, Cornelis: „Sie hätte singen sollen, diese Seele...“. Friedrich Nietzsches Denken und Musik. Zugleich eine Anleitung zum Hören nach Nietzsche. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft/der blaue reiter Verlag für Philosophie Siegfried Reusch, 2012.

Wyzewa, Téodor de: „La musique descriptive“, in: Revue wagnérienne, 1^{ère} année, 1885-1886, 3 (8 avril 1885), S. 74-77.

Yovel, Yirmiyahu: „Nietzsche contra Wagner‘ und die Juden“, in: Dieter Borchmeyer / Ami Maayani / Susanne Vill (Hg.): Richard Wagner und die Juden. Stuttgart/Weimar: Metzler, 2000, S. 123-143.

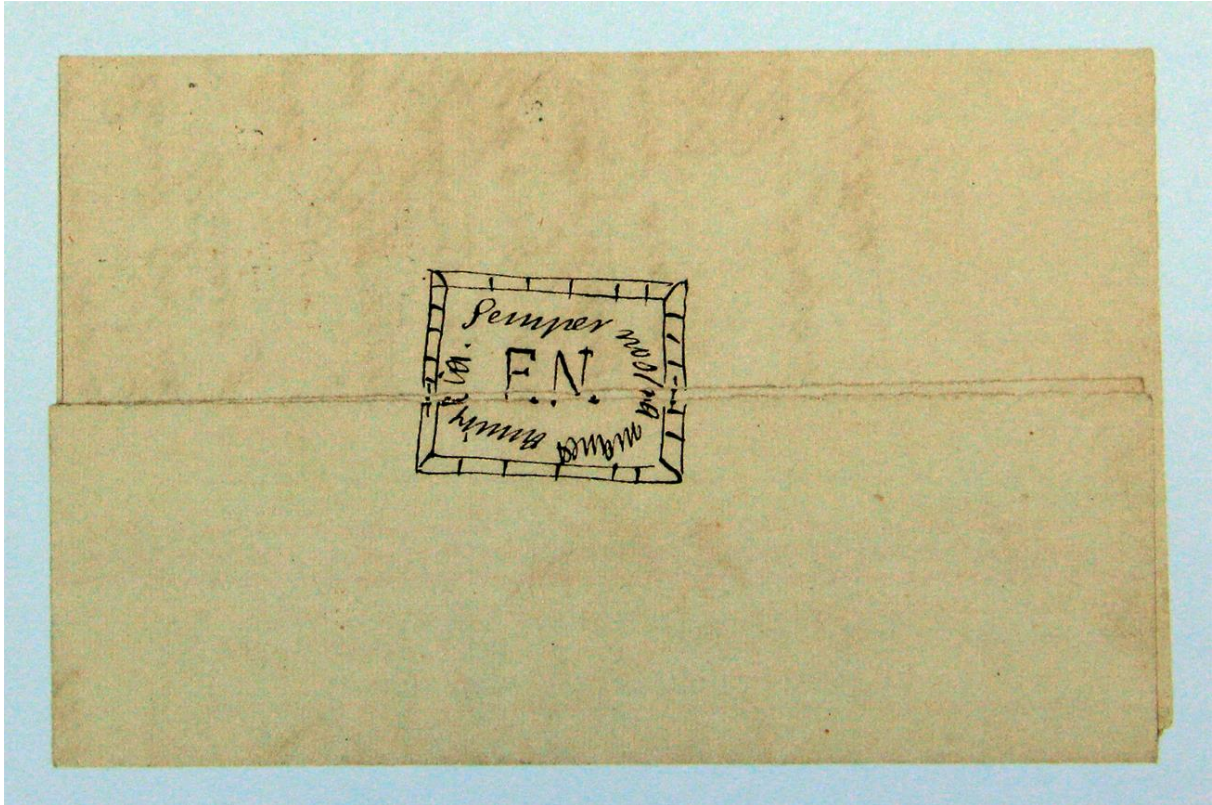
Zavatta, Benedetta: La sfida del carattere: Nietzsche lettore di Emerson. Roma: Editori Riuniti, 2006.

Zavatta, Benedetta: „Nietzsche and Emerson on Friendship and Its Ethical-Political Implications“, in: Siemens, Herman W. / Roodt, Vasti (Hg.): Nietzsche, Power and Politics. Rethinking Nietzsche’s Legacy for Political Thought, Berlin/New York 2008, S. 511-540.

Zweig, Stefan: „Nietzsche und der Freund“, in: Insel Almanach auf das Jahr 1919. Leipzig: Insel-Verlag, 1919, S. 111-123.

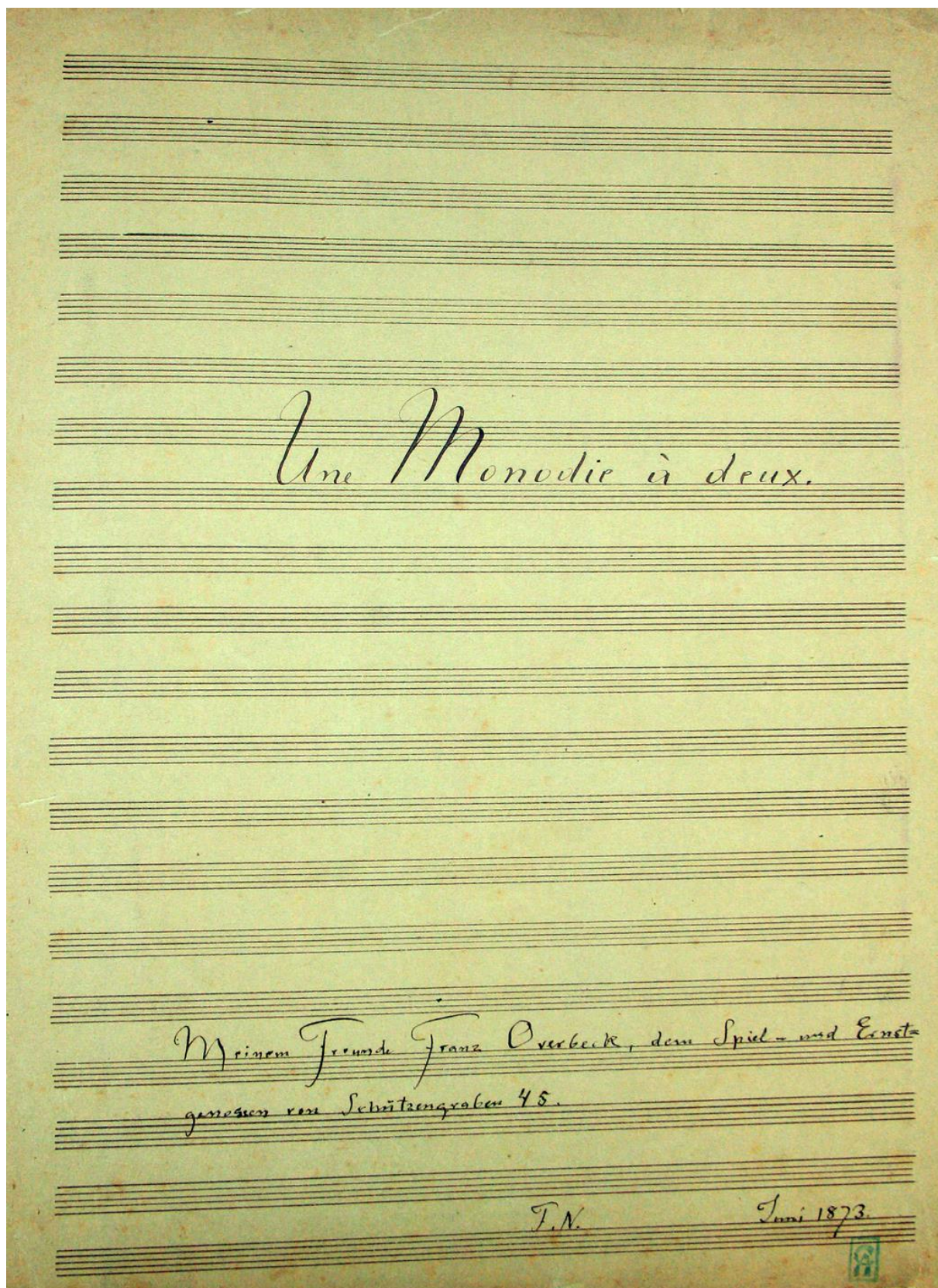
Zweig, Stefan: „Friedrich Nietzsche“, in: Der Kampf mit dem Dämon. Hölderlin. Kleist. Nietzsche. Frankfurt am Main: Fischer Taschenbuch Verlag, 2007, S. 235-327. (Zitiert als: Stefan Zweig: Nietzsche).

Anhang



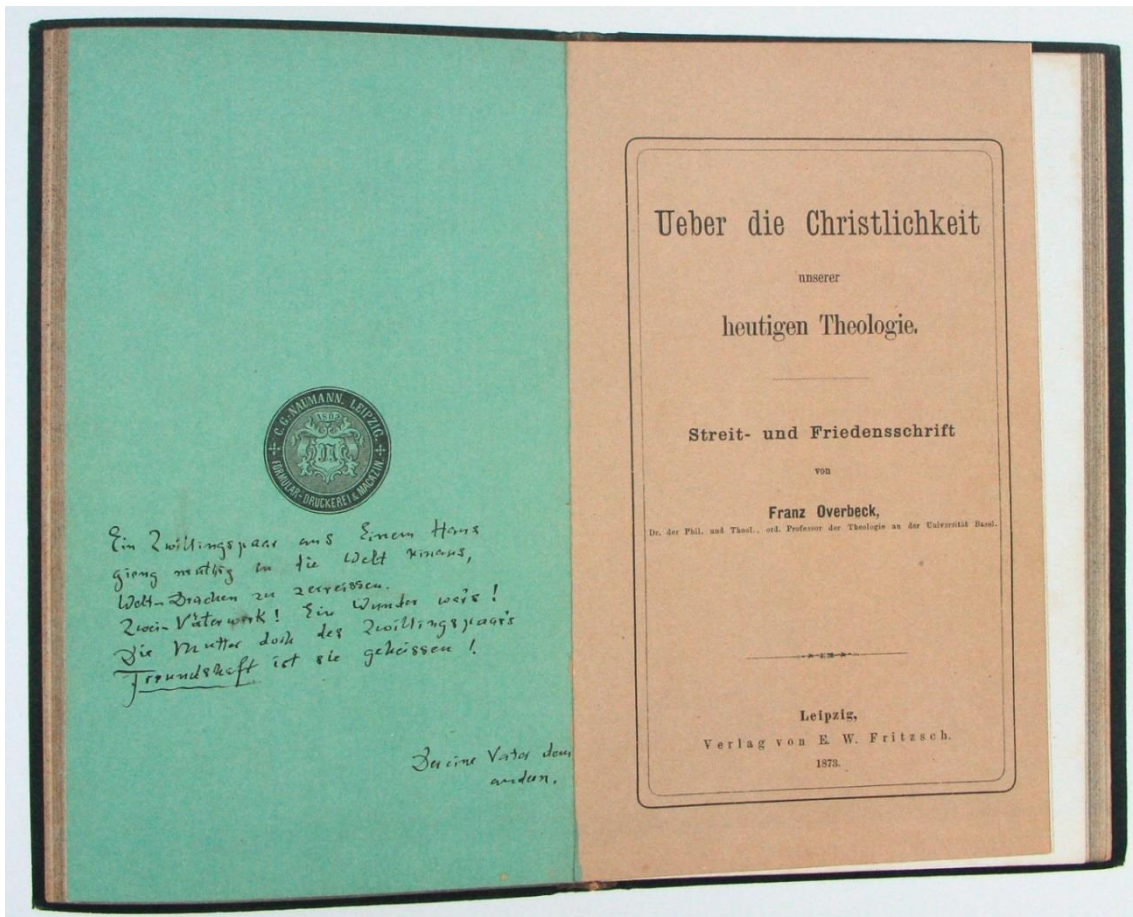
Nietzsches Freundschaftssiegel („Semper nostra manet amicitia“). Faksimile eines Briefes Nietzsches aus Schulpforta an Wilhelm Pinder in Naumburg vom 28. November 1858.

(Aus: Julia Rosenthal / Peter André Bloch / David Marc Hoffmann (Hg.): Friedrich Nietzsche. Handschriften, Erstausgaben und Widmungsexemplare. Die Sammlung Rosenthal-Levy im Nietzsche-Haus in Sils Maria. Basel: Schwabe-Verlag, 2009, Hs. 1.)



Widmungsblatt des für das Ehepaar Monod komponierten Stücks „Une Monodie à deux“ an seinen „Spiel- und Ernstgenossen“ Franz Overbeck.

(Aus: Julia Rosenthal/ Peter André Bloch/David Marc Hoffmann (Hg.): Friedrich Nietzsche. Handschriften, Erstausgaben und Widmungsexemplare. Die Sammlung Rosenthal-Levy im Nietzsche-Haus in Sils Maria. Basel: Schwabe-Verlag, 2009, S. 57.)



Handschriftliche Widmung Nietzsches auf der Rückseite des Umschlags der ersten „Unzeitgemäßen Betrachtung“, zusammengebunden mit Overbecks Schrift „Ueber die Christlichkeit unserer heutigen Theologie“ (hier das für Overbeck bestimmte Exemplar).

Nietzsches Verse lauten:

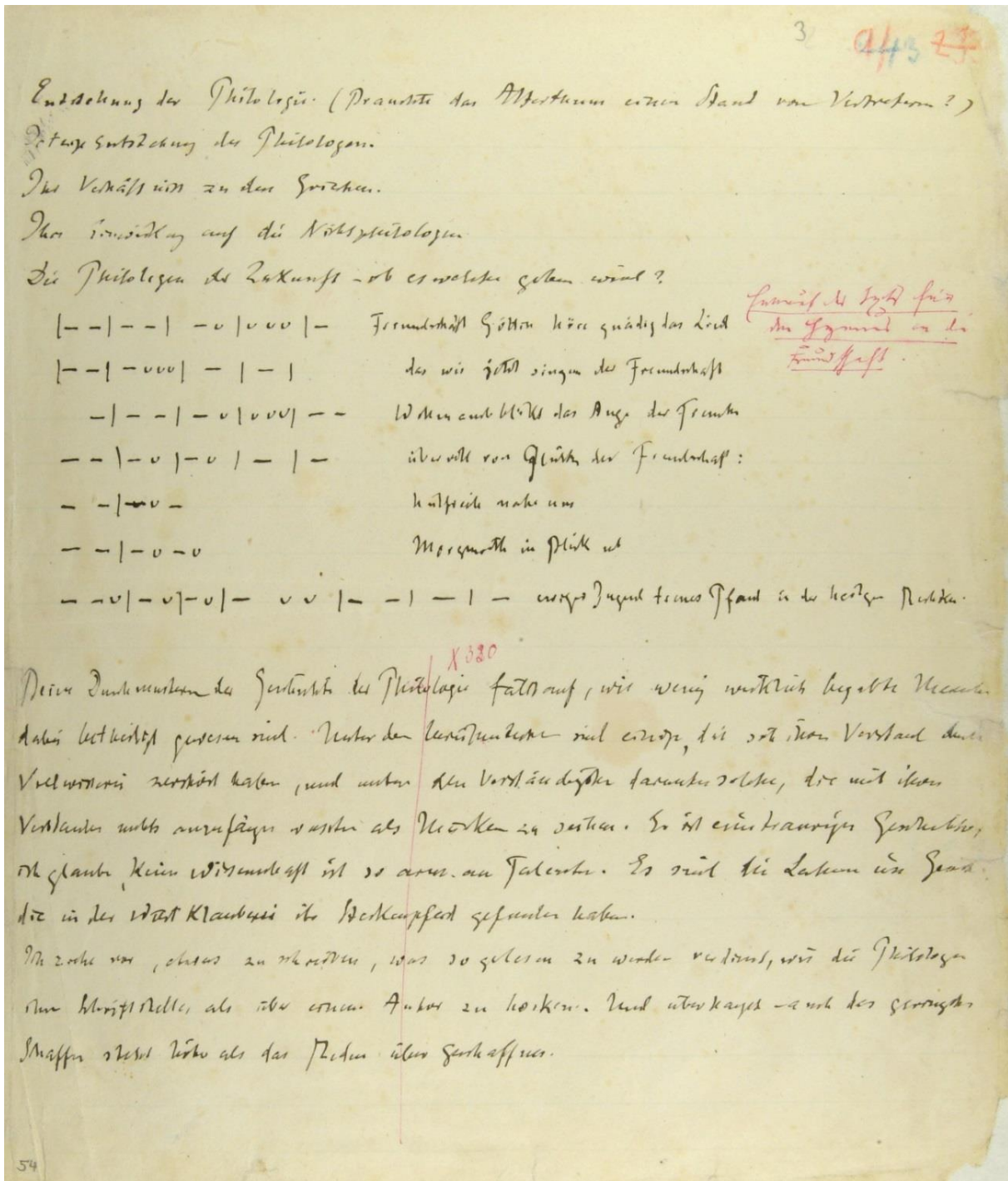
*„Ein Zwillingsspaar aus Einem Haus
gieng muthig in die Welt hinaus,
Welt-Drachen zu zerreißen.
Zwei-Väterwerk! Ein Wunder war's!
Die Mutter doch des Zwillingsspaar's
Freundschaft ist sie geheissen!*

Der eine Vater dem andern.“

(Aus: Julia Rosenthal/ Peter André Bloch/David Marc Hoffmann (Hg.): Friedrich Nietzsche. Handschriften, Erstausgaben und Widmungsexemplare. Die Sammlung Rosenthal-Levy im Nietzsche-Haus in Sils Maria. Basel: Schwabe-Verlag, 2009, S. 243.)



Das *monumentulum amicitiae*: eine gerahmte, kreisrunde, farbige Holzscheibe, welche Carl von Gersdorff mit Symbolen und Initialen, die die verschiedenen Freunde repräsentieren, bemalte. Diese Freundschaftsscheibe ist Teil des Franz Overbeck Nachlasses der Universitätsbibliothek Basel, Signatur des Gegenstandes: A 294.



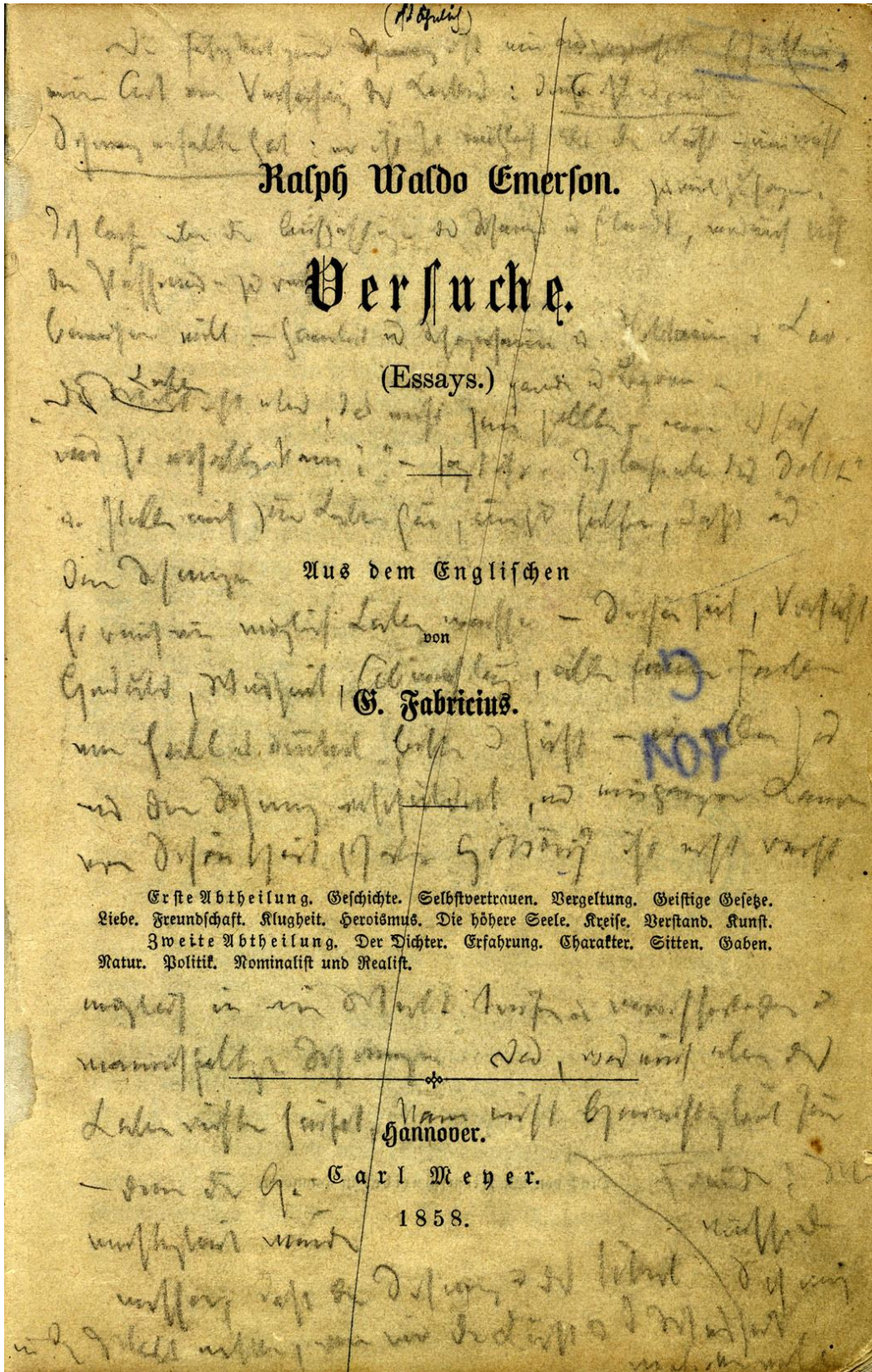
Gedicht Nietzsches zu Ehren der „Göttin Freundschaft“, welches die ursprüngliche Textgrundlage des „Hymnus an die Freundschaft“ darstellte. Links neben den Versen das dazugehörige metrische Schema (Mette-Signatur: Mp XIII 6a, Blatt 3).

(<http://www.nietzschesource.org/facsimiles/DFGA/Mp-XIII-6a,3>)

5
 Wer heute gut und heilig sein wollte, hätte es schwerer: er dürfte, um gut zu
 sein, nicht so ungerichtet gegen das Wissen sein, wie es die primitiven Heiligen
 waren. Es müßte ein Wimmeln-Messigen sein: Arbeit und Weisheit verbunden,
 denn; und mit einem Glauben an Götter oder Halbgötter oder Vorstellungen dürfte
 er nicht mehr zu schaffen haben, von demselben auch die irdischen Heiligen nicht
 zu thun hatten. Auch würde er gesund sein und sich gesund erhalten; sonst würde
 er gegen sich unerschrocken werden müssen. Und vielleicht würde es gar nicht einem
 arbeitsamen Heiligen ähnlich sehen, vielleicht gar einem Schenker.
 Alle Arten die Geschichte zu beherrschen sind schon aus Altkatholiken verbannt.
 Von ihnen aber hat man genug erfahren, um auch die Geschichte der Altkatholiken
 nicht zu weiter zu machen. — Auch aus Altkatholiken zu Grunde zu gehen.
 Die deutsche Philosophie entfernt sich von Altkatholiken: man hat zu das Sie
 erreicht den alten Widerspruch "Heidnisch und Christlich" von weisen; die war
 zugleich ein Schritt gegen die "dekorative Kultur der Renaissance"; es war ein
 Sieg über die alte Kultur, die beim Beginn der Christenheit bestritten wurde.
 Das Christentum hat in Stoff der "weltlichen Dinge" gerade die geistlichen
 Ansichten der Alten empfangen. Alles Leben in der, physischen Welt ist nun
 menschlich. Es wandelt sich unerschrocken Lage der Weltlichkeit, um sich zu
 heben.
 Nichts ist eine Gemeinschaft von Menschen, welche unbedeutend sind, keine Bildung kennen
 und Vernunft haben wollen: sie haben an allen den Maßstab ihrer Kritik und
 opfern sich der Weltlichkeit. Das ist die Falschheit aus Licht? Wer wollen nicht
 vorzeitig kommen, wie wir nicht, als wir je keine können und es wird das Beste ist, nicht
 zu sein. Es geht faule Permissiven, Permissiven — zu dem wollen wir nicht gehören

Leitspruch „Ich träume eine Genossenschaft von Menschen ...“ (eKGWB/NF-1875,5[30] —
 Nachgelassene Fragmente Frühling–Sommer 1875.) Diese Aufzeichnung wurde von Nietzsche
 als Ganzes unterstrichen, was ihre Bedeutsamkeit auch graphisch hervorhebt. Der Text stammt
 aus Nietzsches Quartheft mit der Mette-Signatur: U II 8, S.188.

<http://www.nietzschesource.org/facsimiles/DFGA/U-II-8,188>



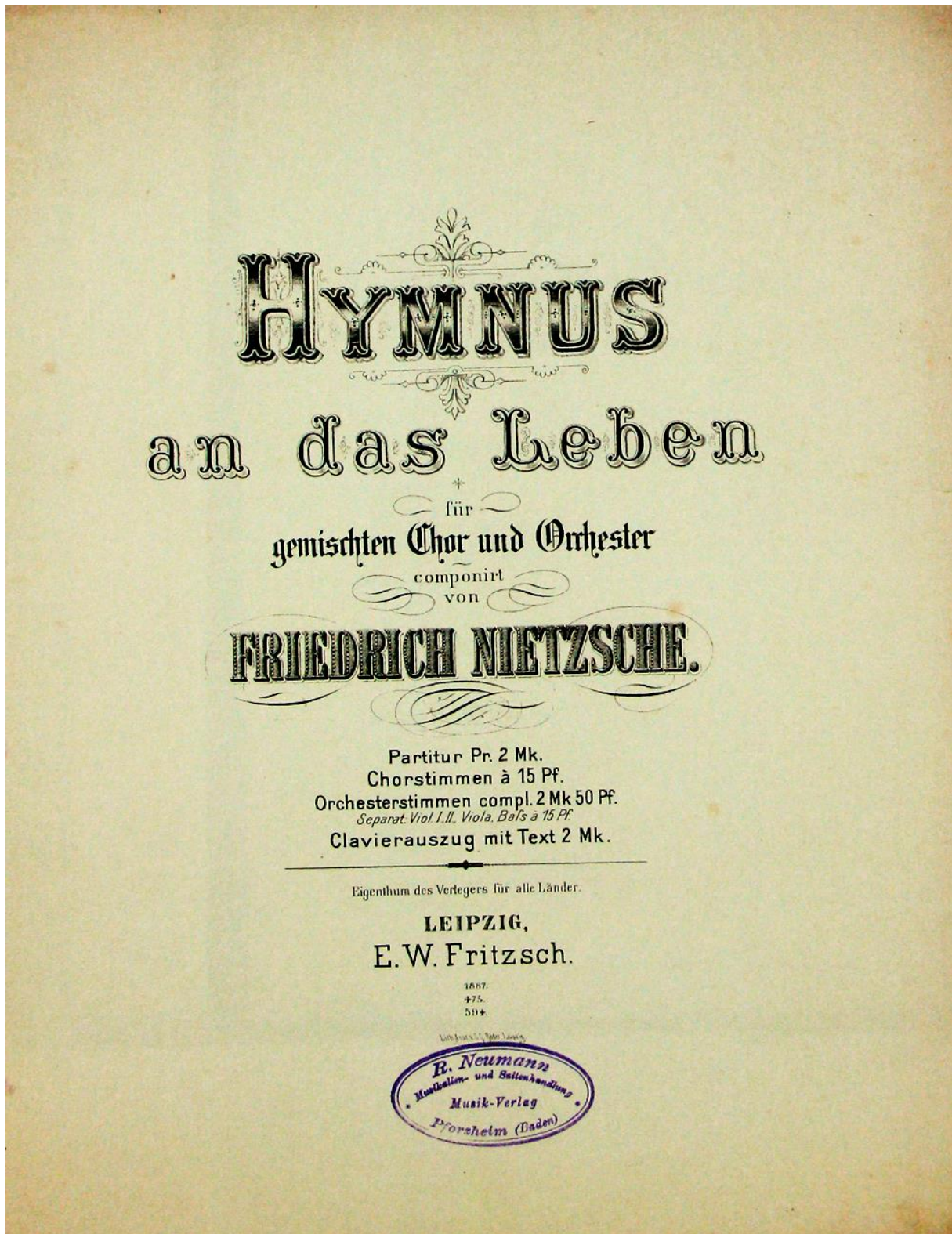
Titelseite des Werkes „Versuche (Essays)“ von Ralph Waldo Emerson, Ausgabe 1858. Signatur C 701 von Nietzsches persönlicher Bibliothek in der Herzogin Anna Amalia Bibliothek in Weimar.

einander schrieb. Ach, über diesen schwachen Glauben, diesen wenig thatkräftigen Willen, diese gewaltige Ebbe eines gewaltigen Stromes! Ich bin Gott in der Natur; ich bin ein Unkraut an der Mauer.

In Bezug auf das Wesen des Menschen nehmen wir eine fortwährende Anstrengung wahr, sich über sich selbst zu erheben, noch immer wieder etwas über die schon erreichte Höhe hinaus zu gehen. Wir dürsten nach Beifall, aber wenn ein Anderer Beifall findet, so können wir ihm das nicht vergeben. Die Liebe ist des Lebens Süßigkeit; dennoch, wenn ich einen Freund habe, peinigt mich meine Unvollkommenheit diesem gegenüber. Meine Eigenliebe klagt den andern Theil an. Wenn er so hoch stünde, daß ich mich ihm gar nicht vergleichen könnte, so könnte ich ihn auch lieben, denn das, daß er mein Freund wäre, stellte mich dann allein schon auf eine neue Höhe. Der Fortschritt eines Menschen läßt sich am Besten an der folgerechten Reihe seiner Freunde erkennen. Für jeden Freund, den er im Dienste der Wahrheit verliert, wird ihm ein besserer wieder zu Theil. Ich dachte bei mir, als ich im Walde ging und über meine Freunde nachsann, warum ich dieses Spiel der Idolatrie eigentlich mit ihnen treiben sollte? Ich weiß und sehe zu gut, wenn ich nicht vorsätzlich blind sein will, auf welche Weise Menschen, die für hoch und vortrefflich gelten, zu dieser ihrer Höhe gelangt sind. Reich, edel und groß sind sie durch unsre Freigebigkeit im Reden, aber traurig ist die Wahrheit. O erhabener Geist, dem ich um dieser willen abtrünnig wurde, du bist es nicht, der in ihnen lebt! Jede persönliche Rücksicht, die wir in solcher Hinsicht nehmen, bringt uns um ein himmlisches Gut. Wir geben den Thron der Engel dahin um einer kurzen Wonne willen, die keine Befriedigung in uns zurückläßt.

Wie oft werden wir dies noch lernen müssen? Die Menschen hören auf uns zu interessiren, sobald wir dahinter kommen, daß sie sich einschränken müssen. Die einzige Sünde ist Armuth. Sobald wir diese beim Menschen erblicken, ist es vorbei mit ihm.

Seite 225 in Nietzsches Exemplar des Emersonschen Werkes.
 Von Nietzsche unterstrichen und auf 1883 datiert: „Für jeden Freund,
 den er im Dienste der Wahrheit verliert, wird ihm ein besserer wieder zu Theil.“



Die Titelseite von Nietzsches Freundschaftskomposition „Hymnus an das Leben“ (Leipzig 1887).

Schicks vollbracht. § II

Das allgemaine Lust, das I. Thron
 von der unterstehenden Seite

170

279
 Und ist es fremd geworden – das
 Madat unser. Nur jeder sein
 Curs. Aber fremder und uns
 ehrenwürdiger!

12
 Die Meinung ist nicht sein große
 Nutzenkind so nicht gebildet wurde. – so ist
 aber notwendig in der Luft

150
 Erinnerung
 x) In jeder Zeit in unserm Lande so
 ist jeder in unserm Lande verfallen ist
 – ist jeder in unserm Lande, ist jeder in
 ist unser.

57
 in diesem
 die kein!

trauert, gebildet, hatfandelt – ist unser

86

Die erste Vorstufe der „Sternen-Freundschaft“ (Fröhliche Wissenschaft, §279) datiert vom Herbst 1881 und wurde von Nietzsche in Genua niedergeschrieben. Sie befindet sich im Oktavheft mit der Mette-Signatur NV 7, S. 170 und lautet: „Wir sind uns fremd geworden – das schadet nichts. Wir haben Jeder seinen Curs. Aber fremder und uns ehrenwürdiger!“ (vgl. KSA 14, S. 263).

(<http://www.nietzschesource.org/facsimiles/DFGA/N-V-7,170>)

Komm über den Steg! ¹⁶

+ Du sagst auch Aufwachen - &
 Wissen geht in eine falsche Form
 für vorwärts. Wir müssen die unsere
 tief hinein blicken, die unsere Macht ist
 bestimt.

f) Vorher wir nicht in und nicht alle
 unsere
 Tage nicht aufhört. - ⁹³¹
 (immer) wollte man sich am Besten machen &
 gewagt nicht nicht mehr: es nicht sein Gottes sein
 die Folge ist, dass auch die Lusten bei Aufwachen &
 die Macht mit positiven Wissen erst die Götter an-
 bricht: für Macht & die Macht ist ganz gemacht ist.
 Wissen ist. (aufhört) geht in die Götter auf! - Da ist
 ein tiefes Wissen für die Götter & für unsere Leben
 nicht & Leben mit der Macht so sein = für
 nicht ist keine Macht, ist für die Götter.

32

„Komm über den Steg“:

Vorstufe des Aphorismus §16 der „Fröhlichen Wissenschaft“.

Sie befindet sich in Nietzsches Notizheft N V 7, S. 62 (KSA 14, S. 241).

(<http://www.nietzschesource.org/facsimiles/DFGA/N-V-7,62>)

14
 106
 + laßt man nicht für ganz
 faarige Laßman so: d. entleg
 16
 Die Hand ist nicht zum anderen V. nach gewöhnlich ist nicht
 mit Bräutigam und in einem Augenblick und ein kleiner Nagel
 und nicht in der Hand. Jedem die die Leber nicht
 frage ich dich: und ist die für mich nicht? - aber die nicht
 die nicht mehr: ad als ist nicht nicht best, was
 die - das ist die Hand die - und die Hand ist nicht
 Hand die Hand nicht, nicht die Hand, und man
 und nicht so nicht nicht, nicht nicht nicht nicht
 - nicht die nicht nicht nicht nicht nicht, nicht
 die nicht nicht nicht, nicht nicht nicht nicht nicht
 2. Auf ganz man nicht alle Laßman
 nicht - in der Hand die Hand nicht die Hand,
 man die nicht nicht.

54

Vorstufe 2 zum Aphorismus §16 der „Fröhlichen Wissenschaft“.
 Diese bisher unveröffentlichte Vorstufe findet sich im Notizheft N V 7, S. 106.
 Sie weist leichte Abweichungen von der Letztversion auf.

(<http://www.nietzschesource.org/facsimiles/DFGA/N-V-7,106>)

Die Erstfassung des **Paragraphen 2 von „Warum ich so gute Bücher schreibe“** (Ecce homo), verfasst Nietzsche Mitte November 1888 in Turin. Ende des Jahres revidiert er diese Fassung, indem er C. G. Naumann in Leipzig den heute bekannten Text mit dem Hinweis „Im Capitel ‚Warum ich so gute Schriften schreibe‘ als Abschnitt 2 einzufügen“ sendet. Die beiden Fassungen werden hier einander gegenübergestellt:

Transkribierte Erstfassung
(vgl. Faksimile)

Endfassung

1.) X Im Capitel Warum ich so gute Schriften schreibe als Abschnitt 2 einzufügen; die folgenden Ziffern demnach zu verändern.

2.

Die Deutschen ~~werden nie Etwas von mir verstehen~~, haben bisher noch Nichts von mir verstanden, geschweige denn mich. — Hat überhaupt Jemand Etwas von mir verstanden, — mich verstanden? — Einer, sonst Keiner: Richard Wagner, ein Grund mehr zu meinem Zweifel, ob er eigentlich ein Deutscher war... Wer von meinen deutschen „Freunden“ (— der Begriff Freund ist in meinem Leben ein Gänsefuß-Begriff) hätte im Entferntesten die Tiefe des Blicks gestreift, mit der Wagner vor sechszehn Jahren an mir zum Propheten wurde? Er stellte mich damals, in einem Brief, der in der Norddeutschen Zeitung erschien, den Deutschen mit diesen unsterblichen Worten vor:

„Was wir von Ihnen erwarten, kann nur die Aufgabe eines ganzen Lebens sein, und zwar das Leben eines Mannes, wie er uns auf das Höchste noththut und als welchen Sie allen denen sich ankündigen, welche aus dem edelsten Quell des deutschen Geistes dem tiefinnigen Ernste in Allem, wohin er sich versenkt, Aufschluß und Weisung darüber verlangen, welcher Art die deutsche Bildung sein müsse, wenn sie der wiedererstandenen Nation zu ihren edelsten Zielen verhelfen solle.“

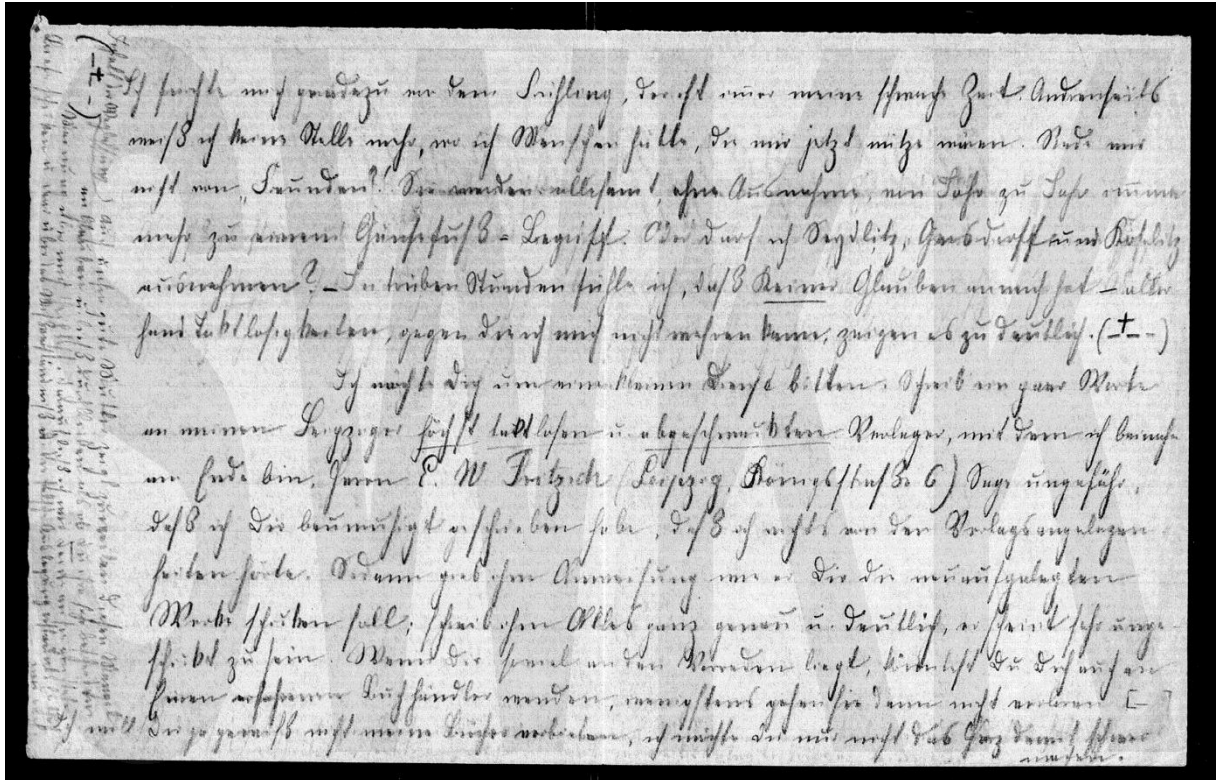
[Vgl.: Richard Wagners „Offener Brief An Friedrich Nietzsche“ vom 12. Juni 1872, veröffentlicht in der Sonntagsbeilage der „Norddeutschen

Dies war für Deutsche gesagt: denn überall sonst habe ich Leser—lauter *ausgesuchte* Intelligenzen, bewährte, in hohen Stellungen und Pflichten erzogene Charaktere; ich habe sogar wirkliche Genies unter meinen Lesern. In Wien, in St. Petersburg, in Stockholm, in Kopenhagen, in Paris und New-York—überall bin ich entdeckt: ich bin es *nicht* in Europa's Flachland Deutschland ... Und, dass ich es bekenne, ich freue mich noch mehr über meine Nicht-Leser, solche, die weder meinen Namen, noch das Wort Philosophie je gehört haben; aber wohin ich komme, hier in Turin zum Beispiel, erheitert und vergütigt sich bei meinem Anblick jedes Gesicht. Was mir bisher am meisten geschmeichelt hat, das ist, dass alte Hökerinnen nicht Ruhe haben, bevor sie mir nicht das Süsseste aus ihren Trauben zusammengesucht haben. *So weit* muss man Philosoph sein.— Man nennt nicht umsonst die Polen die Franzosen unter den Slaven. Eine charmante Russin wird sich nicht einen Augenblick darüber vergreifen, wohin ich gehöre. Es gelingt mir nicht, feierlich zu werden, ich bringe es höchstens bis zur Verlegenheit ... Deutsch denken, deutsch fühlen—ich kann Alles, aber *das* geht über meine Kräfte ... Mein alter Lehrer Ritschl behauptete sogar, ich concipirte selbst noch meine philologischen Abhandlungen wie ein

Allgemeinen Zeitung“ vom 23. Juni 1872 und neu abgedruckt in: KGB II 4, Nr. 328, S. 13-21, S. 20f. sowie Richard Wagner: Gesammelte Schriften und Dichtungen. Bd. 9. Leipzig: Fritsch, 1898, S. 295-302, S. 301f.]

Wagner hat einfach Recht behalten: heute hat er Recht. Ich bin die einzige force majeure, stark genug, die Deutschen zu /„erlösen“/ [~~und vielleicht nicht nur die [x] Deutschen~~] {und zuletzt nicht nur die Deutschen...} /. / Ich Er vergaß vielleicht, daß wenn ich der Cultur die Wege zu zeigen bestimmt bin, ich sie auch einem Richard Wagner zu zeigen hatte? Cultur und Parsifal — das geht nicht ...

Pariser romancier—absurd spannend. In Paris selbst ist man erstaunt über "toutes mes audaces et finesses"—der Ausdruck ist von Monsieur Taine—; ich fürchte, bis in die höchsten Formen des Dithyrambus findet man bei mir von jenem Salze beigemischt, das niemals dumm— „deutsch“—wird, esprit ... Ich kann nicht anders. Gott helfe mir! Amen.— Wir wissen Alle, Einige wissen es sogar aus Erfahrung, was ein Langohr ist. Wohlan, ich wage zu behaupten, dass ich die kleinsten Ohren habe. Dies interessirt gar nicht wenig die Weiblein—, es scheint mir, sie fühlen sich besser von mir verstanden? ... Ich bin der *Antiesel* par excellence und damit ein welthistorisches Unthier,—ich bin, auf griechisch, und nicht nur auf griechisch, der *Antichrist* ...



„Rede mir nicht von ‚Freunden‘! Sie werden allesammt, ohne Ausnahme, von Jahr zu Jahr immer mehr zu einem Gänsefuß-Begriff.“

Brief von Nietzsche aus Nizza am 31. März 1888 an Elisabeth Förster in Nueva Germania [KGB III 7/3,1, Nr. 9 (1011a.), S. 31]. Der Brief als solcher muss mit einem skeptischen Auge gelesen werden, da es sich um eine sogenannte „Urabschrift“ der Philosophenschwester handelt (Vgl. dazu Fußnote 73).

Für das Digitalisat siehe:

<http://ora->

web.swkk.de/nie_brief_online/nietzsche.Digitalisat_anzeigen?id=5199&lfidnr=12710&nr=1

In: Friedrich Nietzsche: Verzeichnis des Briefwechsels 1847-1900. Herausgegeben von der Klassik Stiftung Weimar/Goethe- und Schiller-Archiv Bearbeitet von Wolfgang Ritschel. Archiv-Signatur: GSA 71/BW 318 Bl 62vs

Zusammenfassung

Freundschaft nimmt in Nietzsches Denken und Leben eine herausragende Stellung ein. In seinem Schaffen finden sich deutliche Spuren einer kontinuierlichen philosophischen Auseinandersetzung mit dem Thema der Freundschaft, die in seinen Schriften, nachgelassenen Fragmenten und Briefen verstreut sind. Obwohl allein das Wort „Freundschaft“ sehr häufig in seinem Werk vorkommt, ist die Freundschaftsthematik in der Nietzsche-Sekundärliteratur bisher wenig behandelt worden.

Friedrich Nietzsche hat wie kein anderer Denker die ambivalente Natur der Freundschaft erkannt, dargestellt und durchlebt. Vorliegende Untersuchung will einen Beitrag dazu leisten, diese „Dialektik der Freundschaft“ mit Nietzsche auf den philosophischen Begriff zu bringen.

Einzelne Teile der Arbeit untersuchen Nietzsches Bemühen um die Freundschaft

- als Unentbehrlichkeit und zugleich Unmöglichkeit
- als Aufhebung des klassischen Gegensatzes von Freund und Feind
- im Blick auf die Freunde der Zukunft
- im Postulat der Sternen-Freundschaft
- in ihrer Veränderlichkeit in der Gespenster-Freundschaft
- im Brechen von Freundschaften
- in der Freundschaftskomposition des „Hymnus an die Freundschaft“
- im lebenslangen Streben, Freundschaftsbündnisse zu begründen.

Nietzsche ist vielleicht der letzte Philosoph, für den Freundschaft die Lebensform des Philosophen und das Medium des Denkens bildet. Philosophie wird verstanden als geistige Übung, als Arbeit am Selbst, in der sich Theorie und Praxis vereinigen. Beständig richtet sich Nietzsches Bestreben darauf, in Freundschaft zu leben, zu lernen und zu lehren. Der Freundschaftsbund mit Gleichgesinnten ist die Hoffnung und der Traum seines Lebens und wird exemplarisch anhand der Tribschner Gemeinschaft der Unzeitgemäßen mit Wagner, der Basler „Tisch-, Haus- und Gedankenfreundschaft“ mit Overbeck, des Sorrentiner „Klosters für freiere Geister“ mit Meysenbug und Rée sowie der sogenannten „Heiligen Dreieinigkeit“ mit Rée und Salomé dargestellt.

Einen Kulminationspunkt in Nietzsches Schaffen bildet der §279 der „Fröhlichen Wissenschaft“, der Aphorismus über „Sternen-Freundschaft“, dem wir daher eine eingehende Analyse widmen. Endlichkeit und Fortdauer der Freundschaft über das Ende hinaus werden hier zusammengeführt. Aufgrund der Bedeutsamkeit dieses Aphorismus für Nietzsches Konzept der Freundschaft wird seine Genese anhand der textlichen Vorstufen rekonstruiert.

Résumé : Le mérite de Nietzsche, qui est représenté dans notre étude, est d'avoir cherché à élucider la « dialectique de l'amitié » de manière philosophique. On retrouve dans son œuvre des traces nettes d'une confrontation philosophique continue avec le thème de l'amitié qui parsèment ses écrits, ses fragments posthumes et ses lettres. Bien que le mot « amitié » revienne très souvent et que le sujet de l'amitié soit très important dans ses écrits, il a jusqu'à ce jour été très peu question d'« amitié » dans la littérature secondaire sur Nietzsche.

Nietzsche est peut-être le dernier philosophe pour qui l'amitié représente, de façon presque antique, la forme de vie du philosophe et le véhicule de la pensée. La philosophie est considérée comme un exercice intellectuel, comme un travail sur soi-même dans lequel la théorie s'allie à la pratique. Nietzsche démontre un souci permanent de vivre, d'apprendre et d'enseigner dans l'amitié.

Le présent travail se propose d'analyser sa théorie et sa pratique de l'amitié selon des exemples dans son parcours : l'« Idylle de Tribtschen » avec Wagner, « l'amitié de table, de maison et de pensée » de Bâle avec Overbeck, le « cloître pour esprits libres » de Sorrente avec Meysenbug et Rée ainsi que la « Trinité » intellectuelle, la « Heilige Dreieinigkeït », avec Rée et Salomé.

Ce qui apparaît, c'est la diversité que revêt la notion d'amitié de Nietzsche. L'idée que l'amitié est empreinte de différends, d'instabilité et de changement accompagne l'œuvre de Nietzsche. Il s'avère qu'un aspect important de sa pensée a été ignoré : son inventaire des dangers et de l'impossibilité de l'amitié, ce pourquoi le sens de la notion « ami » doit être redéfini.

Title : “Nietzsche’s concept and practice of friendship”

Abstract: Friendship plays an outstanding role in Friedrich Nietzsche’s life and work. His *oeuvre* is very rich in references to the concept of friendship. Yet, there has been surprisingly little research on this topic so far. Nietzsche clearly recognizes the ambivalence of friendship. The present thesis is an effort to analyse the dialectic of friendship and to conceptualize it with Nietzsche.

We examine Nietzsche’s concept of friendship

- as a necessity and, at the same time, an unreachable ideal
- as a sublation of the established opposition between friend and enemy
- in its relation to the concept of “star-friendship“
- in its transition to the status of “ghosts of friends”
- with respect to breaking up friendships
- with respect to his “Hymn to Friendship“

Nietzsche may have been the last great writer for whom friendship represents *the* existential problem of a philosopher and *the* vital medium of his thought. According to him, philosophy is a spiritual exercise; his efforts consequentially aim at living in friendship, learning in friendship and teaching in friendship.

We examine a series of case studies: the close friendship with Wagner, the confraternity with Overbeck at Basel, the “monastery of free spirits” with Meysenbug and Rée at Sorrento and the so-called “holy trinity” with Rée and Salomé.

A culminating point in Nietzsche’s *oeuvre* is §279 of the “Gay Science”. Due to the vital importance of this aphorism on “star-friendship”, we devote an extensive analysis to it. Finitude and a kind of persistence of friendship even after its break-up are intertwined here. We also reconstruct the genesis of this aphorism, making use of textual pre-stages archived at Weimar.

Mots-clés : Nietzsche – amitié – Wagner – Overbeck – Salomé – musique

Keywords : Nietzsche – friendship – Wagner – Overbeck – Salomé – music